

# LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

---

1872

Compilé article par article en continu

# Le Messager Evangélique – Année 1872

---

## **TABLE DES MATIERES**

Un appel.....	5
Mes plaisirs étaient avec les fils des hommes.....	7
Fragments .....	17
ME 1872 page 19 .....	17
ME 1872 page 400 .....	17
Les secrets de Dieu .....	19
Notes sur l'Evangile de Luc .....	22
Chapitre 1.....	22
Chapitre 2.....	24
Chapitre 3.....	29
Chapitre 4.....	34
Chapitre 5.....	40
Chapitre 6.....	46
Chapitre 7.....	53
Chapitre 8.....	57
Chapitre 9.....	65
Chapitre 10.....	81
Chapitre 11.....	88
Chapitre 12.....	93
Chapitre 13.....	98
Chapitre 14.....	103
Chapitres 15-16.....	110
Chapitre 17.....	118
Chapitre 18: 1-34 .....	123
Chapitres 18: 35 et suivants, et 19 .....	127
Chapitre 20.....	131

Chapitre 21.....	134
Chapitre 22.....	137
Chapitre 23.....	141
Chapitre 24.....	146
L'épître aux Colossiens comparée avec les épîtres aux Romains et aux Ephésiens.....	151
Le passereau vivant mis en liberté .....	160
Israël conduit par la nuée .....	164
Le consolateur.....	169
Christ a-t-il été rejeté ici-bas, et quelles sont les conséquences de sa rejection?.....	190
Comment la loi est établie et la marche chrétienne assurée.....	194
Pensées .....	200
ME 1872 page 160 .....	200
ME 1872 page 200 .....	200
ME 1872 page 220 .....	200
ME 1872 page 280 .....	201
ME 1872 page 319 .....	201
ME 1872 page 360 .....	202
ME 1872 page 380 .....	202
ME 1872 page 420 .....	202
ME 1872 page 440 .....	202
ME 1872 page 478 .....	203
Le Nazaréen .....	204
«Prenez garde à moi et faites comme je ferai».....	209
Fragments d'une correspondance .....	211
Philippiens 3.....	218
Le salut et l'Eglise.....	223
Gédéon et ses compagnons.....	226
Trois bonnes choses à apprendre .....	231
Sur Jean 13: 21-32.....	234
Notes et pensées recueillies aux conférences de Zürich.....	236
Exposition de l'épître aux Romains – J.N. Darby .....	243

Introduction .....	243
Exposition de l'épître .....	251
Notes prises dans diverses réunions de 1843 .....	320
1° Sur le Témoignage .....	320
2° Sur la présence du Saint Esprit .....	328
3° Sur la présence du Saint Esprit dans ses rapports avec le culte et avec les dons .....	335
«Imitateurs de Dieu» .....	340
Les reins ceints de la vérité.....	343
Ce qu'est une secte, en contraste avec le corps de Christ .....	345
Sur la sanctification.....	348
Le devoir, et non le pouvoir.....	352
La lumière et le sang.....	354
Votre péché vous trouvera certainement .....	356
Discipline et unité d'action .....	360
Sur l'évangélisation.....	362
Point de victoire, – point de témoignage .....	367
Marie de Béthanie chez Simon le lépreux .....	371
L'amour de Christ.....	372

## Un appel

---

Wigram G.V. ME 1872 page 3

Demerara, Guyane anglaise. Amérique du Sud, 24 novembre 1871

Mon cher frère dans le Seigneur,

Mon coeur d'enfant et de serviteur de Dieu a été remué, profondément remué, par les scènes au milieu desquelles je viens de passer. La volonté de Dieu, notre Père, d'après la Parole de sa grâce, est que le témoignage quant à son Fils soit prêché par toute la terre.

Je viens de traverser les différentes îles des Indes occidentales, qui appartiennent aux Etats de l'Europe, à la France, à la Hollande, à l'Espagne, au Portugal, à l'Angleterre, et dont la population est encore sensiblement augmentée par un grand nombre d'Allemands, de Suisses, etc.... Mais dans laquelle de ces îles, l'évangile de Christ a-t-il été prêché dans toute sa vérité et sa simplicité? Cet évangile a-t-il retenti en anglais, en français ou en hollandais aux oreilles de cette génération? — Jamais! d'après ce que j'ai pu apprendre. Cependant on rencontre ici d'estimables moraves, de zélés partisans de Wesley, etc. Les catholiques romains sont très actifs, et les ritualistes de l'église africaine jouent à leur égard, comme dit le pape, le rôle des cloches de leurs églises, qui invitent le peuple à entrer, tandis qu'elles-mêmes restent dehors.

Que faut-il donc faire? Trop âgé et trop faible moi-même, pour apporter beaucoup d'activité dans l'oeuvre ou dans le service, mon coeur est pourtant rempli de foi en Dieu, pour Lui demander l'envoi d'ouvriers dans ce champ. Et quand je regarde en arrière à la manière dont Il a répondu aux prières qui Lui ont été adressées en faveur de la France, de la Suisse, de la Prusse, de l'Ecosse, de l'Irlande, de l'Angleterre et de l'Amérique, mon coeur dit hardiment: «On ne priera pas en vain maintenant pour ces îles».

Je désire exciter tous ceux qui s'intéressent à l'Évangile, comme témoignage procédant de Dieu, jeunes et vieux, hommes ou femmes, Anglais, Français, Allemands, etc., à s'unir en esprit pour demander que la Parole soit prêchée par toute la terre. — Si le Seigneur veut bien répandre de tous côtés un esprit de prière et de supplication, l'attente de la bénédiction germera et portera aussi abondance de fruits. Le désir que Christ soit prêché se trouve dans votre coeur et dans le mien, et la promesse est pour la prière de deux ou de trois qui s'accordent.

J'ai particulièrement à coeur les îles que je viens de nommer, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et les Indes orientales. Nous ne pouvons, ni vous, ni moi? *envoyer* des ouvriers, à supposer même qu'il s'en trouvât qui fussent disposés à partir;

mais nous connaissons le Seigneur de la moisson, et nous accueillerons avec joie les réponses à nos prières, et nous chercherons à nous encourager nous-mêmes et à encourager tous ceux au coeur desquels Il pourrait mettre de se vouer à cette oeuvre. — Après que l'iniquité d'Esaïe eut été ôtée et que la propitiation eut été faite pour son péché (6: 7), le prophète entendit la voix du Seigneur, disant: «Qui enverrai-je, et qui ira pour nous?» (verset 8). La réponse ne se fit pas attendre longtemps: «Me voici, envoie-moi». Oh! que cette voix, qui dit à chaque âme pardonnée et qui aime l'Evangile: «Qui ira pour nous», que cette voix soit entendue et écoutée maintenant comme elle le fut autrefois par Esaïe! La nuit est déjà fort avancée, l'aurore va paraître; le témoignage quant à Christ devrait se répandre partout par le moyen de chacun des siens, — le témoignage quant à Lui, dans son service passé, dans son service présent et dans son service futur envers Dieu et envers les hommes. — Combien peu de personnes se *vouent* aujourd'hui au service des saints (1 Corinthiens 16: 15). Combien peu, qui ont ce même esprit de foi: «J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé» (2 Corinthiens 4: 13; comparez Actes des Apôtres 8: 4): «Ceux donc qui furent dispersés allaient çà et là annonçant la Parole de Dieu».

Si, comme je le crois, c'est Dieu qui a fait naître ces pensées et ces désirs dans mon âme, je puis m'appuyer sur Lui et attendre de Lui la bénédiction. Le Fils doit être prêché en tous lieux; l'Esprit travaille et travaillera en vue de ce but (voyez Actes des Apôtres 22: 7). Christ n'a-t-il pas une Epouse ici-bas? Il est écrit: «Et l'Esprit et l'Epouse disent: Viens. Et que celui qui entend, dise: Viens. Et que celui qui a soif vienne; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie».

Priez! Aucun de ceux qui peuvent prier ne peut dire: «Pour moi, je ne puis rien dans cette affaire!». Sans doute, le *service* dans ce témoignage demande des *hommes* en Christ, et non pas des enfants; mais il y a des évangélistes, qui ont été éprouvés, et ensuite approuvés dans leur oeuvre. Que ceux-là y pensent sérieusement! Si le Seigneur permet que je retourne à Londres, moi qui dans ma vieillesse suis venu ici tout seul avec *Lui*, je serai heureux de communiquer toutes les informations possibles à ceux qui en désireraient en vue de ce service. Il faut de la foi pour y entrer; il faut que celui qui l'entreprendrait soit prêt à marcher avec Dieu, seul si cela est nécessaire; mais ne dit-Il pas: «Je suis toujours avec vous»?

Votre, etc.

## Mes plaisirs étaient avec les fils des hommes

---

ME 1872 page 6 - Lisez Luc 2 - Darby J.N.

Chers amis, quelque familière que nous en soit la pensée, c'est après tout une chose merveilleuse, que le Fils de Dieu ait dû venir dans ce monde de pécheurs, et une chose bien plus merveilleuse encore, qu'Il ait dû mourir pour eux. Et, en effet, le Fils de Dieu vint, manifestant pleinement *ce que nous sommes* par la manière dont Il fut reçu ici-bas, mais en même temps plein de joie et de bénédiction pour nous. Il était, Lui, l'objet immédiat des délices du Père; puis il mourut et ressuscita et il nous donna ainsi une part avec Lui dans la lumière et la bénédiction, où il a pris place Lui-même.

C'est une chose merveilleuse, en premier lieu, que Dieu soit venu dans le monde, que la *grâce* et la *vérité* soient venues ici-bas; et nous les avons l'une et l'autre en Jésus Christ, car «la loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ» (Jean 5: 17). Il ne s'agit pas ici de nos devoirs ou du jugement à venir, mais de ce grand fait, que *Lui vint dans ce monde*, dans ce monde souillé, plein de violence et d'iniquité, et qui est inimitié contre Dieu; et ce qui rend ce fait si particulièrement merveilleux, c'est que Lui, le Fils de Dieu, vint comme un enfant (quoique né miraculeusement), comme l'un de nous, un vrai homme dans ce monde de misère. Il y a plus encore, car c'est une chose complètement différente pour Dieu, de s'occuper des enfants d'Adam, au point de vue de ce qu'ils sont et de ce qu'ils peuvent apporter à Dieu, de ce qu'est *leur* justice, Dieu envisageant l'homme comme responsable devant Lui, ou de s'occuper de l'homme selon ses propres pensées. C'est ce dernier point qui est la *vérité*, quand la *grâce* est rejetée; non pas que Dieu ne tienne pas compte de notre responsabilité, mais c'est une chose complètement différente pour Dieu, de *révéler et d'accomplir les pensées de son propre coeur* et de *rechercher et de mettre à découvert les pensées de nos coeurs*. Ces voies envers l'homme, sur le principe de ce que l'homme est et de ce qu'il a fait, aboutissent au *jugement*; en Christ, au contraire, Il révèle *les pensées* de son propre coeur.

En Christ, Dieu nous révèle ses propres pensées avant que le monde fût, les desseins et les conseils de Dieu qui n'étaient en aucune manière dans le premier Adam, mais qui sont dans le dernier Adam. Aussitôt que l'homme eut péché, la grâce ouvrit la porte pour nous révéler ces choses: la semence de la femme écrasera la tête du serpent (Genèse 3: 15). Adam n'était pas la semence de la femme. La promesse ne regardait pas le premier homme, ni n'était faite à lui; mais elle était une révélation que Lui viendrait, la semence de la femme, qui écraserait la tête du serpent et détruirait sa puissance. Sur cette base de la promesse, la foi pouvait s'appuyer; les promesses et les prophètes ont toujours présenté le même objet. «En *toi* seront bénies toutes les familles de la terre»; «à *Lui* tous les prophètes rendent témoignage». Les prophètes avaient à faire aux hommes et à appliquer la loi à leurs consciences; mais en Christ, Dieu nous présente Celui en qui toutes ses pensées

et ses conseils se concentrent en grâce envers de pauvres pécheurs, «car autant il y a de promesses de Dieu, en Lui est le oui et en Lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous». «Toutes choses sont pour nous», quoique toutes, elles soient certainement pour la gloire de Dieu.

Une autre vérité, liée à celle-ci, c'est que ce n'est qu'en *Christ* que nous pouvons concilier les desseins de Dieu dans la pleine bénédiction de la vie, et la responsabilité de l'homme. Païens et chrétiens ont raisonné sur ce sujet. Dans le jardin d'Eden, il y avait l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal, — la vie d'un côté, la responsabilité de l'autre. L'homme faillit: il mangea de l'arbre de la connaissance, et ne put parvenir jusqu'à l'arbre de vie. La loi apporta le même principe, la responsabilité et la vie; elle dit: «*Fais ces choses et tu vivras*». Mais Jésus, le Seigneur, le second homme, vient; il fait la volonté de son Père en toutes choses, et la grâce souveraine se charge de nos responsabilités. Christ se charge des conséquences de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et il est la vie; il porte ces conséquences en son corps sur le bois, et il fait bien plus, *il glorifie Dieu parfaitement!*

Dieu tient compte de toute notre misère et satisfait à tous nos besoins, et nous trouvons en Christ la vie éternelle, et la joie et la bénédiction qui s'y rattachent dans le complet résultat de tous ces conseils de Dieu: — rien de moins que cela! Quoique la responsabilité soit mise à l'épreuve, cependant être semblable au Fils de Dieu dans la gloire, n'a rien à faire avec ma responsabilité! Nul homme n'eût osé imaginer une chose pareille; mais elle était la pensée et le conseil de Dieu en Christ. Elle ne fut pas révélée avant que Jésus n'eût souffert la croix, car nous ne pouvions y avoir aucune part, si ce n'est par la croix, Avant que le monde fût, la pensée de Dieu a été d'avoir un peuple sauvé et racheté, amené à la même place que Christ, et associé à Lui, quoique Lui ait toujours la prééminence, je n'ai pas besoin de le dire. «Ton Dieu t'a oint d'une huile de joie *par dessus tes compagnons*» (Psaumes 45: 7). Qui pourrait prétendre à être le «compagnon» du Fils de Dieu, si ce n'était en vertu du Fils de Dieu; la pensée de Dieu reposait sur Lui, en relation avec l'homme.

Le premier Adam est entièrement éprouvé, convaincu, et mis de côté depuis Eden jusqu'à la croix; alors, le second Homme est introduit. Dieu n'établirait jamais le dernier Adam en même temps que le premier: le premier Adam était un homme tombé; le dernier Adam est l'homme des conseils de Dieu, et Dieu l'établit à la place du premier, quand celui-ci a failli dans notre responsabilité. C'est le premier principe. Tite nous présente le second: «Dans l'espérance de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a promise *avant les temps des siècles*» (Tite 1: 1, 2, 3). Alors c'était *l'espérance* de la vie éternelle. Ailleurs, nous trouvons la même vérité: «Qui nous a sauvés..., non selon nos oeuvres, mais selon son propre dessein et sa propre grâce, qui nous a été donnée dans le Christ Jésus, *avant les temps des siècles*» (2 Timothée 1: 9). Ces pensées et ces conseils de Dieu nous furent donnés en Christ avant que le monde fût.

Si maintenant nous nous reportons pour un moment au chapitre 8 du livre des Proverbes, nous y trouverons un passage remarquable qui se rattache à ce sujet. Christ



nous y est présenté, avant que le monde fût, comme la sagesse, les délices du Père tous les jours, ayant ses plaisirs avec les fils des hommes. Ensuite nous trouvons l'homme dans sa responsabilité; et la première chose que l'homme fait, c'est de tomber: il *doute* de Dieu, et cela avant qu'il y eut aucune convoitise; il écoute Satan, il met en question l'amour de Dieu, il mange du fruit et il est un homme tombé. Alors vient la loi et l'homme érige le veau d'or et viole la loi, et c'en est fait de lui comme homme responsable! Enfin, — c'était la dernière ressource, — Dieu envoie son Fils: «Ils auront du respect pour mon Fils»; «mais maintenant, ils ont et vu et haï et moi et mon Père»; et ils le jetèrent hors de la vigne. Ainsi finit l'histoire de la responsabilité. Ce fut lorsque l'homme fut devenu un pécheur et qu'il eut violé la loi que le Fils de l'homme vint dans ce monde en grâce: «Mais maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même» (Hébreux 9: 26). Dieu dit: «en la consommation des siècles», parce que l'histoire morale de l'homme est complètement terminée (la *grâce* n'a pas pris fin): l'homme n'est pas moins intellectuel qu'auparavant, il inventera les chemins de fer, les télégraphes et je ne sais quoi; mais quel rapport toutes ces choses ont-elles avec le caractère moral de Dieu ou avec le ciel? La *mort* est entrée dans le monde par le péché, et elle met fin à toutes ces choses. Il n'y a pas de télégraphes dans le ciel! Les hommes s'aveuglent eux-mêmes; dans leurs pensées, leurs sentiments et leurs coeurs, il n'y a pas un seul lien avec Dieu, mais des liens sans nombre avec ce monde-ci. Il y a des hommes de génie, sans doute, mais tout fait partie de «la figure de ce monde» qui passe; et quand l'homme rend l'esprit, en ce jour-là ses desseins périssent (Psaumes 146: 4). Vous pouvez placer un monument sur sa tombe, mais il vous parlera de la *mort*!

Dieu a remis ce monde entre les mains de l'homme, et l'homme a inventé beaucoup de choses; mais les enfants sont-ils plus obéissants, les femmes plus fidèles, les serviteurs plus probes; et tous ces développements des capacités intellectuelles, en envisageant les choses au point de vue le plus bas, ont-ils eu pour effet de rendre les hommes plus heureux, plus dignes de confiance? Un monde dans lequel les hommes ne peuvent pas se fier l'un à l'autre est un *misérable* monde. Ce qu'on appelle progrès ne donne pas plus de confiance d'homme à homme, sans parler de Dieu; et il n'y a rien dans toutes ces choses qui se rapporte à l'âme.

L'histoire de l'homme se termina ainsi à la croix. Sans loi d'abord, ensuite violateur de la loi, l'homme à la fin se montre ennemi de Dieu; et puis vient l'oeuvre glorieuse et parfaite du second Adam qui, dans sa personne, satisfaisait à tous les besoins et amenait le plein accomplissement de tous les desseins de Dieu. Il a introduit l'homme dans une sphère entièrement nouvelle, par la mort, la résurrection et finalement la gloire, et il a réglé toute la question de la responsabilité.

Mais Dieu parle à nos coeurs et il dit (c'est à quoi je désire que vous prêtiez attention): «Comprenez bien ce que je vais faire; je veux gagner vos coeurs et les amener à se confier parfaitement en moi par le témoignage de ce qu'il y a dans mon coeur; et pour ce qui est de vos péchés, *moi*, j'ai tout réglé!» Quand Dieu ne pouvait pas supporter mes péchés, au

lieu de m'ôter, *moi*, il a ôté mes *péchés*, et je me trouve placé devant lui selon la valeur de l'oeuvre par laquelle ils ont été ôtés.

Je voudrais vous faire comprendre, chers amis, comment Dieu nous amène à avoir conscience que, lorsque cette oeuvre est accomplie, c'en est fait du mauvais arbre. Je n'avais pas seulement péché, mais j'étais un pécheur, et la question entre Dieu et moi, relativement à ce que je suis, est parfaitement réglée. Je ne parle pas du caractère, car il n'y en a pas deux qui se ressemblent; chacun de nous a son caractère à lui. Je peux parler d'un beau trait de caractère dans un homme, comme je peux dire que les fleurs d'un pommier sauvage sont plus belles que celles d'un pommier greffé; mais que me font les belles fleurs *si le fruit est mauvais. Je coupe l'arbre tout entier; c'est cela que Dieu a fait. Si je vois les choses comme elles sont, spirituellement, je ne pense pas aux jolies fleurs de l'arbre sauvage, mais, je pense aux fruits; et ainsi pour l'homme: Dieu a condamné le vieil homme tout entier, il l'a coupé, Christ y est greffé et alors j'attends du fruit.*

Si je tourne mes regards vers les pensées et les conseils de Dieu, je vois que ses plaisirs étaient avec les fils des hommes. «Ses» plaisirs n'étaient pas dans les anges; ils sont les témoins qu'il a gardé de chute une créature, et nous sommes les témoins qu'il a racheté une créature qui était tombée. Dieu ne parle pas de desseins relativement aux anges; il n'a pas pris les anges, mais il s'est fait homme (Hébreux 2: 16). Alors sa présence ici-bas met à l'épreuve le caractère moral de ce monde. Christ vint en grâce n'exigeant rien de l'homme, mais leur apportant la grâce. Si vous regardez à lui dans sa vie ici-bas, vous voyez tous les effets présents du péché s'évanouissant devant la puissance qu'il apporte: la mort disparaît devant lui, les infirmités, les maladies, les démons sont chassés. Il vient dans une puissance qui est suffisante pour ôter tous les effets de la puissance de Satan; et il le fait en grâce. Tel est le caractère de l'oeuvre de Christ. Il n'a fait aucun miracle, qui ne fût l'expression d'une grâce et d'une puissance, qui répondaient à un besoin dans l'homme ou qui annulaient la puissance de Satan, un seul cas excepté, celui du figuier, où la responsabilité était en question. Il maudit le figuier, c'est le jugement de l'homme. Israël était la vigne de Dieu; il aurait dû porter du fruit, mais quand Dieu vient et qu'il regarde, il n'en trouve point, et il dit: «Que jamais aucun fruit ne naisse plus de toi» (Matthieu 21: 19). La chair est jugée, mise de côté, et mon coeur est amené à le comprendre et à reconnaître qu'elle a été condamnée à la croix.

Mais regardons au Seigneur, le second homme, venant dans le monde. Nous voyons la place qu'il y trouve; mais quand les anges célèbrent sa louange, ils vont bien plus loin. Quel est le signe du Fils de l'homme venant dans ce monde? Sans doute, en premier lieu (mais je ne m'arrête par sur ce point), les promesses faites à Israël doivent s'accomplir. Mais c'est ici le signe: «Vous trouverez un petit enfant emmailloté et couché dans une crèche» (Luc 2: 12). Une hôtellerie est le lieu où l'on mesure un homme; elle émeut l'orgueil de l'homme; le premier étage est pour le riche, les mansardes pour le pauvre; mais pour Lui, il n'y a point de place! Point de place dans la grande hôtellerie de ce monde! Il a pu être couché dans la crèche quand il naquit, et finir à la croix, et tout le long du chemin n'avoir

pas un lieu où reposer sa tête. Est-ce ainsi, mes chers amis, que vous connaissez Jésus? Notre éducation nous a habitués à l'exalter; toutefois c'est ici toujours l'estimation qu'a fait de Lui le monde: il n'y a point de place pour Lui! Le monde n'est jamais changé jusqu'à ce que le coeur soit changé; il demeure exactement ce qu'il était alors, avec cette responsabilité de plus, savoir la réjection de Christ.

Supposez un homme venant de Chine dans cette ville où nous sommes, et disant: «Je désire voir le christianisme, des épîtres de grâce et de vérité». Ne dirait-il pas, en regardant autour de lui: «Tout ce que je vois, nous le faisons en Chine; vous courez après le plaisir, la fortune, les sciences et les arts, etc.!» Votre jugement moral de ce monde est-il celui-ci, c'est que le *Fils de Dieu n'y a point trouvé de place*, que dans ce monde il a commencé par la crèche, qu'il a fini par la croix, et n'a pas trouvé entre deux un lieu où reposer sa tête? Le Fils de Dieu vient en *grâce*, et c'est là ce qui retentit du ciel quand les anges célèbrent Dieu. Qu'il est beau de voir les anges se réjouir de la bénédiction de l'homme, alors qu'eux-mêmes sont laissés de côté! Ils célèbrent ses louanges: «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts, et sur la terre, paix, et bon plaisir dans les hommes». Vos coeurs, mes chers amis, entendent-ils cette voix? Comprenez-vous, que le coeur de Dieu se réjouissait dans les fils des hommes, non par une miséricorde générale, mais en ce qu'il était devenu lui-même un homme? Regardez à Lui: C'est lui qui est l'objet, la personne sur qui repose le regard de Dieu. Il est descendu au milieu d'une scène comme celle-ci, et Dieu dit: Quoique vous soyez pécheurs, je veux que vos coeurs se confient en moi; et pour que vous le fassiez, voici mon Fils qui est descendu, et il est venu comme un enfant. L'amour de Dieu était bien au-delà de la pensée de l'homme. Pourquoi les anges disent-ils: «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts»? Parce que le Fils de Dieu est devenu *homme!* Le fait des anges ne disait pas «gloire»; mais quand ce petit enfant est là, qui n'avait pas de place dans le monde, la multitude de l'armée céleste peut faire entendre ce cantique. Rien n'est semblable à ce fait merveilleux: «Le Verbe fut fait chair et habita au milieu de nous» (Jean 1: 14). La personne du Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu, est avec moi, avec moi qui suis un pauvre homme pécheur, afin que j'apprenne comment Dieu est venu me chercher et me trouver d'abord *là où j'étais*. Il est descendu jusqu'à moi comme un homme, pour démontrer «le bon plaisir de Dieu dans les hommes». Le résultat, «paix sur la terre», n'est pas encore manifesté; mais nous entendons déjà «gloire à Dieu dans les lieux *très-hauts!*». J'ai appris maintenant *où* et *comment* Dieu s'est rencontré avec moi. Si un homme était lépreux, il le touchait, alors qu'un autre en eût été souillé; il usait de sa sainteté en grâce pour atteindre des pécheurs souillés.

A la fin du chapitre 3 de l'évangile de Matthieu, il prend cette place merveilleuse pour nous: Jésus vient de Galilée auprès de Jean pour être baptisé par lui, disant: «Ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice». Dès que la parole de Dieu a atteint le coeur de ces pauvres pécheurs, Jésus prend place au milieu d'eux, et il dit: Je m'en vais avec eux, parce que l'Esprit de Dieu a opéré dans leurs âmes. La place de la personne est ainsi bien définie: Jésus prend place au milieu de nous, et, remarquez-le bien, chers amis, il est

toujours la même personne depuis la crèche et depuis le moment où il avait douze ans et tout le long de son chemin; mais il ne peut pas laisser faire aux siens un seul pas dans ce que Dieu avait opéré dans leurs coeurs, sans dire: Je m'en vais devant vous, je m'en vais avec vous. Le Christ, qui pouvait dire à la femme samaritaine tout ce qu'elle avait fait, n'était pas là pour le jugement. Si quelqu'un était convaincu de péché, le Seigneur était descendu jusque-là; et pourquoi? Pour me juger? Non, mais pour m'amener à Lui en grâce. Remarquez comment cette place, que le Seigneur prend, est mise en évidence: «Et voici, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu, descendant comme une colombe, et venant sur lui. Et voici, une voix des cieux disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Les cieux ouverts! Il n'y eut jamais personne avant Lui, sur qui le ciel ait pu s'ouvrir et à qui une voix, la voix du Père, ait pu dire: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Il n'y avait rien en lui, que ce en quoi le ciel pouvait prendre plaisir. C'est ici pour moi une vérité d'un prix infini. Le Seigneur Jésus Christ, l'homme qui est l'objet nécessaire et parfait des délices du Père, est dans ce monde, et le Père le reconnaît comme son Fils bien-aimé; et alors le *Saint Esprit descend* pour le sceller et l'oindre. Je connais maintenant la *place* que l'homme doit avoir, et le ciel est ouvert sur le monde.

Une autre chose, si possible plus merveilleuse encore, est manifestée: l'homme est introduit à cette place qui lui appartient, selon les conseils et les pensées de Dieu; et c'est alors que Satan est pleinement manifesté. «Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs» (Galates 4: 4). Dans cette position bénie je vois l'homme, mis en rapport avec Dieu: et ici je trouve la première révélation de la Trinité; mais c'est lorsque l'homme entre dans cette relation, avec les pensées et la manière de faire de Dieu, — Dieu, le Fils, et le Saint Esprit, — tous en rapport avec l'homme, et que le ciel s'est ouvert, — afin que tous les conseils de Dieu ne restent pas à l'état de conseils, mais s'accomplissent et soient manifestés. Quelle pensée, que Christ, le Fils de Dieu, soit venu ainsi, non pour le jugement des pécheurs, mais pour ouvrir le ciel pour des fils! C'est la place «type» des saints. Quand il a ainsi pris publiquement sa place en grâce au milieu de nous, alors Dieu dit: Je te reconnais comme mon Fils; et le Saint Esprit descend et le scelle et l'oint.

Mais quelle que soit la grâce, Dieu se montre toujours jaloux de maintenir la gloire de la personne de Christ. Etienne voit le ciel ouvert et ses yeux sont attachés sur lui, et il voit Jésus à la droite de Dieu; il est plein du Saint Esprit, et il regarde *en haut* vers le ciel; mais le ciel regarde *en bas* vers Christ. Etienne a un objet devant lui; mais Christ était l'objet du ciel. La gloire de sa personne est toujours maintenue. Ainsi, nous sommes amenés à partager la position merveilleuse de Celui qui est «l'Admirable». Partout nous voyons, que la personne de Christ a la prééminence; mais nous voyons les saints amenés à une place, où il peut nous prendre et nous appeler les «compagnons» du Fils de Dieu, à la communion duquel nous sommes amenés.

Voyez encore un autre exemple du même fait. Sur la montagne de la transfiguration, Moïse et Elie apparaissent exactement dans la même gloire que Christ lui-même; mais la

gloire de la personne et de la place qui appartient au Fils de Dieu est très spécialement sauvegardée et maintenue. Pierre pensait que c'était un grand honneur d'être semblable à Elie et à Moïse; mais quand il dit: «Faisons ici trois tentes», la voix de la nuée dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir, *écoutez-le*» (Luc 9: 35).

Voyez encore à propos des didrachmes. Quand Jésus dit à Pierre: «Les rois de la terre, de qui reçoivent-ils des impôts ou des tributs, de leurs fils ou des étrangers?». Pierre dit: «Des étrangers». Jésus était, Lui, le grand Roi du temple, et cependant, «afin que nous ne les scandalisons pas», il dispose de la création pour trouver la monnaie qu'il faut donner, en disant: «Prends-le et le donne pour *moi* et pour *toi*» (Matthieu 17: 27), associant ainsi l'homme à lui-même. La gloire de sa personne est maintenue, mais ce glorieux Fils de Dieu veut gagner la confiance de nos coeurs.

Mais quoique associé à l'homme, il est «seul» ici-bas. «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure *seul*». Il a une triple gloire; il est le *Fils de Dieu*; il est reconnu *Fils de David*, monté sur l'ânesse; ensuite les Grecs viennent, et il faut que le *Fils de l'homme* soit glorifié selon le Psaume 8. Mais s'il est le Fils de l'homme, il faut que toutes les oeuvres de Dieu soient mises sous ses pieds, comme homme, car il n'y a rien qui ne lui soit assujéti. Jusqu'à présent Il est assis sur le trône de son Père, non pas sur son propre trône — il est Fils et héritier. Ce qui l'occupe maintenant, c'est de rassembler les cohéritiers. Il n'attend que le moment où ils seront tous rassemblés, et il viendra. Il n'y a aucun événement, qui doive nécessairement arriver avant ce moment, où Christ viendra ainsi pour nous prendre à lui, et nous avons à attendre du ciel le Fils de Dieu. Il a dit: «Je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi». Les vierges, qui s'endormirent, admettaient la pensée d'un intervalle. Mais quelqu'un dira peut-être: «Tout cela est arrivé il y a dix-huit cents ans, où est la promesse de sa venue?» C'est un objet d'attente morale pour l'âme, non pas une supputation de temps, ou de certains événements, et en même temps, «la patience de notre Seigneur est salut». Ce que nous attendons tous, c'est qu'il vienne; alors nous lui serons semblables, et nous serons avec lui dans la gloire.

Mais il était seul, jusqu'à ce que, comme le «grain de blé», il tomba en terre et mourut. Le Saint Esprit ne pouvait pas mettre son sceau sur une âme, qui n'était pas absolument rachetée. La rédemption n'était pas encore une chose accomplie; mais dès qu'elle l'est devenue, Christ peut dire: «Va vers mes *frères...*»; «je monte vers mon Père et votre Père». Marie-Madeleine se tenait près du sépulcre: elle était si près du coeur de Christ, que tout le monde n'était pour elle qu'un sépulcre vide; Christ n'y était pas. Le coeur de Marie était attaché au Seigneur, quelque ignorante qu'elle fût d'ailleurs, et quelque fausse que fût la place où elle se tenait en cherchant parmi les morts celui qui était vivant. Les disciples s'en vont *chez eux*; ils étaient satisfaits. Il n'en est pas ainsi de Marie, et c'est elle qui reçoit le message: «Va vers mes frères». Jésus avait appelé sa propre brebis par son nom «Marie!» Alors elle pense qu'elle l'a retrouvé mais il lui dit: «Ne me touche pas». Il n'allait pas maintenant demeurer corporellement au milieu des siens sur la terre; il ne revenait pas

pour établir le royaume pour Israël. A Thomas, il permet de le toucher; mais il dit *plus* à Marie (voyez aussi Matthieu 28: 10, et remarquez le Fils de l'homme dans le Psaume 8).

Maintenant, une fois la rédemption accomplie, l'oeuvre achevée, selon le Psaume 22, il peut dire: «J'annoncerai ton nom à mes frères». Ayant été exaucé d'entre «les cornes des licornes» là où il était comme transpercé dans l'intensité de sa souffrance, sa première pensée est pour ses frères, et il veut les avoir là où il est. J'étais seul jusqu'à ce que je sois mort, maintenant je suis ressuscité, et entré dans une nouvelle position et mon Dieu est leur Dieu, et mon Père est leur Père. «*Je chanterai tes louanges au milieu de l'assemblée*»: c'est le cantique de la parfaite rédemption, et *Lui* conduit les louanges. Il place les siens dans la relation; et quand ils sont ainsi rassemblés, *il chante au milieu d'eux*. Tout ce passage du psaume est accompli dans le vingtième chapitre de Jean; et si Christ conduit ainsi nos louanges, la rédemption est-elle incertaine? Ne serais-je pas en dehors du ton, si je ne me joignais pas à ces louanges? Christ chanterait-il un cantique de louanges, et moi un autre? L'harmonie serait troublée. Il nous a placés dans la même position que lui-même vis-à-vis de son Dieu et Père, et il amène nos coeurs à se joindre à Lui dans son chant triomphal de louanges.

Arrêtons-nous un moment à contempler la plénitude et la bienheureuse perfection de cette oeuvre de la rédemption. Nous étions sous la puissance du péché et de Satan, et nous avons encouru la juste colère de Dieu. Que fait le bien-aimé Sauveur? Il manifeste Dieu; il se place tout *seul*, à notre place, afin d'achever cette oeuvre, où Dieu doit être glorifié à l'égard du péché et par laquelle l'homme doit être sauvé. Si Dieu avait passé par dessus le péché d'Adam et d'Eve en Eden, j'aurais pu dire que le péché était peu de chose, mais quand je regarde à la croix, cela est impossible. Là je vois Dieu parfaitement glorifié à tous égards par un homme, et d'autant plus glorifié que c'était en présence et à l'égard du péché. Si Dieu avait retranché Adam et Eve, c'eût été un acte juste, mais il n'y aurait eu là aucune déclaration de son amour. Ainsi il ne fut pas possible que la coupe passât loin de lui; et je vois à la croix toute la question du péché vidée en justice, mais avec l'amour infini. La gloire de l'oeuvre va au-delà de nos besoins. La majesté de Dieu fut maintenue là où tout avait été foulé aux pieds; et maintenant le Fils de l'homme est entré dans la gloire de Dieu et est assis sur le trône du Père, témoin que l'amour a fait son oeuvre et que la grâce règne par la justice, en vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur. Si je contemple Jésus, quand il était sur la terre, je trouve donc en lui le *type* de ma place avec lui; si je regarde à la croix, je vois l'oeuvre accomplie là et j'apprends ce dont *l'oeuvre est digne: elle est digne de la gloire de Dieu dans le ciel*. Et maintenant j'ai la *place* devant Dieu qui est la conséquence de cette oeuvre. Je puis me «réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu», et j'ai reçu l'Esprit d'adoption, par lequel je dis: «Abba, père!» Christ nous a amenés à la place que les conseils de Dieu nous donnaient; nous sommes en relation avec Dieu, comme Père, et Christ est le «premier-né entre plusieurs frères». C'est de quoi le Seigneur parle au chapitre 17 de Jean: «La gloire que tu m'as donnée je la leur ai donnée..., afin que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé». Ensuite, parlant

de l'état présent, il dit: «Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux». Le Saint Esprit fait descendre dans nos coeurs la plénitude de l'amour du Père pour le Fils. Tout est parfait; tout est grâce inexprimable, et tout nous humilie par conséquent jusque dans la poussière. Mais, mes bien-aimés, n'a-t-il pas le droit d'avoir ses propres pensées à Lui? Assurément. Il veut montrer «les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous en Jésus Christ». Et si c'est là ce qu'il veut, rien n'est trop excellent pour moi. Pouvez-vous penser à cela? A quoi d'autre penserais-je? Aurais-je mes propres pensées quand lui a envoyé son Fils mourir pour moi? Le pauvre prodigue pensait: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires»; mais il ne le dit jamais, quand une fois il vient à son père. Il confesse ses péchés, sans doute; mais après qu'il a reçu les baisers de son père et qu'il a été vêtu, il n'y a plus de pensées du fils, mais toutes du père, en sorte que même les serviteurs se réjouissent de ce que le fils est retrouvé. Ce que le Père pense a été manifesté.

Je puis dire maintenant avec une conscience purifiée: Je ne suis rien, mais je suis aimé comme Jésus est aimé; je ne suis pas seulement sauvé *par* lui, mais je suis béni *avec* lui. «Tu les as aimés comme tu m'as aimé». Vos pensées sont-elles là? Il nous fait part de toutes choses, quoique nous puissions avoir une route pénible à traverser. Si je marche par l'esprit, si mon âme est pleine de Christ, je n'ai aucune occasion de penser à moi-même. Si je n'ai pas à me juger, je peux penser à lui; mais si je m'égare, j'ai à m'humilier et à me juger. L'état normal d'un chrétien c'est qu'il fasse «*tout* au nom du Seigneur Jésus», qu'il s'agisse des affaires les plus ordinaires de la vie de tous les jours, d'acheter et de vendre, de meubler ma maison, ou de vêtir mon corps, n'importe; et c'est un principe de conduite bien simple et qui tranche et écarte beaucoup de difficultés.

Je voudrais vous rendre attentifs à une chose au sujet de l'obéissance, de cette obéissance de mon enfant, qui avait grande envie d'aller par un chemin, mais qui s'est tenu près de moi, dans celui que je suivais. Cette obéissance fait plaisir à voir, mais ce n'est pas l'obéissance de Christ. Lui n'a jamais eu une volonté pour désirer d'aller par l'autre chemin. «Si tu es le Fils de Dieu, *commande* afin que ces pierres deviennent des pains». Non, je suis un serviteur; je ne puis commander, — *j'obéis*: «L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de *toute parole qui sort de la bouche de Dieu*». C'est là l'obéissance de Christ. La volonté du Père était le motif de tout pour lui. Il y a une foule de choses que nous faisons par habitude, et nous disons qu'il faut que nous les fassions; mais il n'y a pas de «il faut» pour moi, si ce n'est la volonté de Christ! J'ai à apprendre quelle est sa volonté, car nous sommes faits des épîtres de Christ, et le chemin dans lequel nous sommes appelés à marcher est celui-ci, de manifester la vie de Christ dans nos corps (2 Corinthiens 4: 7 et suivants). *Tout ce que je fais devrait être l'expression du lien qui unit mon coeur à Christ, et la manifestation de Christ à d'autres*. La mesure de la marche chrétienne est, marcher d'une manière digne du *Seigneur*, non pas d'un homme. Souvent il est très difficile de demeurer paisible, patient, bienveillant, quand quelqu'un vous fait tort ou vous insulte; mais n'étiez-

vous par l'ennemi de Dieu, et est-ce que Dieu ne vous a pas pardonné quand vous étiez son ennemi? Eh, bien! vous, pardonnez à votre ennemi.

Je comprends parfaitement les difficultés, mais nous avons le glorieux privilège d'être appelés à marcher comme Lui a marché; et si vous désirez marcher ainsi, allez et étudiez Christ, apprenez quelle a été sa place ici-bas, après que vous avez appris quelle est votre place en lui, dans les lieux célestes. Apprenez comment il dit à Pierre: «pour moi et pour toi». Merveilleuse parole! C'est un grand encouragement, qu'en regardant à Christ, je ne vois pas seulement ce que je devrais être, mais que *j'ai* la chose que je devrais être, «grâce pour grâce»; «nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image». Il y a là une vraie croissance, non pas pour être plus propres pour Dieu et plus agréés de lui, mais une croissance en ressemblance à Christ; et nous devrions ainsi croître continuellement.

Nous sommes sur la terre; et ce dont je voudrais vous faire comprendre l'importance, c'est que vous *étudiez Christ*, afin que vous soyez semblables à lui ici-bas. Il n'y a rien qui remplisse ainsi l'âme de bonheur et de courage, et qui nous sanctifie autant, rien qui nous donne autant le vif sentiment de l'amour divin, qui nous donne du courage.

Que le Seigneur nous donne ce courage et nous rende capables d'étudier Christ: «*Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi*».



## Fragments

---

### ME 1872 page 19

Deux lettres écrites vers 1199 par le célèbre Innocent III, semblent fixer le moment dans lequel la papauté ouvrit les yeux sur les effets que la lecture de la Parole de Dieu produisait dans les âmes, ou celui du moins, dans lequel elle osa s'en plaindre en France. Il y avait, à cette époque reculée, dans la ville de Metz et dans son territoire, des âmes altérées de saine doctrine, qui avaient trouvé dans certains fragments des Ecritures traduites en français, l'aliment spirituel dont elles avaient besoin. L'évêque du diocèse, Bertram, s'émut du fait, et en donna connaissance au pape Innocent III. La réponse envoyée par ce dernier trahit ses inquiétudes. Il disait: «Notre vénérable frère, l'évêque de Metz, nous a fait savoir par ses lettres que, dans la ville et le diocèse de Metz, une multitude de laïques et de femmes, entraînés par un désir immodéré de connaître les Ecritures, ont fait traduire en langage français les Evangiles, les Epîtres de saint Paul, les Psaumes, les moralités sur Job et plusieurs autres livres, dans le but coupable et insensé de se réunir, hommes et femmes, en secrets conciliabules, dans lesquels ils ne craignent pas de se prêcher les uns aux autres. Ils vont même jusqu'à mépriser ceux qui refusent de se joindre à eux, et les regardent comme des étrangers. Réprimandés à ce sujet par les prêtres de leur paroisse, ils leur ont résisté en face, cherchant à prouver, par des raisons tirées de l'Ecriture, qu'on ne devait pas défendre cet exercice. Quelques uns même méprisent la simplicité de leurs pasteurs, et quand ceux-ci leur proposent une voie de salut, ils disent tout bas qu'ils ont mieux dans leurs livres, et qu'ils sont en état de parler avec plus de savoir» (\*).

(\*) Epistoloe Innocenti III. Rom. pont, lib II, Ep. 141.

### ME 1872 page 400

L'Ecriture est beaucoup plus exacte dans son langage que nous ne le pensons. Il n'est jamais dit que Dieu a aimé l'Eglise, ni que Christ a aimé le monde. L'amour de Christ pour l'Eglise est lié à la relation de Christ avec l'Eglise; l'amour de Dieu pour le monde se rattache au caractère de Dieu.

---

Matthieu 5: 17. — Je ne crois pas que la loi ou l'autorité de la loi soit détruite. Ceux qui ont péché sous la loi, seront jugés par la loi. Quand le moment sera venu, elle sera écrite dans le coeur de Juda et d'Israël sous la nouvelle alliance dont nous avons en Esprit la substance, quoique non dans la lettre. La loi ne passera pas avant que tout ne soit accompli. Mais Christ est la fin de la loi; *la plénitude* et la fin de la loi — en justice à tout croyant. C'est une conclusion fautive de dire que Christ est venu pour appeler les chrétiens à se placer sous la loi. — La loi n'est pas abrogée, mais nous ne sommes pas sous la loi.



## Les secrets de Dieu

---

Genèse 18: 17 ME 1872 page 29

Quelle touchante grâce, quelle merveilleuse condescendance ces paroles révèlent! Dieu visite Abraham et il lui parle pour lui faire part de son secret. La foi, qui avait si souvent fait réaliser au patriarche l'intimité de la présence divine, le mettait maintenant à même de comprendre la communication. Plus tard, Israël dirait: «Les choses cachées sont pour l'Eternel» (Deutéronome 29: 29); mais ici, nous voyons Abraham dans la confiance de Dieu.

Les secrets du Seigneur nous sont-ils familiers, bien-aimés? Je ne demande pas si son amour nous est connu, mais si nous connaissons son amitié. Il y a une différence importante entre savoir que nous sommes aimés et savoir que nous sommes amis. Sans doute, on ne peut pas être ami sans être aimé, mais on peut être aimé sans être pourtant ami. Lot n'est jamais appelé ami de Dieu, et cependant qui pourrait douter de l'amour de Dieu envers lui? Qu'elle est fidèle et puissante la tendresse qui, à la dernière heure, le retire de la scène du jugement, et comme le Saint Esprit le ménage et dit de lui par Pierre: «Le juste Lot... tourmentait de jour en jour son âme juste, etc.!» Notre Sauveur détermine clairement la condition sous laquelle le titre d'ami s'obtient: «Vous êtes mes amis, si vous faites ce que moi je vous commande». Et puis: «Je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai oui de mon Père». Cette condition, Abraham, et avant lui Hénoc, et après lui Moïse et d'autres, l'avaient remplie dans la mesure requise alors, parce que tous ils *marchèrent avec Dieu*. «Car je le connais, et je sais qu'il commandera à ses enfants, et à sa maison après lui, de garder la voie de l'Eternel».

Notre coeur est-il ému à la pensée que Jésus veut nous avoir pour ses amis? Notre vie de chaque jour démontre-t-elle, que nous tenons à son amitié plus qu'à toute autre chose? Avons-nous constamment souci de sa gloire dans les pensées qui nous occupent et les motifs qui nous dirigent? Est-ce toujours à son commandement, que nos esprits ou nos mains travaillent? En des jours de mondanité comme ceux-ci, on perd facilement de vue l'amitié de Jésus, et ses droits sur nous en vertu d'un tel lien. Penser et travailler pour nous-mêmes, ne nous effraie pas toujours; mais lors même que tout ce que nous ferions dans ce sens aurait une apparence parfaitement légitime, ne courons-nous pas danger, quand nous sommes ainsi absorbés dans la sphère de notre personnalité, d'oublier le commandement de Jésus? Vous qui avez à procurer à votre famille le pain quotidien, n'avez-vous jamais été absorbés par le sentiment de vos besoins temporels, au point de vous faire négliger, par exemple, une ou plusieurs réunions? Or, négliger «le rassemblement de nous-mêmes» (Hébreux 10: 25), lorsque le Seigneur nous fournit l'occasion d'en jouir, c'est manquer à ce que nous Lui devons en témoignage, aussi bien qu'à ce que nous devons à notre propre âme. Et vous qui vivez dans l'abondance, est-ce toujours à la voix de Jésus, que vous vous

êtes accordé telle ou telle jouissance, telle ou telle satisfaction? C'est en le consultant dans tous nos actes, en mesurant ces actes par la gloire qu'ils peuvent Lui rapporter, que nous répondrons franchement à son amitié.

Que poursuivons-nous? Sans doute, nous aimons le Sauveur, si nous sommes ses rachetés; mais notre coeur n'est-il pas partagé? Est-ce Lui seul et Lui tout entier qui y «habite par la foi?». Vivons-nous dans une continuelle communion avec Lui? Ne répondons pas affirmativement, sans que notre vie en soit la démonstration. Examinons si nous sommes sur la montagne ou dans la plaine, sous une tente ou assis à la porte de la ville. Vivons-nous «de régime» et sommes-nous étrangers aux délicatesses du jardin, qui fit descendre Lot dans la plaine?

Notre égoïsme naturel nous fait souvent croire que les plus grands et les plus précieux secrets de Dieu, sont ceux qui se rattachent directement à nous. Il serait difficile de plus mal juger. Les secrets de Dieu sont précieux en raison de la gloire qu'ils reversent sur Christ et de ce qu'ils révèlent de Celui dont ils procèdent. Ainsi, dans le verset qui nous occupe, quel intérêt personnel pouvait avoir pour Abraham la communication que l'Eternel lui apportait? Le sort des villes de la plaine ne l'affectait point personnellement, lui qui habitait une sphère plus élevée et parfaitement sereine. Sodome et Gomorrhe pouvaient tomber sans ébranler sa tente; mais elles ne tomberaient pas sans glorifier la sainteté de Jéhovah, et voilà ce qui avait un intérêt direct pour l'homme de foi.

Ce n'est pas que Dieu dédaigne de nous parler de nous-mêmes; l'Ecriture nous montre combien nous avons eu de place dans son conseil et dans ses voies. Il nous avait élus en Christ avant la fondation du monde. Selon son propre dessein et sa propre grâce, et non selon nos oeuvres, il nous a tirés de l'abîme de ruine et de corruption dans lequel nous gisions, et nous a appelés d'une sainte vocation, par l'évangile. Il a fait de nous ses enfants, nous communiquant une vie et une nature capables d'être introduites dans cette relation et d'en jouir. Il nous a donné son Esprit, qui est les arrhes de notre héritage, aussi bien que le sceau de notre rédemption. Il verse, par cet Esprit, son amour dans nos coeurs, de façon à ce que, pendant la traversée du désert, au milieu des privations, des soupirs et des souffrances, nous sachions retrouver ce même amour dans toutes ses voies envers nous et comprendre comment toutes choses travaillent ensemble pour notre bien. Enfin, et pardessus tout peut-être, il nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils. Il était donc impossible de penser à nous d'une manière plus merveilleuse, plus divine, impossible de nous prendre plus bas et de nous élever plus haut; mais avec cela la gloire de Christ est l'objet primordial de Dieu (Ephésiens 1: 10, 20-23; Colossiens 1: 16-19). Et nous devrions être bien pénétrés de cette vérité; car nous savons que rien n'est comparable à la dignité de la personne de Christ et à l'excellence de son oeuvre; nous savons que, aux yeux de Dieu, rien n'a autant de valeur que la croix qu'il a subie, le sang qu'il a versé et que, par conséquent, rien ne peut égaler ce titre de «second homme» et «dernier Adam», qu'il a reçu d'une manière si spéciale en résurrection et ajouté, pour ainsi dire, à celui de

Seigneur «venu du ciel» (1 Corinthiens 15). «Car tout autant qu'il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous».

Tressaillons-nous, ayant le ciel devant nous, voyant la place qui nous y est réservée, la gloire que nous y recevrons? Eh bien! n'oublions pas que, «dans ce jour-là», quand nous en jouirons, c'est *Lui* qui sera glorifié dans ses saints et admiré en tous ceux qui auront cru (2 Thessaloniens 1: 10). Elle doit être chère à nos coeurs, la pensée que Jésus va paraître devant ce monde, dans une gloire plus grande encore que l'opprobre dont les hommes ont couvert son nom: et pourtant qui a été méprisé comme lui? La chose juste, c'est que le monde corrompu reçoive sa rétribution; la chose précieuse, c'est que, par cette rétribution même, Christ soit souverainement exalté. Celui que nous attendons des cieux y est déjà haut élevé à la droite de Dieu, nous le savons; mais cela nous suffit-il? Là, nous le rejoindrons bientôt; mais bornons-nous nos désirs à cela? Non; il faut à la foi du croyant plus qu'à lui-même. Il ne nous faut pas seulement sécurité, paix et joie parfaites pour nous, mais force, honneur et magnificence pour Jésus. Il faut à nos âmes, que les cieux, qui le contiennent encore, s'ouvrent sous le poids de sa gloire excellente, et qui, tout genou se ploie devant Lui, et que toute langue confesse qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. Voilà ce que Dieu «va faire» bientôt pour son Fils: puissions-nous y prendre un vivant et constant intérêt, afin que, dès à présent, rien ne nous tienne à coeur autant que sa gloire.

Un dernier mot, bien-aimés. Jéhovah confiait un secret à Abraham: — merveilleuse condescendance, comme nous l'avons dit! Mais le Dieu et Père du Seigneur Jésus Christ, et notre Dieu et Père, nous a confié tous ses secrets, toutes ses pensées. Nous sentons-nous liés par une aussi touchante grâce? Je veux bien que, peut-être, nous ayons peu compris encore de ce conseil admirable; mais apprécions-nous à sa juste valeur ce que nous en avons saisi? Dans ce cas, et par réciprocité, nous ne devons rien avoir de caché pour le Seigneur. Je ne veux pas dire que nous ayons quelque chose de caché pour Lui, parce que son oeil voit et pénètre tout; mais je veux dire qu'un de nos plus doux privilèges est de pouvoir entretenir spontanément le Seigneur de tout ce qui nous concerne, lui dire toutes choses, et comme Abraham, de pouvoir, en jouissant de sa communion, intercéder pour d'autres. De plus, la nature des pensées que notre Dieu nous a révélées, nous indique assez clairement celles dont il nous convient de l'entretenir ainsi. Toutes ses pensées convergent vers un seul et unique objet; les nôtres, par conséquent, doivent prendre la même direction. En est-il ainsi? Quels sont les projets, les affaires qui nous occupent? Quelle part Christ y a-t-il? Nous avons besoin de coeurs plus simples et d'affections plus ardentes, pour que Jésus, son service et sa gloire, soient davantage au fond de toutes nos pensées et de tous nos motifs; et s'il en est ainsi, c'est-à-dire, s'il est Lui-même notre grand secret, comme Il a été le grand secret de notre Dieu, avec quelle inébranlable persévérance nous rechercherons et réaliserons par la foi, la «communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ», jusqu'au moment où nous entrerons, de fait, dans la joie de notre Seigneur!

«Les secrets de l'Eternel sont pour ceux qui le craignent, et son alliance pour la leur donner à connaître».

## Notes sur l'Évangile de Luc

---

ME 1870 page 361 – ME 1871 page 3 – ME 1872 page 36

### Chapitre 1

Luc, dans son évangile, nous présente le Sauveur dans son caractère de Fils de l'homme, manifestant la puissance de Jéhovah en grâce au milieu des hommes. Au début, sans doute, nous voyons Jésus en relation avec Israël, auquel il avait été promis; mais plus loin des principes moraux qui s'appliquent à l'homme comme tel, où que ce soit qu'il se trouve, sont mis en évidence. Mais ce qui caractérise vraiment le récit de Luc et ce qui lui donne un charme et un intérêt particuliers, c'est qu'il nous présente *Christ lui-même*, non pas sa gloire officielle comme Matthieu, ou sa mission, son service comme Marc, ou la révélation particulière de sa gloire divine comme Jean. Luc nous parle de Jésus *Lui-même*, tel qu'il était, un homme sur la terre marchant au milieu des hommes un jour après l'autre.

Versets 1-4. Plusieurs avaient entrepris de raconter ce qui était historiquement reçu au milieu des chrétiens, comme le leur avaient transmis ceux qui en avaient été les témoins oculaires. Mais quelque bonne qu'eût été l'intention des auteurs de ces écrits, leur oeuvre était une oeuvre entreprise et exécutée par des hommes. Luc avait une exacte et intime connaissance de tout dès le commencement, et il trouve bon d'en écrire «par ordre» à Théophile, afin qu'il connût la certitude des choses dont il avait été instruit; et ainsi, par lui, Dieu a pourvu aux besoins de l'église par l'enseignement renfermé dans le tableau vivant de Jésus, dont nous sommes redevables à cet homme de Dieu, car Luc, quoiqu'il ait pu être personnellement déterminé par des motifs chrétiens, n'en n'était pas moins, je n'ai pas besoin de le dire, inspiré par le Saint Esprit pour écrire.

Versets 5-17. Le récit de Luc nous place ici au milieu d'institutions, de pensées et d'espérances juives. Nous trouvons un sacrificateur de la classe d'Abia, l'une des vingt-quatre classes établies par David (voyez 1 Chroniques 24), et sa femme qui était des filles d'Aaron. «Et ils étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur, sans reproche». Tout chez eux était selon la loi de Dieu judaïquement; mais ils ne jouissaient pas de la bénédiction si ardemment désirée par tout Juif; ils n'avaient pas d'enfant. Il est dans l'ordre des voies de Dieu de bénir, tout en manifestant la faiblesse de l'instrument dont il se sert. Le temps était venu, maintenant, pour Lui, où il ne devait plus retenir davantage la bénédiction si longuement désirée et demandée: quand Zacharie entre dans le temple pour offrir le parfum, l'ange de Jéhovah lui apparaît. Zacharie est troublé à sa vue; mais l'ange lui dit: «Ne crains point, car tes supplications ont été exaucées, et Elisabeth, ta femme t'enfantera un fils, et tu appelleras son nom *Jean*» c'est-à-dire, «la faveur de Jéhovah»; et plusieurs se réjouiront de sa naissance, et il sera grand devant le Seigneur et sera rempli du Saint Esprit

dès le ventre de sa mère. «Et il fera retourner plusieurs des fils d'Israël au Seigneur leur Dieu; et il ira devant sa face dans l'Esprit et la puissance d'Elie... pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé». — «L'Esprit d'Elie», c'est ce zèle ferme et ardent pour la gloire de Jéhovah et pour le rétablissement, par la repentance, des relations d'Israël avec Lui. Le coeur de Jean s'attachait à ce lien du peuple avec Dieu et c'est dans la force morale de son appel à la repentance que cet homme de Dieu est comparé ici à Elie.

Versets 18-23. Mais la foi de Zacharie, comme il arrive, hélas! souvent, n'était pas à la hauteur de la grandeur de sa requête. Il ne sait pas marcher sur les traces d'Abraham et il demande encore comment ces choses arriveront (verset 18). La bonté de Dieu tourne l'incrédulité de son serviteur en un châtiment profitable pour lui et qui servait en même temps de preuve pour le peuple, qu'il avait été visité d'en haut. Zacharie reste muet jusqu'à ce que la parole de Jéhovah soit accomplie.

Versets 24-25. Elisabeth, avec le sentiment qui convenait si bien à une sainte femme, se souvenant de ce qui avait été un opprobre pour elle en Israël, et qui n'était rendu que plus sensible par la bénédiction surnaturelle qui lui était accordée, se cache, en reconnaissant en même temps la bonté du Seigneur envers elle. Mais ce qui peut nous cacher aux yeux des hommes a un grand prix devant Dieu.

Versets 26-38. La scène change maintenant, afin d'introduire le Seigneur lui-même sur cette scène merveilleuse qui se déploie devant nos yeux. A Nazareth, cette ville méprisée, il y avait une jeune vierge, inconnue du monde: son nom était Marie. Elle était fiancée à un homme nommé Joseph qui était de la maison de David; mais tout était dans un tel désordre en Israël que ce descendant d'un roi était charpentier. Mais qu'est-ce que cela pour Dieu! Marie était un vase d'élection; elle avait trouvé grâce devant Dieu.

Il faut remarquer qu'il s'agit ici de la naissance de l'enfant Jésus comme étant né de Marie. Il n'est pas tant question de la nature divine du Sauveur comme la Parole qui était auprès de Dieu et qui fut faite chair (quoiqu'assurément ce soit la même précieuse personne que celle que Jean nous présente) que de Jésus comme réellement et véritablement homme, né d'une vierge. Son nom devait être appelé Jésus, c'est-à-dire Jéhovah le Sauveur. «Il sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père», l'Esprit regardant toujours à lui comme homme né dans le monde. Mais il était Dieu aussi bien qu'homme. Saint par sa naissance, conçu par la puissance de Dieu, ce Sauveur précieux qui, même comme étant né de Marie, est appelé «cette sainte chose», devait être appelé le «Fils de Dieu».

L'ange annonce ensuite à Marie la bénédiction qui a été accordée à Elisabeth. La merveilleuse intervention de Dieu avait rendu Marie humble au lieu de l'élever; elle avait vu Dieu et non pas elle-même dans ce qui était arrivé. Le *moi* était caché de devant ses yeux parce que Dieu avait été amené si près, et elle se soumet à sa sainte volonté: «Voici l'esclave du Seigneur; qu'il me soit fait selon ta volonté».

Versets 39-43. Marie s'en va visiter Elisabeth, car son coeur aime à voir et à reconnaître la bonté du Seigneur. Elisabeth, parlant par l'Esprit, reconnaît Marie comme la mère de son Seigneur et annonce l'accomplissement de la promesse de Dieu: «Bienheureuse est celle qui a cru, car il y aura un accomplissement des choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur».

Verset 46. Le coeur de Marie est rempli de joie et elle élève sa voix en un cantique de louange. Elle reconnaît Dieu son Sauveur dans la grâce qui la remplit d'une telle joie, en même temps qu'elle reconnaît son propre néant; car quelle que puisse être la sainteté de l'instrument que Dieu emploie, — et c'était le cas de Marie, — elle n'était grande qu'aussi longtemps qu'elle se cachait elle-même, car alors Dieu était tout. En s'estimant quelque chose, Marie eût perdu sa place; mais elle ne fit pas ainsi. Dieu la garda, afin que sa grâce fut pleinement manifestée.

Le caractère des pensées qui remplissent le coeur de Marie est juif. Son cantique nous rappelle le chant d'Anne (1 Samuel 1) qui parle prophétiquement de cette même intervention de Dieu. Mais Marie remonte aux promesses faites aux pères et embrasse tout Israël.

Verset 56. Après être demeurée trois mois avec Elisabeth, Marie s'en retourne dans sa maison pour poursuivre humblement son chemin, afin que les voies de Dieu suivent leur cours. Rien n'est plus beau à sa place que ce tableau des rapports de ces saintes femmes, inconnues du monde, mais qui étaient des instruments de la grâce de Dieu pour l'accomplissement de ses glorieux desseins. Elles se mouvaient dans une sphère où rien n'entraîne que la piété et la grâce; mais Dieu était là lui-même, aussi inconnu du monde que l'étaient ces pauvres femmes, mais préparant et accomplissant ce que les anges désirent regarder de près.

Versets 57-59. Ce qui n'est connu que de la foi en secret est finalement accompli devant tous les hommes. Le fils de Zacharie et d'Elisabeth naît et Zacharie, à qui la parole est rendue, prononce la précieuse prophétie rapportée dans les versets 68-80. La visitation d'Israël par Jéhovah, dont cette prophétie parle, embrasse toute la bénédiction du millénium, liée à la présence de Jésus sur la terre. Toutes les promesses sont oui et amen en lui. Toutes les prophéties l'entourent d'un cercle de gloire qui sera alors réalisé. Nous savons que, depuis lors, il a été rejeté, et que, étant absent maintenant, l'accomplissement de ces choses est nécessairement renvoyé à son retour.

## Chapitre 2

Lorsqu'il plaît à Dieu de s'occuper de ce monde et de prendre une part à ce qui s'y passe, il est merveilleux de voir comment il agit et quelle instruction il donne. Il n'y a nul accord, mais une complète opposition entre ses voies et les voies des hommes: l'empereur et son décret ne sont que d'insignifiants instruments de ses mains. César Auguste agit en vue de ses sujets; mais, sans le savoir, il est le moyen de l'accomplissement de la prophétie



qui annonçait que Jésus devait naître à Bethléem. Le cours tout entier de ce monde est en dehors du courant des pensées de Dieu. Le point capital pour Dieu et pour son royaume ici-bas, c'est la naissance de l'enfant de Bethléem: mais l'empereur ne se doute de rien de pareil. Son décret met le monde en mouvement, et Dieu accomplit ses pensées ici-bas. Qu'elles sont admirables les voies de Dieu! Tout le monde est en mouvement, afin qu'il arrive, comme il était nécessaire pour l'accomplissement de la prophétie, que le pauvre charpentier avec Marie, la femme qui lui avait été fiancée, se trouve dans la cité de David et que l'héritier de David naisse là et alors. Ce fait est d'autant plus remarquable que le recensement lui-même n'eut lieu que quelques années plus tard, lorsque Cyrénus était gouverneur de la Syrie. Dieu accomplit ses desseins d'amour; mais l'homme n'a pas d'yeux pour les voir! Qui prenait garde au pauvre Juif, bien qu'il fût de la maison et de la lignée de David? Les choses qui sont absolument indifférentes pour l'homme remplissent le coeur et le regard de Dieu.

L'atmosphère est toute juive ici: des promesses s'accomplissaient, l'enfant doit naître à Bethléem, dans la ville de David (verset 4; comp. Matthieu 2: 1 et suivants). «La ville de David» n'est rien pour le chrétien comme tel, sauf comme témoignage de l'accomplissement de la prophétie: *pour nous*, le Fils vient du *ciel*. Sur la terre l'enfant Jésus est l'objet des conseils de Dieu: les anges et le ciel sont occupés de sa naissance; mais dans le monde il n'y a point de place pour Lui! Allez là où le vaste monde enregistre chacun, entrez dans le petit monde d'une hôtellerie où l'oeil exercé du serviteur mesure chacun et lui assigne sa place, depuis la mansarde jusqu'au premier étage...: il n'y a point de place *pour Jésus!* Et la crèche, quand le temps est venu, amène à la croix

Quelle leçon pour nous relativement à ce monde! Quelle différence aussi entre laisser le monde et être laissé par lui! Nous disons adieu au monde avec une certaine facilité peut-être; mais quand le monde nous méprise comme Christ a été méprisé, nous découvrons, à moins que Lui ne remplisse et ne satisfasse notre coeur, que nous tenions de son estime un compte dont nous ne nous doutions pas. Si l'obéissance est pour nous, dans notre mesure, aussi importante qu'obéir l'était pour Christ, nous poursuivons notre course, quoi que nous ayons à rencontrer sur notre route, sans nous inquiéter du monde, non que nous soyons *insensibles*; mais quand Christ est l'objet, on est occupé seulement de Lui.

Toute intelligence des choses de Dieu vient de sa révélation, et non pas des raisonnements des hommes. C'est pourquoi, les pauvres en esprit avancent davantage dans l'intelligence spirituelle que les sages et les prudents de la terre. Dieu agit ici de manière à mettre de côté toute apparence de sagesse humaine. Heureux celui qui a assez saisi l'intention de Dieu pour être identifié avec elle, et n'avoir besoin de personne si ce n'est de Dieu! Tels étaient les bergers: ils entraient peu dans la pensée qui avait présidé à l'enregistrement; mais ce fut à eux, et non aux sages, que Dieu se révéla. Notre vraie science est par le moyen de ce que Dieu révèle; mais nous n'arrivons jamais à la possession des plus pleines bénédictions de Dieu avant que notre chair soit abaissée, et détruite; je parle ici de la *marche*. Nous ne pouvons pas entrer dans la joie simple et la puissance de

Dieu jusqu'à ce que nous ayons accepté la place de l'abaissement et de l'humiliation, jusqu'à ce que le coeur soit dépouillé de ce qui est contraire à l'abaissement de Christ. Les bergers qui reçoivent le message de Dieu étaient paisiblement occupés de l'accomplissement de leur humble devoir: et c'est là qu'est la place de la bénédiction. Celui qui transige avec le monde ne marche pas avec Dieu; car Dieu n'est pas là avec lui. Depuis la crèche jusqu'à la croix tout, en Christ, était simple obéissance. Combien différent était Theudas, qui «se disait être quelque chose!» Christ faisait tout selon que Dieu l'enseignait, et il faut que nous en venions là nous aussi.

La gloire du Seigneur resplendit autour des bergers; l'ange leur parle; il leur donne le signe auquel ils reconnaîtront l'enfant; et quel signe! «Vous trouverez le petit enfant emmailloté et couché dans une crèche» (verset 12). «Et aussitôt avec l'ange il y eut une multitude de l'armée céleste, louant Dieu», — et pourquoi? A cause du mystère de la piété: «Dieu a été manifesté en chair»... (1 Timothée 3: 16). L'espérance d'Israël est révélée aux bergers, les bonnes nouvelles d'une grande joie pour tout le peuple (verset 10), car Jésus est le pivot de tous les conseils de Dieu en grâce. Adam lui-même n'était qu'une figure de Celui qui devait venir (Romains 5: 14) Christ était toujours dans la pensée de Dieu. Il n'est pas donné tous les jours à des yeux mortels de contempler de pareilles manifestations de gloire, mais Dieu place ces manifestations devant nous dans sa Parole; et chaque jour il nous faut suivre le signe donné, il nous faut suivre Jésus, l'enfant dans la crèche.

Si *Lui* remplissait l'oeil, l'oreille, le coeur, quels n'en seraient pas les effets relativement à notre personne, notre esprit, notre conversation, nos habillements, nos maisons, nos richesses!...

Le signe que Dieu donne de l'accomplissement de sa promesse et de sa présence dans le monde, c'est donc: «un enfant emmailloté et couché dans une crèche». — Ce qui est le plus petit et le plus humble! Mais on trouve *Dieu* là, quoique ces choses dépassent l'homme qui ne peut pas marcher avec Dieu, ni comprendre sa gloire morale: — mais le signe de Dieu est à portée de la foi, le signe de la faiblesse parfaite, un petit enfant qui ne peut que pleurer. Tel est, né dans ce monde, Christ le Seigneur; telle est la place que Dieu choisit, la dernière place! L'intervention de Dieu est manifestée et reconnue par un signe comme celui-là. L'homme n'eût pas eu *cette* pensée-là. Les armées du ciel louent Dieu, et disent: «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts; et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes» (versets 13, 14); car rien n'est plus merveilleux, sauf la croix, pour ceux qui ont la pensée du ciel. Le chœur céleste voit Dieu, Dieu manifesté en chair, et il loue Dieu dans les lieux très hauts. Les anges se réjouissent de ce que «ses plaisirs sont avec les fils des hommes» (comp. Proverbes 8: 30, 31). Aux jours d'autrefois Dieu s'était révélé à Moïse dans une flamme de feu qui ne consumait pas le buisson (Exode 3); et ici d'une manière bien plus merveilleuse, il se révèle dans la chose la plus faible sur la terre: pensée infinie, moralement, quoique le monde puisse la mépriser. Qu'il est difficile de recevoir que l'oeuvre de Dieu et de son Christ s'accomplit toujours dans la faiblesse!

Les chefs du peuple voyaient en Pierre et en Jean des hommes ignorants et illettrés. La faiblesse de Paul à Corinthe était l'épreuve de ses amis, la joie de ses ennemis, ce dont lui se glorifiait (2 Corinthiens 12: 7-10; 1 Corinthiens 2: 3-5). La puissance du Seigneur s'accomplit dans la faiblesse. L'écharde dans la chair faisait tomber le mépris sur Paul, et il pense qu'il vaudrait mieux que l'écharde fût ôtée. Il avait besoin de la leçon: «Ma grâce te suffit». Il fallait qu'il apprît que Dieu choisit les choses faibles pour confondre les fortes. Il faut que *tout* repose sur la puissance de Dieu, autrement l'oeuvre de Dieu ne peut pas se faire selon la pensée de Dieu. On se persuade difficilement qu'il faut être faible pour faire l'oeuvre de Dieu, mais Christ a été crucifié en faiblesse, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes (1 Corinthiens 1: 17-29). Pour faire l'oeuvre de Dieu, il faut que nous soyons faibles afin que la puissance soit de Dieu (2 Corinthiens 4: 7 et suivants), et cette oeuvre demeurera quand la terre passera.

Versets 21-38. Mais à côté du témoignage additionnel que rend l'offrande de la mère de Jésus aux circonstances dans lesquelles le Seigneur de gloire naquit ici-bas, nous pouvons voir que, tandis que Dieu, au travers de l'Evangile tout entier, place l'homme dans sa nouvelle place devant lui, il n'oubliait pas son ancien peuple. Oui, Dieu, on le voit ici, était là pour satisfaire toute pensée dans tout coeur d'homme qui était touché par la grâce, en Israël; son coeur était spécialement tourné vers ceux qui menaient deuil sur les péchés et la désolation de son peuple, et qui en outre attendaient la délivrance, criant à lui du milieu des ténèbres: «Jusques à quand, Seigneur?» — Dieu accomplira en puissance ce en quoi l'homme a failli au point de vue de sa responsabilité. Serait-ce là une raison pour nous tenir pour satisfaits lorsque le peuple de Dieu ne glorifie pas Dieu? — Non, assurément: la foi n'est pas insensible, elle mènera deuil, mais elle se confiera en Dieu et attendra que le temps de Dieu soit venu; car Celui qui a promis est «fidèle, qui aussi le fera»: il saura accomplir ses propres desseins.

Verset 25. — Ainsi, Siméon «attendait la consolation d'Israël»; ainsi, Anne ne quittait pas le temple, mais servait Dieu en jeûnes et en prières, nuit et jour (versets 36, 37); ainsi faisaient tous ceux qui attendaient la délivrance, à Jérusalem. Il y avait «ceux qui attendaient», et Anne les connaissait et leur parlait. Les autres sans doute étaient occupés de l'oppression romaine; mais ces quelques-uns attendaient le Christ, fléchissant sous la main de Dieu en jugement du mal, mais attendant sa délivrance.

Je pense qu'il y avait dans l'âme de Siméon quelque chose de plus que la joie de tenir dans ses bras le petit enfant, le Messie désiré: Siméon sentait qu'il avait *Dieu*; et il était satisfait. C'est pourquoi, sans même regarder en avant jusqu'à la gloire, il dit: «Seigneur, tu laisses maintenant aller ton esclave en paix selon ta parole». Au chapitre 5, verset 11, de l'épître aux Romains, l'apôtre, après avoir dit que nous nous réjouissons dans l'espérance de la gloire de Dieu, ajoute: «Et non seulement cela» (car il y a même plus que cette espérance); «mais nous nous glorifions même *en Dieu*». Les yeux de Siméon ont vu le salut de Dieu, et il demande au souverain Seigneur de le laisser maintenant aller en paix.

Nous voyons souvent quelque chose de semblable au lit de mort des chrétiens qui jouissent profondément de l'amour du Seigneur pour les siens, et de la proximité de sa venue pour eux. Quelqu'un dira peut être: Quelle consolation apportera la proximité de la venue de Christ à ceux qui meurent et qui s'en vont auprès de lui? — Le voici: plus nous sommes près de Dieu, plus nous attachons de prix à toute la vérité de Dieu et à tout ce à quoi il attache, *Lui*, du prix. Ainsi, dans les versets 30-32, Siméon, se réjouit en contemplant l'étendue de la délivrance de Dieu: elle était pour la révélation des nations, qui avaient été jusqu'alors cachées dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'impiété, aussi bien que pour la gloire d'Israël. Mais l'âme de Siméon est satisfaite, parce qu'elle possède Christ et qu'elle anticipe l'effet de sa présence dans tout le monde: Siméon a *tout* EN LUI, et désire s'en aller en paix. Si un homme marche avec Dieu et qu'il ait achevé sa course, il sait que son oeuvre est accomplie, et il a le sentiment que le temps du Seigneur est venu; il est associé et en communion avec le Seigneur, avec lequel il a marché. Si, au contraire, il est simplement placé sur un lit de maladie, il n'est pas, à ce moment-là, *prêt* à s'en aller, non pas qu'il craigne, mais Dieu lui apprend quelque chose d'autre. Mais lorsque le temps de Dieu est venu, tout est joie et l'âme est prête; elle sent comme Siméon, et elle dit: «Tu laisses maintenant aller ton esclave en paix».

Quand Siméon bénit Joseph et Marie, l'Esprit lui donne d'annoncer les résultats plus immédiats de la présence de «l'Enfant» en Israël: Jésus devait être une pierre de touche pour plusieurs coeurs, une occasion pour la chute, aussi bien que pour le relèvement de plusieurs en Israël; il devait être un signe auquel on contredirait, et l'âme de Marie devait être transpercée, quelle que fut d'ailleurs la joie présente ou la gloire à venir.

Israël en effet était tombé bien bas, mais Israël ne le savait pas et il fallait que Dieu le lui fît connaître; et nous aussi, nous avons besoin que Dieu nous enseigne à cet égard, car Christ a dû descendre dans le sépulcre et ressusciter d'entre les morts. Il faut que les pensées du coeur soient révélées, quelle que soit l'apparence extérieure de l'homme; mais Christ est celui qui manifeste les pensées *de Dieu* aussi. S'il est le Christ, la gloire du peuple de Dieu, il est aussi Celui qui abaissera la chair et qui rencontrera et humiliera l'homme dans son orgueil; il est celui qui vous fera connaître si *Lui, dans sa réjection*, est plus précieux que tout le reste.

Verset 39. Quand ils eurent tout accompli selon la loi, les parents de Jésus s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth. Jésus ne serait pas le Christ dont nous avons besoin s'il avait reçu quelque gloire de Jérusalem: sa place est au milieu des pauvres du troupeau, — sa place partout en Israël.

Verset 40. «Et le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit, et était rempli de sagesse; et la grâce de Dieu était avec lui». Luc nous fournit plus de détails que les autres évangiles sur la réalité de l'enfance du Sauveur. Il n'en a pas été de Jésus comme d'Adam qui a été créé *homme fait*.

Si une âme lit seulement sans commentaires ces pages que Dieu nous a données, combien elle en sent l'indicible prix! Quand nous voyons *qui* est Celui dont elles nous parlent, nous voyons la nature humaine en lui remplie de Dieu, si je peux dire ainsi. Il ne s'agit pas d'une distinction officielle; mais le coeur sent que Dieu s'est approché de lui, et le charme et la beauté intrinsèque de l'enfant le remplissent.

Verset 41 et suivants. — L'incident lié à la pâque, alors que Jésus avait 12 ans, n'est pas moins profondément instructif que ce qui précède. Le vrai caractère du Seigneur y apparaît, quoique Jésus ne fût pas encore appelé à agir en conséquence. Il vint pour être un Nazaréen, pour être aux affaires de son *Père*, Luc nous le dit positivement avant que Jésus entre dans son ministère public, afin qu'il soit bien évident que ce caractère se lie à sa personne et ne dépend pas seulement de son office. Jésus était le Pasteur du troupeau, en esprit et en caractère. Le troupeau était à lui. Il était le Fils du Père, quoiqu'il attendît le temps de Dieu pour le manifester.

Verset 51. «Et il descendit avec eux, et vint à Nazareth et leur était soumis». Quelle majesté dans toute la vie du Sauveur. Le fait qu'il était Dieu assurait sa perfection comme enfant et comme homme ici-bas. Il avait toujours conscience de sa relation avec son Père; il était un enfant obéissant, mais qui avait conscience aussi d'une gloire qui était indépendante de tout assujettissement à une parenté humaine. Il était à Marie et même à Joseph; mais, dans un autre sens, il n'était pas à eux. Il savait tout aussi bien qu'il était Fils de Dieu, que son obéissance à ses parents était, en son lieu et place, absolument juste et bonne.

Verset 52. «Et Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes»: son intelligence humaine se développant, il devenait ainsi, — quoique toujours parfait — parfait dans un sens plus complet: l'enfant parfait devient l'homme parfait. La fleur pleine de beauté et de grâce croît et s'épanouit devant Dieu et devant les hommes.

### Chapitre 3

Les deux chapitres précédents nous ont donné le caractère général de l'évangile de Luc; ils nous ont montré comment les pensées de Dieu descendent vers *l'homme*. Luc ainsi, si nous considérons son évangile dans son ensemble, est spécialement occupé de ce qui n'est pas juif; toutefois la partie qu'on peut appeler juive est donnée d'abord avec beaucoup de détails, parce que Israël, à cause de son incrédulité et de sa dépravation morale, doit être mis de côté pour ouvrir la voie à de nouvelles relations, fondées sur ce que Dieu révèle lui-même être pour l'homme en Jésus, le vrai et seul Médiateur. Mais si le chapitre premier nous a montré la fidélité de Dieu, aux promesses abrahamiques, à son alliance et à son serment, le chapitre 2 nous met en présence du gouvernement actuel du monde et de la terre et du peuple du Seigneur, sous la quatrième «bête» qui est l'empire romain. Quelle confusion le péché ne crée-t-il pas! Les Juifs sont assujettis aux nations: Joseph et Marie, de la maison royale de David, s'en vont pour être enregistrés et taxés. Les

voies de Dieu brillent néanmoins d'un éclat d'autant plus grand qu'elles s'accomplissent au milieu des ténèbres. Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui (2 Corinthiens 5: 19). Israël, toutefois, allait être mis à une nouvelle épreuve morale par le fait que Dieu se présentait ainsi Lui-même aux regards des hommes. Hélas! on devait voir bientôt que si les Juifs n'avaient pas gardé la loi, ils haïssaient la grâce. «Voici, celui-ci est mis pour la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et pour un signe que l'on contredira».

Au chapitre 3, Dieu intervient par un prophète comme jadis il était intervenu par le ministère de Samuel: «La parole de Dieu vient à Jean, fils de Zacharie, au désert». — Ce n'est pas sans motif que l'Esprit mentionne ici la quinzième année de Tibère César: toute la terre jouissait en apparence du repos sous son seigneur païen; la parole de Dieu trouvait la sphère qui lui convenait dans le *désert*: La loi et les prophètes étaient *jusqu'à* Jean; et au milieu de pareilles circonstances quel lieu pouvait convenir à Jean, si ce n'est le désert? Aurait-il pu reconnaître moralement un pareil état de choses? Dieu ne veut pas que son messenger soit à Jérusalem.

La «prophétie» est cette intervention souveraine par laquelle Dieu peut communiquer avec son peuple, quand celui-ci est déchu et s'est détourné de Lui. Jean le comprend et prêche le baptême de repentance pour la rémission des péchés. Esaïe le prophète, déjà bien des siècles auparavant, lui avait assigné cette place. Il ne servait de rien à Israël de mettre en avant ses droits et ses privilèges: son état tout entier était mauvais et le Juge était à la porte. Jean ne rappelait pas le peuple en arrière vers la loi; il préparait le chemin du Seigneur. En cela il différait des prophètes aussi bien que de la loi, ou plutôt il allait plus loin; car le temps de Dieu était venu pour faire un pas en avant. Les prophètes ramenaient en arrière vers Horeb; Jean parle autrement quoique son père fût un sacrificateur, et lui-même, nous n'avons pas besoin de le dire, un descendant d'Aaron. Jean ne cherche pas à rétablir ce qui était clos; il annonce le royaume. Il n'introduit pas l'église peut-être, ni même les bonnes nouvelles de la grâce de Dieu, qui toutes deux attendaient l'accomplissement de l'oeuvre de la rédemption; mais il laisse la loi et montre que le dessein de Dieu, c'est «le royaume».

La citation d'Esaïe met de côté Israël, non pas les gentils seulement, mais Israël, comme de l'herbe séchée dans laquelle il n'y a plus un seul brin vert. Cependant la parole de Dieu demeure à jamais et elle demeure quand tout espoir du côté de l'homme s'est évanoui. Israël peut avoir failli, mais la parole de Dieu demeurera. De plus, puisque c'est le Seigneur qui vient: «*toute* vallée sera comblée *et toute* montagne *et toute* colline sera abaissée;...» et non seulement les Juifs, mais *toute chair* verra le salut de Dieu. Si le péché plonge tout dans une commune ruine et sous un même jugement, Dieu peut satisfaire aux besoins de l'homme ainsi déchu; mais sa gloire ne sera pas renfermée dans les limites étroites d'Israël.

Versets 7-14. Mais, pour être béni, il faut que l'homme se *repente*. Dieu veut de la réalité et non pas seulement un peuple nominal; Dieu veut des faits qui conviennent à des coeurs qui sentent et jugent leur condition morale et qui par conséquent se tournent d'eux-

mêmes vers Lui. Des ordonnances, des titres formels, qui auraient dû être des moyens de bénédiction, n'offriraient aucun abri contre la colère qui venait, et Dieu non plus ne permettrait pas à ceux qui se prévalaient de ces titres d'empêcher qu'il créât de vrais enfants de la promesse, Si la génération présente ne devait être de nouveau que «Ismaël». Le jugement doit commencer par la maison de Dieu (voyez 1 Pierre 4: 17).

*De fait*, nous le savons: Jean fut décapité et le Seigneur fut crucifié, et le royaume présenté en Lui et par Lui fut rejeté par Israël. Le moment vient où le royaume sera établi visiblement et en puissance (\*). En attendant l'Eglise est formée parce que le royaume n'est pas encore établi sous cette forme visible, et ceux qui maintenant prennent leur place avec le Seigneur partagent sa réjection. Ils sont membres de son corps, l'église; ils partageront sa gloire; mais ce sera une gloire céleste, et non pas terrestre. En un autre sens, nous sommes dans le royaume maintenant, *pour la foi*. Les cieux règnent maintenant et nous le reconnaissons et nous le savons; mais Satan est actuellement prince et Dieu de ce monde; et ainsi, ceux qui sont faits *rois* pour Dieu (car c'est là notre vraie place en tant que chrétiens) sont appelés à *souffrir*. C'est pourquoi Paul allait partout, prêchant le royaume de Dieu, aussi bien que Christ et l'église. Nous avons ce en vertu de quoi nous régnerons avec Christ; mais nous avons une part bien plus glorieuse encore qui est d'être avec Christ, son corps, et son Eglise. Pour peu que notre pensée s'arrête sur la personne de Christ, nous comprendrons facilement que, lorsque *Lui* est retranché, tout est fini pour ce qui concerne la terre. Il est le centre de tout; et lorsqu'il est rejeté, c'en est fait de ce que la prophétie annonçait et de ce qui semblait sur le point de s'accomplir. Mais Christ rejeté ressuscite et monte au ciel, entrant dans une gloire qui est au-dessus des cieux; et là, dans les cieux, les saints trouvent leur place avec Lui (comp. Psaumes 2 et 8).

(\*) Remarquez que Matthieu seul se sert de l'expression de: «royaume des cieux». Cette expression peut souvent, dans un sens général, être confondue avec celle de «royaume de Dieu», comme nous le voyons par la comparaison avec Luc; cependant ces deux termes ne peuvent pas toujours se remplacer mutuellement, et Matthieu dit: «royaume de Dieu», dans quelques passages où il ne pouvait pas dire: «royaume des cieux» (voyez Matthieu 6: 33; 12: 28; 21: 43).

Ainsi le «royaume de Dieu», *était présent*, lorsque Christ, le roi, était présent ici-bas; le «royaume des cieux» commença lorsque Christ monta *dans les cieux*. Le jour vient où Satan cessant de gouverner, le «royaume des cieux» (et «de Dieu» aussi, sans doute) prendra une autre forme, non plus en mystère, mais en manifestation. Le «royaume de Dieu» a aussi un sens moral que le terme de «royaume des cieux» n'a pas; et dans ce sens, l'expression est fréquemment employée par Paul dans ses écrits et elle convenait particulièrement au dessein de l'Esprit dans Luc (voyez Actes des Apôtres 20: 25; Romains 14: 17; 1 Corinthiens 6: 9, 10; 15: 50; 2 Thessaloniens 1: 5; Luc 6: 20; 8: 1; 9: 62; 13: 38, etc.).

Jean s'adresse aux Juifs, demandant la repentance et la justice qui en est le fruit. Il montre aux Juifs, que si extérieurement, comme Juifs, ils sont plus rapprochés de Dieu que les nations, ils doivent aussi attendre le jugement d'autant plus tôt; il insiste sur ce que, si le Seigneur venait, il devait trouver ce qui convenait *au Seigneur*. La cognée était déjà alors mise à la racine des arbres; si les arbres ne portaient pas de bon fruit, chacun devait être

abattu et brûlé. Repentance ou colère: *choisissez!* Le Seigneur n'admettra pas vos prétentions comme descendants d'Abraham, si vos voies renient Abraham: Le Seigneur veut de la justice. C'est le Seigneur qui vient! Et il faut qu'il ait un peuple préparé pour lui; sinon des pierres mêmes, il se formera pour lui-même un peuple tel qu'il le veut.

Evidemment, la parole de Jean n'est pas une voix de miséricorde pour le pauvre pécheur; Jean présente Dieu comme juge, et non pas comme agissant dans la souveraineté de sa grâce. Jean ne dit pas et ne pouvait pas dire: «Venez à moi», parce que Jean n'était pas Christ. Christ seul a pu dire: «Venez à moi». Jean venait dans les voies de la justice.

Les versets 10-14 renferment un témoignage moral. Jean entre dans les détails et s'occupe de l'iniquité pratique de chacune des classes dont se composait la foule qui l'entourait. Ainsi, même lorsque la question de Christ est soulevée dans les versets 15-18, Jean dit: «Il en vient un plus puissant que moi»; il pense particulièrement à la puissance de Celui qui vient, à sa puissance, moralement aussi bien qu'extérieurement. «Celui-là vous baptisera de l'Esprit saint et de feu». Il s'agit ici de la puissance du Saint Esprit et de son jugement consumant. Jean ne pouvait pas parler de la grâce de l'Évangile que nous connaissons maintenant; il annonce un glorieux personnage qui vient après lui, non pas un salut présent. Tout ce qui ne pouvait pas endurer le feu devait être brûlé; «car il a son van en sa main, et il nettoiera entièrement son aire, et assemblera son froment dans son grenier» (comp. Esaïe 21: 10 et suivants). «L'aire de Dieu», — c'était Israël.

Là le Seigneur trouvait son froment, s'il y en avait; mais il a son van dans sa main et il va faire une oeuvre abrégée. Titus finalement a mis de côté l'aire de Dieu sur la terre; le péché d'Israël lui avait fait perdre sa place moralement, lorsqu'il rejeta Christ; mais à la destruction de Jérusalem Israël perdit cette place entièrement pour le présent.

Verset 19 et suivants Le mode d'enseignement de Luc mérite d'être remarqué ici en passant: il montre que Jean avait prêché et exhorté au point de vue moral, et ensuite, il dispose de lui, l'éliminant pour ainsi dire de la scène, afin d'y introduire Christ. Ce n'est pas que, historiquement, Jean ait été emprisonné à ce moment-là par Hérode, le tétrarque, car cet événement n'a eu lieu que beaucoup plus tard; mais nous avons ici un exemple de la manière de faire de Luc, qui revient au Seigneur prenant sa place au milieu du résidu d'Israël, car le Seigneur ne s'identifie pas avec la nation; mais dès qu'il y a un pauvre résidu il s'identifie avec lui.

Nous trouvons le récit de ce fait dans les versets 21 et suivants et qu'elle est merveilleuse et pleine de grâce, cette entrée de Jésus au milieu de ceux que la voix de Jean-Baptiste avait rassemblés! «Et il arriva que, comme tout le peuple était baptisé, Jésus aussi étant baptisé et priant, le ciel s'ouvrit et l'Esprit saint descendit sur lui sous une forme corporelle comme une colombe; et il y eut une voix du ciel, disant: Tu es mon Fils bien-aimé; en toi j'ai trouvé mon plaisir». — Quelqu'un eût pu contempler et écouter avec tristesse ce que nous lisons au sujet de Jean Baptiste et de son témoignage; nous eussions pu, en entendant le glas funèbre de l'humanité, nous écrier: Qu'est-ce que *l'homme*? Mais



maintenant mon oeil se repose sur Jésus: Je trouve le Seigneur venu du ciel, un *homme!* Tout est à recommencer. Si je demande encore: Qu'est-ce que l'homme? — aussitôt Christ apparaît. Si je regarde à moi-même, à tout ce qui m'entoure, que vois-je? — assez pour briser le coeur, s'il y a un coeur qui puisse être brisé. La seule chose qui empêche qu'on ne soit entièrement accablé par la vue de l'état des choses ici-bas, c'est qu'on n'a pas de coeur pour sentir les choses comme elles sont. Mais ici il y a du repos! J'ai trouvé un homme maintenant qui a satisfait Dieu, un homme sur la terre dans la présence de Dieu, regardant vers Dieu, et étant un objet pour Dieu! — non pas le Messie purifiant son aire, mais celui en qui toutes les pensées et tous les conseils de Dieu sont renfermés; — non pas l'homme et sa beauté détruits par la teigne, mais Jésus, le fils de l'homme, non seulement le descendant d'Abraham et de David, mais celui dont la lignée remonte jusqu'à Adam et jusqu'à Dieu, — «fils d'Adam, fils de Dieu», le second homme, le dernier Adam, l'Esprit vivifiant! Quelle consolation! — car qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que le «moi», quand le péché du coeur est connu, ce «moi», qui, depuis le commencement jusqu'à maintenant, abandonne Dieu pour le fruit d'un arbre? Mais ici un homme apparaît, un homme béni «*et priant*». Nous ne trouvons pas ce détail ailleurs. Mais pourquoi nous est-il donné ici? — Parce que Luc présente l'homme dans sa perfection, l'homme *dépendant*; car la dépendance est l'essence d'un homme parfait. Sans doute, nous voyons *Dieu* briller en Jésus, mais en Jésus, l'homme dépendant, à la place et dans la condition de perfection comme homme. La racine du péché, en nous, c'est la volonté propre, l'indépendance; ici, en Jésus, mon coeur trouve du repos! — un homme dépendant au milieu de la misère et de la ruine, mais parfaitement avec Dieu en toutes choses (comp. le récit que Luc nous donne de la transfiguration aussi). Dans l'humiliation ou dans la gloire, il n'y a point de différence quant à ce point: l'homme parfait est toujours l'homme *dépendant*.

Et lorsque ce coeur exprimait ainsi sa dépendance, ne reçut-il aucune réponse? «Le ciel s'ouvrit». Est-ce que le ciel s'ouvre ainsi sur moi? Il *est* ouvert pour moi, en vérité, sans doute; mais *moi*, je prie parce qu'il est ouvert; — il s'ouvrit parce que *Lui* priait. Moi, je viens, et je regarde en haut, parce que les cieux furent ouverts *sur Lui*.

Quel attrayant tableau de la grâce, un tableau dont nous pouvons dire avec hardiesse, que le Père aimait à le contempler. Oui, le Père aimait regarder d'en haut sur la terre, au milieu de tout le péché, sur son Fils. Rien que ce qui était divin ne pouvait ainsi éveiller le coeur de Dieu; et cependant l'homme humble et parfait, Jésus, ne prend pas la place de sa gloire éternelle comme le Créateur, le Fils de Dieu; il s'abaisse et il est baptisé. Il dit à Dieu: «En toi je me confie» (Psaumes 16). Il dit à Jéhovah: «Tu es mon Seigneur, tout mon bien ne va pas jusqu'à toi»; et il dit au résidu fidèle en Israël, c'est-à-dire aux saints qui sont en la terre et aux excellents: «En eux je prends tout mon plaisir». Jésus n'avait pas besoin de repentance, et cependant il est baptisé avec eux, précisément, comme plus tard il met dehors ses brebis et va devant elles. Il s'identifie en grâce avec Israël, c'est-à-dire avec ceux qui avaient le coeur pur; et le Saint Esprit descend comme une colombe sur lui, — juste emblème de cet homme sans tache, — juste lieu de repos pour l'Esprit dans le déluge de

ce monde (comp. Genèse 8: 9)! Combien aussi il est précieux pour nous, que Jésus *nous* soit désigné comme l'objet de *Dieu*. Nous savons quels sont les sentiments du Père à son égard; nous sommes initiés aux pensées du Père et admis à l'entendre exprimer son affection pour son Fils, à voir les liens se reformer entre Dieu et l'homme. Le ciel est ouvert, non pas sur quelque chose qui est en haut, mais sur un homme, sur la terre. Ainsi je trouve du repos; et mon cœur entre en communion avec Dieu en son Fils bien-aimé. Il n'y a que le croyant qui en jouisse; mais le lien est là; et si j'ai en moi et autour de moi ce qui trouble mon âme, j'ai en Lui ce qui est une joie et une consolation qui ne pourront défaillir.

La généalogie dans Luc s'accorde avec la pensée que Dieu agit en grâce dans l'homme et envers l'homme. Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, a une généalogie qui remonte jusqu'à Adam et jusqu'à Dieu. Jésus est Fils de l'homme; il est héritier dans ce sens et vient revendiquer l'héritage que Dieu donna à l'homme. Oh! quelle vérité! De quel côté le cœur se tournerait-il pour trouver du repos, s'il n'avait pas Jésus pour se reposer en lui? Avec Lui, que le ciel et la terre soient renversés, j'ai cependant un repos! Quel bonheur pour le cœur d'avoir l'objet dont Dieu lui-même est occupé! Que nos cœurs aussi soient de plus en plus occupés de Lui.

## Chapitre 4

Nous avons vu le Seigneur prenant sa place de serviteur au milieu des «excellents» en Israël, et là-dessus le ciel s'ouvrant sur lui, et lui-même étant reconnu par le Père comme son Fils bien-aimé. Ses plaisirs étaient avec les fils des hommes; et sa généalogie n'est pas retracée seulement jusqu'à Abraham, la racine et le dépositaire des promesses juives, mais jusqu'à Adam et à Dieu lui-même. Indépendamment de sa propre gloire divine comme Fils du Père, Jésus devait être appelé le «Fils du Très-Haut» le «Fils de Dieu». Comme homme sur la terre, il fut scellé du Saint Esprit. Il prit la forme d'un serviteur et fut fait à la ressemblance des hommes. Son entière perfection maintenant était d'accomplir comme serviteur la volonté de Celui qui l'avait envoyé; car un serviteur qui fait sa propre volonté est un mauvais serviteur. La dépendance, la patience et l'obéissance étaient les traits caractéristiques de cette place qu'il prenait, et elles sont trouvées en lui au plus haut degré. C'est pourquoi le Psaume 40 nous le présente prophétiquement en disant: «J'ai attendu patiemment l'Eternel». Il ne *demande* pas la puissance, mais il s'attend à Dieu: «Penses-tu que je ne puisse pas maintenant invoquer mon Père, et il me fournira plus de douze légions d'anges?» (Matthieu 26: 53). Mis absolument et foncièrement à l'épreuve, il n'a jamais rien voulu si ce n'est faire la volonté de son Père. Il fallait qu'il apprit l'obéissance; (comp. Hébreux 5: 8). Ayant pris la place de serviteur, il garde cette place jusqu'au bout, non pas dans *un* acte, mais en faisant l'expérience de la force de cette expression: «*apprenant l'obéissance*» sans qu'il ait eu aucune consolation ici-bas, avec des ennemis tout autour de lui, des chiens l'entourant, de puissants taureaux de Basan l'environnant. Il dut apprendre l'obéissance, là où l'obéissance était toujours la souffrance même jusqu'à l'abandon de la vie. Chacun de ses pas était un pas dans l'humiliation, jusqu'à ce qu'il vint au terme de son

sentier, à la croix, là où il porta la colère de Dieu en amour pour nous. Sans doute il trouva dans sa réjection des champs blancs pour la moisson, et nous aussi, dans notre mesure nous en trouvons, si nous marchons dans le même chemin; mais la croix était toujours devant lui, — tout ce qui pouvait arrêter un homme; cependant il poursuivit sa route, attendant patiemment et ne demandant pas de délivrances. Ainsi il présente le Dieu parfait à l'homme, et l'homme parfait à Dieu.

Verset 1. Dans ce chapitre, Jésus entre dans ce sentier de souffrante obéissance, publiquement. La première chose que nous ayons à remarquer ici c'est que, étant plein du Saint Esprit, le Seigneur est conduit par *l'Esprit* au désert là où il est tenté par le diable. L'Ennemi est puissant de deux manières — il tente, ou il effraye. Dans le premier cas, il agit par nos convoitises, présentant ce qui est calculé pour attirer, et ainsi il domine sur nous naturellement; — dans le second cas, il a la puissance de la mort. Ainsi, Judas, étant un homme avare et qui n'avait pas la foi qui purifie le cœur, Satan suggère l'occasion et s'empare de lui, non pas que Satan ait aucun droit de dominer sur les hommes, mais il acquiert la domination sur eux par les convoitises de la chair; — d'un autre côté il effraye par les terreurs de la mort. Il assaillit le Seigneur de ces deux manières, mais ne trouva rien en lui (comp. verset 13 et Jean 14: 30).

Ici donc nous trouvons le diable se rencontrant avec *l'homme* dans la puissance de l'Esprit de Dieu; nous voyons l'homme tenté, non dans le paradis, mais dans le désert. Jésus ne dit pas: «Je suis Dieu et toi, tu es Satan, va arrière de moi!» — Dieu n'aurait pas été glorifié ainsi et ce n'aurait été d'aucun profit pour nous. Mais comme le Seigneur avait été conduit dans le désert non par la convoitise (le penser serait un blasphème!), mais par le Saint Esprit, ainsi dans sa grâce il se place lui-même là où l'homme se trouvait. Il ne reçoit de secours de personne, pas même de Jean-Baptiste; tout au contraire, il est entouré de tout ce qui l'aurait fait broncher, si cela avait été possible: il passe au travers de tout comme homme. Il faut qu'il soit tenté, et qu'il soit vainqueur là où l'homme, non seulement avait failli, mais où il gisait sous la puissance du mal.

Versets 2, 3. Il n'y avait pas de mal à avoir faim: ce n'était pas un péché, Jésus eût pu commander que les pierres devinssent du pain; mais faire ainsi, sauf à la parole de son Père, c'eût été faire sa propre volonté, et alors Jésus n'aurait pas été l'homme parfait. Satan cherche à introduire dans le cœur un désir qui n'était pas dans la parole de Dieu: il avait réussi à insinuer une convoitise dans le cœur d'Adam; mais ses traits faillissent contre Jésus, quoique Jésus soit quarante jours exposé à sa présence et à sa puissance. Jésus dut apprendre par l'expérience ce que c'est que d'être sans secours, de quelque part que ce soit, sans amis, dans une affreuse solitude, n'ayant autour de lui que les bêtes sauvages, exposé aux attaques du diable! Il mesura ainsi la puissance de Satan. L'homme fort était là devant lui, usant de toutes ses armes; mais celui qui était plus fort que lui le vainquit. Jésus lie l'homme fort. Il fut en dehors de la condition humaine, quarante jours, non pas comme Moïse, pour être seulement avec Dieu, mais comme Celui qui était toujours avec Dieu pour être exposé aux attaques de Satan. Aucun autre homme n'a besoin de sortir de sa condition

pour être tenté, il n'a qu'à poursuivre sa route avec les hommes; mais en Jésus cette séparation extraordinaire avait lieu pour qu'il fût avec le diable. Pour être avec Dieu, Jésus n'avait besoin de rien en dehors de son sentier de tous les jours, car sa place naturelle était d'être avec Dieu; mais pour être avec Satan, il avait besoin de cette séparation extraordinaire dans laquelle nous le voyons ici. D'autres sont étrangers à Dieu et familiers avec Satan; Lui dans les choses les plus adverses, est un étranger pour Satan et demeure dans le sein du Père. Mais il s'anéantit lui-même comme Dieu pour devenir un serviteur, comme homme; et en figure comme un homme, un homme dépendant, il s'attend à la Parole de Celui qu'il servait. Le Père qui est vivant l'avait envoyé, et Lui vivait à cause du père (voyez Jean 6: 57): il était comme homme sous l'autorité de Celui qui l'avait envoyé, et sa viande, c'était de faire sa volonté. «Par la parole de tes lèvres je me suis gardé de la voie du destructeur» (Psaumes 17: 4).

Verset 4. Jésus se sert toujours de la parole écrite, et Satan est sans puissance. Quelle importance extraordinaire Jésus donne aux Écritures. Dieu agit maintenant par la parole, et on résiste moralement à Satan de cette manière. Satan ne peut pas toucher un homme qui garde simplement la parole: «Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas» (1 Jean 5: 18). Ce n'est pas par un acte de son autorité divine que Jésus renvoya Satan, mais l'ennemi est démontré impuissant devant l'obéissance à la parole de Dieu. Si le diable ne peut pas faire sortir du chemin de l'obéissance il n'a point de puissance. Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus simple? tout enfant de Dieu a le Saint Esprit *agissant par la parole* pour le garder.

Jésus ne raisonne pas avec Satan. Un simple texte réduit au silence, quand on s'en sert dans la puissance de l'Esprit. Tout le secret de la force dans la lutte se trouve dans un juste emploi de la parole de Dieu. Quelqu'un dira peut-être: Je ne suis pas comme cet homme parfait. Il a pu en être ainsi pour Christ, dites vous; mais comment est-ce que moi je puis espérer le même résultat? En effet nous sommes ignorants et la chair est en nous; mais Dieu est toujours par derrière, et il est fidèle et ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter. La tentation peut être simplement une épreuve de notre obéissance comme elle le fut pour Abraham, non pas un piège pour nous détourner du droit chemin. Satan présente ce qui n'a aucune apparence de mal. Le mal serait, — si quelqu'un faisait sa propre volonté. Or ce qui résout toute difficulté, c'est qu'on se demande — *non pas*, quel mal y a-t-il à faire ceci ou cela? — *mais*, pourquoi est-ce que je fais ceci ou cela? Est-ce pour Dieu ou pour moi-même? Quoi, direz-vous peut-être, je devrais être toujours sous ce frein? Le secret de notre nature est ainsi mis en évidence: nous n'aimons pas le frein de faire ce que *Dieu* approuvera. C'est un *frein* pour nous que de faire la volonté de Dieu! Nous voulons faire notre propre volonté. Agir seulement parce qu'*il faut*, c'est la loi, et non pas la direction de l'Esprit. La parole de Dieu était le *motif* de Christ, et c'est de cette manière que Christ dirige les siens. Notre sauvegarde contre Satan ne consiste pas à entourer le vieil homme d'une barrière, mais elle est dans le nouvel homme, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Versets 3-13. La première tentation est un appel fait aux besoins du corps; la seconde (dans Luc, non pas dans Matthieu), est la tentation de la gloire du monde; la troisième (dans notre Evangile), est la tentation religieuse par la parole de Dieu, et par conséquent moralement la plus subtile de toutes pour quelqu'un qui apprécie cette parole. C'est pour cette raison que Luc s'écarte de l'ordre historique des événements, afin de grouper ceux-ci moralement comme il est dans l'habitude de le faire ailleurs aussi. Le tentateur donc s'attaque d'abord au Seigneur Jésus en rapport avec la vie de l'homme; en second lieu, en rapport avec la *puissance* donnée à l'homme, et en troisième lieu en rapport avec les promesses faites à Christ lui-même.

Le Seigneur eût pu raisonner avec le diable, mais il ne lui dit pas même que de toute manière le règne du monde lui appartiendrait un jour. Il se place sur un terrain qui met tout en règle et qui est un exemple parfait pour nous: il s'en tient à la parole de Dieu et au culte de Dieu. Il s'attend à sa Parole; il lui rend hommage *à lui*; il le sert *lui seul*. Que tout cela est simple et beau! C'était le lien direct d'un coeur obéissant avec Dieu. La question était une question de relation avec Dieu. Ainsi jadis, Eliézer est béni; mais avant qu'il commence à jouir de la bénédiction, il rend grâces (Genèse 24: 26, 27, 52): il avait d'abord la parole, ensuite la bénédiction; et qu'est-ce qui vient après? Il courbe sa tête et adore. Dieu est la première pensée de son coeur. Il en est de même ici du Seigneur d'une manière bien plus complète. La dernière et la plus subtile des tentations était fondée sur les promesses faites au Messie (versets 9-11). Si tu es le Fils de Dieu pourquoi ne pas essayer? Mais pourquoi Jésus mettrait-il Dieu à l'épreuve, lui qui savait que Dieu était pour lui? Pourquoi serait-il présomptueux comme Israël autrefois, qui, désobéissant à Dieu, voulut monter sur la montagne afin d'éprouver si Dieu était au milieu de son peuple? Même lorsque Lazare est malade, il ne fait pas un pas jusqu'à ce que ce soit la volonté de son Père, quoique tout ce qui est nature se fût mis en mouvement; et il connaissait bien l'affliction de cette maison qui était son refuge; car «Jésus aimait Marthe, et sa soeur et Lazare».

Le Seigneur n'écoula pas Satan. Qui l'eût écouté, dites-vous peut-être? Mais vous écoutez Satan chaque jour de vos vies où vous cherchez même la plus petite chose de ce monde. N'y avait-il donc pas une promesse? Assurément, il y en avait une; mais *pourquoi* Jésus se serait-il jeté en bas pour s'assurer si Dieu serait aussi bon que sa parole? Ne savait-il pas que Dieu était avec lui? Il en est de même pour nous: appliquons-nous seulement à avoir la parole *derrière* nous, sans nous inquiéter de ce que nous pouvons avoir devant nous. Nous ne devrions jamais soulever la question de savoir si Dieu est avec nous. S'il ne nous envoie pas, tenons nous tranquilles, mais ne mettons jamais en question sa présence. Si nous sommes dans le simple sentier de sa volonté, le Saint Esprit agira *en* nous pour guider, et non seulement *sur* nous pour redresser.

Ainsi donc, dans l'ordre que suit Luc et qui, comme nous l'avons vu, n'est pas historique mais moral, nous trouvons les exercices progressifs d'un homme: d'abord, ce qui est relatif aux convoitises naturelles; secondement, ce qui concerne les convoitises mondaines (\*), et enfin, les tentations spirituelles. Le Seigneur Jésus a été tenté *ici-bas*, dans le grand système

dans lequel nous nous trouvons, non pas en Eden. Il se plaça lui-même, par la volonté et la sagesse de Dieu, dans le lieu de nos difficultés dans ce monde, là où l'homme se trouve. Il a traversé toutes les difficultés qui environnent un fidèle. Qui a besoin de son secours? — non pas un pécheur, car un pécheur a besoin de salut, mais un saint, car un saint a besoin de secours et de sympathie dans son sentier. Nous avons à maintenir pratiquement notre premier état, en tant qu'hommes renouvelés; Satan ne peut pas toucher le nouvel homme, mais il essaie de nous faire sortir du sentier de la piété. Nous avons besoin de secours pour marcher comme des enfants d'obéissance là où Christ a marché.

(\*) La parole de Satan que nous lisons Luc 4: 6: «Je te donnerai toute cette autorité...; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux»... était fausse en *droit*, mais vraie en *fait* par les convoitises des hommes. Aussi loin que vont celles-ci, Satan donne cette autorité; mais Dieu, après tout, est au dessus de lui et gouverne en providence.

Verset 14. «Et Jésus s'en retourna en Galilée dans la puissance de l'Esprit; et sa renommée se répandit par tout le pays d'alentour. Et il enseignait dans leurs synagogues, étant glorifié par tous». En toutes choses son obéissance est manifestée. Sans que Satan le touche, il s'avance avec une puissance que rien n'arrête, comme dans notre mesure, nous aussi, nous ferons, si comme lui nous passons par la tentation de manière à ne pas être touchés par Satan.

Verset 16. «Et il vint à Nazareth, où il avait été élevé», — à Nazareth, la ville humble et méprisée, mais le lieu de la puissance spirituelle. N'en a-t-il pas toujours été de même? Quand est-ce que la puissance spirituelle s'est trouvée alliée aux choses grandes de ce monde?

Versets 17, 18. «Et on lui donna le livre du prophète Esaïe, et... il trouva le passage où il était écrit: L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres»... C'était le trait caractéristique de la grâce, qu'elle vint pour les pauvres, les malades. La grande affaire de Christ était de prêcher, c'est-à-dire de présenter Dieu. Le Saint Esprit fournit la parole convenable au temps convenable et de la manière convenable. Le Seigneur ne raisonne pas; il dit: «Aujourd'hui cette écriture est accomplie, vous l'entendant» (verset 21). La manière de faire de Dieu, c'est de présenter ce dont nous avons *besoin*. Vous avez besoin de salut: le voici. Vous avez besoin de miséricorde: la voici. Dieu seul peut descendre ainsi par grâce jusqu'à la place d'un pécheur. Ils s'étonnaient, car les paroles de Jésus étaient de précieuses paroles. Mais bientôt ils demandent: «Celui-ci n'est-il pas le fils de Joseph?» Avait-il honte d'être le charpentier? La grâce descend jusqu'au besoin le plus bas; elle prend la dernière place. Mais l'homme en prend occasion pour mépriser la grâce, parce qu'elle se revêt d'humiliation. Il ne peut pas ne pas voir *Dieu*, mais il se détourne pour regarder à l'humiliation et pour montrer la haine de son coeur. L'homme méprise la grâce de Dieu, et il hait sa souveraineté. *Dieu* ne méprisa pas Nazareth; mais l'homme méprise Jésus, parce qu'il vient de Nazareth. Nathanaël même, Israélite sans fraude, demande: «Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth» ([Jean 1: 47](#))? Combien peu l'homme pieux même sait discerner les voies de la grâce! Christ s'abaisse jusqu'à la

misère de l'homme et le trouve là où il est. Un ange eut-il pu faire ainsi? Non. Il se tient là où Dieu l'a placé, faisant les commandements du Seigneur et écoutant la voix de sa parole (Psaumes 103: 20).

Un ange ne devait pas descendre jusqu'à moi dans mes péchés; Dieu seul, dans sa grâce, peut faire ainsi. Et l'homme, — malheureux qu'il est, — méprise l'abaissement dans lequel la grâce a placé Dieu!

Mais Israël résista *toujours* à la grâce, et cependant la grâce fut toujours la voie du bon plaisir de Dieu, témoins la veuve de Sarepta de Sidon et Naaman le lépreux syrien. La grâce débordait par dessus les limites d'Israël (versets 25-27). Les Juifs pouvaient s'en irriter, mais la grâce *déborde* par dessus leurs limites. Ils se levèrent, et l'avant chassé hors de la ville et mené sur le bord escarpé de la montagne, ils voulaient en précipiter celui qui avait nié leurs privilèges; mais lui passant au milieu d'eux, s'en alla (verset 30) pour renouveler ailleurs l'oeuvre de la grâce (versets 31, 32). Cette contradiction des Juifs n'émeut pas Jésus; elle l'éprouve et brise son coeur, mais elle ne l'émeut pas. Le mépris de l'homme le tourne vers Dieu; — sa consolation, dans sa réjection, c'est la volonté de son Père: «Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux». C'est la perfection sur la scène de la grâce, comme précédemment, sur la scène de la tentation.

Mais, à côté de la promesse, il y avait aussi la manifestation de la puissance; il y avait l'accomplissement de la promesse pour la délivrance de l'homme en puissance, aussi bien que la grâce; et ceci demeure vrai pour nous qui connaissons le Seigneur comme homme ressuscité et élevé à la droite de Dieu. La simple promesse ne fournit pas un *centre pour les affections*: Christ lui-même est ce centre, Christ, l'objet de la promesse. Il éveille en nous des pensées et des sentiments divins qui ne trouvent aucune réponse ou satisfaction en quoi que ce soit dans ce monde. Tel est Christ: lorsqu'il se présente *Lui-même*, il apporte avec lui la paix et la grâce; et, en communion avec lui, l'âme peut se réjouir avec actions de grâces en *ce qu'il est*.

Cette grâce s'adapte à toutes les difficultés, de manière à réconcilier l'homme avec Dieu. Les démons mêmes savaient qui était Jésus; l'homme seul était sourd et aveugle. Le diable tenait captif, mais une simple parole de Jésus met en liberté le captif. *Jésus* était là, — non pas seulement une promesse, mais une puissance opérante, la puissance vivante du Seigneur au milieu des hommes, la puissance de Dieu dans l'homme vainquant Satan. Tel était Jésus dans la synagogue de Capernaüm devant l'homme qui avait un esprit immonde.

Versets 33-37. Jésus est le même quand il sort, et puis qu'il entre dans la maison de Simon: la maladie disparaît; celle qui était faible est rendue forte. Il se penche sur la mère de Simon qui était prise d'une grosse fièvre, «et incontinent elle se leva et les servit».

Versets 38, 39. Qui est-ce qui résisterait à cette puissance libératrice qui était là présente dans la personne du Seigneur Jésus? «Et comme le soleil se couchait tous ceux qui avaient des malades de diverses maladies les lui amenèrent; et avant imposé les mains à chacun d'eux, il les guérit; et les démons aussi sortaient hors de plusieurs» (verset 40 et

suivants). Il allait de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance (comp. Actes des Apôtres 10: 38). C'est pourquoi quand les foules le retenaient, afin qu'il ne s'en allât point d'auprès d'elles, il leur répond que sa mission est de prêcher ailleurs aussi: il est toujours l'homme obéissant.

## Chapitre 5

Il est intéressant de connaître la puissance progressive de la parole de Dieu. Le Seigneur *prêchait*, comme nous l'avons vu à la fin du chapitre 4, et en faisant ainsi, aussi bien que dans les miracles qu'il accomplissait, il manifestait la puissance de la bonté. Ces miracles qu'il opérait avaient un double but; savoir: la confirmation du témoignage rendu, et la délivrance actuelle de la puissance de Satan. Mais la grande oeuvre du Seigneur, c'était de prêcher le royaume de Dieu. Il établira bientôt le royaume en puissance; mais son grand objet, alors, était et est encore de mettre les coeurs en rapport avec Dieu; et la parole est plus efficace pour cela que les miracles.

Verset 1. En une certaine mesure, même les hommes inconvertis sont sensibles à la présence de Dieu.

Adam ouït la voix de l'Eternel Dieu et chercha à se cacher dans les arbres du jardin. Quand l'Evangile est prêché avec puissance, il rassemble des foules, touchées peut-être par quelque chose de nouveau, mais sans qu'il y ait de fruit. Il en était ainsi de la prédication et des miracles du Seigneur: les foules se pressaient autour de lui, amenées souvent, nous le savons, par des motifs égoïstes — mais Lui poursuivait son chemin malgré tout. Descendu ici-bas pour la bénédiction de l'homme, il voulait associer d'autres hommes avec lui-même dans cette oeuvre de grâce; mais il les appelle d'une manière qui ne laisse aucune gloire à l'homme: «Il vit deux nacelles qui étaient au bord du lac; or les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets. — Et montant dans l'une des nacelles qui étaient à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de terre; et s'étant assis, il enseignait les foules de dessus la nacelle. Et quand il eut cessé de parler, il dit à Simon: Mène en pleine eau, et lâchez vos filets pour la pêche» (versets 2-4). La parole avait de l'autorité dans la conscience. Pierre et André avaient vu Jésus avant ce moment déjà; mais ils n'étaient pas demeurés avec lui; il n'y avait pas eu assez de puissance dans leur foi pour les attacher à Christ. Il y a beaucoup de personnes, maintenant comme toujours, qui reconnaissent l'autorité de la parole et qui cependant ne sont pas attachées par sa puissance à la personne du Sauveur, un grand nombre d'entre elles étant absorbées par leurs préoccupations de tous les jours, la parole n'ayant pas pris possession de leurs âmes de manière à les faire marcher entièrement avec Christ. C'est *une* chose de simplement entendre la parole de Christ quand elle nous est adressée, et c'est une autre chose tout à fait différente d'avoir le coeur atteint par la parole en sorte qu'elle devienne la source et le mobile de toutes nos voies. Ainsi, pour Pierre et André, ils avaient passé quelques heures avec Jésus; ils l'avaient entendu parler, et ils le reconnaissaient comme le Messie; et ainsi, ici encore, nous les voyons obéir à sa parole



quand elle vient à eux. A la parole de Jésus, ils prennent le large, et à sa parole ils lâchent leur filet.

Le miracle que le Seigneur accomplit était un miracle de toute manière propre à agir sur ceux auxquels il devait parler. Simon et ses compagnons confessent leur impuissance: «Maître, nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris». L'homme était impuissant dans une circonstance comme celle où ils se trouvaient. Si Jésus pouvait y apporter remède, c'était parce que tout était à sa disposition: «Mais sur *ta parole*, dit Simon, je lâcherai le filet» (verset 5).

Versets 6-8. «Et ayant fait cela, ils enfermèrent une grande quantité de poissons, et leur filet se rompa; et ils firent signe à leurs compagnons...; et ils vinrent et remplirent les deux nacelles, de sorte qu'elles enfonçaient». Il n'y avait pas même chez eux la force de recevoir par eux-mêmes. «Quand Simon Pierre eut vu cela, il se jeta aux genoux de Jésus, disant: «Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur». Si la parole de Jésus n'eût pas atteint le coeur de Pierre, il eût simplement obéi en usant de cette parole comme d'un secours temporel; mais Pierre reconnaît Jésus comme le Seigneur, entendant bien plus que les paroles ne paraissaient dire. Sa conscience est atteinte; le Seigneur lui-même lui est révélé, et il est ainsi placé dans la lumière pour se voir comme il est. Quand l'oeil de Dieu repose sur nous et que nous en avons conscience, nous voyons en nous-mêmes ce que lui voyait: c'est ce qui arriva à Pierre; quand il lui amené dans la présence de Dieu, il découvrit qu'il s'était séduit lui-même.

La grâce commence ici; mais nous n'avons pas encore la fin. Ainsi Paul fut aveugle trois jours, et son âme fut si profondément travaillée, qu'il ne put ni manger ni boire. Ici, Pierre tombe aux pieds de Jésus. — Il en est de même pour nous: quand nous sommes réellement amenés dans la présence de Dieu, nous faisons la découverte de notre état de péché. Les moyens dont Dieu s'est servi pour nous amener là peuvent être divers, — les circonstances de la vie, des événements providentiels, dans le cas de Luther par exemple un orage; — mais quand nous sommes convaincus de péché, Christ lui-même est révélé à l'âme, et, partout où il est, il prend dans l'âme la place qui lui appartient. Ce n'est pas seulement qu'un homme alors soit sauvé, mais il n'est plus heureux sans que Dieu ait la place qui lui appartient devant lui.

Pierre ne fuit pas devant le Seigneur comme Adam s'était caché devant lui; il est attiré vers lui. En même temps il est là, dans sa propre conscience, un homme pécheur, jugé et convaincu, qui prend le parti de Christ contre lui-même: «Retire-toi de moi», dit-il; mais il dit ces paroles aux genoux de Jésus. Il peut sembler qu'il y ait là quelque chose comme une contradiction. L'acte de Pierre était réellement le témoignage d'un amour vrai et d'un souci réel pour la gloire de Christ, parce que la parole qu'il avait entendue avait révélé Christ à son âme. Son coeur n'était pas parfaitement en paix; mais Christ avait pris possession de lui. La grâce attire vers Christ; mais l'âme reste encore sous le sentiment de sa propre indignité jusqu'à ce que l'oeuvre de Christ soit connue dans toute sa portée pour la paix de l'âme. Dieu voit les pensées et les intentions du coeur, et nous sommes amenés à les voir

comme lui les voit: la justice est implantée dans la conscience: Dieu et l'homme se rencontrent. Ce n'est pas que Pierre pût être heureux ailleurs qu'aux pieds de Jésus, mais Pierre sentait pendant tout le temps, combien il était impropre à se trouver en pareille société.

Mais le Seigneur agit en grâce; il ne laisse pas Simon Pierre. Il connaissait tout le péché de Pierre avant qu'il entrât dans la nacelle, et il lui dit: «Ne crains pas, dorénavant tu prendras des hommes» (verset 10). Jésus entra dans la nacelle pour montrer à Pierre qu'il n'avait rien à craindre. En vérité, «l'amour parfait chasse la crainte» ([1 Jean 4: 18](#)). La crainte porte avec elle du tourment, jusqu'à ce que la grâce soit pleinement révélée; et elle l'était maintenant avec autant d'autorité que cette parole qui accomplissait des miracles: «Lâchez vos filets pour la pêche». «Ne crains pas», c'était la parole de Christ pour le cœur de Simon Pierre. Si Pierre s'y confiait pour le poisson, pourquoi pas pour sa frayeur? Il avait dit: «Retire-toi de moi»; mais au lieu de se retirer, Christ était déjà venu, sachant tout ce que Pierre était mieux que Pierre lui-même, Jésus était venu comme un Sauveur — il fait plus encore, il annonce à Pierre qu'il allait faire de lui un instrument pour le rassemblement d'autres objets de sa grâce. Chacun de ceux dans le cœur desquels l'amour de Dieu est versé par le Saint Esprit, devient lui-même un vase de grâce vivante: non pas la *source*, mais *l'eau qui vient de la source*, se répand par lui, en sorte que d'autres puissent venir et boire. Vases de la grâce, nous sommes associés à Christ dans l'activité de l'amour. Il n'est pas question ici de don extérieur, mais de ce grand fait qu'il y a communion vivante entre les membres du corps de Christ et le Chef dans le témoignage de sa grâce et de sa puissance.

Les effets de tout cela apparaissent dans les disciples. Ils sont absorbés par Christ maintenant. Ils ne regardent pas seulement à lui pour le salut, mais ils ne pensent plus qu'à lui seul pour la vie, pour parler ici d'une manière générale et à part toute chute particulière: «Ils quittèrent tout et le suivirent»; Christ devint leur *vie*. C'est un courant tout nouveau, — non pas seulement l'obéissance à un commandement exprès, avec la réserve, peut-être, qu'il n'y a *pas de mal à ceci ou à cela*. Christ n'a pas cherché sa propre satisfaction (Romains 15: 3): son motif pour agir, c'était la volonté, de son Père, non pas l'absence d'une défense; et *nous*, nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Jésus Christ et l'aspersion de son sang (1 Pierre 1: 2). «Ils quittèrent tout»; et là où Christ allait, ils allèrent. Ils sont associés à leur Seigneur dans son amour pour les âmes et dans la marche de la vie. C'est là la liberté. Puissions-nous, ayant Christ pour vie, avoir Christ aussi comme seul mobile de toute activité, étant détachés de tout pour être liés à lui, et étant cependant des canaux pour toute la bénédiction et la grâce que nous avons nous-mêmes goûtées en lui! Il y a en Christ une puissance qui attire et délivre de toute la corruption environnante et qui place l'âme dans le courant des pensées et des voies de Dieu par la révélation de Christ lui-même.

Verset 12 et suivants Christ était la manifestation de la puissance et du caractère de Dieu en grâce. L'histoire du lépreux, qui fait suite ici à ce que nous venons de lire, en est un témoignage frappant; car la lèpre était un mal que nul ne pouvait guérir, si ce n'est Dieu seul. Mais Dieu *était là* présent, en grâce en Christ. La lèpre est la figure du péché sous son

caractère de souillure. Un homme plein de lèpre, voyant Jésus, se jeta sur sa face et le supplia, disant: «Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net». Le lépreux reconnaît la puissance divine en Jésus; mais il n'a pas pleine confiance en sa grâce; il semble découragé par la misère; et presque désespéré, il dit: «*Si tu veux...*». Mais Celui qui seul sur la terre avait le droit de parler ainsi, dit: «*Je veux*». Dieu seul pouvait dire ainsi, et il le faisait, non dans le ciel, mais descendu sur la terre, dans l'homme et au milieu des hommes. Christ était là présent qui seul pouvait toucher le lépreux et la lèpre sans en être souillé. Il fallait la puissance divine assurément, et les sacrificateurs même ne pouvaient que reconnaître les résultats de son intervention; mais c'était l'amour divin et parfait qui touchait le lépreux, en même temps que c'était la main d'un homme, d'un homme qui reconnaissait les ordonnances de Dieu, comme étant né sous la loi (comp. [Galates 4: 4](#)). Ainsi la guérison du lépreux «leur fut un témoignage»; car le lépreux devait se montrer au sacrificateur. Et qu'est-ce que celui-ci devait penser? Qui est-ce qui avait visité Israël? Il fallait que *Jéhovah* fût venu, car lui seul pouvait guérir le lépreux.

Verset 16. Que voyons-nous maintenant? Jésus se retira dans le désert; «*et il priait*». Quelque grande et manifestement divine que soit la puissance exercée par lui, Jésus est l'homme dépendant, et c'est en ce point précisément que nous, nous manquons.

Une autre scène se présente (verset 18 et suivants). Il ne s'agit plus de la puissance de Satan comme au chapitre 4, ni de la souillure du péché telle qu'elle est figurée par la lèpre, mais de la *coulpe* du péché. Les hommes introduisent le paralytique devant Jésus, parce qu'ils avaient le sentiment de sa misère; et il y avait chez eux la persévérance de la foi qui ne voulait pas être renvoyée jusqu'à un autre jour. Et Jésus apporte le pardon des péchés, aussi bien que la purification de la souillure. C'est là ce qui nous est présenté dans le cas du paralytique. Le premier et grand point, c'est que Jésus déclare les péchés de cet homme pardonnés. L'autorité de pardonner était venue dans la personne du Fils de l'homme sur la terre, quoique scribes et pharisiens pussent en penser. Dieu était là, le Seigneur *Jéhovah*; mais c'était le Fils de *l'homme* en même temps, ayant sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés, et usant de ce pouvoir. C'est de cette manière que, lorsque le moment sera venu, Israël trouvera le pardon de ses péchés (comp. Psaumes 103: 3). C'est pourquoi aussi le Seigneur donne ici la preuve de cette autorité qu'il a de pardonner, en guérissant la maladie du paralytique. «Mais afin que vous sachiez etc...» (verset 14). L'homme devait avoir conscience, dans sa relation vis-à-vis de Dieu, que la culpabilité de son péché était ôtée. Dans sa grâce infinie Dieu nous a donné plus que même cela car nous avons la justice de l'homme accepté dans la présence de Dieu: nous sommes faits la justice de Dieu en lui (voyez 2 Corinthiens 5: 21). Le paralytique que Jésus guérit ici est un exemple de ce qui, dans l'avenir, sera la portion d'Israël. Jésus pardonnait les iniquités et guérissait les infirmités. Il avait montré qu'il avait le pouvoir de faire la première de ces choses; maintenant il allait montrer qu'il pouvait faire la seconde aussi. C'est la joie de Dieu de faire l'une et l'autre. Vous pouvez ne pas croire que vous puissiez avoir en partage un pareil don mais il est vôtre en Christ. L'homme parfait est venu avec un titre parfait dans sa personne.

Dieu opérait dans la scène que nous avons ici devant nous; mais ce qu'il opérait il le faisait aussi comme homme rempli du Saint Esprit. Le croyant aussi, dans sa marche, est une preuve, non pas tant pour lui-même que pour les autres, que Dieu a été là. L'homme ne devrait pas mettre en question s'il pourra marcher? S'il a de la foi, il se lèvera et marchera.

Nous trouvons deux choses ici: d'abord l'immense et glorieuse grâce que le Seigneur *est venu*, la puissance de Dieu dans la sphère de la misère humaine qui, quelqu'extrême qu'elle soit, ne fait que rendre évidente cette puissance. Si je regarde autour de moi comme homme, je suis perdu; je ne peux pas résoudre l'énigme de l'histoire du monde. Je vois des abominations commises au nom de Christ, — Christ lui-même rejeté par son peuple d'Israël, par ces gentils auxquels Dieu avait confié le gouvernement du monde; — je vois le mahométisme, — le paganisme...! Quelle espèce de Dieu avez-vous, dit le coeur raisonneur de l'homme, si le monde est ainsi fait? Mais ici je trouve le Seigneur descendu sur la terre au milieu de la misère, de la maladie et du péché; mon coeur se détourne des plaisirs et de la peine vers Lui. Qu'il est beau de voir un coeur après l'autre attiré ainsi vers Lui, le seul vrai centre, vers lui, qui bientôt devait être le Chef ressuscité de la nouvelle création, — Lui, l'objet qui éveillait dans les coeurs des sentiments et des affections dont seul il était digne, Lui, qui par son excellence communique l'excellence et qui par ses pensées de grâce envers nous produit et met en activité des pensées de grâce en nous. En second lieu, nos coeurs pour être fixés ont besoin d'un objet; — ils ne sont fixés selon Dieu que lorsque nous avons Christ lui-même devant nous. Comment puis-je aimer, si je n'ai rien à aimer? Un homme est ce qu'il sent et aime et pense. Si mon âme vit et se nourrit de ce qui est vraiment excellent, de Christ le pain de Dieu, alors dans un sens pratique Christ est formé dans mon coeur. En lui, l'homme Christ Jésus, Dieu a trouvé tout son plaisir, et aussi la manifestation de ce qui le satisfait parfaitement.

Remarquez en outre que, dans ce que nous avons vu jusqu'ici, la puissance divine dans la personne de Jésus le Fils de l'homme s'exerce au milieu d'*Israël*. Au chapitre 4, versets 31-41, Luc nous a montré le triomphe de cette puissance sur la puissance de l'ennemi dans les maladies et les possessions démoniaques, et puis le témoignage du royaume dans lequel tous les effets pareils de l'oeuvre de Satan disparaîtront. Ce dernier point ouvre la voie pour la plus positive et plus profonde bénédiction des âmes, celles-ci étant mises en rapport avec Dieu. C'est pourquoi, depuis les versets 1-26 du chapitre 5 comprenant l'appel de Pierre, la purification du lépreux et le pardon donné au paralytique, il s'agit de l'état de l'âme, quelles que soient les circonstances accessoires, de l'autorité de la parole sur le coeur, de la foi, et de la gloire personnelle de Christ. Cependant, toujours, c'était la grâce agissant envers Israël, la grâce en rapport avec le gouvernement de Dieu. Dieu avait dit à Israël qu'il ne ferait pas venir sur lui les plaies d'Egypte, sinon pour le châtier de ses péchés. Israël était un peuple extérieurement élu et racheté; mais il était sous le gouvernement de Dieu. C'est pourquoi le châtiment, dont la lèpre et la paralysie étaient des cas particuliers, tomba sur lui. Jésus montre qu'il est «Jéhovah qui te guérit» (Exode 15: 26). Au milieu d'Israël, quoique le laissant maintenant, il passe à une manifestation plus étendue de

puissance et de bonté. Il aurait pu guérir tous les Israélites, lépreux ou paralytiques; il aurait pu les délivrer de toutes les maladies qui étaient tombées, hélas, sur eux, mais dans les cas qui nous sont présentés ici, ceux qui sont les objets de la grâce qui visitait Israël, viennent à Jésus, en lui demandant qu'il les guérisse, et c'est en réponse à leur foi que Jésus agit; Jésus était *là présent*, manifestant la puissance et la grâce divine en guérissant.

Verset 27 et suivants. — Mais cette grâce étant de Dieu et souveraine ne pouvait pas être bornée par les circonstances humaines. Partout où un besoin se montrait devant lui, Jésus pouvait-il renier sa puissance ou son amour? — Voyez maintenant comment ce fait se lie avec ce qui suit. Dieu en Christ apportait une pleine délivrance pour tous ceux qui en Israël, se confiaient en lui; mais il ne pouvait ni ne voulait *limiter sa grâce*. *La loi* limitait; mais quand *Lui-même* vint, le Dieu qui donna la loi, quiconque a besoin de Lui est bien venu: sa maison est une maison de prière pour toutes les nations (comp. [Marc 11: 17](#)). C'est pourquoi il appelle un publicain, — un Juif sans doute, mais un Juif détesté par les Israélites, et en un sens justement, parce que le service des publicains était une marque de la servitude nationale du peuple de Dieu. Un publicain était un homme qui tirait son profit de l'oppression des Gentils qui extorquaient des tributs à Israël; et ainsi il était naturellement haï; mais Jésus appelle un de ces hommes nommé Lévi qui était assis au bureau de recettes; il l'appelle à être un apôtre! Il faut que la grâce agisse selon ses propres droits. Si Dieu a été bon envers vous et envers moi, cela empêche-t-il que sa miséricorde et son amour s'étendent sur d'autres? La grâce crée l'instrument dont elle a besoin, et elle se répandra plus loin encore que jusqu'au publicain: elle atteindra même le plus éloigné des Gentils. Sans doute Israël avait des promesses et le Gentil à proprement parler, n'en avait point; mais, pour cette raison même, la grâce s'étendant aux Gentils, était plus purement la grâce, et elle voulait se répandre sur les gentils. Le Seigneur lui-même, *Dieu*, était là sur la terre; et Israël ne pouvait pas être le centre, ni le temple, quand *Lui* était là, le Seigneur méprisé et par Israël et par les Gentils. Il est la *porte*, le nouveau centre et le nouveau point de départ de la bénédiction: non pas une simple branche du vieux cep, mais lui-même «le vrai cep». Comme Juif, il était soumis aux ordonnances; mais comme le *Seigneur*, il est au dessus des ordonnances, et il passe par dessus toutes les anciennes restrictions.

«Et Lévi lui fit un grand festin dans sa maison; et il y avait une grande foule de publicains et d'autres gens qui étaient avec lui à table. Et les scribes et les pharisiens murmuraient...» Voir le Seigneur Jésus en pareille compagnie était en effet un terrible coup pour ces hommes. Mais Jésus répondant, leur dit: «Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs à la repentance». Ils se méprenaient complètement sur le compte du Seigneur: il était venu pour montrer comment la grâce pouvait se déployer envers ceux qui n'avaient point de justice.

Verset 33 et suivants. Le Seigneur franchit pour ainsi dire les limites de l'ancien ordre de choses, il est fidèle *envers* Israël; mais il met fin à cet ordre de choses-là. Comment auraient-ils pu jeûner, ceux qui reconnaissaient la présence du divin mari d'Israël, le

Messie? Le temps approchait où il faudrait prendre la croix; mais quand l'Epoux était présent, jeûner n'était pas de saison.

Versets 36-39. De plus le vieux vêtement ne peut pas être rapiécé avec du drap neuf; Jésus ne voulait pas accorder le christianisme avec le judaïsme; il ne voulait rien faire de semblable. La chair et la loi vont ensemble; mais la grâce et la loi, la justice de Dieu et la justice de l'homme ne se mêleront jamais. On ne peut pas davantage, sans perte de tous côtés, mettre le nouveau vin, la puissance de l'Esprit, dans le vieux vaisseau des ordonnances légales. Un homme accoutumé aux formes, aux arrangements humains, à la religion des pères et autres choses semblables n'aime jamais le nouveau principe de la puissance du royaume; il dit: «Le vieux est meilleur». Ainsi est faite la nature: la grâce l'offense. L'homme non plus ne fait pas des progrès dans les choses divines. Il peut se dégrader et abandonner ce que son coeur ne savoura jamais, et c'est ce que nous voyons s'accomplir rapidement de nos jours.

## Chapitre 6

Ce chapitre s'ouvre par un sujet des plus importants, le sabbat, — un sujet qui agite souvent les esprits des hommes et qui avait alors une signification particulière, parce que les relations juives prenaient fin. On se rappellera que c'est précisément là que le Seigneur était moralement arrivé à la fin du chapitre précédent: les droits de sa personne et sa grâce, toujours plus rejetés maintenant par les zéloteurs de la religion des pères en Israël, franchissaient les limites étroites de ce peuple orgueilleux; et Dieu là dessus, par degrés, annonçait le propos à venir de sa miséricorde. Son salut, quand le moment sera venu, sera envoyé aux gentils; et ils entendront, si le Juif se juge lui-même indigne de la vie éternelle. Dieu *veut* se satisfaire lui-même en sauvant des âmes quelque part.

Il est évident que l'incident des épis que les disciples arrachèrent «le jour de sabbat second premier» (versets 1-5) rentre tout à fait dans le sujet dont l'Esprit est occupé ici. «Le fils de l'homme est seigneur même du sabbat». La gloire de sa personne lui donne droit à la suprématie sur ce qui était le signe de l'alliance de la loi; et dans la guérison de l'homme qui avait la main sèche (versets 6-10), il affirme son droit de faire du bien les jours de sabbat, de même que ses adversaires montrent le même jour leurs dispositions à détruire. Le sabbat, en tout vrai sens, l'homme l'avait absolument perdu; l'homme n'était même jamais entré dans les pensées de Dieu au sujet du repos. Le sabbat était le repos *de Dieu*; et si le péché n'avait pas tout gâté, l'homme aurait joui de ce qui était le résultat, non pas de son propre travail, mais du travail de Dieu. Tel est le vrai caractère de ce repos qui appartient à l'homme distinctivement; mais le péché étant entré dans le monde, il est devenu nécessaire que Dieu travaille de nouveau, si l'homme doit jamais avoir part au repos de Dieu (voyez Hébreux 4). En attendant Christ est apparu et a achevé l'oeuvre que Dieu lui a donné à faire; et ainsi, nous qui croyons, nous trouvons le repos en Christ, comme le fait Dieu lui-même. En lui en vertu de l'oeuvre accomplie et agréée de la rédemption, nous avons notre sabbat spirituellement.

Le jour du sabbat fut mis à part et sanctifié dès le commencement (Genèse 2). Plus tard il fut introduit, d'abord en grâce donné à Israël, distingué par la cessation de la manne, et par l'ordonnance de recueillir une double portion de celle-ci pour ce saint jour (Genèse 16); et ensuite, comme une partie de la loi de Sinai, et incorporé à chaque nouvelle et spéciale intervention de Jéhovah (Exode 20 voyez aussi 31: 13, 14; 33: 14; 34: 21; et 35: 2). Le sabbat fut dès lors un mémorial de la délivrance d'Egypte (Deutéronome 5: 15). Les prophètes, en conséquence, traitent le sabbat comme un signe de la séparation d'Israël d'entre toutes les nations pour Dieu, et de l'alliance de Dieu avec Israël (Ezéchiel 20: 12-20; 22: 8; 23: 38; 44: 24; Esaïe 56; 58; Jérémie 17: 4). Israël, pécheur dans le passé, avait donc reçu le sabbat comme une ordonnance légale, et il était par conséquent condamné par le sabbat comme par tout le reste.

Où est maintenant cette alliance avec Israël? Elle est abolie à cause de l'iniquité du peuple, qui, en conséquence, a été livré entre les mains des gentils et est devenu esclave: «Voici, nous sommes aujourd'hui esclaves, même dans le pays que tu as donné, à nos pères pour en manger le fruit et les biens; voici, nous y sommes esclaves, et il rapporte en abondance pour les rois que tu as établis sur nous à cause de nos péchés et qui dominent sur nos corps et sur nos bêtes à leur volonté, de sorte que nous sommes dans une grande angoisse» (Néhémie 9: 36, 37). S'ils eurent un temple, après la captivité, ce fut uniquement par la miséricorde des Perses qui dominaient sur eux. L'emblème extérieur demeura sans doute et devint une occasion spéciale pour déshonorer Dieu de qui il était le don et l'oeuvre si significative, mais où était sa réalité quand Jésus était sur la terre? Hélas! Jésus gît dans le tombeau tout le jour que ses meurtriers gardaient comme un jour saint à Jéhovah, — «car ce sabbat-là était grand», — effrayant témoignage pour les Juifs de la position où ils se trouvaient. Leur propre Messie mis à mort par son propre peuple: telle était la vérité que le jour du sabbat proclamait pour celui qui avait des oreilles pour entendre. Israël n'entra jamais dans le repos de Dieu; car si Josué lui avait donné le repos, Dieu n'eût pas parlé après ces choses d'un autre jour: «il *reste* donc un sabbatisme pour le peuple de Dieu» (verset 5), mais il faut qu'il reconnaisse d'abord Jésus.

Mais Jésus rejeté était le fils de l'homme; et le fils de l'homme était seigneur même du sabbat, vérité de la plus haute gravité et qui doit être proclamée avec toute puissance. Ceux qui confondent le jour du Seigneur avec le sabbat sont en danger de l'oublier. C'était précisément ce point qui était le sujet de la controverse entre Jésus et les Juifs, qui voulaient que le sabbat fût supérieur au Seigneur. Mais Jésus montre qu'un autre nouveau principe était entré sur la scène, un principe qui dépassait complètement l'ancien, et que rester dans l'ancien, c'était se priver de toute délivrance, car il est impossible qu'une créature qui a des convoitises demeure, sans être condamnée, sous un commandement qui condamne la convoitise. Mais la grâce est venue par un Christ rejeté; et maintenant il y a un repos pour nous qui croyons, — non pas pour ceux qui sont sur le principe de la loi.

C'est pour cette raison que les chrétiens gardent le premier jour de la semaine et non pas le septième qui est le sabbat. Le repos fut acquis par la puissance de la rédemption

accomplie par Christ; et le premier jour, auquel il ressuscita d'entre les morts, était ce qui proclamait ce repos pour la foi, en dépit de la culpabilité et de la ruine de l'homme. Le septième jour sera le repos de l'homme sur la terre; le premier jour célèbre notre élévation par Christ dans le ciel, en lui: une fois Christ ressuscité, la vie d'entre les morts était la vie en abondance, — la liberté dans l'affranchissement du joug de la loi et de toutes les conséquences du péché, — en un mot, la victoire de la grâce. C'est pourquoi le *premier* jour de la semaine est le privilège distinctif du chrétien, parce que ce jour dépend et témoigne de l'oeuvre achevée de Christ, et qu'en conséquence il introduit le repos céleste. Le premier jour de la semaine est en contraste avec le dernier, qui appartient à la sphère du travail du premier homme et du Juif sous la loi, dans laquelle Adam et Israël succombèrent. Le premier jour est *le jour du Seigneur* emphatiquement, il rend ainsi témoignage du triomphe de la parole de Christ et de la gloire de sa personne: il n'est pas le jour qu'une coupable incrédulité aurait voulu réduire en une preuve de l'infériorité du Seigneur et en un moyen de l'entraver dans son oeuvre. Il est une bénédiction positive et directe pour celui qui le reconnaît et qui l'honore, non pas parce qu'il est le terme du travail légal, mais parce qu'il est le commencement de l'espérance chrétienne, le jour de la résurrection où nous commençons notre vie spirituelle et où nous regardons en avant vers ce qui couronnera un gage si précieux.

Ici dans Luc, toutefois, ce dont il s'agit principalement, c'est du maintien des droits et de l'autorité du Fils de l'homme. Il est impossible, selon Dieu, de jamais revendiquer les droits du sabbat vis-à-vis du «Seigneur du sabbat».

Versets 3-5. Que fit David, l'Oint du Seigneur, lorsque Saül le persécutait et en voulait à sa vie? Eut-il été selon Dieu alors de maintenir l'ordonnance et de faire périr ainsi l'homme selon le coeur de Dieu? Non, assurément, les fondements étaient renversés et, tout devenait «commun» en Israël quand le roi élu était ainsi méchamment rejeté. Mais un personnage plus glorieux et un péché plus grave étaient maintenant au milieu du peuple. Oui, «le Fils», mais «la Racine» de David, — Dieu lui-même était là. Celui qui institua le sabbat, le Seigneur du sabbat était là présentement dans la personne du Fils de l'homme.

Versets 6-10. Mais si Dieu est au milieu de son peuple, reniera-t-il sa bonté, ou retiendra-t-il son pouvoir en présence de la misère humaine, parce que «les scribes et les pharisiens l'observent pour voir s'il guérira un jour de sabbat?» Non, il faut que l'amour divin agisse et guérisse la main sèche, même si l'homme dans sa misère cherche à trouver là un motif d'accusation. «Et ils furent hors d'eux-mêmes, et s'entretenirent entre eux de ce qu'ils pourraient faire à Jésus» (verset 11). Mais Jésus, «en ces jours-là, se retira sur une montagne pour prier» (verset 12): il s'approcha de Dieu afin de s'entretenir avec lui de ce qu'il devait faire pour eux. A lui appartenait l'activité de la grâce, de l'amour qui se manifestait saintement et puissamment au milieu du mal.

Versets 13-16: «Et quand le jour fut venu, il appela ses disciples et il en choisit douze». Dans cet appel des douze, le Seigneur montra qu'il était le seul qui pouvait communiquer à d'autres la puissance de rendre ce témoignage aussi; et en même temps, ici comme dans



tout ce que nous avons vu jusqu'à présent, Jésus est l'homme humble et dépendant, l'homme parfait, aussi bien qu'il est Dieu. Il était dans une parfaite et ininterrompue communion avec son Dieu et Père, quoiqu'il fût Lui-même Dieu manifesté en chair. Combien tout cela l'approche de nous, quoiqu'il reste toujours si infiniment au-dessus de nous! A ce qu'il faisait nous devrions aspirer, quelles que soient d'ailleurs notre mesure et notre petite sphère d'activité. En Lui nous voyons l'homme parfait dans cette position de puissance dans laquelle il vint.

Il savait qui étaient ceux qu'il avait choisis. Il savait que l'un d'entre eux avait un démon; néanmoins il les envoya. Il en choisit douze spécialement, qu'il nomma aussi apôtres, ou «envoyés». Ce terme était important et significatif, comme étant bien distinct et de la loi et des promesses. La loi n'envoya jamais personne. Mais Dieu est actif; il envoie son Fils, et le Fils envoie des apôtres. L'amour de Dieu est actif en rassemblant des âmes. Ce premier «Envoyé» est un homme, réellement et véritablement. L'oeuvre de la grâce de Dieu doit être accomplie par le Fils de Dieu, non pas par des anges, mais par son propre Fils comme l'homme Christ Jésus; et *Lui* envoie des hommes d'auprès de lui. Le point de rassemblement c'est l'Homme, — Lui-même assurément. Dieu a tout remis entre les mains de l'Homme. Il faut que ce soit Dieu qui montre de la grâce; mais c'est le Fils de l'homme qui vient avec la mission de l'amour et qui envoie des hommes à des hommes.

Versets 17-19. Quel que soit le trait par lequel il attire, Jésus rassemble autour de Lui en éveillant l'adoration dans les coeurs; il s'entoure de ses disciples, et ensuite il descend et s'arrête dans un lieu uni. Les grandes multitudes sont attirées par ses miracles et par leurs besoins; elles viennent pour entendre et pour être guéries. La foule des disciples forme le cercle intérieur. «Toute la foule cherchait à le toucher», non pas que ceux qui le pressaient ainsi aient été convertis, mais il sortait de Lui une puissance vivante qui guérissait leurs misères corporelles et les délivrait du pouvoir de Satan.

Verset 20 et suivants. Maintenant il élève ses yeux vers ses disciples et il leur parle, non pas comme dans Matthieu, chapitre 5 et suivants, où il leur expose les principes du royaume, mais en distinguant de la masse et en reconnaissant comme le résidu ceux qui l'entouraient. C'est pourquoi il dit ici: «Bienheureux *vous...*» Il met son sceau et son cachet sur ceux qui sont là actuellement rassemblés autour de lui. Il faut qu'ils lui ressemblent. Il est à la fois leur centre et leur modèle. Il était Dieu; mais la plénitude du Saint Esprit habitait en Lui comme homme aussi, et ainsi il pouvait dire: «Je fais toujours les choses qui lui plaisent» (Jean 8: 29). Il devait en être de même de ceux qui l'entouraient.

Versets 20-26. «Bienheureux vous pauvres, car le royaume de Dieu est à vous; bienheureux vous qui maintenant avez faim, car vous serez rassasiés; bienheureux vous qui pleurez maintenant, car vous rirez. Vous êtes bienheureux quand les hommes vous haïront...» Ces paroles du Sauveur nous montrent le contraste qu'il y a entre ceux qu'il déclare bienheureux et tous ceux qui sont à leur aise dans le monde. Ceux qui, s'ils n'avaient leur espérance en Lui, que pour cette vie seulement, seraient de tous les hommes les plus misérables, forment le petit nombre des bienheureux: ils sont distingués de tous les autres

et sont mis en relation avec Lui, la source de la bénédiction, pour être bénis. Si vous pouvez trouver le bonheur et être à votre aise dans ce monde qui a rejeté Jésus, ne comptez pas sur sa bénédiction.

Ce sont les pauvres, ceux qui sont méprisés avec Jésus, qui posséderont, le royaume. Jésus dit, si j'ose m'exprimer ainsi: «Je vous distingue, *vous (\*)*. Je suis venu comme le centre de la puissance et de l'amour vivant et agissant. Il n'y a qu'une seule place de béatitude sur la terre. *Avec moi* vous êtes bienheureux». D'autres peuvent trouver leur plaisir et se réjouir là où Christ n'a point de place; mais c'est un temps où une âme vraiment spirituelle ne peut rien trouver de bon sinon avec Christ. Christ, je le répète, distingue positivement de la grande multitude du peuple les disciples qui se sont attachés à lui et il s'adresse à eux. Le verset 22 nous le montre clairement, en omettant la persécution pour la justice que Matthieu rapporte soigneusement.

*(\*) Car on ne trouve pas ici, comme dans Matthieu 5, l'énumération de principes abstraits; mais le Seigneur parle aux coeurs de ceux qui sont rassemblés autour de Lui.*

Ici, dans Luc, il s'agit seulement d'une question de souffrance «à cause du Fils de l'homme».

Jésus vint au milieu d'un monde de misère et d'égoïsme et il y manifesta, non la loi ni le jugement, mais la grâce. Mais «la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise».

Semblable à l'aspic qui n'entend rien (Psaumes 58: 4), le monde va son train, aussi sourd qu'il est aveugle. Non, — pour vous qui êtes rassasiés maintenant, Jésus n'a pas de charme; mais *vous* les disciples, qui pleurez maintenant parce que la misère et le péché de l'homme pèsent sur votre âme, vous vous réjouirez. Quand le bon plaisir de Dieu s'accomplira, vous qui ne pouvez pas être satisfaits par les gousses, vous serez rassasiés. Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez de joie, car voici, votre récompense est grande dans le ciel, car leurs pères en ont fait de même aux prophètes. Vous avez votre part avec Christ ici-bas, vous l'aurez avec Christ dans le ciel. Vous souffrez avec le Saint, vous partagerez la gloire avec le Glorifié. Et les autres?... Ils auront ce qu'ils ont recherché. Pour ceux qui sont rassasiés, il y aura une famine, car ils ont perdu Dieu. Si vous pouvez rire dans un monde comme celui-ci, vous pleurez quand le temps de Dieu pour bénir sera venu. «Ils sont du monde»; — et «le monde aime ce qui est sien» (1 Jean 4: 5; Jean 15: 19). «Leurs pères en ont fait de même aux faux prophètes». Les temps sont-ils changés? Le caractère de Christ est-il changé? Non, il n'est en aucune façon plus agréable à la chair; et si vous pouvez trouver votre joie, vos aises, votre plaisir dans le monde, Christ ne l'a pas su et vous n'avez pas son Esprit. Celui qui se fait ami du monde, se fait ennemi de Dieu (Jacques 4: 4). Le disciple de Christ peut-il se réjouir dans un monde plein de péché? Sans doute il peut jouir de la communion de Jésus, il peut se réjouir dans l'Esprit, tout en étant patient dans la tribulation, mais celle joie qu'il porte ainsi avec lui a un autre caractère: c'est une joie sérieuse quoique très réelle et précieuse.

Depuis le verset 27, le Seigneur montre quelle doit être la conduite de ses disciples comme tels: ils doivent manifester *Dieu*, ils doivent être les témoins vivants de ce qui était manifesté en Lui. La grâce qui habitait en Lui dans sa plénitude et sa perfection doit être reproduite en eux, quelque infidèles que nous soyons tous à cet égard; elle doit être le principe de leur sentier: «Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent...» Dieu nous aima, *nous*, quand nous étions ses ennemis, et nous devons manifester dans notre conduite ce que Dieu est. Le verset 29 nous amène complètement dans des circonstances humaines, là où nous apprenons avec patience, faisant bien, comme dit Pierre, et souffrant pour cela en endurant tout patiemment (1 Pierre 2: 19 et suivants). Il semble qu'il y ait là peu de consolation; mais *Jésus* fit ainsi, et l'amour *doit* se manifester ainsi dans un monde mauvais. Le temps vient où Dieu jugera au lieu d'user de patience comme il fait maintenant; mais à présent, à quelque prix que ce soit, manifestez l'amour comme le fit Christ. La chair peut aimer pour de l'amour (versets 32, 33); mais les disciples de Christ sont appelés à imiter Dieu et à marcher dans l'amour (comp. Ephésiens 5: 1, 2). «Aimez vos ennemis, et faites du bien, et prêtez sans en rien espérer, et votre récompense sera grande et vous serez les fils du Très-Haut, car il est bon envers les ingrats et les méchants» (verset 35).

Quel caractère que celui sous lequel Dieu apparaît ici! Ce n'est pas sa justice qui se montre, bien qu'assurément il *fut* juste; mais dans le monde où il avait à faire avec les ingrats et les méchants, Dieu fait luire *la grâce*. Pour les anges Dieu n'a pas de grâce, mais de l'amour; mais Christ, dans ce monde de péché, est grâce, c'est-à-dire amour pour ceux qui ne méritent pas d'être aimés. «Soyez donc miséricordieux comme aussi votre Père est miséricordieux». Le Seigneur ne dit pas *avec* votre Père, mais: *comme* votre Père. Comme Lui aime ses ennemis, ainsi faites, vous aussi; il est miséricordieux, soyez miséricordieux vous aussi. Le caractère de Dieu, l'amour parfait, est ainsi manifesté dans un monde de pécheurs. Il faut qu'il nous en coûte quelque chose; il en coûta la vie de Christ. L'amour de Christ était un fleuve qui, s'il rencontrait des obstacles sur son passage, poursuivait son cours, les surmontant et les laissant derrière lui, jusqu'à ce qu'il atteignît la croix.

Verset 37. Il ne s'agit pas ici de certaines choses acquises pour avoir la vie, mais du résultat d'une certaine conduite. «Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés; acquittez et vous serez acquittés...». Le Seigneur voulait dire par là que chacun trouverait les conséquences de sa conduite comme il lui est arrivé à Lui-même. Il prit la place la plus basse, mais maintenant il a obtenu la place la plus élevée. Il l'abassa lui-même, «c'est pourquoi Dieu l'a haut élevé...» (Philippiens 2: 9-11). Il ne vint pas pour juger, et maintenant tout jugement est donné au Fils (Jean 5: 22, 27). Ainsi, nous n'avons pas seulement la manifestation de la grâce, mais le caractère divin trouvant ses conséquences. Il s'agit de gouvernement, — de marche avec le Seigneur: Il faut qu'il en coûte beaucoup le long du chemin; mais au bout, on vous donnera «bonne mesure pressée et secouée et qui s'en ira par-dessus les bords». Il y aura la bénédiction de Dieu aussi dans le chemin, quoique le «*moi*» soit mortifié. La grâce abondera selon les voies de Dieu.

Verset 39. Remarquez le contraste qu'il y a entre ceux qui sont tout aveuglement, et les aveugles qui conduisent des aveugles. Laissez-les; laissez-les poursuivre leur propre chemin; mais vous, vous devez prendre votre place avec Moi et le disciple n'est pas au-dessus de son Maître, mais vous serez comme votre Maître. Si votre Maître souffre, vous souffrirez; s'il en a coûté cher à votre Maître, il faut qu'il vous en coûte cher à vous. Si Christ vous enseigne, il fait ainsi pour que vous possédiez la science divine qu'il a lui-même. Et voyez quelle place il nous donne! Quand il donne, que donne-t-il? La chose même que Lui possède. «Comme Lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17). «Je ne vous donne pas comme le monde donne» (Jean 14: 27), car le monde, s'il donne un peu, réserve le principal pour lui-même; mais, quant à Lui, si j'ose faire parler le Seigneur, c'est comme s'il disait: Je vous place dans la même connaissance, qui est dans ma nature: la grâce que moi j'ai, vous l'aurez. Mais on n'aime pas faire les choses que Jésus a faites. Pourquoi tant raisonner sur ce seul passage: «Ne résistez pas au mal» (Matthieu 6: 39)? Parce que l'homme aime résister au mal: sa volonté est touchée, sa conscience est atteinte, car elle lui est donnée comme une exhortation naturelle; mais il ne l'aime pas, et s'il le peut, il s'en débarrasse. Ces choses sont données comme une pierre de touche pour la conscience; elles jugent l'oeil, non pas seulement le sentier. «Si ton oeil est simple, tout ton corps aussi est éclairé» (Luc 11: 34). L'objet est mauvais, si vous n'avez pas la lumière pour le pas que vous avez à faire. Vous pouvez rencontrer des difficultés en faisant l'ascension d'une colline escarpée, mais si vous voyez clairement le but auquel vous tendez, vous passerez par dessus les difficultés aussi rapidement que vous pourriez: c'est là le sens de l'expression: «Je fais une chose...» (Philippiens 3: 13-44). L'âme a un objet, et elle le poursuit, absorbée par lui. S'il en est ainsi de vous, vous pouvez être assuré que la lumière éclairera votre sentier, la lumière non pas pour dix ans de chemin, mais pour ce pas que vous avez à faire, et puis pour un autre pas. Dieu dit à Moïse: «Parle aux enfants d'Israël, qu'ils marchent» (Exode 14: 15), et quand il introduisit le peuple dans le désert, il lui donna la nuée pour les guider tout le long du chemin. Il en est de même pour nous: nous sommes appelés à suivre Christ sur le principe de l'obéissance, et ainsi nous sommes mis en relation avec Lui dans la révélation de sa volonté qui ne nous donne pas de voir à l'avance tout le chemin que nous avons à parcourir. Un homme peut voir un mur se dresser devant lui, et dire: «Je ne puis avancer dans ce chemin-là», alors que s'il faisait un seul pas en avant il apercevrait qu'il y a un sentier courant tout le long du mur.

Verset 44. «Chaque arbre se connaît à son propre fruit». Nous ne devrions pas seulement porter du fruit, mais du fruit que Christ produit. Il est tel fruit qui est produit par une nature honnête et droite, — un fruit semblable à celui du jeune homme qui vint à Jésus (Matthieu 19: 16 et suivants; Marc 10: 17 et suivants); mais ce fruit n'est pas du fruit divin, — «son propre fruit»: et là où Christ est la racine et le tronc, le fruit est du fruit chrétien, du fruit qui demeurera (Jean 15: 16). Deux hommes peuvent marcher de front jusqu'à un certain point; puis une épreuve pour Christ se présente, et l'un poursuit sa route avec Christ, tandis que l'autre se détourne. Le fruit que l'Écriture appelle «son propre fruit» se montre lui-même et se produit spontanément. On ne demandera pas: Quel mal y a-t-il à

ceci ou à cela? Quel mal y a-t-il à être riche, comme me disait un jour quelqu'un? Si votre richesse ou telle autre chose vous exclut du ciel, cela est-il indifférent? Vous n'aviez pas cette pensée peut-être? Mais le secret de votre état, c'est que vous aimez les choses en question. Le mal n'est pas dans les choses elles-mêmes, tirées de la terre, mais dans l'amour pour elles qui est dans le coeur. «De l'abondance du coeur la bouche parle» (verset 45): une parole d'impatience trahit le coeur. Je retiens mon bras peut-être, mais je laisse échapper la parole.

Verset 47 et suivants. Devant toute la multitude, le Seigneur parle maintenant de la maison bâtie sur le roc. Il ne s'agit pas ici de bâtir sur Christ, le Rocher, pour le salut du pécheur; mais c'est le sentier du fidèle qui fait le sujet du passage. Mais là où la parole de Christ ne met pas en rapport avec Lui, voyez quel est le résultat!

La chose même à laquelle nous sommes appelés, c'est de le suivre; et si je le suis, il y a là une preuve que les paroles du Maître ont tellement pris possession de mon âme qu'elles ont la puissance de me faire surmonter les difficultés. «Mon âme s'est attachée à toi pour te suivre». Christ prend possession de mes affections, de mon coeur, de ma volonté, qui sont désormais liés à Lui, au lieu qu'elles soient liées à moi. — Est-ce que Christ a pour moi assez de prix pour que j'abandonne tout et que je le suive, afin de faire les choses qui lui plaisent? «Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde». «Comme quand la lampe t'éclaire de son éclat» ([Jean 10: 9](#); [Luc 11: 36](#)). Si nous nous tenons près de Christ, la lumière luit sur nous. Si nous avons à *entrer* dans la lumière, la lumière peut-être nous éblouira. Ainsi Christ a rassemblé autour de Lui dans la lumière et dans l'amour ceux qu'il appelle à jouir de Lui et dont il veut être comme le Maître, afin que, quand le moment sera venu, ils soient rendus conformes à son image en gloire.

## Chapitre 7

Nous avons vu le Seigneur, rejeté par Israël, graduellement dépasser en vertu de sa personne et de ses droits les anciennes limites et rassembler le résidu autour de Lui, le nouvel et seul juste objet de Dieu, la source d'une mission de grâce, le plein développement et le vivant exemple du saint amour dans un monde mauvais car quels que soient les principes établis dans le chapitre 6, ces principes ne sont que l'expression du caractère de Dieu en grâce, tel qu'il a été manifesté en Christ ici-bas sur la terre.

L'histoire si frappante de la guérison de l'esclave du centurion est bien à sa place ici. Elle ne nous rapporte pas seulement un acte de grâce, mais un acte de grâce envers un gentil. Ce n'est pas tout; le principe même sur lequel l'apôtre fait reposer cette grande question de la grâce s'étendant aux gentils est mis en lumière: «C'est donc sur le principe de la foi, afin que ce soit selon la grâce, pour que la promesse soit assurée à toute la semence» (Romains 4: 14). La foi est introduite comme grand principe et pivot de la bénédiction. Ce n'était pas seulement de la théorie qu'il y avait chez le centurion, mais une foi vivante, et une foi telle qu'on n'en avait pas vu en Israël. Ce n'était pas non plus de la

présomption qu'il y avait chez cet homme, mais une humilité remarquable. Il reconnaissait l'honneur que Dieu avait conféré à Israël; il voyait cet honneur, et en tenait compte; il le reconnaissait et s'appuyait sur lui, en dépit de la vile et misérable condition du peuple de Dieu. Quelque méprisés et en chute que fussent les Juifs, le centurion les aimait parce qu'il voyait en eux le peuple de Dieu, et pour l'amour de Dieu: et il leur avait bâti une synagogue. Il était vraiment humble, bien que sa foi dépassât de beaucoup ceux qu'il honorait, ou plutôt parce que sa foi les dépassait. Aussi avait-il une très haute idée de la puissance et de la gloire du Christ comme personne divine, comprenant que cette gloire s'étendait bien au delà de toutes les pensées juives. Le centurion ne parle pas du Seigneur comme Messie, mais il reconnaît en Lui la puissance de Dieu en amour. Il avait cette bienheureuse foi qui s'oublie dans l'exaltation de son objet. Il n'avait pas vu Jésus, il semble; mais d'après ce qu'«il avait entendu» à son sujet, il avait certainement compris que pour Lui les maladies n'étaient rien que les occasions de la manifestation de son autorité absolue et de sa grâce souveraine. Le centurion était un étranger, et les Juifs étaient le peuple de Dieu: les Juifs et leurs anciens n'étaient-ils donc pas mieux qualifiés que personne pour amener ce glorieux personnage, Jésus? — Car le centurion avait foi en la miséricorde aussi bien qu'en la puissance de Jésus; et son serviteur qui lui était «fort cher» était malade et s'en allait mourir. Il lui fallait Jésus.

«Et Jésus alla avec eux; et comme déjà il n'était plus guère loin de la maison, le centurion envoya des amis vers lui, lui disant: Seigneur, ne te donne pas de fatigue, car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit; c'est pourquoi je ne me suis pas cru digne moi-même non plus d'aller vers toi; mais dis une parole et mon serviteur sera guéri». Il y avait là assurément le plus profond respect et la plus vraie affection personnelle. Quelque ignorant qu'il fût peut-être à d'autres égards, le centurion avait un sentiment profond de l'excellence de la personne de Christ, et ici encore avec l'humilité correspondante à la mesure de gloire qu'il discernait. Le message des amis du centurion dépeint admirablement le caractère et les sentiments de celui-ci. *Lui* ne disait rien à Jésus des services qu'il avait rendus aux Juifs; il ne parlait de rien qui lui fût personnel, si ce n'est de son indignité, et il était si conséquent dans toute sa manière d'agir qu'il demandait à Jésus de ne pas venir sous son toit, tant il se sentait indigne de le recevoir. Il y avait dans l'âme de cet homme tout juste l'opposé de l'idée de faire à Christ un honneur en croyant en Lui, et il ne pensait pas à recevoir Christ pour se donner du crédit à lui-même: deux choses qui, hélas, se retrouvent souvent ailleurs. La simplicité de coeur de cet homme est aussi apparente que sa grande foi: il n'y en avait pas de pareille en Israël; et cependant elle se trouvait chez un homme qui aimait Israël. C'était une leçon de grâce, en toute manière, pour la foule qui suivait Jésus, et pour nous également, je n'ai pas besoin de le dire.

En même temps que la grâce envers les gentils, apparaissait la puissance de ressusciter les morts; mais cette puissance était manifestée ici dans des sympathies humaines, en témoignage que Dieu avait visité son peuple (versets 11-17). La puissance de la résurrection était mise en évidence, une puissance qui devait être manifestée encore plus

glorieusement et devenir la source de ce qui est nouveau pour l'homme selon Dieu, le Dieu qui ressuscite les morts. C'était une nouvelle et merveilleuse démonstration que le Seigneur, dans le caractère de son oeuvre, dépasse ici la sphère de la loi et de ses ordonnances: «Car la loi a de l'autorité sur un homme aussi longtemps qu'il vit» (Romains 8: 1). De quel profit peut-elle être pour celui qui est mort? «Mais ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance du péché et pour le péché...» (Romains 8: 3). La grâce et l'énergie divine se déployaient dans un homme touché par le sentiment de nos infirmités. Chaque détail en est la démonstration. Le mort était «le fils unique de sa mère, et elle était veuve». «Et le Seigneur la voyant, fut ému de compassion envers elle, et lui dit: Ne pleure pas. Et s'approchant, il toucha la bière... et le mort se leva sur son séant et commença à parler. Et il le donna à sa mère». Comme tout ici est à la fois admirablement humain et en même temps manifestement divin!

La guérison de l'esclave du centenier et la résurrection du fils de la veuve montrent le changement qui se fait dans cette partie de Luc. Il en est de même de la scène qui suit et qui met par le fait en évidence le pivot de la dispensation; le Seigneur rend témoignage à Jean-Baptiste, non pas Jean au Seigneur. Jean envoie deux de ses disciples auprès du Seigneur, dont on lui avait rapporté les miracles, afin d'apprendre de sa propre bouche qui il était. En sommes-nous surpris? — Jean avait prêché et baptisé en la confession des péchés et en la foi au Messie qui venait. Mais tout était changé maintenant. Jean était en prison, non délivré — et il ne s'agissait plus d'un peuple se préparant pour le Seigneur. Cela n'était-il pas étrange? En tout cas, Jean cherchait une réponse catégorique, et il pouvait compter justement sur la parole de Celui qui opérait de si grandes et saintes oeuvres! Mais quel commentaire que ce message de Jean, quant au merveilleux changement qui s'opérait! Jean remettait pour ainsi dire ses disciples au Seigneur. «Et, en cette même heure-là, Jésus guérit plusieurs personnes de maladies et de fléaux et de mauvais esprits, et il donna la vue à plusieurs aveugles». Et répondant aux messagers de Jean, il leur dit: «Allez et rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu, que les aveugles recouvrent la vue...» (versets 21-23). En même temps, si le Seigneur ne reçoit plus témoignage de Jean, il rend, Lui, témoignage à Jean, il reconnaît Jean et son oeuvre, mais il le fait comme d'un terrain plus élevé sur lequel il s'était placé en grâce et en puissance de résurrection, tout ceci étant fondé sur sa complète réjection dans le monde et par le monde, en sorte que, quoiqu'il fit du bien à tous, il dit cependant: «*Bienheureux* quiconque n'aura pas été *scandalisé* en moi». C'est pourquoi, dans le verset même dans lequel le Seigneur reconnaît Jean-Baptiste de la manière la plus explicite, il fait ressortir le changement qui allait s'opérer, disant: «Mais le moindre dans le royaume de Dieu est plus grand que lui» (verset 28). Bienheureux ceux qui justifiaient Dieu en étant baptisés par Jean; malheureux les hommes à propre justice qui rejetaient le conseil de Dieu contre eux-mêmes! «La sagesse est justifiée par tous ses enfants»; ils comprennent les voies de Dieu dans le serviteur ou dans le Seigneur. Ces voies sont très différentes, mais comprises en grâce. «Cette génération», hélas, ne comprend ni les unes ni les autres, et trouve à redire aux unes,

comme aux autres. Jean est trop juste pour eux, Jésus est trop plein de grâce. Les plaintes de l'un et les douces mélodies de l'autre leur inspirent la même aversion. Telle est la sagesse de l'homme devant les voies de Dieu. Mais les enfants de la sagesse justifient néanmoins la sagesse.

En dépit de la perversité des hommes, notre Seigneur ne cesse pas de se manifester au monde. En conséquence Luc introduit ici (versets 36-50) une histoire qui montre comment la sagesse de Dieu est justifiée par ceux qui la reconnaissent en Jésus. C'est une scène de grâce, de pure, pleine grâce qui pardonne et qui ne s'arrête pas jusqu'à ce qu'elle ait renvoyé en parfaite paix la pécheresse qui en est l'objet. Jésus est dans la maison du pharisien, qui avec toute sa sagesse était en défaut sur le point essentiel: Simon n'avait pas su reconnaître la gloire de Christ. Le Seigneur, en réponse à la pensée qu'il lisait dans son cœur, lui montre, en contraste avec la femme «qui était une pécheresse» que le point au sujet duquel il portait un jugement, était précisément ce en quoi il était en défaut. Les pensées de Dieu ne sont pas comme nos pensées, ni ses voies comme nos voies. Quoi? — Si ce Jésus méprisé n'était pas seulement un prophète, mais un Sauveur de pauvres pécheurs perdus? Dieu n'était pas connu; — c'était là le secret! L'âme convertie voit la gloire du Seigneur comme la grâce envers elle; celui qui n'est pas convaincu, quoique humainement intéressé, juge selon ses propres pensées et par conséquent ne sait pas voir la gloire qui n'est pas selon ces pensées. Le jugement de l'homme à l'égard de l'évangile doit donc être faux; recevoir l'évangile comme une grâce est la seule chose juste et la seule voie pour arriver à le connaître.

L'histoire de la femme pécheresse nous fournit donc un exemple clair et direct des voies de Dieu: Dieu pardonnait les péchés en grâce, souverainement, librement à tout pécheur quel qu'il fût, manifestant, et produisant l'amour dans l'âme pardonnée qui aime Dieu, parce que Dieu est amour, et cela à l'égard de ses péchés, en Jésus le Seigneur. C'était vraiment la grâce, — le principe sur lequel un homme quelconque, gentil ou non, serait reçu, et sur lequel Dieu était manifesté, non en exigeant de l'homme et en donnant ainsi de l'importance à l'homme dans la chair, mais en faisant Dieu tout, le caractère de Dieu en grâce souveraine introduisant ainsi la bénédiction et ses bienheureux effets dans le cœur ramené à la confiance en Dieu par le sentiment de sa bonté.

Quel tableau! La bonté connue non seulement dans l'acte, mais dans la personne de Celui qui l'accomplit. Le discernement du péché dans sa forme grossière par l'homme était une chose; mais la grâce de Dieu qui pouvait tout effacer et pardonner était une autre chose bien différente. Christ n'était pas là pour juger et pour sanctionner des pharisiens, mais l'amour pour un pécheur manifestait Dieu sous ce nouveau caractère de grâce, produisant un amour saint et plein de gratitude pour Dieu et une relation bénie, souveraine et hors de la portée de l'homme. Mais il faut que Dieu démontre toujours de nouveau la justice et la perfection de ses voies de bonté envers l'homme, tant est dur le cœur de l'homme! Mais le Seigneur s'identifie Lui-même avec le croyant; et il le soutient et le défend contre le monde orgueilleux: et la foi puise là son assurance. Parfaitement sans égard pour



les commentaires, il s'adresse non à l'incrédulité, ce qui serait sans profit, mais à ceux qui ont de la foi; et ayant communiqué le pardon, montre à l'âme sa droiture, c'est-à-dire les justes pensées quant à Dieu et au «moi», qui sont la part de la foi. La dernière parole du Seigneur met tout en règle. L'amour de la femme était une base d'évidence et de raisonnement, non pas certainement la cause. «Ta foi t'a sauvée, va-t-en en paix». La conscience est déchargée de tout le poids qui l'oppressait, et le coeur se trouve infiniment et éternellement débiteur à la fontaine toujours jaillissante de toute grâce.

## Chapitre 8

Nous avons vu, dans ce qui précède, le Seigneur se présentant par ses paroles et par son oeuvre comme un centre nouveau, vers lequel et autour duquel les siens étaient rassemblés. Avant ce moment, quand Israël était le point de rassemblement, *Jéhovah* avait été le centre, car *Jéhovah* était au milieu des Juifs, et le temple était le lieu où il se rencontrait avec le peuple. Mais maintenant le *Fils* est là, «Dieu manifesté en chair», et il faut que Lui soit le centre de tout. Mais Israël ne voulait pas être rassemblé, comme le Seigneur lui-même le dit au chapitre 23 de l'évangile de Matthieu: «Jérusalem, Jérusalem, la ville qui fait mourir les prophètes, et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants..., et vous ne l'avez pas voulu» (verset 37). Esaïe tient le même langage, chapitre 62: 2: «J'ai tout le jour étendu mes mains vers un peuple rebelle». — Israël ne pouvait pas jouir de la bénédiction, parce que la chair était incapable de la retenir. La chair envisagée simplement comme telle est «comme l'herbe» (Esaïe 40). «Toute chair est comme l'herbe». Nous retrouvons ces deux grands principes au travers des derniers chapitres d'Esaïe: d'abord, la chair comme chair ne pouvait pas retenir la bénédiction et être dépositaire des promesses, car lorsque la grâce parfaite vint dans la personne du Seigneur, celui-ci trouva le peuple auquel il était envoyé, flétri comme l'herbe. «L'herbe est séchée et sa fleur est tombée; mais la parole de notre Dieu demeure éternellement». Mais Dieu n'abandonnait pas ses desseins: c'est pourquoi, au chapitre 49, nous trouvons *Jéhovah* disant au Christ: «Tu es mon serviteur, ô Israël, en qui je serai glorifié», et le Christ répondant: Si Dieu doit être glorifié *en Israël*, «j'ai travaillé en vain et j'ai usé ma force pour néant et sans fruit: toutefois mon droit est par devers l'Eternel, et ma récompense par devers mon Dieu». Alors *Jéhovah* dit: «Quoique Israël ne soit pas rassemblé, moi je serai toutefois glorifié aux yeux de *Jéhovah*... C'est pourquoi je t'ai donné pour lumière aux nations afin que tu sois mon salut jusqu'au bout de la terre». Voilà ce que Christ devient dans l'évangile de Luc une lumière pour éclairer les gentils, etc.; et plus tard, Paul, avec cette parfaite justesse de l'Esprit, cite ce même passage, si bien fait pour eux, aux Juifs d'Antioche. «C'était à vous premièrement qu'il fallait annoncer la parole de Dieu, mais puisque vous la rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes pas dignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations, car le Seigneur nous a commandé ainsi: Je t'ai établi pour être la lumière des nations...» (Actes des Apôtres 13: 46l, 47 et encore Actes des Apôtres 28: 28); Israël sera rassemblé plus tard, car Christ rétablira les tribus de Jacob et délivrera les captifs d'Israël; mais auparavant, il se tourne vers les nations. Le

Seigneur nous présente un tableau de tout cela dans Luc. Au chapitre 7, nous voyons Israël rejeter et Jean-Baptiste et Christ, mais «la sagesse justifiée par tous ses enfants». Les pharisiens et les docteurs de la loi ne justifiaient pas Dieu du tout, car ils ne voyaient aucune beauté en Jésus, tandis que les publicains; le faisaient; et ainsi la pauvre femme «qui était une pécheresse», dont le coeur était touché par la grâce de Dieu, est le vrai «enfant de sagesse» et est introduite ici comme démonstration du grand fait que Christ est le nouveau centre de bénédictions, «quoiqu'Israël ne soit pas rassemblé».

Le Seigneur ensuite poursuit son témoignage, rassemblant d'abord par la parole, comme au chapitre 8, et ensuite, au chapitre 9, en envoyant ses disciples prêcher avec cet ordre de secouer la poussière de leurs pieds, s'ils n'étaient pas reçus, en signe que le dernier témoignage était donné alors qu'ils étaient rejetés.

Versets 1, 2. Deux classes de personnes sont rassemblées ici autour de Christ. D'abord, les douze apôtres, les témoins publics donnés par la grâce de Dieu pour être les vases de témoignage, manifestant le pouvoir électif de Dieu dans leur appel et dans le fait que Christ les envoyait dans toute l'énergie du ministère, — les apôtres de Christ, envoyés par Lui-même, selon qu'il dit: «Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie» (Jean 20: 21), — ses «élus», comme ailleurs il dit: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis, etc.» (Jean 15: 16); en second lieu, d'autres personnes que l'affection rassemblait autour de Christ, des personnes qui n'avaient aucun office dans l'Eglise, mais dont les coeurs avaient été touchés et attirés vers lui, des personnes qui n'étaient pas envoyées comme ceux dont nous venons de parler plus haut, mais qui n'étaient pas moins dévouées de coeur que les apôtres, car elles suivaient le Seigneur et l'assistaient de leurs biens.

Les versets 4-8 nous donnent la parabole du *semeur*, avec ceci de particulier que, comme nous l'avons déjà fait remarquer, il ne s'agit pas ici du royaume comme dans Matthieu, mais du témoignage relativement à ce que Christ ressemblait et à ceux qu'il rassemblait, non pas quant à la forme que prendrait plus tard le royaume. Le fait même que Christ venait comme Semeur démontrait qu'*Israël* était mis de côté, car si Christ avait été là pour Israël sa vigne, il eût dû chercher du fruit de sa vigne qu'il avait plantée si longtemps auparavant: Christ était venu ainsi à Israël précédemment, cherchant du fruit, et n'en trouvant point. Mais maintenant il vient sous le nouveau caractère d'un *Semeur*, ce qui est bien différent. Il vient dans un vaste monde où il n'y avait rien, et où il commence une oeuvre nouvelle. Dieu ne cherche pas maintenant du fruit de l'homme, dans un certain sens, parce que l'homme a été démontré un arbre mauvais et que plus vous labourez et vous fumez le sol autour d'un mauvais arbre, plus l'arbre porte de mauvais fruits: «chaque arbre se connaît à son propre fruit» (Luc 6: 44). Christ vint pour chercher et sauver ce qui était perdu. Dieu va produire maintenant le fruit qu'il veut: il ne pense pas désormais à demander à l'homme de produire quelque fruit que ce soit, car Jean Baptiste dit que «tout arbre qui ne fait pas de bon fruit est coupé et jeté au feu». C'est pourquoi le Seigneur vient

maintenant comme un Sauveur, ne cherchant pas de fruit, mais faisant ce qui produira ce fruit.

Le Seigneur décrit ensuite le caractère et l'effet de son oeuvre de semeur, et les disciples (versets 9-15) lui demandent de leur expliquer le sens de la parabole. Israël comme tel avait perdu sa place et était ainsi devenu «un peuple sans intelligence» (Esaïe 27: 11). Dieu avait usé de longue patience envers lui; sept cents ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait envoyé Esaïe disant: «Va et dis à ce peuple: En entendant vous entendrez, mais vous ne comprendrez pas» (Esaïe 6: 9). Individuellement un Juif pouvait être attiré vers Jésus; mais, comme nation, Israël était endurci. Le Seigneur donne aux disciples l'explication de la parabole; mais au peuple comme tel il parle en paraboles (voyez verset 10), accomplissant ainsi les paroles mêmes du prophète prononcées si longtemps auparavant. Le témoignage est clos maintenant quant à Israël, quoique non pas quant au propos final de Dieu à son égard.

La semence est semée indistinctement, et quoique l'homme la rejette parce que sa *volonté* est opposée, elle est semée néanmoins dans le coeur, car la parabole du semeur montre comment la parole de Dieu est parfaitement adaptée aux besoins de l'homme, parlant à sa conscience et à son coeur. «Jamais homme ne parla comme cet homme» (Jean 8: 46). Christ parla avec une puissance qui atteignait le coeur et les affections; mais la *volonté* est corrompue, et ainsi elle résiste à la parole. Il ne s'agit pas ici de grâce abstraite, mais la condition de l'homme est reconnue; c'est pourquoi nous trouvons la parole si parfaitement appropriée aux besoins de l'homme, non pas réclamant de lui la justice, mais intervenant avec puissance pour lui montrer qu'il est un pécheur et mettant à découvert les pensées et les intentions du coeur (comparez Hébreux 4: 12, 13). Quand le coeur est ainsi mis à nu, la parole vient avec toute la douceur et les consolations de la grâce; car il y a en Dieu de quoi satisfaire une âme dans quelque état qu'elle puisse se trouver. La parole s'adresse au coeur, c'est pourquoi l'évangile laisse l'homme sans excuse.

Quelques-uns reçoivent la parole avec joie (verset 13). c'est la preuve que la *conscience* n'est pas touchée, car lorsqu'elle est touchée, l'âme est tout plutôt que joyeuse, jusqu'à ce qu'elle connaisse le pardon. Les sentiments peuvent être atteints pour un temps et la parole être écoutée avec joie, mais cette joie fera place à la douleur. La parole, là où elle est ainsi reçue, n'a pas de racine; et ainsi elle est reçue avec joie et abandonnée dans la *tribulation*.

Une autre classe est celle de ceux qui ont la parole semée au milieu des épines. L'intelligence peut être convaincue et recevoir la vérité; mais les soucis, les plaisirs et les richesses de ce monde viennent et étouffent la parole. Ces *soucis* sont d'autant plus subtils qu'ils se présentent comme des *devoirs* nécessaires, et que ce n'est pas un mal de faire son devoir, bien au contraire, car il est bon et juste que chacun vaille à son devoir dans sa vocation journalière. Mais si ces devoirs étouffent la parole et qu'un homme perde ainsi son âme par eux, n'avons-nous pas fréquemment besoin, à cause de la tendance naturelle du coeur, d'être rappelés à cette parole: «Voyez, et gardez vous de l'avarice» (Luc 12: 15),

c'est-à-dire de l'amour des choses d'ici-bas. Un homme était venu au Seigneur, disant: «Maître, dis à mon frère qu'il partager avec moi l'héritage». Le coeur de cet homme désirait jouir de ce qui lui revenait. Si l'amour du monde ou l'avarice s'introduisent au milieu des saints, le mal est d'autant plus difficile à guérir qu'il a un caractère insidieux et que souvent la discipline ne peut pas atteindre. Si l'avarice se glisse dans le coeur, elle entrave la puissance de Christ sur l'âme et sur la conscience et elle boit pour ainsi dire la vie pratique du chrétien; et l'âme est flétrie, — flétrie! La puissance de Dieu peut lui mettre une barrière; mais ces soucis de l'avarice pour les choses de la terre sont si subtils que lors même qu'il n'y a rien de positif sur quoi mettre la main, la puissance pratique de la vie chrétienne dans l'âme est perdue, quoique, je n'ai pas besoin de le dire, la *vie éternelle* ne puisse jamais se perdre en ceux qui l'ont une fois reçue.

«Mais ce qui est tombé dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole, la retiennent dans un coeur honnête et bon, et portent du fruit avec patience». Le monde peut estimer qu'il y a des fruits beaux et excellents; mais là où le coeur n'a pas saisi Christ, on devient *las*. Il n'y a pas de persévérance là où Christ ne possède pas l'âme; mais là où il la possède, il y aura un motif qui demeurera; et l'âme persévérera et «portera du fruit avec patience». Ceux qui entendent et qui gardent persévèrent; car ils ont dans le Seigneur leur motif pour agir. La tribulation peut surgir dans l'Eglise; on peut être désappointé même dans des frères; mais ceux qui ont Christ devant eux persévèrent; la parole qu'ils ont entendue et qu'ils gardent les met en rapport avec Lui et Christ est plus que tout le reste.

Il s'agit ici (versets 16-18), non du salut éternel, mais de l'effet pratique de la parole semée dans le monde, — de la croissance de la parole dans l'âme; et cet effet ne restera pas caché sous un boisseau. «Vous êtes la lumière du monde» et «le sel de la terre» (Matthieu 5: 13-16). Ceux qui paraissent seulement être chrétiens se montreront bientôt tels qu'ils sont: «A quiconque n'a pas, cela même qu'il *paraît* avoir lui sera ôté». Mais ceux en qui la parole opère efficacement sont appelés à être comme une «lampe» placée sur un pied de lampe. Israël étant rejeté pour un temps, Dieu place une nouvelle lumière dans le monde, une lumière que Dieu a allumée à cause des ténèbres du monde. Quand Christ était sur la terre, il était la lumière du monde, à cause des ténèbres de celui-ci; et maintenant nous, nous devrions être une lumière dans le monde, car nous sommes «lumière dans le Seigneur» (Ephésiens 5: 8). La lumière est allumée ici par la parole de Christ, et les hommes sont responsables de la parole qu'ils ont reçue. Supposez que vous ayez entendu la parole et que vous ne portiez pas de fruit; il sera bientôt manifesté que vous avez entendu la parole et que vous l'avez *perdue* avec la puissance spirituelle qui l'accompagne; car lors même que vous seriez des saints, il n'est pas moins vrai que tout ce que vous avez entendu sans fruit ou puissance qui en découlât, apparaîtra au grand jour, «car il n'y a rien de caché qui ne se connaisse et ne vienne en évidence». «Prenez donc garde comment vous entendez». Christ attend les *résultats* de son travail de semeur: il faut non seulement écouter, mais posséder; et à cela tient la responsabilité, car si vous gardez la parole que vous avez entendue, il vous sera donné davantage. Si, en écoutant, je possède ce que

j'entends, n'ayant pas seulement de la joie en le recevant, mais le possédant comme mon bien, — alors ce que j'entends devient une partie de la substance de mon âme et j'en recevrai davantage; car lorsque la vérité est devenue une réalité dans mon âme, il y a une capacité pour recevoir davantage. Vous avez entendu parler par exemple de la seconde venue du Seigneur et vous avez compris la part de l'Eglise comme Epouse de Christ; si vous ne saisissez pas ces choses pratiquement pour les posséder, ayant communion avec Dieu à leur sujet, ce qui est la possession, il arrivera que vous perdrez l'attente présente de cette venue de Christ et que vous oublierez votre place de séparation d'avec le monde; et la vérité peu à peu vous échappera, parce que vous ne l'avez pas gardée dans votre âme devant Dieu. Puis votre âme s'émoussera et tombera dans un sommeil de mort et vous perdrez la vérité même que vous aviez reçue. Par contre, si vous vivez dans l'attente journalière du Seigneur venant du ciel, vous ne ferez pas de plans d'avenir, vous n'amasserez pas des biens pour le lendemain, mais vous apprendrez toujours plus, parce que d'autres vérités viendront se grouper autour de cette grande vérité centrale, et vous serez gardés dans la vérité. Si, au contraire, comme je l'ai dit plus haut, vous laissez échapper cette vérité centrale en disant que Jésus ne peut pas venir encore, parce qu'il faut que tant de choses s'accomplissent avant qu'il vienne, le progrès de votre communion avec Dieu se trouvera entravé; car tout progrès d'une âme est selon la mesure de ce que cette âme a entendu et gardé devant Dieu. Quel profit peut il y avoir à m'apprendre que le Seigneur peut venir demain, si je continue à vivre comme s'il ne devait pas venir avant un siècle? Quelle consolation aussi et quelle bénédiction cette vérité apportera-t-elle à mon âme, si je dis dans mon coeur: «Mon Maître tarde à venir» (voyez Luc 12: 45)? Quoique je ne puisse pas perdre la vie éternelle, cependant je perds la vérité et la lumière que j'avais, et je flotterai simplement dans le courant de la vie, moitié monde, moitié Christ, et toute la puissance de la vie chrétienne sera obscurcie dans mon âme. Si la vérité est tenue ferme en communion avec Dieu, elle sépare pour Dieu. La *vérité* doit produire du fruit; et vous n'avez aucune vérité qui ne porte du fruit. La vérité est là pour édifier l'âme: «Sanctifie-les par ta vérité; ta parole est la vérité» (Jean 17: 17). Christ me devient précieux dans la vérité que j'apprends, et par cette vérité; et si la vérité n'a pas cette puissance, elle se perd, elle n'aboutit à rien et est ôtée. Si Christ a du prix pour moi, je l'attendrai *avec affection*, et s'il n'en est pas ainsi, la simple vérité sera bientôt abandonnée.

Versets 19-21. Ici le Seigneur clôt sa relation avec Israël selon la chair, car les relations de mère et de frères le mettent en rapport avec Israël selon la chair. Remarquez que Jésus ici distingue le résidu par l'expression de: «*ceux-ci*», comme il avait fait au chapitre 6 en disant: «*Vous*». Sa mère et ses frères venaient auprès de lui seulement à cause de leur relation naturelle avec lui; et il y *avait* toutes les affections naturelles dans le Seigneur, comme à la croix nous le voyons se souvenir de sa mère et la recommander aux soins de Jean. Mais ici, dans sa réponse, c'est comme s'il disait: Je suis sur un terrain nouveau; «ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique». Israël, quant à la relation selon la chair qu'il avait avec le Seigneur, était rejeté, Jésus n'avouant et ne reconnaissant pour siens que ceux dans les coeurs et dans les consciences

desquels la parole de Dieu avait eu de l'effet. Il ne s'agissait pas de ce qu'on trouvait dans la nature, mais de ce qui était le fruit de la grâce, et qui était ainsi produit par la puissance divine, par la parole, le principe étant ainsi établi, afin qu'il s'étende aux nations aussi bien qu'aux Juifs, quoiqu'il n'ait été pleinement manifesté qu'après la résurrection du Seigneur. Ces trois versets 19-21 sont une sentence judiciaire contre Israël, qui prend fin au verset 21.

Dans les versets 22-26 nous trouvons une exposition parabolique de ce que nous avons à attendre si nous suivons le Seigneur et de ce que le Seigneur sera pour ceux qui seront éprouvés par des circonstances comme celles qui nous sont présentées ici. Le fait qu'ils étaient les disciples et les compagnons de Jésus a pour effet de placer ceux qui suivent ainsi le Seigneur à toute heure dans toutes sortes de dangers: ils ne sont pas sur *terre ferme*, mais ils sont ballottés sur une mer orageuse et Christ est absent; — «il dormait». Un vent impétueux fond sur le lac, la nacelle se remplit d'eau et les disciples pleins d'effroi sont en péril. Mais Jésus était dans la même nacelle qu'eux. Celui qui a fait les mondes, le Fils de Dieu, était avec eux, et cependant ils sont effrayés et s'écrient: «Maître, maître, nous périssons», comme si Lui avait pu être englouti par les eaux, montrant ainsi qu'ils ne connaissaient pas *quel* était Celui qui était avec eux dans la nacelle. Pour nous qui lisons paisiblement les détails de cette scène, nous trouvons bien absurde l'incrédulité des disciples; mais n'en est-il pas de nous, hélas, exactement de même, spirituellement? N'avons-nous aucune crainte, quand nous sommes poussés çà et là par la tempête et que les flots bruient dans l'Eglise? Assurément oui, car plus d'un coeur a dit. «Qui nous fera voir des biens?» — oubliant ce que *Dieu* fait et opère, quoique l'homme lutte visiblement contre les desseins de Dieu. Mais on ne se moque pas de Dieu, et Dieu poursuit l'accomplissement de ses desseins à travers tous les orages que les hommes ou le diable peuvent susciter. Au chapitre 16 de l'évangile de Jean, nous voyons les disciples dans la tristesse, parce que Jésus s'en allait. Le Seigneur leur avait dit (25: 28): «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père; car le Père est plus grand que moi»; — à présent (chapitre 16) il leur dit: «Maintenant je m'en vais à Celui qui m'a envoyé, et aucun d'entre vous ne me demande: Où vas tu? Mais parce que je vous ai dit ces choses la tristesse a rempli votre coeur». Dieu accomplissait ses conseils de grâce en rédemption par le départ de Christ. Les disciples perdaient de vue que Dieu était à l'oeuvre dans tout ce qui se passait et que rien ne peut l'empêcher d'accomplir ce qu'il s'est proposé. Ils pensaient lorsque Jésus fut crucifié, que toutes leurs espérances étaient réduites à néant. Ils disaient: «Nous espérions que c'était Lui qui doit délivrer Israël» (Luc 24: 21), au moment même où, par la résurrection de Jésus, tout allait s'accomplir pour eux. Ils auraient dû demander: «Où vas tu?» (voyez Jean 16: 5). Ce n'est pas qu'il ne paraisse pas maintenant y avoir des périls, de la confusion, des afflictions; mais la foi regarde vers Dieu et voit Dieu à travers tout, et elle demande: Que fait le Seigneur? Où va le Seigneur? En tout et à travers tout, le Seigneur ne s'est pas détourné de son chemin de l'épaisseur d'un cheveu. Nous pouvons être dans la détresse; mais la foi ne dira pas que le Seigneur se tient loin; elle le sait près. Jésus permet que ses disciples soient en péril, que la nacelle s'emplit d'eau, et lui dormait, — *afin* de

mettre à l'épreuve la foi des disciples pour voir s'ils se confiaient réellement en lui, et si d'aussi folles pensées que celles qu'ils expriment, surgiraient dans leurs coeurs en présence du danger. «Maître, maître, nous périssons», s'écrient-ils, mais ils étaient dans la nacelle avec Christ, et les flots étaient impuissants contre eux. Il leur dit: «Où est votre foi?». Et il pouvait justement leur parler ainsi; car, si l'eau remplissait la nacelle, Lui aussi était là, et il pouvait dormir au milieu de l'orage. Mais les disciples ne pensaient pas tant à Lui qu'à eux-mêmes, et ils disent: «Nous périssons». Il en est exactement de même aujourd'hui: on peut être en danger avec Christ dans la nacelle, en tout temps, *aujourd'hui* comme *alors*, et Christ est réellement bien plus avec nous maintenant qu'il ne l'était alors avec les disciples, car il nous est bien parfaitement révélé, et nous sommes unis à Lui, un avec Lui, en sorte qu'il est avec nous à chaque instant dans la puissance de l'Esprit. Quelle que soit l'élévation des vagues, la mer n'engloutira pas son amour et ses pensées envers nous. Dieu éprouve notre foi, Il pose la question si nous avons cette foi qui réalise la présence de Christ de telle manière qu'elle nous tient calmes et en paix au milieu de l'orage comme dans les jours sereins. Ce n'était pas réellement à l'état de la mer, à ce qu'elle était calme ou agitée, que tenait le danger que Pierre courait (Matthieu 14), car *sans Christ* il aurait enfoncé aussi bien dans une mer calme que dans une mer agitée. Ce qui faisait que Pierre enfonçait, c'était que ses yeux s'étaient détournés de Christ et regardaient vers les flots. Si nous marchons avec Christ nous rencontrerons toutes sortes de difficultés, plus d'une mer orageuse; mais étant *un* avec Lui, *sa* sûreté est la nôtre. Notre oeil devrait se *détourner* des événements, quelque solennels qu'ils soient, — et ils le sont de nos jours, j'en ai le sentiment profond, — et demeurer fixé sur Christ. Oui, les temps sont graves, le mal croît; — mais tout est sûr et arrêté comme si le monde nous était favorable. J'ai vraiment peur de la manière dont beaucoup de bien-aimés frères s'occupent des événements, au lieu de regarder à Christ et de l'attendre. Le Seigneur Lui-même est la sûreté des siens; et que le monde suive son train comme il l'entend, aucun événement ne peut atteindre Christ. Nous sommes sains et saufs sur la mer, si seulement nos yeux ne regardent pas aux vagues et que nos coeurs soient concentrés sur Christ et sur les intérêts de Christ: alors le diable lui-même ne peut nous toucher.

Verset 26 et suivants. Quel tableau solennel des conséquences de la réjection de Christ par le monde! Christ vient et trouve l'homme entièrement sous la puissance du diable. Un homme d'entre les Gadaréniens était possédé; mais Christ le délivre, montrant ainsi qu'Il avait toute puissance sur l'ennemi. Une parole de Christ chasse les démons. «Le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisît les oeuvres du diable» ([1 Jean 3: 8](#)). Quel fut l'effet de cette délivrance opérée par le Seigneur? — «Tous ceux qui habitaient le territoire des Gadaréniens *prièrent Jésus de s'en aller de chez eux*». Ces Gadaréniens, qui avaient supporté les démons, parce qu'ils ne pouvaient pas s'en débarrasser, ne veulent pas supporter Christ, et ils le prient de s'en aller de chez eux! L'homme voudrait bien enchaîner «Légion», s'il pouvait, car il n'aime pas les effets de la puissance de Satan; mais la *volonté* de l'homme est opposée à Christ; l'homme a une haine délibérée contre Christ. Le Seigneur vint dans le monde, plein d'amour et de puissance, pour délivrer des conséquences du

péché; mais l'homme rejeta Christ, et Dieu ne demeure pas là où la *volonté* est résolue et déterminée contre Lui. Quand les Gadaréniens demandèrent à Christ de se retirer de chez eux, il monta immédiatement dans la nacelle et s'en retourna. Le monde dans lequel nous vivons est comme ces gens: il a tranquillement rejeté Christ. Mais Dieu les abandonna-t-il, quoique Christ s'en soit allé pour un temps? Non, il ne le fit pas; bien au contraire il envoya au milieu d'eux l'homme qu'il avait guéri, afin qu'il leur racontât quelles grandes choses Dieu lui avait faites: et c'est là ce que les disciples de Christ ont fait dans le monde; et le résidu délivré, lui aussi, dira au monde quelles grandes choses Dieu aura faites pour lui.

Les «porcs» me semblent représenter l'état des Juifs après qu'ils ont rejeté Christ. Le Seigneur sans doute permet aux démons d'entrer dans les pourceaux, car les porcs, n'ayant pas de passions à eux, étaient poussés par les démons à se précipiter dans la mer, montrant que c'était leur possession par les mauvais esprits qui les poussaient à la destruction. Nous savons par Joseph et d'autres sources historiques qu'il est difficile de se figurer l'infatuation avec laquelle les Juifs se précipitèrent vers leur propre ruine, lorsque ces puissances gentiles vinrent et foulèrent la sainte ville. Leur ruine fut la conséquence de la réjection du Seigneur dont ils se rendirent coupables.

Le Seigneur nous fournit par le moyen de faits réels deux autres tableaux de ses voies pour délivrer. Au verset 40 et suivants, nous trouvons le récit de la résurrection de la fille de Jaïrus qui nous présente en figure (dispensationnellement) l'histoire d'Israël: Le Seigneur s'en allait guérir Israël qui se mourait; mais pendant qu'il était en chemin, le peuple le serrait. Et «qu'il était venu faire, il le fit; car le monde le serrait tandis qu'il était en chemin pour guérir «la fille de mon peuple» qui était malade. Quiconque pouvait le toucher par la foi trouvait la guérison, la puissance sortant de lui. La fille de Jaïrus «se mourait»; l'homme n'a pas été déclaré mort avant que Christ ait été crucifié. Avant que Christ vint, il n'y avait pas de guérison pour l'homme. Abraham a désiré de voir le jour de Christ (Jean 8: 16). Il y a eu des prophètes qui ont parlé de Christ comme de Celui qui guérirait; la bénédiction était promise, mais il n'y avait pas de médecin. «N'y a-t-il point de baume en Galaad»; N'y a-t-il pas quelqu'un pour guérir? Non, il n'y avait personne; car aucun médecin ne pouvait guérir la condition de l'homme jusqu'à ce que Christ vint; et quand il vint, on le crucifia. En lui il y avait une puissance vivante, car lorsque la foule le pressait, une femme touche seulement le bord de son vêtement, et il sort de lui de la puissance qui la guérit. La guérison ne dépendait pas de l'état de ceux qui étaient guéris, mais de la puissance de Celui qui guérissait. Des médecins pouvaient appliquer remède après remède, tout était inutile jusqu'à ce qu'il vint, Lui qui pouvait communiquer la vie, alors tout changeait. Quand les foules le serrent, Jésus reconnaît que quelqu'un l'a touché du toucher de la foi, et il dit: «Quelqu'un m'a touché; car je sais qu'il est sorti de moi de la puissance»; et avant qu'il intervienne dans la puissance et la gloire de la résurrection pour apporter la vie d'entre les morts en Israël, il guérit parfaitement là où il y a de la foi, car le Seigneur est toujours vivant pour répondre à la *foi*. La femme se cachait, car elle avait honte de se montrer à cause du sentiment qu'elle avait du mal dont elle avait eu besoin d'être guérie. Mais elle ne pouvait



être cachée. Le coeur craint toujours de s'ouvrir, tant qu'il est replié sur lui-même; mais lorsqu'il regarde vers Christ, il s'ouvre à Christ, car c'est là toujours l'effet de la présence de Jésus sur l'âme. La honte, la réputation, le caractère qu'on peut avoir aux yeux des hommes, tout s'efface devant le sentiment de *ce que Lui est*. Quand la grâce atteint le fond du coeur, tout le reste est facilement abandonné. Un lien s'était formé entre l'âme de cette femme et Christ: «Ta foi t'a guérie; va-t-en en paix». Le Seigneur apporte la paix et une consolation parfaites dans l'âme de cette femme: car il ne guérit pas seulement, mais il se fait connaître aussi. La femme ne doit pas seulement être guérie, mais elle doit recevoir de sa bouche l'assurance de la paix.

Dans ce moment, quelqu'un vient de chez Jaïrus, disant: «Ta fille est morte; ne fatigue pas le Maître», car ces gens pensaient que Jésus pourrait bien peut-être guérir la jeune fille aussi longtemps qu'elle serait encore vivante; mais maintenant qu'elle était *morte*, ils supposaient qu'il ne pouvait plus rien. Dans cet état la jeune fille est une image d'Israël qui est *mort* devant Dieu, comme le sont les nations, assurément. Mais Jésus répond, disant : «Ne crains pas; crois seulement, et elle sera sauvée». Et quand il arrive dans la maison, il ne laisse entrer personne que Pierre et Jacques et Jean (les colonnes de la gloire future, pour le temps où il viendra comme la résurrection et la vie pour la nation morte) et le père de la jeune fille et la mère.

Nous trouvons donc, dans ce chapitre, un tableau de ce qui s'accomplissait alors et de ce qui arrivera dans l'avenir. La semence, «la parole» est semée; nous apprenons quel effet elle produit, l'usage que l'homme en fait. Dieu nous fournit l'explication de tout ce qui arrivait et qui était parfaitement connu et arrêté dans sa pensée; et si un orage s'élève, et si Christ paraît dormir et semble insensible au danger, quoique «Celui qui garde Israël ne sommeille ni ne s'endorme» (Psaumes 121), comme disciples nous sommes dans la nacelle avec lui. Qu'il nous donne de nous reposer sur cette assurance en toute simplicité et sans laisser nos coeurs se tourner ailleurs, car Christ est dans la nacelle aussi bien que l'eau. Il faut seulement que le regard de la foi demeure arrêté sur Lui; et alors, adviene que voudra, nous dirons: «Qui nous séparera de l'amour du Christ?... Au contraire, dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés» (Romains 8). Plus alors il y aura de difficultés, plus aussi il y aura de bénédiction, à cause de l'exercice de la foi.

## Chapitre 9

Après nous avoir fourni au chapitre 8 un tableau de tout ce qui s'accomplissait, si je puis dire ainsi, le Seigneur, au chapitre 9, soulève la grande question quant à sa propre personne: Qui était-il? Et puis il dit à ses disciples que quelques-uns d'entre eux verraient sa gloire, car la montagne de la transfiguration montre ce que sera la gloire du royaume. Pierre parle de cette scène comme de «la puissance et de la venue de notre Seigneur Jésus Christ», «lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique étant avec lui sur la sainte montagne» (2 Pierre 1: 16 et suivants). Mais c'était un témoignage final ici que les

disciples étaient appelés à rendre, quoique la gloire dût venir; et comme preuve de ce caractère de leur témoignage, les disciples devaient secouer la poussière de leurs pieds lorsqu'ils n'étaient pas reçus. Il est intéressant de remarquer toutes les circonstances qui mettent en évidence le fait que c'était le Seigneur lui-même qui était là, et qui mettait ainsi Israël à l'épreuve. Il opérait des miracles et pouvait conférer à d'autres le pouvoir d'en accomplir, nous l'avons vu; mais ici il ne confère pas seulement la puissance à qui il veut individuellement, il fait quelque chose de plus: il confère la puissance à un *certain nombre d'hommes réunis*, leur donnant puissance et autorité sur les démons.

Nous avons signalé trois choses en rapport avec le témoignage du Fils de l'homme: 1° le témoignage de Dieu à son sujet; 2° la misère de l'homme ôtée par lui; et 3° les démons chassés, triple preuve que c'était réellement le Seigneur qui visitait ce monde en grâce et en puissance. La manifestation de la puissance aura lieu quand le moment sera venu; mais le Seigneur, en sa personne, introduisait la manifestation de ce qui alors sera plein et parfait, et qui était ainsi une anticipation «des miracles (litt.: puissances) du siècle à venir», dont parle l'épître aux Hébreux (6: 5). Ce n'est pas ici la rédemption, mais l'exercice de la puissance vis-à-vis de l'inimitié de l'homme contre le Seigneur; et les hommes n'ont pas voulu de lui quand il s'est ainsi présenté.

Verset 3 et suivants. Le Seigneur envoie ses disciples; et en faisant ainsi, il règle toutes les circonstances du chemin qu'ils auront à parcourir: tandis qu'il était avec eux, il pourvoyait à tout ce qu'il leur fallait; — ils ne manquaient de rien (comparez Luc 22: 35). La puissance du Seigneur était là pour prendre soin d'eux partout où ils allaient. Plus tard, lorsqu'il fut sur le point de les quitter, il leur dit de prendre une épée leur montrant qu'ils auraient à se garantir eux-mêmes, pour ainsi dire; mais tandis qu'il était avec eux, il les gardait et prenait soin d'eux. Ainsi à propos de l'ânon sur lequel il devait entrer à Jérusalem, il montre son autorité royale et divine à la fois, disant: «Le Seigneur en a besoin» (Luc 19: 29-34). — Les disciples s'en vont, prêchant l'évangile et guérissant partout. Alors s'élève la question de sa personne: «Hérode... étant en perplexité de ce que quelques-uns disaient que Jean était ressuscité d'entre les morts...»; Jésus voulait que les consciences fussent exercées à son sujet. Deux choses, on le voit, sont mises en évidence dans l'homme par cette question: d'un côté, la curiosité est excitée, — d'un autre côté, la perplexité et la crainte.

Versets 7-9. Jésus poursuit son chemin, et partout où il y a une oreille pour entendre, il est pour l'homme le ministre de la *grâce du royaume*.

Versets 11-12. Les disciples lui demandent de renvoyer la foule, «afin qu'ils s'en aillent aux bourgades et aux champs d'alentour et s'y logent et trouvent des vivres». Non, dit le Seigneur, «vous, donnez-leur à manger». Il ne dit pas qu'il les nourrirait, mais il communique à d'autres la même puissance qu'il avait lui-même, et il veut exercer leur foi dans ce qu'il pouvait faire par eux. Ceci s'applique à l'église, maintenant: la foi use de la puissance qui est dans le Chef (la Tête). «Vous, donnez-leur à manger». Ce que Jésus attendait, c'est que la foi usât de sa puissance divine, de ce que les disciples voyaient en

Lui. Nous devrions ainsi compter sur la puissance qui est dans le Chef. Le Seigneur mettait la foi des disciples à l'épreuve: «Vous, donnez-leur à manger». Mais, non, hélas! ils n'avaient pas de foi; ils faisaient le compte de leurs ressources: «Nous n'avons pas ici plus de cinq pains et de deux poissons!». Il en est ainsi de nous! Nous n'avons point de foi! De la mémoire n'est pas de la foi. Il frappa le rocher et les eaux jaillirent et les ruisseaux débordèrent. Mais pourrait-il bien donner aussi du pain? Il nous donne de l'eau, mais peut-il nous donner de la nourriture? Nous savons qu'il a fait cette chose; mais pourrait-il bien aujourd'hui faire cette autre chose? Il faut que nous sachions compter sur l'énergie de l'amour du Seigneur et nous attendre à ses soins pour nous. Quand il dit à ses disciples: «Vous, donnez-leur à manger», ils auraient dû s'attendre à ce qu'il leur donnerait la puissance pour faire ce qu'il leur disait. Jéhovah était au milieu d'eux, exerçant sa puissance; mais leur réponse trahit leur affreuse incrédulité. L'incrédulité exclut Dieu et se réduit à ce qu'elle voit: «A moins que nous n'allions et que nous n'achetions de quoi manger...». Mais lui les fit asseoir par rangs de cinquante chacun... «et ils mangèrent tous et furent rassasiés». Le Psaume 132 avait dit: «Je rassasierai de pain ses pauvres»; et ici en Jésus cette parole s'accomplissait. Le psalmiste parlait de leur Roi. Jéhovah avait choisi Sion; il l'avait désirée pour sa demeure; et ici il montrait par un miracle qu'il était là pour accomplir sa promesse car il rassasiait de pain leurs pauvres. Il ne transmettait pas seulement la puissance par ses disciples, mais il était *lui-même* au milieu d'eux; non pas seulement comme un homme, un messenger; mais selon l'expression de Hébreux 2, la parole «commença d'être annoncée par le Seigneur». Il était, Lui, «l'Apôtre». D'autres furent envoyés après Lui; mais lui vint le premier comme l'Apôtre d'Israël. — C'est une chose bien solennelle de penser que le Seigneur a réellement visité ce monde! Il est venu et il s'est présenté d'abord à son peuple d'Israël; mais Israël ne voulut pas de lui! Nous apprenons ainsi quel est le monde dans lequel nous sommes. Dieu agit maintenant en grâce envers les hommes, quoique son Fils ait été rejeté.

«Et de ce qui leur restait, on ramassa douze paniers de morceaux». Remarquez en passant, que le nombre *douze* est l'expression du pouvoir exercé en rapport avec le gouvernement: il y a douze apôtres, douze portes de la ville dans l'Apocalypse, etc.

Jusqu'ici nous avons vu Christ se présentant au milieu d'Israël comme le Messie: maintenant le voici un homme dépendant, priant. Il était Emmanuel, Dieu avec nous; il était Fils de David, il était Fils de l'homme: il résume en Lui toutes ces gloires. Alors il soulève au milieu des disciples la question: «Qui disent les troupes que je suis?» (versets 18 et suivants). «Et répondant ils dirent: Jean le baptiseur; d'autres Elie, etc.»; les uns une chose, les autres une autre. Mais Pierre dit: «Le Christ de Dieu!» — sur quoi Jésus leur défend de dire cela à personne. C'était la foi, quelque faible qu'elle fût, qui avait dicté la réponse de Pierre; c'est pourquoi il n'a pas besoin d'y réfléchir. Avec une parfaite assurance, il dit: «Le Christ de Dieu!» La foi fait toujours ainsi. Quand l'Esprit de Dieu applique la vérité avec puissance, il n'y pas dans l'âme d'incertitude à son égard. Un homme peut croire ou ne pas croire que Christ est le Fils de Dieu; mais son esprit peut travailler et l'amener à penser

peut-être: Je ne l'aime pas assez pour être sauvé, et ainsi l'incertitude entre dans l'âme. Mais quand l'Esprit montre avec puissance que quiconque confesse que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, alors je le crois, et je vois que Dieu «ne se souviendra plus» de mes péchés. L'Esprit peut conduire un homme à penser aux conséquences d'une vérité.

Verset 21. Le Seigneur laisse maintenant ce qui a été déjà mis en évidence, et il se présente à ses disciples comme le Fils de l'homme; et comme tel il va souffrir, il sera crucifié. Il faut par conséquent qu'ils sachent prendre leur croix et le suivre. Jésus leur annonce quelque chose de tout nouveau: Il allait être rejeté et crucifié; puis il ressusciterait le troisième jour. Il ne reste pas sur le terrain *messianique*, mais il place l'espérance des siens dans une sphère qui est entièrement au delà de celle qui se rattache au Messie. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et me suive». «*Chaque jour*», — là est l'épreuve. Un homme, par un mouvement héroïque, pourrait prendre sa croix une fois pour toutes, et il deviendrait un objet d'admiration pour plusieurs; on écrirait sur lui beaucoup de livres, peut-être; mais il est bien difficile de poursuivre son chemin chaque jour en se reniant soi-même et sans que personne en sache quoi que ce soit. Ce que le Seigneur disait revient à ceci, que si vous épargnez la chair dans cette vie, vous perdrez votre vie dans la vie qui est à venir: «Et que servira-t-il à un homme de gagner le monde entier, s'il se détruit lui-même et se perd lui-même?». Ou: «Que donnera un homme en échange de sa vie?». Il ne s'agit pas d'abaisser la vie au niveau de la chair; mais si vous faites la perte de votre vie ici-bas, vous la trouverez ailleurs, au dessus et au delà de ce monde; «car quiconque veut sauver sa vie la perdra; et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, celui là la sauvera». Faire abandon de ce monde pour la *vie éternelle* ou pour la misère éternelle, voilà ce dont il s'agit réellement! «Que profitera-t-il à un homme?». — Il faut de *toute manière* que vous fassiez la perte de ce monde: vous ne pouvez pas le conserver.

Là est la gloire du royaume; là est la manifestation de la gloire à venir. Ces affections et ces dispositions qui attirent l'âme vers Jésus ne peuvent trouver leur satisfaction ici-bas. «Ils montrent clairement qu'ils cherchent une patrie; c'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu»... (Hébreux 11: 13-16). «Quiconque aura honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans *sa gloire*». «Voici comme le Fils de l'homme et il vint jusqu'à l'Ancien des jours ... et il lui donna la seigneurie, l'honneur et le règne ...» (Daniel 7: 13). Mais il vient aussi dans la gloire du Fils de Dieu, la gloire de son Père et dans la gloire des anges. Les anges le servent Lui qui les créa, car ils ont été créés pour Lui aussi bien que par Lui, et ainsi ils le glorifient lui le Fils de l'homme, lui rendant la gloire qui lui appartient, car il n'a pas perdu un atome de sa gloire: «Tu l'as établi sur les oeuvres de tes mains ...». «Que tous les anges de Dieu lui rendent hommage». Au Sinaï il était entouré de cette même gloire: «La loi a été ordonnée par des anges...» ([Galates 3: 19](#)). «La cavalerie de Dieu se compte par vingt mille, par des milliers...» (Psaumes 68).

Nous trouvons maintenant la gloire manifestée sous ce triple caractère dont nous venons de parler (verset 26). Il apparaîtra dans cette gloire, quand il sera manifesté; et il aura honte de ceux qui auront eu honte de Lui parce qu'ils n'auront pas su renoncer à des avantages présents. Je ne parle pas ici de la maison du Père qui a, il va sans dire, un autre caractère. Il s'agit ici du royaume manifesté à la terre dans sa gloire.

Verset 28. «Et il arriva... qu'il monta sur une montagne pour prier». Ce détail ne se retrouve pas dans les autres évangiles. Le Seigneur allait montrer sa gloire à ses disciples, afin de faire connaître sa puissance et sa venue (voyez [2 Pierre 1: 16](#)); et d'après les autres évangiles, nous savons qu'*une semaine* après cet événement, il monta à Jérusalem où il devait être crucifié. — «L'apparence de son visage devint tout autre» (verset 29). Un changement complet a lieu ici. Jésus parle de son «départ», qu'il devait accomplir à Jérusalem, où il aurait dû être *couronné*, mais où il va pour être crucifié. Là, à Jérusalem, où cette corne de David devait germer, cette racine de David sera prise et crucifiée et mise à mort par des mains iniques. C'est ici qu'il faut chercher le centre profond de tout le changement qui s'accomplit. «Et voici, deux hommes qui étaient Moïse et Elie parlaient avec Lui». On peut considérer ce fait sous deux aspects différents. Nous pouvons l'envisager à un point de vue dispensationnel, regardant Moïse et Elie comme représentant respectivement la loi et les prophètes. A ce point de vue Moïse avait une place très particulière, car c'est par lui que la loi fut donnée; mais la place d'Elie était presque aussi importante parce que quoique les Juifs fussent dans une position bonne et vraie, ils y avaient failli et étaient déchus, — c'est pourquoi Elie s'en retourne à Horeb. Les autres prophètes ne furent jamais appelés à opérer des miracles; à part le fait du cadran d'Achaz (Esaïe 38: 8) nous n'entendons parler d'aucun miracle dans Esaïe, Jérémie, Osée, Habacuc, etc.... Ces prophètes envoyés de Dieu montraient que Dieu prenait soin d'Israël; mais dans tout ce que nous apprenons d'eux, il n'y a aucun événement qui ressemble à l'appel qu'Elie adresse à Israël pour le ramener à Dieu. Elie nous apparaît comme celui qui maintient la loi lorsque le peuple s'en est grossièrement détourné, quoique tous les prophètes, même jusqu'à Malachie (voyez Malachie 4: 4), rappelassent à l'observation de la *loi*.

Moïse et Elie disparaissent et Jésus est laissé *seul*. La loi avait disparu, la prophétie avait pris fin, et Christ reste *seul* et il allait être crucifié. Tout l'édifice bâti par la loi et les prophètes (non pas le témoignage rendu par eux, mais la loi comme donnée à l'homme dans la chair) est renversé, parce que l'homme en vint jusqu'à tuer le Seigneur venu en chair: tout est fini désormais. Pierre aurait voulu placer ensemble et comme sur la même ligne le Seigneur et ses deux compagnons: «Maître, il est bon que nous soyons ici; et faisons trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, etc....» Mais à ce moment Moïse et Elie disparaissent, et une voix de la nuée se fait entendre disant: «Celui-ci est mon fils bien-aimé; écoutez-le» (verset 35). C'est maintenant la justice de Dieu sans loi, en Jésus. La *loi* n'envoya pas Christ. Quelle loi eût-on pu imposer à Dieu pour qu'il l'envoyât? L'amour divin seul pouvait avoir une telle pensée. «La *grâce* règne par la justice» (Romains 5: 21). La loi était bonne et parfaite; mais Christ dépassait de beaucoup la loi. Moïse et Elie ne devaient

donc avoir aucune place avec Lui. Dieu le Père les fit disparaître quand Pierre désire de les associer à Jésus. Ils disparaissent: et ce fait est la chose importante pour nous. Chaque parole de la loi et des prophètes est la vérité de Dieu; mais la loi et les prophètes sont jusqu'à Jean. Maintenant le Fils de Dieu est le messager de l'amour du Père et celui qui accomplit la justice divine. Quand il est là, la voix dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le et Jésus est laissé *seul*.

Remarquez aussi que quand Moïse et Elie parlent avec Lui, ils sont occupés de sa *mort*. Une chose occupe le ciel et la terre: Jésus allait souffrir la croix là où il aurait dû être Roi. En pareille circonstance, le ciel et la terre n'avaient pas à s'entretenir d'autre chose que de sa mort. Il en est de même pour nous: le grand sujet qui doit nous occuper relativement au Messie, c'est qu'il mourut. Quoiqu'il eût pu détruire tout le mal qui était entré dans le monde, il faut qu'il meure, en grâce, je n'ai pas besoin de le dire. Tout doit prendre fin dans la mort, parce que la pensée de la chair n'est pas seulement sous la puissance de Satan, mais inimitié contre Dieu: c'est pourquoi il faut que le ciel parle.

Sion, le lieu même qu'il avait choisi, où Il avait été et où Il sera, le lieu spécial de la faveur de Dieu, doit être la scène de sa mort. C'est là qu'il est rejeté hors du monde qu'il venait sauver; c'est là que Celui en qui toute justice et toute perfection humaine et divine sont concentrées doit mourir. Toute la nature de l'homme, dans les circonstances les plus favorables, toute sa méchanceté en dépit de la publicité, de la patience et de la variété des voies gouvernementales de Dieu, sont manifestées là.

Moïse avait pu s'occuper de l'homme comme homme, et faire jaillir de l'eau du rocher pour le peuple, en réponse à ses murmures. Le prophète pareillement avait pu dire: «*Comparaisons ensemble*». «Remets-moi en mémoire, et plaidons ensemble». Mais maintenant c'en est fait de tout cela. Dieu avait cultivé sa vigne; il avait fait pour elle tout ce qui pouvait être fait. Il restait encore une chose, — la meilleure, — son Fils. Il l'envoya; et ils le jetèrent dehors et le tuèrent. Désormais le témoignage au sujet de l'homme est celui-ci: il a «mis à mort le Prince de la vie»; il a «renié le Saint et le Juste» (Actes des Apôtres 3: 13). Nous n'avons jamais de paix jusqu'à ce que nous ayons trouvé le pardon par le Christ, à la croix. — Ici apparaît un vrai tableau du ciel; mais toutes les voies intermédiaires de témoignage manquent complètement de ce que nous trouvons en Christ sur la croix, parce que la vérité quant à ce que l'homme *est* réellement leur fait défaut, cette vérité qui ne fut mise pleinement en évidence que lorsque l'homme «mit à mort le Prince de la vie».

Quand Jésus abandonne sa position de Messie, il prend celle de Fils de l'homme qui doit souffrir et puis être élevé dans le ciel. Il n'est plus là comme le Chef d'Israël sur la terre, mais comme le Christ céleste, car il prend sa place dans le ciel quand il est rejeté par l'homme ici-bas; et ce grand fait devait donner un caractère au sentier de ceux qui le suivent. Ce caractère est double, savoir la réjection sur la terre et puis une place céleste. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et me suive» (verset 23). Le Seigneur montre à ses disciples que l'appel céleste implique la croix ici-bas: il en a été ainsi pour Lui-même. La place glorieuse qui lui est

donnée dans le ciel dépendait, dans les conseils de Dieu, de la croix qu'il porta comme Homme. «Il s'abaissa Lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix; ... *c'est pourquoi* aussi Dieu l'a haut élevé, et lui a donné un nom au dessus de tout nom...» (Philippiens 2: 6-11). La croix fut pour lui le chemin du ciel; et si nous devons avoir une place dans le ciel, il faut que nous passions par le même chemin. La croix était pour la destruction du péché et pour la destruction du «moi» dans lequel habite le péché. Il en est de même pour nous; c'est pourquoi Jésus dit: «Vous, gardez bien ces paroles que vous avez entendues, car le Fils de l'homme va être livré entre les mains des hommes». Nous avons besoin de l'appel céleste pour recevoir la puissance qu'il nous faut pour prendre et porter la croix; et c'est en même temps dans la mesure selon laquelle nous mourons aux choses d'ici-bas, que les choses célestes sont réalisées par nous. Quand le sang du sacrifice était porté au dedans du voile, la victime était menée hors de la porte: nous avons à sortir ainsi «hors du camp, portant son opprobre» (Hébreux 13: 11-14); et si nous saisissons la valeur du sang et que nous entrons au dedans du voile, nous prenons place là où la victime était brûlée, *hors du camp*; car tandis que nous sommes en Esprit là où le sang a été porté, au dedans du voile, nos corps sont là où le corps de la Victime a été brûlé, c'est-à-dire hors du camp. Le judaïsme plaçait l'homme dans une position intermédiaire: le Juif n'entrait pas au dedans du voile, et il ne sortait pas hors du camp (Hébreux 8: 10; 13: 10, 11). Christ allait prendre une autre place, et ses disciples doivent l'y suivre; et alors, pour les fortifier à cet effet, il leur montre la gloire de la position céleste. «Il prit avec lui Pierre et Jean et Jacques, et il monta sur une montagne pour prier, etc.» (verset 28). La partie céleste du royaume est représentée ici par Christ, Moïse et Elie; — la partie terrestre par les disciples (et il y a une partie qui fait allusion à l'Eglise ici-bas, à sa position sur la terre). Pierre parle de toute cette scène comme «de la puissance et de la venue de notre Seigneur Jésus Christ» (2 Pierre 1: 16). Christ lui-même dans la position de l'homme dépendant, c'est-à-dire priant, prend ses trois disciples avec lui sur une montagne. «Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil», endormis en la présence de la gloire, comme ils l'ont été à Gethsémané, — montrant ainsi ce que c'est que la nature humaine. Elle est sans force, dans la souffrance ou dans la gloire, pour fixer son attention sur Christ et les intérêts de Christ.

Moïse et Elie apparaissent dans la même gloire que le Seigneur; et nous, nous sommes les compagnons de Christ dans la même gloire, la gloire du royaume dans son caractère général, non pas, je n'ai pas besoin de le dire, la gloire essentielle de Christ. «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste» (1 Corinthiens 15: 49), c'est-à-dire du Fils de Dieu dans la gloire. Nous savons que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2). «Quand Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 2). Notre part n'est pas d'être bénis sous le sceptre de Christ, mais d'être avec Christ. «Nous apparaîtrons avec lui en gloire», avec lui dans la même gloire. Nous attendons le Seigneur Jésus Christ des cieux comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire...» (Philippiens 3: 20, 21). Nous serons avec lui et semblables à lui; nous le serons tous, les uns

comme les autres, quoiqu'il doive y avoir différents degrés de gloire pour l'un et pour l'autre, car la mesure de Paul ne sera pas celle de chacun. Nous parlons ici de la gloire commune, et nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils» (Romains 8: 29). «La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée» (Jean 17: 22).

Moïse et Elie sont parfaitement à leur aise dans la gloire; ils s'entretiennent familièrement avec Jésus; — ils ne lui présentent pas une requête, ils ne sont pas à ses pieds, quoique cette place précieuse nous appartienne aussi. Cette partie céleste de la scène est l'image de la *communion*, de la liberté familière de relation, qui est la même que celle des disciples sur la terre, quoique plus excellente. Sur la sainte montagne, dans la gloire, les compagnons de Christ avaient une intelligence plus profonde de ce qui les occupait que les disciples, mais c'était le même sujet qui les occupait. Nous apprenons ainsi quel est le genre de relation que nous avons avec Jésus maintenant, car nous appartenons à la partie céleste du royaume.

Le sujet de l'entretien du Seigneur avec Moïse et Elie n'est pas moins digne de remarque. C'est une chose toute nouvelle, car Christ aurait dû être un Roi. Mais l'homme était pécheur, et il fallait que le conseil déterminé de Dieu s'accomplît, savoir *la rédemption*: Jérusalem était la cité royale, et c'est là que son «départ» devait s'accomplir, là où il aurait dû être reconnu comme Roi. Il y avait complète intimité entre Lui et ceux qui parlaient avec lui quant au sujet qui occupait son cœur; car ils parlaient de sa mort. Plus tard, il dit à ses disciples quelles seraient pour eux les conséquences de cette mort: il fallait qu'ils se renonçassent eux-mêmes. «Vous, gardez bien ces paroles que vous avez entendues...». Le grand sujet qui occupait le cœur de Dieu devait être celui-là, pour nous. Une autre chose, c'est que c'est la gloire qui nous rend capables de parler de ce sujet. Nous ne pouvons pas en parler avant que nous ayons la paix avec Dieu par la connaissance du pardon des péchés. Aussi longtemps qu'un homme ne connaît pas ce pardon, il faut qu'il vienne à Dieu dans sa misère et qu'il trouve le pardon; mais quand il l'a trouvé, il peut le contempler et en jouir. En outre, Dieu voyait tout ce qui se passait dans l'âme de Christ quant à l'obéissance jusqu'à la mort... Nous ne cesserons jamais d'avoir de l'intérêt pour ce sujet glorieux; quand nous serons auprès du Père dans la gloire, il sera le thème absorbant. Christ dit Lui-même: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin...» (Jean 10: 17): combien plus *nous* ne l'aimerons-nous pas pour ce même motif? Pensez à ce que ce devait être que d'être occupé avec Christ de sa «mort»! Pensez à la connaissance qu'il avait de ce qu'il allait faire! Il savait ce qu'était l'homme, ce qu'était le conseil de Dieu. Il vint pour «réconcilier toutes choses avec Lui-même» (Colossiens 1: 20); et il accomplit si effectivement cette oeuvre de la réconciliation que l'oeil de Dieu ne pouvait plus voir que l'effet de ce sang en ce qui était lavé par lui. Le Christ rejeté un Sauveur! — et ce sujet le fond de la communion avec Christ lui-même! Car «ils parlaient de sa mort».

Pierre dit: «Maître, il est bon que nous soyons ici; et faisons trois tentes, etc.» et immédiatement il y eut une voix de la nuée, disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le!». L'effet de ce que Pierre voyait, fut de le porter à placer Moïse et Elie sur le



même niveau que Christ. Nous avons parlé de ce sujet plus haut, l'envisageant à un point de vue dispensationnel, la loi et les prophètes étant associés avec Christ; mais comme nous l'avons dit, on peut considérer la scène à un autre point de vue, remarquant que ce qui caractérisait le Fils lui était particulier. Rien ne pouvait être placé sur le même niveau avec Lui. C'est pourquoi nous trouvons ici le témoignage que le Père rend au Fils: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé...!». Quand une fois un homme connaît le Sauveur, quoiqu'il sache aussi qu'il Lui sera semblable quand Il sera manifesté et que tous les saints lui seront semblables également, Christ cependant a la suprématie dans son coeur. Il est seul béni, étant souverain dans le coeur, en même temps qu'il est l'objet de la foi. Je prends mon plaisir dans les saints, mais Christ est le seul objet de la foi. J'entre dans cette communion avec le Père; j'ai les pensées du Père au sujet du Fils et les pensées du Fils au sujet de l'oeuvre; j'ai communion avec le Père et avec le Fils. Nous ne pouvons pas avoir communion avec le Père au sujet de l'oeuvre de la rédemption parce que le Père n'a pas été fait homme. Remarquez que le Père ne dit pas: Ceci est mon Fils que vous devez adorer et admirer, mais il parle de ses propres pensées quant à Lui, disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé». Pourquoi «bien-aimé»? Le voici: «C'est pourquoi le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie». Ainsi je sais que j'ai une même pensée avec le Père, quand je trouve ma joie dans le Fils et dans la mort du Fils. Le Père, je le répète, communique ses propres pensées au sujet du Fils, et par la puissance du Saint Esprit ces pensées sont versées dans mon âme; et comme conséquence, je sais que celui qui a la vie éternelle ne viendra jamais en jugement (voyez Jean 5: 24).

Remarquez aussi comment ils entrèrent dans la gloire excellente. Une nuée vint, qui les couvrit de son ombre. La nuée est le «Shechinah», le lieu de la demeure de Dieu, qui avait été donné au peuple pour le conduire à travers le désert, et Israël devait marcher ou s'arrêter, selon que la nuée se levait ou s'arrêtait (voyez Nombres 9). La nuée était la présence divine. «Et ils eurent peur comme ils entraient dans la nuée». Ils ne sont pas protégés par la nuée comme Israël l'avait été et comme il le sera plus tard, «car sur toute gloire il y aura une couverture» (Esaïe 4: 5, version anglaise), mais ici ils entrent dans la nuée; et entrer dans la nuée, c'était entrer dans la présence du Père, maintenant un lieu d'habitation pour nous. C'est de là que la voix du Père se fit entendre: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé...»; c'est de là qu'ils apprirent qui était ce Fils. Il avait été avec eux comme l'un d'eux. Il était le Fils bien-aimé du Père, dans une position digne d'adoration, mais le compagnon de leurs coeurs. *Lui* les amenait «au Père», la seule place dans laquelle la rédemption nous introduit, pour ce qui est de notre relation avec Dieu. Jusqu'à ce qu'un homme connaisse la rédemption et soit amené dans la présence du Père, il ne peut jamais savoir ce que c'est que l'amour du Père; mais une fois qu'il est arrivé là, il ne peut jamais connaître la fin de cet amour. C'est un genre d'amour que le prodigue (Luc 15) ne connut jamais avant qu'il fût dans les bras de son père. Il avait des doutes et des craintes pendant qu'il s'en allait vers lui, et des pensées quant aux mercenaires, mais rien de tout cela quand il fut dans la maison de son père. Cet amour n'est connu que par l'enseignement du Saint Esprit en nous, — dans la nuée, — Dieu en nous. C'est dans la présence de la gloire, réalisée

par la foi maintenant, que nous connaissons la puissance de la rédemption, et par sa gloire et sa vérité elle efface toutes les autres relations.

Remarquez *quels* sont ceux à qui cette gloire est révélée. Ce sont des saints vivants sur la terre, Pierre, Jacques et Jean; et il en est de même pour nous. Les vérités écrites dans ce livre ne nous sont pas données pour les connaître dans le ciel. Est-ce que l'amour du Père ne serait connu que lorsque nous serons dans le ciel? La rédemption serait-elle connue seulement là? La relation de Dieu avec ceux qui étaient sur la terre était-elle moins intime que l'était sa relation avec ceux qui étaient dans le ciel? Nullement. La communication de Dieu est adressée à Pierre, à Jacques et à Jean, non pas à Moïse et à Elie. La voix du Père était pour des hommes sur la terre. Nous apprenons ici la réjection de l'homme, et la grâce qui nous a amenés à avoir une part dans la gloire.

Dans ce qui suit (versets 57 et suivants), nous voyons le Seigneur descendant au milieu de la foule de ce monde; il ne reste pas sur la montagne. Nous pouvons écouter et jouir; mais il faut que nous descendions de la montagne et que nous passions à travers ce monde. Le Seigneur descend, et rencontre trois choses: une grande foule, la puissance de Satan et l'incrédulité des disciples. Il ne se tient pas à l'écart ici, mais il s'approche d'une foule. Quel tableau de détresse nous trouvons ici! — Le fils d'un homme qui avait un démon, et le cœur du père plus torturé que le corps du fils! Le monde pleurera jusqu'à ce qu'il soit las de pleurer, et puis il recommencera son même train.

Nous avons vu plus haut comment le Seigneur était venu dans la manifestation de sa puissance et avait lié l'homme fort. Les disciples n'ont «pas pu» le faire. Le pouvoir de Satan reste le même jusqu'à ce jour, Satan n'est pas littéralement jeté dehors; il reste «le chef du monde» (Jean 14: 30), caractère qu'il a acquis et non pas perdu par le christianisme. Il sera lié; son pouvoir sera renversé de fait, et non pas seulement pour la foi (voyez Apocalypse 20: 1-3; 7-10). La question, quant au droit de Satan, devait être vidée. Qu'est-ce que le Seigneur dit de lui? «Maintenant est le jugement de ce monde. Maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors» (Jean 12: 31). Son droit, c'est: «il sera jeté dehors»; mais Christ n'a pas encore exercé ce pouvoir. C'est pourquoi, dans les épîtres, l'Écriture parle de Satan comme régnant encore dans ce monde. Dans l'épître aux Ephésiens, elle l'appelle «le prince de l'autorité de l'air», «l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance». Plus loin elle parle des «dominateurs de ces ténèbres...» (Ephésiens 2: 2; 6: 12). Quand «les puissances du siècle à venir» sont pleinement manifestées, Satan sera jeté dehors entièrement; mais la scène que nous avons ici devant nous, et d'autres, montrent qu'il était alors présent et actif, comme il l'est encore. Le Seigneur dit: «Jusques à quand serai-je avec vous etc.?» Non pas parce que Satan était présent, mais parce que les disciples ne savaient pas user de la puissance qu'il avait apportée ici-bas; et c'est là ce qui mettait fin à la dispensation. Il en sera de même de celle dans laquelle nous nous trouvons. La puissance et la bonté de Dieu amenèrent Christ dans le monde; mais l'incapacité de l'homme à croire, pour user de cette puissance, mettra fin à la dispensation actuelle. Ainsi nous lisons dans l'épître aux Romains, chapitre 11: 22: «La bonté envers toi, si tu persévères dans cette

bonté, puisque autrement toi aussi, tu seras coupé». Mais jusqu'à ce que la grâce cesse, la porte est ouverte pour que nous trouvions notre refuge auprès de Christ. Pendant qu'il était ici-bas, dès que le père de l'enfant eut recours à Lui, il chassa le démon. Aussi longtemps que la grâce de Christ est à l'oeuvre, lors même qu'il n'y aurait qu'un seul croyant sur la terre et que tout le reste serait en chute autour de lui, le fidèle trouvera la puissance de Christ prête à s'exercer en sa faveur. Il est impossible que le besoin d'une âme ne soit pas satisfait, parce que, comme Christ est là, à qui on peut aller, on trouve du secours en lui. Quelque sombre que la dispensation puisse être, il y a toujours de la part de Dieu pour le fidèle exactement la grâce qui lui est nécessaire pour la position où il se trouve; non pas que Dieu veuille que nous fermions nos yeux à l'obscurité qui nous entoure, car si nous ne prenons pas garde à l'état de ruine au milieu duquel nous nous trouvons, la conscience est en mauvais état. Si je suis disposé à dire: «Pourquoi Christ ne resterait-il pas?» lorsqu'il dit: «Jusqu'à quand serai-je avec vous?» je suis insensible à l'état de chose qui m'entoure; mon âme n'est pas en état de répondre à ce que demande l'amour de Christ pour l'église; mais d'un autre côté, si je ne sais pas regarder en haut et compter sur la grâce de Christ pour satisfaire à tous les besoins qui se rattachent à un pareil état de chose, quelque mauvais qu'il soit, je suis sans force.

Verset 45 et suivants. «Et tous furent étonnés de la grandeur de Dieu». Il est bien humiliant de voir combien ils étaient *étonnés*. Ils ne témoignaient pas d'étonnement quant à la puissance du mal, et ils auraient dû compter assez sur la puissance de Christ pour être étonnés si cette grande puissance ne s'était pas exercée. Christ les ramène à la croix; «Vous gardez bien ces paroles que vous avez entendues, car le Fils de l'homme va être livré entre les mains des hommes». Vous auriez dû être capables de recevoir cette puissance, mais il faut maintenant que vous connaissiez, non seulement la puissance de Christ, mais la croix d'un Christ rejeté. «Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux». Nous avons plus à nous réjouir d'avoir nos noms écrits dans les cieux, que si un miracle devait être opéré demain: il y a plus de bénédiction à connaître la croix qu'à jouir de cette puissance qui chassait les démons. Christ eût voulu que les disciples eussent compris que le reconnaître comme le rejeté des hommes valait bien mieux que de recevoir de lui cette puissance des effets de laquelle ils venaient d'être témoins. Chers amis, vous ne pensez pas à ce que *Dieu* fait dans ce moment, si vous ne voyez pas qu'il ne s'agit pas maintenant de puissance sur la terre, mais de réjection.

Verset 46. «Et il s'éleva au milieu d'eux une question, celle de savoir lequel d'entre eux serait le plus grand». Quelle révélation dans ce fait! Quel égoïsme pénètre tout! Même quand Jésus mange la dernière pâque avec eux et qu'il institue la cène avant de souffrir, les disciples font de même: ce détail nous est fourni par Luc dans lequel sont mises en évidence tant de choses relativement à ce que l'homme est.

Nous voyons donc, d'après ce qui précède, qu'il faut que nous descendions de la montagne, — non pas pour être sans Jésus, mais pour apprendre ce que l'homme est.

Il n'est pas nécessaire de descendre de la montagne, comme disent quelques-uns, de peur que nous ne nous élevions là, car nous ne nous élèverons jamais tant que nous serons sur la montagne. Comme Pierre, nous pouvons être effrayés; mais nous ne nous enorgueillissons jamais quand nous sommes dans la présence de Dieu; c'est quand nous sortons de cette présence que nous sommes en danger. Paul ne s'enorgueillit pas outre mesure quand il se trouva dans le troisième ciel; mais après qu'il en fut descendu, il eut besoin d'une écharde en la chair, afin qu'il ne s'élevât pas (2 Corinthiens 13).

En outre, il y a une nécessité historique pour nous de passer par ce monde; mais Jésus était tout autant avec ses disciples quand ils descendirent de la montagne, que lorsqu'ils étaient sur la montagne, et c'est là notre consolation et ce qui doit nous encourager. Ne pensons pas un instant que nous ayons perdu Christ. Nous avons à le servir, à marcher avec lui, à apprendre de lui, et à discerner sa patiente grâce envers nous dans toutes les circonstances et tout le long de notre chemin. — Que le Seigneur, pendant que nous traversons ce monde, nous donne de connaître quel Christ nous avons, gardant nos cœurs purs du monde qui nous entoure, en sorte que, soit que nous ayons un avant-goût de la gloire ou que nous traversions la foule de ce monde, il *nous* soit toutes choses, comme il est toutes choses de la part de Dieu *pour* nous.

Verset 46 et suivants. Le Seigneur montre maintenant à ses disciples la place qu'il leur convient de prendre sur la terre. Ils ne sont pas appelés à être associés avec lui comme le Messie dans une gloire terrestre; la gloire du ciel, ils ne peuvent la posséder qu'à la fin; en attendant ils ont à prendre leur place avec lui dans la réjection. Ils étaient ainsi mis à l'épreuve, car dans ce chemin ils avaient à abandonner des choses qui étaient très bonnes en elles-mêmes: il fallait qu'ils haïssent père, mère, femme, etc., ne tenant pas compte de toutes ces relations terrestres qui avaient un droit sur eux et qui l'avaient particulièrement sur eux comme Juifs: «Honore ton père et ta mère». Toutes ces relations, quelque bonnes qu'elles fussent, ne pouvaient pas demeurer, à côté de la croix. Il fallait que tout fût sacrifié, que tout ce qui liait l'homme avec la terre fût entièrement rompu pour la foi, quand Christ était rejeté. Le caractère du monde a été pleinement manifesté en ce qu'il a rejeté Christ; ses oeuvres étaient mauvaises, et il rejeta la lumière. L'incarnation qui aurait dû être le lien pour amener la bénédiction de l'homme est rejetée; Christ accomplit la rédemption par sa réjection sur la terre, et il a une place dans le ciel. Ce fait change le caractère de toutes choses; il introduit le jugement du moi, ce qui n'aurait jamais eu lieu si Christ avait été couronné sur la terre. Mais «il a été livré entre les mains des hommes...». Celui-là, dont le nom même apportait la puissance et l'autorité, doit être livré. Si Christ avait eu sur la terre la place qui lui appartenait, le coeur de l'homme n'eût jamais été mis à l'épreuve, et cela par la raison que, si les hommes avaient vu manifestées sur la terre toute la dignité et la gloire qui lui appartenaient, la grandeur de cette gloire eut flatté leur chair. Mais la chair ne peut pas hériter du ciel; et quelle place a-t-elle à la croix? La croix et le ciel sont là si merveilleusement associés; et pour la chair, il n'y a de place ni à l'une ni dans l'autre. Il y avait une séparation complète entre l'homme et Dieu, et Celui qui y aurait porté remède,

les hommes le crucifièrent. Alors toute pensée charnelle qui était en harmonie avec un pareil acte doit être jugée. Les disciples étaient à disputer entre eux lequel serait le plus grand, — non pas le plus grand dans le monde, mais le plus grand dans la gloire. C'était le «moi» après tout. Ils n'ont pas besoin d'en dire beaucoup; mais leurs *pensées* sont jugées. Dans la lumière, tout est jugé. Jacob, dès qu'il a la parole de Dieu qui lui dit d'aller à Béthel, se tourne immédiatement vers sa famille et vers tous ceux qui étaient avec lui, disant: «Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous» (Genèse 35: 1-5). Et pourquoi? — Parce que tout est mis à découvert dans la présence de Dieu. Jacob a pu recevoir la bénédiction avant d'aller à Béthel; mais quand il se trouve devant Dieu, les idoles sont jugées. Quand il est délivré des idoles, il appelle Dieu «El-Bethel», le Dieu de Béthel. Les disciples raisonnaient entre eux lequel serait le plus grand; et quand Christ voit leur pensée, «il prit un petit enfant et le plaça auprès de lui, etc.». Nous apprenons ainsi quelle est notre place: nous devrions rechercher la dernière place, quoiqu'elle ne puisse jamais être notre part, parce que Christ l'a prise. Il s'abaissa sous le péché, sous la colère, sous la mort. Il prit la place la plus basse parce qu'il était le Serviteur de tous. C'est la place vraiment bénie pour nous; mais comme elle juge le «moi»! La croix juge le moi; — non seulement elle juge les idoles, mais le «moi».

C'est une grande bénédiction d'en avoir fini avec le «moi». Quand il y a place pour *Dieu*, nous pouvons être pleins de joie et de bonheur. Nous ne sommes pas humbles alors même que nous sommes occupés de notre néant ou de notre méchanceté; mais nous sommes humbles quand nous ne pensons pas à nous du tout. Quand nous apprenons notre néant et notre iniquité, nous sommes *humiliés*; si nous nous égarons loin du Seigneur, nous avons besoin d'être ramenés, et c'est là une opération humiliante. Il faut que nous jugions la chair en *nous-mêmes*. La juger dans un autre n'est pas difficile, mais ce qui nous manque, c'est de la juger en *nous*.

Verset 49 et suivants. Tout se dessine; le moment est venu: «Celui qui n'est pas contre vous est pour vous». Le Seigneur a conscience parfaitement de son entière réjection par l'homme; il l'a si complètement qu'il dit que celui qui n'était pas *contre* eux était démontré être *pour* eux. Christ était parfait; c'est pourquoi il était une pierre de touche parfaite pour les consciences des hommes; et pour autant que *Lui* est manifesté en nous, nous le serons aussi. Paul pouvait dire: «Si notre évangile est voilé, il est voilé pour ceux qui périssent...» (2 Corinthiens 4: 3). Comment se fait-il que Paul puisse parler ainsi? — Parce que l'évangile se répandait par lui aussi pur qu'il l'avait reçu. Jean dit: «Nous le lui avons défendu parce qu'il ne te suit pas avec nous». Voilà le résumé de tout: les disciples pensaient à eux-mêmes, non à Christ. Ils étaient occupés de leur propre importance, non de la gloire de *Christ*. S'ils avaient pensé à *sa* grandeur, ils se seraient réjouis de voir l'effet de son nom, — car cet homme chassait les démons en son nom, — et de voir comment son pouvoir était exercé par l'homme. Mais non, — ils sont occupés d'eux-mêmes autant que du Messie. Même *Jean* faisait servir ainsi le nom de Christ à rehausser sa propre importance. N'y a-t-il pas chez nous aussi quelque chose de semblable, une satisfaction dans ce qui élève le *moi*

aussi bien que Christ, au lieu que nous cherchions la gloire de Christ seul? Le Seigneur répond à Jean comme étant déjà absolument rejeté, anticipant l'heure qui approchait: «Celui qui n'est pas contre nous, est pour nous». L'égoïsme même de Jean met en évidence la grâce de Christ: Si vous trouvez quelqu'un qui sache user de la puissance de mon nom, *réjouissez-vous-en!*

Verset 51 et suivants. «Il ne se peut qu'un prophète périsse hors de Jérusalem» (Luc 13: 33). Je vais recevoir une part dans le ciel, et vous aurez la même part; mais, pour l'obtenir, il faut passer par la réjection ici-bas. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour, et me suive».

«Or il arriva comme les jours de son assumption s'accomplissaient, qu'il dressa sa face résolument pour aller à Jérusalem». «J'ai rendu mon visage semblable à un caillou», dit Esaïe (50: 7). Jésus accomplissait la volonté de son Père ici, comme dans toute sa carrière. La rédemption dut être accomplie par la *croix*. «Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes» (Hébreux 5: 8). Cette obéissance est la même qu'au commencement lorsqu'il venait au milieu d'Israël, disant: «Bienheureux, vous pauvres, etc.»; elle est plus *douloureuse*, et sans doute Christ sentait la différence; mais néanmoins il poursuit son chemin dans le même esprit et avec la même ferme résolution. «N'y a-t-il pas douze heures au jour? Si donc quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas...» (Jean 11: 9).

Il avait trouvé «sa viande» à faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé (Jean 4: 34), et il y avait de la joie pour lui en cela; mais dans la coupe de la colère qu'il allait boire maintenant il n'y avait point de joie. Il avait rencontré ici le mépris; là, il avait été frappé, rejeté du commencement à la fin; mais il n'avait rien rencontré qui fût pareil à cette coupe; c'est pourquoi il s'écria, disant: «S'il est possible que cette coupe passe loin de moi». Christ démontra sa perfection, car il sentit ce que c'était que d'être «fait péché». Sa sainte nature reculait devant cette coupe; toutefois il persévéra dans la même paisible, ferme et patiente obéissance, car «il dressa résolument sa face pour aller à Jérusalem», comme il fit toujours. Il connaît la volonté de son Père et il la fait; il tourne sa face vers le lieu où la volonté de son Père devait s'accomplir, ne regardant ni d'un côté ni de l'autre, mais *là*, — vers Jérusalem.

Nous aussi, selon la mesure dans laquelle notre oeil sera simple, nous suivrons le même sentier, marchant résolument vers la croix avec un seul but; et dans la proportion dans laquelle nous ferons ainsi, nous rencontrerons l'opposition de ceux qui ne dressent pas ainsi leur face. Mais le Seigneur dit: «Si quelqu'un me sert qu'il me suive» (Jean 12: 26). Paul s'appliquait à servir chaque jour, mais nous trouvons que le Saint Esprit lui avait défendu d'aller en Bithynie ou en Troade; et, cependant deux ans après nous lisons que «tous ceux qui étaient en Asie... ouïrent la parole du Seigneur» (Actes des Apôtres 19: 10). Il fallait que l'oeuvre de Dieu fût accomplie, mais il fallait qu'elle le fût au temps de *Dieu* et selon son commandement. Son serviteur n'avait qu'à suivre dans l'obéissance le chemin qu'il lui traçait: il en avait été de même de Moïse. La nature dirait de lui: Pourquoi ne pas rester à la cour de Pharaon afin que ceux qui sont là soient convertis, plutôt que de

l'abandonner? La chair ne peut pas comprendre ce à quoi la foi conduit. Ensuite après qu'il est sorti dans tout le zèle de son esprit, *l'énergie naturelle* intervient, mais alors il n'y a pas de délivrance; il faut que Moïse aille et qu'il soit berger quarante ans au désert pour être brisé et réduit à néant. Et quelle était la part d'Israël pendant tout ce temps? — Sa part était d'*attendre*. Alors, quand Moïse revient pour les servir, comment le fait-il? La chair réapparaît encore ici d'une autre manière. «Hélas! Seigneur, je ne suis point un homme qui ait ni d'hier ni d'avant d'hier la parole aisée...» (Exode 4: 10). Alors Dieu envoie Aaron avec lui, et l'oeuvre est faite dans la puissance de Dieu.

Verset 52 et suivants. «Et il envoya devant sa face des messagers; et, s'en étant allés, ils entrèrent dans une bourgade de Samaritains...; et ils ne le reçurent point parce que sa face était tournée vers Jérusalem». Son obéissance même, la simplicité de son oeil, qui le conduisent à faire la volonté de Dieu sans honneur, sans rien qui la rende attrayante ou qui lui fasse une réputation, sont la raison pour laquelle les Samaritains ne veulent rien avoir à faire avec Jésus. Remarquez l'opposition religieuse des disciples qui s'élèvent contre les Samaritains. Ceux-ci ne voulaient pas se soumettre aux voies de Dieu. *Christ s'y soumet*: c'est là la différence entre eux et lui; et les disciples demandaient que le feu descendît du ciel, comme avait fait Elie, et au lieu même où Elie fit le miracle. Dans leurs raisonnements charnels ils pensent que Christ est aussi digne qu'Elie de faire descendre le feu du ciel. C'est ici un autre genre plus subtil du «moi» que l'autre: il révélait l'apparence du zèle pour Christ; mais les disciples ne comprenaient pas le zèle de Christ; il n'était pas venu pour juger ni pour détruire la vie des hommes, mais pour *souffrir lui-même pour eux*. S'ils avaient compris les pensées de Dieu, ils se fussent soumis paisiblement. Pierre non plus ne comprenait pas la pensée du Seigneur quand il tira son épée et qu'il en frappa le serviteur du souverain sacrificateur. Tous les miracles d'Elie sont caractérisés par l'esprit de jugement, au contraire du service d'Elisée, qui avait reçu sa mission du ciel. Le témoignage *d'Elie* était un témoignage de jugement et de justice semblable à celui de Jean-Baptiste qui vint dans l'esprit et la puissance d'Elie, disant: «Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé et jeté au feu, et déjà aussi la cognée est mise à la racine des arbres». *Elisée*, au contraire, avait la puissance qui communique la vie, et il était un type de la grâce. Elie passa à *travers* le Jourdain, (en type, la mort); tandis qu'Elisée vient de l'autre côté du Jourdain, en résurrection.

Verset 56. «Et ils s'en allèrent à une autre bourgade». Ce n'est pas une chose agréable que d'être foulé aux pieds; mais Christ le fut. Notre part, c'est de faire bien, et de souffrir en faisant le bien, et de l'endurer patiemment; et est-ce là tout? Oui, et cela est agréable et digne de louange devant Dieu. Christ vint pour souffrir, pour endurer toutes choses pour l'amour de Dieu et des siens; et il n'aurait pas fait cela s'il avait fait descendre le feu du ciel sur les Samaritains. *Nous* sommes appelés à suivre Christ en portant le témoignage de l'amour de Dieu dans le monde dans toute notre marche au travers de ce monde. Le monde en a besoin. Nous ne devons rien rechercher pour nous-mêmes, mais avoir Christ pour objet.

Dans la dernière partie du chapitre, le Seigneur continue à montrer comment les liens avec le monde doivent être rompus.

Versets 57-58. «Un certain homme lui dit: Seigneur, je te suivrai partout où tu iras»; mais Christ met cet homme à l'épreuve: «Tu ne peux pas me suivre» si tu n'as pas fait ton compte d'être associé à Celui qui n'a pas où reposer sa tête; mieux vaudrait s'en aller aux oiseaux de l'air pour trouver un nid, ou aux renards pour trouver une tanière, qu'au Fils de l'homme pour avoir un chez soi dans ce monde. Il ne fallait pas venir à lui maintenant comme à Celui qui avait les promesses, mais comme à Celui dont le sort était d'être entièrement et absolument rejeté. Le suivre ne pouvait pas s'allier avec les aises et le confort ici-bas: il devait être livré entre les mains des hommes. Il en est de même lors de sa naissance: l'hôtellerie était pleine, mais pour lui il n'y avait point de place; et si quelqu'un avait besoin de lui et le recherchait, lui, que célèbrent les anges, il fallait qu'il s'en allât à la crèche.

Verset 59. «Et il dit à un autre: Suis-moi». L'homme dont il est question plus haut avait besoin de quelque chose en outre de Christ; ici où Jésus dit: «Suis-moi» une difficulté s'élève immédiatement. C'est lorsque le Seigneur *appelle* quelqu'un que les difficultés se font sentir. Celui qui disait, sans l'appel de Christ: «Seigneur, je te suivrai partout où tu iras», n'avait pas le sentiment de ces difficultés; mais celui qui était appelé dit: «Permetts-moi premièrement d'aller ensevelir mon père». Il s'en va présentement, mais un lien qu'il sent le retient. Jésus dit: «Laisse les morts ensevelir leurs morts»; laisse-les, il faut que tu les abandonnes pour me suivre. Vous pouvez penser que les choses de la terre n'ont pas de puissance sur vous; mais allez et essayez ce que c'est que de les avoir, et vous apprendrez l'étendue de leur pouvoir. Un homme retenu par une corde s'en va aussi loin que va la corde, mais quand il arrive au bout il est arrêté. Un père avait les premiers droits selon la nature, et particulièrement pour un Juif, mais Christ dit: Je t'appelle dehors dans la puissance de la *vie*; je fais valoir mes droits pour la vie que je t'ai donnée, et ils rompent toute chaîne ici-bas. Il s'agit d'une vie au milieu de la mort. Ce «*premièrement*» dans la réponse de celui qui est appelé et qui dit: «Permetts-moi premièrement d'aller ensevelir mon père», manifeste quelque chose qui va avant Christ, et qui fait dire à l'homme: Il y a quelque chose que *moi* je place avant *ton* appel. La mort était entrée, et le motif même que l'homme mettait en avant disait à Christ que les hommes étaient tous sous la mort. Il était parfaitement bon et juste que l'homme ensevelit son père; mais si la vie est venue et qu'il s'agisse de rédemption, d'être perdu ou sauvé, il faut se rendre à ce fait. A la lumière divine de la croix, Christ voyait tous les hommes morts; c'est pourquoi il dit: «Laisse les morts ensevelir leurs morts». L'unique et seule chose à faire maintenant, c'est de suivre Christ: il s'agit de mort dans le monde ou de vie en Christ. *Où se trouvent les affections?*

Verset 61. «Un autre aussi lui dit: Seigneur, je te suivrai; mais permets-moi de prendre premièrement congé de ceux qui sont dans ma maison». Dans le cas précédent, l'homme avait dit: Lorsque mes premières affections seront satisfaites, je viendrai et te suivrai. Il n'a rien de bon là; et le Seigneur répond: «Laisse les morts ensevelir leurs morts». Mais ici



l'homme n'avait pas rompu de coeur avec ceux qu'il avait laissés dans sa maison; il sentait qu'il fallait les quitter et cependant son coeur restait en arrière. Et Jésus lui dit: «Nul qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière n'est propre pour le royaume de Dieu». «Souvenez-vous de la femme de Lot». «L'homme incertain dans ses pensées est inconstant dans toutes ses voies». Si Christ n'est pas le *premier* et le *dernier*, il sera toujours le *dernier*, car la foi n'est pas en activité. La question est si nous marchons comme des gens qui comprennent ce que la croix nous dit. La croix soulève le voile, montrant le squelette de ce monde; et quand je vois cette sentence écrite sur tout ce qui est dans le monde, sur le «moi» aussi bien que sur les choses extérieures et sur nos liens d'affection avec elles, j'apprends qu'il faut renoncer à tout, mais Christ *lui-même* et l'amour qui est en lui sont là pour faire face à la difficulté. La croix jugera et doit juger le «moi», et elle manifeste la volonté aussi, car il y a beaucoup de volonté dans cette crainte de la croix. On parle des droits des affections, mais il n'y a pas réellement et seulement les affections de famille; mais la volonté qui lie au «moi» se fait sentir. Les affections naturelles sont très bonnes, — l'absence de ces affections sera même un signe des derniers jours fâcheux (2 Timothée 3: 3); mais si vous avez le pouvoir de vous juger vous-mêmes, vous découvrirez que le secret de plus d'une de vos excuses est là, en fin de compte: ainsi dans l'affliction, dans les séparations, etc. Ce n'est pas l'affection qui est touchée, mais la volonté. Il y a de la douceur dans la douleur aussi longtemps que nous y réalisons Christ, et l'affection seule souffre. Mais si la volonté est en question, il y a rébellion, résistance, lutte, et il faut que le Seigneur juge tout cela, car tout ce qui est la chair et le moi ne peut jamais suivre Christ. Quels merveilleux détails que tout ce que nous lisons ici! Dieu passe par nos coeurs regardant dans les coins et les recoins. Et pourquoi? A cause de l'invariable et constante fermeté de son amour; et comme un père aime son enfant quand il n'est pas sage aussi bien que lorsqu'il se conduit bien, ainsi notre Dieu prend de la peine, si on peut dire ainsi, pour nous tous, alors même que nous sommes si méchants.

L'effet de tout n'est pas seulement de nous rendre pratiquement justes, mais heureux, — «imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants» (Ephésiens 5: 1). il faut que nous sachions, d'un côté, nous juger et voir ce qu'il y a à découvrir en nous, et d'un autre, voir la plénitude de la grâce divine en Christ.

Que le Seigneur nous donne de sentir toujours plus que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu (Jacques 4: 4), et que l'énergie de la chair ne peut pas faire l'oeuvre de Dieu, en sorte que nous apprenions à travailler comme *de la part* de Dieu, *pour* Dieu, et *avec* Dieu!

## Chapitre 10

Le sujet qui nous a occupé dans le chapitre précédent se retrouve ici, lié avec le changement qui a eu lieu dans la position du Seigneur lui-même au milieu d'Israël et des hommes. Il ne faut plus désormais regarder au Messie sur la terre, mais vers le Christ céleste. Un autre trait est mis en évidence dans l'importance extraordinaire qui est

attachée à ce moment: le dernier témoignage étant adressé à Israël, en rejetant ce témoignage, ceux qui l'avaient entendu seraient dans une condition plus terrible au jour du jugement que Tyr et que Sidon. Ces villes-là se seraient repenties si elles avaient eu la vérité que *vous*, vous avez; mais vous ne vous êtes pas repentis! La bénédiction maintenant c'était que le Seigneur était présent ici-bas; et le Seigneur était si glorieux et excellent, que l'entendre était la source première de la bénédiction. Tout dépendait pour chacun d'une seule chose, le recevoir ou le rejeter, *Lui*. La mission des soixante-dix avait sa source dans la même patiente grâce que celle des douze qui l'avait précédée: s'ils n'étaient pas reçus, ils devaient secouer la poussière de leurs pieds... Dieu ne s'arrête jamais, quelle que soit l'iniquité de l'homme, avant qu'il ait achevé son oeuvre. Sa grâce ne faillit jamais. Christ regarde à la puissance de la grâce en Dieu plus qu'à l'iniquité des hommes; et il poursuit patiemment sa course, disant: «La moisson est grande», quoiqu'il sût bien tout ce qui l'entourait. Il n'était pas comme Elie qui avait besoin qu'on lui rappelât les 7000 que Dieu connaissait, qui n'avaient pas fléchi le genou devant Bahal. Il est entré par la porte, et passa à travers tout avec Dieu. Rien ne l'arrêta ni ne l'empêcha de rechercher ses brebis dispersées sur les obscures montagnes. Il mit sa vie pour sauver ses brebis, et aucune d'elles ne sera perdue.

Pour les rassembler, il poursuivait sa route dans la puissance de la grâce. Paul était rempli de cet esprit quand il dit: «J'endure tout pour l'amour des élus» (1 Timothée 2: 10).

Christ ne souffrit-il pas dans ce sentier? Voyez-le, fatigué de la route, assis sur la fontaine avec une pauvre pécheresse devant lui à laquelle il donne l'eau de la vie (Jean 4). Là il trouve de la viande à manger que ses disciples ne connaissaient pas; et il dit: «Les champs sont blancs pour la moisson». Il y avait autant de fraîcheur en Lui et il était aussi heureux dans son témoignage, quand il était ainsi assis sur la fontaine, conversant avec cette pauvre femme, que si tout Jérusalem l'avait reçu, parce que la fontaine était au dedans de Lui. En lui, il y avait «une fontaine d'eau jaillissant...»; et il en est de même pour nous. Si nous marchons avec Lui, nous serons affligés de toutes manières, mais non pas réduits à l'étroit; nous serons dans la perplexité, mais non pas sans ressource, nous serons persécutés, mais non pas abandonnés, abattus, mais non pas perdus» (2 Corinthiens 4: 8, 9). Le témoignage est dans des vases de terre, il est vrai; mais la fontaine est dans ces vases; — les disciples devaient être parfaitement dépendants de Dieu et indépendants de tout le reste. Ils devaient s'attendre à rencontrer des ennemis: «Allez, voici, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups». Vous ne pouvez pas faire d'un agneau un loup qui se défend lui-même. Pierre prit son épée pour en frapper l'esclave du souverain sacrificateur; mais le Seigneur l'arrêta, disant: «Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée» (Matthieu 26: 52). C'est une chose difficile de souffrir toutes choses et de ne rien faire, d'être un agneau au milieu des loups, comme Sadrac, Mésac et Abed-Négo menacés de la fournaise, disant: «Il n'est pas besoin, ô roi, que nous te répondions sur ce sujet. Voici, notre Dieu que nous servons, nous peut délivrer de la fournaise de feu ardent...» (Daniel 3).

«Ne portez ni bourse, ni sac, ni sandales, et ne saluez personne en chemin», — non pas pour être impolis, mais pour ne pas perdre votre temps en cérémonies inutiles, etc....

Quand on est au service de Dieu et au milieu des ennemis de Dieu, il faut que Dieu soit tout. Il faut pour cela que votre coeur soit concentré en Lui, sachant que le monde a rejeté votre Maître et vous rejettera si vous lui êtes fidèles. La foi sait cela, et elle va en avant, non pas avec une prudence charnelle et avec une sagesse mondaine, mais comme sachant que faire et persévérant à le faire. La foi apporte toujours à la maison *la paix* (verset 5); elle produit l'inimitié, — deux contre trois, et trois contre deux, — parce que quelques uns veulent recevoir cette paix et d'autres n'en veulent pas: mais la chose qui est apportée est toujours la paix. «Le royaume de Dieu s'est approché de vous» (verset 9). Il ne s'agit pas seulement d'une déclaration que telle ou telle chose est la volonté de Dieu, mais de ce que, quoique vous fassiez, — que vous le receviez ou que vous le rejetiez, — «le royaume de Dieu s'est approché de vous». L'état du monde actuellement, c'est que le monde a rejeté le royaume. Le Fils de Dieu, le Roi, est venu dans le monde et a mis le monde à l'épreuve; et le monde a dit: Je ne veux pas de Lui. Ce fait n'a pas perdu sa solennité maintenant, car nous traversons le monde qui a rejeté Christ; nous lui apportons un message de paix,— de la paix qui a été faite, car le sacrifice a été offert (voyez Ephésiens 2: 11-17; 2 Corinthiens 5: 19-21). Il est aussi vrai que le témoignage a été rejeté: «Mais sachez ceci que le royaume de Dieu s'est approché de vous» (versets 10, 11). La foi amène ces choses dans sa propre sphère, n'ayant besoin que d'une chose, savoir de la parole de Dieu. La vue des yeux tend toujours à obscurcir le jugement de la foi; et si la foi n'est pas nourrie par la Parole, elle baisse et elle s'évanouit. Si nous ne nous nourrissons pas de la Parole, la foi n'est pas nourrie, car elle ne peut pas être nourrie par la vue des choses qui nous entourent. Quand le Seigneur parla à Jérusalem, disant aux Juifs que leur maison leur serait laissée abandonnée, les Juifs ne pouvaient pas, dans ce moment-là, voir les pierres tomber; mais ils étaient appelés à croire cette parole de Christ qu'ils entendaient. Le raisonnement naturel est nourri par ce que nous voyons, mais la *foi* est nourrie par ce que Dieu a révélé à l'âme.

«Toi, Capernaüm..., tu seras abaissée jusque dans le hadès» (versets 15), aux *yeux de Dieu*, non pas aux yeux de l'homme. Pour l'oeil de l'homme, Capernaüm peut donc être élevée jusqu'au ciel; et ainsi ce monde! Qu'est-ce que cela prouve? Que le monde durera aussi longtemps que Dieu le permettra, mais que sa parole sera accomplie qui dit: «la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement» (2 Pierre 3: 10). Il n'y a rien de stable ici-bas. Quand Dieu entrera sur la scène, où seront toutes ces choses? — quoiqu'il y ait des moqueurs qui disent: «Où est la promesse de son avènement?» (2 Pierre 3: 3, 4).

Verset 16: «Celui qui vous écoute, m'écoute». C'est ici qu'est la ressource de la foi. En écoutant la parole que le disciple a dite, j'entends Christ lui-même. Ainsi marche la foi. Je sais que ce que j'entends doit être vrai, parce que Christ l'a dit. Tout peut aller de travers, le monde, les Juifs, l'Eglise, mais la parole de Dieu, jamais; et elle a été donnée. Elle ne change jamais; car elle a été donnée par l'inspiration de Dieu, et elle est utile pour

enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire... (2 Timothée 3: 16, 17). L'église, comme fondement de confiance en fait de témoignage, a failli (quoique nous sachions qu'elle est fondée sur le roc, et que quant à sa sûreté, elle ne peut jamais être détruite), mais la parole de Dieu ne faillira pas. Tout ce que nous voyons tend à affaiblir et à altérer la foi et met à l'épreuve ce que sont les affections de l'âme, parce que le chemin de la foi ne sera pas ce que j'aime, mais ce que Dieu dit.

Versets 17-20. «Mais réjouissez-vous, parce que vos noms sont écrits dans les cieux». Cette parole montre que tout est changé désormais. Les démons peuvent vous être assujettis, mais le Seigneur dit: Ce n'est pas là la portion dont vous devez vous réjouir; je manifeste ma puissance d'une autre manière maintenant.

Cette parole: «Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair», fait allusion au temps où Satan, «l'accusateur des frères» (Apocalypse 13: 10), sera précipité sur la terre. Maintenant il est dans le ciel, non pas dans la présence de Dieu, dans la lumière inaccessible, mais devant le trône du jugement, ce qui est fort différent. La parole de l'Eternel: «N'as tu point considéré mon serviteur Job?» démontre que lorsque d'autres se présentaient devant le trône, Satan aussi s'approchait. Les versets 19 et 20 sont en contraste l'un avec l'autre: l'un parle de ce qu'on peut voir; l'autre, de ce qui peut être connu seulement de la foi. Les pensées invisibles de votre coeur sont infiniment plus importantes que ce qui peut être vu: ce qui est invisible est toujours plus important que ce qui se voit.

L'état de ce monde n'est pas seulement caractérisé par le fait que l'homme est pécheur, mais par cet autre fait que la puissance du mal est entrée dans le monde. Satan s'est emparé de ce monde par le péché de l'homme. C'est pourquoi le Seigneur dit de la pauvre femme, que «Satan l'avait liée, voici il y a dix-huit ans». Mais quand l'église sera enlevée dans le ciel, Satan sera précipité: «Il y avait un combat dans le ciel, etc....» (Apocalypse 12: 7). Mais quand Satan sera sur la terre, pendant trois ans et demi, il poussera l'homme de la terre contre le Seigneur du ciel et puis le Seigneur viendra, et le pouvoir de Satan sera ôté: mais Satan ne sera pas jeté dans «l'étang de feu» avant la fin des mille ans, mais il sera jeté dans «l'abîme» (Apocalypse 12; 20: 1-5, 7-10). C'est là précisément que les démons demandaient au Seigneur de ne point les envoyer, quand ils furent chassés de l'homme qui avait nom «Légion» (Luc 8: 31). Nous retrouvons dans les deux passages la même expression, «l'abîme». Le Seigneur ne les y envoya pas, parce que le temps n'était *alors* pas encore venu.

C'était une grande chose que cette capacité de chasser les démons. La communication du pouvoir par le Seigneur était un pouvoir plus grand que l'accomplissement des miracles eux-mêmes; elle exigeait la puissance divine: celle-ci seule pouvait communiquer ce pouvoir à d'autres. Dans le millénium la puissance du bien et la puissance du mal ne coexisteront point; la puissance du mal sera ôtée: «Le trône de la méchanceté aura-t-il communion avec toi?» (Psaumes 94: 20). La fosse sera préparée pour le méchant. Il faut que Satan soit jeté dehors; et quand Christ était sur la terre, il se présentait lui-même, dans

la puissance de Dieu, pour lier l'homme fort et piller ses biens. C'était une chose merveilleuse que de rencontrer un homme sous la puissance de Satan, et de jeter Satan dehors: c'était une anticipation des «miracles du siècle à venir»; le «siècle à venir» ne se rapportant nullement au ciel, mais au temps du renouvellement de cette terre. Jésus déployait alors la même puissance qu'il exercera pleinement dans le royaume qui vient.

Verset 19. «Voici je vous donne l'autorité pour marcher sur les serpents et sur les scorpions et sur toute la puissance de l'ennemi». C'était au moment où il était rejeté que le Seigneur disait ces choses. Il savait ce qui s'accomplissait; et quoiqu'il dit: «paix!» — on ne lui dit pas «paix», à Lui. «Je vous donne l'autorité... sur toute la puissance de l'ennemi; — toutefois ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux»; voilà la place de l'église. Lorsque Christ vint et fut manifesté sur la terre, c'était une immense bénédiction; mais c'est une bénédiction plus grande encore d'être ses compagnons dans le ciel comme nous le serons quand il viendra pour nous prendre auprès de lui; — oui c'est une bénédiction plus grande d'être avec lui et comme lui dans la maison du Père. Nous n'avons rien à faire avec la terre; nos noms ne sont pas écrits ici-bas, quoique nous y sommes des rois; mais notre portion n'est pas sur la terre: Dieu «nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 1: 3). Nous posséderons l'héritage avec Lui; mais l'héritage est au-dessous de nous; notre espérance est d'être avec Lui, plus haut que l'héritage. La possession de celui-ci est la conséquence de ce que nous avons cette place avec Lui (Ephésiens 1). Nous sommes enfants du Père, — pour être «saints et irréprochables devant lui en amour». Maintenant, nous avons notre portion selon les richesses de sa grâce, comme de pauvres pécheurs qu'il a sauvés, et nous serons «à la gloire de sa grâce» quand nous serons manifestés dans la position que cette grâce nous a faite. L'héritage vient après. «Mais réjouissez-vous parce que vos noms sont écrits dans les cieux». Le Seigneur ne veut pas que les âmes des siens soient remplies des choses d'ici-bas, mais qu'ils pensent à ce qu'ils ont en lui et avec lui. Deux grands sujets nous sont présentés dans les voies de Dieu, savoir le gouvernement de ce monde, ce qui est encore prophétique et lié au royaume, et puis l'Eglise en haut dans le ciel. Quand il est question de l'héritage, celui-ci est toujours présenté comme une chose future; mais quand il s'agit de la place qui nous a été faite en Christ, cette place est toujours présentée comme étant dans le ciel. Le Seigneur prévoyait que l'établissement présent du royaume faillirait, et il apportait avec lui ce qui est meilleur que quelque royaume que ce soit: et il se réjouissait en cela, car quand il donne de la joie à d'autres, il ne peut pas ne pas l'avoir aussi Lui-même. Quand le brigand sur la croix lui demande de se souvenir de lui dans son royaume, il lui dit: «Aujourd'hui tu seras *avec moi* dans le paradis». Il satisfaisait le brigand et il se satisfaisait aussi lui-même. Ainsi il voulait pour ses disciples aussi, qu'ils ne se réjouissent pas dans les bonnes choses d'ici-bas: elles ne sont pas assez bonnes. Ne vous laissez pas troubler par les mauvaises choses, mais ne vous réjouissez pas dans ce qu'il y a de meilleur ici-bas dans le monde. «En cette même heure, Jésus se réjouit en esprit, et dit: Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre,... car c'est ce que tu as trouvé bon». Jésus sentait profondément qu'elles étaient

les circonstances au milieu desquelles il se trouvait, mais son âme puisait à la source, et il voulait dire qu'il était parfaitement juste que ces orgueilleux vissent qu'ils n'étaient rien, et que ces pauvres agneaux méprisés obtinssent la gloire. «Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon». Il faut qu'il supporte le mal parce que le temps pour le juger n'était pas encore venu. Le mal suit toujours son cours, et les hommes disent: Où est le Dieu de la terre? Il faut que nous endurons cela, le Seigneur l'a enduré. Il faut que nous apprenions à renoncer à l'espoir de voir l'état des choses s'améliorer ici-bas. L'âme qui entre dans les pensées et les desseins de Dieu s'incline devant sa volonté: «Oui, Père...!».

Maintenant Jésus se retire, si on peut dire ainsi, dans la gloire de sa personne. Le *Fils* est là pour révéler le *Père*. Le monde le rejette, et Lui se soumet à la réjection du royaume et met en évidence, à sa place, la bénédiction céleste, et il parle maintenant de lui-même comme du Fils, et se réjouit en cela. Le résultat présent de sa venue, c'est le Fils révélant le Père; et cela vaut mieux que même le royaume. Le témoignage brille plus glorieusement, relativement à ce qui occupe Dieu, si je reçois toutes choses patiemment et que je me soumette, désirant ne pas être un loup au milieu des loups. Il est extrêmement difficile pour le cœur de se soumettre et de dire: Je ne veux rien être qu'un agneau. Mais c'est là notre place, car le Seigneur dit: «Ne vous vengez pas vous-mêmes, mais laissez agir la colère. A moi la vengeance; moi, je rendrai la pareille...» (Romains 12: 19); et «Ne donnez pas lieu au diable» (Ephésiens 4). Si vous ne laissez pas agir la colère, vous donnerez lieu au diable. Perdrons-nous quelque chose en demeurant tranquilles et en prenant toutes choses patiemment? Non, car il dit: «Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre» (Matthieu 28: 18). Il faut que nous nous soumettions à l'état de choses extérieur et que nous soyons satisfaits avec ce qui est écrit; sinon, nous ne ferons que nous fatiguer et nous travailler dans la grandeur de notre voie. Puisseons-nous nous réjouir et être satisfaits d'avoir «nos noms écrits dans les cieux»

Versets 23, 24. «Et se tournant vers ses disciples, il leur dit en particulier...» On ne pouvait jouir de ces choses que par la *foi* et le Seigneur voulait que ses disciples fussent heureux, dans la conscience d'une bénédiction présente.

Verset 25. Maintenant que le Seigneur a montré le changement dispensationnel qui s'opérait, il s'occupe aussi du changement moral. Un docteur de la loi vient et demande comment il peut acquérir la vie éternelle. Jésus le place devant la loi et lui dit: «Fais ces choses et tu vivras». Mais le docteur est aussitôt arrêté par la simplicité de ce: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même». Il n'aime pas son prochain comme lui-même! Il demande: «Et qui est mon prochain?» — «Fais cela et tu vivras!». Mais qui aime son prochain comme lui-même? Le bon Samaritain ne demande pas qui est son prochain, mais il agit *en grâce*, sans demander quel titre le prochain a à son amour. *Christ* a le droit de faire du bien à celui qui est dans la misère et le besoin.

La grâce est en ceci, qu'on donne sans que celui à qui on donne y ait aucun titre.

Cette grâce et cet amour pensent à tout. Le Samaritain ému de compassion vint à l'homme; il n'envoya pas quelqu'un d'autre, mais il s'approcha lui-même, banda les plaies du blessé, y versa de l'huile et du vin; et l'avant placé sur *sa propre bête*, le mena dans l'hôtellerie et eut soin de lui. Il le confia à l'hôte et dit: «Prends soin de lui, et ce qu'il dépensera de plus, moi, à mon retour, je te le rendrai». Quelle beauté dans tous les détails de l'activité de cette grâce qui découle de ce qui est au dedans, et qui agit selon ce qui opère là, et non selon les titres qu'on aurait sur elle.

Dans la dernière partie du chapitre 10 (versets 38-42), nous voyons que la grande chose, la seule chose nécessaire, c'était d'écouter la parole de Jésus. C'est pourquoi Jésus approuve Marie par dessus Marthe qui, en un certain sens, faisait une très bonne oeuvre. Marthe recevait Jésus dans sa maison et le servait. Mais il y a quelque chose de meilleur que cela: «Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera pas ôtée». Jésus voulait que ses paroles entrassent dans l'âme et eussent de la puissance dans le coeur. La seule chose qui demeure à jamais, c'est la «parole du Seigneur» (1 Pierre 1: 25). La sagesse de ce monde va contre elle, le raisonnement de l'homme va contre elle; mais elle est la seule chose qui soit digne qu'on y prête une sérieuse et diligente attention; et si les chrétiens se mettent à raisonner sur les choses de Dieu au lieu d'en appeler à la Parole, ils sont sûrs de déchoir. Ce dont nous avons besoin, c'est que la parole demeure dans nos coeurs, c'est d'être assis aux pieds de Christ afin que nous comprenions la parole et que nous la gardions soigneusement. Ecouter Jésus, est la «seule chose» nécessaire; aucune attention, même pour Lui dans la chair, alors même qu'elle viendrait de quelqu'un qu'il aimerait et qui l'aimerait, ne peut remplacer cela. Les «beaucoup de choses» qui occupaient Marthe finissent par le désappointement et la mort, au lieu de conduire à la vie éternelle comme font les paroles de Jésus, débordant d'un coeur brisé pour que le fleuve de la vie en décollât librement. Jésus prenait plaisir à l'oreille attentive à sa parole. Il apportait la *vérité* aux âmes: «La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». «De sa propre volonté, il nous engendra par la parole de la vérité». «Vous, vous êtes déjà nets par la parole que je vous ai annoncée» (Jean 1: 17; Jacques 1: 18; Jean 15: 3). La vérité met tout en ordre; elle donne à Dieu et à l'homme leur vraie place, autrement elle ne serait pas la vérité. Le péché, la justice, l'amour ne furent jamais pleinement manifestés par la loi, mais «la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». Tout était placé moralement dans la lumière parfaite par lui, mais les hommes ne virent pas la lumière, parce qu'il ne l'ont pas connu, Lui. La *parole*, maintenant, est l'instrument pour la révélation de la vérité. La loi était parfaite parce qu'elle était de Dieu; mais la loi ne disait pas ce que *l'homme était*, bien moins ce que *Dieu* était; elle disait ce que l'homme *aurait dû être*. Christ vient comme la lumière (Jean 12: 46; 12: 35; 1: 9), et il dit: Vous êtes tous morts; mais je puis vous donner la vie. Sa venue dans le monde manifesta chaque chose exactement telle qu'elle était. Il vint, la Parole vivante, et révéla Dieu à ceux qui pouvaient voir, — Dieu, non pas d'abord en rédemption, mais en témoignage. Que valait pour lui tout le souci que Marthe se donnait pour le servir, en comparaison de l'âme qui écoutait sa parole! Il en est de même pour un chrétien maintenant. Quand la parole de Dieu vient sans rien d'autre, elle a droit d'avoir de la

puissance sur l'âme. Elle fait son chemin par sa propre autorité et sa grâce attractive pour le coeur; et là où elle est reçue elle donne la vie en Christ. Il n'y a point de puissance vivante dans un miracle pour vivifier une âme, mais il y a une puissance vivante dans la parole. C'est par la parole qu'une âme peut entrer dans le ciel; et il n'y a pas d'autre voie. Nous sommes engendrés par la parole. Si la parole ne le fait pas, l'oeuvre ne se fera jamais.

Il y a trois choses qui sont constamment mises en avant, en liaison avec la puissance de la parole: en premier lieu, les paroles qui ont été dites viendront témoigner contre ceux qui, les ayant entendues, ne les auront pas reçues (Jean 12: 47 et suiv.); ensuite, quoique des temps fâcheux viennent (2 Timothée 3), la parole peut rendre sage à salut par la foi en Jésus Christ; enfin, quand une âme est vivifiée par la parole, l'effet moral de celle-ci est de rendre l'âme dépendante et obéissante, de la «sanctifier... pour l'obéissance» (1 Pierre 1: 2), car tel est le caractère du nouvel homme, comme celui du vieil homme est de vouloir toujours être indépendant.

## Chapitre 11

Verset 1. Au commencement de ce chapitre nous voyons encore une fois le Seigneur *priant*: et la prière est l'expression de la dépendance vis-à-vis de Dieu. Alors ses disciples lui demandent de leur enseigner à prier. Ils n'avaient pas appris à se confier dans le Père comme des enfants qui s'adressent naturellement à lui et lui disent tout. On peut n'avoir pas toute la sagesse dans ce qu'on demande, mais on devrait avoir toujours la confiance de la communion par le Saint Esprit. Même Paul n'a pas eu toujours l'intelligence de la pensée de Dieu; autrement il n'aurait pas demandé que l'écharde dans la chair fût ôtée; mais il n'a pas craint de faire sa requête. Les disciples n'avaient pas cette simplicité de coeur pour se confier dans le Père; ils ne comprenaient pas leur place d'enfants du Père. Jésus condescend à les enseigner quand ils sont dans cet état, et il leur donne la prière que nous trouvons ici. Il leur apprend à prier pour des choses au sujet desquelles son propre coeur était occupé. «Père, glorifie ton nom», telle était l'expression du grand désir de son coeur; et il enseigne ses disciples à demander: «Notre Père..., que ton nom soit sanctifié». Il leur parle en premier lieu de Celui avec qui ils sont mis en relation, non pas qu'ils eussent la puissance actuelle du Saint Esprit leur donnant la conscience de leur relation avec Lui; car ce privilège, ils ne l'ont possédé que depuis le jour de la Pentecôte; mais il leur apprend à dire: «Notre Père..., que ton nom soit sanctifié». Voilà la perfection. C'est le désir quant à Dieu que Dieu soit glorifié, quoique celui qui prie ainsi ne se rende pas compte de ce qui en résultera pour lui. Avec cela, il y aura dans le coeur le désir de ne pas pécher, et d'autres. Cette première demande était l'expression du désir parfait qui était en Christ lui-même: «Que ton nom soit sanctifié!».

«Que ton règne vienne». Le changement des choses muables, faites de main, viendra, afin que celles qui sont immuables demeurent (voyez Hébreux 12: 26 et suivants). Etes-vous bien sûr que vous voudriez voir le Seigneur venant dans ce royaume qui implique l'ébranlement de tout ce qui ne demeurera *pas*? Assurément ce désir détacherait votre



coeur d'une foule de choses qui vous lient à ce qui n'appartient pas au royaume qui vient. Je peux aimer les choses du royaume, tout en ayant en même temps la conscience que quelque chose me voile et les tient à distance de moi, en sorte que je n'en jouis pas librement, quoique je sache qu'Il est «un porte-enseigne entre dix mille» et que «tout ce qui est en Lui est aimable» (Cantique des Cantiques 5: 9-16). Il y a des prières qui sont comme une plainte de l'âme, et qui tiennent à ce que celle-ci n'a pas la jouissance présente de la vue du Seigneur dans le sanctuaire, quoiqu'elle en ait le souvenir. Nous pouvons avoir l'espérance de la venue du Seigneur, nous réjouissant d'arriver au bout du désert, parce que c'est un désert, ou bien nous pouvons soupirer en nous-mêmes, désirant sortir du désert, parce que Canaan vient après. Si nous ne sommes pas dans ce dernier cas nous courons danger de nous laisser dans notre course, ce qui est toujours mauvais. Nous devrions avoir l'esprit de pèlerins dans l'attente, non pas de pèlerins *las*. Nous ne devrions pas être las: je ne dis pas que nous ne le *soyons* pas, mais nous devrions toujours désirer la venue du Seigneur, parce qu'Il est précieux. Au chapitre 18, verset 22 de l'Apocalypse, l'Épouse dit: «*Viens*», en réponse à ce qu'Il est, lorsqu'il dit: «Je suis l'Étoile brillante du matin». Dieu ne rejette pas le cri qui monte jusqu'à Lui «des lieux profonds»; mais il y a une différence entre le cri de la *détresse* et le cri du *désir*.

«Que ta volonté soit faite...». Quand Christ était sur la terre, il y avait une réponse en lui à toute la volonté de Dieu, car il faisait toujours les choses qui plaisaient à son Père. Il faisait cette volonté comme jamais ange n'a pu la faire.

Ensuite, le Seigneur descend jusqu'aux détails de nos besoins de tous les jours, et en prend connaissance, car à cet égard aussi nous sommes dépendants: «Donne-nous chaque jour le pain qu'il nous faut».

«Remets-nous nos péchés, car nous-mêmes aussi nous remettons...». Il n'est pas question ici des privilèges proprement dits de l'Église: les *désirs* exprimés sont parfaits, mais la *position* n'est pas connue. Le Seigneur touche à toutes les circonstances d'ici-bas. L'homme regarde de la terre en haut, il marche ici-bas et a besoin que ses pieds soient lavés. Il y a des fautes qui ont besoin d'être pardonnées, et on a besoin de l'esprit de grâce. Aucun péché ne nous est imputé maintenant, car le péché tout entier a été aboli; mais cela me rendra-t-il dur quand d'autres pécheront? Non, — la croix où Christ a souffert pour moi me donne la conscience de ma liberté, mais non de l'indifférence quant au péché. Au lieu d'être endurci par elle, elle me donne un esprit de débonnairété et de tendresse.

«Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal». On peut se demander pourquoi Dieu nous induirait jamais en tentation? — Il faut quelquefois qu'il nous fasse passer sous une certaine discipline pour que nous apprenions notre faiblesse. Voyez Pierre: il avait besoin d'être criblé, autrement Jésus eût pu prier pour lui afin qu'il fût préservé de cette chute; mais Jésus ne demande pas cela. Une âme désirerait toujours de ne pas passer par ce criblement. Christ lui-même, quoique la tentation fût une chose différente pour lui, désira d'en être délivré lorsqu'il dût porter le péché. Paul pria que l'écharde fût ôtée, mais Paul ne fut pas élevé dans un quatrième ciel; — cela n'eût fait qu'aggraver son état; mais il

lui fut donné une «écharde dans la chair», quelque chose qui le rendait méprisable et un objet de dégoût quand il prêchait (car autrement on eût pu venir à lui et lui dire: Il faut que tu sois meilleur que tous les autres, car tu as été dans le troisième ciel), afin qu'il ne s'élevât pas et qu'il fût gardé de l'orgueil. La grâce prenait ainsi soin de lui. Toutefois c'est un désir juste et bon qu'une âme demande à ne pas être induite en tentation, mais à être délivrée du mal.

Verset 5 et suivants. «Qui est celui d'entre vous qui ayant un ami, etc...». Nous avons ici un autre caractère de la prière, l'attente patiente envers Dieu. Il y a de la majesté dans la bonté de Dieu, et cependant il prend connaissance de tous nos besoins et nous devons nous attendre à sa volonté et à son bon plaisir. Supposez qu'un enfant demande quelque chose à son père et que le père lui dise d'attendre un moment; — l'enfant dira-t-il: Non, je ne peux pas attendre; il faut que tu me donnes immédiatement ce que je t'ai demandé? En même temps, tandis que nous attendons, la *foi* est exercée et la volonté est brisée dans le sentiment du besoin dans lequel nous nous trouvons. Voyez Daniel. Dieu lui donna un profond sentiment de son identification avec Lui dans ce qu'il faisait; c'est pourquoi il le tient en prière trois semaines avant de lui accorder l'objet de sa requête: c'est là un grand privilège, car c'est avoir communion avec Dieu. Dans le cas que nous avons devant nous, un intérêt profond pour l'objet du désir est suscité et à cause de l'importunité de celui qui vient ainsi, l'homme obtient ce qu'il cherchait. Il y a une *certitude* d'exaucement et de bénédiction de la part de Dieu pour celui qui demande, quoique Dieu puisse tarder.

Versets 9-13. La prière dont il s'agit ici est celle pour le Saint Esprit, que les disciples, quoique *croyants*, n'avaient alors pas encore reçu. En un sens, quelqu'un peut faire cette demande à Dieu maintenant, quand il n'a pas l'Esprit d'adoption, comme c'était le cas des disciples dans ce temps-là. Mais *maintenant* le Saint Esprit a été donné, en conséquence de l'ascension de Christ à la droite du Père (Actes des Apôtres 2: 33). Il ne pouvait pas y avoir d'union avec l'homme Christ sur la terre. C'est comme peuple céleste qu'il y a union avec lui. Christ était seul jusqu'à ce que son oeuvre fût accomplie: «A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul...» (Jean 12: 24). Le Saint Esprit était le sceau de l'oeuvre de Christ, non pas de la prédication de Jean, prêchant la justice. La seconde fois que Christ reçut le Saint Esprit, il le reçut pour l'Eglise. Il reçut le Saint Esprit pour lui-même à son baptême (Matthieu 3: 16), mais pour nous quand il monta au ciel après avoir accompli l'oeuvre de notre salut (Actes des Apôtres 2: 33). Les fruits de l'Esprit en nous sont les conséquences de la grâce et de la justice en Lui, le seul homme juste. Les premiers fruits de l'Esprit en nous sont l'amour, la joie, la paix; — ensuite viennent les fruits pratiques vis-à-vis de l'homme: les premiers sont vis-à-vis de Dieu, — ensuite la patience, la tempérance vis-à-vis des hommes. Le Saint Esprit ne peut pas être le sujet de la requête de l'Eglise comme telle, *maintenant*; parce que maintenant le Saint Esprit a été donné, comme nous voyons, Actes 2. Nous prions par ou *dans* l'Esprit saint, maintenant (Ephésiens 6: 18), non pas pour recevoir l'Esprit. Nous devrions prier pour qu'il agisse davantage en nous et désirer davantage d'en être rempli, pauvres et étroits de coeur que nous sommes,

— mais nous pouvons être *remplis* (Ephésiens 5: 18; Actes des Apôtres 6: 3; 7: 55). Il ne résulte nullement du fait que nous sommes «scellés du Saint Esprit» que nous soyons aussi «remplis de l'Esprit». Si nous étions remplis de l'Esprit, nous serions gardés de mauvaises pensées. La présence du Saint Esprit en nous n'ôte pas d'au dedans de nous la mauvaise nature qui demeurera aussi longtemps que nous demeurerons ici-bas; mais par elle cette nature sera tenue dans l'assujettissement (Romains 8: 12-14; Galates 5: 13-25).

Verset 14 et suivants. Voyez l'affreuse opposition du coeur de l'homme contre le Seigneur et la solennelle épreuve qu'elle amène: «Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi, disperse». Quand Christ est manifesté, c'est pour ou contre lui que chacun prend position. Nous avons des ennemis spirituels contre lesquels nous devons lutter; et Josué qui conduisait le peuple à la lutte, était la figure de l'Esprit conduisant l'âme contre nos ennemis spirituels. Ce ne sont pas les chrétiens, mais c'est Christ qui est devenu le centre de Dieu. Nous pouvons rassembler des chrétiens, mais si, dans l'esprit de chacun, ce n'est pas Christ qui rassemble, c'est disperser. Dieu ne connaît pas d'autre centre d'union que le Seigneur Jésus; il est lui-même l'objet, et lui seul peut être le centre. Tout ce qui n'est pas rassemblé autour de ce centre, pour lui et de sa part, c'est disperser. On peut rassembler, mais si on n'assemble pas «avec moi», c'est disperser. Nous sommes par notre nature si essentiellement sectaires que nous avons besoin de veiller pour ne pas tomber dans cette voie. Je ne peux pas faire de Christ le centre de mes efforts, si Christ n'est pas le centre de mes pensées. C'est beaucoup pour un homme de dire: je n'ai pas d'autre objet que Christ, aucune activité dans mon coeur si ce n'est pour Christ. Il ne faut pas seulement que Christ soit le principal objet au fond du coeur, car il en est ainsi pour tout chrétien, mais encore que toutes ces choses qui tiennent le milieu entre le dedans et le dehors dans nos coeurs, soient jugées par nous. A côté de l'amour pour Christ, il peut y avoir dans nos coeur l'amour de la société et d'autres choses, et il faut que nous jugions tout ce qui est entre nous et Christ, la racine et les rejetons.

Verset 27 etc. «Bienheureux est le ventre qui t'a porté etc.». La femme parle de l'honneur qu'il y a à être la mère du Seigneur; mais non, la relation la plus étroite avec le Fils de l'homme n'est rien en comparaison de garder la parole de Dieu. Le monde religieux fait grand cas des affections naturelles; mais, quelque justes et bonnes qu'elles soient à leur place, elles ne sont rien en comparaison de la vie de Dieu dans nos âmes. Assurément c'était une bénédiction d'être la mère du Seigneur, mais ce n'était qu'une relation naturelle quoique miraculeuse; la mère du Seigneur ne pouvait pas la tenir pour peu de chose non plus, dans son coeur; cependant la relation restait bien inférieure à la bénédiction que la parole de Dieu apportait à une âme en l'amenant ainsi à Dieu. Chers amis, si vous avez soin seulement de garder dans vos coeurs la pure parole de Dieu, vous trouverez qu'elle dissipera toutes les imaginations et les pièges trompeurs de la chair.

Verset 29. Les foules recherchent un signe — une autre chose *naturelle*; mais le Seigneur dit: «Il ne leur sera pas donné de signe». Jonas est un signe; il prêcha, et les Ninivites se repentirent. Maintenant ma parole est venue à vous et elle vous met, *vous*, à

l'épreuve. «Une reine du midi se lèvera au jugement», etc. La parole de Dieu est si parfaitement adoptée aux besoins du cœur de l'homme que même les sentiments naturels sont touchés par elle. La parole est *semée dans le cœur*, quoiqu'elle puisse ne point porter de fruits.

Versets 33-36. *La lumière est là*; mais quel est l'état de l'oeil de l'homme? Si un homme a des yeux malades la lumière le fait souffrir; ainsi est la parole pour celui qui n'a pas la vue claire, ou dont l'oeil n'est pas simple. C'est une parole solennelle, que celle que nous lisons ici; elle pourrait être vraie d'une personne qui serait convertie d'hier seulement: cette personne pourrait être remplie de lumière. Qu'on soit enfant en Christ ou homme fait, il en est de même à cet égard. Là où Dieu demeure dans l'âme, celle-ci voit sa lumière: «Si quelqu'un marche de jour il ne bronche pas». «Si donc ton oeil est simple..., tout ton corps aussi est éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, etc.». Quand la lampe est là, nous voyons *tout* à l'entour d'elle; elle se montre *elle-même*, et ainsi elle montre tout ce qui est autour d'elle. L'oeil reçoit la lumière, qu'il soit *simple* ou *mauvais*; l'oeil n'est pas simple ou double, mais simple ou *mauvais*. Si l'oeil n'a pas Christ pour objet, il a devant lui quelque objet mauvais. Si l'oeil est simple, tout est simple, quoiqu'on doive rencontrer certainement des difficultés sur le chemin, comme il en fut pour Paul. La lampe est placée sur un pied de lampe, afin que tous ceux qui s'approchent «voient la lumière».

Il faut que chacun se pose la question s'il voit ou s'il ne voit pas. Christ a fait luire la lumière dans le monde: Dieu s'est manifesté en lui; et l'effet de cela, c'est de nous montrer notre état. Vous dites peut-être: «Permetts-moi premièrement d'aller ensevelir mon père», vous avez donc quelque chose qui vient *avant* Christ. Si mon corps n'est pas rempli de lumière, c'est qu'il y a quelque chose qui n'est pas simple dans mon oeil, quelque chose qui n'a pas cédé devant la puissance de Christ, — quelque chose à quoi je n'ai pas renoncé. Vous dites, peut-être: je ne vois pas. Sans doute, et vous ne pouvez pas voir, car vous avez quelque autre lumière. De plus, ce que vous voyez maintenant, vous le perdrez bientôt si vous ne marchez pas dans la puissance de ce que vous avez reçu. «Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres». Notre façon de juger peut être fautive, parce que notre mesure n'est pas Christ; et alors la lumière devient ténèbres: nous sommes menés de travers, et nous errons de notre sentier. Quand, au contraire, notre oeil est rempli de Christ et que nous jugeons toutes choses par cette lumière-là, si nous voyons quoi que ce soit qui ne glorifie pas Christ, nous sentons que cette chose n'est pas convenable pour nous. Nous pouvons être de petits vaisseaux, mais il faut que nous soyons *entièrement* pour Christ. Que Dieu nous donne de marcher dans la puissance du Saint Esprit et selon le divin enseignement du Seigneur Jésus, heureux de le suivre, et ne cherchant pas d'autre sentier que celui dans lequel Lui nous conduit, nos yeux étant fixés sur lui, et sur lui seul, en sorte que lorsque d'autres objets sont placés devant nous, nous soyons capables de dire: «Je fais *une chose*» (Philippiens 3: 13). Oui, puissions-nous passer au travers de ce monde en étant occupés de Christ, non pas en étudiant le mal pour le juger, mais en étant «simples quant au mal» (Romains 16: 19).

Depuis le verset 37, nous voyons le Seigneur juger les différentes formes que revêtait la religion sans vie des conducteurs d'Israël. Ce jugement du Seigneur est exprimé de différentes manières; mais c'est son jugement, et un jugement sans mélange. Le premier motif de condamnation, c'est la substitution de lavages et de services extérieurs que la chair peut accomplir, au lieu et place de la pureté de coeur et de l'esprit d'amour. Là où ces derniers existent, les choses extérieures sont pures. Ainsi le coeur aime l'argent, là où il n'y a qu'une forme religieuse, car le «Mammon» représente le monde; et l'amour des premières places est une autre expression de la même chose. Ensuite (versets 45 et suivants), les docteurs de la loi reçoivent leur sentence, eux qui imposent aux hommes des fardeaux difficiles à porter, et qui ne touchent pas eux-mêmes à ces fardeaux d'un de leurs doigts. On ne voit pas d'abord peut-être pourquoi «bâtir les sépulcres des prophètes», démontrait que ceux qui faisaient ainsi approuvaient ceux qui avaient tué les prophètes, mais il était de fait que les docteurs de la loi cherchaient en cela leur propre honneur, au lieu de recevoir le témoignage des prophètes qui les aurait humiliés à cause de la complète ruine de la nation; mais ils ornaient les tombeaux des justes, comme si tout avait été en ordre. C'était l'esprit du monde qui animait ces hommes, cet esprit qui veut se donner du crédit par la piété envers les morts et non par une sainte crainte éveillée par l'avertissement et la censure du prophète. Mais Dieu, dans sa sagesse, devait donner une preuve plus grande encore que ces docteurs de la loi ne prenaient pas plaisir à la parole des prophètes, mais bien aux oeuvres de leurs pères: «Je leur enverrai des prophètes et des apôtres», et de nouveau «ils en tueront et en chasseront par des persécutions». Les pharisiens étaient des hypocrites, et étaient jugés comme tels; les expositeurs de la loi traduisaient en haine contre tout vrai témoignage rendu à leur propre conscience leur familiarité avec les Ecritures; moins que tous, ils pouvaient supporter ce qui découvrait leurs péchés; c'est pourquoi, dans leur orgueil et leur crainte, ils accaparaient toutes les sources de la connaissance, n'entrant pas eux-mêmes, car ce sont les pauvres en esprit, les misérables et ceux qui sont perdus qui apprennent; mais les docteurs de la loi n'entraient pas eux-mêmes, ni ne permettaient d'entrer à ceux qui auraient voulu entrer, de peur de se condamner eux-mêmes et de perdre en outre leur honneur et le caractère qu'ils voulaient maintenir. Les derniers versets du chapitre nous montrent l'invariable conduite de la fausse piété: n'ayant aucune réponse de vérité morale à l'évidence de tromperie et d'iniquité manifestée dans leurs voies, ils cherchaient à embarrasser et à faire tomber dans le piège. Convaincus de péché et incapables de vérité, ils auraient voulu rendre vaine la bonté de Dieu en accusant même Christ d'erreur. C'était de la miséricorde de la part du Seigneur envers d'autres de s'exprimer nettement quant à ces faux conducteurs: c'est pourquoi il les dénonce sans ménagements.

## Chapitre 12

La dernière partie de cet évangile que nous venons de parcourir (10: 58 et suivants; 11) nous a présenté les deux grands moyens de la bénédiction pour l'âme, savoir la parole de Dieu et la prière, le précieux don de Dieu et le vrai besoin de l'homme en présence d'un

Messie rejeté; elle nous a montré en outre le jugement du peuple qui refusait tous les témoignages de Dieu. Dans le chapitre 12, nous voyons les disciples poursuivant leur témoignage au milieu de l'hypocrisie et de l'opposition, mais dans la puissance du Saint Esprit. Le Seigneur s'adresse tout premièrement à eux; il s'adresse à eux sans détour et sans crainte devant une grande foule, comme quelqu'un qui agissait dans l'esprit de ce qu'il enseignait. Il les met en garde contre ce formalisme religieux qui consiste dans ce qui pouvait être présenté à *l'homme* et il insiste fortement et explicitement, sur ce qu'il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne doive être connu (versets 1-3).

Mais précisément comme l'écroulement des formes et la révélation de la pleine lumière de Dieu ont eu leur plus haute et pleine opération et leur plus complet effet dans sa propre mort ainsi les disciples doivent s'attendre à l'opposition du monde, et être préparés, pour ce qui les concerne, à souffrir peut-être jusqu'à la mort même. Si le Messie était rejeté et mis à mort, qu'est-ce que ses disciples pouvaient attendre sur la même scène, alors que le pouvoir de Satan n'est pas encore aboli? De là vient aussi que dans ces chapitres qui nous occupent, c'est la relation de l'âme avec Dieu qui est en question. Il ne s'agit pas encore ici de l'Eglise et de ses privilèges; mais le royaume dans son application juive est mis de côté, et il en résulte que les disciples doivent attendre le retour du Seigneur, et jusque-là, l'épreuve et la tribulation. La venue du Seigneur a deux aspects; l'un, pour ceux qui sont en relation avec lui, et l'autre, pour le monde; ils sont tous deux relevés ici. Les disciples devaient se donner garde de l'hypocrisie et se souvenir que Dieu amènerait nécessairement toutes choses à la lumière: «Car il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne doive être connu; c'est pourquoi toutes les choses que vous avez dites dans les ténèbres seront entendues dans la lumière, et ce dont vous avez parlé à l'oreille dans les chambres sera publié sur les toits».

Versets 4 et 5. Relativement aux dangers qu'ils couraient en marchant dans la lumière, les disciples ne devaient pas craindre ceux qui tuent le corps, mais Dieu, qui peut jeter dans la géhenne. Jésus craignait Dieu parfaitement, et il appelait ses amis à ne craindre personne que Lui seul: «Oui, vous dis-je, craignez celui-là». Mais de plus (versets 6-8): pas un seul passereau n'est oublié devant Dieu, et les cheveux mêmes de leur tête étaient tous comptés; c'est pourquoi ils ne devaient *pas* craindre. Notre Dieu il voulu que la foi trouvât son repos dans la certitude qu'il prend soin de nous dans tous les détails.

D'un autre côté les disciples ne devaient pas se confier en eux-mêmes, en leur propre courage ou en leur propre sagesse, mais ils devaient *confesser Christ*. Là se trouvait le résultat en relation avec le Fils de l'homme, humilié maintenant, mais bientôt glorifié; il reviendrait en amour, ou pour la honte, devant les anges de Dieu, selon qu'il serait confessé ou renié devant les hommes. Il avait caché sa gloire pour donner cours à la grâce: il était venu au milieu des hommes et au milieu du mal, afin que Dieu fût pleinement glorifié dans son humiliation. C'était la patience de Dieu, car Christ ne réclamait rien. Mais le Saint Esprit viendrait proclamer la gloire de Dieu, et réclamer la soumission à celle gloire, rendant

témoignage de la grâce et démontrant la gloire dans la puissance qu'il apportait: c'est pourquoi une parole injurieuse contre le Saint Esprit ne serait pas pardonnée. Il est bien digne de remarque que ce que le Seigneur dit ici, au verset 10, il le dit à ses disciples pour les consoler et les fortifier dans leur faiblesse. On parlerait peut-être contre le Fils de l'homme, et on serait pourtant pardonné; mais si Celui-là par lequel les disciples parleraient, était blasphémé, il n'y aurait point de pardon. — De plus le Saint Esprit parlerait par eux, quel que fût d'ailleurs le pouvoir, ecclésiastique ou civil, qui les ferait comparaître devant Lui.

Tels étaient les principes, les avertissements, les motifs et les encouragements que le Seigneur attachait à une mission qui, rejetée par le judaïsme et en dehors du judaïsme, apportait la lumière par la grâce dans un monde de péché et de ténèbres.

Le Seigneur, dans les versets 13 et 14, refuse expressément d'agir en juge en Israël et montre que la bénédiction juive avait perdu sa place. Il ne s'agissait plus de partager l'héritage, mais de l'âme dans sa position devant Dieu. Seulement le Seigneur met en garde contre la folie qu'il y a à aimer les choses qui devenaient l'occasion de pareilles contestations. Dieu n'est pas occupé de rechercher la justice sur la terre maintenant. Jésus refuse d'en être l'administrateur, et met en évidence le principe intérieur du royaume en contraste avec le monde. C'est pourquoi il avertit les foules de se tenir en garde contre l'avarice, car la vie d'un homme n'est pourtant pas dans ses biens (verset 15); et il ajoute à son avertissement une parabole qui montre le malheureux sort de l'homme riche qui n'était pas riche en Dieu. Quoiqu'il pût dire à son *âme*, Dieu lui redemandait cette âme cette nuit même. «Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour *lui-même*» (versets 16-21).

Versets 22-31: S'il en est ainsi pour le monde, vous qui avez un père, — «le Père», — ne soyez pas en souci pour votre âme ou pour votre corps. La nourriture et le vêtement ne doivent pas être les objets de votre poursuite; mais si vous êtes les disciples de Christ, vous devez plutôt vous décharger sur Lui de votre souci pour ce qui concerne ces choses. Vos pensées devraient suivre un autre cours, s'élevant au dessus de la simple idée naturelle de la vie et du corps. Mais le Seigneur présente maintenant des principes positifs qui devaient agir sur les âmes des disciples comme croyants. Les choses dont ils avaient besoin étaient des choses accessoires que Dieu fournissait; car elles étaient entre ses mains et il en disposait. Dieu prenait soin de choses bien moindres; les oiseaux de l'air et les lis des champs leur disaient une leçon qui n'était pas peu instructive, étant interprétée par Christ. Et si, d'un côté, Dieu prenait soin des plus petites et des plus faibles de ses créatures, il fallait aussi que les disciples se souvinsent de la complète inutilité de leurs soucis. Il y avait des choses qui étaient naturelles pour ceux qui ne connaissaient pas Dieu; — mais *eux* ils ne devaient pas rechercher le manger ou le boire: leur Père savait qu'ils avaient besoin de ces choses: «Recherchez donc le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par dessus».

Versets 32-40: Le Seigneur se place maintenant sur un terrain plus élevé pour eux: «Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume». C'est

pourquoi faites plutôt abandon de ce que vous avez comme hommes, et pourvoyez-vous de ce que le Père donne aux héritiers du royaume. Les disciples devaient se conduire comme des rois appelés à un plus glorieux héritage et le possédant. Le cœur suit le trésor (verset 34): faites-vous donc un trésor dans les cieux, et votre cœur sera là aussi. Ce qui était le grand point, ce n'était pas la valeur ou le mérite de ce que les disciples donnaient, mais l'effet intérieur qui convenait à leur position et à leur appel: «Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu» (Hébreux 11). De plus (versets 35 et suivants), ils devaient attendre le Seigneur, et cette attente devait particulièrement former leur caractère et être continuellement et extérieurement exprimée, — l'attente habituelle du Seigneur. «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées», comme si le Seigneur était déjà actuellement en chemin. «Et Celui qui doit venir viendra...; et bienheureux ces esclaves que le Maître quand il viendra trouvera veillant; en vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et, s'avançant, il les servira».

Les disciples étaient maintenant associés au caractère céleste du royaume. Ce monde n'était rien: ce qu'ils en avaient, ils pouvaient, au lieu de le faire servir à leur égoïsme, en user pour faire le bien, et avoir leur trésor en haut où rien ne peut se perdre, et ainsi leurs cœurs seraient gardés dans le ciel et leur caractère serait céleste. En même temps, ils devaient être comme des serviteurs qui attendaient leur seigneur à son retour des noces. La portée générale de l'effet céleste de l'appel est ici en question: les disciples devaient veiller. Il ne s'agit pas de prophéties, mais de caractère et de position. Il n'y a ni signe, ni circonstances historiques, comme dans les chapitres 17 et 21, pour des hommes sur la terre; mais les disciples sont séparés de la terre pour le ciel. Pour ceux qui attendent ainsi, Jésus est toujours un serviteur: Il les fera mettre à table et, s'avançant, il les servira. Ceint pour le service comme homme, son oreille étant percée dans la mort, il s'avance, prenant plaisir dans les disciples qui marchent ainsi; il les délivre avec joie de leurs souffrances, de leur attente patiente et de leur service; il les fait asseoir à la table, et honore ainsi leur fidélité. C'est pourquoi ils sont laissés dans l'incertitude quant au moment de sa venue, comme aussi l'église l'a été lorsqu'elle a été formée. L'église doit être *toujours* dans l'attente de Christ, ne sachant pas quand il viendra; chaque moment est son temps, en désir et en devoir, comme hélas! il est le temps du monde pour la négligence. Les Juifs ont un temps; les jours, les mois, les années, les computations terrestres sont pour eux, et par conséquent les signes. Pour nous, ce peut être à la seconde ou à la troisième veille; bienheureux seulement, si nous sommes trouvés «veillant»!

Versets 41-48. Pierre soulève la question de l'application de ce qui précède, et la réponse qu'il reçoit du Seigneur met en évidence quelle sera la part de ceux qui servent fidèlement: ils seront établis sur tous les biens du Seigneur, quand il reviendra pour prendre possession de tout ce qu'il a fait et héritera. Pensée bien encourageante, bien qu'elle ne soit pas la plus élevée! D'un autre côté, la chrétienté apostasie en reléguant en arrière dans son cœur la venue du Seigneur. Le grand soutien de l'esprit céleste est ainsi perdu, et avec lui notre vocation et notre espérance particulières. Attendre le Seigneur détache du



monde; reléguer loin cette attente laisse le serviteur à sa propre volonté. Le Seigneur ne parle pas d'un reniement doctrinal; mais il parle de quelqu'un qui dit en *son coeur*: Mon maître tarde à venir; et de ce qui en sera la conséquence, savoir la violence envers les compagnons de service et l'association avec le monde. Mais cet esclave a un seigneur, quelle que soit l'indépendance avec laquelle il agit, et ce seigneur viendra quand on ne l'attendra pas, et il assignera à ce serviteur sa part avec les infidèles, quels qu'aient pu être les droits et les privilèges dont celui-ci se vantait. De plus, si on entre davantage dans les détails (versets 47, 48), il y aura un jugement juste; car il s'agit des principes du service ici, comme plus haut des principes de la position. L'ignorance du paganisme et toute autre, ne sera point épargnée; mais le sort de la chrétienté sera bien plus terrible. Cela est parfaitement juste, mais hautement solennel.

Verset 49. Il y a une autre chose à remarquer ici, — savoir l'importance de la venue du Seigneur dans le monde, quand il viendra ainsi. Si l'homme avait été ce qu'il aurait dû être, la paix en serait résultée; mais l'homme n'a vu aucune beauté en Christ pour qu'il le désirât, et ainsi l'effet de la venue du Christ dans le monde fut la haine, — non pas la paix, mais l'épée. Plus la relation est rapprochée, plus le froissement sera sensible. La *volonté* de l'homme est mise au jour, et elle est entièrement opposée à Dieu. L'homme ne supporte pas qu'on lui annonce qu'il est sous le jugement de Dieu. Mais il y a ceci de particulier dans le caractère de la division que produit l'entrée de la grâce dans une maison, que celui qui est converti dans une famille devient généralement tout d'un coup l'esclave des autres. La nature même est subvertie en pareils cas. Combien de fois un mari ou un parent perd ainsi son autorité! Un feu est allumé avant que Christ revienne en jugement pour le faire brûler. Il n'était pas venu alors pour juger; mais les hommes en le rejetant allumaient le feu du jugement.

Voyez maintenant la part du Seigneur: «J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!». Qu'est-ce qui pouvait mettre à l'étroit le coeur du Seigneur? L'amour infini de Dieu en Lui était pour ainsi dire retenu. S'il parlait à ses disciples de sa mort: «Dieu t'en préserve, Seigneur», était toute la réponse qu'il trouvait, même auprès de Pierre. Son coeur était ainsi douloureusement renfermé en lui-même. Mais il poursuivait son service d'amour vivant à travers le monde, regardant en avant vers le baptême de sa mort; et si son coeur était à l'étroit, la plénitude et la puissance de son amour étaient ainsi manifestées. Jusqu'à ce que ce baptême fût accompli, son coeur ne pouvait pas *se répandre*, car qui le comprenait? Les Juifs disaient: Voici un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des pécheurs». Ils étaient enfermés dans les murailles du Judaïsme, de sorte que quoiqu'il y en eût un au milieu d'eux qui était une fontaine jaillissante de bénédictions, ils ne voulaient pas le recevoir. L'amour divin était pour ainsi dire retenu et refoulé dans le coeur de Dieu. Mais Lui fait face à tout. «Combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli?». — Il n'est pas à l'étroit maintenant, car la barrière a été brisée dans sa mort.

Comment, en tant que pécheurs, ceux qui l'entouraient auraient-ils pu avoir communion avec Christ? La chose était impossible. Quand il vint pour répondre aux besoins de l'homme, ils le haïrent et le rejetèrent.

Mais à la croix il a ôté le péché, et maintenant la grâce a son libre et plein cours. «Là où le péché abondait, la grâce a surabondé» (Romains 5: 20). L'homme n'est pas changé, mais Dieu peut agir comme il Lui plaît par la rédemption. L'amour et la gloire de Christ furent manifestés en une mesure avant la rédemption, car «il ne pouvait être caché»; mais, à la croix, tout ce qui est bon débordait; et si de Golgotha nous jetons un regard en arrière sur la vie du Sauveur, nous voyons quel amour, quelle douleur et quelles souffrances l'ont remplie!

Dans les versets 54-57, Jésus s'adresse aux foules sur le principe de la responsabilité individuelle, en présence d'abord des signes manifestes des voies de Dieu envers le monde, et ensuite en rapport avec leur jugement moral au sujet de ce qui était juste et bon. Le Seigneur conclut en montrant que Dieu était en chemin avec le peuple juif et que si les Juifs ne s'accordaient pas avec Lui alors, ils feraient de Lui un juge et porteraient toute la peine de leurs iniquités. Dans les affaires humaines, en pareil cas, l'homme serait assez prudent pour se mettre d'accord avec sa partie adverse, se sachant en faute et anticipant le jugement. Si les Juifs ne se soumettaient pas et n'étaient pas réconciliés avec le Seigneur, maintenant pendant qu'il était en chemin avec eux, ils auraient bientôt à faire avec Lui comme Juge, et ils ne seraient pas délivrés de sa main avant qu'ils n'eussent reçu de Lui le double pour tous leurs péchés.

## Chapitre 13

Il y a deux grands sujets ou principes qui se lient à l'homme sur la terre, savoir l'Eglise de Dieu comme telle et le gouvernement de Dieu dans le monde: et ces deux sujets sont très distincts l'un de l'autre. Dans l'Eglise les richesses de la grâce divine sont manifestées; dans les voies gouvernementales de Dieu, nous voyons le déploiement de la justice, de la miséricorde et de la bonté de Dieu. La main gouvernementale de Dieu quant à Israël se montre au chapitre 34 de l'Exode, versets 5-7. C'est autre chose ici que la souveraine grâce amenant une âme à la vie éternelle; il s'agit de «gouvernement», de ces voies que nous pouvons voir s'accomplir tous les jours autour de nous. Si un homme dissipe sa fortune ou qu'il ruine sa santé par des excès en une manière ou une autre, les enfants de cet homme en porteront les conséquences: «Ce qu'un homme sème, il le moissonnera aussi» (Galates 6: 7, 8). Les voies de Dieu envers David à l'occasion d'Urie en rendent témoignage: «L'épée ne partira pas de la maison... Tu l'as fait en secret; mais moi je le ferai en la présence de tout Israël et devant le soleil,... parce qu'en cela tu as donné occasion aux ennemis de l'Eternel de blasphémer, à cause de cela le fils qui t'est né mourra certainement» (2 Samuel 11, 12). Nous savons que ce jugement que Dieu prononça sur le péché de David fut accompli plus tard historiquement, car ce n'est pas de grâce qu'il s'agit ici, mais de

gouvernement. Dieu s'occupe des siens de la même manière maintenant, savoir en grâce et en gouvernement.

Au chapitre 12 de notre évangile nous avons pu voir que les Juifs avaient cette pensée du «gouvernement» dans leurs esprits; et en un sens ils n'avaient pas tort. Ils pensaient que Dieu ne pouvait pas laisser vivre un grand coupable comme ce Pilate qui avait mêlé le sang des Galiléens avec leurs sacrifices. Mais Christ les amène à un autre principe, d'après lequel ils doivent juger, et leur dit que le jugement va tomber sur *eux-mêmes* s'ils ne se repentent: «Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs... Non, vous dis-je, mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière». Le Seigneur parlait du jugement dans le gouvernement de ce monde, ce jugement qui tomberait sur tous ceux qui ne se repentiraient pas. Le Fils de Dieu était là présent devant eux, et ils le rejetaient pratiquement; et de combien de Juifs Titus n'a-t-il pas «mêlé le sang»? — Christ avait dit aux Juifs, à la fin du chapitre 12: «Quand tu vas au magistrat avec ta partie adverse, efforce-toi en chemin d'en être délivré, de peur qu'elle ne te tire devant le juge...» parlant ainsi des Juifs qui étaient en chemin avec Dieu et qui n'échapperaient pas avant que les châtiments du Seigneur quant à eux fussent complets. Il s'agit donc, dans ce passage, simplement du gouvernement de Dieu quant à son peuple. La conscience naturelle eût dû dire à ces Juifs de ne pas rejeter le Messie, car Dieu était tout le long du chemin en route avec eux vers le juge, usant de grâce et de patience envers eux, et il eût voulu leur faire comprendre que s'ils ne se repentaient pas et n'étaient pas réconciliés, le jugement tomberait sur eux, alors qu'il en serait pour eux comme il en avait été pour ceux qu'ils estimaient de si grands pécheurs.

Versets 6-9. Le Seigneur poursuit ici le même courant de pensées. Le figuier, c'est Israël, et Dieu vient, cherchant du fruit en Israël, et n'en trouvant pas. Dans l'évangile, au contraire, Dieu, au lieu de chercher du fruit, sème, afin de produire du fruit. Il n'a pas trouvé de fruit en Israël; c'est pourquoi il prononce la sentence: «Coupe-le». Non seulement, le figuier était inutile, mais il encomrait la vigne: «Le nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les nations» (Romains 2: 24). Alors Christ vient: «enfin, il envoya vers eux son Fils» (Matthieu 21: 37). Dieu avait planté une vigne et l'avait émondée, mais elle n'avait pas porté de fruit. Alors un nouveau cultivateur vient, et il dit: «Seigneur, laisse-la cette année-ci aussi, jusqu'à ce que je l'aie labourée et fumée...». Il faut qu'elle porte du fruit alors, ou qu'elle soit arrachée. Et il a fait comme il a dit; et, cependant il n'y a toujours pas de fruit.

Verset 11 et suivants. La femme avec un esprit d'infirmité que Jésus guérit un jour de sabbat, met en lumière une autre chose qui agissait dans les coeurs des Juifs, à la place de la loi, et qui donnait entrée à l'hypocrisie. Les Juifs détachaient bien un boeuf ou un âne de la crèche un jour de sabbat, mais ils ne voulaient pas supporter qu'une fille d'Abraham que Satan avait liée, voici il y avait dix-huit ans, fût déliée ce jour-là. L'une des infirmités de l'esprit de l'homme, c'est qu'il use de la vérité qu'il possède pour résister à la vérité révélée. Paul en est un exemple: «sans reproche quant à la justice de la loi», il «pensait cependant en lui-même qu'il fallait faire beaucoup contre Jésus le Nazaréen». Les Juifs dont le Seigneur

parle, Jean 16, en sont un autre exemple: «Ils vous feront ces choses, etc.», usant du nom du seul vrai Dieu qui leur avait été donné, «l'Eternel ton Dieu est un seul Eternel» (Deutéronome 6: 4), pour rejeter le «Fils»; car lorsque Christ vint dans l'humiliation, ils ne voulurent pas le recevoir. On prétexte de l'orthodoxie pour mettre une barrière à la réception de la vérité. Quand une vérité est le fondement de la position d'un homme, elle lui donne du crédit; mais quand une vérité nouvelle se présente, elle met l'âme à l'épreuve. La vérité qui demande de la foi pour être pratiquée trouve de la résistance dans le coeur naturel; et cela vient d'une racine qui est l'hypocrisie. Le chef de synagogue dit: «Il y a six jours auxquels il faut travailler; venez donc ces jours-là, et soyez guéris et non pas le jour du sabbat». Mais il aurait dû savoir que le Seigneur du sabbat était là, car cette seule parole: «fille d'Abraham» aurait dû lui ouvrir les yeux et lui montrer devant qui il se trouvait. Le Seigneur lui répondit: «Hypocrite...» et c'est là une parole solennelle!

Verset 18. Le Seigneur montre maintenant à quoi ressemblera le royaume, lorsque le roi sera rejeté, et s'en sera allé. Un royaume sans roi!... celui-ci étant assis sur le trône de son Père jusqu'à ce qu'il vienne pour occuper son propre trône. Le royaume est semblable à une petite graine jetée dans le sol qui lève et devient un grand arbre, — précisément ce que nous appelons la chrétienté et qui remplit l'espace entre la réjection du Roi et son retour. Il n'y a pas d'exercice du pouvoir tandis que le roi est absent. Comme nous lisons dans Marc: «La semence germa et crût, sans que l'homme sache comment» (Marc 4: 27). Quand la moisson sera mûre, Christ reviendra. Il sema à sa première venue; mais il usera de la faucille à sa seconde venue. Il veut et il attend du fruit céleste maintenant; mais quand il viendra, il trouvera le grand arbre de la chrétienté avec les oiseaux de l'air logeant dans ses branches. Pharaon était un grand arbre (Ezéchiel 31); Nébucadnezar, un plus grand arbre encore (Daniel 4); ils étaient l'un et l'autre les grands et les puissants de la terre, les représentants de la puissance du monde. Israël même qui avait été planté un «cep exquis», — une semence tout à fait bonne, ne portait pas de fruit; c'est pourquoi, comme dit le prophète (Ezéchiel 15) «Que vaut le bois de la vigne plus que les autres bois», s'il ne porte pas de fruit? Il ne vaut rien qu'à être brûlé. Inutile pour tout autre usage s'il ne porte pas de fruit, il reste seulement le meilleur bois pour le feu.

Verset 21. Ici le royaume est fait semblable à du levain qu'une femme prit etc.; et le levain est ce qui pénètre toute la pâte et qui aussi donne un caractère à la chose dans laquelle il opère. Il s'agit de la profession extérieure du christianisme qui devient un vaste système. Il n'est question en aucune manière ici du Saint Esprit, mais de l'effet dans le monde. Au chapitre 13 de Matthieu, dans la première parabole, le Seigneur parle du résultat individuel, non pas du royaume; dans les trois premières des six paraboles qui suivent, il décrit la forme extérieure et publique de celui-ci, dans les trois dernières le caractère intérieur.

Verset 23. «Ceux qui doivent être sauvés sont-ils en grand nombre?». L'expression dont le Seigneur se sert ici est la même par laquelle la version des Septante désigne le résidu juif ou «ceux qui doivent être sauvés». La question portait au fond sur le point de

savoir si ce résidu qui devait être épargné quand le jugement viendrait, serait peu ou très nombreux; mais la question était tout à fait oiseuse, et le Seigneur n'y répond pas; mais il dit: «Luttez pour entrer par la porte étroite...» (verset 24). La porte étroite, c'était recevoir Christ dans ce temps-là, — la vraie mais étroite entrée de la foi en Lui et de la conversion à Dieu. Il y aura des gens qui viendront et qui se mettront à heurter lorsque la porte aura été fermée, et auxquels il dira: «Je ne vous connais pas ni ne sais d'où vous êtes»; — vous n'êtes pas changés. Luttez pour entrer par la porte étroite par laquelle Christ marche devant vous, c'est-à-dire la réjection. «Beaucoup chercheront à entrer (*non pas* par la porte étroite) et ne pourront pas».

Tout cela est fort simple quand nous voyons la réjection de Christ. Ceux qui le rejettent au jour de son humiliation, seront eux-mêmes rejetés au jour de sa gloire; et au lieu d'être ses compagnons dans le royaume, ils seront jetés dehors. Les Juifs incrédules verront les Gentils entrer dans la gloire du royaume, alors que, persistant dans leur incrédulité, ils seront eux-mêmes jetés dehors.

Verset 31. Les pharisiens disent au Seigneur: «Retire-toi et t'en va d'ici, car Hérode veut te tuer». Or Hérode était un Iduméen; et quel droit un étranger comme lui avait-il à être le roi des Juifs? Qu'est-ce que *lui* avait à faire avec les promesses d'Israël? Absolument rien. Hérode nous présente, en figure, le roi qui fait sa volonté. Il chercha à tuer Christ; c'est pourquoi il a le caractère de roi-adversaire. Il n'avait pas de foi dans les desseins de Dieu ou dans la gloire de Christ; et le Seigneur dit: «Allez, dites à ce renard...»; — je ferai la volonté de mon Père jusqu'à ce que le moment soit venu pour moi d'être glorifié; je suis ici aussi longtemps que mon Père voudra et ensuite je serai consommé. Il faut que la puissance de Dieu soit *pleinement* connue. Quel divin dédain pour le roi apostat; mais en même temps quelle parfaite obéissance humaine! «Mais il me faut marcher aujourd'hui, et demain et le jour suivant, car il ne se peut qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes...!». Après tout c'est Jérusalem qui est la ville coupable. Que le roi Edomite fasse et dise ce qui lui plaît, c'est la «sainte ville» qui est coupable, car elle était la plus rapprochée de *Lui*. Plus je suis près de Dieu, si je le rejette, plus mon péché est grand et plus le jugement est terrible. Voyez les Psaumes 132 et 78, versets 65-68, qui nous parlent de l'élection de Sion: «L'Eternel a choisi Sion...». Christ ne charge pas les Juifs de leurs péchés avant qu'ils n'aient rejeté et Lui et son Père (Jean 15: 22-25). — Dans les derniers versets Christ révèle un dessein de grâce: le vieil homme est condamné et inutile, — Israël, et nous tous, «Le more changerait-il sa peau, et le léopard ses taches...?» (Jérémie 13: 23). L'évangile commence par chercher et par sauver ce qui était *perdu*. Ici nous voyons que si les Juifs ont rejeté le Christ au jour de leur responsabilité, Lui ne les a pas rejetés au jour de sa grâce. La grâce brille en ce qu'il choisit encore Juda (Psaumes 78: 68).

Remarquez comment la personne divine du Seigneur apparaît ici. «Jérusalem, Jérusalem... combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants...!». Un prophète ne pouvait pas parler ainsi, et Christ était aussi un prophète, et plus qu'un prophète; il était Jéhovah,

car Jéhovah seul pouvait rassembler Israël: «Celui qui a dispersé Israël, le rassemblera» (Jérémie 31: 10). Israël avait rejeté Jéhovah, sous sa responsabilité; mais Jéhovah les reconnaîtra quand il viendra en grâce souveraine. Qu'elles sont merveilleuses les voies de cette grâce! Les circonstances par lesquelles Il passa, dans son sentier ici-bas, manifestaient d'une manière bien plus glorieuse *qui Il était* que quelque texte que ce soit qui le déclarerait expressément, quelque importants que soient ces textes en leur lieu et place. Supposez en effet que vous croyiez qu'il y a un Dieu, si ce Dieu descendait et venait se placer à côté de vous disant: «*Je suis*», ne serait-ce pas autre chose encore? Christ était l'homme humilié tout le long de son sentier ici-bas, car il était toujours le serviteur de tous; cependant lorsque son service était accompli et rejeté comme inutile, sa gloire resplendit. «Avant qu'Abraham fut, *je suis*» (Jean 8: 58). Voyez dans le chapitre que nous ici devant nous, dans Luc, la liaison entre les versets 33, 34 et 35, comme exemple de ce que je viens de dire. «Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants... Voici votre maison vous est abandonnée...; et vous ne me verrez plus *jusqu'à* ce que vous disiez: Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur». Le Psalmiste se plaint de ce qu'il n'y a personne pour dire: Jusques à quand? — personne pour compter sur la fidélité de Dieu à son peuple (voyez Psaumes 74: 9). Cette expression: «Jusques à quand» se retrouve souvent dans les Psaumes et dans Esaïe, chapitre 6, et a trait au châtement, non pas à la rétribution. Jusques à quand Israël bronchera-t-il et sera-t-il en chute (Romains 11)? Au chapitre 6 d'Esaïe, le prophète ayant prononcé ces paroles: «Engraisse le coeur de ce peuple,...» rappelées au chapitre 12 de l'évangile de Jean, s'écrie: «Jusques à quand...?». Il attend dans la foi, et compte sur Dieu; et ayant la pensée de Dieu, il ne peut pas croire que Dieu veuille abandonner son peuple; c'est pourquoi il demande: «Jusques à quand» le châtement doit durer?

A cette question le Seigneur répond: «Jusqu'à ce que..., et que la terre soit mise dans une entière désolation; toutefois il y aura encore en elle un dixième... et la sainte semence sera son tronc». La sève est encore là, quoiqu'il n'y ait point de feuilles. Ainsi, dans le Psaume 118: 18: «L'Eternel m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a pas livré à la mort». De la même manière encore le Seigneur ne dit pas: Voire maison vous est abandonnée, c'est pourquoi vous ne me verrez plus; mais il dit: «Vous ne me verrez point *jusqu'à ce qu'il* arrive que vous disiez: Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur». Il peut, comme étant Jéhovah, répondre en grâce à la question posée; et quand il donnera la repentance à Israël, alors il enverra Jésus que jusqu'à ce jour-là le ciel a reçu (comparez Actes des Apôtres 3: 19-21). En attendant, notre association avec Jésus est introduite. Le prophète ne parlait que de choses terrestres, quoique divines; mais quant à l'Eglise il est dit: «Frères saints, participants de la vocation céleste» (Hébreux 3: 1), et «il nous a vivifiés... et nous a ressuscités ensemble et fait asseoir ensemble dans les lieux céleste, dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 5, 6). *Cela* donne de la sécurité. Comment avons-nous été amenés là? Par Christ. C'est Lui qui est notre titre. Mon désir est de bien connaître ces choses, savoir que je suis *un* avec Christ dans le ciel, ayant cette part éternelle que le Saint Esprit scelle sur mon âme et dont il veut me faire jouir toujours davantage.

Quand Israël sera amené à la repentance, «la pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée» sera «la principale du coin»; et en la reconnaissant, ils diront: «Célébrez l'Eternel, car il est bon et sa bonté demeure à jamais» (Psaumes 118: 22-29). Hélas! ils en recevront un autre d'abord; mais quand leurs coeurs seront changés et que la grâce opérera, ils useront des paroles du Psaume 119 et trouveront l'expression de la loi au dedans de leurs coeurs; et quand leur foi sera ainsi exercée et que leurs coeurs brisés seront ouverts pour le recevoir alors il viendra Lui-même à eux. S'il n'y a pas de prophète pour dire: «Jusques à quand?». Jéhovah donnera la réponse. Il ne change jamais, et quoiqu'il exécute le jugement et la justice, la grâce se trouve encore en Lui. «Quand le Fils de l'homme viendra trouvera-t-il de la foi sur la terre?». S'il n'y a pas de foi, s'il n'y a pas de prophète pour dire: «Jusques à quand?» — il y en a Un, qui dans la souveraineté de sa propre grâce mettra pour la foi en réserve dans ses trésors quelque chose qu'elle pourra saisir.

Ainsi, nous trouvons Jéhovah dans le Christ humilié et nous voyons comment il sait s'élever au-dessus de toute iniquité. Combien tout cela nous rend Jésus précieux! — et nous sommes un avec lui! Puisseons-nous le connaître Lui, et le suivre ainsi, nous souvenant que tout ce qui est en dehors du chemin étroit est la chair et péché!

## Chapitre 14

Ce chapitre nous présente la justice distributive de Dieu, la Parole nous la montrant d'abord en rapport avec les saints, comme conséquence de la conduite de chacun envers Dieu, et avec la place que chacun prendra en vue de ce qui lui sera sûrement ainsi dispensé. Ensuite, il s'agit de responsabilité en relation avec la grâce, de la position morale de l'âme parce que la grâce lui a été présentée: mépriser la grâce de Dieu comble la mesure du péché de l'homme. Mais c'est de la *présentation* de la grâce qu'il est question ici, ce qui est une chose différente de la *possession*. Les conséquences du mépris de la grâce sont mises en évidence dans ceux qui refusent de venir au souper.

Versets 1-6. Le Seigneur en mettant fin à la dispensation ramène toujours le sujet du *sabbat*. La question était celle-ci: l'homme, comme homme, pouvait-il trouver du repos auprès de Dieu? L'homme pouvait-il jamais entrer dans le repos de Dieu? Nous savons, quoique le jour exact de la chute nous reste caché sans doute, que l'homme rompit le repos de Dieu immédiatement (Genèse 3), et que, peut-être, le jour même où il aurait dû se reposer, il mangea du fruit défendu: l'homme n'entra jamais dans le repos de Dieu. Maintenant il s'agissait de savoir *comment* on y entrait, par sa propre oeuvre ou par l'oeuvre de Christ? C'était un caractère essentiel du repos après la création, qu'il se trouvât placé après les six jours de travail, comme Dieu s'était reposé au septième jour; et ainsi plus tard, lorsque les ordonnances légales furent données, le sabbat devint un signe de l'alliance (Exode 31: 17; comparez 20: 8-11). Quand Christ vint, il rompit constamment le sabbat, pour montrer que le péché n'était pas ôté, il fallait qu'il *travaillât*. Il ne pouvait pas se *reposer*, le sabbat étant le signe que le repos pour l'homme se trouvait après le travail, et la loi montrant que toujours l'homme rompait cette alliance. Le Seigneur fait peser sur la

conscience des docteurs et des pharisiens le poids de leur péché, en leur montrant qu'il fallait qu'il travaillât, si, eux, ils devaient avoir du repos. «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi aussi je travaille» (Jean 5: 17). Si l'homme avait gardé la loi, il aurait eu droit au repos; mais il ne l'accomplit pas, ni ne pouvait l'accomplir (Romains 8: 7). Tout ce qui était le signe du repos de Dieu pour l'homme, après le travail, a failli; mais «il reste un repos pour le peuple de Dieu» (Hébreux 4). Le sabbat continue comme signe; et tous les prophètes ont rappelé Israël à son observation (voyez Esaïe 56: 2-6; 58: 13; Jérémie 17: 21 et suiv.; Ezéchiel 20: 11 et suivants); mais ils n'entrèrent pas dans le repos. Paul dans l'épître aux Hébreux (chapitre 4), raisonnant sur ce point, dit: «Nous qui avons cru, nous entrons dans le repos». Mais dans Canaan, le repos nominal, les anciens Hébreux n'entrèrent pas, sauf le très petit nombre des fidèles; et ceux-ci même ne trouvèrent pas le repos, car s'ils y étaient entrés, Dieu n'eût pas parlé d'un autre jour, comme il fait par la bouche du psalmiste, disant: «S'ils entrent dans mon repos!» — «Si», veut dire: «ils n'entreront pas».

Les choses étant ainsi, le sabbat n'était pas le repos: il était bien toujours le signe du repos, mais non pas un repos réel. Tout espoir était perdu pour l'homme d'entrer dans le repos de Dieu: il faut qu'il y entre maintenant sur un tout nouveau principe, par la foi, et non par les oeuvres. Quand le Messie vint, il aurait apporté au peuple le repos; mais l'homme ne voulut pas de Lui, comme nous le voyons ici. L'homme ne *pouvait* pas entrer dans le repos de Dieu par la *loi*, et il n'a pas *voulu* y entrer par la *grâce*; et ce fait démontre que l'homme a absolument rompu avec Dieu. Si j'ai été amené à Dieu, j'ai trouvé le repos, et je n'ai pas besoin d'aller plus loin pour le chercher. J'ai mon repos en Dieu lui même, car la grâce, non pas la loi, m'a donné une capacité de jouir de ce que *Dieu est*. Mais quand la créature eut rompu le repos de son Créateur, toute relation entre elle et lui était désormais impossible. Le péché est venu et a placé Dieu vis-à-vis de moi dans la position de Juge, et il ne peut pas y avoir de lien de coeur entre un juge et un criminel.

Si Dieu me juge comme pécheur, la seule parole que j'aie à attendre de Lui est: «Maudits, allez-vous-en loin de moi» (Matthieu 25: 41). C'est pourquoi tout ce que l'homme peut dire, c'est: «Seigneur, n'entre pas en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié devant toi!» (Psaumes 143: 2). Il y a, entre un père et un enfant, un lien qui les met en relation l'un avec l'autre; mais ce lien est une chose nouvelle. Il faut, s'il doit y avoir du repos, que tout soit placé sur un terrain nouveau, car il n'y a pas de repos dans l'ancienne création.

Au chapitre 15 nous voyons la grâce à l'oeuvre pour donner du repos: le Berger apporte la brebis dans sa maison...; dans le chapitre qui nous occupe nous avons devant nous un cas de misère humaine, un homme hydropique. Christ dit: «Est-il permis de guérir un jour de sabbat?». Et ils se turent. Alors il en appelle à eux-mêmes: «Qui sera celui d'entre vous, qui ayant un âne ou un boeuf, lequel vienne à tomber dans un puits, ne l'en retire aussitôt le jour du sabbat... Et ils ne pouvaient répliquer à ces choses». Il n'y avait ni repos présent, ni espérance de repos, — aucune possibilité de repos pour l'homme comme pécheur, et il ne pouvait pas y avoir de repos pour *Dieu*, parce que Dieu ne pouvait pas se



reposer tant que le péché n'était pas ôté. Il n'y avait pas de sabbat pour la justice, car l'homme n'avait pas de justice; il n'y avait pas de sabbat pour l'amour, car l'amour ne pouvait pas se reposer là où il fallait que le jugement fut exécuté. L'amour pouvait venir et travailler; mais le *travail* n'est pas le *repos*. L'homme a perdu sa communion avec Dieu par son péché, et c'est là une chose bien solennelle; l'homme a fait de Dieu un *Juge* par son péché. L'idée même du jugement liée à Dieu démontre que l'homme est un pécheur; car il n'y avait aucune association nécessaire entre le jugement et Dieu: mais une fois que le péché est entré dans le monde, il faut que le jugement suive, car Dieu est saint. Si une fois nous avons été amenés à comprendre qu'il n'y a point de relation entre nous, comme pécheurs, et Dieu, nous apprenons quelle place nous convient, une fois que nous avons foi en la grâce de Dieu.

Versets 7-11. «Or il dit une parabole aux convives, observant comment ils choisissaient les premières places à table...» la nature recherche «les premières places». Le monde qui n'a pas de rapports avec Dieu trouve son plaisir à glorifier le «moi» et à tenir Dieu à distance. Le «moi» trouve pour le «moi» ce qu'il aime, et il oublie Dieu. L'homme s'élève toujours contre Dieu, se recherchant lui-même et tout ce qui peut satisfaire son «moi». Il ne pense pas qu'il fasse ainsi, car il prétend ne faire qu'user de ses facultés. Mais Adam fit ainsi pour se cacher de devant Dieu. Et nous, n'usons-nous pas de nos facultés pour nous complaire à nous-mêmes, plutôt que d'en user pour Dieu? Pendant que le Maître est absent, les serviteurs s'en vont chacun son propre chemin et font leur propre volonté. Un homme est naturellement froissé quand on l'humilie et qu'on le méprise; la chair n'aime pas à être mise de côté; mais cette recherche d'une place est au fond rechercher une place là où Christ n'en eut point. C'est pourquoi: «Quand tu seras convié, va et t'assieds à la dernière place».

Les versets 8-11 nous disent le secret de cette parabole; ils dirigent le *coeur* vers le *Maître*, vers «celui qui t'a convié». Si j'ai le sentiment que je suis un pécheur, et que par conséquent je ne mérite aucune place, je n'en prendrai point, mais j'attendrai jusqu'à ce que Dieu m'en donne une. J'aurai de la gloire en vérité, quand Dieu me donnera une place. La question est de savoir ce qu'il me donne. Tournez vos yeux vers Dieu, et vous en remettant à Lui, recherchez la dernière place comme Christ fit. Il ne vous servira rien de dire que vous ne recherchez pas une place dans le monde: la grande affaire, c'est que votre coeur demeure tourné vers la place de Dieu dans le monde. Quand le regard est ainsi fixé sur Dieu, le moi est oublié; autrement, on pense au manque d'égards dont on est l'objet; et ni la foi, ni la grâce ne sont en exercice. Si je savais me tenir pour rien, je serais *parfait*. L'homme qui invitait les conviés, apprécie justement chacun et l'honneur qui leur est dû: les places de l'évangéliste, du pasteur, de l'apôtre seront toutes ordonnées par Dieu. Quand Dieu donne une place, c'est une place de puissance et de proximité de Lui; mais quand un homme prend une place pour lui-même, c'est une place de faiblesse et d'éloignement de Dieu, parce que le *moi* est l'objet de sa recherche.

Il faut aussi nous tenir en garde contre le simple refus de prendre une position dans le monde, parce que nous savons que ce serait mal de faire ainsi, pour des serviteurs de Celui qui a été rejeté. Une estimation légale seulement, de ce qui est bien ou mal ne peut jamais *tenir bon*. Une chose peut être très juste et bonne; mais il n'y a pas de stabilité dans sa poursuite, parce qu'il n'y a pas de puissance pour soumettre la *chair*, si on fait seulement ce qu'on sait être bien. Il y avait le sentiment de l'obligation avec la loi; mais la loi ne plaçait pas un objet devant le coeur pour attirer celui-ci; elle n'amenait pas Dieu vers moi, ni ne m'amenait vers Dieu. Mais il y a de la stabilité là où est le sentiment que nous ne sommes rien devant Dieu, et que Dieu est tout. Plusieurs ont commencé avec beaucoup d'énergie et ont pris une certaine place, bonne en elle-même; mais là où le légalisme était la source de l'activité, il n'y a pas eu de persévérance, car ce qu'on entreprend sous la loi, on le perdra certainement dans la chair. Quand Dieu est l'objet du coeur, la place la plus basse ici-bas suffit. Lui-même nous conduit et nous fait avancer; et de quoi qu'il s'agisse, si les pensées et les affections sont tournées vers Lui, ce qui était pénible d'abord n'est plus un effort à mesure que j'avance. L'amour divin qui m'attira et me donna de la puissance au commencement pour prendre la position, brille d'un plus vif éclat à mesure qu'il est mieux et plus longuement connu; et ce que j'accomplissais d'abord en tremblant, devient facile avec un courage croissant.

La seule chose qui puisse me rendre capable de marcher ainsi, c'est d'avoir Christ pour objet; et en proportion que je l'aurai ainsi devant moi, je serai heureux. Il y aura toujours mille et une choses de quoi me chagriner, si le «moi» a de l'importance; — mais ces choses ne me chagrineront point du tout, si le «moi» n'est pas là pour être chagriné. Les convoitises de la chair ne me tourmenteront pas, si je marche avec Dieu. Que de contrariétés et d'embaras nous rencontrons quand nous ne marchons pas avec Dieu et que nous ne pensons qu'à nous-mêmes! Il n'y a pas de plus grande délivrance que d'en avoir fini avec soi, en sorte qu'on n'a pas d'importance à ses propres yeux. Alors on peut être vraiment heureux devant Dieu.

Si nous regardons à Christ, nous apprenons deux choses: d'abord, qu'il s'humilia Lui-même à cause du péché du monde qui l'entourait; ensuite, que le monde fit tout ce qu'il put pour l'humilier, car plus Christ s'abaissait, plus les hommes cherchaient à l'accabler.

Personne ne se met en souci des autres; en sorte que si quelqu'un ne prend pas soin de lui-même, il peut être assuré d'être mis assez bas. Nos coeurs aussi sont si rusés qu'il est possible que nous serions disposés à nous humilier nous-mêmes si nous pouvions gagner quelque chose par là, ne fût-ce que l'approbation des hommes. D'un autre côté, si dans le sens ordinaire des termes, nous cherchons simplement à *imiter* Christ s'humiliant, ce ne sera qu'un effort légal, sans puissance et sans durée. «Qu'il y ait donc en vous cette *pensée* qui a été dans le Christ Jésus» (Philippiens 2). Il s'anéantit lui-même. D'abord, il «s'anéantit lui-même», il se dépouilla de sa gloire, pour devenir homme; en le faisant, il laissa la gloire du Père pour devenir un homme: c'était une grande humiliation (quoique nous ayons haute

idée de nous-mêmes). Mais ce n'est pas tout: étant en figure comme un homme, il s'abaissa jusqu'à la mort, la mort même de la croix.

Le même principe est placé devant nous dans le chapitre de Luc qui nous occupe. «Celui qui s'abaisse sera élevé». La vraie humilité consiste en ceci, c'est qu'on soit prêt à servir chacun et tout homme, quel qu'il soit; et quoique ce service puisse paraître bas aux hommes, il est au fond très élevé, étant le fruit de l'amour *divin* opérant dans nos coeurs. *Dieu*, opérant dans nos coeurs, nous dépouille de notre égoïsme. La seule chose qui soit digne de notre poursuite dans le monde, c'est ce service, — à moins que ce ne soit la jouissance de la communion de Dieu. Nous devrions être prêts à servir nos ennemis: «Celui qui s'abaisse sera élevé». Etre humilié n'est pas la même chose que de s'humilier soi-même et de ne pas le faire devant ceux qui nous honoreraient d'autant plus que nous serions humbles. Paul pouvait dire de lui et d'autres: «Nous-mêmes vos esclaves pour l'amour de Christ» ([2 Corinthiens 4](#)). Il sentait qu'ils avaient, lui et ses compagnons, un droit à servir en grâce; et dans la proportion dans laquelle il prit la place basse, il sera élevé au jour qui vient.

Versets 12-14. Le Seigneur parle maintenant de celui qui conviait. Plus haut, il avait parlé des conviés; mais ici il s'agit du principe sur lequel les fêtes se font. «Convie les pauvres, les impotents, les boiteux... et tu seras bienheureux, car ils n'ont pas de quoi te rendre la pareille; et la pareille te sera rendue en la résurrection des justes». Le Seigneur les sépare de nouveau tous du monde et les transporte au moment où ils se rencontreront avec Dieu, et il veut qu'ils trouvent là un principe dirigeant pour leur activité. Les disciples ne doivent pas agir en vue d'obtenir une récompense ici-bas, mais ils doivent attendre le moment où ils rencontreront le Seigneur, car ce n'est pas avant que le Maître revienne que les esclaves reçoivent leur salaire. Il ne s'agit pas ici de salut, mais de rémunération du service. «La pareille te sera rendue en la résurrection des *justes*».

Remarquez ici comment le Seigneur présente les justes comme une classe particulière de personnes. La résurrection n'est pas une résurrection commune pour tous: l'Écriture n'en connaît pas de pareille; elle ne confond pas, dans un autre monde, ce que Dieu a séparé dans ce monde-ci. La grâce a séparé le croyant en sorte qu'il est ressuscité dans son âme maintenant; mais le fidèle ne reçoit pas sa récompense de serviteur avant «la résurrection des justes». Un pécheur est vivifié ici-bas, quoique non manifesté judiciairement, parce que nous sommes dans une dispensation de foi et que notre part est dans la gloire.

Il n'y a pas, je le répète, de résurrection *générale* pour les justes et les méchants indistinctement; mais il y a «la première résurrection dans laquelle Dieu sépare en *puissance* ceux que, en *grâce*, il a fait siens. C'était «la résurrection d'entre les morts» qui excitait tant d'étonnement au milieu des Juifs. Les pharisiens pouvaient enseigner la résurrection, quoique les sadducéens la niassent; on croyait généralement à une résurrection; Marthe nous le dit: «Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour». Mais les Juifs ne pouvaient pas comprendre la puissance divine entrant dans la maison de Satan et retirant les justes *morts* d'entre tous les autres morts. Jésus répondit à

Marthe: «Moi, je suis la résurrection et la vie», — parlant de la puissance vivante qui visite un homme quand il est dans un état de mort et qu'elle l'en fait sortir. Les Juifs ignoraient entièrement la séparation qu'opérait la résurrection des uns pour la vie et la résurrection des autres pour le jugement (Jean 5: 28, 29; comparez Apocalypse 20).

Le maître de la maison manifestera son approbation du fidèle serviteur. Il y aura des degrés de gloire donnés selon le service accompli par chacun: non pas que personne soit jamais *sauvé* pour ce qu'il a fait, mais le service de chacun sera rémunéré, quel que soit le fruit que le Saint Esprit aura produit en moi en répondant au désir de Christ en opérant en moi, car c'est un service dont je ne pourrais accomplir un seul atome sans sa puissance. Ce grand fait est également la réponse de Dieu selon ses conseils, comme nous pouvons l'apprendre par les paroles du Seigneur à la mère des fils de Zébédée: «Vous boirez ma coupe...; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, n'est pas à moi pour le donner, sinon à ceux pour lesquels cela est préparé par mon Père» (Matthieu 20: 20). Le service de l'amour n'est jamais influencé par la récompense. La rémunération n'est pas placée devant l'âme comme *motif* pour faire quoi que ce soit; mais quand nous rencontrons des difficultés dans le chemin du service, alors la couronne est placée devant nous pour nous encourager à persévérer. Il en a été ainsi pour Christ lui-même; car à cause de la joie qui lui était proposée, «il a enduré la croix, méprisant la honte» (Hébreux 12: 2). Ainsi encore pour Moïse: il estima l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte, car il avait égard à la rémunération (Hébreux 11). Si la récompense, non l'amour, était la source de notre service, cela reviendrait au fond à ceci: prend ton argent et va-t-en. Mais si on a rompu avec le monde, on ne peut pas attendre de récompense de ce côté, ce qui est une aussi grande délivrance que la délivrance qui affranchit du «moi».

Versets 15-24. Voyez maintenant comment la grâce, quand elle est introduite, est rejetée. Le souper était prêt; les conviés étaient invités, mais ils ne veulent pas venir. Le Seigneur avait parlé auparavant du royaume, et ici il montre ce que coûterait la réception du royaume. Tout est prêt maintenant; — mais les hommes s'excusent. Ils ne se souviennent pas assez du souper pour laisser leurs boeufs, leur champ, etc. Le souper était dans les pensées de Dieu depuis le commencement, et il devait avoir lieu quand il vint chez les Juifs comme leur Messie, à la fin du jour; mais ils le rejetèrent, parce qu'ils ne se souciaient pas de Lui. Ce n'est pas que leurs péchés les exclussent du souper, car Dieu était en Christ réconciliant le monde avec Lui-même, ne leur imputant pas leurs péchés. Ce n'est pas non plus que le champ, les boeufs, la femme fussent en eux-mêmes le mal; mais ils devenaient tels pour ceux qui étaient appelés, parce que leurs coeurs étaient attachés à ces choses de manière à leur faire mépriser le souper. N'en est-il pas exactement de même maintenant? Quel mal y a-t-il à ces choses, direz-vous? Si elles ont occupé votre coeur et vous ont fait mépriser Dieu, — *voilà* le mal! Dans le royaume de Dieu, où êtes-vous? Il n'y avait pas un seul lien de coeur entre Christ et le peuple qu'il vint visiter, et c'est pourquoi ils rejetèrent le souper. C'est là aussi une pierre de touche pour nos âmes tout le long du jour. Il ne s'agit pas de seulement savoir, si une chose est bonne ou mauvaise, mais quelle

saveur les choses de Christ ont pour nos âmes quand nous en jouissons ainsi? Il s'agit peut-être de quelque chose de très petit. Si nous trouvons que la lecture d'un livre rend la manifestation de Christ moins précieuse pour nous, nous nous sommes écartés de Dieu et nous ne pouvons pas dire où le pas suivant nous conduira. Satan souvent nous séduit de cette manière. L'âme est mise à l'épreuve chaque jour, afin qu'il apparaisse si les choses qui sont révélées par Dieu en Christ ont assez de pouvoir sur nous pour engager nos coeurs; mais si d'autres objets se sont placés entre nous et les choses de Christ, quand nous aurons besoin de la jouissance de celles-ci, nous ne l'aurons pas, et il deviendra ainsi évident combien nous nous sommes égarés loin de Dieu. Si un objet, quel qu'il soit, vient prendre place dans votre âme et vous ôte la fraîcheur de Christ, prenez garde! Car si boeufs ou champs, ou ferme, préoccupent ainsi vos coeurs, lorsque vous auriez l'occasion de jouir des choses de Christ, vous ne goûterez pas celles-ci.

Au verset 21 le Seigneur s'adresse aux «pauvres du troupeau», à ceux qui n'ont pas de couple de boeufs et qui se réjouissent de la fête. Les sacrificateurs et les chefs des Juifs ont reçu la première invitation, mais ils l'ont rejetée; et alors le Maître de la maison envoie dans les rues et dans les ruelles pour amener les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles du peuple; mais la maison n'est pas encore remplie. Le Maître envoie donc en dehors de la ville, dans les chemins, et le long des haies, et contraint les gens d'entrer, afin que la maison soit remplie: c'est des gentils qu'il est question ici. Luc, dans son évangile, distingue «les pauvres du troupeau» d'avec les gentils, tandis que Matthieu dont le point de vue est juif ne fait pas mention des deux classes comme étant distinctes. «La salle des noces remplie de gens qui étaient à table» (Matthieu 22: 10), comprend les gentils, introduits après que les Juifs ont été amenés à la bénédiction.

Remarquez aussi l'humilité du serviteur et la patiente grâce du Maître qui va jusqu'au bout; il ne peut pas se reposer avant que la maison soit remplie. Quelle persévérance il y a de la part de Dieu! Et nous sommes appelés à poursuivre notre course dans le même esprit. Il en coûte beaucoup de persévérer toujours et toujours en dépit de tous et de toute chose; et le faire témoigne de la présence de la puissance divine en nous, car la grâce de Dieu est infatigable. A côté de cela sans doute nous trouvons le jugement, car il est dit: «Aucun de ces hommes qui ont été conviés ne goûtera de mon souper; mais le fait que Dieu agit ainsi nous montre quelle humilité il devrait y avoir en nous, pour ce qui nous concerne, et quelle grâce pour ce qui regarde les autres, quels qu'ils soient, et combien tout doit reposer sur ce grand et unique fait que toutes les relations de l'homme avec Dieu sont momentanément brisées, et que si vous entreprenez réellement de suivre Christ dans un chemin comme celui-là, vous devez calculer la dépense. C'est très bien de voir cette grâce et de l'admirer, mais il n'y a aucune puissance pour y persévérer si le coeur n'est plein de l'amour que donne l'établissement d'une nouvelle relation avec Dieu. Il faut qu'il y ait un lien de coeur avec la chose nouvelle, et il faut que Christ ait assez de puissance dans le coeur pour donner le pouvoir de rompre avec des choses vieilles.

Versets 25-33. De grandes foules sont attirées à l'ouïe d'une pareille grâce, et Jésus leur dit ce qu'impliquera la position de disciple. Peut être y a-t-il ici une allusion à Michée 7: 5, 6? Il faut pour Christ faire le sacrifice de ses amis, — de tout, peut-être; car la question est: Abandonnerai-je Dieu? Mais comment? — Vous dites qu'il faut tout abandonner, la vie même? Oui, tout; car dans cette vie vous êtes associés avec le monde, et il faut que vous renonciez au monde aussi, si «*Moi*» je suis en question. Vous ne pouvez avoir deux coeurs, un coeur pour le monde, et un coeur pour *Moi*, dit le Seigneur. — Je tremble quand je vois des personnes qui n'ont pas calculé la dépense, se mettre en route, professant de *suivre* Christ. Il est selon les voies de Dieu de placer la barrière là où on entre dans le chemin. Si vous pouvez franchir la barrière, vous pourrez aller votre chemin. L'obéissance légale ne tiendra pas bon; ce qu'il faut, c'est de suivre Christ. Si Lui est dans le sentier, le chemin est heureux et facile, mais il est enserré de haies. Si Christ n'y est pas avec vous, vous n'y aurez que trouble et difficulté.

Versets 34, 35. Le «sel», c'est la grâce en énergie spirituelle, les saints étant les témoins, dans le monde, de la puissance de l'amour saint, au lieu qu'ils le soient de l'égoïsme. Le sel est le principe consacrant de la grâce; quand le sel a perdu sa saveur, avec quoi salera-t-on? Le sel est la grâce envisagée comme la sainte séparation pour Dieu plutôt que sous les traits de la bonté et de la débonnairété, quoique assurément ces traits soient aussi inséparables de la grâce. «Si le sel a perdu sa saveur avec quoi le salera-t-on?» Si j'ai de la viande sans sel, je peux la saler; mais si le sel n'a pas de saveur, que ferai-je? Quelle image nous avons ici d'une église non spirituelle et d'un saint non spirituel! Ils sont semblables à la vigne qui représentait Israël et qui n'a été bonne que pour déshonorer le Seigneur, son possesseur, et pour être détruite. La miséricorde, il est vrai, peut nous restaurer, mais comme saint nous devrions avoir la saveur de Christ. Tout ce qui affaiblit l'attachement du coeur à Christ, détruit la puissance. Ce n'est pas le péché grossier qui attire sur lui la discipline et le jugement qui a cet effet; mais ce sont les petites choses de la vie de chaque jour que nous sommes aptes à placer *avant* Christ. Quand le monde se glisse dans le coeur, le sel a perdu sa saveur et nous montrons qu'un Christ rejeté a peu de puissance à nos yeux.

Que le Seigneur nous garde dans le chemin avec Christ, là où tout est lumière et bénédiction. Si nous avons laissé le voile trompeur de ce monde se placer devant notre vue spirituelle, et cacher Christ à nos yeux, Christ seul peut lever le voile et faire que nous voyions.

## Chapitres 15-16

Nous avons vu le Seigneur mettre en évidence la réjection, suivie, en grâce, par un ordre de choses absolument nouveau. L'Eglise introduite plus tard, n'est pas un «siècle» proprement dit, mais un épisode céleste entre deux «siècles». L'Ecriture nous parle de trois «siècles»: le siècle qui a précédé la loi, le siècle de la loi, et le siècle du millénium. Christ naquit sous la loi; et ce siècle n'a pas encore pris fin. Les disciples demandèrent: «Quel sera

le signe de la venue et de la consommation du siècle» (Matthieu 24: 3)? Ce siècle dont ils parlaient était celui où Christ était présent sur la terre; mais Christ fut rejeté, le siècle fut interrompu; c'est pourquoi s'adressant avec force à ses disciples, il leur commanda de ne dire à personne qu'il était *le Christ*, disant: «Il faut que *le Fils de l'homme* souffre beaucoup et qu'il soit rejeté» (Luc 9: 21, 22). Et plus tard, il dit: «Vous ne me verrez point jusqu'à ce qu'il arrive que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur» (Luc 13: 35). Nous qui formons une partie de l'Eglise de Dieu, et qui n'avons proprement rien à faire avec la terre, nous ne sommes en aucun sens un «siècle», mais nous sommes un peuple céleste uni à Christ glorifié pendant l'interruption du siècle, et nous remplissons l'espace de temps qui sépara le moment où le Seigneur a abandonné les Juifs de celui où il reviendra à eux. L'olivier de Romains 11, a quelques-unes de ses branches coupées, et d'autres ont été greffées sur lui: c'est un arbre qui a sa racine dans la *terre*, et qui ne pouvait par conséquent rien avoir à faire directement avec l'Eglise dans le ciel. Quelques-unes de ses branches ont été coupées, et quelques-unes ont été laissées; mais on ne peut jamais parler ainsi de l'Eglise, le corps uni à la Tête, Christ à la droite de Dieu. L'Eglise certainement occupe une certaine position et remplit un certain espace de temps, mais elle les occupe pendant la suspension du siècle auquel Christ vint. Caractéristiquement nous appartenons à ce qui est au-dessus et au-delà de tout ce qui est lié à ce monde; la grâce nous a placés là, et la grâce n'est pas d'ici-bas, mais du ciel.

Au chapitre 15, le Seigneur s'élève complètement au-dessus de la dispensation juive, pour la pleine manifestation de la nature de Dieu qui est amour, dans l'évangile. A la fin du chapitre 14, il s'était occupé du système professant dans sa responsabilité: «Le sel est bon; mais si le sel est devenu insipide», il n'est plus bon à rien, montrant ainsi ce que l'homme est. Maintenant, au chapitre 15, les publicains et les pécheurs viennent, et nous trouvons la manifestation de ce que *Dieu* est. Ici, Dieu s'occupe de l'homme perdu, en grâce. Des pécheurs qui confessaient leurs péchés et venaient à la repentance, étaient ceux qui justifiaient Dieu. «La sagesse a été justifiée par tous ses enfants». Dieu est justifié dans ses voies, soit dans la condamnation, soit dans le salut d'un pécheur. Les publicains et les pécheurs justifiaient Dieu, étant baptisés par Jean, tandis que les pharisiens rejetaient contre eux-mêmes le conseil de Dieu. Tout ce qu'il fallait pour que Dieu fût justifié, c'est qu'il se montrât lui-même; et c'est là ce que le Seigneur fait maintenant: il manifeste ce que Dieu est en grâce, donnant ainsi à ce chapitre pour nos âmes une fraîcheur et une plénitude toujours nouvelles: le coeur qui a été une fois réveillé, ne se fatigue jamais d'un pareil récit.

Ensuite au chapitre 16, Christ montre la responsabilité de ceux dont Dieu s'occupe ainsi. La terre a été donnée aux enfants des hommes, et Dieu en attendait du fruit. Il s'occupe de l'homme d'abord au point de vue de ce que l'homme aurait dû être sur la terre; mais l'homme *faillit entièrement*. Alors Dieu fait autre chose: il visite le monde en *grâce parfaite*, grâce entièrement indépendante de ce que l'homme était, et qui révélait un caractère absolument céleste. L'amour divin est la source de cette chose nouvelle et son caractère est céleste, révélant le ciel, elle met l'homme en rapport avec le ciel; et ceux

qu'elle visite ainsi doivent être un peuple céleste. Pourquoi? — Parce que ce monde s'est entièrement détourné et éloigné de Dieu et qu'il est devenu le «pays éloigné». C'est pourquoi ses richesses n'ont aucune valeur et sont au contraire un grand empêchement, à moins qu'on n'en use d'une manière céleste: et le chapitre 16 montre de quelle manière on doit ainsi s'en servir. Le chapitre 15 nous montre le pécheur appelé par la grâce; ce qui suit nous apprend ce que celui qui est ainsi appelé, doit être comme homme céleste. Ce monde est une scène de péché, et ce qui s'y rattache est maintenant la misère, et non la bénédiction (voyez l'histoire de l'homme riche et de Lazare). Adam avait une place dans ce monde et Israël y avait une place; mais tout cela a pris fin, et la grâce est venue, élevant ceux qui en sont les objets à un état de choses entièrement nouveau. Christ justifie Dieu. Dieu étant amour, c'était sa joie de manifester la grâce aux pécheurs. Il ne s'agit pas ici de la joie de ceux que Dieu ramène, mais de la joie de Dieu à ramener le pécheur à Lui-même. Cette joie de la grâce donne au ciel son caractère: il y a de la joie là au sujet du pauvre pécheur ramené.

Je ne doute pas que le Seigneur ne nous donne dans ces trois paraboles du chapitre 15 le développement des voies de la *Trinité*. Dans la première, le Fils nous est présenté comme le bon Berger s'en allant après la brebis perdue. Dans la seconde, sous la figure de la femme qui allume sa lampe et qui cherche diligemment sa drachme, Dieu nous présente l'activité du Saint Esprit et la peine qu'il prend pour faire briller un témoignage au milieu de ce monde de ténèbres. La troisième nous apprend comment le Père reçoit le pécheur repentant quand il est ramené. Dans celle-ci, dans le prodigue, nous pouvons voir l'oeuvre de Dieu *dans le pécheur*; dans les deux précédentes, il s'agit de la souveraineté et de l'activité de la grâce qui s'en va, dans l'amour, chercher ce qui était perdu, et ramène le pécheur sans que celui-ci ait aucune part dans l'oeuvre. Cette énergie persévérante de l'amour se trouve dans le Berger lui-même; le Bon Berger est en souci de sa brebis et ne lui laisse rien à faire pour trouver le chemin de la maison, car il la prend sur ses épaules. La parfaite grâce du Seigneur Jésus apparaît en ceci, cette grâce dans laquelle il s'est ainsi chargé du fardeau de chacun de nous, de nos tentations et de nos difficultés, tout le long du chemin: Christ est le Berger et le Surveillant de nos âmes (1 Pierre 2). — Remarquez, au verset 6, le caractère particulier de cette joie du Berger qui a trouvé sa brebis perdue: «Et étant de retour dans sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, leur disant: Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé *ma* brebis perdue». Où trouver un tableau plus vrai, et une expression plus pleine de la joie d'une personne heureuse? La joie déborde toujours.

Dans la seconde parabole, nous retrouvons le même principe général. La peine que prend le Saint Esprit en cherchant les pécheurs dans le monde, nous est représentée par les soins que prend la femme qui est à la recherche de sa drachme: celle-ci ne pouvait avoir elle-même ni trouble ni joie. La différence entre cette seconde parabole et la première, est celle-ci: que dans la première, le Berger porte tout le fardeau, tandis que dans la seconde, la peine que prend la femme pour trouver la drachme perdue, montre qu'elle portait assez d'intérêt à sa drachme, pour qu'elle se donnât toute cette peine afin de la trouver. C'est



ainsi que l'amour de Dieu agit envers nous, afin de nous tirer de ce monde de ténèbres et de nous amener à Lui-même. Quelle œuvre que celle de ramener le cœur de l'homme à Dieu! Si tirer le monde du néant par une parole a été quelque chose de grand, ça a été quelque chose de plus grand de le racheter!

Si nous regardons à l'homme tel qu'il est en lui-même, il ne pouvait jamais revenir à Dieu. Mais regardez à ce que *Dieu est en Lui-même*, et à qui ou à quoi peut résister à sa grâce! — Toujours est-il qu'il s'agit de la joie de celui qui trouve, et non pas de la joie de l'objet qui est trouvé. «Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé «ma brebis», — «ma drachme» — «qui était perdue». — Et pour ce qui concerne le prodigue qui remonte vers son père, *qui* fit le festin? Était-ce le jeune homme? — ou bien était-ce le père, disant à ses esclaves: «Mangeons et faisons bonne chère, car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie, et il était perdu, et il est retrouvé». Tous les gens de la maison partagèrent la joie du cœur du Père, tous excepté le malheureux frère aîné, l'homme à propre justice (le pharisien, le Juif), auquel le père répondit: «Il fallait faire bonne chère et se réjouir, car celui-ci, ton frère, était mort et il est revenu à la vie; il était perdu et il est retrouvé». Il s'agit de la joie que Dieu a à recevoir à lui un pécheur qui se retourne vers Lui.

Dans l'histoire du prodigue en elle-même, toute la gloire de la grâce n'est pas manifestée comme elle apparaît dans la réunion des trois parties de ce merveilleux chapitre. Dans la première parabole, je le répète, celle de la *brebis*, le Berger se charge de tout le fardeau de celle-ci; la femme recherchant sa drachme, nous représente la patiente et diligente activité du Saint Esprit. — Avant que le prodigue quittât effectivement la maison paternelle, il était déjà moralement éloigné, et son départ ne fut que la manifestation du péché qui était dans son cœur. Il était tout aussi coupable quand il demandait la part de bien qui lui revenait et qu'il franchissait le seuil de la maison de son père, que lorsqu'il mangeait des gousses avec les pourceaux dans le pays éloigné: il était là sans doute plus *misérable*, mais son cœur s'était déjà éloigné auparavant. Un homme peut aller plus avant qu'un autre dans la voie du péché; mais si nous avons tourné le dos à Dieu, nous sommes entièrement mauvais et corrompus. Dans ce sens «il n'y a pas de différence».

Le mal moral était le même en Eve: elle abandonna Dieu pour le fruit d'un arbre. Elle pensa réellement que le diable était un bien meilleur ami pour elle que Dieu, et elle crut sa parole au lieu de tenir ferme celle de Dieu. Satan est menteur dès le commencement; et à la croix, le Seigneur Jésus le démontre. Il en coûta au Seigneur sa vie pour constater que Dieu était bon. Christ vint pour contredire le mensonge du diable que l'homme croyait, et sous lequel gît le monde tout entier. La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ; et au prix même de sa vie, elles furent établies par lui à la croix. L'homme ne peut se passer de Dieu, et depuis le commencement le monde tout entier a été un mensonge public contre Dieu. Qui pouvait le démasquer? Voyez la créature, comme elle est en travail et soupire sous la servitude de la corruption. Voyez la providence, et dites-moi, si Dieu est bon, comment il se fait qu'un enfant se tord dans la douleur? Comment concilier ces deux choses? le méchant prospère, l'homme juste souffre. Mais quand je vois Christ sur la croix, je vois ce

que Dieu est! La mort devient le partage de l'homme à cause du péché; mais Christ prend mon péché sur lui-même, qui est sans péché; il s'abaisse jusqu'à la mort, à la croix, et ainsi il détruit le mensonge de Satan qui avait dit: «Vous ne mourrez nullement» (Genèse 3). *Ainsi*, la vérité de Dieu lut rétablie ici-bas dans l'oeuvre et la personne du Seigneur Jésus, et nulle autre part. En lui, nous voyons la *sainteté*, la *vérité* et l'*amour*, quoiqu'il en dût coûter.

L'homme naturel est exactement comme le prodigue: il dissipe son bien dans le pays éloigné et se ruine lui-même. Un homme qui a 5000 fr. de rente et qui en dissipe 20000, paraîtra pour un temps fort riche, mais quelle est sa fin? Il est un homme ruiné. — Du moment que l'homme s'éloigna de Dieu, il se vendit à Satan, et il dépense son âme et son coeur loin de Dieu il dépense même ce que Dieu lui a donné *contre* Dieu et quand il a tout *dissipé* et qu'il n'a plus rien pour vivre, il commence à être dans le *besoin*. «Et une grande famine survint dans ce pays-là»: tout le monde est sensible à un pareil état de choses. Tous les pécheurs ne s'enfoncent pas tous au même degré dans cette misère qui désirait se nourrir des gousses que les pourceaux mangeaient; mais ils sont tous dans le même état de ruine. Tout homme a tourné le dos à Dieu, quoique tous n'aient pas poussé leurs excès au même point et qu'ils ne soient pas tombés dans la même dégradation.

La famine ne fait jamais remonter vers la maison du Père. Le prodigue se joignit à l'un des habitants, de ce pays-là, non pas du pays de son père. «Il désirait de remplir son ventre des gousses que les pourceaux mangeaient et personne ne lui donnait rien». Satan ne *donne* jamais; on ne donne que là où est l'amour de Dieu, qui n'épargna pas son propre Fils.

Quand le prodigue pense à la maison de son père, toute l'oeuvre est moralement faite, quoiqu'il ne soit pas encore de retour là, maintenant. Il revient à lui-même: son coeur était changé; et ainsi tout le désir de son âme est de rentrer dans la maison de son père qu'il avait abandonnée. Il n'était pas encore arrivé à la pleine liberté de la grâce, de manière à être en paix et heureux; et il se dit à lui-même: «Je me lèverai et je m'en irai vers mon père, et je lui dirai: «Mon père j'ai péché..., traite moi comme l'un de tes mercenaires». Il est amené au sentiment de son péché, et qu'est-ce que c'était que son péché? — de manger de ce dont les pourceaux mangeaient? Non, sa misère était le fruit de son péché; ce dont il était coupable, c'était d'avoir abandonné la maison de son père, se détournant de Dieu. Quand il revint à lui-même, il désira de retourner chez son père, et c'était là assurément un désir juste est bon; mais la forme que ce désir prenait dans son esprit, par le fait qu'il ne connaissait pas encore la grâce, était légale: «Je ne suis pas digne d'être appelé *ton fils*; traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Mais le père ne le laisse pas dire ainsi, — il n'est plus question de mercenaires; — car «lorsqu'il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et courant à lui se jeta à son cou et le couvrit de baisers». Il n'eut pas pu être un mercenaire avec les bras de son père autour de son cou: les sentiments du *père* en eussent été dénaturés, si ce n'eût été ceux du *fils*. C'était la joie du Père de recevoir ainsi le pécheur, et c'est la connaissance de cela qui apporte la paix dans l'âme, — et rien d'autre.

Si quelqu'un ne connaît pas l'amour, il ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour (1 Jean 4: 7 et suivants). La pleine révélation de Dieu nous est donnée en Christ: «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu?» Dieu agit d'après la joie et la satisfaction qu'il a en lui-même, en recevant le pécheur à lui; c'est pourquoi il ne pense pas aux *haillons*, mais au *fils* qu'il a retrouvé. Quel droit l'homme a-t-il de douter de Dieu quand Dieu satisfait son propre coeur en laissant déborder son amour vers le pécheur?

Vous ne trouverez jamais la paix par le simple fait que vous revenez en arrière; mais vous la trouverez en apprenant à connaître la pensée du Père à votre égard. Le prodigue aurait-il pu trouver la paix quand il montait vers son père, si celui-ci n'était pas venu au devant de lui et ne s'était pas rencontré avec lui? Non. Tout le long du chemin il se serait demandé: Comment me recevra-t-il? Sera-t-il irrité contre moi? Me repoussera-t-il loin de lui? Et s'il le fait, que deviendrai-je? «Mais comme il était encore loin, son père le vit, et fut ému de compassion, et courant à lui, se jeta à son cou et le couvrit de baisers». S'il n'en eût pas été ainsi, le prodigue eût tremblé même en heurtant à la porte. Quand les bras du père entouraient le fils, le père était-il souillé par les haillons qui couvraient celui-ci? Non, et il ne veut pas que le fils apporte des haillons *dans* la maison, mais il en fait apporter la plus belle robe. Dieu envoie son propre Fils du ciel et revêt le pécheur; et ainsi vêtu, le jeune homme pouvait faire honneur à la maison de son père. Si nous sommes revêtus de *Christ* de cette manière, nous apporterons de l'honneur à Dieu, et dans les siècles à venir il montrera les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous en Jésus Christ (Ephésiens 2: 7).

«Et mangeons et faisons bonne chère». Le père ne dit pas: Qu'il mange et qu'il se réjouisse! — Et il redit encore une fois: «Il fallait faire bonne chère et se réjouir...»

Il n'y avait qu'une exception à la joie de la maison. — Le frère aîné, l'homme à propre justice, était irrité, et il ne voulait pas entrer. Dieu avait montré ce qu'il était en lui-même, par son Fils, en recevant ainsi le prodigue, et maintenant il montre ce que, *eux*, ils étaient en eux-mêmes. Les pharisiens, nous le savons, murmuraient depuis le commencement, et le frère aîné n'avait aucune communion de pensée avec le père; car si le père était heureux, pourquoi n'était-il pas heureux, lui? Il était en colère et ne voulait pas entrer. Si un être aussi vil que ce publicain entre, toute ma justice, pensait-il, est anéantie. Et cela est vrai; car là où est la joie de Dieu, la propre justice ne peut pas entrer. Si Dieu est bon envers le pécheur, de quel profit est ma justice? Le frère aîné n'avait point de sympathie avec son père. Ce n'est pas qu'il aurait dû dire: Mon père est joyeux, il faut donc que moi je sois joyeux; mais il aurait dû y avoir communion dans la joie. «Ton frère est revenu:» voilà ce qui aurait dû résonner dans son coeur, — mais non!

La parfaite patience de Dieu apparaît ici: le père sort et le prie. N'est-ce pas ce que nous voyons tout le long du livre des Actes, — Dieu suppliant les Juifs d'être réconciliés, bien qu'ils eussent crucifié son Fils?

Ainsi Paul (1 Thessaloniens 2: 15, 16) dit que les Juifs ont comblé la mesure de leurs péchés en défendant aux apôtres de parler aux nations afin qu'elles fussent sauvées. Tout est *égoïsme* dans le fils aîné: «Tu ne m'as jamais donné un chevreau pour faire bonne chère avec mes amis». A quoi le père répond: «Mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi». Les oracles de Dieu, les alliances, les promesses, Dieu les donna aux Juifs; mais Dieu ne veut pas renoncer au droit qu'il a de montrer sa grâce à des pécheurs, à cause de l'égoïsme et de la propre justice des Juifs ou de quelqu'un d'autre, quel qu'il soit.

Chapitre 16. — «Il y avait un homme riche qui avait un économe; et celui-ci fut amené devant lui comme dissipant ses biens». L'homme, d'une manière générale, est l'économe de Dieu; et en un autre sens et d'une autre manière, Israël était l'économe de Dieu, placé dans la vigne de Dieu, et ayant reçu la loi, les promesses, les alliances, le service divin, etc. Mais en toutes choses, Israël a été trouvé dissipant les biens de Dieu. L'homme, envisagé comme économe, a été trouvé entièrement infidèle. Que faire donc? Dieu apparaît, et dans la souveraineté de sa grâce, il fait tourner ce dont l'homme a abusé sur la terre en un moyen de produire du fruit céleste. Les choses de ce monde étant entre les mains de l'homme, celui-ci ne doit pas en user pour jouir actuellement de ce monde qui est entièrement étranger à Dieu, mais il doit en user en vue de l'avenir. Nous n'avons pas à rechercher de posséder ces choses *maintenant*, mais, en en usant justement, à faire provision pour d'autres temps: «Faites-vous des amis avec les richesses injustes...». Il vaut mieux changer tout en un ami pour d'autres jours, que d'avoir des richesses maintenant. L'homme ici-bas s'en est allé à sa perte; c'est pourquoi maintenant l'homme est un économe qui a perdu sa place: «Rends compte de ton administration, car tu ne pourras plus administrer». L'homme est renvoyé de son administration; il a perdu sa place, mais non pas les choses dont il avait l'administration. Il y a ici quelque chose de meilleur que l'alchimie qui voudrait tout changer en or; car nous voyons la grâce tournant *l'or* lui-même, cette chose vile qui asservit les cœurs des hommes, en un moyen de manifester l'amour et d'acquérir des richesses pour le ciel.

A Israël, Dieu dit: Tu as failli dans ta charge d'économe, c'est pourquoi je vais te mettre dehors. Au chapitre 15, le frère aîné, — le Juif, — ne voulait pas entrer; et ici, au chapitre 16, Dieu ôte au Juif son administration et le met dehors. Pour Adam tout est perdu; mais nous avons un droit en grâce d'user d'une manière céleste de ce à quoi nous n'avons aucun droit quelconque comme hommes. «Si donc vous n'avez pas été fidèle dans les richesses injustes, qui vous confiera les vraies?». *Nos vrais biens* sont les choses célestes; les choses d'ici-bas sont *à un autre*; et si vous n'usez pas de votre droit en grâce pour user en amour de ces choses terrestres et temporelles qui ne sont pas *vôtres*, comment Dieu vous confierait-il les choses spirituelles qui sont *vôtres*? Ce qui est nôtre, ce sont toutes les gloires de Christ; tout ce qui est à Christ est *nôtre*, car nous n'avons pas été rachetés par des choses corruptibles, *argent ou or...* Nous avons été rachetés à prix, *non* avec de *l'argent*, mais «par le précieux sang de Christ». Dieu ne nous a pas donné la vie éternelle pour que nous acquérions des richesses. «Nul homme ne peut servir deux maîtres», et si vous voulez

devenir riches, vous ne pouvez chercher à servir Dieu. Nous avons à faire notre devoir ici-bas, mais ce n'est jamais notre devoir de servir Mammon et de désirer la richesse.

Maintenant le Seigneur, poursuivant son discours, montre qu'il y a ces «tabernacles éternels», — quand les grands résultats de ce qui a été fait ici-bas apparaîtront. La chose vieille s'évanouit, la chose nouvelle apparaît: le Juif qui refuse de venir à la fête, *perd la loi, en rejetant la grâce* (voyez chapitre 15: 18, 19).

Verset 19. «Il y avait un certain homme riche qui se vêtait de pourpre...». La pensée est juive ici, et le grand principe dont il s'agit, c'est que toutes les voies de Dieu, pour ce qui est de la justice distributive sur la terre, étaient interrompues, et que Dieu maintenant n'agissait qu'en *grâce*. Le Seigneur soulève le voile pour montrer le résultat dans un autre monde. L'homme riche avait ses biens ici-bas; il appartenait à la terre, et la corbeille et le grenier étaient à lui; son trésor était sur la terre et son cœur était là aussi. Mais regardez dans l'autre monde et voyez le résultat, — les «tourments!» Les biens sont changés maintenant: «Le riche... mourut et fut enseveli; et étant en hadès, et élevant ses yeux, comme il était dans les tourments,...».

«Et il y avait un pauvre nommé Lazare couché à sa porte, tout couvert d'ulcères...; et il arriva que le pauvre mourut...» Fut-il enseveli? La parole n'en dit rien, car il n'appartenait pas à la terre: «Il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham». Celui qui avait «ses maux» ici-bas, fut porté à la meilleure place dans le ciel. Remarquez bien que ce ne furent pas les afflictions, les ulcères de Lazare qui le rendaient juste, pas plus que les richesses de l'homme riche ne le rendaient injuste. Dieu en ayant fini avec les choses terrestres, il n'y a pas de circonstances terrestres qui soient un signe de la faveur présente de Dieu ou l'inverse, quoique certainement les voies de Dieu à l'égard de Lazare, aient été le moyen d'abaisser son orgueil, de briser sa volonté, etc., et de le préparer ainsi pour la place qu'il allait lui donner.

Verset 31. «S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seront pas persuadés non plus...». Le Seigneur met ici en évidence cette solennelle vérité que même la résurrection de Christ ne convaincrerait pas le cœur incrédule d'Israël, car s'ils refusent d'écouter la parole de Dieu qu'ils possèdent, ils n'écouteront pas le témoignage de Dieu, même si quelqu'un des morts ressuscitait d'entre les morts. Nous savons qu'en effet ils n'écouteront pas.

Ce chapitre 16 amène la lumière d'un autre monde sur les voies de Dieu dans celui-ci. Le monde tout entier a fait banqueroute devant Dieu, en sorte que l'homme trafique maintenant avec «ce qui est à autrui». Quand l'homme rejeta Christ, Dieu lui ôta son administration. C'est là qu'en est l'homme. Nous devrions, par conséquent, user de tout maintenant en vue du monde à venir, puisque la grâce nous permet comme nous le voyons dans ce chapitre 16 de nous servir des choses dont nous avons l'administration. Si nous servons «Mammon», nous ne jouirons pas de la bénédiction accordée au service de Dieu, dans le sens dans lequel il en est parlé ici, car il s'agit de justice rétributive ici, en un sens.

Si vous n'êtes pas fidèle dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est vôtre? Si vous n'avez pas été fidèle dans les richesses injustes, qui vous confiera les vraies richesses? Si vous aimez l'argent, vous ne pouvez avoir votre cœur rempli de Christ. Nous ne devons pas être «paresseux, quant à l'activité», mais «fervents d'esprit, servant le Seigneur»; et en vue de cela, il nous ouvre le ciel, non pas en nous disant comme à Abraham: «dans un pays que je te montrerai» (Genèse 12: 1); car il nous *a montré* le ciel, il nous l'a ouvert en grâce. C'est la révélation de la grâce qui donne de la puissance dans les choses terrestres. Que le Seigneur tienne devant nous un Christ vivant, comme notre lumière pour la marche et le salut, et pour que nous marchions et que nous nous confiions en lui!

## Chapitre 17

Nous avons vu le grand principe de la grâce divine en contraste avec la propre justice, et l'économie juive qui refusait son Messie, le Fils de Dieu, mise de côté pour ouvrir le chemin pour la manifestation de la vie et de l'incorruptibilité par l'Évangile (2 Timothée 1). Or, il dit à ses disciples: «Il est impossible qu'il n'arrive pas des scandales; mais malheur à celui par qui ils arrivent» (verset 1).

Nous abordons ici le sujet de l'esprit dans lequel il faut servir, et de la manière de servir, maintenant que le monde à venir jette sa lumière sur la conduite et la foi des disciples dans ce monde, car on ne peut servir deux maîtres. Dieu accomplit une oeuvre, dans un petit enfant peut-être, mais une oeuvre qui est sa propre oeuvre; et puis il faut la foi individuelle pour marcher dans la voie d'un Christ rejeté. Au milieu de ceux qui professaient de le suivre, il y avait, hélas, bien des scandales. Ce n'était pas alors, ni encore, le moment de l'exercice du pouvoir judiciaire du Fils de l'homme venant cueillir, de son royaume, tous les scandales et ceux qui pratiquent l'iniquité. La puissance de Satan est tolérée; l'exercice de la foi est nécessaire. C'est un temps pour éprouver, par la prédominance du mal, ce qui demeure, parce que Dieu en est l'Auteur. Il faut prendre la croix et se renoncer soi-même: c'est une dure leçon, mais une leçon salutaire quand elle est apprise. La croix et la gloire sont toujours associées. La croix doit devenir la part de l'homme *naturel*, non pas du péché seulement, de manière à briser la volonté. Christ n'avait point de volonté; il était parfait; mais nous avons besoin de la croix pratiquement comme moyen de communion, afin de briser ce qui est un obstacle en nous. — De plus, tout le système du monde est une occasion de chute: il n'y a pas une seule chose dans le monde qui ne soit pas calculée pour détourner de Dieu les cœurs. La moindre bagatelle, l'habillement, les étalages des magasins, la flatterie des hommes, celle des frères peut-être, — tout tend à élever la chair. Quelle différence entre cela et le ciel s'ouvrant sur un Sauveur rejeté! Et c'est cette lumière qui trace notre chemin à travers ce monde; car maintenant les cieus sont ouverts à la foi, pendant que nous le traversons pour aller à Lui que nous voyons dans la gloire. Il y a un courant actif et puissant de l'amour de Dieu qui déborde pour conduire les âmes en avant. Notre marche est-elle un témoignage? Prenez garde que vous ne soyez une occasion de chute. Vous direz peut-être qu'il faut que telle ou telle

personne soit bien faible pour penser telle ou telle chose, mais c'est précisément parce qu'elle est faible qu'elle a besoin qu'on prenne soin d'elle. Que le Seigneur nous donne de ne jamais être des obstacles, mais d'être en aide à ceux qui sont faibles. Toutes ces choses sont la pierre d'achoppement de l'ennemi, et l'homme par qui elles se présentent est pour autant un instrument de Satan. Le Seigneur aime les petits qui sont à lui. Mieux vaudrait pour un homme qu'on lui mit une meule d'âne au cou et qu'il fût jeté dans la mer que de scandaliser un de ces petits.

Verset 5. Mais supposez que quelqu'un fasse quelque chose pour vous faire broncher: — alors: «Prenez garde à vous-même». Votre part est de pardonner. Prenez garde à vous-même, vous jugeant vous-même. Si ton frère pêche contre toi, reprends-le; et s'il se repent, «pardonne-lui». Comment? S'il pêche souvent, «sept fois le jour?». Oui, «si, sept fois le jour, il retourne à toi, disant: Je me repens, tu lui pardonneras». Veillez incessamment sur vous-mêmes et voyez que l'esprit d'amour (la puissance de l'unité et le lien de la perfection, comme Dieu nous le dit ailleurs) ne soit pas froissé, ni l'esprit de sainteté, pour que la paix ne soit pas une fausse paix. Bienheureux sentier! Quelle condescendance pour notre faiblesse et pour le danger auquel nous sommes exposés, dans l'introduction de la grâce et dans le jugement moral des choses présentes qui sont l'aliment de la chair et le domaine du monde! Puissions-nous veiller soigneusement sur nous-même et être plein de grâce envers les autres pour passer ainsi à travers tout, nous élevant comme un bateau de sauvetage par-dessus tous les brisants.

Versets 5-10. Le Seigneur fait comprendre aux siens que dans une position comme celle-là, il faudrait de la foi et l'énergie qui est propre à la foi. Les apôtres, conduits en cela par Dieu, quoique peut-être voyant seulement une petite partie de la difficulté et ayant un sens bien confus encore de cette nouvelle position, demandent que le Seigneur augmente leur foi. Jésus répond en leur présentant toute la plénitude de l'énergie de la foi, car la foi réalise une puissance qui n'est pas dans la personne qui croit, et elle agit ainsi sans limites; il en fait l'application aussi, bien qu'en termes généraux, au renversement des obstacles d'un système qui pouvait présenter la forme de ce qui était bon et grand, mais qui était sans fruit. Quelle que soit notre difficulté, nous pouvons recourir à Dieu. Tout consiste à regarder simplement à Lui. «Toutes choses sont possibles pour celui qui croit»; car Dieu intervient pour accomplir sa volonté, et il a voulu l'accomplir par l'homme et pour se glorifier lui-même dans l'homme, après avoir été déshonoré par Satan dans l'homme et par l'homme; mais Dieu le fait dans la foi, selon sa volonté, jusqu'à ce que le Seigneur Jésus revienne en puissance et en gloire. Dieu est à l'oeuvre, et si vous êtes co-ouvriers sous Lui, vous pouvez bien croire que Dieu est à l'oeuvre et dire: Fais que ceci se fasse, et cela. N'est-ce rien que de tenir en main la puissance de Dieu? Si vous savez ce que c'est que d'avoir à faire à Satan comme adversaire, vous sentirez de quel prix il est pour vous de faire intervenir la puissance de Dieu. Votre position et votre oeuvre peuvent être très humbles, — extérieurement, — n'importe: mais vous avez besoin de la puissance de Dieu pour être petit. Ce que le Seigneur dit dans les versets 7-10, n'est pas applicable à un serviteur

insouciant. Si le serviteur a négligé son travail, il est un esclave  *paresseux*; mais je suis un esclave  *inutile*, quand j'ai fait tout ce que j'étais obligé de faire. Suis-je délaissé? Non, Dieu m'éprouve. Il y a quelque chose en moi qui fait que j'ai besoin d'être éprouvé. Peut-être ai-je à apprendre ce que Dieu peut faire sans moi. S'il se sert de moi, c'est un grand honneur; s'il me met de côté parce que le «moi» s'enflait, c'est une grande miséricorde. Le Seigneur dit, si je puis m'exprimer ainsi: Sois satisfait de Moi; sois content de savoir que  *Moi je t'aime*. Etes-vous contents de son amour? Vous faut-il la gloire des hommes, ou la vôtre propre? Souvenez-vous que quand vous aurez fait  *tout*, c'est le moment de dire: «serviteur inutile!».

Versets 11-19. Le récit qui suit montre que quand Dieu introduit une nouvelle puissance, ceux qui ont eu les anciens privilèges sont les derniers à s'élever au-dessus de ces privilèges pour entrer en possession de ce qui est meilleur. Mais il y a une foi que Dieu opère dans le coeur, qui affranchit des formes subsidiaires dressées autour de la volonté de Dieu dans l'économie passée. Cette foi, reconnaissant Dieu en Jésus, conduit l'âme au-delà de la loi d'un commandement charnel et l'associe à Lui, en qui est la puissance d'une vie impérissable. Elle nous occupe d'une personne qui est au-dessus de tout, nous établissant, non au déshonneur de la loi «au contraire, nous établissons la loi, par la foi»; (Romains 3: 31), mais dans la liberté, dans laquelle la vérité, — le Fils nous a placés en nous affranchissant. Les neuf lépreux s'en allèrent se montrer aux sacrificateurs, agissant sur la parole de Jésus, et pour autant dans la foi; mais le Samaritain discernait la gloire de Dieu dans ce qui était arrivé, et ainsi il revint sur ses pas vers Jésus, et glorifiait Dieu à haute voix. Les autres reconnurent la puissance qui était venue, mais ils restèrent dans leurs habitudes et leurs associations religieuses. Le Samaritain, moins préoccupé d'institutions extérieures, retourna vers la source de la puissance, non pas à ce qui en était l'ombre et le témoignage et dont la nature use toujours pour tenir Dieu caché. Il avait expérimenté la puissance divine en Jésus, et au lieu de jouir simplement du don, il revint au Donateur, humblement, mais dans la liberté de la foi et comme il convenait à la foi. «Il se jeta sur sa face aux pieds de Jésus, lui rendant grâces». Il n'avait pas besoin de sacrificateurs. Ceux-ci ne rendaient pas, et ne pouvaient pas rendre net; mais seulement reconnaître et déclarer un homme net. Le péché avait placé au même niveau le Juif et le Samaritain: l'un et l'autre ils étaient rejetés hors de la présence de la communion divine par la lèpre qui les affligeait. Mais Celui qui guérissait des lépreux sous la loi, était Celui qui donna la loi, et la parole de Jésus en même temps reconnaissait la loi et manifestait Jéhovah qui l'avait donnée. La gratitude de la foi était un meilleur raisonneur que l'instruction de la loi, car la bénédiction apportée par l'oeuvre et la présence de Jésus était, pour les neuf, le moyen de maintenir la distinction juive; pour le dixième, elle était l'évidence de la bonté divine; et par conséquent elle était pour lui la complète délivrance. Il était par la foi arrivé  *en grâce*  à la source de laquelle la loi elle-même procédait, et le Seigneur le renvoyait en paix, guéri par la foi qui lui apportait la liberté de la part de Dieu et avec Dieu, faisant monter de son coeur des actions de grâces à la gloire de Son nom, en lui donnant en même temps la conscience que ces actions de grâces étaient agréables devant Lui.



Combien de raisons n'aurait-on pas pu avancer pour faire poursuivre à cet homme soit chemin et l'empêcher de retourner vers Jésus! Les neuf n'auraient-ils pas pu dire: Il t'a commandé de t'en aller et de te montrer au sacrificateur? Mais la foi va droit au coeur de Dieu, et là elle trouve toute grâce et une parole qui la renvoie dans la liberté de la grâce. Celui qui retourna vers Jésus net et le coeur plein de gratitude, laissait les sacrificateurs derrière lui: en esprit et en figure, le Samaritain guéri avait passé dans un autre système, par la foi, dans la grâce et la liberté de l'évangile. Quelle bénédiction de se trouver ainsi à la source de la puissance et de la bonté, et c'est là seulement et nulle autre part que Dieu amène maintenant ceux qui croient. Si nous avons été sous la loi auparavant, nous sommes morts à la loi désormais par le corps du Christ, afin que nous appartenions à un autre, à Celui qui est ressuscité des morts. C'est de cette manière seulement que Dieu est glorifié, quoique les hommes puissent avancer d'ailleurs en faveur de la loi. C'est ainsi seulement que nous pouvons nous réjouir en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ par lequel nous avons maintenant obtenu, non la loi, mais la réconciliation (Romains 5: 11). En Lui, que nous connaissons et dont nous jouissons ainsi, nous possédons tout, et plus que tous les prêtres ou sacrificateurs ont jamais imaginé; nous avons communion avec le Père et avec le Fils, par la foi en Dieu pleinement révélé. Nous avons à faire avec Lui dans le ciel maintenant, non avec un temple et des sacrificateurs sur la terre. «Lève-toi, et t'en va»; — tu as trouvé la personne et la gloire du Seigneur; tu es par de là les prêtres et le temple, la foi a pénétré au delà du voile et a trouvé Celui qui est plus grand qu'eux. Les autres s'en allèrent leur chemin nets pour être sous la loi: aveuglés par le judaïsme, ils ne revinrent pas sur leurs pas pour glorifier Dieu. — Tout ceci, au point de notre évangile où nous sommes arrivés, est plein de signification. C'est un nouveau jour jeté sur le grand fait qui s'accomplissait: la loi passait et la dispensation qui s'y rattachait.

Dans les versets suivants (verset 20 et suivants), la question de la venue du royaume de Dieu est soulevée. Les pharisiens demandent quand viendrait le royaume, et le Seigneur les place sous leur responsabilité. «Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à attirer l'attention». On ne dira pas: «Voici, il est ici, ou voilà, il est là»; car voici le royaume de Dieu était alors au milieu d'eux. Le roi leur parlait. N'eussent-ils pas dû l'avoir connu, puisqu'il était venu en grâce? S'il s'était humilié lui-même pour connaître leurs afflictions et pour mourir pour leurs péchés, était-ce là une raison pour qu'ils ne discernassent pas sa grandeur et sa perfection morale manifestées de tant de manières? Son saint amour pour les pauvres et coupables pécheurs ne démontrait-il pas assez qui il était? Si le coeur de l'homme n'eût pas été opposé à tout ce qui était la joie de Dieu dans le royaume, si ses yeux n'eussent pas été aveuglés à tout ce qui était aimable et de bonne réputation, il eût senti que plus Christ descendait bas, plus merveilleuses étaient ses oeuvres.

A ses disciples le Seigneur avait d'autres choses à dire. Il était rejeté et il allait les quitter. La souffrance les attendait. Quelque pénible que pût être maintenant leur position comme compagnons de sa réjection, les jours viendraient où ils désireraient en vain un de ce jours où ils avaient joui de la douce et précieuse société du Fils de l'homme. Comme Juifs

dans le pays, ils sentiraient la différence; et Satan pour tenter et tromper en ce jour-là, ferait dire aux hommes: «Voici, il est ici», ou «Voilà, il est là»; mais les disciples sauraient que tout cela était mensonge. Il n'y avait point d'espoir pour la nation qui rejetait Christ. Le Roi était venu, mais on l'avait rejeté; il n'était plus «ici» ou «là»; mais en ce jour-là, le Fils de l'homme serait comme un éclair qui brille d'un des côtés du ciel jusqu'à l'autre côté de dessous le ciel. Mais auparavant il fallait qu'il souffrît beaucoup et qu'il fût rejeté par cette génération, c'est-à-dire par les Juifs incrédules.

Il est évident que tandis que le Seigneur prend vis-à-vis de ses disciples ce nom de Fils de l'homme comme révélant une relation plus élevée et plus étendue que celle du Messie, dont le lien était brisé et perdu par le crime de la nation qui l'avait rejeté, l'ensemble de l'instruction que nous trouvons ici est juif et trouvera son accomplissement proprement dit dans un résidu pieux des derniers jours. La part chrétienne n'est pas mentionnée ici, car elle consiste en une association d'un genre céleste avec Christ, et est décrite, dans ses grands traits moraux tout au moins, au chapitre 12 de notre évangile. Ici nous sommes sur le terrain de la responsabilité, non pas sur celui de la grâce céleste. Il faut séparer la part de l'Eglise *avec* Christ, du gouvernement de ce monde *par* Christ. Le caractère même de la séduction prédite, confirme cette différence dont nous parlons: car si les hommes disaient au chrétien: «Voici, Christ est ici», le chrétien saurait immédiatement que c'est une suggestion de Satan, parce que *nous* chrétiens, nous ne devons pas rencontrer Christ sur la terre, mais *dans l'air*, comme nous lisons, 1 Thessaloniens 4. Mais il en est autrement quand il s'agit du gouvernement du monde: l'espérance alors repose sur un terrain juif, et les témoins pour Dieu, alors, doivent passer par la tribulation comme il n'y en a jamais eu. Or dans ce cas, à moins d'avoir été expressément avertis à cet égard, les fidèles regarderaient naturellement ici et là cherchant le Libérateur, car sous ce caractère il posera ses pieds sur la montagne des Oliviers et il viendra à Sion et sortira de Sion. «L'Eternel transmettra de Sion le sceptre de ta force, disant: Domine au milieu de tes ennemis» (Psaumes 110: 2). Tout cela est bien différent de l'espérance du chrétien et du désir qui le remplit en attendant, car nous ne désirons pas de voir nos ennemis détruits, mais nous désirons qu'ils soient convertis, et nous attendons d'être enlevés du milieu d'eux tous au devant du Seigneur en l'air, pour être toujours avec le Seigneur, au lieu de l'attendre pour qu'il vienne à nous et qu'il nous bénisse sous son règne sur la terre.

Remarquez aussi que Lui ne parle pas ici du siège passé de Jérusalem, ni du jugement à venir des morts. La prise passée de Jérusalem par Titus n'a pas été comme l'éclair, mais une longue, terrible et opiniâtre lutte; les Juifs non plus, jusqu'au moment du coup final, n'étaient pas dans un état de bien-être et de sécurité charnelle, comptant sur la continuation des choses comme elles étaient, ainsi qu'il arriva aux jours de Noé et de Lot. Le premier trait de ce dont il est question ici, c'est la soudaineté du jugement; le suivant, c'est la certitude du jugement: ni l'un ni l'autre de ces traits n'a caractérisé la prise de Jérusalem par les Romains. Au dedans ou au dehors, au repos ou au travail, hommes ou femmes, n'importe, Dieu brûlera la balle et préservera le froment: l'un sera pris, l'autre

laissé. D'un autre côté, tout ici a un caractère local, terrestre, qui distingue la scène de celle du grand Trône blanc du jugement (Apocalypse 20: 11-15), car il n'y a point de ressemblance entre le jugement des morts, et le déluge ou la destruction de Sodome. Il s'agit de la fin du *siècle*, non pas de la fin du monde, et puis d'un jugement sur un peuple terrestre et plus spécialement sur sa ville, car celui qui serait sur le toit ne devait pas rentrer dans la maison, ni celui qui était aux champs revenir en arrière. On ne peut appliquer aucun de ces avertissements aux morts, pas plus que le lit ou le moulin dont le Seigneur parle. Le temps dont il est question ne sera pas un temps pour des motifs humains, des artifices ou des concessions (verset 33). La fidélité envers le Seigneur et son témoignage sera la vraie sagesse à salut. Le jour de la révélation du Fils de l'homme était en question, — son jugement des vivants, et spécialement d'une génération qui l'a rejeté et qui avait fait de Lui un homme de douleurs. Si on demandait «Où sera-ce?» — la solennelle réponse pour la conscience était: Là où sera le corps, le corps mort, là tomberont les soudains et inévitables jugements de Dieu.

## Chapitre 18: 1-34

Nous avons vu à partir du verset 20 du chapitre précédent, que le royaume de Dieu fut présenté, d'abord, dans la personne de Jésus comme question de foi, non pas de manifestation extérieure, ni de manière à ce qu'on dît: «Voici, il est ici», ou: «Voici, il est là»; et ensuite sous la forme de jugement qui délivrerait le résidu pieux par l'exécution de la vengeance divine contre ses ennemis.

Versets 1-8. Les huit premiers versets de notre chapitre complètent l'avertissement prophétique et montrent que la ressource des justes aux derniers jours sera la prière. Néanmoins bien que la parabole ait cette application spéciale à la future oppression des témoins de Dieu qui se trouveront alors dans Jérusalem, l'instruction, comme il en est d'habitude dans cet évangile, a un caractère général, qui fait qu'elle s'adapte à toutes les difficultés quelles qu'elles soient par lesquelles les hommes peuvent être éprouvés. «Il leur dit aussi une parabole pour faire voir qu'il faut toujours prier et ne pas se lasser». La foi serait mise à l'épreuve. Si dans l'épreuve l'âme était tournée vers *Dieu*, et non pas seulement vers la bénédiction, elle ne se découragerait pas, quoiqu'il n'y eût pas de réponse de la part de Dieu. Elle persévérerait, regardant toujours en haut, alors même que tout paraîtrait tourné contre elle. La veuve représente ceux qui n'ont pas de ressources humaines: leur ressource était dans la persévérance dans la prière. Ainsi sera la semence sainte en Israël, car c'est du résidu fidèle de ce peuple, non pas de l'Eglise, que l'Ecriture nous parle ici. Ils feront appel au juge pour qu'il les *venge* de leurs adversaires. Leur patience et leur confiance seront profondément mises à l'épreuve, mais ils ne crieront pas en vain. «Et le Seigneur dit: Ecoutez ce que dit le juge inique. Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit...». Il est possible qu'il soit lent à intervenir pour eux, mais quand une fois il se lèvera, il fera une oeuvre abrégée sur la terre. En attendant, il faut que la patience ait son oeuvre parfaite (Jacques 1: 4). En Jésus elle a eu toute sa perfection.

Il rencontra la haine et le mépris des hommes, l'abandon de ses disciples, la puissance de Satan, la coupe de la colère de Dieu; — mais il traversa tout pour entrer dans la gloire de Dieu. En détail, nous aussi nous avons besoin d'être criblés et de trouver toutes les circonstances contre nous, mais *Dieu pour nous*, même plus que si nous avons de l'aide extérieure, la puissance des miracles, tout en ordre dans l'Eglise... Même la joie peut entraver notre entière dépendance de Dieu, nous faisant oublier pratiquement que la chair ne profite de rien. Lorsqu'il n'y a *aucune* circonstance qui vous donne de l'espérance, votre espérance est-elle alors en Dieu? La chair peut s'avancer assez loin comme nous le voyons en Saül, mais la foi seule sait attendre quand elle a tout contre elle; c'est alors la vie divine dépendante de la puissance divine. Telle elle fut, en Christ, parfaitement. «J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé» (2 Corinthiens 4: 13). Il descendit dans la poussière de la mort, et a introduit un ordre de choses entièrement nouveau; et nous, ayant un même esprit de foi, nous aussi nous croyons, et c'est pourquoi nous parlons. «En sorte que pour nous, nous ne connaissons désormais personne selon la chair; et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création» (2 Corinthiens 5: 16, 17). Christ est mort, ressuscité, et maintenant assis à la droite de Dieu. Ayant cette vie, nous sommes mis à l'épreuve pratiquement pour apprendre la leçon de la mort et de la résurrection, où Dieu seul peut soutenir.

Il y a deux choses à remarquer dans la parabole qui nous occupe ici. Si le Juge *inique* entre et agit en faveur de ceux qui sont humainement sans ressource, quel qu'en soit le motif, *Dieu* ne le fera-t-il pas? Mais ce n'est pas tout, — loin de là! Dieu a ses affections, non pas seulement son caractère, mais des objets de son bon plaisir. «Et *Dieu* ne fera-t-il pas justice à ses élus?...». Il ne convient jamais au Dieu juste et vengeur de passer légèrement sur le mal ou de laisser le méchant échapper sans punition. Car alors comment jugera-t-il le monde (Romains 3: 6)? Il prend garde au cri des opprimés jour et nuit; et ce cri, c'est le cri de ses élus. «Je vous dis, que bientôt il leur fera justice». Mais y aura-t-il la foi qui attend son intervention? Ils crieront dans leur détresse, et Dieu entendra. Néanmoins la question sera soulevée: Y aura-t-il sur la terre quand le Fils de l'homme viendra, cette foi qui repose sur Dieu connu dans une paisible communion? N'y aura-t-il pas plutôt le cri des justes dans l'amertume de l'esprit, un cri que les circonstances leur arracheront, plutôt que le cri du désir?

Verset 9. Les traits moraux du royaume suivent maintenant, avec les caractères qui, convenant au royaume, sont en harmonie ou en désaccord avec l'état des choses introduit par la grâce. Le pharisien et le publicain nous présentent, non pas la doctrine de l'expiation, ou de la justification par la foi, mais la certitude que la propre justice déplaît à Dieu, et que l'humilité à cause de notre péché est très agréable devant Lui. Le pharisien ne met pas Dieu de côté: «Il se tenait à l'écart et priait en ces termes: O Dieu! je te rends grâces, etc.». Mais il remercie Dieu de ce qu'il est *lui*, le pharisien, non pas pour ce que Dieu est. Le seul espoir du publicain était en Dieu lui-même. Il était très ignorant, sans doute, mais il avait le

sentiment qui convenait pour s'approcher de Dieu. La lumière s'était fait jour dans son âme et lui avait montré qu'il était un pécheur; et il se soumettait à cette douloureuse conviction et confessait la vérité de sa condition devant Dieu. Il était rejeté sur la miséricorde de Dieu envers son âme. Il n'osait pas en appeler à la justice, il ne demandait pas que Dieu fût indifférent à son péché, mais il faisait appel à cette miséricorde qui censure le péché et le pardonne. La révélation de la grâce n'était pas venue encore, l'oeuvre de la réconciliation n'était pas encore accomplie, en sorte que le publicain «se tenait loin», mais son coeur était touché, et il lui fallait *Dieu*. *Si* aujourd'hui une âme est amenée au sentiment de son péché, elle n'a pas besoin de se tenir loin et ne doit pas le faire. La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue. Néanmoins quoiqu'il ne connût pas et ne pût pas connaître ainsi la grâce, le publicain donne à Dieu son vrai caractère et se le donne à lui-même. Il n'avait pas une pleine connaissance, mais la connaissance pour autant qu'il l'avait était vraie. «Je vous dis que celui-ci descendit en sa maison justifié plutôt que l'autre, car quiconque s'élève lui-même sera abaissé, et celui qui s'abaisse lui-même sera élevé». — C'est là une vérité universelle, mais où fut-elle jamais manifestée comme en Jésus? Car si le premier homme, s'élevant lui-même, a été abaissé en enfer, Celui qui était Dieu s'anéantit lui-même et s'abassa, se rendant obéissant jusqu'à la mort même de la croix; c'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement exalté, etc. (Philippiens 2).

En un sens les hommes ne peuvent pas s'humilier eux-mêmes, parce qu'ils sont déjà des pécheurs, et ne peuvent pas descendre plus bas; — mais un saint peut s'humilier. La vraie humilité, c'est l'oubli de soi-même.

Cette grande vérité est mise en relief davantage encore par l'incident qui suit, versets 15-17, où nous voyons qu'on apporte de petits enfants à Jésus afin qu'il les touchât. Ici nous sommes en face de l'humilité, de ce qui est vraiment insignifiant, comme plus haut devant l'humilité qui tient à un état de péché. Qui s'inquiéterait de petits êtres de si peu d'importance que ces enfants qu'on apportait à Jésus? — Non pas les disciples; — mais Jésus. Lui, le Seigneur, trouvait son plaisir en eux, et c'est là l'esprit du royaume de Dieu. — Une grande maxime morale apparaît ici aussi. Si quelqu'un doit entrer dans le royaume, il faut que toute sa confiance en lui-même soit brisée, et qu'il reçoive la vérité simplement comme un petit enfant reçoit les paroles de sa mère. S'il n'en est pas ainsi, Dieu et l'homme n'ont pas la place qui leur appartient. Quand Dieu parle, tout ce que nous avons à faire, c'est d'écouter. C'est là l'humilité de qui sent son néant, comme le publicain nous présente l'humilité qui tient au sentiment du péché.

Maintenant, verset 18 et suivants, vient la question de *faire* pour avoir la vie éternelle, non pas la question du salut pour un être perdu, mais ce qui sonde le coeur jusqu'au fond. Le jeune homme avait un caractère aimable, comme créature; car si nous voyons partout autour de nous les ravages du péché, nous y voyons aussi les traces de Dieu. Ce chef du peuple ne voyait pas Dieu en Christ. Attiré moralement vers Jésus, il venait pour apprendre à faire le bien, sans qu'il eût en lui-même le moindre doute sur sa propre capacité. Il ne voyait en Jésus qu'un homme parfait et bon, et par conséquent éminemment propre pour

l'enseigner et le diriger dans la même voie dans laquelle il marchait. Le péché comme la grâce lui étaient tous deux inconnus. Il ne se connaissait pas plus lui-même qu'il ne connaissait Dieu. Nul homme n'est bon; ils se sont tous égarés; ils sont des pécheurs et ont besoin que Dieu soit bon envers eux: ils sont incapables de faire le bien qui satisfait Dieu.

Le Seigneur prend le jeune chef du peuple sur le terrain où il s'est placé, lui qui pensait pouvoir faire ce qui était bon, — afin de mettre en évidence ce qu'il était. Le bon Maître auquel il s'était adressé met son coeur à l'épreuve: «Une chose te manque encore, vends tout ce que tu as... et viens, suis-moi». Le jeune homme renoncerait-il à sa propre importance? Après tout, il aimait trop réellement ses richesses. «Il devint fort triste, car il était extrêmement riche». Ces choses n'avaient-elles pas été promises aux Juifs, direz-vous peut-être? Christ montre qu'elles sont un piège. Mais, dit-on, elles servent à faire beaucoup de bien? — Mais, je vous demande, — sont-elles bonnes pour votre coeur? Ce n'est pas qu'on n'en puisse pas user en grâce; mais le jeune homme ne connaissait pas son propre coeur. Là il n'y a ni bien, ni force pour produire le bien. Tous les motifs qui gouvernent le coeur de l'homme sont déracinés par la croix. Mais tout ce qui est au dedans est mauvais, et on ne peut jamais avec de mauvais matériaux produire quelque chose qui plaise à Dieu. Il faut donc que je trouve *Dieu*, qui peut me donner une nouvelle et sainte nature, Dieu qui peut être miséricordieux envers moi, parce qu'il est élevé au-dessus de tout péché. La source de tout ce qui est bon est en Dieu, et ce qui est bon, c'est ce qui vient de Lui et non pas de l'homme.

Il est impossible, pour autant qu'il s'agit de l'homme, que personne soit sauvé. Le péché a perdu l'homme et a détruit toutes ses espérances. Si quelqu'un regarde aux moyens dont il pourrait user, ces moyens sont tous vains pour le sauver! Mais «les choses qui sont impossibles aux hommes» dit le Sauveur, «sont possibles à Dieu». Là est le seul terrain sûr pour le pécheur,

D'un autre côté, versets 28-30, si Pierre est prompt à parler du dévouement des disciples qui ont tout quitté et qui ont suivi Jésus, le Seigneur montre que toute perte faite pour l'amour du royaume de Dieu, tournera en gain et maintenant et dans le siècle qui vient.

Mais le Seigneur lie tout, versets 31-33, avec ce qui allait lui arriver à Lui-même. Ils montaient à Jérusalem. mais pourquoi? Lui, le Messie, «sera livré aux nations; il sera moqué, injurié, et on lui crachera au visage; et après qu'ils l'auront fouetté, ils le mettront à mort». Toutes les espérances doivent finir là; oui, «et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi» (2 Corinthiens 5: 16). Lui-même, s'il doit délivrer ceux qui sont perdus, il faut qu'il descende dans la poussière de la mort. Christ n'a aucun lien avec l'homme pêcheur. Comment donc délivrera-t-il? Il faut qu'il meure pour nous. Il ne peut pas unir la corruption avec Lui-même. Un Christ *vivant*, nous pouvons le dire avec révérence, ne pouvait pas nous délivrer en maintenant la nature et le caractère de Dieu: la rédemption était une nécessité. «A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit».

Mais si la rédemption était le seul moyen d'un saint salut, le fond de l'iniquité de l'homme fut manifesté, dans la réjection et dans la mort de Christ. L'homme a haï ce qui est en Dieu et Celui qui est Dieu, — il a haï et le Fils et le Père. Toute question de justice humaine est vidée et négativement résolue pour toujours.

Hélas, les disciples ne comprenaient aucune de ces choses, ni sa honte et sa mort, ni sa résurrection. C'était l'accomplissement de ce que les prophètes avaient écrit touchant le Fils de l'homme; mais ils ne comprenaient ni ce que Lui disait, ni ce que les prophètes avaient écrit. La mort de Christ manifesterait ce que l'homme était et ce que Dieu était; sa résurrection mettrait en évidence la puissance de vie qui peut délivrer les morts. Mais Jésus n'était pas compris.

## Chapitres 18: 35 et suivants, et 19

Le verset 34 du chapitre 18 terminait cette partie de notre évangile, qui montre l'introduction de la nouvelle et céleste dispensation. Au verset 35, nous abordons les détails historiques des relations finales du Seigneur avec les Juifs.

Dans le cours de son récit, Luc nous a présenté le Seigneur sous le caractère général «de Fils de l'homme»; mais maintenant, au milieu d'Israël, Jésus prend le caractère de «Fils de David». Jéricho était la première ville qu'Israël rencontra lorsqu'il passa le Jourdain et une malédiction particulière avait été prononcée contre elle. Mais Israël n'avait pas été obéissant et le Messie n'entre pas comme Roi avec une pompe extérieure, mais comme le Jésus rejeté de Nazareth, apportant la bénédiction pour le résidu qui le recevait par la foi.

«Et il arriva lorsqu'il fut venu dans le voisinage de Jéricho, etc». La parole ne dit pas: lorsqu'il fut «*proche*», comme s'il s'agissait nécessairement de sa première venue auprès de la ville; mais elle se sert d'une expression générale, aussi applicable à la proximité du Seigneur lors de son départ de la ville, qu'à sa proximité lors de sa venue à Jéricho (comparez Matthieu et Marc). «Et il arriva lorsqu'il fut venu dans le voisinage de Jéricho, qu'un aveugle était assis près du chemin et mendiait. Et entendant la foule... il cria disant: Jésus, Fils de David, aie pitié de moi». Plusieurs le reprirent, mais il *persévéra* dans la foi et cria d'autant plus: «Fils de David, aie pitié de moi». Il était un exemple du rassemblement à ce nom qu'Israël rejetait. Les yeux de l'aveugle furent ouverts alors, comme ils le seront pour le résidu quand le moment sera venu.

Au chapitre 19, versets 1-10, nous trouvons le récit de ce qui touche Zachée, car l'Esprit de Dieu n'a pas lié Luc au simple ordre chronologique; au point de vue moral, l'histoire de Zachée venait à propos après celle de la guérison de l'aveugle. Cet épisode, qui ne se trouve que dans Luc, est une illustration de la grâce qui reçoit un homme de quelque bas étage qu'il soit, et cela en face des préjugés juifs; car un publicain, un riche chef de publicains, était justement abhorré par ceux qui regardaient de telles gens comme l'expression de l'oppression des gentils. Tout était gâté par le péché et Israël n'était pas humilié. Cependant c'était pour un Israélite une triste position que celle qu'occupait Zachée, quelque honnête

et consciencieux qu'il pût être. Mais c'était le jour de la grâce, et il «cherchait à voir Jésus». Il y avait des difficultés, des obstacles en lui et autour de lui; mais la foi persévère en dépit de l'opposition. Comme l'aveugle s'était attaché à son objet, ainsi Zachée le publicain voulait voir Jésus: c'est là un trait distinctif de l'opération de l'Esprit de Dieu; l'âme saisit la valeur de l'objet que Dieu lui présente. Nous en avons besoin, et il nous en faut davantage; nous en connaissons assez pour qu'il nous en faille plus. C'est une soif produite par le Saint Esprit. Combien il est triste quand, étant chrétiens, nous n'avons pas cette faim et cette soif d'une jouissance plus profonde de Dieu; car là où ce désir n'existe pas, l'âme est desséchée et plongée dans l'apathie.

«Et quand il fut venu à cet endroit, Jésus, regardant, le vit et lui dit: Zachée, descends promptement, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison. Et il descendit promptement, et le reçut avec joie». Zachée n'avait pas encore la pleine connaissance de Jésus, mais son désir avait été satisfait et il était joyeux. Ce n'était ni la loi, ni la gloire, mais un Messie caché, venu ici-bas plein de grâce. Jésus était entouré de témoignages qui disaient qui il était, mais il était descendu en grâce là où l'homme se trouvait. N'importe ce que le monde en pensait. *Trouver Jésus*, c'est tout. Zachée eut la réponse au besoin que la grâce divine avait créé dans son âme. La grâce ne donne pas, au début, la connaissance de l'oeuvre de Christ: il peut y avoir dans ceux qui en sont les objets, peu ou point de connaissance quant au fait, que nous sommes faits la justice de Dieu en lui. C'est pourquoi la première joie s'évanouit souvent, parce que, quand je me suis accusé dans ma conscience, j'ai besoin de cette justice. La première joie consiste souvent en ce que l'âme découvre, qu'elle sent le besoin qu'elle a de Christ; mais le fond de la question de la justice peut être révélé encore dans la conscience, quoique, je n'ai pas besoin de le dire, tout croyant, en possédant Christ, possède la justice divine. Néanmoins en dépit de tout ce qu'il y a à apprendre, l'âme est joyeuse. De nombreux intérêts sont suscités, de nouveaux désirs s'élèvent dans le coeur, on a une vue nouvelle du bien et du mal. Quand il y a chez quelqu'un un sentiment profond de ce que c'est qu'un être perdu et sauvé, le monde (l'homme) compte pour peu de chose. Mais quand le poids qui pesait sur la conscience est ôté, trop souvent la nature reprend une sorte de place, et alors Christ n'est pas absolument tout pour le fidèle.

Le coeur de Zachée est ouvert; il est plein d'une confiance qui s'exprime. Il peut y avoir toute l'honnêteté possible dans les efforts que fait un homme pour satisfaire sa conscience dans une fausse position: mais après tout, quelle position que celle-là! Les hommes murmurent. Le Seigneur passe par dessus tout. Se justifier soi-même était inutile. Jésus n'en usait pas, et il ne parle de rien que du salut qui était venu aujourd'hui à cette maison. Zachée était fils d'Abraham, et le Fils de l'homme était venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. Qu'est-ce qu'un pharisien pouvait objecter? Il y avait eu un travail dans l'âme du publicain, mais le Fils de l'homme était venu et ce qu'Il apportait c'était le salut. Il *apporte* le salut. Il donnait ce dont Zachée n'avait aucune idée. Il était venu pour satisfaire



le besoin qu'il avait lui-même créé; il était venu pour *chercher*, c'est-à-dire pour produire le désir, — et pour *sauver*, c'est à dire pour satisfaire ce désir.

Le Seigneur était maintenant près de Jérusalem, et ainsi (versets 11 et suivants). il ajoute une parabole, pour corriger la pensée que le royaume de Dieu allait paraître immédiatement, car Jérusalem est la ville du grand roi et la question de sa réjection devait se clore là. Jésus montre que, tout au contraire de ce que les hommes pensaient, il s'en allait, il allait dans un pays éloigné, le ciel, pour y recevoir un royaume et ensuite revenir. Le temps n'était pas venu pour établir le royaume sur la terre. En attendant, ses propres esclaves devaient trafiquer avec les richesses qu'il leur confiait. Quand il reviendrait, après avoir reçu le royaume, il assignerait à chacun sa place, selon la fidélité qu'il aurait montrée; car dans Luc il s'agit de la responsabilité de l'homme, tandis que dans la parabole correspondante, dans Matthieu (chapitre 25), c'est la souveraineté de Dieu qui est en question. Il y a des différences de *dons* dans Matthieu; dans Luc des différences de *rémunérations*. Dans Luc, chaque esclave reçoit une mine du Seigneur; dans Matthieu tous ceux qui «gagnèrent» en trafiquant, entrent également dans la joie de leur Seigneur. Ici toute la force du passage est dans le: «Trafiquez». «Trafiquez jusqu'à ce que je vienne». Notre position comme disciples, c'est de servir un Sauveur rejeté jusqu'à ce qu'il revienne. Nous ne sommes pas appelés à participer maintenant à la gloire du royaume. Quand Jésus s'en reviendra, il disposera de tout sans partialité, et il y aura ce qui répond à l'autorité «sur dix villes» et «sur cinq villes». La justice de Dieu est la même pour nous que pour Paul; mais comme il y a une grande différence de service et différentes mesures de fidélité, il y aura aussi une rémunération spéciale pour chacun. Sans doute c'est sa grâce qui travaille, cependant il y a ici une rémunération pour le service fidèle. Le secret de tout service est la juste application de la grâce du Maître. Si quelqu'un le craint comme un «homme sévère», il y aura de l'infidélité aussi chez lui, même selon la mesure de ses propres principes.

Le verset 26 est un principe général. Quand par la grâce nos âmes réalisent la vérité qui nous est présentée, nous sommes de ceux «qui *ont*». Mais si la vérité est placée devant un homme et que celui-ci en parle sans qu'elle soit mêlée avec la foi dans le coeur, cela même qu'il a lui sera ôté, La vérité, si elle révèle Christ, m'humilie et a à faire avec le mal qui est en moi. Alors elle n'est pas seulement Christ comme objet en dehors de moi, mais un Christ vivant *en* moi. Une connaissance qui n'a pas de puissance sur la conscience ne fait qu'«enfler» (voyez 1 Corinthiens 8: 1). Si on ne pratique pas la vérité qu'on connaît, elle trouble la conscience. Mais combien souvent ne voit-on pas une conscience qui a perdu la lumière, se réjouir de ce qu'elle est délivrée de son tourment, quoique la lumière de la vérité se soit évanouie avec lui! L'âme est tombée plus bas que ce qui avait exercé la conscience, et ainsi toute la mesure et le principe et la vie sont rabaissés et les occasions de gagner Christ perdues pour toujours. Si je tiens ferme la vérité, — Christ, — je le possède comme une partie de moi-même et j'apprends à haïr le mal et à aimer le bien en sorte que j'obtiens «davantage», jusqu'à ce que je croisse jusqu'à Christ, — jusqu'à la mesure de la stature de sa plénitude (voyez Ephésiens 4: 13-15). Les devoirs ordinaires de la vie ne nous

privent pas de lui: le coeur revient de ceux-ci avec une nouvelle joie vers son propre centre. Mais c'est l'attachement du coeur à la vanité, qui corrompt notre joie; c'est tout ce qui élève le moi et rabaisse Christ — ne fût-ce qu'une pensée légère, si le coeur la tolère.

Quant aux «citoyens», — les Juifs sur lesquels Christ avait des droits comme roi, — ils ne voulaient pas de lui, ne le haïssant pas seulement pendant qu'il était parmi eux, mais, par dessus tout, envoyant un message après lui pour lui faire savoir: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous». La vengeance les trouvera et les frappera devant lui.

Verset 28. Jésus entre à Jérusalem comme Messie. Il fallait que ses droits de Seigneur de tout fussent proclamés et qu'il s'en prévalût (versets 29-36). Jésus se présente pour la dernière fois à Israël, dans l'humilité de la grâce, qui était d'une importance infiniment plus grande que le royaume. Il en résulte le plus frappant contraste entre les disciples et les pharisiens. «Toute la multitude des disciples se réjouissant, se mit à louer Dieu à haute voix, disant: Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur. Paix sur la terre, et gloire dans les lieux très-hauts». Quelques-uns des pharisiens lui demandent de reprendre ses disciples, mais ils apprennent de sa bouche, que si ceux-ci se taisaient, les pierres mêmes crieraient. Il faut qu'un témoignage soit rendu à sa gloire (versets 37-40).

Quand Jésus naquit, des anges l'annoncèrent aux pauvres du troupeau, et les armées du ciel donnèrent gloire à Dieu, disant: «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts; et sur la terre paix et bon plaisir dans les hommes». Tel sera le résultat et les anges l'anticipent, sans se préoccuper des obstacles ou des moyens. Mais Christ était rejeté, et les disciples disent: «Paix *au ciel* et gloire dans les lieux très-hauts». Quand la question de la puissance s'élève, pour l'établissement du royaume, alors il y aura un combat (Apocalypse 12). Et il ne peut pas de fait y avoir de paix dans le ciel, jusqu'à ce que Satan et ses anges soient précipités. Alors le Roi sera établi en puissance, quand les obstacles seront ôtés. Le Psaume 118 célèbre ce glorieux moment, sa miséricorde demeurant à toujours, en dépit de tous les péchés du peuple. C'est le cantique des derniers jours. Si Dieu envoie la paix à la terre dans la personne de son Fils, c'est en vain, non pas quant à l'accomplissement, mais quant à l'effet présent. Mais pour la foi il y a paix dans le ciel, et quand cette paix y sera proclamée en puissance vis-à-vis des mauvais esprits dans les lieux célestes, ce sera certainement un jour de bénédiction. Quel jour que celui-là! Quel soulagement pour le travail de la grâce! Car maintenant, son oeuvre est toujours veille et travail. Comment, toujours? Oui, toujours, et ce n'est pas là le repos. Mais *alors* ce sera le repos, aussi sûrement que Dieu prendra sa grande puissance et régnera. «Le Seigneur répondra aux cieux... (Osée 2: 21). Il y aura une suite ininterrompue de bénédictions, et sur la terre également. Ce ne sera plus bâtir une maison pour qu'un autre y habite (Esaïe 65: 21, 22), mais la bénédiction se répandra partout. Jusque là, comme aujourd'hui, la parole est souffrir en grâce, non pas puissance triomphante. Ne craignez jamais la persécution; elle fera briller votre visage comme le visage d'un ange (voyez Actes des Apôtres 7). Mais Dieu ne pouvait pas se taire si son Fils était rejeté. Il pouvait le laisser souffrir, mais non pas sans un témoignage. S'il n'en trouvait

point d'autres, les pierres mêmes crieraient: et ainsi pour nous, si nous sommes fidèles et que nous nous tenions près de Christ, «cela nous tournera en témoignage».

Versets 41-44. Nous ne trouvons pas ici la malédiction du figuier, mais l'Esprit de grâce, — Jésus pleurant sur la ville. Les conseils de Dieu s'accompliront certainement, mais Dieu veut aussi que nous reconnaissions sa vraie tendresse en Jésus. Ces larmes du Sauveur n'étaient pas vaines, quelles que puissent être les apparences. C'était pour Jérusalem la journée de sa visitation: mais elle ne le connaissait pas. Nous devrions, puisque nous avons la pensée de Christ (1 Corinthiens 2: 16), savoir comment intervenir spirituellement. Nous sommes la lettre de Christ (2 Corinthiens 3: 5), par laquelle le monde devrait savoir lire ce que Dieu est. Christ l'a manifesté parfaitement. Mais que trouva-t-il en Israël? Voyez les versets 45, 46. Dieu déclare que sa maison est une maison de prière; les hommes, les Juifs, en avaient fait une caverne de voleurs. C'était un terrible jugement moral, mais c'est là la vraie manière de juger: avoir la parole de Dieu pour voir les choses comme elles sont. Nous sommes ignorants et moralement incapables de juger sans la parole de Dieu. Que nos yeux soient arrêtés sur Christ, et que notre jugement sur toutes les choses qui nous entourent soit formé par la parole de Dieu.

## Chapitre 20

Les principaux sacrificateurs et les scribes sont les premiers à interroger Christ; ils demandent par quelle autorité il fait ces choses, et quelle est la source de cette autorité. Mais Jésus les interroge lui-même: «Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes?». Les scribes étaient sans connaissance dans leurs raisonnements. Ils reconnaissent leur incompetence plutôt que de reconnaître Jésus comme le Messie. L'enfant de Dieu qui est simple, reçoit la parole avec la même certitude avec laquelle Christ la donne: la confiance en la parole est le seul terrain sûr et ferme. — Mais comment pouvez-vous avoir cette certitude? *Dieu l'a dit; «il est écrit»*. Si ce que Dieu dit a besoin d'être éprouvé, il faut qu'il y ait quelque chose de plus sûr et de plus vrai que Dieu. Serait-ce l'Eglise peut être? — Hélas, nous savons à quoi nous en tenir sur ce point. Si Dieu ne peut pas parler de manière à revendiquer l'autorité pour ce qu'il dit, sans qu'il y ait besoin de quelqu'un pour l'accréditer, c'en est fait de la foi, elle n'est plus.

Le parabole du cultivateur (verset 9, etc.) nous présente les voies de Dieu à l'égard d'Israël auquel la vigne avait été d'abord louée, et après que l'Héritier a été rejeté, le don que Dieu en fait à d'autres. Mais il y a plus. La pierre rejetée devient la maîtresse pierre du coin. Quiconque tombera sur cette pierre, sera brisé; mais elle broiera celui sur qui elle tombera. Les péchés passés de Jérusalem nous présentent le premier de ces cas; pour le second, il faut attendre l'exécution du jugement lors de l'apparition du Seigneur.

Verset 19. La question concernant le tribut à payer à César était très subtile. Ceux qui tendaient ce piège au Seigneur usaient pour cela de l'effet de leur propre iniquité. En effet, les Juifs, abstraitement, n'auraient pas dû être asservis aux nations; de plus le Messie, le Libérateur d'Israël était venu. Si Lui disait qu'il fallait obéir aux nations, où était sa puissance

libératrice? S'il poussait à la rébellion, ils auraient eu un prétexte pour le livrer à Pilate. A cause du péché d'Israël, Dieu a jeté par terre la clef de voûte des nations, et a donné la puissance aux gentils. Le Juif a été rebelle sous la sentence et a toujours soupiré après la délivrance du joug qui avait été mis sur lui. — Mais le Seigneur répond avec une sagesse divine; il place les Juifs exactement là où leur péché les avait placés; les choses de César il faut les rendre à César, et les choses de Dieu à Dieu.

Après avoir vidé la question touchant ce monde entre Dieu et le peuple, le Seigneur rencontre l'incrédulité saducéenne touchant le monde à venir (versets 27-38). Il montre la place des saints ressuscités en contraste avec le monde. Il met de côté l'idée d'une résurrection générale. Si tous ressuscitent ensemble, il y a incertitude, un jugement commun, etc.; mais si les saints sont ressuscités à part parce qu'ils sont «fils de Dieu», laissant le reste des morts derrière eux pour une autre résurrection spéciale, une «résurrection de jugement» (comparez Jean 5: 29), tout est changé. La résurrection *distingue* plus que toute autre chose, et pour toujours. Elle est le grand témoignage rendu à la différence qu'il y a entre les bons et les méchants. Les saints seront ressuscités à cause de l'Esprit de Christ qui habite en eux (Romains 8); leur résurrection sera l'application à leurs corps de cette puissance de vie en Christ qui a déjà vivifié leurs âmes: c'est une «résurrection *d'entre les morts*», comme l'a été celle de Christ. «Ils seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là», car il est tel, «et à la résurrection d'entre les morts». «Ils sont semblables aux anges, et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection». Luc ajoute un caractère que nous ne trouvons pas ailleurs: «car tous vivent pour lui». Il s'agit ici de la présente et bienheureuse vie à Dieu de ceux qui sont morts et qui attendent la résurrection d'entre les morts.

Dans les versets 41-44, Jésus soulève la question: Comment le Fils de David est-il Seigneur de David? Les Juifs n'y comprenaient rien. C'était le point auquel se rattachait et tenait le changement dans le système moral tout entier. Jésus avait pris la place de l'homme saint, obéissant, dépendant, — un pèlerin comme d'autres; et il avait bu au torrent par le chemin (Psaumes 110: 7). Il s'en allait dans la débonnairété et la paix, mais vivant par les eaux rafraîchissantes qui venaient de Dieu son Père. Ainsi s'étant anéanti lui-même, abaissé lui-même, il est maintenant souverainement élevé par Dieu.

Le grand principe universel que celui qui s'abaisse sera élevé et que celui qui s'élève sera abaissé, est illustré dans les deux Adam. Le premier Adam, la *nature* de l'homme, a voulu *s'élever* pour être «comme Dieu», jusqu'à ce que, dans sa pleine maturité, l'antichrist «s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou Lui est un objet de vénération» (2 Thessaloniens 2: 3, 4). Satan tenta l'homme au commencement, l'excitant à devenir comme Dieu, et à la fin Dieu enverra aux hommes une énergie d'erreur pour croire au mensonge (2 Thessaloniens 2: 11). Satan ne pouvant pas s'élever dans le ciel, cherchera à le faire par la semence de l'homme; mais la fin sera l'abaissement (Esaïe 14: 12-15). Dans le second Adam nous voyons Celui qui était Dieu s'humiliant lui-même, s'abaissant, devenant obéissant jusqu'à la mort, même la plus ignominieuse, et puis nous le voyons, Lui

qui s'humilia, reprenant la place de la puissance à la droite de Dieu, mais comme *homme* aussi bien que comme Dieu. Dieu l'élève souverainement, afin qu'au nom de *Jésus* se ploie tout genou (Philippiens 2: 5-11). Ayant été obéissant d'un bout à l'autre de son sentier dans l'humiliation, il est exalté pour être le Seigneur de David. Il sort ainsi des limites des promesses juives, quoique comme Fils de David il les possédât assurément. Les Juifs ne comprenaient pas les Ecritures et les accomplissaient en ne les comprenant pas. Les voies de Dieu ont suivi leur cours en dépit de tout, manifestant *sa* grâce et *sa* patience envers l'homme. Dieu avait placé l'homme sur la terre; il avait ensuite envoyé la loi, des prophètes, etc., jusqu'à ce que l'homme arrive à la fin en rejetant tout. Dieu met l'homme à l'épreuve, et ensuite il introduit le nouvel homme qui est l'accomplissement de tous ses glorieux conseils, — le second Adam. Puis, il élève le second Adam comme l'homme céleste à une place céleste, et tout maintenant dépend non de la responsabilité de l'homme, mais de la stabilité de Dieu. La vie, la justice et la gloire descendent du ciel. Est-ce la vie qu'il faut? Dieu donne la vie de Christ en résurrection. Est-ce la justice? Dieu donne la justice divine. Est-ce un royaume? C'est le royaume des cieux. Tout descend non pas simplement de Dieu en grâce, mais de la place que l'homme occupe en gloire, des conseils de Dieu au sujet de l'homme céleste dans la gloire. Dieu l'a d'abord élevé, et de là où il l'a placé la bénédiction descend. L'homme Christ Jésus a pleinement satisfait à toutes les responsabilités de l'homme. Là est la raison de la plénitude de la bénédiction de l'évangile, et aussi de la bénédiction du royaume qui vient. L'évangile est la puissance de *Dieu*, et le royaume doit être établi dans les *cieux*. Le roi s'en est allé dans un pays éloigné, et quand il reviendra, ce sera afin d'introduire le royaume des *cieux*. Tous les conseils de Dieu maintenant ont leur centre et leur siège dans les cieux. Ainsi, dans le sens le plus étendu, le centre de tous les plans et de tous les conseils de Dieu, c'est l'élévation de *Jésus* à la droite de Dieu. Le caractère tout entier, et toute la stabilité et la perfection de notre bénédiction tirent leur source de Jésus glorifié. Le caractère de cette bénédiction est *céleste*; elle tire sa stabilité de ce que *Dieu* a fait; et la justice, qui me rend capable d'y avoir part, est la *justice de Dieu*.

L'Esprit de Dieu, le Saint Esprit est venu pour rendre témoignage de Lui, sur qui la paix de l'âme repose, car cette paix repose sur la justice accomplie de Celui qui a été élevé dans la gloire. L'office du Saint Esprit est d'agir au dedans de nous, et de nous manifester ce que *Dieu est*, ici-bas. Et nous jouissons de tout cela comme résultat de ce que Christ a fait en introduisant les promesses comme le *Seigneur de David*, au lieu de les accomplir comme le Fils de David.

Remarquez la beauté et la bénédiction morale de ce principe général: «Celui qui s'abaisse sera élevé». Christ s'abassa lui-même; il ne fut pas humilié, il s'humilia lui-même, ce qui est tout autre chose. «Celui qui s'abaisse sera élevé». Voilà ce que nous avons à faire, — prendre la dernière place. Nous ne pouvons pas faire ainsi avant que nous soyons chrétiens, mais c'est notre gloire de prendre la place la plus basse, et entendre Christ nous dire: «Monte ici». «Il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces» (1 Pierre

2: 21). Le Seigneur Jésus a été rejeté comme Fils de David; il reviendra comme Seigneur de David.

Or dans l'intervalle, pendant qu'il est ainsi caché, nous voyons la place de l'Eglise. Nous sommes «cachés avec Christ en Dieu», et notre part est d'être unis à Lui pendant qu'il est caché à nos yeux. Le Saint Esprit étant descendu nous donne une place et une part avec Lui dans toute la béatitude de la maison du Père, et dans toute la gloire qui doit être révélée bientôt.

La place d'Eve était d'être unie à Adam dans la domination que Dieu lui avait donnée sur toutes choses (Genèse 1: 26-28; 5: 2). L'Eglise aussi, dans la manifestation de la gloire de Christ, n'apparaît que comme l'Epouse et la compagne de Christ par grâce, jamais comme une partie de l'héritage. Envisagés même individuellement, nous sommes «cohéritiers de Christ» (Romains 8: 17; comparez Galates 4: 7). Il est de la plus haute importance pour les saints, dans ces derniers jours, de saisir la place particulière qui nous appartient comme étant *un* avec Christ, l'homme céleste.

## Chapitre 21

La fin du chapitre 20 et le commencement du chapitre 21 nous présentent un contraste instructif, quoique affligeant, entre l'hypocrisie égoïste des scribes, que le Seigneur condamne devant le peuple, et l'amour vrai et dévoué de la veuve qu'il distingue pour «l'honorer». On voit aussi à ce propos que le Seigneur sait comment séparer l'intention d'une âme sincère du système qui l'entoure, en jugeant l'état de choses tout entier auquel la personne est associée. De plus, remarquez la différence qu'il y a entre donner ce qu'on a pour vivre et donner de son superflu. Il est facile de complimenter Dieu par des présents et de se gratifier ainsi réellement soi-même; mais la femme qui donne ce qu'elle a pour vivre, se donne elle-même à Dieu et montre qu'elle dépend de Dieu. Les deux pites de celle qui n'avait pas davantage exprimaient tout cela parfaitement, car les besoins de la veuve et toutes les circonstances dans lesquelles elle se trouvait, étaient là pour l'arrêter; et en même temps la louange des hommes et la vanité de la donatrice ne trouvaient pas de place ici. Pour la gloire juive l'acte de la femme avait peu de valeur; mais le Seigneur la voyait et lui rendait témoignage; elle était bienheureuse dans ce qu'elle faisait.

Verset 5 et suivants. La description que le Seigneur nous donne dans cet évangile des souffrances de Jérusalem, est aussi, comme ce qui précède, liée bien davantage au simple fait du jugement de la nation et au changement de la dispensation. Les détails que nous lisons ici diffèrent beaucoup de ceux que nous trouvons dans le chapitre 24 de Matthieu, qui se rapporte entièrement à ce qui doit arriver à la fin, tandis que Luc envisage, plus que les deux premiers évangiles, le temps présent et la réjection de Jérusalem. C'est pourquoi Luc parle très clairement du siège et de la destruction de Jérusalem par Titus, ainsi que du temps des gentils. Remarquez également que la question des disciples, au verset 7, ne va pas plus loin que la destruction prédite. C'est pourquoi, dans ce qui suit, nous trouvons le

jugement de la nation envisagé comme un tout, depuis la destruction de Jérusalem par Titus jusqu'à l'accomplissement des temps des nations, de «l'économie» desquelles Luc est si occupé. Nation s'élèverait contre nation, il y aurait des signes du ciel, et des douleurs sur la terre ensuite; et avant tout cela les disciples seraient les objets de l'hostilité des hommes, mais tout leur tournerait en témoignage au lieu de détruire leur témoignage. Ils devaient persévérer et poursuivre leur chemin, tandis que la malheureuse Jérusalem où ils se trouvaient, comblait la mesure de ses péchés. Le Seigneur permettait qu'ils fussent éprouvés, mais pas un cheveu de leur tête ne périrait. Mais il y aurait un terme à ces choses: Jérusalem serait environnée d'armées, car c'est de ce fait historique et non de l'abomination de la désolation qu'il est question ici. La désolation de Jérusalem approchait. Les disciples auraient à s'en retirer, non à y retourner. Ce seraient «les jours de la vengeance», non de la tribulation sans pareille (comme au chapitre 24 de Matthieu) qui aura lieu seulement aux derniers jours, — afin que toutes les choses qui sont écrites fussent accomplies. Il y aurait une grande détresse sur le pays et de la colère contre ce peuple. Ils tomberaient sous le tranchant de l'épée, et puis, seraient menés en captivité, et Jérusalem, jusqu'à ce que son heure fût passée, serait la proie de seigneurs gentils.

Dans les premiers versets (versets 8-19), le Seigneur s'étend sur les dangers, les devoirs et les tribulations des disciples avant le sac de la ville par Titus. Les disciples auraient à se tenir en garde contre un prétendu libérateur et contre le cri que le temps (celui de la délivrance) était venu. Ils ne devraient pas non plus se laisser épouvanter par les guerres et les bruits de guerre, pas plus qu'ils ne devraient se laisser séduire par de belles promesses. «Il faut que ces choses arrivent premièrement, mais la fin ne sera pas tout aussitôt». Il n'y aurait pas seulement des bouleversements, des pestes et de grands signes d'un changement et d'un mal à venir dans le monde; mais avant toutes ces choses, les disciples eux-mêmes passeraient par la tribulation et la persécution pour le nom de Christ. Alors, aux versets 20-24, vient le jugement de la ville et du peuple, déjà virtuellement jugés par la réjection du Seigneur; et cette partie s'étend jusqu'à nos jours, en principe. Mais tout n'est pas encore accompli, car au verset 25 le Seigneur commence à décrire la scène finale, le jugement non pas seulement des Juifs, mais aussi des nations, car les puissances des cieux, la source d'autorité, seront ébranlées, comme nous lisons en Aggée 2 et Hébreux 12. Jésus ne dit pas que ces choses dussent arriver immédiatement après le siège de la ville par Titus, mais au contraire il laisse de la marge pour la longue période où Jérusalem est foulée par les gentils, jusqu'à ce que les temps des gentils soient accomplis. C'est dans Matthieu qu'il faut lire ce qui concerne la grande tribulation des derniers jours, parce que Matthieu est occupé des conséquences de la réjection du Christ, et spécialement pour ce qui concerne Israël. C'est pourquoi Matthieu dit: «Et aussitôt après l'affliction de ces jours-là», c'est-à-dire des jours abrégés de la «tribulation de Jacob», qui est encore à venir. Ici, cependant, après la mention des temps des gentils, nous lisons qu'il y aura des signes dans le soleil, et dans la lune, et dans les étoiles, et sur la terre une angoisse des nations en perplexité, la mer et les flots faisant un grand bruit, les hommes rendant l'âme de peur, etc. Les hommes seront épouvantés parce qu'ils ne verront pas la fin, et ils trembleront

parce qu'ils se sentiraient entraînés vers une fin terrible et inconnue, par des principes qui agiraient sans qu'ils sussent comment, et qui les envelopperaient bon gré mal gré, dans la ruine générale. La venue du Fils de l'homme plaçait toute la scène dans son vrai jour devant les disciples. Mais il est évident par les circonstances et particulièrement par le caractère de la rédemption dont il est question (verset 28), qu'il s'agit non de chrétiens, mais de disciples terrestres et d'une délivrance terrestre par un jugement terrestre. Le Seigneur, dans sa miséricorde, fait de la terreur de l'homme un signe de délivrance pour le résidu de ce jour-là.

Les versets 31, 32 sont intéressants à ce point de vue, en ce qu'ils fournissent une preuve évidente, d'abord que «le royaume de Dieu» ne signifie pas «l'évangile de sa grâce», et ensuite que l'expression de «cette génération» *ne peut pas* se rapporter à la période qui sépare la prophétie de la destruction de Jérusalem

Je dis que le royaume de Dieu n'est pas l'évangile de sa grâce, car quand les disciples verront arriver ces choses (et le Seigneur avait parlé de la tribulation finale et universelle, qui viendrait sur tout le monde habitable, et non pas seulement des calamités qui sont tombées sur les Juifs), ils doivent en conclure que le royaume de Dieu est proche. Or, si même il ne s'agissait que de la prise de Jérusalem par les Romains et de la dispersion du peuple qui en fut la suite, et à plus forte raison, si le discours du Seigneur embrasse la tribulation des derniers jours, on ne peut nier que l'évangile s'était répandu bien loin en tout sens avant le premier de ces événements. En fait, la manifestation de son influence déclinait plutôt avant cette époque, comme nous l'apprennent les dernières épîtres. Mais les signes, dont le Seigneur parle ici, étaient comme les bourgeons des arbres, quand ils commencent à pousser, et le royaume de Dieu viendra à l'arrivée du Roi, quand le Seigneur Dieu Tout-puissant prendra en main sa grande puissance et régnera. Qu'il y ait eu un jugement analogue partiel, lors de la chute de Jérusalem, cela ne fait pas l'objet d'un doute, mais les versets 25-28 montrent clairement qu'il y a encore un jugement postérieur plus étendu, accompagné de signes qui introduisent, non pas les afflictions des Juifs, mais le Fils de l'homme venant dans son royaume.

Pour une raison analogue, l'expression de «cette génération» ne s'applique pas à la durée de la vie d'un homme seulement, mais elle est employée dans un cas moral comme au chapitre 32 du Deutéronome, au Psaume 12 et dans une foule d'autres passages de l'Écriture. Elle s'étend ici expressément à la fin, non seulement au temps qui a suivi la chute de Jérusalem, mais à la scène tout à fait distincte de la venue de Christ en puissance et en gloire.

L'expression du verset 33 est très solennelle: il s'agissait de quelque chose de plus que d'un simple changement momentané quant à Jérusalem. Le temps précis était enveloppé dans une obscurité intentionnelle, mais rien n'était plus sûr que les deux faits annoncés.

Le Seigneur a préparé pour ses disciples d'alors ce qui était nécessaire, mais il a aussi donné sa parole écrite, pour des temps analogues à venir. Cependant, quoique le principe



soit toujours vrai, le verset 34 s'applique clairement à un jour à venir sur la terre. Le privilège dont le Seigneur parle, consiste à échapper aux jugements et à se tenir devant le Fils de l'homme; et quant à celle-ci encore, il s'agit de la terre, et non pas de l'enlèvement des saints dans le ciel. Les grands principes moraux, sans doute, restent vrais pour tous, et en une façon particulière, certainement pour ceux qui, en vertu d'un appel plus glorieux, peuvent en jouir d'une manière plus excellente.

Versets 37, 38. Le Seigneur cependant poursuivait son témoignage, marchant et travaillant pendant le jour; mais le lieu de sa retraite était «dans la montagne des Oliviers», là où il quitta ce monde, et où ses pieds se tiendront dans ce jour-là. Patient dans son service, il enseignait le jour, dès le matin, dans le temple; de nuit, il se tenait éloigné de la cité jugée; son temps était maintenant venu.

## Chapitre 22

La pensée de la chair s'est montrée ce qu'elle est, — inimitié contre Dieu, par la réjection de Christ! L'iniquité fut résumée, mise en évidence chez tous, — peuple, prêtres, conducteurs. L'ami? — il est un traître. Les disciples? — ils fuient quand le danger approche. Celui qui s'est le plus avancé? — quand il se voit exposé, il renie son maître. Les chefs religieux, ceux qui auraient dû reconnaître le Messie? — ils le livrent au pouvoir idolâtre du monde. Celui qui est assis au tribunal? — il lave ses mains en reconnaissant l'innocence de Celui qui est amené devant lui; il le livre à la volonté, à la rage des hommes. Ainsi le péché de l'homme a été mis en complet et flagrant contraste avec ce qui était parfait, et cela en mettant à mort Jésus. Il est inutile de chercher du bien dans l'homme; — non qu'on ne rencontre pas d'aimables traits du caractère naturel, mais *Dieu* n'a absolument aucune place dans le coeur de l'homme, quand celui-ci est mis à l'épreuve. — En même temps, nous trouvons ici le tableau de la patience parfaite du Seigneur au travers de tout. Ce n'était pas seulement l'homme, mais Satan aussi, qui était là pour tenter. C'était la puissance des ténèbres, aussi bien que l'heure de l'homme. Jésus traverse cette scène de la méchanceté de l'homme et de la puissance de Satan; son coeur se fondait comme de la cire, mais l'effet était toujours, la manifestation de la perfection. Un ange vient le fortifier; car Jésus était réellement homme, mais un homme parfait, endurant tout ce qui pouvait l'éprouver, et ne manifestant rien que la grâce parfaite et l'obéissance parfaite. Partout où il y a de la douleur, son amour surmonte sa propre souffrance pour consoler les autres et leur venir en aide.

Versets 3-6. Qu'il est solennel de penser, que plus on est près du Seigneur, si la vie spirituelle fait défaut, plus on résiste à Dieu, et plus on devient un sûr et triste instrument de l'ennemi. Si la vérité a été présentée, et qu'elle n'ait pas été reçue dans le coeur, Satan n'a nulle part plus d'empire. La convoitise fut le moyen que Satan employa à l'égard de Judas; mais les principaux sacrificateurs et les scribes peuvent comploter avec lui pour crucifier Jésus en secret. Dieu ne le permettra pas: ils sont forcés d'accomplir leur crime selon les desseins de Dieu. Alors, de par derrière la scène (versets 8-13), la lumière jaillit.

C'est le Seigneur; et quelles que soient ses souffrances, et quoi qu'il rencontre sur son chemin, nous trouvons toujours la connaissance et la puissance divines. Voici la salle! Quelle paisible et calme dignité! Point d'effort, — rien pour faire montre d'un certain caractère. Tout fléchit devant l'autorité de ce Sauveur rejeté, tout, excepté ce à quoi il avait été le plus manifesté, le coeur non renouvelé de l'homme. Pour le maître de la maison, inconnu de tous à ce qu'il paraît, sauf d'un seul, c'en était assez d'entendre: «Le maître te dit».

Verset 14 et suivants. Qu'il est précieux de voir des affections humaines parfaites mêlées avec une connaissance divine de toutes choses. «J'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous, avant que je souffre». — Le Seigneur parle ainsi comme quelqu'un qui, avant de quitter sa famille, désire avoir encore avec elle une réunion d'adieu. Quand nous voyons la gloire divine dans la personne du Sauveur, nous voyons briller en lui les affections humaines (comparez Matthieu 17: 27). C'est là ce qui donne à Jésus une puissance et un charme qu'aucun autre objet ne possède, en sorte que Dieu peut trouver son plaisir en l'homme et l'homme en Dieu. — Le Seigneur rompt tous les liens avec l'ancien ordre de choses (verset 16): Il n'établit pas le royaume ici-bas, mais il met l'homme en relation avec Dieu, quand les anciens rapports étaient devenus impossibles. Il prenait une place nouvelle, là où la chair et le sang ne peuvent entrer; sa mort et sa résurrection amènent une nouvelle relation avec Dieu.

Le Seigneur fait ici une distinction entre l'agneau pascal et le vin, et les distingue tous deux d'avec la cène.

Il entre de la manière la plus complète dans tous les sentiments d'Israël, de l'Israël de Dieu, dans les intérêts du peuple comme tel, jusqu'à ce que sa réjection les place sur un autre terrain et que la faveur divine soit placée dans une autre scène par la résurrection, lui-même devenant le substitut, le vrai Agneau pascal. Les disciples étaient au premier rang quant à cette communion avec lui, comme nous voyons ailleurs Husçai, l'ami du roi. C'est à eux qu'il veut donner ce dernier témoignage de son amour avant que de se séparer d'eux. Mais tout en exprimant ainsi son affection pour eux, il prend d'une manière manifeste (verset 18) le caractère de Nazaréen, qui était moralement toujours le sien, mais qui désormais le devient extérieurement et douloureusement: «car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu». Il renvoie le moment de sa joie avec eux dans la commune jouissance du royaume, jusqu'à ce temps-là.

Ensuite dans les versets 19, 20, il institue le mémorial de sa meilleure rédemption, de son amour qui va jusqu'à la mort et au sacrifice de lui-même; s'il se séparait maintenant pour Dieu, dans sa joie, ce n'était pas un manque d'amour pour ses disciples, mais au contraire le plein déploiement de son amour. «Faites cela en mémoire de moi». Nous nous *souvenons* de lui souffrant, mort, absent; nous le *connaissons* comme un Sauveur présent et vivant. La nouvelle alliance est établie dans son sang. Dans toute la joie de la communion avec Christ dans le ciel, nous ne pouvons pas oublier ce qui nous a amenés là. D'un côté, c'est un corps rompu, et du sang répandu; de l'autre c'est *lui-même* et toute la perfection

de l'amour dans sa mort pour nous. Nous sommes unis à lui, en Christ ressuscité; mais il nous appelle à nous souvenir de lui comme d'un Christ mort. La bénédiction de cette mort est dans l'oeuvre qu'il accomplit tout seul: par sa vertu, je suis uni à lui-même, et vivant pour toujours. Quant à la part de l'homme dans cette oeuvre (versets 21, 23), c'était la trahison et l'iniquité.

Le Seigneur montre ensuite de la manière la plus claire, la nécessité pour les siens de marcher dans la même humiliation que lui, et non pas comme le monde. La grandeur humaine était reconnue parmi les Juifs, mais cette grandeur, désormais, était jugée et condamnée, ainsi que tout le système judaïque, comme des rudiments du monde. Toute autre grandeur, même si elle se présentait sous la forme de bienfaiteurs, était du monde. Christ était venu pour être serviteur. La grâce de son coeur met les siens à leur place, sans qu'il leur adresse aucun reproche. Il leur fait connaître que quelque élevée que fût la place qu'ils pourraient chercher, lui prenait la place la plus basse. Il aurait pu dire: Rien ne brisera donc cet affreux égoïsme! — mais il dit: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations». Et il est le même maintenant. Ce que nous devrions rechercher, c'est de porter autant du fardeau de l'Eglise que nous pouvons en porter. Si nous souffrons ainsi avec lui, son coeur est avec nous.

Verset 31. Pierre avait assez de confiance en la chair, pour aller au-devant de la tentation. Mais il est impossible à l'homme, de tenir ferme là où il s'agit d'une question de bien ou de mal. Il est pécheur et ne peut pas traverser cette épreuve. Si Dieu juge la chair, c'en est fait de la chair, elle est comme l'herbe. Il y a la faiblesse de la nature humaine et en outre les titres et le pouvoir de Satan sur l'homme, qui avait mis à découvert sa propre condition dans la présence de Dieu et était devenu assujéti à la mort par le jugement de Dieu. Je puis avoir appris par la grâce, que la chair ne profite de rien, mais il faut l'apprendre par des rapports avec l'ennemi, si je ne l'apprends pas avec Dieu. Le Seigneur prie pour que la foi de Simon ne défaille pas; mais toute la confiance de Pierre en lui-même doit périr; et l'effet de l'intercession de Christ c'est que Pierre ne perdît pas sa confiance en Christ, comme Judas, qui n'avait pas de foi. — Qu'est-ce qui le rendit plus tard capable de fortifier ses frères? C'est qu'il découvrit qu'il n'y avait que du péché en lui, quand il avait les meilleures intentions, et qu'il y a une parfaite grâce en Christ, quand lui, Simon, agissait le plus mal.

Les versets 35-38 nous présentent un changement complet de circonstances. Jusque-là le Seigneur avait protégé les siens et avait pourvu à tout pour eux, comme le Messie qui disposait de tout ici-bas. Ce temps était passé, et le Juste allait être de plus en plus rejeté. Il était venu avec la capacité de détruire le pouvoir de Satan; mais c'était le Seigneur qui était venu, et l'homme ne voulait pas le recevoir: telle est la condition dans laquelle le monde se trouve. Il faut que lui, le Juste, il soit compté parmi les transgresseurs! Quel lien pouvait-il y avoir entre Dieu et l'homme? — L'humanité est condamnée, parce qu'elle a rejeté Christ, Nous pouvons trouver une conscience scrupuleuse quand il est question de mettre l'argent dans le trésor du temple, mais point de conscience quand on trahit le saint

Fils de Dieu et qu'on le crucifie. — Mais c'est en un Christ rejeté et mort que la foi trouve ses délices. Il faut la foi et la grâce pour confesser un Christ méprisé des hommes. Les disciples se reposaient encore sur la force de l'homme, non sur le Messie crucifié en faiblesse, et ils disent: «Voici deux épées». Le Seigneur, en disant: «C'est assez», fait allusion à leurs paroles, et fait entendre qu'ils n'entraient pas dans sa pensée. Il n'avait pas besoin d'en dire davantage.

Versets 39-46. Il faut que nous passions par le crible pour être exercés et pour que nous jugions la chair. Christ, il est superflu de le dire, n'avait pas besoin de cela, mais il avait à faire avec tout en communion avec son Père. — Son sentier était un sentier d'obéissance, et la tentation, pour lui, était une occasion de faire la volonté de Dieu; pour Pierre, c'était la puissance de Satan. Christ ne parle pas de la méchanceté des sacrificateurs, de la volonté du peuple, de l'injustice de Pilate, mais de la coupe que son Père lui donnait à boire. Il avait eu des rapports positifs avec Dieu au sujet de la tentation, avant que le moment fût arrivé; et il faut toujours qu'il en soit ainsi. Il est bien tard pour revêtir l'armure quand nous devrions être au combat. Un homme qui vit avec Dieu traverse l'épreuve, dans sa mesure, comme Christ l'a fait. Il tient ferme au mauvais jour, parce qu'il a été avec Dieu quand il n'y avait pas de mauvais jour. Sur la croix il ne s'agit pas de communion; mais dans le jardin Christ est en *communion* avec le Père, quant à la puissance de Satan, qui allait fondre sur lui. Il sentait tout, mais ne succombait sous aucune chose. Ainsi au lieu d'entrer en tentation, il était dans le plus haut exercice de la spiritualité, accomplissant la volonté de Dieu dans les circonstances les plus difficiles, et la soumission la plus parfaite, même alors qu'elle lui coûtait toutes choses. Notre Père ne peut jamais nous induire à pécher, mais il peut nous induire en tentation, c'est-à-dire il peut permettre que nous soyons criblés, la chair étant abandonnée à elle-même, quand cela est nécessaire, à cause de la dureté ou de la légèreté de nos coeurs, ou de notre manque d'attention à ses patients avertissements. C'est le dernier moyen dont Dieu use, mais souvent un moyen nécessaire, pour nous apprendre à nous connaître nous-mêmes, et nous discipliner. Quoique ce soit une grande grâce de la part de Dieu, qu'il s'occupe ainsi de nous, cependant, si nous connaissons notre faiblesse, et ce qu'il y a de terrible dans le combat avec l'ennemi, il nous convient bien de prier, et le Seigneur nous y invite, pour que nous ne soyons pas placés dans la fournaise. Dans de pareils moments une mauvaise conscience pousse au désespoir. La chair, dans sa coupable légèreté, va au-devant de l'épreuve sans assurance ou dans une opposition charnelle, et elle succombe. D'un autre côté, si l'épreuve arrive, nous apprenons à nous tenir dans notre vraie position devant Dieu, — veillant, priant, suppliant, plaçant tout devant Dieu dans une confiance d'enfant, mais avec un humble désir que sa volonté soit faite.

Le Seigneur était absolument *homme*, ici, car un ange apparaît et l'assiste, car le combat de son âme était grand; mais l'épreuve dont il ressent les ardeurs le pousse à prier plus instamment. La puissance du mal et de la douleur est ainsi mise plus clairement en évidence, et de manière à agir même sur le corps. Jésus était en angoisse, mais il dit

toujours: «Père». Il est le Fils, et parle à son Père comme Fils; il n'est pas encore la victime devant Dieu, mais il souffre en esprit, sentant toute la profondeur des eaux qu'il traverse; mais de cette profondeur, criant à son Père. — Satan a cherché à arrêter Christ par la difficulté, quand il n'a pas pu le détourner par les choses agréables de la vie. Mais Christ a passé à travers tout avec son Père. A la croix il y avait autre chose, — la puissance de Dieu contre le péché.

Versets 47-53. C'est un bonheur que de voir ces deux choses réunies ensemble, la patience envers les hommes et en même temps la puissance qui dispose de tout et peut tout arrêter. Christ a été dans l'angoisse du combat, avec Dieu, — il est calme devant les hommes. Si Pierre coupe l'oreille de Malchus, lui, il étend ses mains et guérit. Quel tableau et de l'homme et de Dieu, si nous regardons ici à Christ!

Versets 54-62. Quand nous tremblons devant les hommes, nous n'avons pas été avec Dieu. Pierre tombe, témoin de la faiblesse et du caractère trompeur de la chair. En Christ, — quoiqu'il souffrît, — il n'y a rien qui rendît vaine la simple et parfaite action de la grâce, à quelque moment que ce fût. Lorsque le coq chante, Il se tourne et regarde Pierre, qui se ressouvient de la parole qu'Il avait dite, et qui sort, pleurant amèrement.

Versets 63-71. Le Seigneur ne passa pas la nuit avec ses juges, qui prirent leur temps jusqu'au matin, avant de faire comparaître devant eux le Seigneur de gloire, mais il fut laissé au milieu de ceux qu'ils employaient, l'objet de leur mépris et de leurs insultes. Puis, quand il leur convint, on l'amena devant un conseil des chefs du peuple, mais lui savait que ce n'était pas le temps pour rendre témoignage, et il les laissa à leur propre faiblesse. La présentation du Messie aux Juifs était close: désormais le Fils de l'homme serait assis à la droite de Dieu. Tout était vidé et réglé avec Dieu; ils pouvaient poursuivre leur chemin. — Ils tirent eux-mêmes la vraie conclusion: «Tu es donc le Fils de Dieu». Ils seront donc coupables, non pas d'une erreur, mais d'avoir condamné Jésus, parce qu'il était le Fils de Dieu et qu'il le confessait devant eux.

## Chapitre 23

Versets 1-25. L'iniquité religieuse, n'avait plus maintenant qu'à achever son oeuvre et à conduire le monde en avant, dans la voie dans laquelle elle l'avait elle-même dirigé. Il faut que le pouvoir civil cède à l'iniquité volontaire d'un peuple apostat. C'est là l'histoire du monde; et si, du pouvoir civil ou du pouvoir religieux, il en est un qui soit plus près de Satan que l'autre, c'est toujours le dernier. Les souverains sacrificateurs manifestent leur inimitié, par l'accusation qu'ils portent contre le Seigneur et qui était calculée de manière à exciter la jalousie du gouverneur; ils accusent Christ de ce qui était absolument faux quant à César, mais en comptant perfidement sur la confession, que ferait Christ, de la vérité à laquelle ils savaient bien qu'Il ne pouvait pas ne pas rendre témoignage. La culpabilité des Juifs est complète, comme l'est aussi celle des gentils, car Ponce Pilate lui-même déclare Christ innocent, et il eût désiré le relâcher. Cruel lui-même, le gouverneur romain n'aimait pas la cruauté dans les autres; mais il ne voulait pas aller jusqu'à sauver Christ de la malice de ses

ennemis; il lui en aurait *coûté* quelque chose de le faire, ses intérêts eussent été compromis, et il cède. Ce qui seul a de la puissance dans le monde, c'est l'inimitié contre Christ.

Mais il y a une autre forme du mal; il y a Hérode, le roi apostat d'un Israël apostat; et Hérode et Pilate, quelque jaloux l'un de l'autre et divisés entr'eux qu'ils soient, sont amis pour rejeter Christ: union terrible entre la quatrième bête et ceux qui professent être le peuple de Dieu. Mais si les gentils se rendent honteusement coupables, en ne protégeant pas le Juste et en prononçant contre lui un jugement inique, c'est chez les Juifs que se trouve l'activité d'une volonté méchante. Trois fois l'occasion leur est donnée de revenir à d'autres sentiments; mais tandis que l'indifférence du gouverneur est aussi évidente que l'insolence désappointée d'Hérode, la voix du peuple, chaque fois, ne fait que s'élever plus haut pour demander la mort du Messie; et pour l'apaiser, Pilate relâche le coupable Barrabas, qu'on lui demande, et il livre Jésus à la volonté du peuple.

Versets 26-31. C'est une heure terrible, une heure de violence. Peu leur importe l'homme qu'ils rencontrent, pourvu qu'ils puissent le forcer à leur venir en aide dans leur iniquité. Leur heure avait sonné, et ils s'accordent tous pour rejeter et outrager Christ, avec cette seule différence que les Juifs agissent avec plus de connaissance. Les privilèges extérieurs se tournent en afflictions et en messagers de terreur, il faut qu'ils soient rabaisés, car tout est faux maintenant, quelle que soit d'ailleurs, chez les filles de Jérusalem, l'expression des sentiments naturels suscités par les circonstances. Elles ne comprenaient ni la croix de Christ, ni le sort terrible qui les attendait. On peut être touché de compassion, comme si on était supérieur à Christ, et tomber sous le jugement qui est la conséquence de sa réjection et de sa mort. Aucune humiliation ne fait jamais sortir Jésus de la place de parfaite capacité à s'occuper de tous les autres de la part de Dieu; hélas! ce n'était pas seulement sur Pilate et Hérode, ou sur les principaux sacrificateurs que le jugement allait tomber, mais sur les femmes qui se lamentaient et pleuraient sur Jésus, dans l'ignorance de leur propre condition et de la condamnation qui pesait sur elles. Conscience naturelle, religion naturelle, sentiments naturels, tout est insuffisant, tout, sauf la gloire de Dieu en Christ. Et si lui, le vivant et vrai Cep, qui portait réellement du fruit pour Dieu, était traité ainsi, quelle serait la part des branches stériles, ou du bois sec? Où paraîtra l'impie et le pécheur? l'homme rejette le bois vert, et Dieu rejette le bois sec. La vie était là, dans la personne de Jésus, et ils n'en ont pas voulu et sont rejetés par conséquent, et cette vie maintenant, on ne peut y avoir part que par un Christ mort et ressuscité...

Versets 32-43. Toutes les espérances de délivrance présentes sur la terre sont mises de côté. il faut que Christ meure. Mais si Dieu nous montre jusqu'à quel point l'homme peut s'abaisser moralement, il nous montre en même temps que Christ, dans sa grâce, peut descendre plus bas encore: «A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne *meure*, il demeure seul» (Jean 12: 24). C'est pourquoi toutes les fois qu'on tentera (et c'est l'effort de la religion de l'homme) d'associer un Christ vivant, avant la mort et la résurrection, avec des pécheurs vivants, vous pouvez compter qu'on est dans l'erreur, car

c'est unir le péché avec le Seigneur du ciel, et c'est nier que les gages du péché c'est la mort. Si Christ était descendu de la croix, comme les gouverneurs et le peuple l'y invitaient, en se moquant de lui, il ne nous aurait pas délivrés. Il faut que Jésus passe par la mort et qu'il prenne une place plus élevée dans la résurrection; et là il nous prend à lui. L'incarnation par elle-même ne peut pas donner la vie et la rédemption à ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés; il faut que Dieu nous donne une place bien au-delà, dans la vie de résurrection en Christ.

Ainsi donc, en dépit de la grâce de Jésus qui intercède, les Juifs et les gentils s'associent pour l'outrager et le crucifier. Mais Dieu avait préparé, même ici, la consolation de sa grâce pour Jésus, dans un pauvre pécheur. Mais aucune douleur, aucune honte, aucune souffrance n'accablent assez le coeur, pour qu'ils n'insultent pas Jésus: un malfaiteur crucifié l'outrage! Il y a dans tout coeur non renouvelé, une opposition instinctive contre Jésus, que la puissance de l'amour, qui faisait descendre le Fils de Dieu jusque dans la plus profonde humiliation, pour souffrir la colère due au péché, n'apaise même pas. Ne dites pas que vous soyez en aucune manière meilleurs que ce misérable: «Il n'y a pas de juste, non pas même un seul; il n'y a personne qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui recherche Dieu; ils se sont tous détournés du droit chemin; ils se sont tous ensemble rendus inutiles»; en un mot, «il n'y a pas de *différence!*». Vous êtes aussi mauvais devant Dieu que le brigand impénitent et moqueur. Voyez maintenant le fruit de la grâce dans l'autre brigand. La grâce opère dans un homme, dont la condition est tout aussi dégradée que celle de celui qui, en dépit de sa propre agonie et de son sort ignominieux, trouvait son plaisir à outrager le Seigneur de gloire: tous les deux, en effet, ils avaient insulté Christ (Marc 16: 32). Mais quoi de plus glorieux et de plus certain que le salut de ce malfaiteur, lorsqu'il s'incline devant le nom de Jésus? Il s'en va au paradis avec le Seigneur, qu'il reconnaît comme tel.

On a dit quelquefois légèrement que l'un des deux hommes fut sauvé ainsi, afin que personne ne désespérât, et qu'il n'y en eût qu'un seul, afin que personne ne présomât de lui-même. Ce qu'il y a de vrai, c'est que c'est ici le seul moyen par lequel un pauvre pécheur, quel qu'il soit, peut être sauvé; il n'y a qu'un seul et même salut pour tous. Le temps eût manqué évidemment s'il se fût agi de faire quoi que ce soit, mais tout est fait pour le pécheur qui croit. Ce même jour, ses jambes devaient être brisées, comment pouvait-il entrer dans le paradis? Christ opérait sa délivrance par sa propre mort, et l'oeil du brigand était ouvert dans la foi à ce que Christ accomplissait.

Ce n'est pas non plus seulement que l'oeuvre de Christ fût accomplie pour lui et devint la base sur laquelle son âme se reposait pour le salut; il y avait aussi une grande oeuvre morale opérée en lui par la révélation de Christ à son âme, par le Saint Esprit qui le convainquit de sa complète iniquité: «*Ne crains-tu donc pas Dieu, toi*», dit-il, en censurant son compagnon, «car tu es dans la même condamnation? Et pour *nous, nous y sommes justement*». Tout n'était pas joie. La conscience était réveillée; il y avait un vrai sens du bien et du mal, car en esprit le brigand avait trouvé la présence de Dieu; et ainsi, oubliant ses

propres circonstances, il devenait prédicateur de justice. Il reconnaît la justice de *sa propre* condamnation, dans la sincère et loyale confession de son péché; mais quel témoignage merveilleux il rend en même temps à Christ? «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Il parle comme s'il avait connu Christ toute sa vie, il a une perception divine du caractère du Sauveur; et il en est ainsi pour le chrétien, maintenant. Etes-vous si jaloux de la pureté et de la gloire de Christ, que vous ne pouvez faire autrement que de vous récrier, quand on parle de lui sans révérence. Le brigand croyait que Jésus était le Seigneur, le Fils de Dieu, et il pouvait répondre ainsi avec assurance pour ce qu'il avait été comme homme. Christ était parfaitement homme, aussi vraiment et parfaitement homme que tout autre, mais son obéissance était aussi divine: «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Quelle réponse du coeur renouvelé à la joie qu'il trouve dans la pureté et l'absence de péché. Son oeil embrasse pour ainsi dire toute la vie de Christ; il peut répondre pour Christ partout et toujours, parce qu'il a appris à le connaître *Lui-même*.

Puis, se tournant vers Jésus, il dit: «Seigneur, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton royaume».

Aussitôt qu'il peut se débarrasser de ce qui est triste, quand il en a fini avec l'autre brigand, ayant rendu témoignage, son coeur se tourne instinctivement vers Christ. Rien ne le distrait de Lui. Pense-t-il à ses souffrances? S'occupe-t-il du peuple qui entoure la croix? Non, comme il arrive toujours là où la présence de Dieu domine, il est absorbé. Dans l'extrémité de son impuissance, pour ce qui est de l'apparence extérieure, il entend la voix du berger, et il le reconnaît comme le Sauveur et le Roi. Il veut que Christ se souvienne de lui. Le jugement des hommes, c'était que Christ était un malfaiteur; les femmes qui pleuraient sur lui, ne discernaient pas qui il était; mais les circonstances les plus avilissantes ne pouvaient pas cacher au brigand la gloire de la personne de Celui qui était crucifié à son côté. Il reconnaît Jésus comme le Seigneur, et il sait que son royaume viendra certainement. L'autre brigand, s'il pensait à quelque chose, ne pensait qu'à la délivrance présente; mais celui-ci voyait les souffrances de Christ et les gloires qui suivraient. Son âme ne recherchait pas la délivrance des souffrances corporelles, mais se portait toute entière sur la personne de Christ dans la gloire. Ses yeux ne sont pas tournés vers la terre, ni vers la nature, mais vers un autre royaume où la mort ne peut entrer. Il n'y avait aucun nuage; nul doute n'obscurcit chez lui la paisible et ferme assurance que le Seigneur viendra dans son royaume.

Le Seigneur lui donna plus que sa foi ne demandait. Il lui donna la paix *actuelle*; et il ne lui parla pas seulement du royaume qui allait venir, mais il lui dit: «En vérité, je te dis que, aujourd'hui, tu seras avec moi, en paradis», — comme s'il eût dit: Tu auras le royaume, quand il viendra; mais je donne maintenant un salut d'âme; tu vas être immédiatement associé à moi, d'une manière infiniment plus excellente et plus glorieuse que tout ce que le royaume apportera, quelque béni qu'il soit. En effet, l'oeuvre qui pouvait transporter une âme dans le paradis fut accomplie à la croix. Si le Sauveur a pris la place du pécheur, le pécheur est, par grâce, en droit de prendre la place du Sauveur. Sans doute, le pauvre



brigand n'avait que peu de connaissance de l'oeuvre de Christ et de ses effets, mais le Saint Esprit avait fixé son coeur sur la personne de Christ. La parole du Seigneur (verset 43) implique l'expiation, en vertu de laquelle nous sommes rendus propres à être ses compagnons dans la présence de Dieu. L'oeuvre de Christ est aussi parfaite pour nous, maintenant, qu'elle l'était alors pour le pauvre brigand; elle est tout aussi bien accomplie pour nous que si nous étions déjà réellement ravis dans le paradis. Combien cela est différent de tout ce qui ressemble à un progrès de l'âme, qui la rendrait propre pour le ciel! Quelle chose merveilleuse qu'une telle âme devienne une consolation pour le Sauveur! Jésus était descendu jusque sous la condamnation et tous les flots de la colère ont passé sur lui; et maintenant le brigand converti était le glorieux témoin de la grâce parfaite et du salut éternel par le sang de Jésus.

Versets 44-49. La scène où resplendit la lumière d'un autre monde par un coeur purifié par la foi, fait place maintenant aux ténèbres qui convenaient à cette heure, et qui s'étendaient, paraîtrait-il, spécialement sur Israël: «Et le soleil fut obscurci, et le voile du temple fut déchiré par le milieu». Ainsi le chemin des lieux saints est rendu manifeste par l'acte qui s'accomplissait dans ces ténèbres; et Dieu, dans la grâce du sacrifice de Christ, luisait dans ce monde. A travers les ténèbres du jugement la lumière jaillit, et le chemin était ouvert pour entrer au dedans du voile. Tout était accompli et le Seigneur, d'une voix forte, non affaiblie, s'écrie: «Père, entre tes mains je remettrai mon esprit». C'est ici quelque chose de bien plus glorieux que la bénédiction juive, car, quant à Israël, le vivant, le vivant est celui qui te célébrera ([Esaïe 38: 19](#)); c'est l'adoption, la mort vaincue, et l'occasion seulement pour remettre l'esprit sain et sauf, heureux, confiant, en dépit de la mort, aux soins du Père et dans sa présence. Principe d'une immense importance et que rien, si ce n'est la résurrection, ne peut dépasser. La mort, dans les mains de Jésus, — quel fait! — Le centurion, présent dans l'accomplissement de son devoir, atteint tout au moins dans la conscience naturelle, glorifie Dieu, reconnaissant que, «certainement, cet homme était juste». Les foules assemblées, voyant les choses qui étaient arrivées, s'en retournent se frappant la poitrine, n'augurant rien de bon. Ceux de sa connaissance et les femmes qui l'avaient accompagné de Galilée, plus intéressés que les autres, se tiennent loin toutefois, regardant ces choses.

Versets 50-56. Mais la providence et l'opération de Dieu, le juste Juge, prennent soin du corps du Juste. Si les premiers témoins sont disparus, d'autres, faibles en foi, sont rendus actifs et fidèles au poste du danger, dans la confession et l'attachement au Seigneur. Combien souvent les difficultés qui effraient les uns, poussent en avant les autres! Il en fut ainsi pour Joseph d'Arimatee, car il fallait que Jésus fût «avec le riche dans sa mort». Les femmes aussi, dans une vraie mais ignorante affection, font d'inutiles préparatifs, attendant l'heure juive pour un Seigneur qui s'en était allé bien au-delà de leur foi. La résurrection allait briller à l'aurore d'un glorieux matin, car les honneurs du tombeau semblables aux intentions des femmes de Galilée, avaient un caractère juif, et tout cela prenait fin maintenant dans la mort.

## Chapitre 24

Versets 1-12. Luc s'occupe maintenant de l'*Homme Ressuscité*, présent de nouveau au milieu de ses disciples, et du témoignage adressé au monde sur le fondement de la résurrection, celle nouvelle vérité et cette puissance qui est supérieure à tous les principes naturels. La porte de la croix s'est fermée sur tout ce que «l'homme dans la chair» est, et la chose nouvelle est introduite dans ce Christ ressuscité. La résurrection est une toute nouvelle condition; sans elle, le Juif même ne pouvait pas jouir des grâces assurées de David. L'homme, sans loi et sous la loi, se trouvait placé sous une sentence de mort. Il peut se glorifier lui-même de ses facultés naturelles, mais il est sans *Dieu*. Il a rejeté celui qui vint à lui, un homme en parfaite et divine grâce; et en faisant ainsi, il a montré pleinement ce qu'il était. C'est pourquoi, dit le Seigneur: «Maintenant est le jugement de ce monde». Un terrain et une scène entièrement nouveaux apparaissent, et sont mis en évidence, ici, en Christ lui-même. Nos corps restent les mêmes; mais la vie, le caractère, les mobiles du coeur, les moyens, le but, sont entièrement nouveaux dans le chrétien: «les choses vieilles sont passées et toutes choses sont faites nouvelles».

Les femmes préoccupées de leurs propres pensées et de leurs affections, s'en viennent avec leurs aromates, pour embaumer le corps mort de Jésus alors qu'il était déjà vivant devant Dieu, dans le parfum de son oeuvre et de son sacrifice, ayant accompli tout ce qui plaçait l'homme à nouveau, devant Dieu le Père, — le dernier Adam vivant, en justice et en faveur devant Lui. Les femmes rencontrent d'abord une difficulté inattendue, car elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur, comme aussi elles ne savaient pas qu'il était ressuscité; elles ne comprenaient pas qu'il ne restait plus ni jugement, ni péché. Il peut y avoir une vraie et grande affection pour Jésus, là où l'on ignore cela. Mais bientôt la question qui impliquait la réponse à tout, fut posée. «Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant?». Ces femmes qui, si elles étaient ignorantes, étaient fidèles, n'étaient pas oubliées du Seigneur; et lui, dont les voies sont amour, a conservé leur mémoire et le souvenir de leur sortie matinale à la recherche de leur Seigneur, d'où elles devaient rapporter à ses apôtres eux-mêmes, le précieux message: «Mais leurs paroles semblèrent à leurs yeux comme des contes, et ils ne les crurent pas». Mais Pierre, dont le coeur brisé et repentant était plus que les autres affecté par ce qu'il entendait, courut au sépulcre; et se baissant pour regarder, il vit les linges, là tout seuls, et s'en retourna, s'étonnant en lui-même de ce qui était arrivé. Assurément c'était un merveilleux secret, confondant toutes les pensées des hommes et s'élevant au-dessus d'elles (versets 1-12).

Les détails des circonstances que nous fournit Luc, sont toujours *générales*; Jean nous donne plus de détails, et développe plus particulièrement l'affection dévouée de Marie-Madelaine pour la personne de Jésus, montrant aussi en même temps combien peu jusqu'alors, elle connaissait de la puissance de Dieu en résurrection.

Versets 13-27. Nous n'avons pas besoin d'entrer dans le détail de la touchante entrevue du Seigneur avec les disciples, sur le chemin d'Emmaüs. Comme il éveille leurs

affections! Mais il apparaît, ici, tout à fait comme un homme, et les disciples parlent de la vérité au point de vue juif. Leurs coeurs restent toujours enfermés dans le même cercle. Combien cela est naturel! Jésus était un prophète, — et ils espéraient que c'était lui qui délivrerait Israël. Le fait de la résurrection occupait bien leurs pensées, mais il était sans lien avec les conseils de Dieu. Les disciples étaient étonnés, et comme d'autres avant eux, ils en restaient là. Christ se place sur un terrain absolument différent, quoiqu'il ne s'agisse encore ici que d'intelligence et non de la puissance du Saint Esprit: «O gens sans intelligence et lents de coeur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites». Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur explique, dans toutes les Ecritures, les choses qui le regardent, et il ouvre leur intelligence pour les entendre; car, quoique présenté ici entièrement comme homme, il opère divinement et spirituellement dans leurs âmes. «Ne fallait-il pas», dit-il; n'était-ce pas le conseil de Dieu, clairement révélé dans sa Parole? Ce sur quoi il insiste, c'est la pensée de Dieu dans les Ecritures, relativement au Christ. C'était là un pas immense qui faisait sortir les disciples de leur préoccupation d'eux-mêmes et de leur égoïsme juif. Ils pensaient que lui délivrerait Israël par puissance; ils n'avaient aucune idée d'une vie nouvelle et céleste, quoique, sans doute, ils la possédassent. Même pour ce qui regarde le Christ, il faut que la mort intervienne, si Dieu doit être glorifié et l'homme être réellement béni; et ainsi Moïse et tous les prophètes avaient enseigné. «Ne fallait-il pas que le Christ souffrit ces choses et qu'il entrât dans sa gloire?» — Non pas «établir son royaume ici-bas», mais «entrât dans sa gloire».

Les versets 28 à 35 nous fournissent un tableau vivant de la scène d'Emmaüs. «Il fit comme s'il allait plus loin». Pourquoi lui, qui à leurs yeux était «un étranger», serait-il entré avec eux? Mais ils le forcèrent disant: «Demeure avec nous, car le soir approche et le jour baisser. Et il arriva que comme il était à table avec eux, il prit le pain et le bénit; et l'ayant rompu il le leur distribua. Et leurs yeux furent ouverts, et ils le reconnurent; et il devint invisible, et disparut de devant eux». Ce n'était pas ici manger la cène du Seigneur avec eux, c'était cependant en relever une partie, la fraction du pain qui était le signe de sa mort. Il n'était pas là maintenant, seulement comme le pain vivant qui était descendu du ciel, mais comme il avait dit, «mais c'est ici ma chair, laquelle je donnerai pour la vie du monde», — non pas que je *prendrai*, mais que je *donnerai*. Il prit part à la chair, sans doute, afin de la donner; mais c'est sa mort qui devint la vie du monde. Pour le Juif, aussi bien que pour le gentil, il n'y avait pas d'autre moyen de salut. La condition de l'homme était telle, qu'il ne pouvait être vivifié qu'en liaison avec la croix. Tout ce qui était dans l'homme, comme enfant d'Adam, était sous une sentence de mort et de jugement. Christ, en grâce, entra là où l'homme se trouvait, là où j'étais, afin que je fusse dans une même position avec lui, pour ce qui est de l'acceptation devant Dieu: son corps rompu me montre que j'ai part à ce qui m'amène à Dieu. Un pécheur mort ne peut trouver la vie et la faveur de Dieu que dans un Christ mort: c'est ce que le Seigneur avait enseigné au chapitre 6 de Jean; il fallait manger sa chair et boire son sang pour avoir la vie. Il ne s'agissait plus simplement de sa présence corporelle, effectuée par l'incarnation; il fallait nécessairement la rédemption et la foi en elle. Il fallait qu'on se nourrit de Christ, non pas seulement comme Messie vivant

ou seulement comme ayant revécu pour toujours dans la résurrection, mais en outre comme de Celui qui était mort, dont le corps avait été rompu et le sang versé pour l'expiation.

C'est ainsi que le Seigneur fut connu des disciples à Emmaüs, quoique ce ne fût pas la cène du Seigneur: leurs coeurs avaient été ouverts par ce qui les encourageait à lier la vérité de Dieu avec le fait de l'incrédulité humaine et de la réjection de Christ et tournait ainsi la cause de leur désespoir en joie et en paix, par la vue des conseils de Dieu dans ces choses. Mais la révélation actuelle du Seigneur avait eu lieu par la circonstance touchante de son association personnelle avec eux dans la fraction du pain. C'était *lui-même*, qui avait rompu le pain; il ne pouvait y avoir à cet égard aucun doute. Un instant après, il avait disparu de devant leurs yeux; mais il avait atteint son but. Ils avaient la vie par sa mort, et lui était ressuscité; son corps était un corps spirituel et avait de la chair et des os qu'un esprit n'a pas. Il avait montré aux siens, non seulement le fait, mais la nécessité du fait. Pourquoi ne dit-il pas qu'il «était» ressuscité, mais qu'il «fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts?» — Parce qu'il faut que la sentence toute entière tombe sur le premier Adam et en finisse avec lui. Tout ce que j'ai maintenant, je le possède dans le dernier Adam; je ne suis pas seulement vivifié, mais vivifié ensemble avec Christ, ayant le pardon de tous mes péchés. Christ, par sa mort, les a tous ôtés pour tous ceux qui croient; et pour eux, tout ce qui se rattachait au premier Adam est désormais passé. C'est ici de la puissance contre le principe du péché, qui comme fait est encore en nous, afin qu'il ne domine pas sur nous; c'est pourquoi l'apôtre appelle les croyants à se tenir eux-mêmes pour morts au péché (Romains 6). Dans la puissance du Saint Esprit, qui me donne la conscience de la vie nouvelle que je possède en Christ, j'ai à mortifier mes membres qui sont sur la terre, car j'ai à faire l'application de la mort de Christ à ma vieille nature. Le principe monacal s'efforce de tuer le péché, afin de trouver la vie; mais l'apôtre montre qu'il faut que nous ayons la vie par la foi en Christ, pour traiter le péché comme une chose morte (Romains 6; 7; 8).

C'est une chose importante que les yeux des disciples aient été retenus. Dans la condition où ils se trouvaient, reconnaître Jésus eût satisfait leurs pensées. D'un autre côté, le Seigneur engageait leurs coeurs par toutes les choses que Dieu avait dites de lui, et ouvrait leur intelligence spirituelle, et ensuite, dans l'intimité de la communion, par la fraction du pain, qui rappelait la grande vérité de sa mort, découvrait à leurs yeux sa grande délivrance. «Nous marchons par la foi, non par la vue». Pleins du grand événement qui commença un nouveau monde, les deux disciples retournent en hâte à Jérusalem où les onze étaient assemblés et ceux qui étaient avec eux, disant: «Le Seigneur est véritablement ressuscité, et il est apparu à Simon»; ils font le récit de leur merveilleuse rencontre et de la manière plus merveilleuse encore dont Jésus s'était fait reconnaître en rompant le pain. Le Seigneur prouvait qu'il voulait qu'il y eut des témoins indépendants.

Versets 36-53. Leurs coeurs étaient ainsi préparés; cependant, dans le fait de cette chose nouvelle, «le commencement, le premier-né d'entre les morts», il y avait ce à quoi des coeurs terrestres n'associaient difficilement. Le Seigneur se présente lui-même comme

le même homme, toujours et de toute manière. Dans son entretien avec les deux disciples, il en avait été exactement de même; tout était humain, quoique ce que jamais aucun homme ne fut et ce que nul, excepté Dieu, ne pouvait être, fût mis en évidence ainsi. Ici aussi le Seigneur montre à ses disciples ses mains, ses pieds, les blessures qui lui avaient été faites; il mange devant eux, quelque peu d'un morceau de poisson cuit et un rayon de miel. Deux sentiments dominent les coeurs des disciples, la joie de le revoir le nouveau lui-même, et l'étonnement. Le Seigneur présente la vérité de la résurrection, non pas comme une doctrine, mais en vivante réalité, restaurant ainsi les âmes des disciples et leur faisant connaître la sienne de la manière la plus familière, étant ressuscité maintenant, mais cependant toujours un homme, réellement et véritablement. «Et il leur dit: Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes et dans les psaumes soient accomplies. Alors il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Ecritures».

Le Seigneur met ainsi en évidence la vraie position devant Dieu en justification de vie et en liberté, mais il fallait une autre chose devant les hommes, savoir la puissance. Ce n'est pas ce dont il s'agit devant Dieu, devant qui le chrétien est placé comme Christ lui-même, «agréable dans le bien-aimé»; mais pour le témoignage qu'il est appelé à rendre ici-bas, soit par la parole de la prédication ou de quelque autre manière que ce soit, l'homme a besoin de recevoir de la puissance. Cette puissance était promise aux disciples; mais même maintenant, il faut qu'ils attendent encore pour la recevoir. Il faut nous garder de confondre le service, quel qu'il soit, avec la position. La puissance de l'Esprit est nécessaire pour vivre devant les hommes, la puissance, outre et par dessus la génération, est une chose distincte de l'intelligence spirituelle. Nous avons besoin de cette dernière pour saisir notre position en Christ; et quand il ouvre nos intelligences pour comprendre les Ecritures, cette intelligence ne nous élève pas; c'est une révélation *de* lui-même qui met en communion *avec* Lui: l'autre besoin subsiste néanmoins. — Même cette connaissance n'est pas nécessairement la puissance. Le témoignage et le propos de Dieu dans la Parole doivent être accomplis. La grande vérité d'un Christ, qui a souffert et est ressuscité, atteint jusqu'aux gentils. Dans Matthieu, l'association de Christ avec le résidu juif est mise en évidence; c'est pourquoi le Seigneur rencontre les siens en Galilée après sa résurrection ou avant; et c'est là qu'est le point de départ de la mission d'aller et de faire disciples les nations. Tout cela manque dans Luc, où Jérusalem, Emmaüs, et Béthanie avant tout, ont la première place, car c'est de là que le Seigneur monte au ciel; et le témoignage vient de plus haut que le terrain où le formalisme légal du Juif et le péché plus grossier du gentil pourraient être distingués; le Juif, enfant de colère comme le gentil, est placé sur le même pied que lui.

Le témoignage devait toutefois commencer par Jérusalem, expressément: il faut que les richesses de la grâce soient manifestées d'abord là où le péché est le plus grand. La croix brisait ce lien, ce lien de Christ comme Messie juif avec les Juifs, mais elle ouvrait la porte de la repentance et de la rémission des péchés au Juif premièrement, puis au gentil. «Et

vous êtes témoins». Le Saint Esprit vint pour répondre au besoin de puissance: «Et voici moi j'envoie sur vous la promesse de mon Père; mais vous, restez dans la ville de Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance *d'en haut*». Ce glorieux témoin de l'exaltation de Christ, le Saint Esprit, ne pouvait devenir la part de l'homme que par la réception de Christ dans le ciel, une fois que la rédemption était accomplie. Le Saint Esprit avait toujours été actif, en création, en révélation, en providence, en régénération, et dans tout ce qui est bon, mais il n'avait jamais été *donné* auparavant. Le don dépendait de la gloire de Jésus: de cette gloire le Saint Esprit pouvait devenir serviteur dans l'homme, car c'était le conseil de Dieu et la perfection de l'amour.

En attendant, et jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de cette puissance, les disciples s'en retournèrent avec une grande joie à la ville que leur Seigneur avait quittée. Leurs cœurs étaient remplis de l'influence de ce grand fait que leur Maître était glorifié, quoiqu'ils le liassent encore à des pensées juives. Ces deux éléments se retrouvent dans les Actes, particulièrement dans la première partie du livre.

## L'épître aux Colossiens comparée avec les épîtres aux Romains et aux Ephésiens

---

ME 1872 page 41 - Darby J.N.

Je désire comparer ici les deux épîtres aux Romains et aux Ephésiens avec l'épître aux Colossiens, pour faciliter ainsi à quelques-uns l'intelligence des différents aspects, sous lesquels l'état des âmes est envisagé dans l'Écriture. Le chapitre premier de l'épître aux Colossiens, se lie aussi d'une manière remarquable aux conseils de Dieu, en même temps qu'il contient quelques-unes des vérités plus élémentaires, telles que notre espérance de la gloire et notre responsabilité, ce qui le rend pratique pour chacun de nous. Nous ne saurons jamais justement lier ensemble les doctrines de la responsabilité de l'homme et de la libre grâce de Dieu, jusqu'à ce que nous les voyons unies en Christ. Depuis les jours du paradis, Dieu lui-même a soulevé ces questions dans l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal; mais l'homme faillit dans sa responsabilité et fut chassé du paradis, Dieu lui fermant le chemin de l'arbre de vie. Les deux côtés de la question existaient donc dès le premier jour des voies de Dieu. La loi souleva la même question; elle renfermait les deux principes: en satisfaisant à la responsabilité, l'homme devait trouver le chemin de la vie. Ensuite Christ vint, qui satisfit à la responsabilité, et qui est la vie. La grâce, qui dispense la vie, donna Christ, qui satisfit à la responsabilité: je reçois la vie éternelle par la justice de Dieu, quand je n'ai point de justice, et Dieu m'appelle à le glorifier en manifestant cette vie dans mon corps.

Dans les choses divines on oublie ce qu'on voit tous les jours et qui est aussi simple que possible dans les choses humaines, c'est que les devoirs découlent toujours de la responsabilité dans laquelle nous sommes placés: introduire une personne dans une certaine position, donne nécessairement à la personne les devoirs qui se rapportent à cette position et aux relations qui s'y rattachent. Si la position est une place constante, le devoir est constant aussi, comme il en est entre parents et enfants, entre mari et femme. L'objection souvent répétée que, si nous sommes sauvés, nous pouvons vivre comme il nous plaît, est ainsi mise à néant. Est-ce que mon enfant peut dire que, parce qu'il est mon enfant, il peut se conduire comme il lui plaît? Non, je le répète, le devoir découle de la relation. Si je suis un enfant de Dieu, j'en ai toujours les devoirs; je peux faillir à mon devoir et être châtié comme un sot enfant, c'est parfaitement vrai; mais le devoir demeure. Il en est ainsi dans la rédemption: après que l'homme a complètement failli sous sa responsabilité, la rédemption m'apporte le don de vie éternelle en Jésus Christ; et la louange, le service, l'obéissance, tout ce qui appartient à l'enfant de Dieu, en découle.

L'épître aux Ephésiens nous donne les conseils de Dieu, tandis que l'épître aux Romains envisage l'homme au point de vue de sa responsabilité et de son infidélité dans cette responsabilité, et nous montre ensuite comment il est justifié et délivré de cet état. Dieu

nous présente ainsi dans ces deux épîtres les deux aspects du péché: premièrement le péché dans ses convoitises et dans ses passions, dans lesquelles l'homme vit dans le péché; ensuite l'autre aspect, relativement à Dieu, cet aspect sous lequel nous voyons l'homme mort dans le péché. D'un côté, je trouve l'homme vivant dans le péché, éloigné de Dieu, cherchant à satisfaire ses passions; ensuite, je demande quel est l'état de son âme vis-à-vis de Dieu? — Il est mort! L'Ecriture parle des deux états: dans l'épître aux Romains, l'homme est vivant dans ses péchés; dans l'épître aux Ephésiens, quant à Dieu, il est mort. Quand l'homme est envisagé comme vivant dans les péchés, il est question d'ôter les péchés, et de justification. Si on l'envisage, au contraire, comme en regard de Dieu, comme mort, il n'est question de rien de cela, mais de vivification et de délivrance de cette condition, et par conséquent de vie et d'une nouvelle création: tout ce côté est lié aux conseils de Dieu. Si on envisage l'homme comme mort, il n'y a rien à chercher en lui, ni à obtenir de lui; il n'a pas un sentiment ni une pensée pour Dieu, le mal suit son cours vers le mal, mais aucun sentiment ne s'élève vers Dieu. Quand Christ entre sur la scène, l'homme ne voit aucune beauté en lui qui le lui fasse désirer: tel est l'homme.

Dans l'épître aux Colossiens, nous trouvons les deux états dont je viens de parler: au chapitre 3, verset 7, nous lisons: «Parmi lesquels vous aussi vous avez marché autrefois quand vous viviez dans ces choses», — c'est l'enseignement de l'épître aux Romains; et au chapitre 2, verset 13: «Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes», — c'est le point de vue de l'épître aux Ephésiens. L'épître aux Colossiens a donc sa place entre l'épître aux Ephésiens et celle aux Romains, et elle envisage les deux points de vue.

Dans l'épître aux Ephésiens nous trouvons les conseils de Dieu, le sceau de l'Esprit, l'héritage, et ensuite notre commune élévation dans les lieux célestes en Christ. Par conséquent, là où il s'agit de la conduite du chrétien, c'est Dieu lui-même, qui est donné comme en étant le modèle: «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants»; et nous trouvons la vérité telle qu'elle est en Jésus Christ, savoir, que vous avez dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme. Ce n'est pas un système de doctrine, mais que j'en ai fini avec l'un et que j'ai passé dans l'autre. Dans les Colossiens il n'est jamais fait mention du Saint Esprit, excepté incidemment et occasionnellement, comme quand l'apôtre parle de «l'amour dans l'esprit»; c'est la vie qui est le grand sujet. Dans les Ephésiens, le croyant ayant dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme, a le Saint Esprit demeurant en lui, comme la puissance pour manifester Dieu dans ses voies et pour être ainsi l'expression de Dieu dans un homme. Dieu est amour et Dieu est lumière; c'est pourquoi: «Marchez dans l'amour» et: «Maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur». Christ est le modèle pour la lumière, et le modèle pour l'amour. L'amour est manifesté de deux manières; premièrement, l'amour divin, qui montre sa grandeur en s'occupant de l'être le plus vil, en s'élevant au-dessus du mal, et en l'ôtant; en second lieu, là où l'objet caractérise les affections, dans l'offrande qu'on fait de soi-même à celui qui nous a ainsi aimés. Si j'aime ce qui est bas, c'est une affection basse, et ainsi pour d'autres choses; l'affection correspond à l'objet sur lequel elle se porte. Nous trouvons en Christ ces deux



caractères de l'amour; et Dieu nous trace ainsi notre sentier (Ephésiens 5: 2): «Il nous a aimés», répond au premier; «à Dieu, en parfum de bonne odeur», répond au second: l'amour venant à *nous* dans tous nos besoins, mais montant vers *Dieu*, comme vers son constant objet. Il en est ainsi pour nous: il faut que *Dieu* soit toujours ainsi devant nous, pour que le caractère de notre amour soit maintenu. Nous avons donc ici, dans ces paroles de l'épître aux Ephésiens, la description la plus complète de ce qu'est la marche du chrétien. Comme chrétien, je suis assis dans les lieux célestes en Christ, je ne suis pas en Adam du tout; les oeuvres sont en rapport avec la position, et de plus elles sont préparées à l'avance; elles conviennent à la place à laquelle nous avons été amenés. Si la position est juive, les oeuvres sont légales; mais l'enfant n'est pas un serviteur, et le serviteur n'est pas un enfant. Nous sommes appelés à marcher dans des oeuvres aussi nouvelles, quant au genre, que notre position. C'est pourquoi aussi, nous trouvons dans les Ephésiens le Saint Esprit, comme le lien qui nous met en rapport avec Christ.

Dans l'épître aux Romains, au contraire, la question de la responsabilité de l'homme et de sa chute est traitée à fond et démontrée. — Chez les gentils il y avait des choses trop horribles pour en faire mention; chez les Juifs la loi était violée: en résultat «toute bouche est fermée». Le jugement de Dieu est révélé de la manière la plus simple et la plus absolue. La sentence est prononcée: «Il n'y a point de juste, pas même un seul». — L'apôtre n'a pas honte de l'évangile, parce que «la justice de Dieu y est révélée». Et pourquoi? Parce que: «La colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété et iniquité des hommes, qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité». Dieu ne veut pas de tout ce qui n'est pas en harmonie avec sa présence. Remarquez-le bien, la colère est *révélée*, non pas cachée; et la révélation est exactement aussi complète, que s'Il était assis sur le grand trône blanc.

Dans la seconde partie de la même épître, qui s'étend depuis le verset 12 du chapitre 5 jusqu'à la fin du chapitre 8, l'apôtre s'occupe de la nature qui produisait du fruit. Il s'agit maintenant non pas de *culpabilité*, mais d'un *état*. Pour répondre à la *culpabilité*, *Christ meurt pour nos péchés*, et nous avons la rédemption par son sang. Ce qui satisfait à ce qu'exige notre *état*, c'est que *nous sommes crucifiés avec lui*. Ensuite, «la justice de la loi est accomplie en nous»; mais Dieu ne rétablit pas la loi, pour nous donner une règle de conduite, — car la loi exigeait bien la justice, mais ne la produisait jamais; — mais, en nous faisant marcher par l'Esprit, il produit la justice que la loi exigeait. Christ est ma justice, et l'Esprit est la puissance de vie en nous, produisant la justice. La loi ne produisait rien que la condamnation, car elle excitait le péché. La vie et l'esprit de Christ nous donnent le sentier de la piété, en contraste avec la loi, que cette épître ne dépasse pas pour ce qui est de la justice pratique. Puis, ayant été justifiés par le sang de Christ et ayant été amenés à Dieu par Christ, l'espérance d'être semblables à Christ dans la gloire, nous est pleinement donnée. — Les trois chapitres suivants, chapitres 9, 10, 11, réconcilient les promesses conditionnelles faites aux Juifs avec la déclaration: «Il n'y a pas de différence». Quelqu'un, en effet, pouvait demander: Que faites-vous donc des promesses faites à Abraham?

L'apôtre montre que les Juifs ne pouvaient pas se placer sur le terrain de la promesse, et il les renferme tous, Juifs ou Gentils, sous la miséricorde (11: 32).

Dans les Romains, la rédemption répond à la position toute entière dans laquelle je me trouve; l'épître aux Ephésiens répond aux conseils et aux desseins de *Dieu*. L'épître aux Colossiens occupe une position intermédiaire; elle ne nous présente pas la plénitude des résultats comme celle aux Ephésiens, mais elle va plus loin que celle aux Romains: Nous y sommes «ressuscités avec Christ», fait d'une importance immense et qui laisse toutes les autres choses derrière lui. Si nous sommes seulement «vivifiés» nous ne pouvons parler ainsi. Nous étions gisants dans nos péchés; Christ descend en grâce là où nous nous trouvions, ôtant, en venant ainsi, tout ce qui tient au péché; alors Dieu intervient et le ressuscite, et nous ressuscite ensemble avec lui. Ceci implique l'union, je ne dis pas plus, parce que l'union est maintenant par le Saint Esprit. L'épître aux Romains n'entre pas dans ce domaine, par la raison qu'elle s'occupe de l'homme individuellement, lui disant qu'il a vécu dans ses péchés et qu'il a besoin d'être personnellement justifié: chacun répond pour lui-même. Elle dit: «*Je suis charnel*», non pas: *nous* sommes charnels, ce qui nous embrasserait tous ensemble. Dès que je découvre que *nous* sommes tous morts ensemble dans nos péchés, *nous* sommes tirés tous ensemble de la mort, *nous* sommes vivifiés ensemble avec Christ: partout où vous trouverez la mort et la résurrection, c'est un pas vers l'union et qui implique «un seul corps».

Si vous êtes «*morts avec Christ*», vous êtes sur le terrain de l'épître aux Romains; si vous êtes «*ressuscités avec Christ*», vous êtes sur celui des Colossiens; si vous êtes «*assis dans les lieux célestes*», vous êtes sur celui des Ephésiens.

Dans l'épître aux Colossiens, par conséquent, je *cherche* les choses qui sont en haut, je ne suis pas *assis*; je suis ici-bas, non pas vivant dans le monde, mais ressuscité, et mes affections sont tournées vers le ciel, occupées de Christ, et le cherchant là où il est. Dès que je parle du Saint Esprit, il y a *union*; mais dans l'épître aux Colossiens, il s'agit de la *vie*, non pas du Saint Esprit unissant tous les croyants en un corps dans les lieux célestes en Christ; et les choses célestes sont notre espérance (1: 5). Aussi l'épître aux Colossiens, au lieu de commencer comme celle des Ephésiens par les conseils de Dieu, nous apporte d'abord une longue préface de l'apôtre, qui désire établir les saints dans une pleine certitude de cette espérance des choses célestes. Les deux aspects de la vérité sont importants. Il est de la plus haute importance, que nous apprenions dans les Ephésiens à être assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus; et il est également très important que nos affections soient fixées là, comme nous l'enseigne l'épître aux Colossiens, qui place notre espérance dans le ciel, mais ne nous y voit pas assis.

Considérons maintenant la prière de l'apôtre, qui prend ici, dans les Colossiens, la place que l'appel occupe dans l'épître aux Ephésiens. Dans celle-ci, l'apôtre nous présente les bénédictions et les privilèges de l'Eglise, — tout le *corps*; dans les Colossiens, il nous montre la gloire et la plénitude du *Chef*. Il est bon pour nous, que nous comprenions où Dieu nous place. Combien fréquemment il arrive que nous sommes dans l'incertitude au

sujet de la volonté de Dieu; et c'est toujours parce que notre oeil n'est pas simple. Peut-être n'avons-nous jamais pensé à la chose auparavant; toutefois, quoiqu'il en soit, s'il y a du doute, l'oeil n'est pas simple. Dieu nous fait passer par toutes sortes de tentations pour éprouver l'état de notre âme. Si vous ne voyez pas, c'est que votre oeil n'est pas net, car la *chose* est claire. C'est la condition de l'âme qui est éprouvée par tous ces exercices spirituels. J'imagine peut-être que j'ai besoin de sagesse, alors que, pendant tout le temps, Dieu me met à l'épreuve. La mesure et le caractère du désir de l'apôtre est que nous marchions d'une manière «digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards», — rien de moins. Ici encore l'état de l'âme est mis à l'épreuve: il faut que je connaisse le Seigneur pour savoir ce qui est digne de Lui; il faut que je connaisse sa pensée et ses sentiments; il faut que je sois «spirituel». Croissant ainsi dans sa connaissance, nous apprenons comment il faut marcher: «Etant fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire». Et pourquoi? — Que les voies de Dieu sont différentes de celles de l'homme! Quel pauvre résultat en apparence! «Pour toute patience et constance avec joie!» Mais rien n'éprouve davantage l'état du coeur. La «patience», c'est précisément ce qui a caractérisé le sentier du Seigneur. Avait-il une volonté? Jamais. Il vint pour faire la volonté du Père; il fût patient, d'un bout à l'autre de sa carrière jusqu'à la croix, et rien d'autre. Il s'anéantit lui-même, descendant toujours plus bas, le premier exemple de: «celui qui s'abaisse lui-même sera élevé». La «joie», elle aussi, nous la voyons en Lui; c'est pourquoi il pouvait dire: «afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes». La *volonté* ne nous met pas en rapport avec Dieu; une *volonté* brisée nous laisse libre de jouir de lui; et je trouve la chose même qui brise ma volonté dans la communion avec Lui, et ainsi j'en ai de la joie.

Maintenant, croissant ainsi, que voyons-nous? — Puisque nous *étions* tout ce temps capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière (verset 12), l'apôtre, après avoir insisté sur cette «croissance par la connaissance de Dieu», peut rendre grâce au Père de ce qu'il nous a rendus capables. Si je suis appelé à être bientôt avec les saints dans la lumière, il faut aussi que je marche dans toute la sainteté et la lumière que je puis avoir ici-bas. Si je recherche la *sainteté* en vue d'être *agréés* de Dieu, ce n'est pas réellement de *sainteté* que j'ai besoin, mais de la *justice*. On appelle cela la sainteté, mais c'est à tort: il n'y a pas de véritable sainteté jusqu'à ce qu'il y ait certitude de salut. Un enfant a une nature capable de sentiments filiaux, mais il peut être orphelin, et il ne peut pas avoir ces sentiments, parce qu'il n'a ni père ni mère. De même l'homme qui est né de Dieu, ne peut pas, *comme tel*, avoir de saintes affections; il lui faut l'Esprit d'adoption «par lequel nous crions: Abba, Père» avant qu'il puisse y avoir véritable sainteté. Vous avez été lavé par le sang de Christ. Mais si vous vous êtes laissé aller en vous-même à quelque chose qui soit en désaccord avec la position qui vous a été ainsi faite, cela n'ira pas. Le sang a été placé sur votre oreille, sur votre main et sur votre pied, afin que rien qui ne soit digne du sang de Christ n'entre dans votre tête, ou ne soit fait par votre main ou par votre pied. C'est ainsi que le péché devient excessivement haïssable. Vous êtes allé et vous avez trouvé votre plaisir, pour cinq minutes seulement peut-être, dans ce qui a été la cause de l'agonie de Christ: c'est horrible! Le sang de la génisse rousse (Nombres 19) était aspergé sept fois

devant Dieu: les péchés avaient été consumés quand la génisse avait été tuée; mais les cendres de la génisse me ramènent aux souffrances de Christ et me montrent l'horreur du péché par la place même où je me trouve. Ceci est pour la sainteté, et non une question d'acceptation devant Dieu. C'est la place où nous nous trouvons, qui donne la mesure du mal.

L'apôtre tourne maintenant nos regards vers le double caractère de la gloire de Christ et de la réconciliation, développant particulièrement la gloire du Chef (ou Tête), non pas du corps. Dans les versets 16 et 17, il nous montre Christ comme Chef de la création, — parce qu'il est Créateur, je n'ai pas besoin de le dire. Ensuite (verset 18), il parle de la résurrection d'entre les morts et de la primauté de Christ comme Chef du corps. Ici il n'est pas «premier-né de toute la création», comme homme; mais «premier-né d'entre les morts». Et puis, nous voyons toute la plénitude se plaisant à habiter en lui (verset 19); l'apôtre ne dit pas: il a plu «*au Père*», car la déité donnée serait un non sens; mais comme au chapitre 2: 9, il s'agit de la gloire de sa personne.

Ici (verset 20), la parole nous ramène en arrière, afin que tout soit réglé et mis en ordre par la réconciliation; et la réconciliation a aussi un double caractère. Le: «Par lui réconcilier toutes choses avec elle-même», n'est pas encore accompli; mais: «il vous a maintenant réconciliés», cela est accompli. Nous sommes un peuple réconcilié au milieu d'un monde non réconcilié. Il n'existe pas de chrétien non réconcilié. Mais nos corps ne sont pas encore réconciliés; ils appartiennent à l'ancienne création. Entre nous et Dieu il n'y a absolument rien, à moins que vous n'y placiez Christ. S'il y avait la moindre chose entre nous et Dieu, nous ne serions pas réconciliés: «pour vous présenter saints, irréprochables, irrépréhensibles» devant Dieu lui-même (verset 22).

«Si, du moins, vous demeurez dans la foi». Dès qu'il s'agit des saints sur la terre, la parole dit: «*si*».

L'apôtre introduit maintenant le double ministère: «l'évangile que vous avez ouï, lequel a été prêché à toute la création qui est sous le ciel», non pas comme celui de Pierre à la circoncision; «l'assemblée, de laquelle je suis devenu serviteur selon l'administration de Dieu qui m'a été donnée envers vous, pour compléter la parole de Dieu». Une fois que l'église est révélée, le cercle tout entier du témoignage de Dieu est complet.

Au verset 27 nous trouvons: «Christ parmi vous, *l'espérance de la gloire*». Le Christ des Juifs n'était pas «l'espérance de la gloire», mais «une couronne de gloire», quand il vint, et pas parmi les gentils du tout. Mais maintenant les gentils, qui n'ont aucun droit à la gloire, ont Christ comme *l'espérance de la gloire*. L'épître aux Colossiens est une parole pour le chemin vers la gloire, et qui nous place entre l'épître aux Romains et celle aux Ephésiens.

Au chapitre 2, toute la plénitude de la déité nous est révélée en Christ, «car en lui habite corporellement toute la plénitude de la déité». Une fois que Christ est venu il n'y a plus rien à révéler: la plénitude de la déité est placée devant nous, et nous sommes pleins ou accomplis devant la déité en lui. Ainsi nous avons la vraie circoncision du cœur. Mais

que deviennent «les éléments du monde?». Ils sont tous mis de côté, car: «Vous êtes accomplis en lui», et vous n'avez besoin d'aucune de ces choses. L'apôtre nous fait marcher d'abord à la mort, comme des pécheurs vivants, selon l'enseignement de l'épître aux Romains (verset 12). Il nous traite comme morts dans nos péchés, ensuite, et vivifiés, — ce que nous trouvons dans l'épître aux Ephésiens, — dans une toute nouvelle création. Il a ôté mes péchés en descendant jusque dans la mort; et ensuite il me ressuscite sans mes péchés, non pas qu'il élève le chrétien jusque dans les cieux, mais il s'adresse à la conscience en nous prenant là où nous sommes. Le ritualisme et tout ce qui s'y rattache est ainsi anéanti. Placez une feuille d'or entre la Tête et le Corps, et tout est perdu, c'est la mort! Je ne puis rien avoir devant Dieu si ce n'est d'être accompli en lui. Jour de fête, nouvelle lune, sabbat, toutes ces choses n'étaient «qu'une ombre des choses à venir» (2: 16, 17).

Que savez-vous des anges (verset 18)? Comment savez-vous qu'ils peuvent vous entendre? Savez-vous qu'ils s'occupent de vous? Direz-vous que c'est un grand avantage d'avoir un ami à la cour, reniant ainsi que vous êtes en Christ? Nous avons Christ comme médiateur pour notre faiblesse; et j'ai plus de confiance en son cœur qu'on celui d'un ange. Il a été un homme dans les mêmes circonstances que moi, et il sait ce que je sens: il n'en est pas ainsi des anges.

Au verset 20, nous nous retrouvons dans l'épître aux Romains: «Pourquoi, comme si vous étiez encore vivants dans le monde, établissez-vous des ordonnances?». Vous êtes morts avec Christ, et vous en avez fini avec toute votre ancienne position, sous ce rapport: ce n'était au fond que satisfaire la chair. Nous sommes arrivés à l'application pratique de tout ce qui précède. Ici, au chapitre 3, nous sommes ressuscités avec Christ, et pour autant sur le terrain de l'épître aux Ephésiens; seulement nous ne sommes pas *assis* dans les lieux célestes; nous *cherchons* les choses qui sont en haut. Nous avons Christ dans notre cœur ici-bas, afin que nos *affections* soient là où il est. Etant morts avec lui, si lui est caché, nous sommes cachés; si lui est manifesté, nous sommes manifestés (versets 3, 4).

Ici vient se placer la description la plus complète que nous trouvons dans toutes les épîtres de ce qu'est la vie chrétienne. L'apôtre ne veut reconnaître aucune autre vie que celle-là, mais il parle de «*quand* vous viviez dans ces choses». Il mentionne d'abord les grossiers péchés dont parle le verset 5 puis au verset 8, non pas les convoitises mais une volonté non brisée, et au verset 9 le manque de vérité. Nous avons à dépouiller toutes ces choses dans lesquelles se trouvent réunis les deux grands caractères du péché, la *violence* et la *corruption*. L'Écriture ne nous invite jamais à dépouiller le vieil homme, ni à mourir au péché. Direz-vous à l'homme nouveau de mourir? J'espère que non! Dites au vieil homme de mourir, et il vous répondra: Je ne m'en soucie nullement et je veux vivre aussi longtemps que je pourrai! «Ceux qui sont du Christ ont *crucifié* la chair», non pas l'ont *mortifiée*. Je suis une personne active en mettant à mort toutes ces choses: mortifier! c'est mettre pratiquement à mort, et cela suppose la puissance de la vie. Mourir n'est pas de la puissance. C'est pourquoi nous lisons: «*Ayant dépouillé* le vieil homme avec ses actions».

— Maintenant je trouve la connaissance de la sainteté selon la nature de Dieu: «renouvelés en connaissance selon l'image de celui qui l'a créé». Ce renouvellement va beaucoup plus loin que la simple absence du péché, à l'image d'Adam innocent. «Revêtez-vous donc comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité...». «Saints et bien-aimés!». Ils étaient cela; l'apôtre les met toujours à leur vraie place. Ce n'est pas là ce que j'ai à revêtir, mais j'ai à revêtir ce qui convient à ce caractère et à cette relation. Au verset 16, l'apôtre s'attend à ce que le cœur s'élargisse et croisse dans la connaissance des choses divines. Au verset 17, il veut que: «quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, — faites tout au nom du Seigneur Jésus». Ce principe nous fournit une règle qui va bien au-delà de la question: Quel mal y a-t-il à ceci ou à cela? — et une règle si simple! Elle s'applique aux choses les plus ordinaires de la vie de tous les jours, à l'achat d'un vêtement. Ces choses, les faites-vous au nom du Seigneur Jésus? Irez-vous à un concert en son nom? Non, sans doute. La chose peut ne pas être mauvaise par elle-même; mais le principe met tout à sa place et il tranche les mille et une questions qui peuvent s'élever. Il me présente comme ma mesure et ma règle de conduite de marcher en Christ et de vivre pour Christ. Si Christ est ma vie, et que ce que je voudrais faire, Christ ne peut pas le faire, c'est donc que je me suis éloigné de lui, et que je laisse Christ pour faire ce qui me plaît. Si ma conscience est droite et que je prenne les choses au sérieux, le principe est d'un prix inestimable; autrement il me pèsera et me deviendra insupportable, car vous dites peut-être: Est-ce que je ne puis donc jamais rien faire pour me satisfaire moi-même? Vous vous trahissez *vous-même* ainsi! Quelle consolation et quel bonheur de savoir ce que Lui aime! Dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, nous savons parfaitement bien si nous faisons les choses au nom de Christ. Le principe de ce «*dépouillant*» et «*revêtant*» s'applique au caractère tout entier de la vie en Christ. Il n'est pas question du Saint Esprit ici, mais de la vie en nous, de ce que la vie est; il est la puissance de la vie, mais c'est la vie de Christ qui est en moi. Parler du Saint Esprit demeurant en moi, comme de ma vie, serait une *incarnation* du Saint Esprit, ce qui est un non sens. Christ est ma vie; mais d'un autre côté c'est par le Saint Esprit que j'ai la vie et la liberté, la puissance et la conscience de mon union avec Christ.

En terminant, laissez-moi maintenant vous demander si vous avez conscience de la position dans laquelle Dieu vous a placé, comme étant rendu capable de participer à l'héritage des saints dans la lumière. Pouvez-vous dire en bonne conscience, quant au propos de votre cœur: Je fais toute chose au nom du Seigneur Jésus? Est-ce là la pensée, l'intention, et le principe bien établi de votre vie? Nous pouvons faillir en le poursuivant; — mais est-ce votre objet? Si je suis un certain sentier, je puis marcher plus ou moins vite, ou même broncher, mais je ne marche pas dans le sens inverse. Vous pouvez broncher, je le sais; mais je vous demande si le principe de votre vie est de faire toute chose au nom du Seigneur Jésus? C'est un immense privilège! Nous pouvons introduire Christ dans les choses les plus ordinaires de la vie. L'apôtre ne peut pas exhorter le serviteur qui est dans la maison à ne rien détourner, sans passer en revue tout l'ensemble du christianisme. «Montrant toute bonne fidélité, afin qu'ils ornent en toute chose l'enseignement qui est de notre Dieu

Sauveur; car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue» (Tite 2: 9 et suivants). Quand le coeur est tourné vers un objet, fixé sur lui, il juge de tout selon cet objet. Je fais une chose, parce que le Seigneur l'aime; je montre ainsi que j'ai à coeur de lui plaire. Si mon coeur s'applique à lui plaire, les choses seront pour moi *selon* qu'il le veut, et simplement *parce qu'il lui plaît*, à *Lui*. Si nos coeurs sont remplis de Christ, nous n'estimerons pas que ce soit un grand sacrifice de nous passer de l'écume ou de la rouille pour l'amour de son nom!

## Le passereau vivant mis en liberté

---

Lévitique 14: 7 ME 1872 page 61

Quelle bonté de la part de Dieu de nous donner dans sa Parole des images si simples et de nous présenter sous cette forme saisissante la condition morale de l'homme et le grand salut de Dieu par la mort et la résurrection de Jésus. Peu de types sont aussi frappants que celui des deux passereaux et rien ne peut assurément avoir plus de valeur, pour un homme exercé dans sa conscience, que de recevoir de la part de Dieu, dans son âme, la pleine certitude qu'*il est purifié du péché*. J'ai été moi-même ainsi exercé et amené par la connaissance de la précieuse vérité, exposée dans ce type, à la plus pleine et invariable confiance de foi; et Dieu me donne cette confiance, afin que beaucoup d'autres soient amenés par sa grâce à une même pleine et parfaite paix devant Lui.

Dieu avait ordonné à Israël: «Le lépreux en qui sera la plaie, aura ses vêtements déchirés et sa tête nue, et il sera couvert sur la lèvre de dessus; et il criera: le souillé, le souillé! Pendant tout le temps qu'il aura la plaie, il sera jugé souillé; il est souillé; il demeurera seul, et sa demeure sera hors du camp». La lèpre est la terrible image du péché, une mort vivante, horrible, douloureuse. La maladie elle-même était affreuse; la personne était couverte de boutons, et rendue dégoûtante aux yeux de l'homme, rejetée dans l'isolement ou dans la société d'autres hommes plongés dans la même misère. Le lépreux ne pouvait même communiquer avec ceux qui lui étaient le plus proches; on lui mettait son pain au bord d'un ruisseau ou sous un arbre, ou bien il vivait comme il pouvait des fruits sauvages du désert. Parfois son coeur devait être brisé, et il devait soupirer après les siens et sa maison. Chose très remarquable en même temps: si la lèpre le couvrait entièrement de la tête aux pieds, étant devenue une lèpre blanche, alors le sacrificateur le déclarait net (Lévitique 13: 17).

Le sacrificateur est établi de Dieu, pour communiquer la pensée ou le jugement de Dieu dans le cas dont il s'agit. Voici comment le lépreux était purifié: «Le sacrificateur commandera qu'on prenne, pour celui qui doit être nettoyé, deux passereaux vivants et nets, avec du bois de cèdre, du cramoisi et de l'hysope; et le sacrificateur commandera qu'on coupe la gorge à l'un des passereaux sur un vaisseau de terre, sur de l'eau vive; puis il prendra le passereau vivant, le bois de cèdre, le cramoisi, l'hysope, et il les trempera avec le passereau vivant dans le sang du passereau qui aura été égorgé sur l'eau vive, et il en fera aspersion par sept fois sur celui qui doit être nettoyé de la lèpre, et il le nettoiera, et il laissera aller par les champs le passereau vivant» (Lévitique 14: 4-7).

Le sacrificateur descend donc vers le pauvre lépreux dans l'angoisse, hors du camp. Solennel moment pour le lépreux! Sera-t-il rejeté et abandonné à sa misère, ou sera-t-il nettoyé et rétabli dans cette maison après laquelle il soupire. Ses yeux sont fixés sur le sacrificateur, dont il observe tous les mouvements: l'un des passereaux est tué; son sang



coule dans le vaisseau de terre, saisissante image de la mort de Christ; puis le sacrificateur prend l'autre passereau dans sa main: il le plonge, — suivez bien toute cette scène, — dans le sang de l'autre passereau qui a été égorgé et dont vous pouvez voir maintenant le sang sur ses plumes. Il fait aspersion du sang par sept fois sur le pauvre lépreux; sept fois, c'est un nombre parfait. Il va prononcer sa sentence: le lépreux respire a peine, attendant son jugement; ses yeux sont fixés sur le passereau vivant, que le sacrificateur tient captif dans sa main; — son coeur en même temps se remplit d'espérance; sa liberté est liée à l'oiseau captif; — si le sacrificateur lui donne la liberté, le lépreux est libre, et le sacrificateur, en effet, le déclare net: le passereau est lâché et s'envole dans les airs, des larmes de joie coulent des yeux du lépreux désormais purifié et son regard suit de loin le passereau taché de sang, le témoin vivant de sa purification et de sa délivrance.

Demandez-lui comment il sait qu'il est purifié et il vous dira: le sacrificateur de Dieu m'a déclaré net; le passereau est en liberté et s'est envolé. Oui, aussi certainement que le passereau vivant a été lâché et s'en est allé par les champs, aussi certainement le lépreux est purifié, car c'est par cette voie que Dieu lui a fait connaître sa pensée. Le passereau ne pouvait pas être mis en liberté jusqu'à ce que le lépreux eût été déclaré net; et puis le lépreux se lavait dans l'eau. Rien n'est plus simple et plus précieux que la vérité ainsi placée devant nous, l'un des passereaux nous présentant en figure la mort, et l'autre la résurrection de notre Seigneur. C'est par elles que Dieu purifie le pauvre pécheur de ses péchés et, Dieu en soit béni, vous ne pouvez pas être trop pécheur pour que Dieu vous purifie. Si vous êtes pécheur de la tête aux pieds; si, comme quand la lèpre a suivi son cours, vous êtes blanc de lèpre; si vous avez tout dépensé dans le péché; si votre caractère, votre santé, vos amis, votre maison, tout est perdu; si vous êtes las de la vie, misérable, désespéré, Dieu vient à vous dans la mort de son Fils bien-aimé, vous apportant, et à quiconque croit, la certitude du pardon pour tous les péchés par le sang de son Fils.

Il me semble que j'entends mon lecteur me disant: j'ai lu souvent que le sang de Christ purifie de tout péché; mais *comment puis-je savoir qu'il me purifie, moi?* Et vous ajoutez: mon coeur tremblant et angoissé a besoin de cela! Pouvez-vous me donner une réponse satisfaisante? Oui, Dieu en soit béni, une réponse parfaitement nette, car la parole de Dieu ne laisse aucune incertitude. Comment le lépreux apprenait-il qu'il était net? Il croyait le sacrificateur de Dieu et le témoignage que Dieu lui présentait dans le passereau vivant. De même le précieux sang de Christ n'a-t-il pas été versé, n'a-t-il pas été répandu sur la terre, comme le sang du passereau qui était tué? Il était impossible de tuer un oiseau et de le mettre en même temps en liberté; c'est pourquoi nous en trouvons deux ici, l'un qui nous présente la mort, l'autre la résurrection de notre glorieux Substitut. Voyez ce Garant sanglant mourir pour le péché et amené sous la mort pour vous, croyant angoissé, et comprenez que, comme le sang du passereau était aspergé sept fois sur le lépreux, avant que le passereau vivant pût être mis en liberté, ainsi aussi, certainement, Dieu a prononcé son jugement sur la parfaite et éternelle vertu du sang de Jésus pour quiconque croit en lui. Le passereau était lâché, parce que le lépreux était net: Christ est ressuscité, le croyant

est purifié! Penseriez-vous que le sacrificateur, s'il avait seulement les sentiments d'un homme, prononcerait son jugement de telle sorte que le lépreux ne pourrait pas savoir s'il est net ou non? Ne serait-ce pas plus qu'une cruauté, que de laisser quelque incertitude dans l'esprit du malheureux? Mais la parole du sacrificateur était là, et le passereau vivant s'était envolé: le pauvre lépreux avait ainsi la plus absolue certitude de sa purification et il pouvait s'en réjouir. Dieu aurait-il parlé plus obscurément, maintenant, dans sa Parole, en sorte que le croyant troublé ne pourrait pas sortir de la plus cruelle des incertitudes? Non, Dieu n'aurait pu parler plus clairement qu'il ne l'a fait. Ayant ressuscité d'entre les morts le Garant, il dit: «Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés, et que, de tout ce dont vous n'avez pu être justifié par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui» (Actes des Apôtres 13: 38, 39). Croyez-vous que Jésus est mort sur la croix, portant vos péchés en son corps sur le bois, se plaçant là à notre place, comme un substitut, pour nos péchés? Comme le passereau ne pouvait être mis en liberté, à moins que le lépreux ne fût déclaré net, ainsi Christ, notre Garant, ne pouvait pas voir les portes de la mort se briser pour lui, et sortir du tombeau, si son sang n'avait pas ôté les péchés. Mais Dieu, par la résurrection même de notre Substitut d'entre les morts, *déclare quiconque croit, justifié par lui*. Je le répète encore, le lépreux savait qu'il était purifié le sacrificateur l'avait déclaré net, le passereau volait libre par les champs; et moi je sais que je suis pardonné et justifié de toute chose, parce que Dieu le dit et que mon Garant, qui a été mort, le Seigneur Jésus, est ressuscité, est libre dans les plus hauts cieux. Dieu ne pouvait me donner une démonstration plus évidente de la certitude de ma justification que celle qu'il m'a donnée en ressuscitant d'entre les morts, pour ma justification, Jésus qui a porté mes péchés.

Eh bien! croyez-vous que le sang précieux de Christ a été versé à la croix, et croyez-vous que Dieu a ressuscité ce Jésus d'entre les morts? Dans ce cas, Dieu prononce le pardon de tous vos péchés par Jésus. Il fait plus, il vous déclare, vous, — quiconque croit, — justifié de toutes choses: Dieu est juste et justifiant «quiconque est de la foi de Jésus; Dieu justifie, qui est-ce qui condamne?» (Romains 3: 26; 8: 33, 34).

Dieu vous donne ainsi la plus parfaite certitude.

Maintenant, de même que le lépreux purifié par l'aspersion du sang se lavait ensuite dans l'eau, ainsi vous, qui avez une foi de même prix avec moi, étant justifié, recherchez constamment le lavage d'eau par la Parole (comparez Ephésiens 5: 26; et Jean 13: 8-11). Votre position est sûre et certaine: vous êtes justifié de toutes choses dans le Christ ressuscité. Mais pour votre marche, souvenez-vous-en, vous avez besoin que lui, le Sacrificateur, vous lave continuellement, comme il dit à Pierre: «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi»; et encore il dit: «Celui qui a tout le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds, mais il est tout net».

L'application du sang à notre oreille, à notre pied et à notre main, et puis de l'huile après le sang, nous dit que nous, que Dieu a acquis par le sang précieux de son propre Fils, nous pouvons être remplis de l'Esprit et conduits par lui, Dieu lui-même nous sanctifiant

entièrement, en sorte que notre esprit, l'âme et le corps, soient conservés absolument sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ.

«Celui qui nous appelle est fidèle qui aussi le fera!»

## Israël conduit par la nuée

---

Nombres 9: 15-23 - ME 1872 page 68

**Israël conduit par la nuée** : Nous pensons que les lecteurs du *Messenger* jouiront comme nous du passage du nouveau volume du cher frère Mackintosh sur le livre des Nombres, que nous insérons ici, en appelant leur attention sur l'ouvrage tout entier. (*Réd.*)

Nous nous arrêterons maintenant quelques instants sur le dernier paragraphe de notre chapitre, qui a son caractère aussi marqué que aucune autre portion du Livre. Nous y contemplons une nombreuse troupe d'hommes, de femmes et d'enfants voyageant à travers un vaste désert, «où il n'y avait pas de chemin» — franchissant une contrée aride, un immense désert sablonneux, sans boussole et sans guide humain.

Quelle pensée! Quel spectacle! Il y avait là des millions d'êtres s'avançant sans aucune connaissance de la route qu'ils devaient suivre, dépendant entièrement de Dieu pour la conduite, comme pour la nourriture et pour tout le reste; une armée de pèlerins tout à fait sans ressources. Ils ne pouvaient former aucun plan pour le lendemain. Quand ils étaient campés, ils ne savaient pas quand ils devraient marcher; et quand ils étaient en marche, ils ne savaient pas où ils feraient halte ni quand ils la feraient. Leur vie était une vie de dépendance journalière et de chaque heure. Ils devaient regarder en haut pour être guidés. Leurs mouvements étaient réglés par les roues du chariot de Jéhovah.

C'était vraiment là un merveilleux, spectacle. Lisons-en le récit et retenons-en dans nos âmes les célestes enseignements.

«Or, le jour que le pavillon fut dressé, la nuée couvrit le pavillon sur le tabernacle du témoignage; et le soir elle parut comme un feu sur le tabernacle jusqu'au matin. *Il en fut ainsi continuellement*: la nuée le couvrait; mais elle paraissait la nuit comme du feu. Et selon que la nuée se levait de dessus le tabernacle, les enfants d'Israël partaient; et au lieu où la nuée s'arrêtait, les enfants d'Israël y campaient. Les enfants d'Israël marchaient au commandement de l'Eternel, et ils campaient au commandement de l'Eternel: pendant tous les jours que la nuée se tenait sur le pavillon, ils demeuraient campés. Et «quand la nuée continuait à s'arrêter plusieurs jours sur le pavillon, les enfants d'Israël prenaient garde à l'Eternel et ne partaient point. Et pour peu de jours que la nuée fût sur le pavillon, ils campaient au commandement de l'Eternel, et ils partaient au commandement de l'Eternel. Et quand la nuée y était depuis le soir jusqu'au matin, et que la nuée se levait au matin, ils partaient; fût-ce de jour ou de nuit, quand la nuée se levait, ils partaient. Que si la nuée continuait de s'arrêter sur le pavillon, et y demeurait pendant deux jours, ou un mois, ou plus longtemps, les enfants d'Israël demeuraient campés, et ne partaient point; mais quand elle se levait, ils partaient. Ils campaient donc au commandement de l'Eternel; et ils partaient au commandement de l'Eternel; et ils prenaient garde à l'Eternel, suivant le commandement de l'Eternel, qu'il leur faisait savoir par Moïse» (versets 15-23).

Il serait impossible de concevoir un tableau plus admirable de la dépendance absolue de la direction divine et de la soumission à cette direction, que celui qui nous est présenté dans ce paragraphe. Il n'y avait pas une empreinte de pas ou une borne dans tout ce «grand et affreux désert». Il était donc inutile de chercher aucune direction auprès de ceux qui y avaient passé précédemment. Les fils d'Israël devaient compter entièrement sur Dieu pour chaque pas du chemin; ils devaient continuellement s'attendre à Lui. Ce serait intolérable pour un esprit insoumis, une volonté non brisée; mais pour une âme qui connaît et aime Dieu, qui se confie et prend son plaisir en lui, rien ne saurait être plus profondément béni.

Voici la clef de tout le sujet: Dieu est-il connu, aimé et se confie-t-on en lui? S'il en est ainsi, le coeur se réjouira dans la dépendance la plus absolue de lui. Sinon, une telle dépendance serait totalement insupportable. L'homme non régénéré aime à se dire indépendant — il aime à se figurer qu'il est libre — il aime à croire qu'il peut faire ce qui lui convient, aller où il veut, dire ce qui lui plaît. Hélas! c'est là une pure illusion! L'homme n'est pas libre. Il est l'esclave de Satan. Il y a maintenant près de six mille ans qu'il s'est livré lui-même entre les mains de ce grand propriétaire d'esclaves qui l'a toujours retenu dès lors et qui le tient encore. Oui, Satan tient l'homme naturel — l'inconverti — l'impénitent dans une terrible servitude. Il lui a lié les pieds et les mains de chaînes et de fers qui ne sont pas vus sous leur véritable aspect, a cause de la dorure dont il les a artificieusement recouverts. Satan gouverne l'homme au moyen de ses convoitises, de ses passions et de ses plaisirs. Il produit dans le coeur des désirs qu'il satisfait ensuite par les choses qui sont dans le monde, et l'homme s'imagine vainement être libre, parce qu'il peut satisfaire ses désirs. Mais c'est une déplorable erreur, qui tôt ou tard sera démontrée telle. Il n'est d'autre liberté que celle dont le Christ gratifie ses rachetés. C'est lui qui dit: «Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira». Et encore: «Si donc le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres» (Jean 8: 32, 36).

Voilà la vraie liberté. C'est la liberté que la nouvelle nature trouve en marchant par l'Esprit, et en faisant ce qui est agréable à Dieu. Le service du Seigneur est la parfaite liberté. Mais ce service, dans tous ses détails, implique la plus entière dépendance du Dieu vivant. Il en fut toujours ainsi chez le seul vrai et parfait Serviteur qui ait foulé cette terre. Il fut toujours dépendant. Chacun de ses mouvements, chacun de ses actes, chacune de ses paroles — tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il ne faisait pas — tout était le fruit de la plus absolue dépendance de Dieu, et de la plus entière soumission. Il marchait quand Dieu voulait qu'il marchât, et il s'arrêtait quand Dieu le voulait. Il parlait ou gardait le silence selon que Dieu le trouvait bon.

Tel fut Jésus, quand il vécut dans ce monde, et nous, comme participants de sa nature — de sa vie, et ayant son Esprit demeurant en nous, nous sommes appelés à marcher sur ses traces, et à vivre d'une vie de dépendance de Dieu de jour en jour. Nous avons, à la fin de notre chapitre, un type pittoresque et beau de cette vie de dépendance dans une de ses phases: L'Israël de Dieu — le camp dans le désert — cette armée de pèlerins suivant le mouvement de la nuée. Ils devaient *regarder en haut* pour leur direction. C'est là le propre

de l'homme. Il fut formé pour tourner sa face en haut, en contraste avec l'animal qui est formé pour regarder en bas (\*). Israël ne pouvait pas faire des plans; il ne pouvait jamais dire: «Demain nous irons à tel endroit». Ils dépendaient entièrement du mouvement de la nuée.

Ainsi en était-il pour Israël, et ainsi en doit-il être pour nous. Nous passons à travers un impraticable désert — un désert moral, où il n'y a absolument pas de chemin. Nous ne saurions comment marcher, et nous ne saurions pas où aller, si nous n'avions pas cette expression des plus précieuses, des plus profondes, des plus compréhensives, sortie de la bouche de notre bien-aimé Seigneur: «*Je suis le chemin*». Voilà la direction divine, infaillible. Nous avons à la suivre. «Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie» (Jean 8: 12). C'est la direction vivante. Ce n'est pas en agissant selon la lettre de certaines ordonnances ou de certaines règles; c'est en suivant un Christ vivant, — en marchant comme il a marché, en faisant ce qu'il a fait en imitant son exemple en toutes choses. Voilà la marche chrétienne — l'action chrétienne. Elles consistent à tenir les yeux fixés sur Jésus, à avoir les formes et les traits de son caractère, imprimés dans notre nouvelle nature, et à les refléter ou les reproduire dans notre vie et dans notre conduite journalière.

(\*) Le mot grec pour *homme* (anthrôpos), signifie un être dont la face est tournée en haut.

Or, cela impliquera assurément le complet renoncement à notre volonté propre, à nos plans, à notre propre direction. Nous devons suivre la nuée; nous devons nous attendre *toujours* — nous attendre *seulement* à Dieu. Nous ne pouvons pas dire: «Nous irons ici ou là, nous ferons ceci ou cela, demain ou la semaine prochaine». Tous nos mouvements doivent être placés sous la sauvegarde régulatrice de cette seule phrase importante — souvent, hélas! écrite ou proférée légèrement par nous — «*si le Seigneur le veut*».

Puissions-nous comprendre mieux toutes ces choses! Plaise à Dieu que nous connaissions plus exactement le sens de la direction divine! Combien souvent nous nous imaginons légèrement et nous affirmons avec assurance que la nuée marche dans la direction même qui s'accorde avec nos inclinations. Voulons-nous faire une certaine chose, ou suivre une certaine marche? alors nous cherchons à nous persuader que notre volonté est celle de Dieu. Ainsi, au lieu d'être guidés par Dieu, nous nous séduisons nous-mêmes. Notre volonté n'est pas brisée, et par conséquent, nous ne pouvons pas être dirigés droitement, car le vrai secret pour être guidés droitement — guidés par Dieu — c'est d'avoir notre propre volonté complètement soumise. «Il fera marcher dans la justice les débonnaires, et il leur enseignera *sa voie*» (Psaumes 25: 9). Et encore: «Je te guiderai de mon oeil». Mais pesons surtout cet avertissement-ci: «Ne soyez point comme le cheval, ni comme le mulet, qui sont sans intelligence, desquels il faut emmuseler la bouche avec un mors et un frein, de peur qu'ils n'approchent de toi» (Psaumes 32: 9). Si notre face est tournée en haut pour saisir le mouvement de «l'oeil» de Dieu, nous n'aurons pas besoin du «mors et du frein». Mais c'est précisément en ceci que nous manquons strictement. Nous ne vivons pas assez près de Dieu pour discerner le mouvement de son oeil. Notre *volonté*

est à l'oeuvre. Nous voulons suivre notre propre chemin, de là vient que nous avons à en moissonner les fruits amers. C'est ce qui arriva à Jonas. Il lui avait été ordonné d'aller à Ninive; mais il voulut aller à Tarsis; et les circonstances semblaient le favoriser, la providence paraissait lui indiquer la direction que sa volonté avait choisie. Mais, hélas! il devait trouver sa place dans le ventre de la baleine, oui, dans «le sein du hadès» lui-même, où «les roseaux s'étaient entortillés autour de sa tête». C'est là qu'il apprit l'amertume qu'il y a à suivre sa volonté. Il dut être instruit dans les profondeurs de l'Océan, sur le vrai sens du «mors et du frein», parce qu'il n'avait pas voulu suivre la direction plus douce de l'«oeil».

Mais notre Dieu est si miséricordieux, si tendre, si patient! Il veut enseigner et guider ses pauvres enfants faibles et égarés. Il ne s'épargne aucune peine pour nous. Il s'occupe continuellement de nous, afin que nous soyons gardés de nos propres voies, qui sont pleines d'épines et de ronces, et que nous marchions dans ses voies qui sont agréables et dans ses sentiers qui sont paix (Proverbes 3: 17).

Il n'est rien dans tout le monde qui soit plus profondément béni que de mener une vie de dépendance habituelle de Dieu; que de dépendre de lui de moment en moment, de s'attendre et de s'attacher fortement à lui pour toute chose. Avoir toutes ses sources en lui, c'est le vrai secret de la paix et d'une sainte indépendance chez des créatures. L'âme qui peut dire en vérité: «*Toutes* mes sources sont en toi», est élevée au-dessus de toute confiance en la créature, au-dessus des espérances humaines et des attentes terrestres. Ce n'est pas que Dieu ne se serve pas des créatures, de mille manières pour nous assister. Nous ne voulons pas du tout dire cela. Il emploie la créature; mais si nous *nous appuyons* sur elle plutôt que sur lui, nous éprouverons bientôt, dans nos âmes, de la maigreur et de la stérilité. Il y a une immense différence entre l'usage que Dieu fait de la créature pour nous bénir, et notre appui sur la créature à l'exclusion de Dieu. Dans un cas, nous sommes bénis et il est glorifié; dans l'autre, nous sommes désappointés et il est déshonoré.

Il est bon que l'âme considère sérieusement cette distinction. Nous croyons qu'elle est constamment négligée. Nous nous imaginons souvent que nous nous appuyons sur Dieu et que nous regardons à Dieu, tandis que, en réalité, si nous voulions seulement aller droitement au fond des choses et nous juger dans la présence immédiate de Dieu, nous trouverions en nous une effrayante quantité de levain de la confiance en la créature. Combien souvent nous parlons de vivre par la foi, et de ne nous confier qu'en Dieu, quand, en même temps, si nous sondions les profondeurs de nos coeurs, nous y trouverions une mesure abondante de dépendance des circonstances, de considération des causes secondes, et de tant de sentiments analogues.

Lecteur chrétien, pensons-y sérieusement, veillons à ce que notre oeil soit fixé sur le seul Dieu vivant et non sur l'homme dont le souffle est en ses narines. Attendons-nous à lui — attendons patiemment — constamment. Si nous manquons de quoi que ce soit, adressons-nous directement et simplement à lui. Sentons-nous le besoin de discerner notre chemin, pour savoir de quel côté nous devons nous tourner, quel sentier nous devons suivre? Rappelons-nous qu'il a dit: «Je suis le chemin»; suivons-le. Il rendra tout clair,

lumineux et certain. Il ne peut y avoir de ténèbres, de perplexité, d'incertitude, si nous le suivons; car il a dit, et nous sommes tenus de le croire: «Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres». C'est pourquoi, si nous sommes dans les ténèbres, il est certain que nous ne le suivons pas. Aucune ténèbres ne peuvent jamais s'arrêter sur ce sentier béni, où Dieu conduit tout au long ceux qui cherchent à suivre Jésus avec un oeil simple.

Mais celui qui scruterait minutieusement ces lignes pourrait dire ou du moins pourrait être disposé à dire: «Mais, après tout, je suis dans l'embarras quant au chemin que je dois suivre. Je ne sais réellement pas de quel côté me tourner, ni quelle marche suivre». Si c'était là le langage du lecteur, nous lui poserions simplement cette seule question: «Suivez-vous Jésus? Si vous le faites, vous ne pouvez être dans l'embarras. Suivez-vous la nuée? Si vous la suivez, votre chemin est aussi clairement tracé que Dieu peut le faire». C'est là que se trouve la clef de toute la difficulté. L'embarras ou l'incertitude est très souvent le fruit du travail de la *volonté*. Nous sommes entraînés à faire ce que Dieu ne veut pas du tout que nous fassions — à aller où Dieu ne veut pas que nous allions. Nous le prions à cet effet, et nous ne recevons point de réponse. Nous prions de nouveau et toujours point de réponse. D'où vient cela? Du simple fait que Dieu veut que nous nous tenions tranquilles — que nous demeurions précisément là où nous sommes. C'est pourquoi, au lieu de nous creuser l'esprit et de nous tourmenter sur ce que nous devrions faire, attendons-nous simplement à Dieu.

Voilà le secret de la paix et d'une sereine communion. Si un Israélite, dans le désert, s'était mis en tête de faire quelque mouvement indépendamment de Jéhovah; s'il avait pris sur lui de partir quand la nuée était au repos, ou de s'arrêter quand la nuée était en marche, nous pouvons aisément comprendre quel en aurait été le résultat. Or il en sera toujours ainsi de nous. Si nous marchons quand nous devrions demeurer en repos, ou si nous nous reposons quand nous devrions marcher, nous n'aurons pas avec nous la présence de Dieu. «Les enfants d'Israël demeuraient campés au commandement de l'Eternel, et ils marchaient au commandement de l'Eternel». Ils étaient maintenus dans une attente continuelle en Dieu, position des plus bénies que puisse occuper quelqu'un; mais il faut l'occuper avant d'en pouvoir savourer la bénédiction. C'est une réalité à connaître, et non pas une pure théorie dont on parle. Qu'il nous soit donné de le prouver tout le long de notre voyage!



## Le consolateur

---

ME 1872 page 81 - Lisez Jean 14: 26; 15: 26, 27; 16: 7-14 - Darby J.N.

Dans les passages, que nous désirons méditer aujourd'hui, il n'est plus question, comme dans les premiers chapitres de l'évangile de Jean, de la nouvelle naissance, ni du Saint Esprit comme puissance de communion avec les sources de la grâce, avec le Père et avec son Fils Jésus Christ; il ne s'agit pas non plus du Saint Esprit comme puissance qui déborde du dedans au dehors, rendant témoignage à un Seigneur rejeté du monde mais céleste, jusqu'à ce que vienne l'heure où il se montrera lui-même au monde avec les siens. Ce sont là, pour ce qui regarde l'Esprit de Dieu, les sujets des chapitres 3, 4 et 7 de cet évangile.

Quelle est donc la vérité dominante présentée par le Seigneur dans les portions du même évangile, qui sont aujourd'hui placées devant nous? Qu'est-ce qui frappe par-dessus tout une âme soumise à la Parole de Dieu en lisant ces passages? Il peut y avoir, et il y a, des différences dans chacune de ces communications; néanmoins elles renferment toutes une grande, commune vérité, non encore présentée dans toute autre portion de l'évangile, une vérité d'une importance si capitale en elle-même et d'une portée si immense aussi dans ses conséquences, que nous n'aurions jamais pu la déduire d'aucune des communications antérieures faites par le Seigneur.

Le principe commun à ces trois chapitres 14, 15 et 16 de Jean est celui-ci, savoir que le Saint Esprit n'est pas simplement une source d'influence qui imprime son propre caractère sur la nouvelle vie donnée au croyant, ni une puissance agissant soit intérieurement soit extérieurement dans le culte, aussi bien qu'en témoignage; mais qu'il est bien plus que cela.

Le témoignage de Christ est fortement marqué dans ces chapitres; mais à côté de ce témoignage il y a une autre vérité, qui vient briller non seulement par-dessus celles qui sont exposées dans la première partie de l'évangile, mais qui occupe aussi une place préminente dans chacune des communications qui font le sujet de cette méditation. Une *Personne* divine nous est présentée, non pas seulement une source d'influence ou une puissance, mais une personne.

La situation du moment explique le pourquoi de cette différence, que nous signalons dans l'enseignement divin. Le Seigneur Jésus allait quitter ses disciples, Lui, le Fils qui les avait appelés à Lui-même, qui avait formé leurs cœurs pendant son ministère terrestre en leur révélant le Père. La mort allait clore la scène, sa mort dans laquelle Dieu devait être infiniment glorifié, ainsi qu'il le dit lui-même: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu», — non pas simplement le Père, — Dieu est glorifié en lui. Le Père était glorifié; mais il y avait quelque chose de plus dans cette parole du Seigneur et une pensée toute autre: — «*Dieu* est glorifié en lui». Le péché était contre Dieu, et devant Dieu; il était donc

impossible que Dieu passât par dessus. Il fallait que la nature morale de Dieu éclatât dans toute sa rigueur et son indignation contre le péché. Jésus, le Fils de l'homme, le Christ rejeté, prend le péché sur lui-même et se rend responsable des iniquités de son peuple. Ainsi, à la croix, Dieu fut glorifié comme il ne l'avait jamais été auparavant et comme il n'était pas possible qu'il le fût une seconde fois. Dieu fut infiniment glorifié et pour toujours. La conséquence en est qu'à partir de ce moment jusque dans l'éternité, la grande affaire de Dieu est de montrer de toutes les manières possibles à quel prix il estime les souffrances infinies dans lesquelles Jésus l'a glorifié. Le résultat immédiat de l'oeuvre fût que Jésus, étant ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, a pris place à la droite de Dieu dans le ciel. La gloire, à laquelle il fut ainsi élevé, était pour Dieu le seul juste et suffisant témoignage de la valeur de la croix. Il y a d'autres résultats de cette oeuvre, qui auront leur accomplissement en leur temps; et aucune des bénédictions que Dieu ait jamais données ou donnera jamais, ne peut être séparée de la croix de Jésus. Mais en même temps la croix a satisfait d'une manière si parfaite à la justice de Dieu, à sa sainteté, à sa majesté, à son amour, à tout son caractère en un mot, aussi bien qu'à ses affections, que Dieu n'a plus maintenant, pour ce qui concerne Christ et ceux qui l'ont reçu, qu'à satisfaire librement et pleinement sa propre nature en bénissant selon les pensées de son coeur.

La croix est le secret de tout ce que Dieu fait maintenant.

C'est à cause d'elle que, non seulement il place Jésus à sa droite, mais aussi que, faisant ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, il envoie l'évangile, — et il l'envoie à toute créature. Des milliers d'années avaient passé sur ce monde, mais Dieu qui est toujours le même Dieu, n'avait jamais envoyé à l'homme un pareil message. Il y avait bien de «bonnes nouvelles» annoncées à Abraham ou aux enfants d'Israël; mais jamais jusqu'alors la bonne nouvelle de la grâce de Dieu n'avait été envoyée à toute créature. Ce n'est pas que Dieu ait commencé à être amour: Jésus Christ ou sa croix ne produisirent jamais l'amour en Dieu. Le caractère distinctif de l'amour de Dieu est d'être incréé, souverain et de n'être ni causé, ni mu par ce qui est en dehors de lui-même. L'amour est la nature de Dieu: «Dieu est amour». L'amour serait, et était, en Dieu, encore qu'il n'y eût, en dehors de Lui, point d'objets à aimer: car les objets ne créent pas l'amour. En même temps, dans sa souveraineté, l'amour divin se répand au dehors, et peut se manifester envers les plus nécessiteux et les plus coupables, envers ceux qui sont le plus éloignés de lui et qui lui sont le plus opposés; et c'est la croix de Christ qui justifie Dieu quand il fait ainsi.

Ce n'est pas tout. Jésus laisse le monde. Il fallait qu'il en fût ainsi. Le monde n'était pas assez bon pour lui. Rien même de ce que Dieu aurait pu faire dans ce monde, aucun acte de sa providence, aucun établissement du trône de David, ou même de la domination universelle du Fils de l'homme sur les nations, les tribus et les langues, n'aurait été une récompense suffisante, de la part de Dieu, pour la croix de son Fils. Dieu donc, en vertu de la croix, élève Jésus à sa droite dans la gloire céleste; et c'est ce fait, qui donne lieu au merveilleux enseignement du chapitre 14 de l'évangile de Jean.

En tout premier lieu, le Seigneur donne à ses disciples l'assurance de son retour, car s'il s'en allait là d'où il était venu, Son amour n'était pas diminué. Il allait préparer aux siens une place. «Et si je m'en vais», aussi certainement, «je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi». Il leur avait fait connaître le Père; il l'avait manifesté ici-bas. Les siens avaient, ou auraient dû avoir connu, non seulement que le Père était en lui, mais qu'il était dans le Père. Il était une personne divine, il était le *Fils*. Cette gloire personnelle, naturellement, était, en soi, indépendante de son oeuvre; mais, en même temps, elle donnait à son oeuvre une valeur infinie.

Maintenant, le Seigneur va plus loin: il montre que pour le temps de son absence dans la maison du Père, il prépare pour les siens une ressource qui répond à son amour et qui est digne de la croix, — quelque chose d'inouï, surpassant tout ce que l'homme avait jamais pu connaître sur la terre jusque là. Il ouvre cette révélation par ces paroles; «Si vous m'aimez, gardez mes commandements». Il ne veut pas que les siens dépensent leurs forces et leurs affections en vains regrets sur son absence, mais qu'ils montrent leur amour d'une manière réelle et positive: «Gardez mes commandements». Lui, par contre, il leur montrerait son amour d'une manière caractéristiquement divine.

«Et moi, dit-il, je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur pour être avec vous éternellement, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous et qu'il sera en vous». Plus bas (verset 26), il ajoute ces paroles qui rendent si évidente la personnalité de l'Esprit: «*Le Consolateur, l'Esprit saint que le Père enverra en mon nom*». *Remarquez les paroles: «enverra en mon nom»*. Jésus ne dit pas simplement «donnera», car nous pouvons comprendre que Dieu donne de la puissance, ou qu'il fasse jaillir dans une âme une source divine de bénédiction, ou qu'il fasse continuellement déborder la bénédiction. Mais les paroles du Seigneur, que nous lisons ici, renferment beaucoup plus que tout cela. Jésus annonce aux siens, de la manière la plus explicite, une *personne* divine «que le Père», dit-il, «enverra en mon nom; — Lui, vous enseignera toutes choses et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites».

Arrêtons-nous ici, pour considérer *quelle* est cette personne que Dieu nous a donnée, que le Père a envoyée au nom de Jésus. Nous ne nions pas que le Saint Esprit ne soit quelquefois présenté comme étant versé d'en haut. Cette manière figurée de parler est familière à tous les lecteurs de l'Écriture; elle est employée pour exprimer la profusion de la bénédiction, l'étendue des richesses et de la prodigalité de ce que Dieu le Père donne pour la gloire de son Fils. Mais outre ces richesses du don de la grâce, il y a ici une pensée toute nouvelle, quelque chose de précis et de défini au plus, haut degré, et qui en même temps ne doit pas nous étonner. Le Seigneur nous parle d'une personne, non pas simplement d'une puissance, ou de richesse de bénédiction, mais d'une personne, et d'une personne divine. Le langage même du Seigneur semble avoir pour but de faire ressortir la portée de cette grande vérité que l'Église de Dieu, il le savait, devait, hélas, si vite oublier.

Nous admettons également comme un fait certain que, quand le moment en sera venu, une nouvelle effusion, de l'Esprit aura lieu sur les hommes, ici-bas sur la terre: la pluie de la dernière saison doit tomber aussi bien que celle de la première saison, pour l'accomplissement du beau type du chapitre 28 de l'Exode, où le son des clochettes retentit, non pas pendant que le souverain sacrificateur est dans le lieu saint, non pas seulement quand il y entre, mais aussi quand il en ressort. Un témoignage était rendu quand le souverain sacrificateur entrait, un autre quand le souverain sacrificateur ressortait. Ainsi aussi quand Jésus entra dans les cieux, un son se fit entendre par la puissance du Saint Esprit (Actes des Apôtres 2), et de même, quand il en reviendra, l'Esprit sera répandu sous une nouvelle forme et dans une nouvelle plénitude, sur toute chair, selon la promesse.

La seule différence entre la première effusion et celle qui est à venir consistera en ce que celle-ci n'aura certainement pas lieu en faveur du même corps, qui reçut la première bénédiction de la grâce par le Saint Esprit, mais, comme nous le savons, en faveur de l'ancien peuple de Dieu. Dieu visitera de nouveau Israël en grâce; non pas, sans doute, en limitant plus qu'à la première venue la bénédiction à Israël; car, comme maintenant il lui a plu de prendre des hommes d'entre toutes les nations sous le ciel, il en sera de même, d'une manière bien plus étendue, au jour de la seconde venue de Christ et de son règne sur la terre.

Mais en admettant toute la vérité de ce qui précède, nous ne pensons pas qu'on puisse parler des influences de l'Esprit, comme font quelques-uns. Nous sommes ici en présence d'une vérité infiniment plus grande et plus imposante que celles que nous venons de rappeler; le Seigneur ne parle pas seulement d'influences pour le bien de l'âme, ni d'une fontaine jaillissante de faveur divine, ni de puissances versées dans l'âme ou en débordant, en quelque riche mesure que ce soit. Un fait d'un ordre supérieur et plus excellent apparaît, c'est que maintenant pour la première fois, et comme nous le croyons pleinement d'après l'Écriture, pour la seule fois, la présence personnelle du Saint Esprit est connue sur la terre, la présence du Saint Esprit réellement descendu du ciel ici-bas, comme fruit de la rédemption, et de l'élévation du Seigneur Jésus dans le ciel. Cette présence personnelle de l'Esprit, nous le savons, est accompagnée d'une dispensation abondante de puissance; d'autre part, nous l'avons dit plus haut, quand le Seigneur Jésus reviendra du ciel, il y aura une effusion plus considérable et plus générale encore de la bénédiction de Dieu, — mais où est-il écrit que Dieu «*enverra*» l'Esprit pour cette époque? Et Dieu parle-t-il ailleurs que dans les passages qui se rapportent à l'époque actuelle, *d'envoyer* le Consolateur au nom de Jésus Christ le Fils? Je ne veux pas dire que les passages que nous méditons soient les seuls qui se rapportent à ce sujet; mais je désire que chacun comprenne bien que les temps, les circonstances et les conditions actuels sont les seuls dans lesquels la Parole de Dieu place, non seulement le don et l'effusion de l'Esprit, mais *la mission* de l'Esprit. Il s'agit ici, au chapitre 14 de l'évangile de Jean, je le répète, de la descente personnelle de l'Esprit du ciel; et rien n'est plus clair d'après les propres paroles du Seigneur: la suite le montrera.

La clef de toutes les déclarations du Seigneur rapportées ici, c'est la venue et la présence personnelle du «Consolateur». Cette présence personnelle du Saint Esprit est intimement liée à l'absence personnelle du Seigneur après l'accomplissement de la rédemption, comme elle est fondée aussi sur cette absence. D'un autre côté, le jour glorieux du Seigneur qui vient, sera caractérisé, non par l'absence de Christ, mais par sa présence, — non par le fait qu'il sera dans le ciel, mais par le fait qu'il viendra Lui-même pour régner sur la terre; et à ce jour ne se rattache aucune présence personnelle de l'Esprit semblable à celle dont il est question ici. Il est possible que des manifestations de puissance plus grandes, sinon plus profondes, aient lieu alors; — mais l'état de choses tout entier sera autre, et l'une des différences les plus frappantes qui le distingueront et que nous pouvons signaler ici en passant, c'est que le Saint Esprit en ce jour-là n'enseignera aucune âme à adorer Dieu dans le saint des saints. Cet ordre de choses aura pris fin: le voile n'est plus déchiré, au jour du Millénium, alors que le règne du Seigneur Jésus sera établi sur toute la terre. Peut-être ce que je dis heurte-t-il certains préjugés? Pour quelques théologiens, rien n'est plus choquant que d'entendre parler d'un rétablissement d'un sanctuaire terrestre, d'un voile, d'un sacerdoce humain et de sacrifices extérieurs après que l'oeuvre de la rédemption a été accomplie. Mais, si l'on veut s'incliner devant les déclarations des psaumes et des prophètes, rien n'est plus certain, à mon avis, que l'existence d'un pareil état de choses sur la terre au jour du règne millénaire du Seigneur. En dépit de tous les docteurs gentils le fait est établi dans la parole de Dieu, en caractère, impérissables, dans la partie prophétique non accomplie, je n'ai pas besoin de le dire. L'Ecriture nous montre clairement que quand ce jour viendra et que Dieu aura renouvelé ses rapports avec Israël, il n'y aura point de Pentecôte parmi les fêtes rétablies. Il y aura la Pâque aussi bien que la fête des Tabernacles, mais il n'y aura point de «fête des semaines». Ceci s'accorde avec ce que nous avons dit plus haut, savoir qu'il y aura, dans des jours encore à venir, une abondante effusion de l'Esprit, en sorte que même certains dons extérieurs communiqués le jour de la Pentecôte et plus tard peuvent être appelés «puissances du siècle à venir» (Hébreux 6: 5), parce qu'ils sont un spécimen de cette énergie qui opérera alors sans que rien en entrave les effets, faisant connaître à l'univers tout entier la grande délivrance que le Sauveur a accomplie pour *«tout»*, aussi bien que *«pour ceux qui croient»*. Les miracles que le Seigneur conféra par le Saint Esprit, après son ascension au ciel, tels que le don de guérir les malades, de nettoyer les lépreux, de ressusciter les morts, de rendre la vue aux aveugles, de faire marcher les boiteux, et autres semblables, sont donc à juste titre appelés «miracles» ou «puissances du siècle à venir», parce que ces dons étaient l'expression de cette puissance qui sera connue partout, au près et au loin, dans le grand jour du règne du Seigneur, alors qu'il guérira toutes les infirmités de son peuple, comme il pardonnera aussi toutes leurs iniquités, introduisant et unissant les deux. Il est clair que ce sera un état de choses tout différent de celui qui existe actuellement.

Nous chrétiens, nous possédons donc maintenant le privilège tout particulier et sans égal, que Dieu donne, pour faire connaître la valeur infinie qu'il attache à l'oeuvre du Seigneur Jésus et les délices qu'il y trouve. En voici, je crois, la raison. Le jour qui va venir

sera le jour de l'accomplissement des promesses et de la prophétie. Le temps sera alors arrivé pour Dieu de mettre à effet ce qu'il a expressément promis à son peuple sur la terre.

Israël était un peuple terrestre, et les promesses, dans leur portée littérale, les concernent comme tels. C'est pourquoi, quand ce jour nouveau, dont nous parlons, paraîtra, il sera l'accomplissement de ce que Dieu avait mis bien clairement devant son peuple; ce sera le jour du peuple terrestre et de la terre (et d'une manière spéciale de la terre d'Israël), comme centre de l'accomplissement des promesses. Mais Dieu ne s'est jamais limité à l'accomplissement pur et simple de ce qu'il a promis; et, bien loin d'atteindre les profondeurs de la grâce de Dieu en saisissant les promesses, comme on dit, on ne fait au contraire qu'atteindre ainsi en quelque sorte aux limites de ce qui était approprié à l'homme sur la terre ou à un peuple sur la terre, ou à la terre elle-même; — mais aussi certainement que les cieux sont plus élevés que la terre, la grâce qui demeurerait comme latente dans le sein de Dieu et qui ne fut jamais mesurée par une promesse, ni exprimée en prophétie, doit être selon la profondeur de la bonté de Dieu lui-même. C'est pourquoi, d'un côté, Dieu a tenu en réserve ce don inappréciable (non pas, cela va sans dire, dans le but d'en faire toujours un secret) et l'a caché aux siècles et aux générations, — «caché en Dieu»; et d'un autre côté, maintenant, ne l'a plus laissé caché, parce que maintenant il peut agir librement. Il a à sa droite le Christ rejeté par le monde, et à la vue de ce Christ, élevé là au sortir de la croix et apportant à Dieu tout le prix de la rédemption, Dieu donne, non selon la mesure des besoins d'un peuple terrestre, ou selon ce qui convient au monde d'ici-bas, mais il donne ce qui est digne de Lui-même et de Christ; il donne ce qui serait une gloire dans le ciel même. Quelle meilleure preuve en pourrions-nous avoir que l'envoi du Saint Esprit qui connaissait le ciel si bien et qui pouvait entrer dans les sentiments de Dieu le Père à l'égard du Fils et de la rédemption, et y répondre? Voilà pourquoi nous entrons si pleinement dans cette bénédiction infinie.

C'est donc selon toute la valeur de la vérité qui est devant nous, selon ces profondeurs jusque là inconnues de la grâce divine, que le Seigneur Jésus parle à ses disciples. Il veut les initier aux conseils et à la pensée de Dieu le Père, et leur révéler la grâce du Dieu-Sauveur; mais ce à quoi il engage son nom, ce qu'il promet de la part du Père comme plus qu'une compensation à son absence pour les saints, c'est la présence d'un «autre Consolateur».

Le mot «Consolateur», ne donne pas (par lui-même) une idée exacte de ce que le Seigneur Jésus voulait réellement que nous comprissions, quand il parlait ainsi du Saint Esprit. Nous pourrions très naturellement inférer de cette expression, qu'elle est relative à un état d'affliction, qu'elle donne à entendre que quelqu'un nous consolerait au milieu des peines de la vie d'ici-bas. En effet, le Saint Esprit nous console et nous reconforte; — mais ce n'est là qu'une bien petite partie des fonctions qu'implique le nom de «Paraclet», sous lequel il est désigné par le Seigneur. Le mot de «Paraclet», ne veut pas dire seulement «Consolateur»; il désigne quelqu'un qui s'identifie avec nos intérêts, qui prend notre cause en main, qui s'occupe à nous venir en aide dans toutes nos difficultés, quelqu'un qui de toutes manières devient notre représentant et le grand agent personnel qui conduit pour

nous toutes nos affaires. Tel est le sens du mot «Paraclet» qu'on a cherché à rendre par les mots aussi insuffisants l'un que l'autre d'«Avocat», ou de «Consolateur». «Paraclet» signifie, à la fois Avocat et Consolateur; mais comprend beaucoup plus que l'un ou l'autre de ces mots: c'est une personne absolument et infiniment qualifiée pour tout ce qui peut être fait en notre faveur, quelle que soit ou que puisse être l'étendue de nos besoins ou la grandeur de nos difficultés, ou les conseils de la grâce de Dieu pour la bénédiction de nos âmes. Tel est le Saint Esprit maintenant: et combien nous sommes heureux de posséder un tel Consolateur ou Défenseur!

Mais remarquez ici que ce privilège extraordinaire dont je parle, n'avait *jamais* existé précédemment. J'ai déjà donné à entendre et même clairement exprimé ma conviction qu'il ne se répétera jamais, reconnaissant en même temps pleinement qu'il y aura une effusion en étendue plus considérable de bénédiction dans le monde à venir. Mais la présence personnelle de l'Esprit ici-bas, comme réponse à la gloire de Christ élevé à la droite de Dieu, et l'état de choses qui s'y rattache, ne peuvent se renouveler. Pendant que le souverain sacrificateur est en haut, le Saint Esprit, envoyé ici-bas, donne une entrée céleste dans la gloire de Christ, aussi bien que dans la rédemption; — quand le souverain sacrificateur reviendra pour prendre possession du trône terrestre, l'Esprit répandu alors, rendra un témoignage approprié à la terre sur laquelle le Seigneur régnera.

Quand nous pensons à ces choses, quelle impression solennelle nous en recevons, en considérant l'état de la chrétienté! Le fait de la présence du Saint Esprit ici-bas est avéré, et il est d'une importance capitale, et bien propre à susciter de sérieuses réflexions. C'est toujours ce qui constitue le grand critère de la vérité, si je puis m'exprimer ainsi, qui disparaît d'abord et qu'on recouvre aussi le plus difficilement une fois qu'on l'a perdu, parce que c'est invariablement ce qui reflète le plus la gloire de Dieu. Y a-t-il quelque chose de plus cher à l'Esprit, qui est ici-bas pour glorifier le Fils en glorifiant le Père? Y a-t-il quelque chose de plus important pour les saints? Ne vous étonnez pas si Satan tend toutes ses cordes et met en jeu tous ses artifices pour ternir et défigurer, pour pervertir ou corrompre ce qu'il ne peut pas détruire. Si nous jugeons la chrétienté d'après ce principe, à quelle triste conclusion sommes-nous conduits? S'il est une chose qui, plus que toute autre, devrait caractériser maintenant les enfants de Dieu partout, quelle est-elle, d'après les paroles du Sauveur, que nous méditons ici? C'est la présence, et la présence personnelle du Saint Esprit; la certitude que cette personne divine est venue pour remplacer Christ lui-même. Nous accordons que les yeux de notre chair ne le voient pas et que notre esprit naturel ne le discerne pas, comme il est dit ici du monde. Il est évident que s'il s'agissait des sens ou de l'esprit humain, le monde pourrait voir et connaître le Saint Esprit, aussi bien que les croyants; mais c'est le contraire qui est vrai: «Le monde ne le voit pas et ne le connaît pas; mais vous, vous le connaissez». Nous, chrétiens, nous le connaissons et nous savons aussi qu'il est présent, d'abord sur la simple parole du Seigneur Jésus, mais ensuite aussi par la jouissance consciente de sa présence. Il faut que je le reçoive d'abord simplement sur la parole du Seigneur; mais quand je reçois la vérité dans mon âme, suis-je

privé du sentiment de la présence du Saint Esprit? Suis-je sans la joie du Saint Esprit, présent, soit en moi, soit dans l'assemblée de Dieu? Nos coeurs peuvent attester le contraire. C'est pourquoi la parole de Dieu ne fait jamais de la présence de l'Esprit, simplement une affaire de foi. «Ne savez-vous pas», dit l'apôtre, «ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit, qui est en vous et que vous avez de Dieu?». Sans doute, une âme est d'abord amenée à la bénédiction par la foi en Christ et rien de plus; mais n'accorder aucune place à la jouissance qu'on trouve en Lui après qu'on a cru, réduire tout à une simple acceptation du Seigneur Jésus, sur l'autorité de la parole de Dieu, serait de notre part un pauvre témoignage rendu à la puissance de l'Esprit qui habite en nous, ou à la révélation de la grâce du Sauveur. Que penserait-on d'un homme, qui n'aurait pas d'autre assurance de la réalité de la relation de sa femme avec lui, que le fait de l'inscription de celle-ci sur les registres de l'état civil? Et croyez-vous que le Saint Esprit, cette personne divine envoyée ici-bas, expressément pour nous communiquer la puissance, la joie, les consolations et la bénédiction de la grâce de Dieu dans la connaissance de Christ; croyez-vous que la présence du Saint Esprit soit quelque chose de moins réel pour le nouvel homme, que le bienfait d'une compagne donnée à l'homme ici-bas, pour tout ce qui se rattache à la vie présente?

Loin de nous une telle pensée. Le sujet est donc digne de notre plus sérieuse attention.

Si, une fois réveillée, une âme se borne à accepter la simple parole de Dieu dans l'évangile, et ne demande, ni n'attend rien de plus de Celui qui est ici-bas pour glorifier Christ, il ne faut pas s'étonner si cette âme reste privée de jouissances que d'autres goûtent, parce que le Saint Esprit est attristé par ce mépris de sa grâce et par cette disposition à se contenter de la plus petite mesure possible de la connaissance de Christ. Celui qui s'obstine dans une pareille voie ne peut qu'y perdre beaucoup; et pour autant qu'il marche dans ce chemin, il est conduit par le principe rationaliste, qui réduit la Parole même de Dieu à une simple lettre, le coeur se refusant à avancer dans la jouissance de la présence et de la puissance du Saint Esprit, sous l'insidieux prétexte qu'il a reçu l'évangile du salut sur l'autorité de la parole du Seigneur. L'Ecriture prend un soin particulier à nous montrer qu'il y a, pour le croyant, une conscience divine individuelle de sa relation avec Dieu, par la puissance de l'Esprit; comme aussi dans l'assemblée de Dieu, j'ai le privilège non seulement de croire que le Saint Esprit est là présent, mais, en le croyant, de pouvoir goûter aussi les doux et puissants effets de sa présence. Ainsi, dans le chapitre 8 de l'épître aux Romains, qui se rapporte à la nouvelle position de l'âme en Christ, il n'est pas dit simplement que le Saint Esprit habite en moi, croyant, mais qu'il «rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu». Est-ce là simplement croire l'évangile? Sans doute, il faut commencer par la simple foi au témoignage de Dieu, rendu à sa propre grâce envers nous, — par cette foi, qui ne repose sur rien que cela, sur aucune émotion ou expérience quelconque, mais sur la seule parole de Dieu dans l'évangile du salut par Christ. Mais, vouloir établir en principe, que c'est là tout ce à quoi la grâce me donne droit, n'est-ce pas une méprise presque aussi funeste que celle, qui confond la foi avec des sentiments



ou avec des expériences? Quand la foi est réelle, elle conduit à une expérience profonde tant de ce qui est personnel à une âme, que de ce qui concerne l'Eglise de Dieu.

Je ne m'étends pas davantage sur ce sujet, mais il m'a cependant semblé nécessaire d'en dire quelques mots par ce que les âmes qui reviennent de la confusion ordinaire des évidences intérieures à la foi simple, sont exposées à limiter tout ce qui regarde le Saint Esprit, à la simple parole du Seigneur. Cette parole, sans doute, est le vrai fondement; mais nous devrions rechercher plus que cela, et prendre garde, en évitant une erreur, de ne pas tomber dans l'erreur opposée. Que le Seigneur m'adresse la parole de vie, je l'admets entièrement, comme point de départ du chrétien. C'est une chose infiniment précieuse, alors que, peut-être, nous sommes rudement attaqués par l'adversaire, de savoir, par la grâce de Dieu, saisir l'évangile sur la simple autorité de la parole de Dieu. Mais s'il est certain, que Celui qui est descendu et qui demeure réellement en nous, est une personne divine, c'est d'autre part une très grande erreur de supposer, qu'il ne nous communique pas la jouissance sensible de sa présence dans nos âmes et dans l'assemblée de Dieu.

En tout premier lieu donc, le Seigneur prie le Père, comme il dit (car il prend ici une place médiatoriale): «Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour demeurer avec vous éternellement». Ces paroles placent devant nous une grande vérité, relativement au Saint Esprit. L'Esprit n'était pas seulement donné, mais quand il vient, il demeure éternellement, comme il est dit: «pour être avec *vous* éternellement». Il ne s'agit ici que du chrétien, de lui seul. Tous ces chapitres de Jean supposent, comme base anticipée, la rédemption accomplie sur la terre, et Christ exalté dans le ciel. Ce sont là, par conséquent, les limites de la bénédiction présentée ici. Ce n'est pas tant de la rédemption elle-même, dans l'une ou l'autre de ses nombreuses applications, qu'il s'agit, mais plutôt de la rédemption, comme fondement de la glorification de Christ dans les cieux et de la descente du Saint Esprit sur la terre. En conséquence, le Saint Esprit est promis ici, non pas comme un visiteur passager, comme a été le Seigneur Jésus, mais *en contraste* avec cette demeure passagère: «pour être avec vous éternellement».

Et cependant que voyons-nous, partout dans la chrétienté? N'est-il pas vrai que, s'il est une vérité qui, plus que toute autre, ait été abandonnée, c'est celle de la présence personnelle du Saint Esprit? Il n'existe dans ce monde aucun témoignage qui la présente dans sa puissante réalité, et je ne parle pas légèrement en disant ainsi. Je n'ai pas en vue seulement «la grande ville qui a la royauté sur les rois de la terre», mais aussi les villes de moindre importance que les rois ont bâties pour régner sur elles, ou ces villes plus petites encore, gouvernées par des sujets rivaux; j'ai en vue les corps protestants, n'importe lesquels, nationaux ou dissidents. C'est un fait remarquable que, en examinant leurs confessions de foi, rédigées la plupart dans un temps où les hommes étaient bien plus simples et sérieux que maintenant, — au temps de la réformation ou de quelque-une des grandes crises subséquentes, — s'il y a une chose qui fasse particulièrement défaut dans toutes ces confessions, c'est le témoignage relatif à la présence du Saint Esprit. Elles renferment d'autres vérités, telles que la nécessité pour l'homme d'être né de nouveau, la

valeur de l'oeuvre de Christ, la gloire de sa personne comme Dieu et comme homme; mais la vérité de la présence du Saint Esprit ne s'y trouve pas. Ce n'est pas que ces documents nient que le Saint Esprit soit une personne divine; non, certes; mais je ne parle pas maintenant de la personnalité de l'Esprit, ni de sa déité. Je parle de sa mission personnelle sur la terre et de sa présence actuelle avec les chrétiens, individuellement et collectivement, de la présence du Saint Esprit envoyé du ciel. Où trouve-t-on cette vérité confessée et mise en évidence? Où la trouve-t-on exposée? J'ai lu beaucoup, j'ai cherché à connaître ce que les chrétiens pensent et enseignent universellement à ce sujet; mais jamais dans aucune confession, dans aucun symbole ou article de foi, je n'ai découvert la plus faible expression de ce qui constitue évidemment la grande vérité caractéristique du christianisme, la vérité dont le son devrait retentir sans cesse au dehors et qui devrait continuellement avoir une action pratique dans l'Eglise. N'est-ce pas, je le répète, un fait solennel que jamais, dans aucun des systèmes, à moi connus du moins, de la chrétienté, je n'ai pu trouver un témoignage rendu à ce qui fait la gloire du chrétien, la force de l'Eglise de Dieu, et le privilège spécial en vue duquel il nous était avantageux que Christ s'en allât?

On dira que, quoiqu'il en soit, on rencontre des hommes excellents, de bonnes prédications, etc., parmi les orthodoxes. Qui le nie? Mais cela remplit-il la lacune? Quelques-uns pensent peut-être que ceux qu'on appelle les «Amis» ou «Quakers», font beaucoup de cas du Saint Esprit. Hélas! sans qu'ils s'en doutent, ils sont, comme classe, plus ignorants que tous les autres chrétiens, quant à ce qui concerne la vérité de la présence personnelle du Saint Esprit. Ils maintiennent que l'Esprit de Dieu demeure en tout homme sans exception; ils enseignent que tout homme, Juif, Turc, infidèle, croyant, n'importe, a l'Esprit demeurant en lui. La conséquence en est, qu'ils ne peuvent pas croire à une présence personnelle spéciale du Saint Esprit, car ils pensent que, comme le Saint Esprit a toujours eu sa demeure dans toute âme, de même cette demeure de l'Esprit est le moyen essentiel, par lequel celui qui en fait un usage convenable peut être sauvé. Ainsi, à cette erreur s'en ajoute chez eux une autre: les quakers font de la justification une oeuvre graduelle et progressive, non pas complète par la foi en Christ et en son oeuvre, mais se complétant dans la mesure dans laquelle les hommes suivent la lumière intérieure de l'Esprit. Sans doute, tous les membres de cette société de chrétiens n'en sont pas là; mais la doctrine fondamentale de leur société comme telle, c'est que le Saint Esprit est donné à tout homme sans exception, afin que chacun, faisant un bon usage de cette manifestation de l'Esprit, se trouve finalement sauvé. Or, n'est-ce pas là l'opposé même de la vérité de Dieu? Car l'Ecriture ne dit pas que le Saint Esprit soit donné à tout homme dans le monde, mais elle enseigne que la manifestation de l'Esprit n'est donnée qu'à tout homme *dans l'Eglise*. Le chrétien seul a le Saint Esprit.

Je le répète, le chrétien seul a le Saint Esprit. Les saints mêmes de l'Ancien Testament ne le possédaient pas; et les saints du Millenium non plus, ne le posséderont pas de la même manière que nous le possédons maintenant, quelque bénis et doués de puissance extérieure qu'ils puissent être d'ailleurs. Car le temps du Millenium, nous l'avons déjà dit,

sera témoin des manifestations de la puissance divine les plus merveilleuses qui aient jamais été opérées parmi les hommes, d'une manière permanente, dans ce monde. Je ne doute pas que toutes les inventions dont l'homme s'enorgueillit si fort maintenant, chemins de fer, bateaux à vapeur, télégraphes électriques et autres choses semblables, ne doivent disparaître du monde, pour faire place à ce qui les surpassera incomparablement, car Dieu ne permettra jamais que l'homme puisse se croire capable de le surpasser. Il ne laissera pas subsister cette illusion, qu'un jour de péché, de volonté propre, de honte, un jour auquel Jésus est rejeté et le Saint Esprit méprisé, puisse fournir ce qui convient au règne de son Fils sur une terre réconciliée. Connaissant le caractère de Dieu et sa parole, admettrions-nous comme possible que, sous son Messie, Dieu laisse Israël débiteur des gentils rebelles, alors qu'il élèvera son peuple et qu'il fera luire la lumière et lever la gloire de Jéhovah sur Sion? Il a fallu que Jéricho tombât et que tous les anciens centres de la terre sainte fissent place à ceux que Dieu choisit lui-même pour son peuple; de même au jour qui vient, je n'en doute pas, le Saint Esprit montrera à l'homme combien est infinie la puissance qu'il déploiera sur la terre; car le caractère particulier à ce jour, c'est que le Saint Esprit agira alors sur la terre et pour la terre. Il n'y aura, évidemment, aucune suspension de ce qu'il entreprend; mais la manifestation de la puissance sera celle qui convient au Seigneur, qui régnera alors sur le monde, et aux objets dont le Saint Esprit s'occupera.

*Maintenant*, le Saint Esprit opère d'une manière différente et à d'autres fins. Il y eut une grande manifestation de puissance aux jours apostoliques; mais le grand point de départ était le Saint Esprit envoyé par Christ glorifié à la droite de Dieu, et unissant des âmes d'une manière vitale avec ce Christ; et il en est ainsi encore, tant que Christ est dans les cieux: l'homme céleste nous rend célestes par le Saint Esprit, lieu divin entre Lui et nous sur la terre. Le passage de Jean qui nous occupe ici parle de ce sujet, mettant le croyant en contraste avec le monde. Christ dit «Et il vous donnera un autre Consolateur, ... *l'Esprit de vérité que le monde ne peut pas recevoir*». La fausse doctrine dont j'ai parlé, insiste fortement sur ce que le monde reçoit l'Esprit et sur ce que le privilège de le posséder n'est, de fait, en aucune manière la part exclusive du croyant. Le Seigneur, au contraire, parle d'une possession spéciale de l'Esprit, de sa présence personnelle, que le chrétien *seul* possède, et que le monde ne peut pas recevoir, «parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas; mais *vous*, vous le connaissez». Il s'agit d'un privilège qui appartient exclusivement au croyant, ici-bas: «car il demeure avec vous et il sera en vous». Au lieu de ne communiquer aux disciples qu'un sentiment passager de bénédiction, l'Esprit demeure avec eux; et plus que cela, au lieu de ne faire que demeurer *avec* eux, «il sera *en* eux». Il y a la demeure de l'Esprit *avec* eux, et puis sa présence *en* eux: et ces deux choses ont leur importance. Dès que l'Esprit descend, il demeure; et il ne demeure pas simplement avec les chrétiens, comme quelqu'un qui est en dehors d'eux, ce qui est vrai dans une assemblée de croyants; mais Christ dit: «Il sera *en* vous». Il est d'une immense importance, pour nous croyants, de bien retenir le fait que le Saint Esprit ne nous visite pas seulement occasionnellement, mais qu'il *demeure* réellement avec nous et que nous pouvons regarder à Lui, sachant qu'il est réellement ici-bas. Mais en outre: «Il sera en nous», dit le Seigneur, donnant ainsi à

entendre qu'il y aurait une présence infiniment intime de l'Esprit divin «*en*», aussi bien que «*avec*» ceux auxquels il serait envoyé, — et cela «*éternellement*».

Le Seigneur parle ensuite de l'effet de cette présence de l'Esprit: «Je ne vous laisserai pas orphelins», (savoir par son départ, car il allait les quitter pour s'en aller au Père); «je viens à vous». «Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus, mais vous me verrez; parce que je vis, vous aussi vous vivrez». Le Saint Esprit ne forme-t-il pas les croyants en un corps, les unissant à Christ, comme Chef ([1 Corinthiens 12: 12, 13](#))? Il y a plus que cela ici; il s'agit d'une communauté de nature, non pas l'unité du corps, comme dans les épîtres de Paul: «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez». Il ne peut rien y avoir de plus intime. Ensuite: «En ce jour-là», dit Jésus, nous montrant de quelle manière la chose aurait lieu, «vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». Mais «ce jour-là» est arrivé. Nous voyons ici, encore une fois, combien cette présence du Saint Esprit diffère entièrement de l'effusion de l'Esprit dans le Millenium. Les paroles de ce verset seront-elles vraies alors pour les saints? Nous savons que rien de semblable n'aura lieu en ce jour-là. Sans doute, des bénédictions appropriées à cette époque de gloire seront accordées aux hommes, par la grâce et la puissance de Dieu. La bonté de Dieu, assurément, opérera dans le peuple, objet de sa grâce. Mais l'état de choses, décrit ici par le Seigneur, envisagé dans son ensemble, sera absolument impossible dans le Millenium. «En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». Cette vérité n'a son application que dans le temps présent; la base, sur laquelle elle repose et dont elle dépend, a été accomplie maintenant, et maintenant seulement: Christ a pris place en haut, non pas seulement dans le ciel, mais, comme il le dit lui-même, «en mon Père». «En ce jour-là, c'est-à-dire pendant que Christ est là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi», et en même temps «moi en vous», pendant que nous sommes ici-bas. Ces paroles (14: 20) démontrent clairement que le Seigneur parle du don merveilleux de l'Esprit, comme d'un fait contemporain avec celui de sa présence dans le ciel. Alors seulement est effectuée notre association avec Lui dans les cieux par le Saint Esprit envoyé du ciel. Quand le Seigneur Jésus quittera les cieux pour prendre le royaume, tous ces éléments seront changés et il y aura un nouvel état de choses en rapport avec la nouvelle position que le Seigneur prendra. Le Saint Esprit agit toujours ou est donné en rapport avec la place que Christ occupe. Pendant son absence personnelle, l'Esprit est personnellement présent; et comme sa présence personnelle caractérisera le siècle à venir, quand il reviendra en gloire, l'action du Saint Esprit sera nécessairement modifiée par ce fait nouveau et fécond en résultats.

Je ne m'arrêterai pas sur les derniers versets, mon désir ayant été d'abord de présenter la vérité aussi clairement que possible et, à cette fin, de comparer ce qui est maintenant, avec ce qui a été ou ce qui pourra être dans les jours à venir, de manière à faire ressortir le caractère particulier de la bénédiction que nous possédons. La foi entre toujours dans la pensée actuelle de Dieu, dans ses conseils et ses voies, parce qu'elle regarde à Christ. C'est pourquoi, quand l'âme voit Christ à la droite de Dieu dans le ciel, chaque chose prend sa

vraie place. Quand nous perdons de vue cette grande vérité fondamentale, dont dépend notre relation avec Dieu et notre position vis-à-vis du monde, tout est perdu, — je veux dire tout ce qui nous distingue comme chrétiens. On peut, cela va sans dire, avoir foi en Christ pour le pardon des péchés et avoir une certaine mesure de paix avec Dieu; mais je ne parle pas ici de ce qui apporte de la consolation à l'âme, ni même de la grâce qui nous fait traverser ce monde, ou de notre salut final et éternel par Christ. Je pense à la gloire de Dieu et à ce qui répond aux affections divines, à ce qui est bon et saint, rempli de force et de bénédiction pour le chrétien en relation avec Dieu. Aucune de ces choses ne sera jamais connue de nous, à moins que l'oeil de la foi ne soit dirigé et continuellement fixé sur Christ là où il est. Quand le regard est toujours tourné vers lui, là où il est, le Saint Esprit agit librement dans l'âme; c'est pourquoi ceux qui ne croient pas en la présence personnelle du Saint Esprit ici-bas, n'ont pas une idée juste de Christ lui-même, comme Chef de l'Eglise dans le ciel. Ces personnes ne nient pas, ni ne mettent le moins du monde en question que Christ soit à la droite de Dieu; elles proclament formellement qu'elles croient au Saint Esprit, à la communion des saints, etc. Mais il est inutile de répéter ici les paroles d'une confession de foi, d'autant plus que je ne restreins pas ces remarques à un système ecclésiastique particulier quelconque, les corporations dissidentes étant, les unes comme les autres, fondées à des fins et sur des vues absolument indépendantes de la présence du Saint Esprit et de ses opérations dans l'assemblée. Ainsi l'état actuel de la chrétienté, dans toutes ses formes, soit nationales, soit dissidentes, est caractérisé par l'incrédulité à l'égard de la grande vérité distinctive de l'Eglise, au moins pour ce qui concerne le Saint Esprit.

Il est de la première importance que les enfants de Dieu se pénètrent de cette vérité. Il ne s'agit pas de savoir comment ou en quel lieu ils ont pu recevoir du bien pour leurs âmes. L'Esprit de Dieu bénit souvent au milieu et en dépit des systèmes; il y a des âmes chères à Christ dans chacun d'eux. Dans tous, il y a non seulement des membres de Christ vivants, mais des ministres de Christ, partout où la personne de Christ et son oeuvre sont en quelque mesure reconnues.

Mais une autre question s'élève, une question tout à fait différente: «Suis-je là où le Saint Esprit envoyé du ciel peut agir librement, selon les intentions du Seigneur et selon la Parole de Dieu? Suis-je là où on croit qu'il est présent? La réunion, l'assemblée dont je fais partie, est-elle l'expression de la présence du Saint Esprit?». Je ne parle pas de prédications maintenant, ni même de réunions pour l'étude de la Parole de Dieu, soit sous forme d'enseignement, ou sous forme de lecture en commun. Toutes ces choses ont leur place; mais il reste, à côté de cela, le vrai et grand rassemblement de l'Eglise, des membres de Christ, autour du nom de Jésus. Or, quand nous sommes ainsi rassemblés, cette grande vérité capitale est-elle présente à nos âmes, savoir qu'au milieu de nous il en est Un qui peut faire face à toutes les difficultés, — qui prend soin de la gloire de Christ, — qui, en vertu de l'amour qu'il porte à Christ et de la valeur qu'il attache à son oeuvre et à sa grâce envers nous, qui par sa puissance avons reçu Christ et nous reposons sur son oeuvre, tient nos intérêts, s'occupe de nous, nous communique toutes nos joies, nous est en aide dans

nos peines, nous fortifie contre les ruses du diable, nous rend capables, par sa propre grâce, d'être simples, humbles, vrais, fidèles, et s'occupe de nous par le moyen de la Parole de Dieu, lorsque nous négligeons ce qui est dû à la personne de Christ ou à la vérité de Dieu.

Or, je maintiens que, pour ce qui regarde le corps chrétien sur la terre, il n'y a pas de vérité plus essentielle et plus importante que celle-là. La raison en est toute simple. Si les hommes croyaient qu'une personne divine a été envoyée du ciel, et que cette personne est réellement présente avec nous pour que nous nous attendions à elle, comme étant là pour diriger l'assemblée, opérer par qui elle veut, ne pensez-vous pas que ce fait dominerait tout? Je ne parle pas seulement de l'opération de l'Esprit, car il peut agir dans une chapelle dissidente ou par un pasteur national. Sans l'opération du Saint Esprit, je n'ai pas besoin de le dire, nulle âme ne peut être convertie, ou être enseignée, à quelque égard que ce soit, par la parole de Dieu. L'opération de l'Esprit est comme sa propre souveraine grâce, ou, selon la comparaison du Seigneur, semblable au vent qui souffle où il veut. Mais cette action de l'Esprit est une chose tout autre que la présence personnelle du Saint Esprit et sa libre et souveraine action par ceux des membres qu'il lui plaît d'employer dans l'assemblée chrétienne (1 Corinthiens 12: 4-11).

Les chrétiens croient-ils à une présence de l'Esprit comme celle dont je parle? La Parole de Dieu est on ne peut plus claire sur ce point: et c'est cette présence de l'Esprit que les saints de Dieu sont appelés à reconnaître, et c'est en elle qu'ils sont appelés à trouver leur bénédiction. Mais peut-elle être pleinement connue là où on n'a pas foi en elle? Je ne veux pas dire que tout chrétien individuellement possède une juste et complète mesure de foi; aucun de nous n'en est là peut-être, car nous sommes tous trop faibles à l'égard de cette vérité comme à l'égard de toutes les autres. Il va donc sans dire que l'assemblée de Dieu ne prétend pas exiger tout ce qu'elle désire pour chacun des membres de Christ. Tous ne sont pas arrivés à cette pleine assurance et à cette simplicité de dépendance et de confiance en la présence du Saint Esprit, qu'il nous conviendrait d'avoir, d'autant plus que c'est là une des vérités les plus élevées, quoique des plus simples après tout; car les plus hautes vérités sont souvent les plus simples, quand on les a saisies. Ainsi qu'y a-t-il de plus simple que la présence de Christ à la droite de Dieu dans les cieux? N'est-ce pas là cependant, après tout, le fond du mystère, la plus excellente des bénédictions de Dieu en lui? Je ne sais rien non plus de plus simple et à la fois de plus profond que la présence du Saint Esprit sur la terre, comme conséquence du grand fait que Christ est à la droite de Dieu. En même temps, si simple qu'elle soit, cette vérité est de la plus haute importance. Tout chrétien, où qu'il soit, devrait être versé dans sa connaissance, et nous avons certainement reçu de la part de Dieu cette charge sérieuse de travailler à l'instruction de ses enfants, partout où nous les rencontrons, pour que, comme ils ont reçu Christ, ils croient aussi en la présence personnelle du Saint Esprit sur la terre. Toutefois, quelle que soit ma conviction à cet égard, je n'admets pas qu'il soit selon Dieu d'exiger que toute personne reçue dans l'assemblée ait une connaissance préalable de la présence du Saint Esprit, ou une foi pratique en cette présence. Il y a un grand nombre de membres

individuels de Christ, qui sont très faibles dans cette connaissance et qui en saisissent à peine le prix et la portée. Mais tant que l'assemblée, comme ensemble, est dirigée par l'Esprit; tant que la présence de l'Esprit est reconnue, sans entrave avouée, établie ou sanctionnée; tant que les inventions et les règlements des hommes, ou d'autres arrangements ne sont pas venus entraver ou empêcher l'action du Saint Esprit selon la Parole de Dieu, je suis persuadé que tous les enfants de Dieu sont tenus d'être et peuvent être parfaitement heureux. On pourra manquer, sans doute, — nous sommes tous sujets à errer; mais notre consolation, dans ce cas, est de savoir que nous avons avec nous, présent, Celui qui seul est suffisant pour redresser toutes les erreurs, et qui dans sa propre grâce est descendu du ciel dans le but exprès de s'occuper des saints et de pourvoir à leurs besoins. C'est pourquoi nous ne devons jamais désespérer, quelles que soient les difficultés; nous ne devrions jamais abandonner la confiance que le Saint Esprit, qui est présent avec nous, pourvoira à tous les obstacles et à tous les dangers. Ayons foi seulement en Lui; invoquons seulement le nom du Seigneur; soyons assurés seulement que le Saint Esprit est venu et est présent, je ne dirai pas dans le but d'honorer notre foi, mais ce qui est plus sûr et meilleur, dans le but de glorifier Christ. A cela, il ne peut jamais faillir. En même temps, là où on a foi en sa présence, comme étant après tout la pensée dominante de la réunion dans son ensemble, quoique pas nécessairement de chacun de ses membres, — là où on a foi en la présence de l'Esprit, il y aura la puissance divine. Mais, si la réunion n'est pas gouvernée ainsi par cette vérité, il est évident qu'on pourra y introduire toutes sortes de règlements humains, qui seront en contradiction avec l'action du Saint Esprit au milieu de ceux qui seront ainsi rassemblés. Les épîtres nous fournissent d'amples détails sur ce sujet. Je n'en parle ici, en passant, qu'en rapport avec le passage du chapitre 14 de Jean qui nous occupe, comme une preuve nouvelle de l'importance de cette grande vérité de la présence personnelle du Saint Esprit.

Permettez-moi de répéter ici ma question. En supposant qu'un chrétien, protestant ou autre, crût à la présence d'une Personne divine, ne pensez-vous pas que tout, pour lui, se façonnerait et serait gouverné par une vérité aussi considérable? S'il s'agissait seulement de la présence d'un souverain terrestre parmi les hommes, croyez-vous que, vous ou moi, nous nous soucierions de paraître vouloir prendre les rênes du gouvernement, là où se trouverait dans ce but le gouverneur lui-même? Est-ce trop de dire que, si un souverain venait à traverser quelque partie du pays sur lequel s'étend sa domination ou à s'enquérir de quelque branche de l'administration de son gouvernement, le devoir d'un sujet, même du plus haut placé, serait de rendre à son souverain tous les hommages qui lui sont dus? Je crois que, temporellement, il n'y a rien de plus heureux, humainement parlant, pour un peuple que de sentir, et de reconnaître, et de respecter les droits du souverain. Je crains que pour un trop grand nombre de gens, hélas! ce ne soit là un vain nom et que toute trace *d'autorité*, — même celle de la vérité révélée, — ne soit guère considérée autrement de nos jours — soit pour ce qui est extérieur, soit pour ce qui est intérieur. Mais partout où existe la vraie intelligence et le juste sentiment de ce qu'est la volonté de Dieu en fait d'autorité terrestre, il est évident que nul, homme ou femme, qui aurait le souverain dans

sa maison, dans sa propre maison, ne pourrait ne pas tenir compte de ce fait, et se conduire comme si le souverain n'était pas là.

Mais, bien-aimés, quand il s'agit de l'Eglise de Dieu, ce n'est pas de notre propre maison, mais de la maison de Dieu qu'il est question. Qu'est-ce qui convient à cette maison? Assurément, si quelqu'un peut y agir souverainement, c'est Celui qui est Dieu. En conséquence, c'est un fait trop clair et trop palpable pour le méconnaître, qu'il ne peut pas avoir foi en la présence du Saint Esprit, sans qu'on laisse à l'Esprit la première place, en s'attendant à son action dans les divers membres de l'assemblée, selon l'Ecriture. Hélas! cette foi est rare. On fait valoir que dans les premiers jours de l'Eglise, il y avait des miracles, des apôtres, etc.; mais que *tout* est changé maintenant; de telle sorte qu'une partie des Ecritures serait désormais, au point de vue pratique, hors d'usage. Aussi, quand ces personnes parlent du Saint Esprit, elles n'y voient le plus souvent que ces grandes énergies et ces serviteurs extraordinaires qui ont existé autrefois. Mais on ne croit pas à une personne divine, ayant daigné, pour la première fois, descendre ici-bas et être présente sur la terre et y agir au milieu des saints de Dieu rassemblés, — au milieu de l'assemblée réunie pour adorer le Seigneur, pour participer à sa cène, ou pour accomplir tout autre acte du culte chrétien. — non, on n'y croit pas. Et la preuve qu'on n'y croit pas, c'est que les hommes ont tout arrangé de manière à ce que les choses marchent exactement comme si le Saint Esprit n'était pas venu et n'était pas présent ici-bas. Ils espèrent que Dieu bénira les moyens qu'ils emploient et qu'il opérera par les instruments qu'ils ont arbitrairement établis; mais leur but est de faire que tout marche parfaitement bien, sans tenir compte en quelque manière que ce soit, de la présence personnelle du Saint Esprit. Or, nul homme n'agirait ainsi en présence d'un grand personnage de la terre. On aurait un autre ton, une autre manière de faire qu'en temps ordinaire. Nul n'irait et ne viendrait dans sa maison avec le même laisser-aller, s'il savait que le roi était là présent en personne; au moins, je n'admirerais pas celui qui ferait ainsi, et je le trouverais extraordinairement rempli de lui-même. Il est de même évident que si on avait le sentiment de la présence d'une personne divine, toute révérence, toute conscience de son amour, toute soumission à sa direction ne seraient que la simple expression de la foi.

C'est pourquoi, puisque nous sommes redevables de tant de bénédictions, au Seigneur, veillons attentivement, quand nous nous réunissons, à ce que nous agissions comme croyant à la présence du Saint Esprit. Examinons nos voies et toute notre manière de faire. De petites choses même trahissent jusqu'à quel point nous croyons en la présence réelle de l'Esprit. Veillons plus encore si nous prenons sur nous d'indiquer un cantique, ou de prier, ou de prononcer une parole, ou d'agir d'une manière quelconque, afin que nous ne déshonorions pas cette vérité si précieuse qu'il a donnée à nos âmes. Je suis persuadé que nulle attaque, nulle accusation venant du dehors, ni persécution de la part des ennemis, ni calomnies de la part de faux frères, ni mépris du monde ne peuvent renverser ceux qui ont foi en la présence du Saint Esprit. Mais ce dont je suis également sûr, c'est que notre incrédulité pratique, nos fautes, nos fréquents manquements peuvent donner et



donnent entrée à l'ennemi; et ces choses plus que tout autres circonstances servent d'instruments à Satan pour faire broncher ceux qui, dans l'état actuel si agité et confus de la chrétienté, cherchent de côté ou d'autre un port de refuge au milieu de leur détresse. J'insiste fortement sur ce point auprès de mes frères, car tous, nous y avons notre part, — oui, tous, non seulement les frères, mais aussi les soeurs. Je les supplie donc de se rappeler la haute position dans laquelle Dieu les a placés et la grande responsabilité qui s'y rattache. Qu'ils prennent bien garde à ce que leur esprit, leur tenue, leurs regards mêmes, leurs paroles, s'ils ont à parler, ne soient jamais en désaccord avec la foi en la présence du Saint Esprit.

J'ajouterai quelques mots seulement, avant de terminer, sur les passages des deux chapitres 15 et 16.

La fin du chapitre 15 nous présente le Saint Esprit, le Consolateur, d'une manière un peu différente de celle que nous avons trouvée au chapitre 14. «Quand le Consolateur sera venu» (j'appelle encore une fois votre attention sur la manière emphatique dont le Saint Esprit est présenté comme devant venir personnellement), «quand le Consolateur sera venu, lequel je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, celui-là rendra témoignage de moi. Et vous aussi vous rendrez témoignage; parce que dès le commencement vous êtes avec moi». Il s'agit ici particulièrement, je le pense, du caractère céleste du témoignage de l'Esprit saint. Au chapitre 14, le Saint Esprit rappelle ce que Jésus a dit (verset 26); au chapitre 15, il rend témoignage de Christ lui-même, et les disciples rendent témoignage, parce qu'ils ont été avec lui dès le commencement. Ce que les disciples avaient vu quand ils étaient avec lui, depuis le commencement, était, cela va sans dire, le côté terrestre; et le Saint Esprit vient et apporte son supplément céleste. Ainsi, c'est le Saint Esprit qui vient du ciel, qui connaît la place et la gloire que Christ y a, et qui est envoyé expressément, non seulement pour venir en aide aux disciples, en leur remettant en mémoire ce qu'ils ont vu et entendu pour l'instruction et la joie de leurs âmes, sur la terre, mais pour leur apporter la connaissance de ce que Lui seul pouvait leur dire de la gloire céleste de Christ. En un mot, donc, nous avons ici le Saint Esprit envisagé comme quelqu'un qui apporte une connaissance nouvelle, un témoignage nouveau et céleste de Christ, sans que, bien entendu, les disciples perdent le témoignage terrestre précédent qui leur avait été confié; le Saint Esprit, au contraire, venait les affermir pour rendre témoignage de Christ.

Le chapitre 16 nous apprend quelque chose de plus relativement à l'Esprit de Dieu. Le Seigneur avait dit aux disciples, au chapitre 14, qu'au lieu de s'affliger parce qu'il s'en allait, ils auraient dû se réjouir: parole de grâce merveilleuse, parce qu'elle montre à quel point le Seigneur apprécie notre amour, et comment il compte sur la joie désintéressée que doivent nous causer *son* bonheur et *sa* gloire. Assurément c'était pour lui un changement bienheureux que de passer des plus profondes douleurs et des agonies de la croix dans la présence de Dieu le Père dans le ciel! Il n'est donc pas étonnant que le Seigneur s'attende à ce que les siens en aient le sentiment et qu'ils se réjouissent de ce qu'il s'en va au Père,

bien que ce fût en soi pour eux une grande perte. Mais maintenant, il présente l'autre côté de la vérité, et dit aux disciples de se réjouir aussi pour eux-mêmes. La tristesse avait rempli leur cœur: «Toutefois, je vous dis la vérité, il vous est avantageux que moi je m'en aille». Au chapitre 14, il dit qu'il est avantageux pour lui de s'en aller; au chapitre 16, il montre qu'il est avantageux pour les siens qu'il s'en aille, et pour cette raison, c'est que s'il ne s'en allait pas, le Consolateur ne viendrait pas, — démontrant clairement ce qui a déjà été dit, savoir qu'il était nécessaire que Christ s'en allât de la terre au ciel pour que le Saint Esprit descendit. «Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai». Ainsi nous voyons que, sous différents aspects, la mission personnelle du Saint Esprit est commune à tous ces chapitres.

«Et quand il sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement». Nous apprenons ici, tout d'abord, quelle est la position que le Saint Esprit prend vis-à-vis du monde. A bien des égards, il prend la place de la loi. Dans les voies de Dieu envers Israël, la loi était le grand censeur, maintenant c'est le Saint Esprit qui, au lieu d'être limité dans son action, est venu pour convaincre le monde, en tous lieux et dans quelque état qu'il se trouve. Le monde pouvait être moral ou religieux ou zélé pour la loi, mais le Saint Esprit le convainc de péché, non seulement de «péchés», mais «*de péché*», comme étant sa véritable condition. De plus, il le convainc de «justice et de jugement». «De péché», non parce qu'ils avaient enfreint la loi, mais «parce qu'ils ne croient pas en moi»; «de justice», non parce que Christ avait gardé la loi pour eux, pour les justifier ainsi, mais «parce que je m'en vais à mon père et que vous ne me voyez plus». La justice maintenant est inséparable de Christ; il est la seule justice qui soit valable pour une âme devant Dieu. Je ne parle pas ici de ce qui peut avoir quelque valeur au point de vue social, de ce qui a sa place sur la terre, ou au milieu des hommes ici-bas; ces choses, sans doute, ont leur place à elles; mais j'ai l'éternité en vue, maintenant, et ici Christ seul est la vie ou le chemin de la vie. C'est pourquoi, ne pas croire en lui est fatal, quoiqu'il puisse y avoir d'autre. Ainsi encore, quelque apparence de justice qu'il puisse y avoir il n'y a réellement pas d'autre justice pour Dieu que Lui; et même, dans ce sens ce n'est pas comme chose manifestée ici-bas, mais c'est Christ glorifié à la droite de Dieu le Père. La justice, c'est que le Père a placé à sa droite le Christ que la terre a rejeté, et c'est en lui, qui a reçu du Père honneur et gloire dans les hauts cieux, que par grâce nous sommes faits «la justice de Dieu» (voyez 2 Corinthiens 5: 21).

Le Seigneur ajoute à ce verset une autre déclaration très solennelle: «Et vous ne me voyez plus». Le monde a perdu la présence de Christ. Il vint, non pas pour juger, mais pour sauver et bénir. Il avait toute la puissance, et il aurait pu introduire le royaume, pour autant qu'il s'agissait de Sa puissance et de Sa gloire; mais l'état du monde vis-à-vis de Dieu était tel, que faire ainsi c'eût été passer légèrement sur le péché et faire affront à la gloire de Dieu, que le péché avait mise en question. C'est pourquoi, en fait, quoique le Messie soit venu, et qu'il ne se soit trouvé en lui ni tache, ni défaut, quoique l'homme eût dû le recevoir et fût responsable à cet égard, cependant, l'homme étant coupable devant Dieu, il était

moralement absolument impossible que le royaume fût établi alors: c'eût été la négation de l'état de chute de l'homme et de la gloire de Dieu, chose impossible de la part de Christ. C'est pour ce motif que le Seigneur Jésus ne se présente jamais lui-même, comme on l'a observé dans cet évangile, comme le Christ. D'autres peuvent parler de lui comme tel, mais lui ne parle jamais de lui-même comme du Messie, sauf pour reconnaître la vérité, quand elle est confessée, et pour cette raison bien simple que, dans l'évangile de Jean, il nous apparaît comme ayant toujours conscience d'être un Christ rejeté, quoique en même temps toujours Dieu lui-même, le Fils. De là vient que, quoiqu'il puisse être sur la terre et accomplir la prophétie et être appelé Christ, le fils de David, et d'autres noms analogues, il se donne cependant lui-même le titre de Fils de l'homme, qui, dans sa propre gloire, est le Fils unique de Dieu. On le voit, portant partout avec lui le sentiment calme et précis de sa propre gloire personnelle, qu'aucune réjection, ni aucun mépris ne pouvait ternir un seul instant. En conséquence, nos bénédictions propres et caractéristiques sont fondées sur sa personne rejetée, mais excellemment glorieuse (voyez Matthieu 16) et constituent la réponse à sa gloire comme homme exalté dans la puissance de résurrection du Fils de Dieu.

Ainsi donc, l'Esprit de Dieu prend une certaine fonction, dans le temps présent, vis-à-vis du monde, en harmonie avec Celui auquel il rend témoignage, faisant des Ecritures, si on peut dire ainsi, le texte sur lequel il prêche Christ. Le monde, par conséquent, ne croyant pas en Christ, est convaincu de péché, et pareillement de justice et de jugement. La justice est hors de vue, et ainsi méprisée; l'exécution du jugement, également, est différée ici-bas, où le monde suit sa propre voie; mais la croix, aussi bien que l'élévation de Christ à la droite de Dieu, est la preuve positive que le prince de ce monde est jugé aux yeux de Dieu. Ce monde, comme tel, n'a jamais été digne d'être l'objet de l'attention d'un croyant, depuis que Christ mourut sur la croix. Jusqu'à celle-ci, Dieu usait d'une longue et miséricordieuse patience; mais, depuis lors, Dieu regarde le monde comme son ennemi, et le chrétien qui a l'intelligence des pensées de Dieu, lui aussi sait que le monde est le mortel ennemi de Dieu; et tout comme la chair a été manifestée dans son vrai caractère, il en est pour le monde, la croix de Christ les a mis, l'un et l'autre, en évidence. L'Esprit maintient ce témoignage vis-à-vis du monde, non pas, il n'est pas besoin que je le dise, d'après la doctrine qui suppose que tout homme possède l'Esprit, mais par ce qui en est exactement contraire, car le Saint Esprit se tient en dehors du monde, qui ne peut pas le recevoir. Si le monde croyait en Christ, le Saint Esprit y demeurerait, mais le monde ne croyant pas, le Saint Esprit n'y demeure pas, et il convainc ainsi le monde, au lieu de demeurer dans le monde comme un Paraclet ou Consolateur; — mais il demeure au milieu des saints: «Si je m'en vais, je vous l'enverrai».

C'est pourquoi le Seigneur parle ensuite de la bénédiction que le Saint Esprit devait apporter aux disciples et de la manière dont il agirait à leur égard: «J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les supporter maintenant. Mais, quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité». Il remettra toute chose en mémoire. Il ne rendra pas seulement témoignage à Christ dans sa gloire céleste,

mais maintenant il n'y a plus de limites; il est venu Lui-même personnellement pour être *avec* et *dans* les saints, comme nous l'avons vu: en conséquence, il les conduit dans toute la vérité. Ici, Christ dit: «Il ne parlera pas *de* lui-même», ce qui ne veut pas dire, remarquez-le bien, que le Saint Esprit ne parle jamais au *sujet* de lui-même, comme quelques-uns seraient disposés, peut-être, à interpréter les paroles du Seigneur. Le Saint Esprit, en effet, parle beaucoup de lui-même dans l'épître aux Romains, dans les épîtres aux Corinthiens, aux Ephésiens et aux Galates; on peut dire même, que dans la plupart des épîtres, il nous donne une grande somme d'instruction au sujet de lui-même. Les paroles du Seigneur ont donc un tout autre sens que celui que beaucoup de gens leur attribuent. Le Seigneur veut dire que le Saint Esprit ne parle pas de par sa propre et indépendante, autorité; mais il agit en communion avec le Père et dans le but de glorifier le Fils. «Il ne parlera pas de lui-même; mais il dira tout ce qu'il aura entendu». Il vient ici-bas pour rendre honneur à Christ; ce qu'il entend du Père aussi bien que ce qu'il entend du Fils, cela il nous le dit. Il a daigné prendre sur la terre, dans ce but, une position subordonnée, comme le Fils aussi prit une place de subordination vis-à-vis du Père. Le Fils, quant à sa divinité, était égal au Père; mais il vint dans le but exprès de faire la volonté du Père comme un serviteur sur la terre. Pareillement le Saint Esprit s'est fait maintenant le serviteur des desseins du Père, de la gloire du Fils, comme le Fils fut ci-devant le serviteur du Père.

C'est pourquoi le Seigneur dit: «Il dira tout ce qu'il aura entendu», non pas que Jésus veuille, dire que le Saint Esprit conduirait ses disciples seulement dans la vérité que Jésus avait révélée auparavant, mais il y avait beaucoup de choses qu'ils ne pouvaient supporter alors. De plus: «Il vous annoncera les choses qui vont arriver», vérité importante pour les âmes qui méprisent les révélations de Dieu, concernant l'avenir. Ce n'est pas seulement que nous avons la Parole révélée de Dieu, mais la révélation qu'il a donnée de lui-même étant maintenant complète, et nous, croyants, ayant le Saint Esprit demeurant lui-même en nous, l'Eglise devrait savoir interpréter tout ce qui l'entoure dans ce monde. Il n'y a rien maintenant que le croyant ne soit capable de comprendre par le Saint Esprit, si seulement il sait user de la parole de Dieu dans la puissance de l'Esprit. Le chrétien a, dans un certain sens, une position prophétique aussi bien que sacerdotale. Il est appelé à discerner les temps; il peut lire ce qui se passe dans le monde, et il devrait le faire. Sans doute, ses sens peuvent ne pas être exercés à discerner le bien et le mal, car il est peut-être devenu paresseux à écouter, comme l'apôtre le reprochait aux Hébreux, mais je parle ici de ce que, en vertu du Saint Esprit, nous devons être capables de faire.

«Celui-là me glorifiera», dit le Seigneur, mettant ainsi en évidence l'objet premier de la venue de l'Esprit, soit qu'il s'agisse de révéler la vérité, de dire ce qu'il entend, ou d'annoncer les choses qui vont arriver. Tel est, en effet, le centre auquel se rapportent, si on peut parler ainsi, tous ses offices et toutes ses actions. «Celui-là me glorifiera, car il prendra du mien et vous l'annoncera». Ces paroles, avec d'autres que je ne cite pas ici, expliquent, je pense, pourquoi l'écriture ne parle jamais, que je sache, du gouvernement ou du règne du Saint Esprit. La reconnaissance de la présence du Saint Esprit est une vérité

de la plus grave et haute portée. Mais présence et opérations souveraines ne sont pas la même chose que gouvernement. Le Saint Esprit réalise et rend effective la seigneurie de Christ. Il exalte Christ et ne se glorifie pas lui-même. C'est pourquoi le Saint Esprit n'est jamais présenté comme gouvernant l'Eglise. Il agit souverainement, cela est certain et évident; mais quand vous parlez de «*gouvernement*», vous affirmez quelque chose d'autre qui ne me paraît pas en harmonie avec l'exactitude de la vérité, et qui tend à ôter au Seigneur sa vraie et légitime place et à introduire le désordre dans la relation des saints à son égard. Jésus rejeté est le «seul Seigneur» dans le sens officiel (dans un autre sens, le Père et le Saint Esprit le sont également, comme étant Dieu). Le Saint Esprit est venu et est présent pour maintenir cette vérité, la volonté et la vérité de Dieu; c'est pourquoi il agit au milieu des saints pour glorifier Christ devant nous. L'Esprit opère en nous, et avec nous et par nous; mais le Seigneur Jésus est notre Seigneur, et nous est ainsi révélé par l'Esprit qui, par conséquent, nous place dans une condition de subjection à son égard. L'Esprit a pris à tâche de glorifier Christ, dans le temps présent, et il grave sur nous le caractère d'esclaves de Christ. Je ne touche ce point, toutefois, qu'en passant, mon but ici étant seulement de faire pénétrer clairement et profondément dans vos coeurs la portée des paroles du Seigneur qui sont l'objet de notre étude et d'y rendre vivant ainsi le sentiment de la présence personnelle du Saint Esprit envoyé du ciel par Jésus Christ, élevé à la droite de Dieu le Père.

Puisse cette précieuse vérité avoir une place toujours plus grande dans nos coeurs individuellement, et être de plus en plus prisée dans les assemblées de Dieu sur la terre! Que le Seigneur préserve toute âme de l'abandonner, quelles que soient les difficultés qui se rattachent à sa confession, et qu'il nous préserve également de reconnaître pratiquement aucune assemblée où on n'accorde pas au Saint Esprit la place qui lui est réservée dans les Saintes Ecritures.

## Christ a-t-il été rejeté ici-bas, et quelles sont les conséquences de sa rejection?

---

ME 1872 page 121

Beaucoup de chrétiens admettent aujourd'hui que Christ, selon le témoignage des Ecritures, doit revenir, mais ils ne discernent pas le caractère de cette seconde venue du Sauveur, faute d'avoir bien saisi la cause et la manière de son départ. N'est-il pas évident, en effet, que si Christ, qui est venu au monde comme le Sauveur promis, a été rejeté ici-bas, le monde qui a refusé de le recevoir n'a plus à attendre que le jugement? Au contraire, si Christ n'a quitté cette terre que parce qu'il lui plaisait de s'en retirer, et sans que l'homme se soit opposé à lui ou l'ait rejeté, l'homme ne peut pas être rendu responsable d'un acte auquel il n'a eu aucune part. Christ a-t-il donc été rejeté, oui ou non, et quelle est, si elle est avérée, la portée de sa réjection sur toute notre position et notre marche ici-bas?

Au temps de l'Ancien Testament, le Seigneur souvent visitait la terre et puis s'en retirait, sans qu'aucun blâme ou aucune condamnation tombât sur ceux auxquels il était apparu, et qu'il quittait ensuite. En a-t-il été ainsi quand Christ visita le monde? — Non, le Nouveau Testament tout entier nous apprend que Christ, quand il est venu au monde, a été *rejeté*. Il s'en alla parce que le monde ne *voulut* pas de lui. On feint de l'ignorer; ou voudrait l'oublier; la conscience effrayée cherche à en éviter l'aveu, à cause des conséquences qu'elle entrevoit et auxquelles vainement elle cherche à se soustraire.

Christ a été *rejeté*! Nul ne peut le méconnaître. Son départ de ce monde ne fut point un acte volontaire de s'éloigner; mais les hommes refusèrent de le recevoir. «Il vint chez soi» — à Israël, — «et les siens ne l'ont pas reçu». A sa première manifestation à Nazareth, alors que tous venaient de rendre témoignage aux paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, ils le mènent sur le bord escarpé de la montagne pour l'en précipiter, et bientôt le sort de Jean-Baptiste, tué par Hérode, fit entrevoir clairement ce qui était réservé au Fils de l'homme, devant qui il avait marché. Le chemin du Sauveur, les évangiles nous le montrent, fut du commencement jusqu'à la fin celui d'une réjection continue; il rencontra le mépris et la contradiction des hommes; pour tout son amour, il trouva la haine: «Celui-ci est l'héritier, venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous». Ainsi, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent, et Dieu l'ôta à ce monde, et l'éleva à la droite de la Majesté dans les cieux, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marche-pied de ses pieds. Ses ennemis ont contesté ses droits et les ont foulés aux pieds. L'inimitié du cœur de l'homme contre Dieu s'est montrée contre Lui; les Juifs en furent les premiers témoins. Comme un échantillon, coupé d'une pièce d'étoffe, montre la nature de la pièce entière, ainsi le peuple juif, l'homme favorisé, — ceux qui étaient près, mirent en évidence l'opposition et la mauvaise volonté de l'homme contre Christ. Les Juifs conspirèrent contre Lui, et les gentils s'associèrent à eux en se faisant les exécuteurs de leur conseil. «Les rois de la terre se sont

trouvés là, et les chefs se sont réunis ensemble contre le Seigneur et contre son Christ. Car, en effet, dans cette ville, contre ton saint serviteur Jésus, que tu as oint, se sont assemblés et Hérode et Ponce Pilate, avec les nations et les peuples d'Israël» (Actes des Apôtres 4: 26, 27). Le Fils de Dieu, «le dernier» que Dieu put envoyer à l'homme sur la terre (Luc 20: 13), un homme parmi les hommes, passa de lieu en lieu faisant du bien, guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance (Actes des Apôtres 10: 34-43), le plus grand bienfaiteur au milieu des hommes, qui a fait parmi eux les oeuvres qu'aucun autre n'a faites; et les hommes l'ont haï: «ils ont vu et haï et Moi, et mon Père; ils m'ont haï sans cause» (Jean 15: 22-25). Les Juifs et les gentils, naturellement ennemis, — *s'accordèrent* pour le rejeter; il fut crucifié et mis à mort par des mains iniques (Actes des Apôtres 2: 22, 23). Ami, peuple, chefs, sacrificateurs, tous s'unissent contre lui, et le pouvoir confié par Dieu à l'homme pour maintenir l'ordre sur la terre se fit l'instrument de la mort du Juste, du propre Fils de Dieu, l'héritier de toutes choses.

Quelqu'un raisonne et avance peut-être, que Dieu, dans sa grâce, a fait servir la mort de Christ au salut des pécheurs, comme si la grâce qui donnait Christ atténuait le péché qui le rejetait.

D'autres diront que la société chrétienne tout au moins ne peut pas être identifiée avec ceux qui rejetèrent le Fils de Dieu. La chrétienté, en effet, s'efforce de se décharger de cette culpabilité en se couvrant du nom de Christ, en adoptant la croix comme symbole et comme moyen de salut, et les hommes se bercent de l'idée qu'ils ne sont pas coupables de la mort de Christ et qu'ils sont sans rapport avec ceux qui le crucifièrent. Mais en prenant le symbole de la croix, ne témoignent-ils pas contre eux-mêmes, comme les Juifs bâtissant les tombeaux des prophètes, qu'ils sont d'une même race avec eux: «Ainsi vous êtes témoins contre vous-mêmes que vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes» (Matthieu 23: 31)? Qu'ils le nient ou qu'ils veuillent le cacher, ils sont par la race à laquelle ils appartiennent, et par la position qu'ils prennent, moralement associés au crime du monde: le sang du juste est sur eux. Mais si, par la grâce de Dieu, je *crois* en Christ, je ne suis plus un avec ceux qui le rejettent; je répudie l'acte des hommes qui l'ont crucifié. Il mourut pour moi et moi, étant sauvé par son sang, je suis crucifié avec Lui. La croix n'est pas seulement pour moi la porte pour échapper, mais elle devient en même temps la ligne de démarcation et de séparation entre moi et le monde (Galates 6: 14). Je ne puis être l'ami du monde, qui a rejeté Christ (Jacques 4: 4). Je désavoue la nature de cet homme de laquelle, en Adam, je participe moi-même. J'en vois la fin à la croix et je refuse toute coopération et toute association avec le monde qui se réjouit de l'absence de Jésus. Si, par grâce, j'ai trouvé que Celui qui a été rejeté est mon Sauveur et que, par sa mort, il m'a délivré de la responsabilité et du péché qui pesait sur moi, je vois aussi que je suis mort *avec Lui* et moralement affranchi d'être l'homme qui a crucifié Christ. Je suis mort avec Lui (Romains 6: 3, 4; Colossiens 2: 20; 3: 3, 4) et je ne fais pas partie du monde qui l'a rejeté et dont il m'a retiré (Galates 1: 4, 5; 6: 14; Jean 15: 19-25; 17: 6, 14-18); j'abandonne la vie, en

fait de position et d'honneur ici-bas, parce que je suis sur la terre et dans un monde d'où Celui qui est ma vie, maintenant dans le ciel, a été rejeté et chassé.

Ce fait si simple est en même temps si absolu dans sa portée que ceux mêmes qui l'admettent, entrevoyant le renoncement qu'il exige de leur part, n'envisagent volontiers pratiquement l'absence du Seigneur que comme une absence volontaire de sa part, et ne voient dans la croix que le moyen de salut pour l'homme, sans aucune pensée du péché qui y cloua le Fils de Dieu. On se fait ainsi une position plus facile dans le monde, car quel est l'homme qui, pénétré du fait que le monde a rejeté Christ, voudrait s'allier à celui-ci directement ou indirectement, ou siéger avec le pouvoir qui partage la responsabilité de sa réjection. Même pour ce qui est de la simple justice, où est-elle, si Celui qui avait le meilleur et seul droit a été rejeté? Et comment un homme chercherait-il son plaisir ou une part de pouvoir là où Celui qui avait droit à tout, Lui, le Seigneur, a été crucifié? Son premier devoir n'est-il pas de désavouer toute participation avec le monde coupable de la réjection du Seigneur de gloire, et de se poser comme le témoin et le champion de ses droits en le servant et en le suivant, portant son opprobre (Jean 12: 25, 26; Hébreux 13: 13). Christ a été rejeté, et Dieu l'a fait asseoir à sa droite jusqu'à ce qu'il mette tous ses ennemis pour le marche-pied de ses pieds. Sans doute la grâce du Dieu de miséricorde a fait tourner la croix à la gloire de son nom et au salut des pécheurs, mais la miséricorde n'excuse point l'homme, alors même qu'elle ouvre une porte de salut là où l'homme mettait le comble à son iniquité.

Oui, Christ a été rejeté. Pourquoi autrement la présence du Saint Esprit, qui rend témoignage de Celui dont le monde n'a pas voulu? Pourquoi son corps mystique ici-bas, l'Eglise, le grand mystère? Pourquoi l'invitation aux fidèles de l'attendre, pourquoi la voix de l'Epouse qui dit: Viens? (Apocalypse 22: 17). Pourquoi sortir à sa rencontre? (Matthieu 25: 1, 6). Pourquoi l'annonce de ce terrible jour où, quand la grande patience de Dieu aura pris fin, le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus Christ (2 Thessaloniens 1), ce jour où «toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de Lui»? (Apocalypse 1: 7).

La croix est le jugement du monde (Jean 12: 31-33; 3: 19). Mais la croix du Christ rejeté a des conséquences aussi pour ceux qui confessent son nom. Elle les associe à un Maître rejeté, les appelant à le suivre dans le chemin, portant son opprobre (Jean 15: 18 et suivants). La réjection des serviteurs de Dieu n'est pas une chose nouvelle ici-bas: chacun d'eux, à des degrés divers, en a eu sa part, depuis Abel le juste jusqu'à aujourd'hui. La masse rejette le fidèle. Ainsi Joseph fut rejeté par ses dix frères. Mais Jacob et Benjamin, dans la séparation et l'isolement du cœur, menèrent deuil sur celui qui leur avait été ôté. La douleur cessa-t-elle, et le vide fut-il comblé jusqu'à ce qu'ils le revirent? Non! — quand, après des années d'affliction, Jacob apprend qu'il est vivant, c'en est trop pour lui: «Le cœur lui défaillit, car il ne les crut pas». Sur les onze frères, dix avaient rejeté et livré à la mort ou à l'esclavage les délices du père. Et Jacob et Benjamin, s'ils avaient connu l'action



des dix, y auraient-ils été insensibles? Se seraient-ils tenus pour satisfaits si les coupables avaient dédié à Joseph une maison et y avaient placé un siège vide? Assurément non! — De même, aujourd'hui, le fidèle dont le coeur est lié à Christ, répudie l'acte du grand nombre; il abandonne sa place et sa position dans le monde, qui a renversé le droit et rejeté tout ce qui était bon en crucifiant le Fils de Dieu. De ses plaisirs, de ses honneurs et de son pouvoir, il n'en veut pas. Le monde s'est dégradé, s'est montré inimitié contre Dieu, et dans ce monde, la part du fidèle est la souffrance; — mais l'opprobre du Christ lui vaut mieux que les richesses de l'Egypte. Son coeur, par le Saint Esprit, est uni à l'Homme rejeté: il ne peut pas être à la fois à Lui et au monde qui le rejeta. Sans doute, il est dans le monde, mais il n'est pas du monde et il renonce à y avoir place comme homme du monde. Il est à Jésus le rejeté, et sa bourgeoisie est du ciel d'où il attend Jésus comme Sauveur (Philippiens 3: 17-21). Il sait à quel monde il a à faire, quel est «ce présent siècle mauvais» où il n'y a ni droit, ni justice, ni vérité, jusqu'à ce qu'un autre jour paraisse après que Dieu, comme au temps de Noé, sera intervenu en jugement pour ôter tout le mal. Il sait par la parole de Dieu que jusque-là le monde ira son train (Matthieu 24: 35 et suivants), et il ne s'associe pas à lui ni aux vains efforts de ceux qui pensent à l'améliorer ou qui affaiblissent son crime et attachent leur nom à des nations et à des systèmes. Non, il marche dans un autre sentier, plus sûr et béni, que le Maître a tracé pour lui: déjà l'Etoile brillante du matin s'est levée dans son coeur pour sa joie et sa consolation; il attend Christ à qui il est uni dans le ciel, il l'attend du ciel comme Sauveur et, par l'Esprit, avec le coeur de l'Epouse il dit, «Seigneur Jésus, viens!».

## Comment la loi est établie et la marche chrétienne assurée

---

ME 1872 page 147

Selon l'Écriture, la loi (\*) doit toujours produire l'effet que la Parole de Dieu lui attribue, toujours nécessairement, pour chacun de ceux qui sont sous elle; et cet effet est toujours, selon l'Écriture, la condamnation et la mort, pour un être qui a en lui une convoitise ou un défaut. La loi ne connaît donc aucune miséricorde, mais doit prononcer la malédiction sur quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui y sont écrites: c'est pourquoi quiconque est des oeuvres de loi, est sous la malédiction ([Galates 3: 10](#)). Or, de fait, le chrétien a du péché en lui, comme homme, et hélas! il bronche; si donc la loi a des droits sur lui, il est sous la malédiction, car la loi apporte la malédiction sur quiconque pèche. Est-ce que j'affaiblis l'autorité de la loi en parlant ainsi? Non, je la maintiens et je l'établis de la manière la plus entière. Je demande, avez-vous à faire à la loi? La loi a-t-elle des droits sur vous? Alors vous êtes sous la malédiction: vous ne pouvez échapper à la malédiction, ni vous y soustraire. Il faut que l'autorité et les droits de la loi soient maintenus; il faut que ses justes exigences reçoivent satisfaction. Avez-vous failli en un point ou en un autre...? Oui, vous avez péché; et vous êtes sous la condamnation. Mais vous dites: je suis chrétien; la loi sans doute a des droits sur moi, mais je ne suis pas sous la malédiction. La loi n'a-t-elle pas prononcé la malédiction sur quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites? Oui, certainement; et pourtant vous dites que vous êtes sous l'autorité de la loi, que vous avez péché, et qu'après tout vous n'êtes pas maudit!

(\*) Le lecteur qui sait le grec, verra que, dans une foule de où la loi semble se rapporter à la loi mosaïque, l'apôtre parle de la loi comme principe. De fait, le judaïsme est le seul cas où Dieu ait mis à l'épreuve ce principe, en sorte que cela revient au fond au même.

Vous *renversez* l'autorité de la loi; car vous êtes sous la loi et elle vous a maudit, et vous n'êtes pas maudit, dites-vous. Si vous aviez dit, *j'étais* sous la loi, et j'ai péché, et Christ mourut et porta la malédiction de la loi; et maintenant, étant racheté, je suis sur un autre terrain, non pas sous la loi, mais sous la grâce, alors l'autorité de la loi est *maintenue*. Mais si vous êtes *replacé* de nouveau sous la loi, après que Christ est mort et ressuscité et que vous êtes en Christ, et que, péchant, vous ne tombez sous aucune condamnation, l'autorité de la loi est détruite, car la loi prononce la malédiction, et vous dites que vous n'êtes pas maudit. L'homme qui place un chrétien sous la loi, détruit l'autorité de la loi, ou bien il place le chrétien sous la condamnation, car, nous bronchons tous en plusieurs manières. Il s'imagine qu'il établit la loi, mais il en détruit l'autorité. Celui-là seulement établit la pleine et immuable autorité de la loi qui déclare que le chrétien n'est pas sous la loi, du tout, et que par conséquent il ne peut être maudit par sa sainte et juste malédiction.

Un peu plus loin, je chercherai à montrer d'après l'Écriture quelle est la mesure de la conduite chrétienne; je fais seulement remarquer pour le moment que, en fait, ce dont nous avons particulièrement besoin, ce n'est pas de la règle du bien et du mal, quoique en

son lieu et place, cette règle soit des plus utiles et des plus nécessaires, mais de motifs et de puissance pour notre nouvelle nature. La loi ne donne ni les uns ni l'autre.

L'Écriture déclare que la loi est une occasion pour l'active concupiscence du péché en moi, que les passions des péchés sont par elle (Romains 7: 5, 8, 9), qu'elle est la puissance du péché (1 Corinthiens 15: 56), et que le péché ne dominera pas sur moi parce que je ne suis pas sous elle, mais sous la grâce (Romains 6: 14). Supposez qu'il y ait sur la table une coupe renversée, qui s'en inquiétera? Mais dites: je ne veux pas que personne sache ce qui est sous cette coupe; — et voyez qui ne désirera pas de le savoir? La loi est l'occasion pour convoiter. Si seulement, nous nous souvenons que l'apôtre parle de la loi, — qu'il parle des effets de la loi sur *quiconque* est sous la loi, et particulièrement sur les chrétiens qui se placent eux-mêmes sous elle après qu'ils sont devenus chrétiens, — et non pas seulement (quoique cela il le fasse aussi pleinement), d'être justifié par la loi, mais de son propre et nécessaire effet dans tous les cas quels qu'ils puissent être, toute la question, si l'Écriture fait autorité, sera bien vite décidée.

Comment donc un homme consciencieux est-il, délivré de la loi, sans tolérance ou indulgence quelconque pour le péché? D'abord, ceux qui pèchent sans loi périront aussi sans loi (Romains 2: 12), en sorte que celui qui est dans ce cas ne gagne rien à mettre de côté la loi afin de pécher impunément; ensuite, la loi n'est d'aucun secours contre le péché. Le péché ne domine pas sur nous, selon l'apôtre, parce que nous ne sommes *pas* sous la loi mais sous la grâce (Romains 6: 14).

Qu'est-ce donc qui nous délivre du péché et de la loi? C'est la mort et ensuite la nouveauté de vie en résurrection. Nous sommes en Christ, non pas en Adam.

Mais considérons d'abord l'effet légitime de la loi; «car la loi est bonne si quelqu'un en use légitimement» (1 Timothée 1: 8). La loi condamne les péchés; mais connue dans sa puissance spirituelle, elle fait plus: elle condamne le péché. Elle condamne d'abord toutes les transgressions de ses propres commandements. Ici, pour ce qui est de la conduite extérieure, un homme comme Paul peut échapper peut-être à ses atteintes dans la conscience; mais, connue spirituellement, elle condamne les convoitises, et j'ai des convoitises. Cependant je vois que la loi est bonne (Romains 7). Je me condamne moi-même. La loi juge l'activité de ma nature dans les convoitises, *mais elle ne donne pas une nouvelle nature*. Elle condamne ma volonté, réclamant l'obéissance absolue comme due à Dieu; et si ma volonté étant renouvelée, j'aime ce qui est bon, je découvre que sous la loi je n'ai point de puissance. Comment accomplir le bien, cela je ne le trouve pas (Romains 7: 18). Actes, convoitises, volonté, tout ce que je suis moralement, est jugé et condamné à mort, et je n'ai aucune force pour accomplir ce qui est bon; tel est l'effet de la loi, quand elle n'a pas son effet dans la conscience. La loi me tue. J'ai été, quant à ma conscience, mis à mort devant Dieu sous elle. Mais la loi a de l'autorité sur l'homme comme enfant d'Adam vivant dans la chair: elle condamne et apporte la mort dans mon âme de cette manière, parce que je suis un homme vivant dans la chair. Comme tel, je suis mort sous elle; mais alors ce à quoi elle s'appliquait est mort sous elle, et elle n'a plus d'application. Un homme

est jeté en prison pour vol ou pour meurtre, il meurt là: la loi ne peut pas faire plus à son égard, la vie à laquelle elle avait à faire s'en est allée: «moi par la loi je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu» (Galates 2: 19). Pour ce qui est de ma conscience devant Dieu, la loi m'a tué: elle ne peut pas faire davantage. Mais il y a plus que cela, parce que je suis arrivé à comprendre tout cela par la foi, en étant un chrétien, et qu'autrement je ne pourrais pas voir les choses ainsi ou raisonner ainsi sur elles. C'est pourquoi j'ai été mis à mort à la loi, *par le corps du Christ* (Romains 7: 4). La mort à laquelle la loi me condamnait dans ma conscience, est tombée sur un autre: je suis mort avec lui, avec Christ, et le péché a été ainsi ôté de ma conscience. Si la sentence était tombée sur moi, elle eût été pour moi la misère éternelle; mais Christ s'étant mis à ma place, c'est l'amour éternel; et j'ai le droit de me tenir moi-même pour mort, parce que Christ est mort et que j'ai vraiment reçu Christ dans mon cœur comme ma vie; et il est réellement ma vie, lui qui mourut pour moi et qui est ressuscité pour moi. Je suis vivant par la vie de Celui qui est un esprit vivifiant, et j'ai le droit, par conséquent, et le devoir de me tenir pour mort, puisque lui, en qui je vis mourut. C'est sur cette grande vérité que l'apôtre fonde tous ses raisonnements et toutes ses exhortations à l'égard du péché et de la loi: il voit le chrétien comme étant mort et ressuscité, parce que sa vraie vie, son vrai «moi», la vie qu'il a reçue et dans laquelle il vit comme chrétien, c'est Christ, qui est mort et qui est ressuscité. Après avoir dit: «moi, par la loi, je suis mort à la loi», il ajoute: «je suis crucifié avec Christ et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi» (Galates 2: 19, 20). «Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde, établissez-vous des ordonnances...?» «car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Colossiens 2: 20; 3: 3).

Examinons de plus près comment l'apôtre applique cette doctrine au péché et à la loi. Au chapitre 5 de l'épître aux Romains, il avait appliqué la résurrection à la justification. Christ (4: 25) «a été livré pour nos offenses et est ressuscité pour notre justification», et notre justification est une «justification de vie» (Romains 5: 18), non pas seulement le pardon des péchés, mais notre introduction dans une toute nouvelle place où nous sommes agréables devant Dieu. C'est cette liaison de la vie, de la puissance de vie en Christ, et de la justification en lui, qui est ressuscité après être mort pour nous (et non pas la loi), qui, selon la doctrine de l'apôtre, assure aussi la sainteté de vie (Romains 6: 2): «Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché?» Nous ne pouvons pas vivre au péché si nous sommes morts au péché; c'est cependant là notre place en Christ, mort et ressuscité; et c'est une chose vraie et réelle, parce que nous avons une vie entièrement nouvelle en Christ qui est notre vie. «Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché, car celui qui est mort est justifié du péché» (Romains 6: 6). Puis l'apôtre montre comment Christ est mort, et est ressuscité et vit à Dieu; et il ajoute: «De même, vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. Que le péché donc ne règne point dans votre corps mortel», — «car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce». Il parle ensuite de l'abus

que la chair ferait de ce qu'il venait de dire; mais, au lieu d'insister sur ce que la loi morale nous lie, il montre que nous sommes affranchis du péché et asservis à la justice et à Dieu, livrant nos membres à Dieu comme instruments de justice pour la sainteté. Ainsi c'est en étant morts et vivants dans la vie de Christ, que nous sommes affranchis du péché.

Au chapitre 7 l'apôtre fait, avec plus de détails, l'application de la même vérité à la loi. Vous ne pouvez pas avoir deux maris en même temps, dit-il; vous ne pouvez pas être à la fois sous l'autorité de Christ et sous l'autorité de la loi. Mais comment l'homme qui est sous la loi, sera-t-il affranchi? Il meurt dans ce en quoi il était tenu (verset 6). La loi ne pouvait affirmer ses droits que sur l'homme, en tant qu'homme vivant, né d'Adam: «La loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit»; — «mais moi j'ai été mis à mort à la loi par le corps de Christ» (versets 1-4). Le lien qui m'enchaînait à la loi a absolument, entièrement, et nécessairement pris fin; car l'homme est mort; et la loi avait de l'autorité sur lui aussi longtemps qu'il vivait; c'est pourquoi l'Écriture ajoute dans son simple et énergique langage: «*Quand nous étions dans la chair, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient...*» (verset 5). La loi s'applique à l'homme dans la chair; mais nous sommes morts, nous ne sommes pas dans la chair. *Quand* nous y étions, la loi avait son autorité; elle s'appliquait à la chair; elle provoquait le péché et condamnait le pécheur. Mais l'homme mourut sous elle, quand il était assujéti à son autorité; il mourut sous elle avec Christ, et il vit, affranchi d'elle, dans une vie nouvelle, qui est Christ ressuscité, vivant à Dieu là où la loi ne peut point atteindre et n'a pas de place. Il n'est pas lié à l'ancien mari; la mort, — sa propre mort avec Christ, avec qui il a été crucifié, — a détruit le lien, car il a reconnu que, à la croix, c'est de *lui* comme pécheur qu'il s'agissait. Il est marié à un autre, à Christ qui est ressuscité d'entre les morts, afin qu'il porte du fruit pour Dieu. — *Il n'est pas dans la chair, mais «dans l'esprit»*; si du moins l'esprit de Christ demeure en lui. Mais si quelqu'un n'a pas l'esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui (8: 9).

Vous dites peut-être: Sans doute; mais la chair est toujours là, quoique j'aie le droit me tenir pour mort et que je doive le faire; et ainsi j'ai besoin de la loi, non pas pour ôter le péché, mais afin que le péché ne domine pas. Mais l'Écriture me dit: «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi» (6: 14). Quand j'étais dans la chair, la loi était l'occasion de l'activité du péché dans mes membres; je suis mort dans cela et la loi ne peut pas aller plus loin que la mort. La sainteté de vie est dans la nouvelle vie qui vit dans la foi du fils de Dieu (comparez Galates 2: 20). C'est la mort avec Christ, — mort dont on a conscience, — et une position en *lui*; en sorte que je ne suis plus dans la chair du tout, mais j'ai Christ pour ma vie, ce qui est le moyen scripturaire de la vie de piété, — savoir la justice qui a son fruit en sainteté (6: 22), — non pas le fait d'être sous la loi.

Vivre en un Christ ressuscité, comme un homme qui a été placé hors de l'atteinte de la loi, par la mort, c'est là la vie chrétienne. *La mesure de cette marche, c'est Christ, et rien d'autre*: «Celui qui dit qu'il demeure en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché» (1 Jean 2: 6).

Interrogeons l'Écriture et demandons-lui quelle est sa règle de vie. Elle nous dit: Marchez comme Christ a marché; ou comme nous lisons ailleurs: «Il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces» (1 Pierre 2: 21). Christ est la vie, le motif, et en même temps l'exemple; il vit en nous, et la vie que nous vivons dans la chair, nous la vivons dans la foi du Fils de Dieu. Il a tracé lui-même le chemin devant nous. Il est tout et *en* tous. Contemplant, en sa face, sans voile, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire; et ainsi, Lui étant gravé dans le cœur par l'Esprit du Dieu vivant, nous devenons la lettre de Christ (2 Corinthiens 3); et, remarquez-le bien, c'est ici *en contraste* avec la loi gravée en lettres sur des pierres. Nous avons à revêtir Christ, à revêtir le nouvel homme; et cette vérité va si loin que nous lisons: «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous, et nous devons laisser la vie pour les frères» (1 Jean 3: 16). La loi ne savait rien d'un pareil principe, d'une pareille obligation. Quelle est la loi qui amena Christ ici-bas, et qui lui fit mettre sa vie pour nous? Ce seul exemple ne montre-t-il pas l'extrême pauvreté de la pensée que la loi est la règle ou la mesure de la conduite chrétienne? Il y avait deux côtés dans la vie de Christ: d'abord l'obéissance de l'homme à la volonté de Dieu, qui elle-même s'étendait beaucoup plus loin que la loi, car la loi n'imposait pas le sentier de grâce et de dévouement à l'homme, dans lequel Christ a marché. «Christ vint sous la loi, et il magnifia et rendit honorable la loi»; — ensuite, la manifestation de Dieu lui-même en grâce et en bonté, ce qui n'est pas la loi, mais Dieu en bonté, non pas l'homme en responsabilité. — Bien malheureux qui confond ces deux choses!

Quelqu'un dira peut-être: Mais nous ne sommes pas appelés à suivre Christ dans ce second côté de sa vie, et nous ne pouvons pas l'être? J'affirme que c'est précisément à cela que nous sommes expressément appelés, et que jamais l'Écriture ne nous enseigne à suivre Christ sous la loi. Ce que l'Écriture dit sur ce dernier point, c'est que, si j'aime mon prochain comme moi-même, j'accomplis la loi; en sorte que je n'ai aucun besoin d'être sous la loi, et puis que, en marchant selon l'Esprit, la justice de la loi sera accomplie en moi et produira ce que la loi ne pouvait pas, parce qu'elle était faible par la chair (8: 2-4). L'Esprit produira un fruit contre lequel il n'y a point de loi (Galates 5: 22, 23). C'est une vie nouvelle dirigée par l'Esprit et formée par la parole, — croissant en toutes choses jusqu'au *Chef*, — qui marche d'une manière digne du Seigneur (Colossiens 1; Ephésiens 4). Les commandements de la loi ne produisent pas cet effet; mais quand nous regardons par grâce à Christ, nous sommes transformés en la même image (2 Corinthiens 3: 18). Mais, dans ce sentier de Christ, manifestant Dieu, Christ est expressément placé devant nous comme notre modèle: «Soyez donc imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu en parfum de bonne odeur (Ephésiens 5: 1, 2). Nous sommes appelés à être «remplis de la connaissance de Dieu et de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards», non pas selon la loi (Colossiens 1: 9 et suivants).

Nous sommes «renouvelés en connaissance, selon l'image de Celui qui nous a créés», et la parole nous décrit elle-même ce caractère: «Revêtez-vous donc comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, vous supportant l'un l'autre et vous pardonnant les uns aux autres, si quelqu'un a un sujet de plainte contre un autre; comme aussi le Christ vous a pardonnés, vous aussi faites de même» (Colossiens 3: 10-13). Dans tout ce passage, depuis le verset 1 jusqu'au verset 17, la parole nous fournit le tableau complet de la vie chrétienne, de la vie de Christ ressuscité, en nous.

Je crois en avoir dit assez et avoir cité aussi un nombre suffisant de passages, pour avoir montré la pensée de l'Écriture sur le point qui nous occupe, en sorte que chacun comprenne ce qu'elle pense de la loi, de son opération et de ses effets, et aussi ce qui est la règle de vie chrétienne pour celui qui est mort avec Christ, et qui est associé à Lui ressuscité, et qui vit par Lui. La loi est la mesure de la responsabilité de l'homme comme tel envers Dieu: elle est parfaite comme telle, et pas davantage. Elle ne pouvait pas être plus que la mesure de la marche de l'homme. Christ a été parfait à cet égard comme en toute chose; mais il alla plus loin et manifesta Dieu lui-même dans sa propre souveraine grâce et sa bonté; et nous sommes appelés à le suivre en cela comme dans sa parfaite obéissance à Dieu. Lui, et lui seul, est notre modèle et notre exemple, — et rien d'autre.

Il est l'objet sur lequel le cœur peut se reposer et qui doit le gouverner et à la ressemblance duquel il doit croître; il est le motif et le ressort de la conduite en nous, en même temps que son parfait modèle, ce que la loi ne peut pas être, car la loi n'est pas la vie, et elle ne donne pas la vie, ni ne l'entretient.

## Pensées

---

### ME 1872 page 160

«L'unité de l'Esprit» (Ephésiens 4: 3) c'est la réalisation pratique de l'unité, — ou la chose qu'il faut manifester par le lien de la paix.

Il y a une unité des vrais chrétiens (Ephésiens 4: 4).

Il y a une unité de profession (Ephésiens 4: 5).

Il y a une troisième unité plus étendue encore (Ephésiens 4: 6).

Si on ne voulait que Christ, la marche ensemble serait simple. — L'opération de l'Esprit détruit les choses qui font obstacle à l'unité.

Le camp était une religion établie pour la chair; ce n'est pas la croix. Dieu l'avait établie pour montrer que la chair ne pouvait pas maintenir ses relations avec Lui. — Nous quittons le camp, non pas la chrétienté.

### ME 1872 page 200

La loi fut envoyée à un peuple qui était dehors, pour le conduire. Nous chrétiens, nous avons de libres rapports, nous avons communion avec le Père et avec le Fils. Dieu est sorti de son lieu; il a son plaisir dans les hommes, et il applique la parole vivante à tous les mouvements du cœur. Il dit: Je trouve mon plaisir en toi, mais je ne puis trouver mon plaisir en ceci ou en cela. — Ce n'est pas maintenant, la loi de Jéhovah, — mais ce sont «les paroles du Père».

---

Nous ne sommes envoyés dans le monde que dans la mesure dans laquelle nous pouvons rendre témoignage pour Christ. Il est possible que nous n'ayons qu'un petit témoignage à rendre, mais ce petit témoignage est tout ce pourquoi nous sommes envoyés dans le monde.

### ME 1872 page 220

Tout jugement est donné au Fils. Le Père discipline, mais le Fils juge. Il faut que *tout* genou fléchisse devant Lui; il faut que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père, et que les droits du Fils, qui a été déshonoré soient revendiqués. La vie est communiquée à l'âme, afin que ceux qui la reçoivent le glorifient *du cœur*; et le jugement viendra, afin qu'on le glorifie *quand même*. — Où avez-vous votre part? — Si vous avez à répondre pour vos péchés devant le tribunal, c'est la condamnation pour vous. Si je suis chrétien, le Juge a répondu pour moi. Il a été d'abord Sauveur, avant d'être Juge. Dieu ne m'a pas chassé à



cause de mes péchés; mais il a ôté mes péchés par Christ; et celui qui a porté mes péchés est assis au tribunal comme Juge.

Quelle serait la question soulevée à mon égard devant le tribunal? Que je suis pécheur? Que le sang de Christ est suffisant?

Jésus dit: Je vais vous préparer une place et je reviendrai, — pour venir vous juger? Non, mais pour vous prendre auprès de moi; afin que là où je suis, vous soyez aussi. Jean 14 et Philippiens 3 nous disent comment nous arriverons devant le tribunal. Nous arriverons là, comme le fruit du travail de son âme.

On est troublé quant à la venue de Christ, en premier lieu, si la conscience n'est pas parfaite; en second lieu, si Christ n'est pas l'objet du coeur premièrement.

### ME 1872 page 280

Nous devrions tous nous souvenir que nous traversons, un monde, qui nous trompe perpétuellement par son mensonge.

### ME 1872 page 319

A moins que nous ne reniions nos propres désirs, Dieu s'en sert souvent comme de verges pour nous. Ces désirs une fois mâtés par la grâce deviennent un secours pour l'âme. Celle-ci ayant été exercée et développée par le renoncement de soi-même, devient capable d'agir pour nous faire avancer dans d'autres directions.

---

«Ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne *perds pas courage* quand tu es repris par lui; car celui que *le Seigneur aime*, il le discipline» (Hébreux 12: 5, 6). — Si nous sommes sûrs que c'est l'amour qui dispense l'épreuve, nous ne la mépriserons pas ni ne serons découragés par elle. Nous ne la *mépriserons* pas, car l'amour ne l'enverrait pas si elle n'était pas *nécessaire*; — nous ne nous laisserons pas *décourager* par elle, car l'amour ne peut la dispenser *qu'en vue de nous bénir*.

---

Bien qu'il y ait parmi les saints des degrés différents d'intelligence spirituelle, nous serions bien unis si tout était réellement jugé en nous. Une famille n'est pas désunie, parce qu'elle renferme des hommes âgés, des jeunes gens et des enfants.

---

La vie commencée dans la crèche sur la terre, mène à la croix; mais elle n'a pas sa fin là, elle continue dans la gloire.

## ME 1872 page 360

Christ n'était pas seulement l'amour divin, mais il a été *ému* de compassion. En lui, je vois Dieu en amour et en puissance, mais aussi un homme qui sent les choses.

---

L'expression «*périra*» 1 Corinthiens 8: 10, parle de la tendance de l'acte; mais si nous sommes chrétiens, Dieu ne permet pas que la chose arrive.

---

Quand il s'agit de notre position en Christ, il ne s'agit pas de «*si*»; mais s'il s'agit de la traversée du désert, il y a des dangers; mais Celui qui me garde à travers le danger, est là aussi. Nous sommes ainsi dans une dépendance complète, mais en sûreté, «gardés par la puissance de Dieu, par la foi» (1 Pierre 1: 5).

## ME 1872 page 380

Abraham jouira sans doute des promesses plus que nous, car nous avons une autre position que de compter sur les promesses.

---

Dans l'expression: «Reniant le maître qui les a *achetés*» (2 Pierre 2: 1), la Parole fait allusion à ce qui se passait lorsqu'on achetait un esclave. Si celui qui est ainsi acheté ne veut pas se soumettre, il en porte les conséquences. «*Racheté*» est un autre mot. J'étais esclave, Christ est intervenu pour me délivrer, et ainsi je suis racheté. Voyez Tite 2: 14; 1 Pierre 1: 18.

---

Le pécheur dit: «Que dois-je faire» — Faire? — Vous avez trop fait. — Qu'est-ce que Dieu a fait?

## ME 1872 page 420

Tout ce qui nous est dit de l'oeuvre dans le prodigue (Luc 15), c'est qu'il en vient à sentir ses péchés et qu'il s'en va à son père dans ses haillons. Dès lors il n'est plus question que du *père*, de ce que le *père* est *pour lui*.

## ME 1872 page 440

Jean 14 nous donne d'abord ce que les disciples avaient dans la personne du Fils sur la terre; ensuite, le Consolateur, après que Christ s'en serait allé. Le chapitre 15 nous dit ce que les disciples étaient en rapport avec la personne de Christ sur la terre. non pas ce que Lui était. Dans les derniers versets du chapitre 15 et au chapitre 16, nous retrouvons le Consolateur, et ce que les disciples sont en rapport avec Lui.

---

Nous ne pouvons pas nous tenir pour morts, jusqu'à ce que nous ayons la vie en Christ; la vie vient toujours avant la mort. Il en est ainsi avec Christ: il n'aurait pas pu mourir pour nous, s'il n'avait pas été l'homme vivant dans sa propre personne; il en est de même pour nous. Toute la plénitude qui habite en Lui, se manifesta *envers nous ici-bas*. Nous sommes accomplis en Lui *devant Dieu dans le ciel*.

### **ME 1872 page 478**

«J'ai vaincu». Il est possible que par suite de nos folies nous ayons à entendre le «chant du coq», à être censurés, à sortir et à pleurer; — mais le coeur de Jésus ne se repent jamais de son propos de bonté envers nous. Son objet est de sauver, et il sauvera; son dessein est de bénir, et il bénira! Et qui l'empêchera? Nous avons la paix par sa mort, la vie par sa résurrection, et la gloire, bientôt, par son retour.

---

Nous devons marcher dans la puissance de l'amour qui est en Christ et non dans le découragement du sentiment de ce qui nous manque.

## Le Nazaréen

---

ME 1872 page 161 - Nombres 6: 1-21

C'est l'heureux privilège du croyant de se réjouir dans le Christ Jésus, dans l'assurance de la bénédiction inaltérable qu'il possède par lui. Il a été racheté «non par des choses corruptibles, argent ou or, mais par le précieux sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1: 18). Il a été lavé, sanctifié, purifié, et il est accepté de Dieu et dans la faveur de Dieu, — un avec Jésus. Comme Jésus est, ainsi est le croyant dans ce monde (1 Jean 4: 17); et quand Celui «qui est notre vie sera manifesté, alors nous aussi, nous serons manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 4).

Le Saint Esprit nous enseigne, et nous donne la conscience de ces choses, prenant de ce qui est à Christ et nous l'annonçant; et à mesure que l'Esprit apporte ainsi la liberté dans notre âme, nous qui sommes les objets de cette grâce nous sommes délivrés de l'association avec le présent siècle mauvais, et nous sommes amenés à la communion avec Dieu, et rendus capables d'être des témoins de la puissance de la vérité.

C'est pour ce témoignage que l'enfant de Dieu est appelé à être une lumière au milieu des ténèbres de ce monde (Matthieu 5: 14-16). Le Dieu de toute grâce lui a révélé sa complète délivrance de la mort et du jugement, afin que, étant ainsi non seulement affranchi de toute inquiétude personnelle, mais ayant un coeur élargi en amour, il puisse trouver désormais son occupation et sa joie à ne faire qu'une chose, savoir à glorifier Celui qui l'a appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière. L'amour parfait non seulement bannira toute crainte, mais le conduira à une toujours prompte obéissance à la volonté d'un Père plein de grâce. Quel que soit, par conséquent, le caractère que la parole du Seigneur l'appelle à montrer dans la situation particulière dans laquelle il se trouve placé, son désir sera d'y manifester Christ; et le prenant pour exemple, lui qui nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces, il ne cherchera pas à se faire un nom à lui-même, ni ne recherchera la faveur et l'amitié d'un monde qui est inimitié contre Dieu, mais il cherchera à être de toute manière un esclave de Dieu, un homme saint et séparé, dont la bourgeoisie est dans les cieux, et qui par conséquent est un étranger et un voyageur ici-bas.

«Je me sanctifie moi-même pour eux», dit Jésus (Jean 17: 19), afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité». Notre bien-aimé Seigneur était saint, innocent, sans tache; il n'avait aucune joie dans ce monde, où il a été un homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur. Il n'y avait de relations qu'avec ceux aux afflictions desquels il sympathisait et dont Il soulageait la détresse. Il était un témoin vivant de l'impossibilité de ce à quoi l'homme, dans sa folie, essaie toujours d'arriver, au mépris de la déclaration de Dieu, — le service de deux maîtres. En Jésus, cette impossibilité d'unir le service de Dieu et l'amitié du monde y a été manifestée. Le monde a haï Jésus, parce qu'il rendait témoignage contre lui

que ses oeuvres étaient mauvaises; et Jésus n'a pas eu où reposer sa tête. «Il était le méprisé et le rejeté des hommes, homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur»; mais à cause de la joie qui lui était proposée, il a enduré la croix, et a méprisé la honte, et renonçant à toute relation désormais avec un peuple qui déclarait ne pas vouloir qu'il régnât sur eux, il annonça son caractère de Nazaréen pour Dieu, en disant que désormais il ne boirait plus du fruit de la vigne jusqu'à ce jour-là où il le boirait nouveau avec les siens, dans le royaume de son Père (Matthieu 26: 29).

C'est à ce même caractère de séparation du monde et de réjection de sa part que les fidèles sont appelés maintenant. Ils ne sont pas du monde comme Lui n'était pas du monde; et ce n'est que comme «nazaréens», ou hommes mis à part pour Dieu, qu'ils peuvent cerner l'enseignement de leur Dieu Sauveur».

L'Ancien Testament est d'un grand prix, pour guider les fidèles dans cette position, car: «Toute écriture est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre» (2 Timothée 3: 16, 17). Dans ces écritures, les enseignements du Nouveau Testament sont mis en lumière et placés d'une manière sensible devant nous dans les exemples vivants que nous avons sous les yeux; et tous les détails qui concernent le sanctuaire terrestre et les ordonnances charnelles (Hébreux 9), nous présentent typiquement de la manière la plus frappante et la plus admirable le caractère spirituel de la dispensation dans laquelle nous vivons. Nous sommes renvoyés ainsi au chapitre 6 du livre des Nombres, pour y voir en type, pour notre instruction, quel est le caractère des «*nazaréens*» du Seigneur.

Le «nazaréen» d'autrefois devait s'abstenir de vin et de toute boisson forte durant tous les jours de son nazaréat; il ne devait manger d'aucun fruit de la vigne, depuis le pépin jusqu'à la peau du raisin (Nombres 6: 3, 4); — et maintenant celui qui suit l'humble et débonnaire Jésus, l'homme rejeté sur la terre, ne trouve ni joie ni consolation dans les choses qui occupent ou mettent en activité les hommes de ce monde. Le nazaréen a appris le néant et l'iniquité de ces choses; son coeur n'y trouve aucun plaisir, aucune satisfaction; elles déshonorent Dieu et attristent par conséquent son Esprit. Le nazaréen ne peut avoir rien de commun avec les oeuvres infructueuses des ténèbres, mais il doit plutôt les condamner, et il montre clairement que ses affections sont placées sur les choses qui sont en haut et non sur celles qui sont sur la terre (Philippiens 3; Colossiens 3: 1-3).

Avant de goûter les joies célestes et d'éprouver quelle bénédiction il y a à être uni à Jésus, égaré par son coeur orgueilleux et ignorant, il avait cherché son bonheur dans le monde et s'était confié en sa propre force; maintenant, comme le nazaréen d'autrefois, dont la première oeuvre était de se raser les cheveux (voyez Actes des Apôtres 18: 18; 21: 24), l'emblème de la force (Juges 16: 17), il confesse la vanité et le néant de tout ce en quoi il se confiait jusqu'alors, et il apprend l'heureux secret que lorsqu'il est faible, c'est alors qu'il est fort. Il apprend que ce n'est que lorsqu'il est rendu capable de se rejeter sur le Seigneur, dans la pleine conscience de son entière incapacité à se secourir lui-même, et

alors seulement, qu'il fera l'expérience de la puissance du Seigneur. C'est pour cette raison qu'il était défendu au nazaréen de laisser passer le rasoir sur sa tête pendant tout le temps que durait son voeu, et qu'il devait laisser croître ses cheveux. Et ainsi, s'attendant au Seigneur, il renouvelle sa force. La force que Dieu donne est la seule sur laquelle on puisse se reposer pour le servir: il opère en ses enfants et le vouloir et le faire; sans Jésus ils ne peuvent rien; et celui qui a appris cette précieuse leçon dit avec l'apôtre: «Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie» (Philippiens 4: 13).

Ainsi, connaissant sa faiblesse et s'appuyant avec confiance sur le bras du Seigneur, le nazaréen marche dans un chemin de séparation d'avec tout mal: il se conservera pur du monde; il ne s'approchera d'aucun corps mort; il se tiendra éloigné des habitudes et des choses que recherchent ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés. Et de même que l'on était cérémoniellement souillé par le simple attouchement d'un corps mort, il y a pour nous aussi maintenant le commandement et la promesse: «Sortez du milieu d'eux et soyez-en séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi je vous recevrai; et je vous serai père, et vous, vous serez pour moi des fils et des filles» (2 Corinthiens 6: 17, 18).

Les liens les plus rapprochés et les plus chers ne devaient pas faire perdre de vue au nazaréen le service du Seigneur, car la consécration à Dieu était sur sa tête (comparez Jean 2: 4). Maintenant aussi celui qui est appelé et sur qui l'Esprit du Seigneur a été versé, est uni à Jésus par des liens plus intimes et plus doux qu'aucun des liens de ce monde, quels qu'ils soient. L'amour de Jésus doit nous presser et nous pressera en effet à l'aimer plus que père ou que mère, que frère ou que soeur, que mari ou femme, ou maisons, ou champs, ou même notre propre vie. — Cher lecteur, avez-vous fait l'expérience de cet amour? Vous reposez-vous en ce moment dans la douce assurance que vous êtes aimé de Jésus? Ah! combien cela doit vous pousser à mortifier la chair, et amener toute pensée en vous captive à l'obéissance de Christ!

Mais si, par la faiblesse de la chair, quelqu'un vient à être surpris par le péché, — ou selon le langage du type, si quelqu'un venait à mourir subitement près de nous, et que la tête de notre consécration ou de notre nazaréat fût souillée, — la miséricorde d'un Père plein de grâce est toujours prête à nous recevoir, quand nous confesserons notre péché. Le nazaréen, en pareil cas, déclare de nouveau en rasant sa tête, qu'il renonce à toute confiance en sa propre force; et après avoir offert son offrande pour le délit, et l'offrande pour le péché et l'holocauste, en confession de son péché et de sa confiance dans le sang de l'Agneau pour être délivré et accepté devant Dieu, il recommence la période de sa séparation. Il en est ainsi, toujours, cher lecteur. Par la faiblesse de la chair et la puissance de la tentation au-dehors, un contact imprévu, soudain, a lieu avec le mal, — déshonorant Jésus et attristant l'Esprit de Dieu, — et on est ramené en arrière avec honte et confusion de face, à la confession de son péché, et à la simple dépendance du sang de Jésus pour le pardon et la paix; on est ainsi de nouveau consacré à Dieu. Mais, et c'est là une chose bien sérieuse, tout ce qui nous met en rapport avec le péché produit son effet sur notre

nazaréat. Nous perdons par notre infidélité la puissance attachée à la communion de Dieu et à la présence spéciale de l'Esprit avec nous, quelle que soit la mesure dans laquelle cette puissance nous a été accordée. Hélas! le temps qui a précédé est perdu; il faut recommencer. C'est encore une grande grâce que tout privilège de servir Dieu ne soit pas ôté; aussi y a-t-il quelquefois des effets de notre infidélité qui subsistent, lorsque la puissance nous est rendue.

Tel est le caractère du combat dans lequel sont engagés ceux qui ont été amenés à goûter la bonté de Dieu dans le Christ Jésus. Mais grâces et louanges soient rendues à son nom très saint, de ce que le jour du repos vient bientôt, le jour où finira cette lutte avec un corps de mort et de péché et un monde placé sous la conduite et la domination du Méchant, le jour où le «nazaréat» sera accompli. Alors les chers enfants de Dieu, entrant dans les parvis du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé et non pas l'homme, seront rendus capables de se réjouir dans le Seigneur, l'holocauste de bonne odeur à Dieu, confessant jusqu'à la fin leur complète indignité et la valeur de leur offrande pour le péché, unique fondement de leur acceptation, Jésus, le saint de Dieu, leur substitut, qui porta leurs péchés et qui fut fait malédiction pour eux; — et ils se nourriront du sacrifice de prospérité et jouiront d'une douce et heureuse communion avec Celui qui demeure sacrificateur à jamais. Dans ce jour de l'accomplissement de son vœu, le nazaréen rasait de nouveau sa tête à l'entrée du tabernacle d'assignation (verset 18); — et ainsi maintenant l'heureux enfant de Dieu, dans la pleine jouissance de sa précieuse liberté, reconnaîtra avec actions de grâce que sa force était tout entière le don de Dieu et lui a été gratuitement dispensée; il la consacra avec joie à la louange de Dieu; il prendra, pour nous servir du langage du type, les cheveux de la tête de son nazaréat et les mettra sur le feu qui est sous le sacrifice de prospérité; le sacrificateur tournoiera les choses offertes en offrande tournoyée devant l'Eternel avec la poitrine de tournoiement et l'épaule d'élévation qui appartiennent au sacrificateur, types il semble des affections et de la force de Jésus réclamées en faveur de son peuple, qu'il soutient par sa force et dont il porte les noms sur son cœur devant l'Eternel continuellement (voyez Exode 28: 30). Alors la joie du nazaréen est accomplie: dès ce moment il peut boire du vin.

Alors, en effet, cher lecteur, si nous sommes maintenant, vous et moi, mis à part pour le service de Dieu, et que nous ayons marché dans ce chemin, nous entrerons dans la joie de notre Seigneur. Alors le péché et la malédiction seront ôtés et toutes choses seront de nouveau soumises à la domination bénie de Celui à qui elles appartiennent. Le Méchant, l'usurpateur n'aura plus de place dans le ciel, et n'y exercera plus une autorité désastreuse sur un monde ruiné; mais l'Eternel transmettra de Sion le sceptre de sa force; il régnera depuis le fleuve jusques aux bouts de la terre, et la terre sera remplie de la justice comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. Alors toutes choses seront rétablies dans leur ordre normal, et le Seigneur les possédera et les bénira. «Et il arrivera en ces temps-là, que je répondrai, dit l'Eternel, que je répondrai aux cieux et les cieux répondront à la terre; et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile, et eux répondront à Jisréhel» (Osée 2:

21, 22). Une glorieuse chaîne de bénédictions unira ensemble le Seigneur, dans le saint des saints, et l'Eglise dans la gloire, avec le reste de sa création; et là, sans rien qui puisse empêcher ou interrompre notre heureuse et sainte communion avec Jésus, vous et moi et tous les bien-aimés, transformés à sa glorieuse ressemblance, nous nous abreuverons de la plénitude de sa joie, éternellement. N'ajouterai-je donc pas: «Ainsi, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur»? (1 Corinthiens 15: 58). Prenez votre croix chaque jour, ayant bon courage; et confessez avec douceur le nom de Jésus, car «la lamentation peut loger chez nous le soir, mais le chant de triomphe y est le matin» (Psaumes 30: 5).



## «Prenez garde à moi et faites comme je ferai»

---

ME 1872 page 170 - Juges 7: 17

Plus j'avance dans le sentier nouveau, dans lequel je suis appelé à marcher comme possédant la vie en Christ, plus il faut que je comprenne que Christ ne m'a pas seulement communiqué la vie, mais aussi que chaque pas de cette nouvelle existence reste inconnu pour moi, à moins que lui-même ne m'y fasse marcher, en me donnant de l'y voir lui-même. Il a porté le jugement qui pesait sur moi à cause de mon péché, et, ayant fait ainsi, selon la volonté de son Père, il me fait participer de sa vie, d'une vie entièrement nouvelle pour moi, mais qui cependant, maintenant, par grâce, est *ma* vie. En dehors de lui, je n'ai aucune connaissance de la position et de la puissance dans lesquelles cette vie m'introduira. Il faut que j'apprenne et que je reçoive *tout* de lui qui est mon Chef (ou Tête), en même temps que ma vie. Dès que je le perds de vue, je ne sais plus où tourner mes pas, car la vie dont je vis n'est pas une vie à part de lui; mais c'est lui qui est ma vie. C'est pourquoi j'ai toujours besoin de le voir, lui, un homme, dans la puissance de sa propre vie; et en voyant sa position et sa puissance, je discerne immédiatement la position et la puissance qui par lui sont devenues ma part. Dès que mes yeux ne sont pas fixés sur lui, je perds de vue l'homme Christ Jésus dans la puissance de la vie, et le témoin de sa puissance, et qui de plus est mon «Chef» (Colossiens 2: 19). Je n'ai pas une place indépendante. Dès que je perds le sentiment de ma relation avec Christ, j'ai perdu tout aussitôt mon Chef pour ce qui est de la puissance et de la position de la vie. J'ai sans doute toujours les capacités et les instincts de la vie, parce que je suis né de nouveau et que je possède la nouvelle nature; mais si je ne peux pas voir Christ dans chaque position ou puissance où je puis même désirer de me trouver, je ne peux atteindre à cette position et à cette puissance. Il faut d'abord que je le voie là, lui; car il est mon Chef, pour ce qui est de la puissance, en même temps qu'il est l'assurance pour mon coeur du droit que j'ai d'occuper une pareille place et d'en jouir. Il est «le commencement de la création de Dieu»; et ce n'est que lorsque je le vois Chef de cette nouvelle race, «premier-né entre plusieurs frères», que je suis capable de recevoir un sentiment clair de ce que je suis par lui. Comme Gédéon disait à ses compagnons: «Prenez garde à moi, et faites comme je ferai», et puis: «vous ferez comme je ferai», il en est pour nous aussi quant à Christ. Nous ne savons rien, ni ne pouvons rien faire, si ce n'est, lorsque nos yeux sont fixés sur lui: quand il a mis ses propres brebis dehors, il va devant elles; c'est là *sa* manière de faire. Je le vois devant moi, et en le voyant, j'ai conscience que de lui, mon Chef, qui est là, découle la vie; le Saint Esprit m'unit à lui comme à mon Chef, et les jointures et les liens alimentant et unissant le corps, je crois d'un accroissement de Dieu. Quelque but que je poursuive, je craindrai ou je serai dans l'incertitude toujours, jusqu'à ce que je le voie devant moi; mais dès que je le vois, j'acquies le sentiment et aussi la puissance pour réaliser que je suis rendu capable et que j'ai un titre à m'y trouver aussi.

Nous sommes généralement beaucoup plus occupés à atteindre certains résultats qu'occupés du moyen de les atteindre. Nous pensons beaucoup plus à nous-mêmes qu'à Christ comme Chef et comme source de toute bénédiction. Si moi, autrefois un pauvre prodigue perdu, je désire connaître la mesure de mon acceptation devant Dieu, Christ seul en est la mesure pour moi. C'est seulement lorsque j'ai appris ce qu'il est pour Dieu, dans la gloire, que je peux, en un degré quelconque, estimer justement ma propre acceptation. Est-ce que mon péché a été chargé sur lui? La gloire du Père n'a-t-elle pas ressuscité d'entre les morts et placé Jésus là où il est? Comme lui qui a porté mon péché, en a porté le jugement, moi je suis rendu agréable, comme lui est agréé. Tous les efforts que vous ferez pour vous rendre vous-même acceptables devant Dieu, seront toujours imparfaits et vous laisseront dans l'incertitude; mais cherchez à comprendre l'acceptation de Christ, et votre coeur s'élargira pour toute la plénitude et les richesses de bénédiction de votre propre acceptation. Si nous devons tenir ferme notre «confession» (Hébreux 4: 14), comme des hommes célestes, nous ne le ferons jamais qu'en sachant que lui a traversé les cieux: nous ne les avons pas jusqu'ici traversés nous-mêmes, mais dans la foi nous jouissons des réalités du ciel, quand nous l'y voyons lui, après qu'il a tout surmonté. Il n'est pas seulement semblable à Caleb, exhortant à monter et à posséder; mais du haut de sa gloire il assure mon âme de *Sa* victoire et de la mienne en lui.

Il en est de même pour toute chose. Si je veux savoir ce qu'est l'état de l'âme séparée du corps ou réaliser cet état, il faut que par la foi, je le suive dans le paradis comme le fit le brigand en réalité; et en le voyant là, le Fils de l'homme dans la gloire, je comprends ce que je cherchais, et comme un homme en Christ, comme l'apôtre, j'abreuve mon âme des indicibles béatitudes du paradis. Si je veux connaître la résurrection, il faut encore que je le voie lui-même ressuscité, pour que, le voyant ainsi, je comprenne la résurrection ou je la réalise comme y ayant place moi-même. Si encore, je désire courir avec patience la course qui m'est proposée, il faut que je «fixe les yeux sur Jésus, le Chef et le consommateur de la foi». Quand le Saint Esprit aussi a voulu remplir de la gloire l'âme d'Etienne, il lui montre Jésus dans les cieux ouverts, à la droite de Dieu. Il en est de même chaque fois que l'âme saisit quelque trait de la personne de Jésus; à proportion que je le vois, les difficultés s'évanouissent parce que je sais qu'il est mon Seigneur et ma vie, le sentiment de mon union et de mon identification avec lui me transportent par dessus tous les obstacles quels qu'ils soient; les obstacles disparaissent, parce que mon oeil est occupé de lui et que Lui les domine tous.

Puissions-nous connaître davantage, par l'Esprit, la place et la puissance du Seigneur à l'égard de chaque difficulté, de chaque épreuve et de chaque événement ici-bas, et le chercher et le contempler si soigneusement et si constamment quand nous sommes dans l'angoisse de quelque manière que ce soit, que nous le voyions là où il est, et que nous soyons assurés que, dans la proportion où nous le voyons, notre propre délivrance en lui se réalisera.

## Fragments d'une correspondance

---

ME 1872 page 174

1. — Quant à la *justification*, remarquez ces deux choses qui s'y réunissent: premièrement que le sang nous a lavés de nos péchés, et c'est peut-être, à proprement parler, la justification; et ensuite, de fait, que nous sommes acceptés dans le Bien-aimé. Si quelqu'un «fait ou pratique la justice», il est juste comme Jésus Christ est juste, car «faire la justice» c'est ce qui découle de la vie de Christ en nous; mais par cette vie nous sommes unis à Christ et nous jouissons de sa justice devant Dieu, rendus agréables dans le Bien-aimé. La résurrection est le pivot de tout cela, car elle est la preuve de l'expiation, et introduit Christ selon la puissance de cette vie éternelle (à laquelle nous participons) dans la présence de Dieu. C'est autour de la personne de Christ, envisagé comme ressuscité, que roulent toutes les vérités qui se trouvent dans la Parole. L'union de l'Eglise à Lui en est le complément. La résurrection laisse tout ce qui pouvait nous condamner derrière elle dans le tombeau, et introduit le Seigneur dans ce nouveau monde dont il est la perfection, le Chef et la gloire. Or nous sommes unis à Lui.

---

2. — Je n'aime pas précisément l'expression que: «Christ a obtenu de Dieu la justification», parce qu'elle présente Dieu comme «involontaire» et oppose même à la chose, tandis que c'étaient la volonté et le coeur de Dieu, qui nous ont préparé le sacrifice et tout. Il est vrai que la justice de Dieu exigeait l'expiation et le sacrifice de Christ; toutefois c'était Lui de qui l'amour a pourvu à nos besoins à cet égard. Aussi est-il «Celui qui justifie» (Romains 8: 23; comparez Zacharie 3). L'épître aux Hébreux parle plutôt de notre acceptation sous la forme de notre présentation à Lui, de la sanctification dans le sens extérieur: «Afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang» (Hébreux 13: 12). Aussi les a-t-il «perfectionnés», ou «rendus parfaits» (Hébreux 10: 14). Ils peuvent se tenir dans sa présence, — comme étant à Lui, — selon la perfection du sanctuaire, sans reproche, sans tache. «Justification» est une idée de tribunal, pour ainsi dire, de juge. L'épître aux Hébreux parle du sanctuaire et de nous présenter là. Le fond de la vérité est toujours le même; c'est seulement que nous pouvons l'envisager de plusieurs manières, et chacune des épîtres nous donne plus de lumière sur la perfection de l'oeuvre de Christ et sur les effets dont nous jouissons. — 1 Pierre 1: 19, parle plutôt de rachat, dans le sens d'être, par rançon, tiré des mains de l'ennemi.

L'obéissance de Christ pendant sa vie tendait à la perfection du sacrifice; elle n'était pas expiatoire, mais parfaitement agréable. C'était «à l'agrément» de sa personne, comme nécessaire à son oeuvre, mais pas expiatoire. Il serait resté seul si le grain de froment n'était pas tombé en terre; mais son obéissance tout entière l'a rendu, comme elle a été, parfaitement agréable à Dieu (voyez Philippiens 2).

Sous la forme de la justification, c'est l'épître aux Romains qui traite le plus formellement le sujet de notre acceptation devant Dieu; et ce que j'ai voulu dire quant à l'expression «Christ a obtenu notre justification», se comprendra facilement si on remarque la manière dont cette épître s'exprime (3: 24): «ayant été justifiés gratuitement par sa grâce par la rédemption qui est dans le Christ Jésus». Vous voyez de quelle manière la justification est présentée, comme découlant de la gratuité de Dieu, et il est important de la bien saisir, pour l'état de l'âme et pour que la grâce soit clairement comprise.

---

3. — Bien saisir la place de la *loi* est une chose difficile, parce qu'il faut être pleinement conduit par le Saint Esprit, pour ne pas être soi-même plus ou moins sous la loi, quant à nos sentiments du moins. Il faut avoir bien saisi la puissance de l'oeuvre et de la résurrection de Jésus, — ou on serait sans loi, si on n'était pas sous la loi. Nous ne sommes en aucune manière sous la loi. La grâce ne reconnaît aucune participation de la loi à nos coeurs; mais comment cela, si nous reconnaissons la loi comme bonne? Parce que Christ l'a épuisée dans sa mort. Il était sous la loi jusqu'à sa mort et dans sa mort, mais évidemment il n'est plus sous la loi maintenant. Il faut employer la loi pour juger ceux qui ont été sous la loi; mais nous sommes unis à Lui. Aussi il est le Chef de la nouvelle famille seulement comme ressuscité d'entre les morts, comme Adam n'était chef de l'ancienne famille qu'après sa chute. Christ place les siens dans sa propre position, c'est-à-dire comme ressuscité; ils commencent avec Christ là. Ils reconnaissent bien la force de la loi, mais en ceci, qu'elle a mis à mort Jésus là où elle a perdu toute sa puissance et sa domination sur l'âme. Nous sommes à un autre, à Celui qui est ressuscité d'entre les morts (Romains 7: 4).

Nous pouvons user de la loi, s'il en est besoin, contre les injustes (voyez 1 Timothée 1: 8-11), parce qu'ayant la nature divine, nous pouvons manier la loi, car elle ne peut pas faire cette plaie mortelle à la nature divine d'où elle est sortie. Nous pouvons montrer où l'homme en est, s'il est sous la loi, pour en faire ressortir la perfection de la rédemption; et c'est ce que l'apôtre fait, dans les Romains et dans les Galates, pour faire comprendre que nous ne sommes plus sous la loi, parce que nous sommes morts avec Christ. Par la loi, nous sommes morts à la loi; nous sommes crucifiés avec Christ (Galates 2: 19-21). Un gentil n'était jamais vraiment sous la loi: il prend Christ à un point où il en avait fini avec la loi; mais ayant reçu l'Esprit de Christ, il comprend tout ce qui en est, dans ce qui a précédé dans l'histoire du Messie.

La plupart des chrétiens ont fait du christianisme une loi, et se sont placés sous la loi. Il faut qu'ils sortent de là pour la paix de leur âme, mais la discussion de ce que c'est que la loi pour eux est très importante et très opportune à cause de cela. Au reste, le coeur humain se place si naturellement sous la loi, qu'être bien éclairé sur ce point est très important pour chacun. La loi, souvenons-nous en toujours, ne nous révèle rien de Dieu, sauf que la loi implique un juge: elle donne la mesure de notre responsabilité. «Tu aimeras l'Eternel ton Dieu... et ton prochain...», voilà la loi! On peut dire que l'Evangile donne de nouveaux motifs pour que nous accomplissions la loi, mais ces motifs se puisent dans un

fait qui donne à Christ tout le droit sur nos coeurs auquel la loi pouvait prétendre, et met un terme à la puissance de celle-ci par la mort, car nous sommes morts et ressuscités avec Christ. Nous ferons ou éviterons bien des choses qui se trouvent dans la loi, et le sommaire qui nous en a été donné, reste le principe ou le fruit de la vie de Christ en nous: il est accompli en tout ce qui découle de cette vie, mais nous ne sommes nullement sous la loi, car nous sommes un avec Christ, et Christ n'est pas sous la loi (voyez Galates 5).

La loi ne condamne pas seulement la conduite, mais les hommes: elle ne dit pas seulement: Maudite est toute chose..., mais: «Maudit est quiconque ne persévère pas...» ([Galates 3: 10](#)). Ainsi on doit être sous la malédiction, si on est sous la loi. Mais c'est parce que nous ne sommes *pas* sous la loi, que nous pouvons employer la loi s'il en est besoin. Les Juifs ont voulu employer la loi contre la femme adultère, mais ils étaient sous la loi dans la chair: la loi leur a percé le coeur jusqu'à la mort et à la condamnation. Christ s'est servi de la loi, ou du moins lui a laissé son efficace, parce que, quoique né sous la loi, elle ne pouvait pas l'atteindre pour la condamnation, la vie de Dieu en lui étant parfaite. Unis à lui dans la résurrection, nous pouvons nous servir de la loi parce que nous sommes en dehors de son atteinte par la mort et la résurrection de Christ, jouissant de sa vie dans nos âmes. C'est, pourquoi, on est toujours plus ou moins sous la loi jusqu'à ce qu'on ait compris la résurrection de Christ, et toutes les fois que la chair obscurcit la puissance de notre rédemption. J'espère que vous pourrez comprendre ces quelques remarques.

---

4. — Il y a dans l'épître aux Philippiens, un autre trait d'un grand intérêt: savoir, la désolation et l'expérience personnelle de l'apôtre. Il envisage l'Eglise comme privée de ses soins, et lui-même comme opprimé, pour le moment, par la puissance de Satan. Ainsi, il entre d'une manière très touchante et très puissante dans tout ce qui concerne le combat de l'Eglise, et dans tout ce qui est important pour elle, dans le temps de son délaissement, les grâces qui l'empêcheront de tomber dans les misères qui surgissaient de l'absence de l'apôtre. De là, la grande utilité de l'épître pour le temps actuel. On commençait à prêcher Christ dans un esprit de dispute, à ne pas être d'un même sentiment, à murmurer. L'apôtre montre ce qui, des richesses et des grâces de Christ, est particulièrement nécessaire pour un tel état de choses, état, hélas! bien mûri depuis lors. Mais pourquoi dirais-je hélas? — car tout cela tournera à salut, et fait voir que la venue de Jésus est plus proche.

5. — L'établissement de la verge d'Aaron, sacrificateur en grâce, tout en étant d'autorité, après tous les murmures de l'assemblée; son emploi, quoique de la part de Moïse; son manque d'emploi, lors des nouvelles plaintes de l'assemblée; tout cela m'a singulièrement instruit, dans la lecture des Nombres. En même temps, lorsque Dieu avait jugé et discipliné le peuple, la manière dont tout de suite, Il parle (chapitre 15) de toutes ses promesses, et de la terre comme la leur, qu'Il leur avait donnée, m'a beaucoup touché. Sa promesse et ses pensées pour son peuple sont aussi fermes que si rien n'était arrivé. La responsabilité et la nourriture des sacrificateurs comme tels, et de leurs familles comme familles, et la différence, m'a aussi bien édifié.

---

6. — Ce qui m'a frappé dernièrement dans les Philippiens, c'est la manière dont l'apôtre a toujours sa mort devant les yeux, et que les épreuves qu'il avait essuyées, avaient fait comme bonne discipline, que Christ lui était tout, lui-même rien et néant. Et quelle paix cela donne! Il ne sait pas s'il doit être condamné. *Pour lui-même*, les dispositions des magistrats n'entrent pas dans sa pensée; pour lui-même, il ne sait pas choisir; mais c'est bon pour l'église, donc c'est décidé. Il juge son procès sur la seule considération que telle décision sera pour le bien de l'église; ainsi Christ la fera prononcer telle. Est-ce ainsi que nous nous fions à Lui, cher frère? hélas non; au moins trop souvent nous ne sommes pas assez *dépouillés de nous-mêmes*; nous ne pouvons pas dire: «*J'ai appris*», avec l'apôtre. C'est ce qu'il faut apprendre. Eh bien, c'est la vie de cet homme si fidèle, si dévoué et si doué de Dieu, l'apôtre Paul, ainsi instruit et discipliné, et le calme parfait dont il jouit à la suite de cette discipline qui m'a été en édification dernièrement en lisant cette épître.

---

7. — Il est remarquable que personne dans le Nouveau Testament ne parle de la justice par la foi, si ce n'est Paul. J'ai rencontré beaucoup d'âmes qui comprennent le pardon, mais qui ne savent rien de la justice de Dieu; et j'ai trouvé souvent que la présentation du jour du jugement est bonne pour elles comme pierre de touche, pour voir si elles sont vraiment sur le pied de la justice divine dans leurs relations avec notre Dieu bon et fidèle.

8. — Ce qui m'a frappé particulièrement dans l'épître aux Philippiens, ces derniers temps, c'est que l'apôtre se place tellement dans la vie de Christ qu'il n'exprime aucune conscience de l'existence de la chair. Il avait une écharde dans la chair, de sorte qu'il ne s'agit pas de la doctrine, mais la chair n'agit pas: ce qui paraît un succès de Satan tournera au salut de Paul; Christ sera glorifié dans son corps soit par la vie, soit par la mort, comme il l'a toujours été; — pour lui, vivre c'est Christ, rien d'autre; mourir, c'est un gain, car il jouira de Christ sans entrave. Il décide son propre procès sans avoir égard à lui-même, car il ne sait que choisir, mais, pour l'église, ce sera bien qu'il reste; donc il restera. Il n'est en souci de rien. Il sait ce que c'est que cette paix de Dieu qui surpasse toute intelligence (lui à qui on allait faire son procès devant Néron). Il sait comment être abaissé, comment être dans l'abondance. Il peut *tout* par Christ qui le fortifie. Il est, par ce qui appartient à la vie de Christ, au-dessus de tout. Il n'a pas, sans doute, atteint le but, savoir la résurrection d'entre les morts, mais il ne fait qu'une chose, — l'activité de la vie de Christ ne laisse aucune place pour autre chose. Plus vous examinez l'épître, plus vous trouvez que pendant la vie dans laquelle il n'a pas atteint le but, l'apôtre ne connaît autre chose que, «*vivre c'est Christ*».

9. — Quant à l'épître aux Philippiens (en la lisant vous pourrez en juger), la vie chrétienne ne reconnaît rien que le fruit de la résurrection, parce qu'on doit marcher selon l'Esprit et jamais selon la chair. Dieu est fidèle pour ne pas permettre que nous soyons tentés au delà de notre force. Le chrétien est censé marcher toujours selon l'Esprit, se tenir

pour mort au péché, et vivant pour Dieu. Ensuite, il y a: «ma grâce te suffit, ma force s'accomplit dans l'infirmité». Si l'on prétend à l'absence de la chair, ou qu'on ne veuille pas tenir compte de la présence de la chair; ou si l'on prétend ne pas avoir à se juger intérieurement, on se trompe, et lors même qu'on est sincère, il reste une masse de choses subtiles, non jugées, et l'état général de l'âme est au dessous du véritable effet de la lumière de Dieu. Mais il y a la force de Dieu avec nous, pour nous faire marcher dans sa communion.

---

10. — Je ne pense pas que dans Jean 21: 18, le Seigneur parle d'une mauvaise volonté. Pierre avait «voulu» c'est-à-dire voulu par sa propre volonté accompagner le Seigneur: il a dû apprendre son impuissance, — parce qu'il y avait chez lui de la volonté, de la force de l'homme. Mais à la fin de sa vie, le Seigneur le lui annonce, il n'en serait pas ainsi: un autre le ceindrait, et il irait où il ne voudrait *pas*; non pas comme s'il s'agissait d'une mauvaise volonté mais ce ne serait pas sa volonté qui le ceindrait ou le ferait mourir. Pierre a pu, sans doute, en bénir Dieu; mais il ne cherchait pas à souffrir. Je suis d'autant plus convaincu que c'est là le sens des paroles du Seigneur, que Jean ajoute: «Il disait cela, signifiant par quelle mort il glorifierait Dieu». Ce que Pierre a dû apprendre dans ce moment, et ce que le Seigneur enseignait, c'était que la volonté de l'homme ne pouvait rien dans le chemin de la vie à travers la mort; — et c'est le seul chemin de vie.

---

De novembre 1855

11. — J'ai été assez frappé de l'effet du tribunal de Christ sur Paul. Il en voit toute la terreur; mais le seul effet qui soit produit par là chez lui, c'est de l'engager à persuader les autres. Le Christ devant lequel il comparaitrait était sa justice, et jugeait selon cette justice; ainsi il n'y avait pas de question possible: ce qui jugeait et ce qui était devant le jugement s'identifiait; c'était un côté de la vérité de la nature de Dieu; l'autre côté, c'est l'amour. Or c'est celui-ci seul qui, par conséquent, entre en activité: il persuade les autres, à cause de cette terreur du tribunal. Je sais peu de passages qui démontrent avec plus de force quelle est la puissance de l'Évangile, et la perfection de la justification. Mais il y a une opération précieuse de ce tribunal: l'apôtre réalisait la comparution devant lui: à l'avenir il ne craignait pas d'être manifesté il était de fait manifesté à Dieu. La conscience, purifiée parfaitement relativement à Dieu, prenait tout son empire, et en se tenant dans la présence de Dieu, tout ce qui n'était pas de fait selon cette présence était manifesté dans la lumière de Dieu. Cela était nécessaire; et par la grâce, Paul avait la lumière de Dieu pour montrer, — pour avoir la conscience, — qu'il n'y avait rien qui fût tel. Il est bien important d'être là: bien des choses se jugent ainsi qui souvent ne se jugent pas dans une vie chrétienne assez régulière; et lorsque la conscience est devant Dieu et nette, l'amour est libre. On sait aussi ainsi ce que c'est que de porter toujours dans son corps la mort du Seigneur Jésus afin que la vie

de Jésus se manifeste dans nos corps mortels, ou plutôt, en marchant ainsi, on est à même d'être, — on est pleinement, — dans sa présence.

---

12 — Entre autres choses, j'ai été frappé aussi de la différence qu'il y a entre Genèse 15 et 17. Il me semble bien que le désintéressement d'Abraham à la fin du chapitre 14 a été la raison pour laquelle Dieu, en grâce, lui a dit: «Je suis ton bouclier et ta grande récompense». De prime abord, il semblerait qu'Abraham n'aurait eu qu'à se réjouir d'une joie ineffable en pensant que Dieu Lui-même était sa récompense; mais il dit: «Que me donneras-tu?» Dieu condescend, en grâce, à un vrai besoin fondé sur une promesse. Mais il y avait un élément qui imprime son caractère sur cette grâce: «Je suis *ton* bouclier et *ta* grande récompense», la bénédiction ne dépasse pas les besoins ou les privilèges personnels d'Abraham. Tout naturellement, son cœur y entre, et c'est le développement du besoin du cœur selon son propre état. C'est une immense grâce, mais une grâce qui, dans un certain sens, se mesure par les besoins de la créature. Au chapitre 17, Dieu dit: «Je suis le Dieu Tout Puissant». Il ne dit pas: «Je suis *ton*...». C'est ce qu'il est en lui-même. — «Marche devant ma face et soit parfait» — intègre. Abram se prosterne, et Dieu parle avec Abraham. Il lui promet le fils, et ensuite lui révèle, comme à un ami, ce qu'Il va faire. Alors Abraham, au lieu de demander pour lui-même, intercède pour les autres, aussi on peut remarquer que le chapitre 15, ne dépasse pas les promesses juives, comme affaire de promesse, tandis qu'au 17, Abraham est père de plusieurs nations. C'est la différence entre la bonté de Dieu qui se lie, en grâce, à nous et à nos besoins, et la communion avec Dieu Lui-même.

---

Du 14 août 1858

13. — L'épître aux Philippiens ne suppose pas l'existence de la chair (dans le sens pratique, c'est-à-dire de combat avec elle): vivre c'est Christ, — rien d'autre. Paul peut tout par Christ qui le fortifie. Il n'a jamais eu honte, n'en aura jamais de lui-même, comme chrétien; mais Christ sera toujours comme par le passé glorifié dans son corps. Voilà la vie normale du chrétien, la chair est tenue pour morte, elle ne l'embarrasse pas, — comme ailleurs: «Portant toujours, partout, dans le corps, la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus soit manifestée dans notre corps mortel» (2 Corinthiens 5: 10). La supériorité de la vie chrétienne, comme n'étant pas atteinte par le mal ou par l'ennemi, est très frappante, et a produit une assez forte impression sur moi, et m'a réjoui. Je savais bien qu'un chrétien devrait marcher ainsi; mais en voici un qui l'a fait, et qui sait ce que c'est que cette vie. C'est encourageant, quelque soit le moyen par lequel la chose s'accomplit; il faut un messenger de Satan peut-être, ou autre chose, mais tel est le résultat! On est associé, à travers tout, avec Christ, qui peut tout, et fait tout, et Il est en nous; en sorte que c'est plus intime qu'aucune circonstance quelconque. Quelle force et quelle bénédiction de vie cela donne, en soi, car on jouit de Christ; — pour les difficultés, car on se fie à Lui, et on se réjouit quand



même au milieu des soucis, car cette vie qui a Christ pour son objet, nous délivre de ceux-ci, et dans les vraies épreuves, la paix de Dieu garde le coeur.

## Philippiens 3

---

ME 1872 page 181

Il est important de comprendre le caractère particulier de cette épître. Elle nous présente la marche d'un homme céleste ici-bas à travers le monde; elle nous dit quels devraient être le caractère et la marche d'un homme qui n'est pas de ce monde et qui est en esprit dans le ciel, bien que, quant à son corps, il soit encore sur la terre? Dans l'épître aux Romains, chapitre 8 nous voyons la *position* de l'homme nouveau, le fondement sur lequel il est établi; ici nous apprenons quelle est la marche qui convient à un tel homme.

La parole de Dieu — et cela est d'un grand prix pour nous — nous fait non seulement connaître comment un homme *doit* marcher, mais elle nous montre cette marche réalisée en Paul pratiquement dans toute son histoire; elle nous montre un homme qui traverse le monde, en étant supérieur à tout ce qui s'y trouve.

Nous sommes, ici-bas, environnés de toutes sortes d'obstacles, il n'y a rien autour de nous qui puisse profiter à l'homme nouveau; — tout, au contraire, sert notre vieil homme, et trouve de l'écho dans notre vieille nature. Il importe donc que nous connaissions la puissance par laquelle nous pouvons marcher au milieu d'un tel monde en étant supérieurs à tout ce qui nous entoure. Tout devant nos pas est fait pour nous détourner ou nous arrêter, et il n'y a rien qui réponde aux besoins de nos âmes; mais si je suis un homme céleste, c'est du ciel que je suis soutenu; le ciel doit être mon point de départ. Vous tenez-vous pour un homme céleste? «Tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes», et «tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière» (1 Corinthiens 15: 48). Si j'appartiens à Christ, je suis céleste. La question de savoir si je manifeste ce caractère est une autre chose. Mais si nous avons pour point de départ le fait que nous sommes célestes, il faut que nous laissons le monde derrière nous. Les chrétiens sont si attachés à ce misérable monde! Ils aiment à se placer dans la même position que les saints de l'Ancien Testament, afin de jouir du monde à leur gré. Les saints de l'Ancien Testament *vivaient* sur la terre et comptaient sur les ressources de la terre; mais Christ a été ici-bas, et il a été rejeté de la terre et est allé au Ciel; tout, ainsi, est changé désormais. Puisse la conscience de chacun de nous en être profondément pénétrée. Celui auquel nous devons tout a été rejeté de ce monde: comment donc, nous qui lui devons tout, trouverions-nous notre repos, nos plaisirs, nos intérêts dans un lieu d'où Il a été rejeté, là où Lui, le Fils de Dieu a été mis à mort! Tout lui appartenait, mais on lui a refusé sa place ici-bas: les hommes ont préféré un meurtrier au Fils de Dieu. Ils lui ont donné une crèche à sa naissance, une croix entre deux brigands à sa mort.

Le chapitre 7, du livre des Actes nous présente l'inauguration du christianisme: Etienne, par le Saint Esprit, regarde fixement *en haut*, non plus en bas sur la terre. Le Saint Esprit dirige toujours le regard *en haut* vers le ciel. Etienne voit la gloire de Dieu, et Jésus à

la droite de Dieu: son chez lui est là où est son Sauveur. Il voit Jésus dans les cieux ouverts, Jésus à qui il est uni. Ici, dans l'épître aux Philippiens, nous voyons l'effet produit par le fait que le regard est arrêté sur Christ. Ce n'est pas simplement que Paul eût trouvé le pardon, et la paix de la conscience; mais, du moment qu'il avait vu Jésus dans la gloire, il avait été délivré de *toutes choses* ici-bas. Il est la contrepartie du brigand sur la croix (Luc 23: 40-43). On peut penser en effet que, pour un homme condamné à mort pour ses crimes, c'était un bienheureux changement de s'en aller dans le paradis; et nous ne savons pas quel homme il aurait été, s'il eût continué à vivre dans ce monde. En Paul, au contraire, nous voyons un homme qui possédait tout ce qui pouvait faire contraste avec le brigand: il avait tout ce qu'on peut désirer ici-bas pour le retenir dans le monde, mais il estima tout cela «comme une perte». Nul autre que lui n'aurait pu produire autant de titres à se glorifier dans la chair; il possédait tous les privilèges de la naissance; il était personnellement religieux; il était le plus strict observateur de la tradition de ses pères; il haïssait Jésus glorifié et était un persécuteur acharné de ses saints sur la terre. Mais tout ce que l'homme dans la chair tenait pour un bien, il l'estima comme une perte à *cause de Christ*. Qu'est-ce qui a opéré ce changement radical? La méchanceté de Saul dépassait celle de tout autre. Il avait voulu contraindre ceux qui aimaient le plus Jésus à blasphémer son nom! Et maintenant, ce même homme déclare que ce Jésus est *tout* pour lui. Il a vu le Seigneur Jésus dans la gloire, il a entendu sa voix; et tout est changé pour lui désormais, et lui-même est changé à l'égard de toutes choses. Il ne reçoit pas seulement le salut, quelque grand que soit celui-ci, mais il reçoit la connaissance de la suprême excellence de Christ. Christ qui l'a rencontré sur le chemin et qui l'a appelé par son nom, lui le rebelle Saul, est au-dessus de tout pour lui; il l'a vu dans la gloire et Christ bannit tout autre objet de son cœur. Tout est éclipsé par Christ, qu'il a eu le privilège de voir ressuscité d'entre les morts et glorifié. Il le voit vivant, Lui qui a porté et ôté le péché; il le voit, reconnaissant, comme étant un avec Lui, les saints que lui; Saul persécutait; il est aveuglé par cette vue. D'autres âmes ont appris aussi comment la vue de Christ glorifié ôte du cœur tout ce à quoi elles tenaient autrefois, et le monde qui nous entoure leur est apparu comme des ténèbres, pauvre et vain, comparé à Christ.

Paul dit: «Je regarde toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes choses; et je les estime comme des ordures, etc». Il ne dit pas seulement: «j'ai estimé»; mais «je regarde,... j'estime». Cette parole retentit de sa prison à Rome, à l'heure de l'épreuve et de la souffrance; la mort le regardait en face, mais la gloire et la beauté de Christ étaient aussi présentes que jamais à son âme: «J'estime toutes choses comme des ordures...!»

Il est très important pour les chrétiens de retenir jusqu'au bout ce qu'ils ont eu au commencement de leur course (comparez Hébreux 3: 6, 14; Colossiens 1: 23; 1 Jean 2: 24; 2 Pierre 1: 12; etc.). Avez-vous commencé avec la conscience que Christ vous vaut mieux que tout? — Alors, retenez-le ferme!

Paul vise à l'état de résurrection, afin de passer de l'état dans lequel il était en rapport avec le premier Adam à la résurrection d'entre les morts. «Si en quelque manière que ce soit, dit-il, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts», non pas comme s'il y avait quelque doute dans son esprit, mais comme disant: je consens à passer par n'importe quoi: mort, vie, souffrances quelles qu'elles soient, afin que, par la puissance de Dieu, je parvienne à la résurrection d'entre les morts. C'est quelque chose de merveilleux quand l'âme vient à saisir la suprême excellence de Christ, quand Christ devient l'objet absorbant, dominant du coeur, quand Lui *est tout*. Christ suffit pour remplir le coeur et en chasser tout le reste, pour nous rendre capables de traverser ce monde «comme n'ayant rien et toutefois possédant toutes choses». Lecteur, Christ vous suffit-il? Vous suffit-il à *tous* égards pour répondre à tous les désirs de votre coeur? Pouvez-vous dire: «*Je le POSSEDE*, et je suis riche au delà de toute expression» (comparez Actes des Apôtres 26: 29)? Dans ce cas, vous devez avoir tourné le dos au monde pour toujours.

Le plus grand bienfait que Dieu ait jamais octroyé à la création déchue, c'est que ceux qui lui appartiennent doivent mourir pour passer de leur condition mortelle en Adam, dans l'état de résurrection. Quel moment que celui auquel nous nous réveillerons, ayant tout laissé derrière nous pour jamais, même ce corps mortel, toute entrave étant ôtée pour jamais! L'apôtre avait son regard fixé là. Nous devrions anticiper ce bonheur *maintenant*. Le fait que nous ne l'avons pas encore atteint, nous tient dans l'humilité; mais le fait que c'est Christ qu'il s'agit de gagner, nous pousse en avant avec énergie. Pour plusieurs, le christianisme est une chose négative seulement. Si vous avez les yeux arrêtés sur Jésus, vous rejetterez tout ce qui n'est pas de Lui, et vous aurez *un seul et unique objet*, vous «courrez, regardant au but, etc». — Avez-vous cet objet? «Le prix de la céleste vocation» est-il devant les yeux de votre âme? Christ est-il celui que vous cherchez? Est-ce que l'ardent désir de votre coeur est de «le connaître, *Lui?*» Etes-vous content de *souffrir* afin de le connaître? — Je tourne ma face vers le Jourdain à cause de la magnificence du pays que j'aperçois au delà, avec ses coteaux de vignes, de grenadiers et d'oliviers. Ce n'est pas le Jourdain qu'il faut regarder, — *cela* décourage, — mais l'Arche qui a passé devant le peuple. «Je poursuis le but, cherchant à le saisir, et c'est pour cela aussi que j'ai été saisi par Christ». Quel bonheur de savoir que Christ m'a saisi pour un but! Je poursuis ce pourquoi j'ai été saisi. C'est une grande chose quand un homme peut dire: «Voilà le but que je poursuis». Si ce désir d'atteindre le but existe réellement, il y aura un déploiement énergique des forces de l'âme pour y parvenir. «L'âme du paresseux ne fait que souhaiter, et il n'a rien; mais l'âme des diligents sera engraisée» (Proverbes 13: 4). Notre capacité est d'avoir l'oeil simplement arrêté sur Christ. Si j'ai Christ, je peux dire: je n'ai besoin de rien. Vous pouvez rencontrer toute sorte de peines, de difficultés, — le Jourdain à traverser; mais si vos yeux sont tournés vers l'Arche, vous trouverez un chemin préparé pour vous, à travers le fleuve.

Le christianisme, c'est la puissance sur toutes choses; c'est être supérieur à tout. Si je suis chrétien, j'ai un objet dans la gloire qui forme mon âme sur la terre; en pensant à

«Christ *tel qu'il est*, nous marcherons comme Lui a marché; en ayant les yeux fixés sur lui, l'Esprit de Dieu nous transforme à son image (2 Corinthiens 3: 18).

Il est très important d'avoir un but clair et distinct devant soi; et on ne l'a jamais aussi longtemps que l'on est encore occupé de soi-même. Vous ne pouvez pas être occupé de Christ, tant que vous l'êtes de vous-même. Celui qui a fait de moi d'une manière si parfaite l'objet de ses soins, m'a affranchi, en sorte que je puis être occupé de Lui, faisant *une* chose comme Marie au chapitre 11 de l'évangile de Jean. Marie savait ce que c'était que d'avoir trouvé Jésus venant à elle, alors que tout ce qui l'entourait ici-bas s'était évanoui pour elle, et que nul autre que Lui n'aurait pu répondre à ses besoins et remplir son coeur; — et au chapitre 12, elle sympathise avec Lui: «Je me souviens que tu as été avec moi dans mon affliction; — j'ai été amenée à la liberté maintenant pour être avec toi dans ton affliction». «Il me fait reposer dans des parcs herbeux». Mais il faut que nous soyons satisfaits, premièrement, avant que de pouvoir nous «reposer dans les parcs herbeux». — Quelle scène que celle-là, où il n'y a pas un besoin, pas une nécessité, où rien n'interrompt ni n'ôte la jouissance, où chaque désir est satisfait par *Lui*, Lui-même remplissant tout de sa présence, non de ses faveurs ou de ses grâces seulement. Ceux qui ne désirent et m'attendent qu'une pluie de bénédiction descendant à eux sur la terre, seront toujours secs; ils ne sont pas montés encore jusqu'à la source de tout bien. Quand le Seigneur retient le cours de ses gratuités, vous vous écriez peut-être avec étonnement, pour douter de sa bonté et de ses soins pour vous? Si vous le connaissiez *Lui-même*, vous ne considéreriez jamais ses faveurs comme la mesure de ce qu'est son coeur pour vous. Plus vous connaîtrez le coeur de Christ, moins vous aurez besoin qu'il vous prouve ce qu'il est; vous n'aurez pas la pensée de mesurer son affection par des preuves connaissant son coeur et ce qu'il est en Lui-même, vous le bénirez pour chacune de ses faveurs, mais vous n'attendrez pas d'en recevoir pour être assurés de son amour.

Nous devrions nous appliquer à vivre en haut et à mourir en bas. Toute la scène de ce monde est une scène de désappointement et de mort. Ne cherchons pas sur la terre des biens, ou un nid pour nous y établir, parce que nous possédons toutes choses en Christ, en dehors de ce monde. Acceptons tout ce qui nous est dispensé ici-bas; les ténèbres et l'obscurité de la terre font ressortir d'autant mieux la gloire du ciel où Christ est vivant à la droite de Dieu. — Ce que Paul désire ici, c'est la participation aux souffrances de Christ «Oubliant les choses qui sont derrière», il oublie le chemin qu'il a fait, il oublie les choses qu'il a laissées, les peines qu'il a traversées. Plusieurs sont entravés dans leur course parce qu'ils étudient le chemin qu'ils font, tandis que l'apôtre oublie les choses qui sont derrière; — même les joies en Christ ne le retiennent pas; il poursuit sa course, «tendant avec effort aux choses qui sont devant...»; — il court, n'ayant qu'*un* objet devant les yeux.

Telle était la marche de l'apôtre; mais «plusieurs marchent, desquels je vous ai souvent dit et maintenant je le dis en pleurant, qu'ils sont ennemis de la croix du Christ..., lesquels ont leurs pensées aux choses de la terre» (versets 18, 19). Vos pensées sont-elles aux choses de la terre?

Une âme engagée dans les choses de ce monde, est ennemie de la croix de Christ. La croix est la fin du monde, moralement pour le chrétien, aussi bien que la fin de ses péchés. «Qu'il ne m'arrive pas, à moi, de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié et moi au monde» (Galates 6: 14). Si les choses présentes vous possèdent, vous êtes ennemis de la croix de Christ (comparez Jacques 4: 4; 1 Jean 2: 15-17). «Notre conversation est dans les cieux» (verset 20). Nous devrions être des étrangers sur la terre, attendant du ciel le Sauveur pour nous délivrer de ce présent siècle: il déploiera sa puissance dans ces corps, dans lesquels le péché, la mort et le jugement ont opéré. L'homme dans la gloire est, par le Saint Esprit, notre objet présentement, et ce que nous attendons, c'est qu'il vienne changer le corps de notre abaissement: ce tabernacle d'argile, ce vase de terre qu'un coup de vent renverse en un moment, qui tombe en une nuit, Lui le changera. La révélation de Jésus a tout changé en Esprit maintenant; et quand Il viendra, il posera sa main sur nos corps vils, et les rendra semblables à son corps glorieux.

En traversant ce monde, nous rencontrons partout la mort; mais la puissance magnifique de Christ répandra partout la vie. Il déploie sa puissance maintenant sur notre esprit; — il la déploiera plus tard sur notre corps.

Quelles sont aujourd'hui, dans ce moment, vos pensées? De quoi sont-elles le plus occupées?

Ce à quoi le coeur tient le plus, est aussi ce qui occupe le plus habituellement les pensées.

Que le Seigneur, par sa grâce et son Esprit, tourne nos yeux là où Il est Lui-même; — et que là où Il est, notre âme ait sa demeure actuellement! Quelle chose que d'avoir actuellement une habitation, là où tout est parfait et permanent! Il n'est pas une des choses que vous possédez dans le monde dont vous n'avez à faire la perte tôt où tard; — celle qui vous est la plus chère, que vous estimez le plus, est celle qui vous procurera le plus de chagrin, parce qu'elle doit mourir. Quelle est la chose la plus précieuse dans le monde? L'amour; — mais à la racine de l'amour se trouve l'épine la plus aiguë: tout est mortel, mortel, mortel, ici-bas; la mort est partout. Il n'y a qu'un lieu où la mort ne puisse pas entrer, un seul lieu où le coeur soit satisfait. *Tournez vos yeux en haut*, là où est Jésus; — là vous trouverez paix et repos, et vous pourrez regarder de face tout ce qui est ici-bas, et dire: je possède *toutes choses en Christ*; il m'a rempli; je n'ai besoin de rien d'autre. Le dessein de l'Esprit est de nous occuper ainsi de Christ, — «selon l'opération de cette puissance par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses».

## Le salut et l'Eglise

---

Darby J.N. - ME 1872 page 191

Aucun chrétien ne doute un instant que les pécheurs, dans tous les temps depuis la chute, ne soient sauvés de la même manière. Mais le salut n'est pas l'église, comme l'église n'est pas le salut. Si vous me demandez: «Faut-il *maintenant* appartenir à l'église de Dieu pour être sauvé?» je répondrais: «Sûrement», car si quelqu'un est sauvé, il appartient à l'église, parce que c'est là l'ordre voulu de Dieu; mais ce qui le sauve, c'est Christ, non l'église. C'est Christ aussi qui sauvait le Juif destiné, au salut; mais celui-ci appartenait à Israël, selon l'ordre établi de Dieu pour le temps d'alors, et non à l'église. *L'église juive*, dont on entend parler trop souvent, est une chose complètement étrangère à la Parole de Dieu. Ainsi pour autant qu'un homme était sauvé, il l'était en tous temps par Christ; mais ceci ne constituait pas l'assemblée.

Il y avait une nation juive, et à cette nation l'homme sauvé par la grâce appartenait comme Juif par droit de naissance, et était tenu d'adhérer, tandis qu'il ne l'est plus maintenant, parce que, dans l'église, il n'y a ni Juif, ni Grec (Galates 3: 28; Ephésiens 2: 14 et suivants; Colossiens 3: 11). Le Juif était Juif par sa naissance, et un Juif régulièrement associé quand il était circoncis. L'église, même dans sa profession extérieure, est basée sur la foi; elle n'est jamais composée de branches naturelles. Les Juifs étaient des branches naturelles. Ce n'était pas par la foi qu'ils occupaient leur place assignée de Dieu, comme Juifs. L'idée d'une église juive est donc une fausseté antiscrituraire. Christ s'est livré pour la nation juive, et non seulement pour cette nation, mais pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés (Jean 11: 51, 52). C'est là ce qui forme l'église. «L'église» ou «l'assemblée» est le rassemblement en un de «ceux qui devaient être sauvés» (Actes des Apôtres 2: 47), et cela n'a jamais existé dans le judaïsme. L'unité y était une unité nationale; rien de plus. Ils étaient un PEUPLE saint, par leur appel. Mais quand le christianisme fut fondé, le Seigneur ajoutait à l'église ceux qui devaient être sauvés. Il n'avait jamais fait cela auparavant. Ainsi Il constitua l'église: l'assemblée de Dieu dans le monde. Auparavant, si un Juif venait à croire, il n'était ajouté à rien; il était un Juif pieux, au lieu d'être un Juif impie, mais il appartenait à ce à quoi il avait appartenu avant de croire. Il n'y avait rien à quoi il pouvait être ajouté.

«Nous avons tous été baptisés d'un seul esprit pour être un même corps» (1 Corinthiens 12: 13). Mais l'écriture nous affirme positivement que le baptême du Saint Esprit a eu lieu après l'ascension de Christ, en un mot le jour de la Pentecôte (Actes des Apôtres 1: 4-8; 2: 33). L'idée de l'église soi-disant invisible n'est ni juste ni scripturaire. C'est une invention, particulière surtout à Saint Augustin, pour concilier l'effrayante iniquité de l'église professante avec la vérité et la piété nécessaires au vrai chrétien. «Une ville située sur une montagne ne peut être cachée». «Vous êtes la lumière du monde». Or quelle est

la valeur d'une lumière invisible, et d'une église sous le boisseau? Il n'y a point de communauté dans une église invisible. J'admets pleinement que l'église est devenue invisible, mais je l'admets comme fruit du péché de l'homme.

Tout ceci ne s'applique nullement au judaïsme. La nation, — les enfants de Jacob, — étaient le corps public visible, et voulu de Dieu ainsi. Les saints parmi eux ne furent jamais rassemblés autrement, tandis que dans le christianisme ils le furent. Christ se livra lui-même pour rassembler en un les enfants de Dieu qui étaient dispersés. S'ils avaient été auparavant rassemblés comme une église, — une assemblée, — comment le Seigneur pouvait-il rassembler ce qui était dispersé? Christ s'est livré pour rassembler en un les enfants de Dieu qui étaient dispersés. Ils étaient les enfants de Dieu, mais ils ne formaient pas une église, une assemblée. Ils étaient dispersés, et Christ vint pour introduire un nouvel état de choses. S'ils eussent été auparavant une église déjà rassemblée, comment Christ serait-il venu pour rassembler ce qui était dispersé? Si, comme on le prétend, le passage dont nous parlons veut dire que Christ devait sauver, en un corps, à la fin des temps, tous les rachetés, — ils n'ont alors jamais été dispersés. Non, il n'en est pas ainsi; mais la nation d'Israël est mise en contraste avec les enfants de Dieu dispersés, et Christ vint pour changer cet état de choses, pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés, c'est-à-dire pour fonder l'église ou l'assemblée. Voilà pourquoi Il dit: «Sur ce rocher», — (la confession qu'Il était le Fils du Dieu vivant), — «je bâtirai mon église» (Matthieu 16: 18). Aurait-il pu la bâtir auparavant, alors qu'on n'avait ni ne pouvait pas encore confesser Jésus comme le Fils du Dieu vivant? Christ et ses apôtres parlent tous de l'église et du rassemblement des enfants de Dieu comme d'une chose distincte et nouvellement introduite.

Tous les raisonnements qu'on avance pour soutenir l'idée d'une église juive, viennent de la judaïsation de la chrétienté ou de ce qu'on s'appuie sur l'idée tout à fait trompeuse que les hommes, étant sauvés de la même manière, forment, par cela même, une communauté visible et la *même* communauté. Mais pourquoi en serait-il ainsi? Pourquoi les hommes ne pourraient-ils pas être sauvés sans former une communauté? L'individualité est aussi importante que la communauté; — elle l'est même davantage dans les choses de Dieu. La conscience et la foi sont l'une et l'autre individuelles; l'adoption l'est également. Les Juifs étaient une communauté, non de personnes sauvées, mais une communauté nationale des fils de Jacob. L'église aussi est une communauté, mais d'une tout autre espèce, que ce soit profession ou réalité; elle existe sur le principe de la foi. — Le salut individuel ne suppose pas nécessairement l'existence d'une communauté; il peut aussi y avoir une communauté religieuse qui n'implique pas le salut. Telle était la nation juive. Toute la théorie, sur laquelle se base l'idée d'une église existant dans tous les âges et dans toutes les économies, est donc complètement fausse.

Les faits à l'appui de cette opinion manquent aussi totalement. Jusqu'aux temps du peuple juif, il n'avait existé aucune communauté de personnes faisant la même profession de foi. Abel offre son sacrifice par la foi, mais ni là, ni dans le temps d'Enoch, ni dans celui de Noé, il n'y a aucune communauté de gens qui professent une même croyance. L'idée



d'une communauté visible avant le déluge n'est qu'un rêve. Si je considère les siècles qui ont suivi, l'Écriture me montre Job seul, et aucune communauté visible quelconque; et d'Abraham, il est dit expressément: «J'ai appelé Abraham seul, et je l'ai béni» (Esaïe 51: 2), le point qui est mis en relief dans ce passage étant celui-ci qu'Abraham était seul et que le nombre n'était pas une condition de la bénédiction. Quand j'arrive à la première communauté religieuse, je trouve qu'elle est fondée sur un principe tout différent que celui d'une profession de foi. L'individu était membre de cette communauté par naissance, avant de pouvoir faire aucune profession de foi. Il en était par le fait même, et ne pouvait être autre chose; seulement ses parents étaient obligés de le circoncire le huitième jour. Le principe sur lequel est établie l'église visible est celui de la foi (Romains 11), tandis que le principe du judaïsme est le droit de naissance, de telle manière cependant que les droits souverains de Dieu n'en sont pas annulés.

Si l'Écriture est vraie, quoique le salut ait toujours été le même, l'église (ou la communauté ou l'unité du corps des croyants) n'a jamais existé jusqu'à la Pentecôte (Actes des Apôtres 2); Celui qui en est la Tête, l'Homme exalté, qui a accompli la rédemption, n'avait pas pris place non plus comme Tête du corps avant ce moment-là. Lorsqu'il eut été exalté, Dieu le donna comme Tête au-dessus de toutes choses à l'église qui est son corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous (Ephésiens 1: 20-23). Des deux (Juifs et Grecs) il a fait un seul homme nouveau pour être une habitation de Dieu par l'Esprit (Ephésiens 2: 14-22). Dieu habitait jadis au milieu d'Israël, dans le temple de Jérusalem. Par l'Esprit, il demeure maintenant dans une habitation formée, comme un homme nouveau, de Juifs et de gentils, par la foi. Ceci seul est l'église: un mystère qui, depuis le commencement du monde, avait été caché en Dieu, afin que *maintenant* la sagesse variée de Dieu fût donnée à connaître aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes, par l'église (Ephésiens 3). Les puissances célestes, en tout cas, ne pouvaient le voir (visible ou invisible). Le mystère avait été tenu secret (Romains 16: 25-27) depuis le commencement du monde, et n'avait été ni donné à connaître, ni révélé aux fils des hommes, auparavant. Jamais des hommes n'avaient été édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. L'église était un mystère caché dès les siècles et les générations; elle n'existait pas de fait. Elle fut fondée sur la rupture de la paroi mitoyenne, Dieu créant un *nouvel* homme. Le vieux système, au contraire, était fondé sur le strict maintien de la paroi de séparation entre Juif et gentil, et n'avait que le vieil homme. Si les paroles de l'Écriture ont quelque sens, l'église n'a existé que depuis la Pentecôte, lorsque Christ, exalté comme Tête sur toutes choses, à la droite de Dieu, eut envoyé le Saint Esprit pour rassembler les siens en un seul corps, sur le principe de la foi. Tous les hommes, je le répète, ont été sauvés par le même moyen; mais tous ne sont pas assemblés de même; or le mot *église* signifie *assemblée*.

Que le lecteur prenne en considération le double caractère de l'église; d'un côté, elle est le corps de Christ; de l'autre, elle est l'habitation de Dieu. La confusion entre ces deux choses a donné naissance au papisme et au puseyisme qui attribuent les privilèges de la première de ces choses à ceux qui ont part à la seconde.

## Gédéon et ses compagnons

---

ME 1872 page 201 - Juges 7 – 8

On est étonné de voir que parmi les milliers d'Israël, aux jours de Gédéon, il ne se trouva que trois cents hommes réellement en état de combattre contre les Madianites.

C'est un fait propre à faire réfléchir, et qui renferme un sérieux avertissement. Il y avait des milliers d'Israélites, de fils vraiment circoncis d'Abraham, membres de l'assemblée de l'Eternel, qui n'étaient pas du tout à la hauteur de la situation quand il fut question de combattre avec l'épée contre Madian, et qu'il s'agit de compter simplement sur Dieu en se remettant entre ses mains. Le nombre d'hommes moralement en état d'affronter l'ennemi au jour du combat n'égalait pas un sur mille. C'est un fait bien solennel! Pas un sur mille qui sût compter sur Dieu, et se renoncer lui-même!

Ce fait, chers frères, n'est-il pas digne de notre sérieuse attention, et ne doit-il pas nous porter tout naturellement à nous demander si, de nos jours, il en est autrement? N'est-il pas d'une évidence affligeante, que nous vivons dans des jours auxquels le précieux secret de la confiance en Dieu est très peu connu, et bien moins encore la pratique du renoncement à soi-même et du dévouement à Dieu? De fait, ces deux choses ne peuvent jamais être séparées dans la pratique.

Si on essaie de désassocier le renoncement à soi-même et l'assujettissement à Dieu d'avec la confiance en Dieu, on tombe dans les erreurs monastiques, ascétiques ou ritualistes, dans les vains efforts de la nature, qui veut se subjuguier elle-même. Il est à peine besoin de le dire: c'est là l'opposé du christianisme, qui a pour point de départ le fait glorieux, que la vieille nature a été condamnée et annulée par la croix de Christ, et qu'ainsi elle peut être tenue en sujétion, pratiquement, chaque jour, par la puissance du Saint Esprit. C'est le sens de ces belles paroles du chapitre 3 de l'épître aux Colossiens: «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu». L'apôtre ne dit pas: «Vous devriez être morts»; mais: «Vous êtes morts». Et quelle en est la conséquence? «Mortifiez vos membres qui sont sur la terre». De même, dans la précieuse et profonde leçon du chapitre 6 de l'épître aux Romains, nous lisons: «Nous qui sommes morts au péché, comment vivons-nous encore dans le péché? Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort!» Et qu'est-ce qui en découle? «De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus». Ici, est le secret de toute vie sainte et d'obéissance à Dieu. Si on ne le comprend pas et si on n'en fait pas pratiquement l'expérience, il n'y aura pas autre chose que le *moi*, sous une forme, essayant de subjuguier le *moi*, sous une autre forme. Des âmes sérieuses, qui soupirent après la sainteté de la vie, sont exposées à tomber dans cette erreur funeste et à suivre ce sentier, quand elles ne connaissent pas la puissance de la rédemption accomplie et l'habitation du Saint Esprit dans le croyant, c'est-à-dire

quand elles ne sont pas édifiées sur le solide fondement du christianisme. Leur fatale erreur qui se revêt du manteau d'une piété imaginaire et d'une sainteté apparente, a un attrait particulier pour une catégorie d'âmes ardentes, désireuses de remporter la victoire sur les convoitises, les passions et les tendances de leur nature; mais qui, ne sachant comment y arriver, tournent le dos à Christ et à sa croix pour recourir aux vaines ressources d'une religion faussée.

C'est contre ce système, si funeste et malfaisant pour l'âme, que l'apôtre nous met en garde, par ces chaleureuses paroles: «Que personne ne vous frustre du prix du combat, faisant sa volonté propre dans l'humilité et dans le culte des anges, s'ingérant dans les choses qu'il n'a pas vues, enflé d'un vain orgueil par les pensées de sa chair, et ne tenant pas ferme le chef, duquel tout le corps, alimenté et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croit d'un accroissement de Dieu. Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi établissez-vous des ordonnances comme si vous étiez encore en vie dans le monde, — ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas! — (choses qui sont toutes destinées à périr par l'usage) selon les commandements et les enseignements des hommes (qui ont bien une apparence de sagesse en dévotion volontaire et en humilité, et en ce qu'elles n'épargnent pas le corps, ne lui rendant pas un certain honneur), pour la satisfaction de la chair» (Colossiens 2: 18-23).

Il est nécessaire de bien comprendre que pour pouvoir vivre pour Dieu, il faut connaître la rédemption accomplie et notre union avec Christ par la puissance du Saint Esprit. C'est la base essentielle de toute la vie pratique chrétienne; en un mot, un salut connu, est le fondement, le Saint Esprit envoyé du ciel est la puissance, et la Parole de Dieu la règle dirigeante de tout vrai assujettissement à Dieu.

Dans quelle mesure Gédéon et ses compagnons connaissaient-ils ces choses? Bien faiblement, sans doute, en comparaison de ce que nous, chrétiens, nous en savons maintenant. Mais ils se confiaient en Dieu, et de plus ils ne buvaient pas pour jouir de la fraîcheur de l'eau et comme si c'était là leur objet; mais ils se désaltéraient, en passant, comme des gens qui poursuivaient un autre but. En cela, ils donnent une précieuse leçon à ceux mêmes qui ont le privilège de marcher à la pleine lumière du Nouveau Testament. Si ces hommes, à la faible lueur du crépuscule dans lequel ils vivaient, ont pu se confier en Dieu et s'abandonner à Lui, même en une petite mesure, comment nous justifierons-nous, nous qui, avec toute la lumière et les privilèges de l'Évangile, sommes si enclins à douter de Dieu et à rechercher nos propres intérêts particuliers.

N'est-il pas évident que, dans ces jours de lumière et de privilège, on est bien peu préparé, moralement, pour marcher dans le chemin de service et de combat que nous sommes appelés à suivre? Hélas! nous ne pouvons le nier. Il y a une déplorable absence de simple confiance dans le Dieu vivant et de vraie dépendance de Lui dans le renoncement à soi-même. C'est là, soyons-en sûrs, le véritable secret de l'état de choses actuel. Dieu n'est pas pratiquement connu; il n'y a pas de confiance habituelle en Lui; on élève et on sert le moi au lieu de le renier. Ainsi, nous ne sommes pas propres pour le combat, et nous

faillissons, au jour de la bataille. Etre sauvé est une chose, être soldat en est une autre. Avoir trouvé le pardon de ses péchés est une chose, avoir nos armes en bon état en est une tout autre. La différence est immense entre parler de lutte et prendre part à la lutte; — et nous ne pouvons nous défendre de la triste conviction que, dans ces temps de profession générale, la proportion des ouvriers et des combattants ne serait pas plus favorable qu'aux jours de Gédéon. Nous manquons d'hommes de foi, d'hommes n'ayant qu'une pensée et qu'un but, dont l'oeil soit simple et dont le coeur soit fixé tout entier sur un seul objet, et d'hommes tellement absorbés par Christ et son service, qu'ils n'aient point de temps pour autre chose. Il est bien à craindre que, si ceux qui, de nos jours, occupent le premier rang parmi les professants, étaient appelés à subir la double épreuve par laquelle passa Israël au temps de Gédéon, le résultat ne différât matériellement pas beaucoup.

Mais laissons ce point maintenant, et jetons un coup d'oeil sur la fin du chapitre qui nous occupe. Gédéon et ses compagnons sont entièrement victorieux. «Le gâteau de pain d'orge» et «les cruches cassées» avaient suffi pour affronter et briser toute la puissance des Amalécites et des Madianites, bien que ces derniers fussent «répandus dans la plaine comme des sauterelles, tant il y en avait, et que leurs chameaux fuissent sans nombre, comme le sable de la mer, tant il y en avait» (verset 12). Dieu était avec «le gâteau de pain d'orge» et «les cruches cassées», comme Il sera toujours avec ceux qui sont prêts à prendre une place humble, prêts à n'être rien, mais à l'avoir, lui, pour leur tout en toutes choses, prêts à se confier en Lui et à renier le moi. C'est là, ne l'oublions jamais, le grand principe fondamental dans tout service et dans tout combat, un principe en dehors duquel nous n'aurons jamais la victoire, mais avec lequel nous sommes sûrs de ne jamais faillir. Peu important les difficultés, ou le nombre et la puissance de nos ennemis, il faut que tout cède devant la présence du Dieu vivant; et cette présence accompagnera toujours ceux qui se confient en Lui et qui ne tiennent pas compte d'eux-mêmes.

Ce n'est pas tout. Une ferme confiance en Dieu et l'asservissement de soi-même à Dieu, sont non seulement le secret qui nous fait remporter la victoire sur nos ennemis extérieurs, mais aussi le secret pour surmonter, désarmer, et adoucir des frères jaloux et envieux, bien qu'il soit souvent plus difficile d'avoir à faire à ceux-ci qu'à des ennemis déclarés. Ainsi Gédéon n'eût pas plutôt obtenu la victoire sur les incirconcis, qu'il dût rencontrer la mesquine et méprisable jalousie de ses frères. «Alors les hommes d'Ephraïm lui dirent: Que veut dire ce que tu nous as fait, de ne nous avoir pas appelés quand tu es allé à la guerre contre Madian? Et ils s'emportèrent fortement contre lui» (8: 1). Ce reproche était indigne et nullement mérité. Israël n'avait-il pas entendu le son de la trompette qui appelait au combat? N'avaient-ils pas su que l'étendard était déployé? Pourquoi n'avaient-ils pas courut aussitôt au champ de bataille? C'était chose facile d'arriver à la fin pour partager le butin et d'adresser alors des reproches à celui qui avait été l'instrument de Dieu en cette occasion.

Ne nous arrêtons pas, toutefois, sur la triste conduite des hommes d'Ephraïm; considérons plutôt la manière délicate avec laquelle Gédéon sut leur répondre: «Et il leur

répondit: Qu'ai-je fait maintenant au prix de ce que vous avez fait? — Dieu a livré entre vos mains les chefs de Madian, Horeb et Zéeb; or qu'ai je pu faire au prix de ce que vous avez fait? Et leur esprit fut apaisé envers lui, quand il leur eut ainsi parlé» (8: 2, 3).

Tel est le sûr moyen de vaincre les frères envieux et jaloux. «Le gâteau de pain d'orge» et «les cruches vides» peuvent vaincre la jalousie des hommes d'Ephraïm aussi bien que la puissance des ennemis Madianites. S'effacer soi-même est le grand secret pour vaincre l'envie et la jalousie sous toutes leurs haïssables formes. Il est difficile, sinon impossible de se quereller avec celui qui est par terre, dans la poussière, dans une vraie humilié. «Qu'est-ce que j'ai pu faire au prix de ce que vous avez fait?» Tel est le langage de quelqu'un qui avait appris quelque peu ce que c'est que de se livrer réellement à Dieu, en se renonçant soi-même; et on peut affirmer que ce sera toujours le moyen de désarmer l'envie et la jalousie de ceux qui sont occupés d'eux-mêmes et satisfaits d'eux-mêmes. Puisseons-nous marcher de plus en plus dans cette voie!

La fin de l'histoire de Gédéon renferme aussi plus d'un avertissement pour le serviteur de Christ. Elle nous apprend qu'il est bien plus facile de remporter une victoire que d'en faire un bon usage, bien plus facile de parvenir à une position que de l'occuper dignement: «Et ceux d'Israël dirent tous d'un accord à Gédéon: Domine sur nous, tant toi que ton fils, et le fils de ton fils, car tu nous as délivrés de la main de Madian. Et Gédéon leur répondit: Je ne dominerai point sur vous, ni mon fils ne dominera point sur vous; l'Eternel dominera sur vous» (8: 22, 23). Jusque-là, la réponse de Gédéon est en accord avec l'offrande qu'il avait précédemment faite de lui-même à Dieu. Tout fidèle serviteur de Christ cherchera toujours à lier les âmes au Maître et non à lui-même. Gédéon ne voulait à aucun prix prendre la place de Jéhovah comme dominateur d'Israël. Mais hélas! ce qu'il refusa sous une forme, il l'accepta sous une autre, et cela simplement parce qu'il ne s'était pas renoncé complètement lui-même. Il n'y eut jamais qu'un seul serviteur, dont l'offrande de lui-même fut complète, et à Celui-là appartient, en toutes choses, la prééminence. «Mais Gédéon leur dit: je vous ferai une prière, qui est, que vous me donniez chacun de vous les bagues qu'ils avaient eues du butin. Car les ennemis avaient des bagues d'or, parce qu'ils étaient Ismaélites. Et ils répondirent: nous les donnerons très volontiers. Et, étendant un manteau, ils y jetèrent chacun les bagues qu'ils avaient eues du butin. Et le poids des bagues d'or qu'il avait demandées, fut de mille sept cents sicles d'or, sans les colliers, les boîtes de senteur, et les vêtements d'écarlate qui étaient sur les rois de Madian, et sans les chaînes qui étaient aux cous de leurs chameaux. Puis Gédéon en fit un éphod, et le mit en sa ville, qui était Hophra; et tout Israël paillarda après lui en ce lieu-là» (8: 25-27).

Tel est l'homme, même le meilleur, quand il est livré à lui-même! Celui qui avait conduit ses frères à la victoire sur Madian, les mène maintenant à la plus abominable idolâtrie. Les bagues des Ismaélites firent ce que leurs épées n'avaient pas pu accomplir; et nous voyons que les témoignages d'amitié des hommes d'Israël se trouvèrent être plus dangereux que les paroles dures des hommes d'Ephraïm. Ces dernières donnèrent lieu à la

manifestation d'un vrai esprit d'oubli de soi-même; ceux-là furent en piège à Gédéon et à toute la maison d'Israël.

Lecteur, souvenons-nous de toutes ces choses. Si Gédéon avait su refuser les bagues aussi bien que le trône, il aurait prospéré, et ses frères aussi; mais le diable lui tendit un piège dans lequel il se laissa prendre, entraînant tous ses frères après lui.

Que la chute de Gédéon nous serve à tous d'avertissement, et que ses victoires nous encouragent. Souvenons-nous, que remporter une victoire est une chose, et en faire un bon usage est une autre chose; qu'il est plus facile de parvenir à une position que de la remplir dignement. Que Dieu nous donne à tous une confiance plus simple en Lui, et une plus grande mesure de l'esprit de renoncement pour nous livrer nous-mêmes à Lui, lui offrant nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable, — ce qui est notre service intelligent (Romains 6: 13-23; 12: 1, 2).

## Trois bonnes choses à apprendre

---

ME 1872 page 210

Nous avons rencontré récemment, un vieillard qui nous a beaucoup intéressé. Durant l'espace de quarante ans, il n'avait assisté à aucune instruction religieuse. Un ami, cependant, l'engage à venir entendre l'évangile, et, à la première fois, son âme fut saisie. Il continua dès lors à suivre régulièrement les instructions religieuses et la lumière divine pénétra graduellement dans son âme. Après avoir entendu la prédication de l'évangile pendant quelques semaines, il fit part à un ami chrétien de ses expériences spirituelles, lui disant dans son simple langage: «Monsieur, la première chose que j'ai apprise, c'est que je n'avais jamais fait quoi que ce soit de bon, pendant tout le cours de ma vie. La seconde chose que Dieu m'a montrée, c'est que je ne pouvais faire quoi que ce fût de bon, ma nature étant radicalement mauvaise. Et, enfin, j'ai appris que Christ a tout fait et a satisfait à tout».

Or, ce sont là, ce qu'on peut appeler: «trois bonnes choses» à connaître, trois points essentiels du vrai christianisme; et si le lecteur ne les avait pas encore appris, nous le supplions d'y appliquer, dès maintenant, son coeur.

1. En premier lieu, donc, notre vieil ami fit la découverte qu'il n'avait jamais *fait* quoi que ce fût de bon, pendant toute sa vie. Sérieuse découverte pour une âme! Quand, pour la première fois, les yeux s'ouvrent à toute la vie passée pour voir cette vie dans son vrai jour, depuis ses premiers commencements, et qu'on découvre que tout ce qui la compose n'est qu'un tissu de péché d'un bout à l'autre: — cette phase de son histoire fait époque pour une âme, et marque le premier degré de toute conviction spirituelle, comme elle est un sujet du plus grand intérêt pour tous ceux qui veillent sur les âmes et qui ont le coeur occupé de l'oeuvre de Dieu en elles.

2. Mais il y a plus que cela. Notre vieil ami apprit, non seulement que ses actes, tous ses actes, les actes de toute sa vie, avaient été mauvais, mais encore que sa *nature* était mauvaise, et non seulement mauvaise, mais entièrement incapable d'amélioration. C'est là encore un grand fait à saisir, un des éléments essentiels de toute vraie repentance. Toutes les fois que l'Esprit de Dieu opère avec puissance dans l'âme d'un pécheur, il y produit le sentiment *du péché dans la nature*, aussi bien que *des péchés dans la vie*.

Il est bon d'apprendre cela à fond dès le commencement. En général les hommes, au moment de leur conversion, sont plus occupés du pardon de leurs péchés, que du jugement de leur nature pécheresse. Ils voient que le sang de Christ a effacé les péchés de leur vie; mais ils ne voient pas que dans la mort de Christ le péché dans leur nature «le péché dans la chair» (Romains 8: 1), a été condamné. De là vient que quand le premier épanouissement de leur joie disparaît et qu'ils commencent à sentir l'activité du péché dans leur nature, ils sont abattus et presque poussés au désespoir. Ils viennent à penser que jamais ils n'ont été convertis du tout, et sont en grand danger de faire naufrage.

Il est donc de toute importance pour vous qui lisez ces lignes, de prêter attention à la seconde chose qu'apprit notre vieil ami. Vous avez à apprendre, si vous ne l'avez déjà fait, non seulement que les actes de votre vie ont tous été mauvais, mais que votre nature est incurable, irrémédiablement mauvaise. Les hommes, sans doute, diffèrent quant à leurs actions et à leurs voies; mais la nature est la même chez tous. Un pommier sauvage est un pommier sauvage, aussi bien quand il ne porterait qu'une pomme sauvage en dix ans, que lorsqu'il serait chargé dans une seule année de dix mille de ces pommes. Un pommier sauvage est le seul arbre qui puisse produire, ne serait-ce qu'une seule pomme sauvage, en sorte que la nature de cet arbre est aussi clairement démontrée par une seule pomme sauvage que par dix mille. De plus, on peut ajouter que tout l'art de l'homme pour cultiver, tailler un pommier sauvage, ne change pas la nature de l'arbre. Il faut un nouvel arbre, une nature, une vie nouvelle, avant qu'il puisse y avoir un fruit acceptable quelconque: «Il vous faut être nés de nouveau» (Jean 3: 1-8; comparez Matthieu 7: 16-20; Luc 6: 43-45).

3. Mais ceci nous amène à considérer ce que notre vieil ami avait appris en troisième lieu, savoir que Christ a tout fait et a satisfait à tout. Précieuse connaissance pour toute âme convaincue de péché! Le Seigneur Jésus, toute gloire lui en soit rendue, s'est chargé des péchés de ma vie et du péché de ma nature. Dieu, par Lui, a effacé les premiers (Romains 3; 4), et a condamné le second (Romains 6; 8: 3). Les péchés que j'ai commis, mes actes de péché, me sont tous pardonnés, et ma nature pécheresse, «le péché en la chair», est jugé; ma conscience est purifiée de ceux-là, et celui-ci est ôté pour jamais de devant la présence de Dieu. Connaître le pardon *des péchés* est une chose, connaître la condamnation *du péché* est une autre chose. Au commencement du chapitre 8 de l'épître aux Romains, nous lisons que: «Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, a condamné le péché en la chair». L'apôtre ne parle pas de *pardon* du péché: Dieu ne peut pas pardonner l'inimitié d'une mauvaise nature. Ce sont les péchés qui sont remis; — le pécheur est *pardonné*, mais le *péché* est *condamné*. Cette différence est de toute importance! La domination du péché a pris fin pour jamais, pour le croyant, et le règne de la grâce a commencé (Romains 5: 19-21; 6: 14 et suivants). La connaissance de ce fait est paix, liberté, victoire et force pour le chrétien.

La doctrine glorieuse dont nous parlons est développée au chapitre 6 de l'épître aux Romains. Nous recommandons ce chapitre à l'attention sérieuse de tout jeune chrétien. L'apôtre, chacun le verra, n'y parle pas des péchés, mais du péché: «Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que *le corps du péché* soit annulé, pour que nous ne servions plus *le péché*. Car celui qui est mort est justifié du *péché*. Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes *au péché*, mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu. De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. Que le péché donc ne règne point dans votre corps mortel pour que vous obéissiez aux convoitises de celui-ci; et ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant



faits vivants, — et vos membres à Dieu, comme instruments de justice. Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce».

C'est là une vérité des plus précieuses, et qui affranchit l'âme. Elle est le fondement de la victoire sur le péché qui habite en nous. Savoir que la domination du péché a été détruite par la croix, et que la grâce règne par la justice en vie éternelle par Jésus Christ, est le secret divin de tout progrès personnel dans la sainteté.

## Sur Jean 13: 21-32

---

ME 1872 page 215

Jésus est sensible à tout. La divinité en Lui, agissait dans l'humanité de manière à produire des sentiments parfaits. Les circonstances qu'il traversait étaient l'occasion pour les mettre en évidence. Il était le pain descendu du ciel afin que nous le mangions. Au milieu de la misère, de la corruption, des passions, des violences, des regrets qu'il trouve ici-bas, Christ est la perfection divine; il est l'amour divin, au milieu de tout cela, s'y adaptant sans participer au péché. La scène ne se passe pas dans le ciel, mais sur la terre. Nous voyons en Jésus l'activité de l'amour au milieu du mal; la grandeur du mal ne faisait que mettre en évidence la perfection du Sauveur et la faire ressortir. Ainsi, on apprend Dieu. Un être faible apprend ce que Dieu est par sa faiblesse, non par sa capacité. De cette manière nous apprenons à connaître Celui avec qui nous passerons l'éternité: — pour les anges c'est différent.

Dieu est amour, et Dieu est lumière; ces deux choses sont dites de Lui et vont toujours ensemble. Quand l'homme est atteint, les deux choses sont là, et l'âme n'est pas en règle avant qu'elle connaisse l'amour parfait avec une conscience parfaite. Il faut que la conscience soit parfaite pour que le coeur soit libre. L'oeuvre de Christ a fait ce qu'il faut pour cela. Je suis tenu de croire ce qui est dit de l'efficace du sang de Christ. Une fois que j'ai compris la valeur de l'oeuvre, je me nourris de Celui qui a accompli l'oeuvre, «je sais en qui j'ai cru». Nous connaissons Celui qui est dès le commencement (1 Jean 2: 13, 15).

Christ est sensible à tout. Quand il est entré dans la maison du Pharisien (Luc 7), il avait bien remarqué ce que Simon n'avait pas fait. Le coeur de l'homme est dans l'ignorance de Dieu. Le coeur de la pauvre femme se rencontre avec celui de Dieu: ses besoins trouvent leur réponse dans le coeur du Sauveur, et c'est à son égard qu'a lieu la première manifestation de l'Evangile, qui est: «Grâce et paix».

Quand Judas est sorti: «Maintenant», dit Jésus, «le Fils de l'homme est glorifié et Dieu est glorifié en lui». Il est glorifié à la croix: ce n'est pas la manière de l'homme. Jean ne nous donne pas la scène de Gethsémani, mais il nous montre, au chapitre 18, Christ se livrant lui-même; il nous parle, non pas des souffrances du Sauveur, mais de ses actes. Christ prend cette place de Fils de l'homme.

Le premier besoin de l'homme, c'est de trouver la valeur de l'oeuvre de Christ pour la purification de nos péchés; mais Christ a fait plus que d'ôter nos péchés: il a glorifié Dieu; — et alors l'homme est introduit dans la gloire de Dieu. Il y est maintenant. «Je vois les cieux ouverts», dit Etienne (Actes des Apôtres 7), «et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu»; — alors on le lapide. Les Juifs ont rejeté le témoignage de Christ humilié; — puis, de Christ glorifié; ils ont rejeté la loi, les prophètes, le Juste, le témoignage du Saint Esprit.

Etienne, qui voit Jésus, le Fils de l'homme, à la droite de Dieu, et qui est formé à son image, est en contraste avec cela.

Jésus a tout senti d'abord; — ensuite, il faut qu'il porte le péché. La création ne montre rien de moral, la sagesse, la puissance, cela oui, mais rien de moral. Satan avait entraîné l'homme dans toute iniquité, et Christ glorifie tout ce qui est en Dieu au milieu et à l'égard de tout cela. Il porte les conséquences de toute cette iniquité, il se donne pour cela. Il s'offre par l'Esprit éternel, et Dieu fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. Ce sont les deux côtés de son oeuvre. Il ôte le péché, et Dieu est glorifié en lui: la gloire de Dieu est la réponse de la part de Dieu. Ce n'est pas seulement que les dettes soient payées; si mes péchés seulement étaient effacés, pourquoi serais-je dans la gloire de Dieu? Christ *a glorifié Dieu* en se livrant pour mes péchés, voilà mon titre à la gloire. Il y avait des conseils de Dieu et Christ a fait l'oeuvre pour nous; il nous a mérité la gloire, — *mérite* est un pauvre mot pour ce que Christ a fait.

Voilà ce que nous croyons, c'est que Christ a accompli l'oeuvre: Il a *glorifié* Dieu. Au chapitre 17 de ce même évangile, nous le voyons d'abord comme Fils, parlant au Père d'égal à égal (verset 1); ensuite il a glorifié Dieu, il a accompli l'oeuvre, — et il est glorifié (versets 4, 5). «Il verra du fruit du travail de son âme et il sera rassasié: il nous fait participer à tout ce qu'il a; il a effacé nos péchés et il a acquis la gloire. Son coeur est satisfait en ce que nous ayons une part avec Lui. Il nous donne une place, à nous ses rachetés, dans la même gloire que Lui; alors, notre affaire c'est de le glorifier.

Que ceux qui croient, ne s'arrêtent pas au fait que Christ a effacé nos péchés; — mais que *Lui* qui a accompli l'oeuvre ait une place dans nos coeurs! Est-ce qu'il demeure dans vos coeurs par la foi? Est-ce qu'il gouverne vos coeurs? Il est le Pain vivant qui est descendu du Ciel afin que nous le mangions; mais il faut manger sa chair, boire son sang, intérieurement dans le coeur. Est-ce que Christ est le *tout*, pour vous? Est-ce que votre plainte est que vous ne l'aimez pas assez?... S'il n'est pas la première chose, il est la dernière. L'homme dit: «Permetts que *premièrement* j'aie enseveli mon père; permets-moi de prendre *premièrement* congé de ceux de ma maison»; — mais, pour vous, que Christ ait sa place dans le petit monde de votre coeur, comme il l'a devant Dieu au milieu de l'univers entier!

## Notes et pensées recueillies aux conférences de Zürich

---

Épître aux Colossiens - ME 1872 page 221

Septembre 1871

L'épître aux Colossiens trouve sa place entre l'épître aux Romains et celle aux Ephésiens. — Dans l'épître aux Romains l'homme est vivant; il faut qu'il meure pour être délivré. Jusqu'au chapitre 5: 11 inclusivement, les hommes sont coupables *des péchés* qu'ils ont commis, et alors le sang de Christ intervient, — Christ est mort pour nous, et nous avons le pardon des péchés. Depuis le chapitre 5: 12, il est question *du péché*. L'apôtre parle, non pas de nos péchés, mais du premier Adam; c'est là, — en Adam, — que nous sommes tous ensemble. Il n'est plus question du *pardon*, qui est en rapport avec les péchés, mais de *condamnation*; Dieu «a condamné le péché en la chair»; nous sommes morts avec Christ, ce n'est plus seulement que lui est mort pour nous (Romains 8: 3; 6: 10). Nous sommes justifiés du péché (Romains 5): Quand un homme est mort, on ne peut plus dire qu'il a de mauvaises convoitises. L'épître aux Romains ne va pas plus loin que la mort; nous sommes morts, mais pas ressuscités. — Dans l'épître aux Ephésiens les hommes sont trouvés morts dans leurs péchés, puis ils sont ressuscités avec Christ, qui, dans cette épître, est aussi introduit comme mort (Ephésiens 1: 20); dès les premières lignes nous nous trouvons devant le conseil de Dieu. — Dans les Colossiens nous avons d'abord une longue introduction, qui a pour cause *l'espérance* (Colossiens 1: 3). Nous ne sommes pas assis dans le ciel (Christ ressuscité y est assis), mais nous sommes placés comme ressuscités sur la terre, avec l'espérance dans le ciel. Cette épître nous introduit donc plus avant que celle aux Romains dans la position que l'oeuvre de Christ nous a faite.

---

Romains 5 nous présente la beauté de la grâce, depuis le pardon jusqu'à: «Nous nous glorifions en Dieu»; — Romains 8, la beauté de notre position, telle que nous l'avons devant Dieu.

---

La chair est toujours inimitié *contre Dieu*, sans la loi, comme sous la loi; — *contre Christ*, quand il était ici-bas; — *contre l'Esprit* en moi. Et quand on aurait été au troisième ciel, on s'enorgueillirait encore; c'est pourquoi il faut faire l'expérience que la chair n'est bonne à rien. Dieu dit: C'est à cela que je voulais l'amener; c'est pourquoi tu n'es plus dans la chair, mais dans l'Esprit. On n'est pas réellement affranchi, quand on n'est pas arrivé à cette fin de la chair. Je ne suis plus un enfant d'Adam, mais un enfant de Dieu; j'ai le droit de dire que je suis mort avec Christ.

---

Je fais une différence entre: être sous la loi, et: accomplir la loi. Je ne puis accomplir la loi, quand je suis sous la loi, mais bien quand j'en suis délivré. Il n'est pas écrit, *qu'il faut accomplir* la loi, car ce serait être sous la loi. Je ne puis pas à la fois être sous la loi et être un chrétien, car je serais comme la femme qui est à un autre mari, tandis que le premier est vivant. — J'ai une règle plus élevée que la loi: être parfait, comme le Père qui est aux cieux est parfait (Matthieu 5: 48), — non seulement: aimer son prochain comme soi-même, mais: avoir une puissance pour marcher au milieu des méchants. C'est ce que je trouve en Christ.

---

La loi ne me donne pas la vérité; pas ce que je suis; mais ce que je devrais être. Christ vient et me dit: «Tu es perdu»; mais je me trouve en présence de l'amour. Lorsque je suis parfaitement manifesté par Christ, je suis en présence du parfait amour. J'ai pris une position nouvelle en Christ.

---

Ephésiens 4. Revêtir le nouvel homme (verset 24) et ne pas attrister le Saint Esprit (verset 30), voilà la disposition subjective; aimer le prochain, voilà la disposition objective. — Ephésiens 5. Aussitôt que j'ai le Saint Esprit, je ne puis avoir une autre mesure que Dieu lui-même. Puis vient la lumière. Dieu est amour et lumière; nous sommes appelés à marcher dans cet amour et dans cette lumière. — Il est écrit: Nous sommes lumière, mais non pas: Nous sommes amour, parce que l'amour est une prérogative de Dieu. Je *dois aimer*, Lui *aime* et peut aimer comme il veut et qui il veut.

---

Quand je trouve mon bonheur à être tout à fait obéissant, Satan ne peut rien contre moi.

---

Jusqu'à la croix, l'homme a été mis à l'épreuve et a toujours failli; alors Dieu manifeste ses conseils dans le nouvel Adam. Là, je reconnais mon histoire; ici, Dieu dit: Maintenant que tu te connais, il te reste à me connaître.

---

Christ est mon représentant devant Dieu, moi le représentant de Christ devant le monde. Il n'est pas dit: *Vous devez être*, mais vous *êtes* la lettre de Christ.

---

Quand le coeur est rempli de Christ, il ne pense à rien de ce qui est dans le monde. — Et votre vocation? Je l'exerce, non pas pour la vocation, mais pour Christ.

---

Colossiens 1: 1-13 est une introduction. Dès lors l'apôtre parle du Seigneur et son coeur s'ouvre.

Nous voyons au verset 5 que nous ne pouvons avoir Jésus et les privilèges qui sont notre part en Lui, sans aimer tous les saints.

Le verset 10 nous donne *la mesure de la marche*: «digne du Seigneur.» (A ce propos, on trouve dans les autres épîtres, trois expressions différentes: 1° digne de l'Évangile; 2° digne de Dieu, qui nous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire; 3° digne de la vocation). — Ensuite vient *le fruit*; puis *la force*, dont la source est: «la puissance de sa gloire»; ensuite les *preuves* de la force en nous, dont la première est la patience.

---

1: 12. La parole de Dieu parle beaucoup de progrès; mais ce ne sont pas les progrès qui nous rendent capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière. Il est bien triste de ne pas faire de progrès, mais il est faux de dire: «Il me faut encore être rendu capable». Le brigand sur la croix est un exemple remarquable de ce que j'avance: il peut entrer immédiatement dans le ciel. Aussitôt que nous sommes en Christ nous sommes rendus parfaits pour la lumière.

---

L'épître aux Colossiens parle plutôt de la *Tête* dans sa plénitude, l'épître aux Ephésiens davantage des *membres*. La plénitude de la divinité est en Christ pour nous, et nous sommes parfaits en Lui devant Dieu.

---

1: 13. Nous ne trouvons qu'ici cette expression: «le Fils de son amour». Quel privilège! Quelle position élevée, que d'être transportés dans un pareil royaume!

---

1: 15. Il est important de remarquer, que Celui, qui est «l'image du Dieu invisible», est un homme.

---

Le christianisme dépend de la révélation de la Trinité. J'ai la vie éternelle par la révélation de Dieu dans le Fils. Cela n'avait pas été révélé auparavant.

On ne peut adorer Dieu que par la Trinité: «Par *lui*, nous avons... accès auprès du *Père* par un seul *Esprit*» (Ephésiens 2: 18).

---

Israël reconnaîtra le Seigneur, mais pas de la même manière que nous. S'ils voient le Fils, ils ont le Père; mais ils voient le Fils sur la terre. Le voile n'est pas déchiré pour eux, comme il l'est pour nous, afin que nous regardions dans le ciel.

---

1: 18. Nous trouvons ici un autre ordre qu'au verset 15. Christ est le chef, non pas de la création, mais de son propre corps; le premier né, non de la création, mais d'entre les morts.

---

1: 20-22. Les chrétiens *sont* réconciliés, les choses ne le sont pas encore; c'est pourquoi nous devons marcher comme étrangers, séparés des choses.

---

Cette parole: «l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde» ne sera accomplie que lorsque les nouveaux cieux et la nouvelle terre seront là. Il y a des choses qui n'appartiennent pas au rachat; elles seront mises de côté.

---

A la croix, le bien et le mal se rencontrent d'une manière parfaite, mais le bien a gardé le dessus. Satan, le péché sont venus là, mais Christ a parfaitement glorifié Dieu par son obéissance.

---

1: 23-25. Paul avait deux services à accomplir: Il était serviteur 1° de *l'évangile*, qui avait été prêché dans toute la création sous le ciel, 2° de *l'assemblée* pour compléter la parole de Dieu. — Christ est chef de la création et chef du corps; il y a une réconciliation de la création et une réconciliation du corps; un service pour la création et un service pour rassemblée.

---

1: 23. «*Si* du moins vous demeurez dans la foi». Il est de toute importance de retenir les «*si*» qu'on rencontre dans la Parole. Je n'en trouve point, quand il s'agit de ma position; j'en trouve, quand il est question de la marche. Mais alors une autre chose intervient: Je suis gardé par la puissance de Dieu. J'ai besoin d'être gardé, mais la fidélité de Dieu ne peut me faire défaut. Il faut une dépendance parfaite, mais il y a une sûreté parfaite, seulement je n'ai celle-ci que par la foi. Dieu veut qu'en chemin nous sentions notre responsabilité, mais Il reste fidèle malgré tout.

---

1: 26. Sous l'ancienne alliance, la révélation du «mystère» était impossible, parce que le mystère repose sur le fait que «le mur mitoyen de clôture est détruit». Ce mur devait, au contraire, être maintenu debout, sous l'ancienne alliance.

---

1: 27. Nous trouvons ici le caractère de l'épître: «Christ en nous, l'espérance de la gloire». Ce n'est pas, comme dans l'épître aux Ephésiens, où nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ.

---

Le revirement historique dans l'histoire de l'homme prit place à la mort d'Etienne. Il avait eu lieu à la croix; mais Christ avait dit: «Père, pardonne-leur». Dans la personne d'Etienne ils ont rejeté ce pardon.

---

Christ a dû être rejeté pour avoir son corps spirituel, l'Eglise.

---

A la croix, Il n'est pas sur la terre, mais Il est «élevé de la terre».

---

Nous avons une pleine certitude de *foi* (Hébreux 10: 22), une pleine certitude d'*espérance* (Colossiens 1: 27; Hébreux 6: 11) et une pleine certitude d'*intelligence* (Colossiens 2: 2).

---

Toute sagesse et connaissance se trouve dans un homme mort et ressuscité, tandis que le Judaïsme et la philosophie sont dans un homme vivant sur la terre. Tout est en Christ pour le chrétien, et rien hors de Lui; nous sommes accomplis en Lui (2: 10).

---

Colossiens 2: 9, présente la personne de Christ, toute la plénitude de la déité dans un corps, en opposition d'une part, avec l'école, qui rejetait sa divinité, disant que ce n'était qu'une apparence; et d'autre part avec ceux qui niaient son humanité.

---

On trouve en Christ toute la plénitude du Judaïsme, la réalité de ce dont on n'avait que les ombres, sous l'ancienne alliance.

---

2: 12, 13. Au commencement du verset 12 nous sommes dans l'épître aux Romains, à la fin du verset 12 et au verset 13 dans celle aux Ephésiens; seulement l'apôtre ne va pas jusqu'au «assis ensemble dans les lieux célestes» des Ephésiens. Nous sommes morts par le péché et la désobéissance, Lui par l'obéissance; alors intervient la puissance de Dieu, qui fait une nouvelle création. Nous sommes ressuscités, alors que, dans la mort, toutes les offenses ont été déjà pardonnées. Cela a lieu en union avec Christ; ce n'est pas seulement la vie éternelle *par* Lui, mais *en* Lui. Lui, comme homme, et nous avec Lui, sommes vivifiés ensemble comme un tout.



---

Tout devoir, dans la Parole de Dieu, dépend d'une position dans laquelle je suis déjà; il est caractérisé par ma relation, il en découle. Comme créatures nous avons un devoir envers Dieu, mais sur ce terrain nous sommes déjà perdus.

---

2: 14. «Les ordonnances», tout ce qui était Juif, abolies, — nos ennemis vaincus — nous-mêmes vivifiés et ressuscités avec Christ; — voilà la nouvelle position dans laquelle nous avons à marcher; alors le Judaïsme disparaît (verset 16).

---

2: 19. «Ne tenant pas ferme le chef». Si je place quelque chose entre moi et la tête, je suis séparé de la tête. Faire ainsi, c'est en réalité de l'orgueil, quoique cela paraisse être de l'humilité.

---

2: 20-3: 4, nous donnent les conséquences, pour nous, de la mort de Christ et de sa résurrection. Si vous êtes morts, cherchiez-vous quelque chose ici-bas? Si vous êtes ressuscités, cherchez les choses qui sont en haut. — Quelle merveilleuse union avec Christ ce passage nous présente! Il est mort; moi aussi, avec Lui. — Il est ressuscité; moi aussi, avec Lui. — Il est caché; ma vie est aussi cachée avec Lui en Dieu. — Il sera manifesté; je serai manifesté avec Lui!

---

3: 3. «Vous êtes morts». J'ai là l'estimation que Dieu lui-même fait de moi. Ce n'est pas ce que les docteurs enseignent: Vous devez, disent-ils, mourir au péché; mais que dit l'Écriture? En [Romains 6: 10, 11](#), je trouve l'estimation que je suis appelé à faire de moi-même. Si je suis ressuscité, c'est une preuve que je suis déjà mort réellement. Qu'est-ce donc que cette mort graduelle dont on parle? — Il est vrai que j'ai mes membres sur la terre (3: 5) mais je ne vis pas ici sur la terre.

---

Dans les Colossiens nous n'avons pas le Saint Esprit, mais *la vie*. Je vis; c'est *ma vie*. Ce n'est pas seulement que le Saint Esprit demeure en moi, car s'il s'en allait, ma vie partirait avec lui. Non, c'est une vie véritable, par laquelle je vis et dans laquelle je vis, et qui, par conséquent, ne peut s'en aller. C'est ma vie; non pas une vie qui vient de moi, mais une vie qui est en moi. «Celui qui a le Fils a la vie». Voilà la preuve que ce n'est pas une action du Saint Esprit sur ce qui est déjà là, mais il est dit: «Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie».

Depuis le chapitre 3: 5, nous trouvons les caractères de cette vie divine, depuis le commencement jusqu'à la fin. On ne rencontre nulle part dans l'Écriture, une description

aussi complète de la vie chrétienne. Cette description commence avec l'abandon du péché grossier et termine avec la connaissance de Dieu.

---

3: 5. L'apôtre ne connaît pas un *corps* sur la terre, mais des *membres*. Mourir et mortifier ne sont pas la même chose. Mourir, c'est la faiblesse; pour mortifier (ou tuer) j'ai besoin de force.

---

3: 5-9. Nous trouvons trois caractères du vieil homme: la convoitise, la violence et le mensonge. Le verset 8 nous montre des choses, qui ne sont pas précisément «la mauvaise convoitise», mais où la volonté de la chair n'est pas brisée. — On dépouille le vieil homme; le renouvellement du nouveau est continu. Nous trouvons au verset 12 ce que l'on a revêtu.

---

3: 10 présente un principe important: La sainteté n'a rien moins que *l'image de Dieu* lui-même, pour mesure. Nous connaissons Dieu maintenant et le Saint Esprit nous forme d'après ce qui a été révélé de l'image de Dieu. Dans les Ephésiens, nous trouvons la même chose, mais nous sommes formés là d'après le *caractère de Dieu* en rapport avec le bien et le mal. Ce n'est pas seulement l'innocence, comme en Adam, mais la connaissance: Je connais Dieu. Ce n'est pas seulement la connaissance de l'homme, dans le bien et le mal, mais la connaissance de Dieu.

---

3: 12. «Elus de Dieu, saints et bien-aimés». La conscience que j'ai de ma position est le motif de ma marche.

---

3: 16. Ce n'est pas seulement la vie subjective, mais la vie objective, la parole du Christ. Nous avons plus qu'un caractère, nous avons un objet, la richesse de Christ.

Nous avons tout en commun avec Lui: la parole, la paix, la joie, l'amour, la gloire.

---

3: 16. Les prières et les chants dans l'assemblée devraient être un peu au-dessus de l'état de l'assemblée, sans cependant en être séparés.

---

3: 17. Voici une règle parfaite: «Faites tout au nom du Seigneur Jésus». — Dois-je faire ceci, faire cela? — Peux-tu le faire au nom de Jésus?

## Exposition de l'épître aux Romains – J.N. Darby

---

ME 1872 page 233 – ME 1873 page 3

### Introduction

Pour l'intelligence de l'épître aux Romains, il peut être utile que nous jetions un coup d'oeil rapide sur les épîtres de Paul en général, afin que nous nous rendions compte ainsi de l'ensemble de l'enseignement de l'apôtre, tel qu'il nous est exposé dans les épîtres aux Galates, aux Romains, aux Ephésiens, aux Colossiens, et ailleurs.

Le point important à saisir, avant tout, c'est la différence qu'il y a entre les conseils de Dieu et la responsabilité de l'homme. Les conseils de Dieu trouvent leur accomplissement dans le second homme, qui est le Seigneur, venu du ciel. Toute créature intelligente est responsable, et le saint l'est à un degré bien plus élevé que le simple enfant d'Adam; mais je parle pour le moment de notre responsabilité originelle, comme créatures de Dieu et en rapport par conséquent avec le premier Adam. Le dessein et le bon plaisir de Dieu avaient *les hommes* pour objet! Avant que le monde fût, glorieuse vérité, les pensées de Dieu avaient leur centre en eux, en rapport avec le Fils de son amour! Les desseins ont précédé la responsabilité: pour que celle-ci existât, il fallait la création de la créature responsable; car nous ne parlons pas ici des anges, qui forment une création tout à fait distincte, déjà existante lorsque la puissance de Dieu tira du néant la création actuelle. Ces conseils de Dieu dont je parle avaient en vue le second homme, le dernier Adam, le Fils de son amour, en qui la sagesse et la puissance de Dieu devaient être déployées et manifestées; et ils ne furent pas révélés avant que Christ eût accompli son oeuvre, sur laquelle, rattachée à la personne du Fils, la gloire de Dieu dans ces conseils devait être basée. Les deux passages suivants établissent clairement ce que je viens d'avancer: «Paul, esclave de Dieu, apôtre..., dans l'espérance de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles...; mais il a manifesté en son propre temps sa parole, dans la prédication qui m'a été confiée à moi selon le commandement de notre Dieu Sauveur» (Tite 1: 2, 3); et puis — «Dieu, qui nous a sauvés, et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos oeuvres, mais selon son propre dessein, et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus, avant les temps des siècles, mais qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile; pour lequel moi j'ai été établi prédicateur, et apôtre et docteur des nations» (2 Timothée 1: 9-11).

Nous retrouvons la même vérité, en substance, dans l'épître aux Ephésiens 1: 4, en rapport avec d'autres passages de l'épître qui la développent pleinement. On la trouve encore, quoique non pas sous forme de déclaration dogmatique comme dans les épîtres, dans les versets bien connus du chapitre 8 des Proverbes: les pensées et les desseins de

Dieu à l'égard de l'homme, y sont présentés en rapport avec la sagesse personnifiée, qui, dans son accomplissement, était en Christ. Le but de ce passage n'est pas de célébrer ce que toute âme pieuse reconnaît assurément, savoir la sagesse de Dieu dans la création, comme on le suppose souvent; mais il établit que la sagesse se trouvait en Dieu avant la création, avant que «sa voie» commençât. «Jéhovah m'a possédée dès le commencement de sa voie, même *avant* qu'il fit aucune de ses oeuvres». Dès l'ancienneté de la terre, la Sagesse était là, quand il n'y avait point de création. Qu'y avait-il dans la pensée de la Sagesse, dont la terre créée ne devait être que la sphère? Lorsque Jéhovah créa, quand il disposa le monde actuel, la Sagesse «était par dévers lui son nourrisson; j'étais ses délices de tous les jours, et toujours j'étais sa joie en sa présence; je me réjouissais en la partie habitable de sa terre, et mes plaisirs étaient avec les enfants des hommes». L'homme occupait la pensée de la Sagesse; les plaisirs de la Sagesse étaient avec lui.

C'est pourquoi, quand la parole devint chair, les anges, cette création antérieure, célébrèrent ce fait, disant: «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts, et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes»; non pas seulement «bonne volonté», mais le même mot que nous lisons Matthieu 3: 17: «En qui j'ai trouvé mon plaisir». Précieuses louanges sans jalousie de la part de ces êtres saints; ils se réjouissent dans les pensées de Dieu, même lorsque d'autres en étaient les objets, car la gloire de Dieu était leur joie, et Christ dissipait toute autre pensée, — et selon la perfection de leur nature. Le dessein de Dieu était donc enfermé dans le second Homme, le Fils de Dieu, la Parole faite chair, le Fils de l'amour de Dieu, et en ceux en lesquels son bon plaisir était associé à Christ; et pour accomplir ce dessein, Christ devint homme, car, par le moyen de sa mort, il était à la gloire et pour la justice de Dieu.

Le dessein de Dieu n'eut pas son accomplissement tout d'abord: il vint dans le second Homme, après que la question de la responsabilité eût été pleinement résolue et eût produit son résultat, et que Dieu traitât les hommes comme étant perdus. La question de la responsabilité de l'homme comme tel, comme simple créature, fut vidée, ou plutôt l'homme, placé sous la responsabilité, d'abord dans l'état d'innocence. Là, il faillit, étant mis à l'épreuve, Dieu lui demandant simplement l'obéissance, alors qu'il n'avait pas de convoitises; mais Adam, ou plutôt Eve, s'étant méfiés de Dieu, et ayant écouté Satan, se trouvèrent séparés de Dieu, et la convoitise et la transgression entrèrent et caractérisèrent dès lors l'homme et ses voies, l'homme qui a peur de Dieu, et que Dieu a mis dehors. La conscience de cette responsabilité se perdit ensuite, pour ainsi dire, dans l'iniquité complète, et le déluge et le jugement furent envoyés sur la terre. — Alors Dieu développa ses voies à nouveau par des dispensations positives envers l'homme chassé de sa présence, afin de bénir ou d'éprouver. Mais avant de mettre à l'épreuve, Dieu révéla la grâce; il s'occupa de l'homme en grâce: une promesse gratuite et inconditionnelle fut donnée à Abraham, la souche nouvelle d'espérance et de promesse en grâce.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer la différence des voies de Dieu avant et après le déluge. Lorsque Adam fut jugé, Dieu ne lui fit aucune promesse. Le premier homme avait

tout perdu, sauf le jugement qu'il avait mérité, et aucune promesse ne pouvait être faite à la chair de péché. Mais Dieu annonça la destruction complète du pouvoir de Satan. En jugeant le serpent, il déclara que la «Semence de la femme», non pas Adam, qui évidemment n'était pas la semence de la femme, briserait la tête du serpent. Les promesses étaient en Christ. — Ensuite, quoique Dieu se soit occupé en grâce de quelques hommes, tels que Abel, Enoch, Noé, aucun nouveau système ou principe ne fut établi. L'homme demeura responsable comme homme; et la terre, sans frein et remplie d'extorsions et de violence, se corrompit tellement, que le jugement vint et que le monde d'alors périt. Il n'y eût pas de nouveau chef ou de souche nouvelle de promesse. Après le déluge, les hommes s'élevèrent contre Dieu, afin de se faire un nom à *eux-mêmes* et de ne pas être dispersés; et Dieu confondit leur langage; les nations furent formées, et Satan introduisit l'idolâtrie. La conscience qu'il y a un Dieu, fondement abstrait nécessaire de toute religion, fut tout ce qui resta; Dieu Lui-même fut laissé de côté et les hommes mirent des démons à sa place et revêtirent de son nom les convoitises déifiées (\*). Alors Dieu appela hors de ce monde qu'il avait fait, et hors de toute relation avec le monde, un homme, auquel il se révéla et dont il fit le chef d'une famille Lui appartenant, soit naturellement, soit spirituellement. A cet homme élu et appelé, ce nouveau chef d'une race, Dieu donna des promesses directement à lui adressées, non pas sans doute à l'homme comme tel, mais à l'homme élu et appelé. La promesse fut donc introduite (\*\*), et déposée d'abord en Abraham, le père des fidèles; peu de temps après, elle fut confirmée à la Semence par une image préfigurant la mort et la résurrection de Christ. Il y avait là plus que le jugement par lequel la Semence de la femme devait briser la tête du serpent; il y avait une bénédiction directe et personnelle de la part de Dieu pour ceux qui en étaient les objets, et cette bénédiction était dans la semence d'Abraham. La promesse et la semence étaient complètement unies dans les révélations de Dieu.

(\*) Il me semble qu'il y a eu quatre sources d'idolâtrie: le sentiment ineffaçable de l'existence de Dieu; les ancêtres déifiés; les étoiles, et le principe de la génération. Elles s'entre-mêlèrent, la dernière donnant lieu à une corruption incroyable par la consécration même des passions dégradantes. Les dieux, comme on le sait, étaient, soit des passions déifiées, comme Vénus, Mars, et d'autres, soit les puissances de la nature. Par derrière tout cela, il y avait toujours le Dieu inconnu. La conscience n'avait aucune part dans tout le système; la bienveillance naturelle peut-être y entraînait plus ou moins comme dans l'Inde, et si même comme dans les Amenti d'Egypte, une apparence de conscience s'y mêlait (car depuis la chute tous les hommes ont une conscience), on avait perdu de vue toute relation future avec Dieu; on croyait à la transmigration des âmes, à la perspective de devenir des dieux semblables aux hommes. Quoique l'idée abstraite de l'existence de Dieu fût toujours là, la communion avec Dieu était une chose inconnue.

(\*\*) Une promesse que la terre ne serait plus détruite fut donnée à Noé; mais il n'était la souche d'aucune bénédiction personnelle promise.

Ensuite, vint une autre très importante dispensation de Dieu envers la descendance d'Abraham selon la chair: la loi fut donnée; la question de la justice fut soulevée, et la justice fut exigée de l'homme selon la règle parfaite qui en était l'expression vis-à-vis des fils

d'Adam, la bénédiction et la vie dépendant de l'obéissance, obéissance aussi justement exigée que la règle en était parfaite. Ici la responsabilité de l'homme fut mise clairement en évidence; elle fut sanctionnée par l'autorité expresse de Dieu qui en donnait une mesure parfaite. Nous savons ce qui en fut le résultat: le veau d'or fut dressé avant même que les tables de la loi pussent être portées dans le camp. A la responsabilité naturelle furent ajoutées une autorité révélée et une règle révélée; la justice fut définie et exigée de l'homme selon ses obligations mesurées par Dieu lui-même. La transgression arriva, comme précédemment chez Adam.

Mais alors, la responsabilité de l'homme, pour ne rien dire des voies patientes de Dieu envers lui par les prophètes, fut soumise à une épreuve différente et toute nouvelle. Dieu descendit en grâce dans ce monde pécheur, suppliant les hommes d'être réconciliés avec Lui; et la Semence promise de David vint à la semence d'Abraham selon la chair. Mais lorsqu'Il vint, il ne trouva aucun homme; quand il appela, il n'y eût personne qui répondit. Non seulement le péché était devenu iniquité sans frein; et la loi avait eu pour effet la transgression; mais la grâce fût rejetée, et la promesse elle-même et Celui qui devait venir, furent méprisés. L'épreuve de la responsabilité de l'homme était terminée dès lors; l'arbre était mauvais; le déchausser et y mettre du fumier, ne lui faisait pas porter du fruit pour Dieu. Le figuier près du chemin ne portait que des feuilles et était jugé pour toujours. Le Fils unique et bien-aimé, s'il venait chercher du fruit, avait été jeté dehors et tué. Si le roi invitait des convives, il avait vu son invitation méprisée. Non seulement Dieu avait chassé l'homme hors du paradis; mais l'homme, pour ce qui le concernait, dans son inimitié contre Dieu, avait rejeté hors de ce monde Dieu, — venu en grâce dans un monde perdu. Le péché était complet et l'homme perdu.

Mais maintenant, c'était à Dieu à agir, si j'ose m'exprimer ainsi. Les hommes avaient fait périr Christ par des mains iniques, mais c'était «par le conseil défini et la préconnaissance de Dieu» qu'il avait été livré. En la consommation des siècles (expression facile à comprendre maintenant), Christ avait été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même.

Dans ce sacrifice le Seigneur, selon tous les besoins de l'homme et selon la gloire de Dieu, satisfait aux conséquences de la responsabilité de l'homme, étant fait péché, et portant nos péchés en son corps sur le bois. La propitiation était parfaite; la rédemption accomplie (non pas encore quant à la puissance exercée, mais quant au titre moral en justice, selon la valeur de l'oeuvre de Christ), Christ dans cette oeuvre n'ayant pas seulement satisfait à ce qu'exigeait la responsabilité de l'homme, mais ayant glorifié Dieu parfaitement dans tout ce qu'il est: amour, juste jugement contre le péché, majesté, vérité, tout est réuni ici, et l'obéissance absolue avec le dévouement sans réserve à Dieu, l'homme étant introduit en justice dans la gloire de Dieu, et comme fils, établi héritier de toutes choses (voyez, Jean 13: 31, 32; 17: 1, 4, 5). Ainsi, dans la croix de Christ, le solide fondement fut posé en justice, selon la justice de Dieu, pour l'accomplissement des conseils divins pour la glorification des rachetés dans le second Homme, le dernier Adam, le Seigneur du ciel.

L'abolition des péchés de ceux qui avaient une part avec Lui était faite (ceux qui l'avaient rejeté étaient doublement coupables) et la révélation de la justice de Dieu avait son fondement posé et établi, Christ étant à la droite de Dieu comme homme, en vertu de cette justice, et les conseils de Dieu pouvaient être pleinement manifestés à la gloire de Dieu par nous, — oui, tous ses plans pour la gloire du second Homme, le dernier Adam, son Fils bien-aimé, et de nous avec Lui.

Ces deux grands sujets, la responsabilité de l'homme et les conseils de Dieu sont ainsi placés devant nous. Pour compléter ces vérités, je devrais ajouter que Christ ressuscité devient notre vie et que le Saint Esprit nous est donné pour que nous puissions jouir de l'efficacité de la première venue de Christ en pardon et en justice, pour que l'amour de Dieu soit répandu dans nos coeurs et que nous ayons les arrhes de l'héritage qui nous attend dans la gloire, sachant que nous sommes fils de Dieu, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ.

Quoiqu'il en soit, le pardon des péchés et la délivrance de tout ce qui appartenait au premier Adam d'une part, et les conseils de Dieu de l'autre, sont désormais pleinement révélés par la croix, et la différence entre ces deux choses clairement mise en évidence. D'un côté, l'oeuvre de la croix satisfait au péché et à notre responsabilité; de l'autre, le fondement en justice de l'accomplissement de tous les conseils de Dieu est posé, en sorte que ceux-ci peuvent être révélés. Nous avons vu l'homme responsable dans son état naturel, avant et après la chute, et sa fin dans le déluge. Nous avons vu ensuite, dans la terre renouvelée sous ce rapport, alors que l'homme chercha à se l'approprier et que Dieu l'eut divisée en nations, Dieu appelant un homme à être une race et un peuple pour lui, lui donnant les promesses et les confirmant à sa semence; puis l'homme, ce peuple appelé, placé sous la loi; et enfin l'héritier de la promesse venant et Dieu en Christ réconciliant le monde. L'homme avait donc été pleinement mis à l'épreuve dans son état naturel et par tous les moyens propres à lui faire rapporter du fruit digne des soins de Dieu, et le résultat avait été le péché sans frein, ou l'inimitié contre Dieu. Alors Dieu lui-même, par son propre travail en grâce, opéra la rédemption; et ayant été glorifié parfaitement en Christ, homme au milieu des hommes, il plaça Christ comme homme, en justice, dans la gloire divine, — le Précurseur auquel nous serons rendus semblables. Ainsi, le pardon, la justice, la fin du vieil homme et de tout ce qui se rattache à Lui, furent, assurés et les conseils de Dieu pleinement révélés, quant à la place qu'ils feraient à l'homme avec Lui dans la gloire, en son Fils et avec son Fils, le Seigneur Christ, l'Esprit étant donné à ceux qui sont pardonnés pour qu'ils connaissent cette rédemption dans toute son étendue, qu'ils se tinsent consciemment à leur place de fils et possédassent les arrhes de la gloire.

L'épître aux Galates nous présente les premiers éléments de ces choses. Elle fait ressortir les points suivants: la promesse, en contraste avec la loi qui apportait une malédiction et aucune justification pour l'homme; la rédemption de cette malédiction, Christ étant devenu malédiction pour nous; ensuite, par Christ, — la Semence promise, — né de femme (jadis la source du péché) et né sous la loi, afin de racheter ceux qui étaient

sous la loi, satisfaisant aux deux grandes formes de responsabilité et au jugement qui en fut la conséquence avant et après le déluge, Lui-même le Fils, afin que la bénédiction d'Abraham s'étendant aussi aux Gentils, tous reçussent l'adoption comme fils. Christ ainsi fut Celui qui accomplit la promesse, en contraste avec le conducteur jusqu'à ce que Christ vint; et puis, étant fils par la foi en lui, l'Esprit nous est donné, qui nous place dans la conscience de la relation. Nous ne sommes plus esclaves, mais fils; et l'Esprit est en contraste avec la loi. La chair, notre mauvaise nature, convoite contre l'Esprit, mais si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi et il ne peut y avoir de loi contre le fruit de l'Esprit. L'état de péché naturel de l'homme est ainsi constaté, non pas la pleine révélation de notre place dans les voies de Dieu; nous trouvons la promesse, la loi, Celui qui est promis, la rédemption accomplie par lui, et comme fruit de cette rédemption, le Saint Esprit promis donné, et l'adoption comme fils. Les voies de Dieu sont largement discutées, notre position est établie, mais l'épître laisse de côté les conseils de Dieu. L'épître aux Galates est donc élémentaire, quoique très importante en son lieu et place.

L'épître aux Romains discute à fond le principe sur lequel l'homme peut avoir à faire avec Dieu, et montre comment la promesse faite aux Juifs et leur réjection présente, ainsi que la doctrine qui ne fait pas entre Juif et Gentil «de différence», se concilient avec la promesse. L'étude que nous allons faire, avec l'aide du Seigneur, mettra ces choses en lumière; je fais seulement remarquer ici que l'épître aux Romains traite aussi de la responsabilité de l'homme, non des conseils de Dieu; mais Dieu a ses conseils, et la sécurité qui en découle pour nous est mentionnée au chapitre 8, de sorte que l'épître nous fournit un lien entre les deux sujets.

Avant d'aller plus loin, et pour mieux faire comprendre quelle est la différence entre les épîtres dont nous venons de nous occuper et celles dont nous dirons un mot plus loin, je voudrais rendre le lecteur attentif aux deux aspects de l'état de péché de l'homme. On peut considérer l'homme comme suivant une voie de péché, vivant au péché et aux convoitises, mais aussi dans cette position comme mort quant à Dieu. En rapport avec le premier point de vue, il faut que la mort intervienne pour délivrer l'homme du péché; en rapport avec le second, l'homme est considéré comme mort dans le péché. L'épître aux Romains s'occupe surtout du premier de ces deux aspects et du remède que la grâce y a apporté; l'épître aux Ephésiens voit l'homme mort dans ses péchés. Dans l'épître aux Romains, il s'agit de la justification et de la délivrance de l'homme pécheur. Dieu le faisant sortir par la rédemption de la condition misérable dans laquelle il se trouve. Dans l'épître aux Ephésiens, il y a une nouvelle création; et en conséquence, la rédemption étant pleinement reconnue, les conseils de Dieu sont révélés dans toute leur étendue, et l'homme est vu assis dans les lieux célestes en Christ. L'épître aux Colossiens nous montre les deux aspects: l'homme enseveli pour la mort et, si mort dans ses péchés, ressuscité avec Christ; le croyant est vu ressuscité avec Christ, étant mort avec lui, mais le ciel est espérance et perspective, le croyant n'est pas vu assis là. L'épître aux Ephésiens commence en conséquence par les conseils de Dieu; elle nous place d'abord devant Dieu, moralement



semblables à lui, dans la position de Christ, qui est monté vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu. Ensuite, après avoir brièvement mentionné la rédemption comme étant ce qui était nécessaire pour nous amener là et nous faire connaître Dieu, elle parle des desseins de Dieu à l'égard de Christ lui-même, Chef sur toutes choses comme homme, ce qui introduit le sujet de l'héritage et des arrhes de l'esprit donné jusqu'à la rédemption de la possession acquise, alors que la gloire sera révélée. L'élévation présente de Christ à la droite de Dieu et l'opération de la même puissance en nous qui le ressuscita d'entre les morts et le plaça à la droite de Dieu, introduit l'église unie à lui, l'église qui est son corps à Lui qui est chef ou tête *sur* toutes choses et à l'église. Cette oeuvre de Christ est développée dans le chapitre 2. Christ est vu d'abord dans la mort, où nous étions gisant dans nos péchés, (ceux-ci étant ôtés parce que Christ les a portés, descendant dans la mort pour nous) la puissance de Dieu intervient et nous ressuscite avec Christ, et nous élève à la même place de gloire et de bénédiction en lui. Le dessein de Dieu dans les fils et héritiers, et dans l'église, comme corps de Christ uni à lui, est ainsi pleinement révélé, et les conséquences pratiques qui en découlent sont envisagées. Ces conseils étaient cachés dès les âges et les générations, et ne pouvaient pas avoir leur accomplissement ou être révélés avant que le mur mitoyen de clôture fût détruit. — Ensuite viennent les dons de l'Esprit, de la part de l'Homme dans le ciel, pour l'édification des saints et l'évangélisation du monde, formant le corps en mettant les individus qui le composent intelligemment en rapport avec lui-même, le Chef, par la puissance du Saint Esprit agissant dans ce corps sur la terre. Puis, à partir du verset 17 du chapitre 4, il s'agit de la conduite pratique qui convient au chrétien. Il est intéressant de voir que comme nous sommes réellement et effectivement amenés à Dieu par Christ, notre conduite comme chrétiens, a son point de départ auprès de Lui, d'où nous sortons comme ses enfants, pour manifester le caractère de Dieu lui-même, dont Christ est le modèle parfait dans l'homme. Subjectivement, ceci dépend du fait d'avoir dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau, créé selon Dieu, etc., et de la présence du Saint Esprit qui ne doit pas être contristé. Dieu, comme amour et lumière, est objectivement la mesure que nous avons à suivre, comme de bien-aimés enfants, Christ lui-même ayant été l'expression parfaite de ce qu'Il est comme amour et comme lumière. Il est bon de remarquer que le contraste avec la loi, et la supériorité à la loi, sont frappants ici: la loi prenait l'amour de soi-même comme mesure de l'amour pour les autres; ici la mesure, c'est le complet renoncement à soi-même en amour, tel que Christ l'a montré. — Enfin, nous sommes les soldats de Dieu en Canaan, c'est-à-dire dans les lieux célestes, et nous avons besoin de l'armure complète de Dieu contre les puissances spirituelles de méchanceté, marchant dans la dépendance de Dieu. — Telle est l'esquisse rapide des principes que nous présente l'épître aux Ephésiens.

Dans l'épître aux Colossiens, les saints ne sont pas vus assis dans les lieux célestes: une espérance leur est réservée dans le ciel. L'épître va plus loin, que celle aux Romains, en ce que nous y sommes ressuscités avec Christ, point dont l'épître aux Romains ne s'occupe pas (\*); mais elle ne nous place pas, comme l'épître aux Ephésiens, dans les lieux célestes en Christ. Nous sommes appelés à attacher nos affections aux choses qui sont en haut, là

où Christ est assis. Cependant les points de vue des épîtres aux Romains et aux Ephésiens sont, dans leurs éléments, clairement établis. Nous sommes ensevelis avec Christ dans le baptême pour la mort; c'est le sujet du chapitre 6 de l'épître aux Romains; le croyant étant envisagé comme ayant vécu dans ses péchés auparavant, comme nous lisons au chapitre 3, verset 7. D'autre part (2: 13), il est considéré comme vivifié avec Christ, ce dont l'épître aux Romains ne parle pas, mais qui fait partie de la vérité telle qu'elle nous est donnée dans l'épître aux Ephésiens; l'enseignement, toutefois, ne va pas aussi loin que cette dernière épître, selon laquelle nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ. Ainsi plus loin, nous trouvons: «Si vous êtes morts avec Christ» (2: 20) et (3: 1) «Si vous êtes ressuscités avec le Christ»; et puis vient l'exhortation à chercher les choses qui sont en haut, là où *Christ* est assis. Il y a une autre vérité qui se lie à ceci, qui montra la perfection des Ecritures et le soin minutieux que Dieu prend pour enseigner ses saints parfaitement. Dans l'épître aux Colossiens, sauf une seule fois, à propos de la pratique, l'Esprit n'est pas nommé; sa doctrine, c'est que, ayant dépouillé le vieil homme, et ayant revêtu le nouvel homme, nous avons la vie comme étant ressuscités avec le Christ. L'épître aux Ephésiens, au contraire, développe tout ce qui concerne l'adoption comme fils et le corps, et c'est par le Saint Esprit que nous avons l'esprit d'adoption et que nous sommes baptisés pour être un seul corps; la présence du Saint Esprit est donc pleinement constatée dans cette épître.

(\*) Nous sommes vus *en Christ* au chapitre 8, verset 1; et il est fait allusion à l'Eglise au chapitre 12; mais le fait est simplement admis, il n'est pas considéré.

Dans l'épître aux Colossiens, le corps est reconnu pratiquement (3: 15), mais la Tête, Christ, forme plutôt le sujet: la plénitude de la déité habite en Christ. Dans l'épître aux Ephésiens, le corps est la plénitude de Christ; il complète la Tête qui remplit tout en tous.

Dans la seconde épître aux Corinthiens (4: 10 et suivants), nous trouvons la puissance pratique de la doctrine de l'épître aux Romains, dans son action journalière. La mort à tout ce qui était d'Adam chez Paul est effectuée dans la vie de tous les jours, afin que la vie de Jésus seule soit manifestée dans ses rapports avec les autres, Dieu aussi venant en aide à l'apôtre en le faisant passer par des circonstances qui étaient la mort pour toute vie naturelle (comparez 2 Corinthiens 1: 8, 9). Au chapitre 5: 14, d'autres personnes sont considérées à la lumière de la doctrine de l'épître aux Ephésiens, — tous étaient morts, sinon Christ n'aurait pas eu besoin de mourir pour eux. Il est descendu jusque dans la mort parce qu'ils étaient là. L'apôtre a surtout devant les yeux la gloire de Christ élevé au ciel; la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ.

J'ai la confiance que ce résumé, malgré sa brièveté, nous rendra capables de mieux saisir l'enseignement de l'épître aux Romains, qui n'entre pas dans le développement des conseils de Dieu, mais pose pleinement le fondement pour leur accomplissement, en ôtant les péchés et en délivrant du vieil homme. La responsabilité de l'homme y est traitée à fond; la justice de Dieu y est expliquée et établie, et la grâce déployée comme source et principe des voies de Dieu envers nous. Le cas particulier des promesses faites aux juifs, qui paraissait ne pas s'accorder avec la doctrine qui fait à tous les hommes sans distinction la

même place devant Dieu, est considéré dans un appendice spécial comprenant les chapitres 9-11.

Il peut être utile pour notre étude que nous indiquions ici les grandes divisions de l'épître. Les 17 premiers versets forment une introduction, le dernier de ces versets nous donnant le sujet de toute l'épître. Ensuite, au verset 18 jusqu'à la fin du verset 11 du chapitre 5, nous avons une seule et grande portion qui traite des péchés et de la grâce de Dieu à l'égard de ces péchés; la portion qui s'étend du verset 18 du chapitre 1 jusqu'au verset 20 du chapitre 3, démontrant que tous sont sous le péché, l'apôtre revenant ensuite en arrière au verset 17 du chapitre 1, et montrant comment la justice de Dieu est maintenant révélée, la propitiation ayant été faite par le sang de Christ. Le chapitre 4 parle de la résurrection de Christ comme mettant le sceau sur son oeuvre, dans le même but. Mais jusques-là l'imputation de la justice ne va pas plus loin que le pardon des péchés. Les onze premiers versets du chapitre 5 donnent l'heureux résultat et l'effet de la grâce dans notre position présente sous cette grâce. Au verset 12 du même chapitre commence un nouveau sujet, le vieil homme, la chair, le péché en la chair, ce que nous *sommes* comme enfants d'Adam (non pas ce que nous avons *fait*, bien que cela soit le fruit et la preuve de ce que nous sommes), ce qui introduit notre mort avec Christ et la vie en Lui, non pas en Adam: c'est la délivrance, non le pardon. Cette seconde bénédiction, ainsi que notre position en Christ et notre sécurité par lui sont établies au chapitre 8. Toute la question de la loi est amenée devant nos yeux à cette occasion: la loi s'adresse aux fils d'Adam, et comme tels, nous sommes morts en Christ; tous ont donc péché, Juif et gentil, et ont la même nature charnelle. Il n'y a pas de différence; et s'il s'agit de la justice de Dieu, elle est applicable à l'un comme à l'autre. Mais il y a une difficulté alors: Israël avait reçu des promesses aussi bien que la loi; que devenaient-elles? N'établissaient-elles pas une différence de la part de Dieu? Les chapitres 9 à 11, que j'ai appelés un appendice, répondent à la question ainsi soulevée. Au chapitre 12 et suivants, nous avons des exhortations fondées sur les miséricordes précédemment considérées.

L'épître aux Romains fait connaître les principes éternels des relations de Dieu avec l'homme; la manière dont le croyant, par le moyen de Christ mort et ressuscité, est établi dans la bénédiction; et puis elle concilie ces choses avec la spécialité des promesses faites aux Juifs par Celui de qui les dons et la vocation sont sans repentir.

## Exposition de l'épître

Nous pouvons nous occuper maintenant des détails de l'épître elle-même, et en premier lieu des versets qui lui servent d'introduction, chapitre 1: 1-17. N'oublions pas que l'apôtre n'avait jamais été à Rome et qu'il écrit en vertu de sa mission universelle auprès des gentils, en sorte que l'épître, tout en renfermant des salutations personnelles très nombreuses, a cependant, en général, le caractère d'un véritable traité: l'évangile y est largement développé en même temps que l'état de l'homme, la place qu'occupait

réellement la loi, et, comme nous l'avons déjà vu, la position dans laquelle les Juifs, qui avaient été près, étaient tombés.

L'apôtre rappelle en commençant que le Seigneur l'avait personnellement appelé et lui avait confié sa mission auprès des Gentils, le séparant de la race humaine tout entière, — Juifs et Gentils, — en le mettant en rapport avec Lui-même dans la gloire: «En te retirant du milieu du peuple et des nations vers lesquelles moi je t'envoie..» (Actes des Apôtres 26: 17). Le Seigneur lui était apparu, afin qu'il devint un témoin du Seigneur Jésus glorifié; c'est pourquoi nous l'entendons parler de l'évangile de la gloire, et de Dieu qui a fait que, du sein des ténèbres, la lumière resplendît dans son coeur pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ (2 Corinthiens 4: 4-6); c'est pourquoi aussi il dit que, s'il avait connu Christ selon la chair, c'est-à-dire dans ses rapports avec le monde d'ici-bas, comme Messie vivant sur la terre et comme un Juif l'aurait attendu selon la parole qui l'avait promis, il ne le connaissait plus ainsi (2 Corinthiens 5: 16). L'Homme glorifié après qu'il avait souffert la mort et qu'il avait accompli la rédemption, — c'était là le Christ que Paul connaissait, un Christ commencement et chef de la nouvelle création, l'Homme glorifié, le Seigneur qui sauvait son peuple comme étant Lui-même. Toutefois, l'administration de la grâce reconnaissait la place que Dieu avait donnée aux Juifs: il n'y avait pas de différence, mais l'évangile était pour le Juif premièrement, et aussi pour le grec.

Ainsi devenu apôtre par l'appel du Seigneur, Paul avait été mis à part effectivement, pour son service actif dans l'évangile, à Antioche: «Mettez-moi maintenant à part, Barnabas et Saul pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés» (Actes des Apôtres 13: 2).

La séparation immédiate pour son oeuvre actuelle était par le Saint Esprit: il était «mis à part pour l'évangile de Dieu».

Cet évangile était touchant le Fils de Dieu; mais il avait un double caractère: il était d'un côté, en rapport avec les voies de Dieu sur la terre, l'accomplissement de la promesse; de l'autre, il était, touchant la personne du Fils de Dieu, déterminé tel, en puissance, selon l'Esprit de sainteté par la résurrection des morts, l'annulation de l'effet du péché, non pas du jugement de Dieu, je n'ai pas besoin de le dire, mais de ce par quoi le pouvoir de Satan dominait sur l'homme par le péché. Il faut bien remarquer que ce qui est spécialement mis en évidence ici, comme l'évangile pour lequel Paul avait été mis à part, c'est l'évangile touchant la personne du Fils de Dieu. Nous verrons la propitiation et la justice pleinement constatées; mais, avant toute chose, l'évangile de Dieu est «touchant son Fils, Jésus Christ notre Seigneur», «semence de David selon la chair», et puis «Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté par la résurrection des morts» (versets 2-5).

Cette puissance, la puissance divine, qui le ressuscita des morts (\*), et le démontra Fils de Dieu fut manifestée tout le long de sa vie dans cette sainteté qui ne permit jamais à aucun moment, l'entrée du péché. Il a été vivifié par l'Esprit (το Πνεύματι) (1 Pierre 3: 18); mais sa sainteté, sa séparation à Dieu était aussi par l'Esprit. La résurrection était la

démonstration publique qu'il était le Fils de Dieu, en puissance, la victoire sur les gages tout entier du péché, en tant que manifestés dans ce monde; mais l'oeil ouvert eût discerné la même puissance dans l'exclusion même du péché, dans l'absolue et parfaite sainteté du Sauveur, tout le long de sa vie.

(\*) L'expression est abstraite: ce n'est pas nécessairement sa résurrection à lui, seulement; mais sa résurrection en fut la première grande et complète preuve.

Ainsi l'accomplissement de la promesse et la puissance divine sur la mort étaient là, et le Fils de Dieu comme homme en sainteté absolue, notre Seigneur Jésus Christ; l'évangile était «la bonne nouvelle de Dieu touchant son Fils». De son oeuvre, sauf son triomphe sur la mort, nous n'avons rien encore, jusqu'ici; mais Dieu est entré en puissance et en grâce là où régnaient le péché et la mort. La sainteté a été manifestée dans l'homme, dans ce monde, et la mort sous laquelle l'homme gisait, a été vaincue.

Il est important de remarquer que dans la présentation de l'évangile de Dieu, c'est la personne du Fils qui est, avant tout, mise en évidence; sans doute nous y trouvons l'intervention de Dieu en puissance pour délivrer (\*), nous y voyons la promesse accomplie, mais par-dessus tout l'évangile est la bonne nouvelle touchant *le Fils de Dieu*. La grâce a fait de Lui un homme, et la résurrection l'a déterminé Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sainteté. Il y a une personne qui nous est révélée en grâce parfaite, mais comme Celui qui, en grâce, a tout droit sur nos âmes.

(\*) En ceci il participe de la nature de l'évangile éternel.

Une autre remarque qui n'est pas sans importance, c'est que, comme nous le verrons plus loin, il s'agit dans tout ceci de ce que Christ est de la part de Dieu. Dieu a accompli sa promesse, Dieu a introduit la victoire sur la mort: tout est dans la personne du Fils; — un homme; et il ne s'agit pas du tout de ce que l'homme est pour Dieu, si ce n'est la personne de Christ lui-même. Nous verrons bientôt que, comme le Fils de Dieu est révélé dans l'homme, triomphant de la mort, la justice de Dieu est révélée aussi. Dieu découvre ensuite toute la misère de l'homme, et montre comment Lui répond et satisfait parfaitement à cette misère; mais en premier lieu, il nous occupe de ce qu'il a Lui-même introduit, et introduit pour Lui-même, pour la grâce et la gloire, ce qui a plutôt le caractère de l'évangile éternel quant à la puissance qui s'y trouve, — *la personne du Fils dans l'homme Jésus, et la justice divine*. C'est là l'aspect général; la responsabilité de l'homme et la misère de l'homme viendront plus tard; mais d'abord il faut que nous ayons la chose telle qu'elle est pour Dieu et devant Dieu, quoique toute en grâce envers nous.

Mais il est un autre point encore que je dois signaler ici, parce qu'il se rapporte au caractère tout entier de l'épître qui nous occupe, et qui a plutôt pour objet de poser le fondement, que d'élever l'édifice qui est bâti dessus: le témoignage que Christ est Fils de Dieu, c'est *la résurrection*, non pas la gloire. L'ascension bien que reconnue, je n'ai pas besoin de le dire, comme l'est aussi l'Eglise, n'est pas mentionnée autrement qu'occasionnellement, au chapitre 8, pour introduire l'intercession. L'ascension amena le

résultat relativement aux conseils de Dieu; mais déjà, dans la résurrection, Dieu avait mis son sceau sur la personne et sur l'oeuvre de Christ. La rédemption était accomplie, le péché expié, la mort vaincue, celui qui avait le pouvoir de la mort rendu impuissant dans la forteresse de sa puissance; — oui, tout ce qui faisait que la gloire était la justice, tout était accompli. La question toute entière entre l'homme et Dieu était ainsi vidée et établie sur une base nouvelle; mais les gloires qui en découlent selon les conseils de Dieu ne sont pas abordées; notre résurrection même avec Christ, n'est pas mentionnée, comme nous le verrons, bien que notre mort avec Lui le soit, parce que cette mort était nécessaire pour mettre fin à l'ancien état de péché et pour nous introduire dans un état nouveau où nous sommes capables de vivre avec Dieu, pleinement délivrés. La résurrection de Christ et notre mort avec Lui sont nécessaires pour établir notre titre et mettre fin à notre ancien état de péché et introduire ce qui est essentiellement nouveau. Il reste encore à développer ensuite notre position nouvelle selon les conseils de Dieu (\*).

(\*) Quand il s'agit de notre résurrection avec Christ, Christ est envisagé comme étant descendu en grâce là où nous étions morts dans le péché. Dieu, dès lors, l'a ressuscité et nous a ressuscités ensemble avec Lui: ce fait implique l'union avec Lui. Or l'épître aux Romains n'est pas occupée de ce sujet, mais de la justification individuelle.

La mission de l'apôtre avait pour but «l'obéissance de la foi» (verset 5); il était envoyé pour amener les «âmes des hommes à se soumettre à la révélation du Fils de Dieu, l'homme ressuscité» le Seigneur Jésus Christ, — à la vérité de Dieu révélée en lui, et à la grâce qui accompagnait cette vérité, car il les faut toutes deux pour que nous puissions les croire; l'une non plus ne peut être révélée pleinement sans l'autre, car la grâce est partie de la vérité, là où Dieu est pleinement révélé; la grâce non plus ne pouvait venir sans la vérité, car, dans ce cas, au sujet de quoi la grâce serait-elle la grâce et comment Dieu serait-il révélé? Mais Dieu est lumière, et Dieu est amour; et la lumière et l'amour, venant à nous, sont la grâce et la vérité.

Cette obéissance de la foi était «parmi toutes les nations» (verset 5), non pas de toutes les nations. Il fallait que la grâce et la vérité descendissent vers l'homme comme telles; Dieu ainsi révélé ne pouvait pas être seulement le Dieu des Juifs. Mais le temps n'était pas encore venu pour assujettir toutes les nations par puissance, mais Dieu les visitait premièrement «pour en tirer un peuple pour son nom» (Actes des Apôtres 15: 14). Parmi ces nations, les croyants qui se trouvaient à Rome étaient «des appelés de Jésus Christ» (verset 6); et à ceux-là, «à tous les bien-aimés de Dieu qui sont à Rome», l'apôtre s'adressait. Il était déjà là; — Dieu n'a pas permis que le christianisme fût fondé à Rome par un apôtre. Ces croyants étaient les «bien-aimés de Dieu» et «saints appelés» c'est-à-dire saints par l'appel de Dieu.

L'apôtre exprime maintenant (verset 8 et suivants) ses propres sentiments et son intérêt pour ceux auxquels il s'adressait, et cela en rapport avec sa mission universelle auprès des gentils, mission dans laquelle l'amour de Christ opérait pour faire de ces hommes, qu'il n'avait même pas vus, les objets de son coeur et les lui rendre précieux. Il

désirait leur communiquer quelque don spirituel selon le pouvoir qu'il en avait comme apôtre; et dans une grâce sincère, il voulait être consolé ainsi dans cette foi qui leur était commune, à lui et à eux. «Débiteur et envers les grecs et envers les barbares» (car telle est la place de l'amour en puissance), il était tout prêt à annoncer la bonne nouvelle à ceux aussi qui étaient à Rome. Il n'avait pas honte de l'évangile, car l'évangile était «*la puissance de Dieu en salut*» (verset 16), — mots simples, mais qui renferment d'inexprimables richesses!

Ce n'est pas Dieu ici, venant exiger de l'homme quelque chose; ce n'est pas l'homme agissant pour Dieu ou découvrant le moyen de se rencontrer avec Lui; c'est Dieu agissant pour l'homme; c'est la puissance à l'oeuvre, en faveur de l'homme, et cela non seulement pour aider ou pour intercéder, mais pour délivrer l'homme de l'état dans lequel il se trouvait, c'est-à-dire pour sauver l'homme.

Mais *comment* Dieu sauvait-il ainsi? L'évangile était la puissance de Dieu en salut à quiconque croyait, juif ou grec (verset 16): l'homme quel qu'il fût, avait besoin d'être sauvé. La puissance de Dieu, là pour sauver, prenait l'homme dans sa misère et son péché, non pas dans ses titres ou dans ses droits, même s'ils étaient donnés de Dieu, et s'appliquait à un gentil perdu et à un Juif perdu; elle était «pour quiconque croyait», et cela par la foi ou sur le principe de la foi. *L'ordre* qu'elle suivait reconnaissait les voies de Dieu: elle était «au Juif premièrement, et au grec»; mais cet ordre n'altérait pas le caractère de l'évangile: il était *le salut*, à un Juif pécheur. Le Juif entraient comme un objet de miséricorde, exactement comme un gentil, par la foi en ce qui était de la part de Dieu, en grâce envers lui, quoique dans l'ordre de l'administration, l'évangile fut adressé «au Juif premièrement».

L'évangile aussi est «la puissance de Dieu en salut», parce que «la justice de Dieu y est révélée sur le principe de la foi, pour la foi» (verset 17). L'homme n'était pas appelé à faire quoi que ce soit, Dieu ne lui demandait rien. La justice *de Dieu*, parfaite et absolue, ce en vertu de quoi, Dieu bénirait sans limite, était révélée pour l'homme. Dieu ne pouvait exiger davantage; il ne pouvait, quant à la justice, donner davantage; et cette justice était là pour l'homme et révélée; et elle était ainsi la puissance de Dieu pour le sauver.

Les oeuvres de l'homme pour Dieu n'y entraient absolument pour rien: j'insiste sur ce point parce que c'est le grand principe de la vérité, c'est l'oeuvre de Dieu pour l'homme. L'homme y a part, sur le principe de la foi, afin que ce soit par la grâce; l'homme seulement croyait par grâce ce qui était révélé. C'est pourquoi aussi le croyant possédait la justice, et il la possédait, qu'il fût gentil ou qu'il fût Juif, n'importe. Mais ici il s'agit de la propre nature intrinsèque de cette justice: c'était la «*justice de Dieu*»; elle était révélée «sur le principe de la foi» (des oeuvres ne produisent pas la justice de Dieu, mais la justice de l'homme), et par conséquent «pour la foi» selon qu'il est écrit: «Or le juste vivra de foi».

Ici finit l'introduction. La personne du Seigneur Jésus, et la justice de Dieu, sont la grande thèse de l'évangile de Dieu: Le Seigneur Jésus révélé comme le libérateur, le Fils de Dieu, réclamait l'obéissance de la foi; la justice, toujours sur le principe de la foi, révélée

comme le fondement sur lequel l'homme pouvait avoir part par la grâce à la bénédiction que Dieu voulait répandre.

L'apôtre en vient maintenant à ce qui rendait cette justice de Dieu nécessaire pour nous. «Car la colère de Dieu», dit-il, «est révélée du ciel contre toute impiété et toute iniquité des hommes qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité» (verset 18). C'est là un principe de la plus haute importance. La colère n'est pas ici une colère gouvernementale comme celle qui amène l'Assyrien contre Israël ou qui envoie Israël captif à Babylone, une chose de ce monde, pendant que Dieu était encore caché derrière le voile; — c'est une colère qui nous dit l'incompatibilité de la nature de Dieu avec le mal. La colère de Dieu était révélée contre tout ce qui est incompatible avec sa nature, la colère du ciel contre toute impiété; et, là où la vérité était connue et où les hommes pouvaient paraître plus près de Dieu, comme les Juifs, s'ils possédaient la vérité tout en vivant dans l'iniquité, la colère était contre eux aussi, qui retenaient la vérité ainsi. La colère contre toute iniquité était révélée du ciel; le gentil, le Juif, les hommes dans quelque condition qu'ils se trouvaient, tombaient sous le jugement. Ce n'était pas un Dieu caché, intervenant dans un jugement terrestre, mais Dieu lui-même, pleinement révélé, selon sa propre nature haïssant le mal, dans une juste et nécessaire colère contre tout mal quelque part qu'il se trouvât. La nature de Dieu ne pouvait admettre aucun mal. Il pouvait y avoir eu des voies dispensationnelles, — des voies gouvernementales, la patience de Dieu; mais maintenant la colère était révélée du ciel contre toute iniquité, où qu'elle se trouvât.

L'apôtre montre ensuite sur quel fondement le jugement venait sur tous les hommes, sur les nations, jusqu'à la fin du chapitre 1, sur les moralistes, dans la première partie du chapitre 21 et sur le Juif, depuis le verset 17 du chapitre 2 jusqu'au verset 20 du chapitre 3. Ce qui amenait la condamnation des nations, c'est le témoignage de la création, et puis le fait qu'elles n'ont pas su garder la connaissance de Dieu (litt: Dieu en connaissance), car Noé avait cette connaissance. Le premier motif est établi dans les versets 19, 20; le second, au verset 21. «Ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance d'un homme corruptible, et d'oiseaux, et de quadrupèdes, et de reptiles»; et comme ils ont ainsi changé la gloire de Dieu en déshonneur, Dieu les a livrés à en faire de même de la gloire de l'homme, et ils se sont dégradés eux-mêmes jusqu'à l'infamie comme ils avaient dégradé Dieu dans l'idolâtrie; cependant ils avaient connu la juste sentence de Dieu.

C'est là ce qui rendait les moralistes tels que Socrate et ses pareils, inexcusables: ils commettaient eux-mêmes les choses qu'ils jugeaient (2: 1 et suivants). Mais le jugement de Dieu est selon la vérité contre ceux qui commettent de telles choses. Commettre ces choses et juger des autres, ce n'était pas le moyen d'échapper au jugement de Dieu. Ou bien, méprisaient-ils les richesses de la bonté de Dieu et de sa longue patience qui les poussaient à la repentance, amassant la colère pour le jour du jugement, le jour de la révélation du juste jugement de Dieu? Dieu juge toujours le mal moralement; mais il y a un jour auquel ce jugement sera révélé; et ce jugement du mal a lieu d'une manière manifeste selon la nature de Dieu. Nous avons trouvé ce principe infiniment important au verset 17



du chapitre 1, où nous avons vu, non pas le gouvernement dispensationnel sur ceux qui étaient près ou sur ceux qui étaient loin, mais Dieu révélant son jugement de l'iniquité dans l'homme, selon ce qu'il est. C'est pourquoi la lumière du christianisme est jetée ici sur les motifs du jugement, quoique Dieu fasse entrer la lumière réellement possédée dans la mesure de la rétribution; mais la nature, et en jugement, l'autorité de Dieu, rejettent le mal. Qu'on soit Juif ou gentil, il n'y a pas de différence. Quand Dieu est révélé, l'iniquité est traitée comme iniquité. Les avantages spéciaux des uns peuvent entrer dans les motifs du jugement, et s'ils ont péché sous la loi, ils seront jugés par la loi; mais le mal est le mal, et Dieu est Dieu, que le mal soit dans un Juif ou dans un gentil; et auprès de Dieu il n'y a pas d'acception de personnes (versets 6-11).

Mais la révélation de Dieu, qui introduit ainsi la connaissance du jugement selon la vérité, suppose nécessairement la vérité là; et l'obéissance à la vérité devient partie de l'épreuve morale de l'homme, aussi bien que la loi et la conscience naturelle. C'est pourquoi nous trouvons dans les versets 7 et 8 ce que le christianisme a mis en lumière et dans les versets 9 et 10, la tribulation et l'angoisse sur toute âme d'homme *qui fait le mal*, et la gloire, l'honneur et la paix sur toute âme d'homme qui fait le bien, et du Juif premièrement, et du grec.

Il est évident que le but de l'apôtre ici n'est pas de montrer comment un pécheur peut être justifié: il veut établir que, quoique Dieu pût tenir compte dans son *administration* de la bénédiction de ce qu'il avait accordé au peuple juif, Dieu cependant, maintenant qu'il était révélé lui-même, avait affaire avec des réalités, et qu'un gentil pieux lui était plus agréable qu'un Juif impie, quels que fussent d'ailleurs les privilèges de ce dernier. C'était celui qui accomplissait la loi qui serait justifié, qu'il fût Juif ou gentil, — non pas celui qui avait la loi et qui la violait; il n'y avait pas auprès de Dieu acception de personnes, et la conscience pouvait prendre connaissance du bien et du mal là où il n'y avait pas de loi, et devenir ainsi une loi pour l'homme qui n'avait pas reçu de loi de la part de Dieu. Ainsi ceux qui avaient péché sans loi, périraient sans loi, et ceux qui avaient péché sous la loi seraient jugés par la loi (verset 12). La discussion ici ne porte pas sur la puissance ou la grâce par laquelle un homme serait amené ou rendu capable de marcher consciencieusement; mais l'apôtre fait ressortir que c'était la réalité de la marche, et non le privilège de la position, qui était ce que Dieu reconnaissait.

Il est bon de remarquer qu'il n'y a pas de loi (\*) écrite dans le coeur du gentil, la loi écrite dans le coeur, c'est la nouvelle alliance (\*\*); mais l'oeuvre que la loi exige est reconnue par la conscience comme bonne ou mauvaise. La conscience sait que c'est *mal* de *tuer* ou de *voler*, alors qu'aucune loi n'est donnée. L'homme acquit la connaissance du bien et du mal par la chute; et il est de la plus grande importance de reconnaître la différence qu'il y a entre cela et la loi. Une loi impose une règle par autorité, ici l'autorité de Dieu; la conscience au contraire prend connaissance du bien, et du mal en lui-même, comme Dieu fait. «L'homme est devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal» (Genèse 3: 22), ce qui veut dire que la conscience prend connaissance du bien et du mal en

soi-même, comme bien ou comme mal, sans aucune loi qui le prescrive ou le défende; et pour autant, un homme est loi à *lui même*, c'est-à-dire, la chose ne lui étant pas prescrite ou défendue comme par une loi.

(\*) Le mot «écrite» se rapporte à «oeuvre», non pas à «loi»; le grec ne laisse pas d'incertitude à cet égard.

(\*\*) Comparez Hébreux 8: 10.

Il est bon aussi de remarquer que les versets 13, 14 et 15 forment une parenthèse, et qu'il faut lier le «seront jugés par la loi» de la fin du verset 12, avec le «au jour où Dieu jugera» du commencement du verset 16.

Remarquez encore, du côté de l'homme, comme auparavant du côté de Dieu, que le jugement dont il est question ici, n'est pas un jugement gouvernemental, qu'il ne s'agit pas des voies de Dieu envers les hommes sur la terre, visitant il est vrai les péchés, chez un peuple ou dans une race, en usant de longue patience, mais que l'apôtre parle du jugement des secrets des coeurs des hommes, tout étant mis en lumière, strictement et justement jugé selon les exigences obligées et nécessaires de la nature de Dieu et selon les avantages dont les hommes ont pu jouir. Ce n'est pas Dieu gouvernant en patience, mais Dieu jugeant en justice selon ce qui est bien et ce qui est mal, comme personne ne peut le contester, et là où personne ne peut échapper. L'apôtre déclare que les secrets des coeurs des hommes seraient jugés et que les hommes apparaîtraient tels qu'ils étaient réellement, quelque cachés qu'ils puissent être d'ailleurs aux yeux des hommes.

Le verset 17 du chapitre 2, introduit positivement le Juif, en insistant sur la même vérité; mais à l'inverse de ce qu'il avait dit du gentil, l'apôtre déclare qu'un Juif qui se glorifiait de la loi et qui la violait, était aussi mauvais que celui qui n'avait point de loi; le nom de Dieu était blasphémé au milieu des gentils à cause d'eux. Celui-là seulement est Juif qui l'est au dedans, celui dont le coeur est circoncis, en esprit non pas dans la lettre, celui dont la louange ne vient pas des hommes, mais de Dieu.

Nous arrivons ici à un principe d'une grande importance, c'est-à-dire aux voies de Dieu, à la possession de privilèges, là où il n'y avait aucun renouvellement de coeur pour en tirer profit, et à la question de savoir si cette possession de privilèges rendait ceux qui y avaient part meilleurs et plus agréables à Dieu, car telle était la prétention du Juif (chapitre 3). L'argument de l'apôtre semblait placer tous les hommes sur le même niveau: il le faisait moralement devant Dieu, sauf que les privilèges, là où ils existaient, ajoutaient à la responsabilité; mais il admettait pleinement l'existence de très grands privilèges et de grands avantages là où Dieu les avait placés. Si les circoncis étaient réellement incirconcision, s'ils ne gardaient pas la loi, quel était l'avantage du Juif? Grand de toute manière (3: 1, 2). L'apôtre, je le répète, reconnaît tous les privilèges des Juifs, spécialement celui d'être les dépositaires des Ecritures, «des oracles de Dieu» et si quelques-uns ne croyaient pas, leur incrédulité ne rendrait pas vaine la foi, c'est-à-dire n'annulerait pas la fidélité de Dieu. Dieu serait vrai, si tout homme était menteur; il accomplirait sa parole.

Mais si cet accomplissement de sa parole en dépit de l'infidélité de l'homme, ne faisait que démontrer davantage sa fidélité, en sorte qu'il est d'autant plus glorifié par l'infidélité de l'homme, ce fait n'empêchait pas que Dieu jugeât le mal. Autrement, Dieu ne pourrait juger le monde en aucune manière. Si l'injustice de l'homme rendait plus manifeste la justice de Dieu, pourquoi Dieu le jugerait-il encore à cause de cette injustice? — C'est ici un principe général mais qui a une application particulière aux Juifs; car, plus les gentils s'opposaient à eux, et étaient jaloux d'eux et les foulaient sous leurs pieds, plus la fidélité de Dieu apparaissait, et Dieu ne pouvait pas plus juger les gentils, le monde, que les Juifs. Mais c'est un principe général que, si l'injustice de l'homme constate ou démontre la justice de Dieu, ce fait ne rend pas Dieu injuste s'il juge.

L'apôtre revient ensuite à la forme dans laquelle le principe s'applique aux Juifs: si le mensonge du Juif rendait plus glorieuse la fidélité de Dieu à ses promesses, pourquoi Dieu le jugerait-il encore comme pécheur? Ou plutôt faisons du mal, afin qu'il en arrive du bien (ou l'apôtre revenant dans cette dernière partie au principe général), comme en effet quelques-uns accusaient les chrétiens de dire. En face d'un pareil principe, l'apôtre ne condescend pas à raisonner; il dit simplement «desquels le jugement est juste!» Non, tout notre péché constate cette patiente fidélité de Dieu à ses promesses et à sa bonté. L'homme rejetterait bien vite ceux qui agiraient envers lui comme lui fait envers Dieu. Mais cela n'empêche pas la responsabilité, et le péché, et le jugement.

Le Juif avait donc des avantages. Était-il donc plus excellent que les gentils? Nullement; l'apôtre avait déjà «accusé, et Juifs, et grecs, d'être tous sous le péché» (verset 9). Il cite ensuite, d'abord d'après les Psaumes, et puis d'après Esaïe, le témoignage des Écritures qui déclaraient entièrement pécheur, tous ceux, auxquels elles étaient adressées.

Le Juif se glorifiait de ce que ces Écritures étaient pour lui, et pour lui seul: Eh bien, dit l'apôtre, nous savons que tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi; prêtons donc l'oreille à sa voix, et écoutons ce qu'elle leur dit. Le voici: «Il n'y a point de juste, non pas même un seul» (verset 10). Les gentils étaient notoirement tombés dans toute sorte de vices, de dépravation et d'idolâtrie; les Juifs étaient la race privilégiée, et leur privilège particulier était celui-ci, que les oracles de Dieu leur avaient été confiés. Or l'apôtre reconnaît expressément que la loi parlait à ceux qui étaient sous la loi; mais la loi déclarait qu'il n'y avait «point de juste». Le Juif était donc condamné par ce dont il se glorifiait lui-même. Et lisez maintenant le témoignage que ces Écritures rendent de l'état de l'homme, de l'homme le plus avantage, possédant ce que Dieu a à donner, comme le frère aîné dans l'histoire du prodigue. Il n'y a point de juste; personne qui comprenne, qui ait de l'intelligence dans le sens spirituel; personne qui recherche Dieu; en volonté, tous se sont détournés du droit chemin; il n'y en a aucun qui exerce de la bonté; pas même un seul; partout le mal, sans exception, si on était mis à l'épreuve! L'apôtre entre ensuite dans les détails des formes complètes du mal dans lesquelles cet état se développe. Des caractères aimables, on peut en rencontrer chez quelques-uns, comme on peut en trouver aussi chez les animaux; mais de cœur qui recherche ou qui craigne Dieu, on n'en trouve point! Toute

bouche est fermée, et tout le monde est coupable devant Dieu, les gentils, notoirement sans frein, et réprouvés dans leur entendement, pratiquant avidement toute impureté; le Juif condamné par sa propre bouche par ce dont il se vantait. Ainsi bien loin que quelqu'un fût justifié par les oeuvres de la loi, la loi apportait avec elle «la connaissance du péché». Le péché était partout; la loi en donnait la conviction positive (versets 19, 20).

L'apôtre clôt la démonstration de cet état qui donnait occasion à la colère de Dieu d'être révélée du ciel, la démonstration s'étendant dans son ensemble depuis le verset 19 du chapitre 1, à la fin du verset 20 du chapitre 3.

Ensuite l'apôtre revient à son véritable sujet, tel qu'il l'avait formulé au verset 17 du chapitre 1, *la justice de Dieu*. L'homme, cela était évident, n'avait point de justice. Juifs et gentils étaient tous sous le péché; mais maintenant la justice de Dieu, entièrement sans loi, était manifestée, la loi et les prophètes lui rendant témoignage (3: 21). C'est ici le point capital: *la justice de Dieu est manifestée*. Cette justice est «par la foi de Jésus Christ»; c'est là le «comment» de sa manifestation et de sa réception; elle est envers tous. Si elle avait été la justice *de l'homme*, elle aurait dû être par la loi, et elle aurait été par conséquent pour les Juifs seuls, car eux seuls avaient cette loi; mais c'est la justice *de Dieu*, et elle est «par la foi», et ainsi elle est *pour* tous, et réellement, puisqu'elle était par la foi de Jésus Christ, *sur* tous ceux qui croyaient; car il n'y a pas de différence, car tous ont péché, tous sont également sous le péché; mais la justice de Dieu est par la foi, sur tous ceux qui croient. La justification est gratuite par la grâce de Dieu, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus (versets 22-24).

Ce passage nous fournit la thèse de la doctrine de la justice comme un tout, complet en lui-même. Le verset 17 du chapitre 1<sup>er</sup>, nous dit que la justice de Dieu est révélée dans l'évangile. Maintenant, en contraste avec la loi, qui était la voie de la justice de l'homme, n'ayant rien à faire avec la loi (cwr±v nçmou, entièrement à part de la loi), nous savons le «comment» de cette justice dans son application: elle est par la foi de Jésus Christ envers tous, applicable et présentée sur le principe de la foi à tous et sur tous ceux qui croient. Tous également étaient sous le péché et démontrés tels, la justification de tous également est gratuitement par la grâce de Dieu, par la rédemption, — cette rédemption qui est dans le Christ Jésus.

Nous trouvons ensuite des détails additionnels et la manière de l'application de cette justification aux saints de l'Ancien Testament et à ceux qui ont vécu après la mort de Christ. Dieu, nous dit l'apôtre, a présenté Christ pour «propitiatoire», pour lieu d'accès sur le fondement de la rédemption et du sang présenté à Dieu comme expiation ou propitiation pour les péchés. Or, pour ce qui concerne les saints de l'Ancien Testament, ceci, maintenant, montre la justice de Dieu en présence du support dont Dieu avait usé envers eux alors qu'ils péchaient. Le support de Dieu avait été montré au temps où ces hommes vivaient; mais où était la justice si Dieu passait ainsi par dessus les péchés des Abraham, des Samuel, des David, et de leurs pareils? Cette justice était démontrée maintenant. Dieu avait pu user de support en vue de la propitiation que Christ devait opérer, propitiation

toujours présente à Dieu, et sur le fondement de laquelle il agissait, comme si elle était déjà accomplie, pour autant qu'il s'agissait du pardon des péchés.

Ensuite, pour ce qui regarde les saints qui ont vécu après l'accomplissement de l'oeuvre de la rédemption, la pleine justice de Dieu était présentement mise en évidence: cette justice était montrée dans le temps présent, savoir ce par quoi il pouvait être juste et justifier, — ce en quoi il était manifesté juste en justifiant ceux qui croyaient en Jésus Christ. C'était là une vérité d'une immense importance. Dieu avait montré son support dans les temps précédents, où ce qui autorisait l'exercice de ce support selon sa justice n'était pas révélée. *Maintenant* la justice de Dieu est révélée, d'abord relativement à ce long support et à la rémission des péchés précédents; puis la même justice de Dieu est encore pleinement révélée, c'est-à-dire le fondement qui a été posé pour la justification de ceux qui croiraient en Jésus. La justice de Dieu en faisant ainsi était aussi clairement manifestée que le fondement sur lequel elle s'exerçait était parfaitement établi. La justice de Dieu était pleinement démontrée dans l'élévation de Christ à la droite de Dieu, comme nous lisons au verset 10 du chapitre 16 de Jean: Christ a pris place à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, en vertu de ce qu'il a glorifié Dieu parfaitement à la croix et de ce qu'il a ainsi révélé et déclaré la justice de Dieu. Dans la partie de l'épître aux Romains qui nous occupe dans ce moment, nous trouvons simplement le fait que la justice de Dieu est maintenant manifestée quant à la rémission des péchés précédents et justifiant ceux qui croient maintenant, Christ étant présenté pour propitiatoire par la foi en son sang. La valeur du sang de Christ apporte le témoignage de justice dans la rémission des péchés précédents; mais elle, apporte une justification présente et connue de ceux qui croient, en maintenant pleinement la justice de Dieu. Dieu est juste et justifiant, non pas condamnant, ceux qui croient.

Toute vanterie de la part de l'homme est donc exclue, car c'est par l'oeuvre de Dieu et par la grâce de Dieu que l'homme est justifié, non pas par la loi des oeuvres évidemment, car dans ce cas l'homme pourrait trouver de quoi se glorifier, mais par la loi de la foi, qui recevait simplement par grâce l'effet de l'oeuvre d'un autre. Nous voyons ici ce que nous retrouverons, plus loin encore, savoir que l'expression de *loi* est employée pour désigner un principe agissant dans un certain sens, la loi de la foi, la loi des oeuvres. C'est pourquoi, comme nous ne pouvons pas mêler les deux principes, dont l'un fait gagner une chose par des oeuvres et l'autre fait recevoir la chose par la foi (et à vrai dire une autre chose: la justice de Dieu, non pas celle de l'homme), l'un de ces principes exclut l'autre; et nous concluons, non seulement qu'un homme est justifié par la foi, par le sang de Christ, par grâce, mais encore qu'il est justifié ainsi, entièrement à part et à l'exclusion de toutes oeuvres de loi. Dieu justifie les pécheurs en intervenant pour eux, et ce n'est pas l'homme qui est juste par une loi qu'il a gardée, car tous sont sous le péché.

Et Dieu est-il seulement le Dieu d'un peuple, même de son peuple? N'est-il pas le Dieu de toutes les nations? Oui certes, aussi des nations; et maintenant, en grâce, exactement comme il l'est pour le juif qui avait besoin de la grâce tout autant que le gentile; car c'est un

seul Dieu qui justifie la circoncision (laquelle cherchait sa propre justice par la loi) sur le principe de la foi, gratuitement par grâce, et, si un gentil avait cette foi, par la foi Dieu le justifiait. Tel est le sens des mots rendus par «sur le principe de» ou «par» ou «par le moyen de», quand quelqu'un possédait la foi. Le Juif cherchait la justice sur un faux principe; l'évangile révélait le vrai principe, qui était *la foi*. Si le gentil avait la foi, il avait la justification qui était donnée sur ce principe.

Si donc cette justification était par la foi à l'exclusion de la loi, anéantissait-elle la loi? Nullement. La loi apportait la conviction de péché; elle faisait plus, elle apportait la malédiction, de laquelle celui qui était sous elle avait à être délivré; et la justification d'un tel homme, la délivrance d'un tel homme de la malédiction, par le moyen de Christ portant la malédiction, donnait à la loi la plus haute sanction possible. Le fait que Christ a dû porter la malédiction de la loi, établissait l'autorité de la loi, comme aucun autre moyen ne le faisait. L'apôtre venait de se servir de l'autorité de la loi pour convaincre pleinement le Juif de péché, en sorte que le sang de Christ, et la grâce et la rédemption devenaient nécessaires pour lui; et leur introduction, nécessaire pour le Juif qui était sous la loi, si elle mettait de côté toute justice par loi, reconnaissait pleinement l'autorité, de la loi, comme plaçant les Juifs sous la transgression de laquelle ils avaient besoin d'être justifiés. Le paiement d'une dette reconnaît la dette, et l'obligation qui en faisait une dette; quoique (et dans ce par quoi il y met fin) ce paiement y mette fin. Il y a plus que cela dans la loi sans doute; je me sers seulement de la figure pour montrer que, mettre fin à une chose peut démontrer positivement l'obligation de cette chose.

La justice par la foi, était un principe incompatible avec la loi. Sur le principe de la foi, l'oeuvre de Dieu en grâce justifiait gratuitement; selon la loi, l'oeuvre de l'homme en justice rendait la paix, la rédemption et l'oeuvre de Dieu inutile. L'obéissance, non plus, sous la loi ne produisait pas ce que la grâce faisait après tout; elle n'était pas, si même elle était accomplie, la justice de Dieu, mais la justice de l'homme. Mais la rédemption, la grâce, et le sang de Christ, efficaces par la foi, reconnaissaient l'autorité de la loi et lui donnaient sa sanction, en satisfaisant d'une autre manière à ce qu'exigeaient les péchés commis et la condamnation encourue sous elle. La chose avait lieu sur un principe différent, absolument incompatible avec la loi comme moyen de justice; mais elle reconnaissait les exigences de la loi en fait de justice comme des exigences de Dieu, et, quand l'homme avait failli, satisfaisait à ces exigences en grâce. La loi et la foi ne pouvaient pas se mêler ensemble, car elles se contredisaient l'une l'autre en tous points: l'une se reposait sur la grâce, l'autre sur les oeuvres; l'une sur l'oeuvre de Dieu, l'autre sur l'oeuvre de l'homme. L'une par conséquent, si elle eût été accomplie, ce qu'elle n'était pas, eût produit la justice de l'homme; l'autre donnait la justice de Dieu par une oeuvre achevée. Mais la grâce qui est incompatible, avec la loi, reconnaissait les exigences de la loi et y satisfaisait, afin de justifier gratuitement celui qui avait failli sous la loi.

Mais il y avait, dans l'histoire d'Israël, plus que la loi. Il y avait (chapitre 4) les Abraham et les David, des promesses, et la fidélité de Dieu qui reconnaissait les promesses. Sur quelle

base la position de ces hommes reposait-elle? Qu'est-ce qu'Abraham a trouvé? A-t-il été justifié sur le principe des oeuvres? S'il a été justifié sur le principe des oeuvres, il a de quoi se glorifier, mais non pas relativement à Dieu. Des preuves devant les hommes, pour rendre manifeste devant eux la réalité de la foi, il peut y en avoir eu, et il y en a eu; mais devant Dieu Abraham a été tenu pour juste par la foi. «Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté à justice; or à celui qui fait des oeuvres, le salaire n'est pas compté à titre de grâce, mais à titre de chose due; mais à celui qui ne fait pas des oeuvres, mais qui croit à celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice» (versets 3-5). Ce principe établi sur l'exemple d'Abraham est appuyé par le témoignage de David: «Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées et dont les péchés ont été couverts; bienheureux l'homme à qui le Seigneur ne compte point le péché» (versets 6-8). Remarquez que, jusqu'ici, l'imputation de la justice ne va pas plus loin que le pardon des péchés; nous trouverons davantage ensuite, mais ici c'est tout: un homme est justifié de ce dont il est coupable, de ses péchés; et par rapport à cela il est tenu pour juste; car tel est le sens de l'expression «compter la justice». Sa foi lui est comptée à justice; elle ne lui est pas mise en compte (\*): Abraham crut Dieu et fut tenu pour juste, à cause de sa foi. Ce n'est pas que sa foi eût en elle-même une valeur intrinsèque qui lui était portée en compte comme autant de justice; mais Dieu l'estima ou le tint pour juste, pour sa foi; Dieu le tint pour un homme juste à cause de sa foi. Ainsi David parle d'un homme tenu pour juste, sans oeuvres: aucun péché ne lui était imputé; il était tenu pour entièrement quitte ou justifié du péché devant Dieu, quand le péché était pardonné ou couvert. Dieu a satisfait à la responsabilité de l'homme, et l'homme est envisagé comme justifié du péché.

(\*) Il ne faut pas confondre  $\log^{\text{zomai}}$ , «mettre en compte», que nous trouvons, chapitre 5: 13, et Philémon 19, avec  $\log^{\text{zomai}}$  «estimer, tenir, compter», que nous avons ici et au chapitre 4.

Cette béatitude venait-elle sur la circoncision seulement, où aussi sur l'incirconcision? Car nous avons établi que la foi fut comptée à Abraham (4: 9). Quand lui fut-elle comptée? Lorsqu'il était circoncis, où incirconcis? Incirconcis; — en sorte que, en rien moins que dans Abraham, nous trouvons un homme incirconcis justifié par la foi. La circoncision n'était que le sceau de la justice qu'il avait alors qu'il était incirconcis. Et ainsi il était le père de tous ceux qui croient, même s'ils sont incirconcis comme les gentils croyants, afin qu'ils fussent tenus pour justes aussi par la foi; et de plus le père d'une vraie séparation pour Dieu (car c'est ainsi que j'entends le passage, quoique sa forme soit un peu étrange), non seulement pour Israël circoncis, mais pour tous ceux qui marchaient dans la foi d'Abraham, — la circoncision, non dans la lettre, mais en esprit.

L'apôtre développe ensuite les principes du cas d'Abraham. La promesse d'être héritier du monde n'a pas été faite à Abraham, par la loi, mais par la justice de la foi; car si ceux qui sont du principe de la loi sont héritiers, la foi est rendue vaine (versets 13, 14). Faire d'Israël sous la loi exclusivement l'héritier, c'était détruire le principe sur lequel Abraham possédait l'héritage: Abraham avait été fait héritier par la foi, et non par aucune loi. Promesse n'est pas loi; et vouloir établir l'héritage sur la loi et le donner à Israël à cause de la loi c'était

rendre vaine la promesse. La promesse, et la foi à la promesse vont ensemble. La loi, c'est l'oeuvre de l'homme, et, du côté de Dieu, ce qu'il exigeait de l'homme, non une promesse à l'homme. En effet la loi produit la colère (verset 15); car là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas non plus de transgression, car il n'y a rien à transgresser: produire la colère et amener des transgressions n'est assurément pas une promesse. Mais l'héritage est sur le principe de la foi, non pas de la loi, afin qu'il soit par la grâce; car la foi précisément croit à la grâce montrée, et ainsi la promesse est assurée à toute la semence, car la grâce peut la donner à un gentil, et la foi, dans un gentil, peut la recevoir; elle peut non pas simplement la donner à la semence sous la loi, quoique par la foi elle aussi pouvait la recevoir, mais la donner à quiconque avait la foi d'Abraham qui est le père non seulement, des Juifs, mais de nous tous (selon qu'il est écrit: «Je t'ai établi père de plusieurs nations») devant Dieu, le Dieu qu'Abraham avait cru.

Ceci introduit un autre principe (versets 17 et suivants). Quand Abraham reçut la promesse, il était comme mort. Le Dieu qu'il crut, est un Dieu qui est au-dessus de la misère et de la faiblesse de l'homme, et il appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient. Abraham crut Dieu, en dépit de son état de mort et de celui de Sarah: il y eut là une quasi résurrection. Mais ceci introduit encore un autre grand et important principe. Nous avons vu la *grâce* de la part de Dieu et la *foi* de la part de l'homme, en relation avec la promesse, d'un côté, et avec la rédemption qui est en Christ, de l'autre côté. Maintenant la *puissance* intervient, la puissance de Dieu: ce n'est pas Dieu s'occupant de l'homme et entrant en rapport avec lui en vertu de quelque chose de bon ou de quelque capacité qui serait dans l'homme, mais c'est Dieu qui ressuscite les morts, et qui, selon cette puissance, appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient: il peut leur donner l'être quand il les appelle. Ceci s'applique au cas d'Abraham, aux gentils, et, quant à la puissance, dans sa nature, à la résurrection de Christ.

La loi exige de la puissance dans l'homme pour l'accomplir, Dieu ressuscitant les morts n'exige évidemment aucune puissance dans ceux qui sont ressuscités, et les choses qui ne sont pas n'ont aucune capacité pour devenir des choses qui sont. Abraham crut Dieu; il n'eut égard à aucune circonstance qui pour ce qui est de la faiblesse de l'homme, rendait impossible l'accomplissement de la promesse, parce que Celui qui parlait en vérité, pouvait faire toutes choses en puissance. Abraham fut pleinement persuadé de cela: c'est pourquoi si Dieu parlait, la chose qu'il avait dite était certaine, aucun manque de puissance ne pouvait la faire manquer; et cette reconnaissance de ce que Dieu était, cette foi (qui par cette grâce justifiait Dieu dans sa parole, — Lui donnait son vrai caractère) était comptée à Abraham à justice. Quand l'homme justifie Dieu dans Ses oeuvres, Ses paroles et Ses voies, quand il ne se justifie pas lui-même, Dieu le justifie. Ces voies sont en Christ. Mais notre foi, quoique en principe la même, a cependant, en un point très important, un caractère différent de celle d'Abraham. Abraham crut que Dieu était puissant pour accomplir ce qu'il avait promis; nous, nous croyons qu'il a ressuscité Christ d'entre les morts: son oeuvre est



une oeuvre accomplie; Christ a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification (versets 23-25).

Mais, remarquez-le, la foi dont il est question ici, est la foi «en Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts». La justice nous est comptée, à nous qui croyons en Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts; en sorte que nous ne reconnaissons pas seulement l'oeuvre de Christ, mais son acceptation par Dieu, avec la puissance de Dieu de ressusciter les morts, comme disait Jean-Baptiste: «Dieu peut, de ces pierres, susciter des enfants à Abraham». Dieu est intervenu en puissance, comme étant pleinement satisfait, pour ressusciter Christ (qui, par grâce, avait pris nos péchés sur lui) de l'état où nos péchés l'avaient amené. Sans parler de sa personne, Dieu ne pouvait pas laisser Christ dans le tombeau, car Dieu était satisfait à l'égard des péchés et a justement ressuscité Christ d'entre les morts en témoignage public de cette satisfaction.

Voyez maintenant combien est complète la déclaration que nous avons trouvée relativement à nos péchés: nous sommes justifiés gratuitement par la grâce de Dieu; nous avons la rédemption dans le Christ Jésus; nous avons son sang pour propitiatoire par la foi en lui; nous avons la justice de Dieu en rémission des péchés; Dieu est juste et justifiant celui qui croit, Christ ayant été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification, Dieu lui-même l'ayant ressuscité d'entre les morts. Ainsi toute la question quant aux péchés, à la culpabilité, à tout ce pourquoi nous avons à répondre au jour du jugement, a été pleinement vidée, et le pardon, la justification, la rédemption ont été mis en évidence en justice, et cela par la grâce parfaite. Toute l'oeuvre de Christ, relativement à ce pour quoi nous avons à répondre, est complète, Dieu ayant mis son sceau sur elle dans la résurrection; la grâce est complète (car elle a aussi beaucoup à donner); et, nous qui croyons, nous sommes justifiés par la foi devant Dieu. Nous verrons qu'une autre question s'élève; mais pour ce qui concerne nos péchés, pour tout ce que nous avons fait, tout ce pour quoi nous aurions eu à répondre au jour du jugement, la question est complètement vidée. Dieu a accompli sa propre oeuvre en grâce; Christ, qui a été livré pour nos offenses, est ressuscité d'entre les morts. Dieu a mis son sceau sur l'achèvement et l'efficacité de son oeuvre. C'est dans le Dieu qui a fait cela que nous croyons; sa grâce nous a justifiés en justice.

Dans toute cette partie de l'épître il n'est pas question d'expérience: c'est un point qu'il vaut la peine de noter. Sans doute nous sommes heureux, en ayant, comme un résultat, le pardon de nos péchés; mais le bonheur dont nous jouissons ainsi n'est pas la conséquence d'un travail intérieur, aboutissant à la délivrance dans la puissance de la grâce divine, mais une oeuvre complète, accomplie, par laquelle la justice de Dieu est manifestée, — l'oeuvre de Dieu satisfaisant à tout ce qu'exigeaient nos péchés, à cause desquels il nous avait déclarés coupables, «car il n'y a point de juste, pas même un seul», et nous avait démontrés tels. Dieu a accusé tous, juifs et grecs d'être sous le péché; et il n'y a pas de différence, car tous ont péché, étant justifiés gratuitement par sa grâce. Il s'agit d'un état de culpabilité, de culpabilité *démontrée*, non pas d'expérience, et puis de complète

justification par le sacrifice de Christ, livré pour nos offenses, non pas de ce qui se passe dans nos coeurs. L'expérience de ce qui est en nous, et la délivrance, viendront plus tard dans les chapitre 7 et 8.

Ce que nous venons de dire montre combien est complète cette partie de notre épître, pour ce qui est du sujet particulier qu'elle traite, et combien l'évangile se rapporte en premier lieu à la culpabilité et à la délivrance, — à notre justification de cette culpabilité, non à notre état ou à notre nature, quoique les fruits du vieil homme constituent cette culpabilité. Nous voyons en même temps comment on peut prêcher l'évangile de la pleine et libre grâce de Dieu sans toucher par là à notre nature et à notre état, bien qu'un état d'âme stable et bien établi ne puisse exister sans l'expérience et la délivrance que nous fait connaître la partie subséquente de l'épître. L'homme naturel peut comprendre le pardon, le paiement d'une dette; un enfant, sur le point d'être puni, sait ce que c'est que d'être pardonné; mais une âme qui passe par les exercices intérieurs que produit l'Esprit de Dieu peut seule comprendre ce qu'est le péché dans la chair et ce qu'est la délivrance de son pouvoir. Il est parfaitement vrai que pour qu'il y ait une oeuvre réelle, même quant au pardon, il faut que nous ayons été amenés à la conviction que nous sommes coupables dans nos péchés: il faut que la conscience soit atteinte, il faut que la culpabilité soit reconnue, il faut que la déclaration de l'épître, relativement à cette culpabilité, savoir que nous sommes sous le péché, trouve son application personnelle et son écho dans la conscience; il faut que notre juste condamnation soit signée et ratifiée par notre propre conscience, en sorte que nous soyons convaincus que nous, — que moi, — nous avons à être gratuitement justifiés. Mais nous voyons cependant qu'avec le simple sentiment que nous avons péché, alors même qu'il n'y a chez nous aucun sentiment réel de l'existence du vieil homme et de notre éloignement de Dieu par elle, nous pouvons comprendre le pardon; nous pouvons même le supposer, sans le posséder véritablement, et sans qu'aucune réconciliation soit effectuée, non pas qu'il y ait manque de sincérité, mais on se trompe soi-même. On voit ainsi, je le répète, comment l'évangile de la repentance quant aux péchés dont nous sommes coupables, et de la rémission de ces péchés, peut être prêché sans que l'expérience de ce que nous sommes par nous-mêmes ait été produite dans les âmes. Je n'ai pas besoin de le dire: il faut qu'il y ait une franche reconnaissance de notre culpabilité, dans la conscience, pour qu'il y ait chez nous quelque réalité de repentance ou de pardon; mais il n'est pas nécessaire pour cela d'aucune connaissance expérimentale de nous-mêmes. Cette connaissance de nous-mêmes peut précéder la connaissance du pardon, et sera dans ce cas accompagnée généralement d'une grande détresse d'âme, et nous trouverons à la fois le pardon et un repos de conscience permanent. Mais les deux choses sont clairement distinguées dans cette épître, l'expérience de ce que nous sommes venant la dernière. Le témoignage, — le témoignage, la démonstration et le jugement de Dieu quant à la culpabilité universelle, au pardon, et à la justification avec ses bienheureux résultats par l'oeuvre de Christ livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification — est déjà complet à la fin du verset 11 du chapitre 5.

Quand nous en viendrons aux chapitres suivants, nous aurons l'occasion de parler de l'expérience elle-même, et de notre état dans la chair par la chute d'Adam. Tout ce que je fais pour le moment, c'est de montrer la différence qui existe entre les deux choses.

Avant de poursuivre toutefois le cours de l'enseignement de l'épître, je ferai ressortir un autre point. Nous trouvons au troisième chapitre une allusion au propitiatoire, et à la fin du quatrième, l'histoire du «bouc émissaire», ou tout au moins ce qui répond à ces deux choses (comparez Lévitique 16). C'est pourquoi il faut traduire, au verset 25 du chapitre 3, «lequel Dieu a présenté pour *propitiatoire par la foi en son sang*»; c'est pourquoi aussi l'Esprit fait mention des «péchés précédents», et ensuite, non pas encore de ce côté de l'oeuvre où Christ nous est présenté comme portant les péchés, mais de cet autre aspect de l'oeuvre qui est la glorification du caractère de Dieu révélé comme étant juste et justifiant ceux qui croient en Jésus. C'est ce dernier côté qui est le témoignage adressé au monde: Christ est *présenté* comme un propitiatoire par la foi en son sang. Ce premier bouc était le lot de l'Eternel. Tout ce que Dieu est, — sa majesté, sa vérité, sa justice contre le péché, son amour, tout a été glorifié parfaitement dans la mort de Christ (Jean 13: 31, 34; 17: 4), sans qu'il soit dit encore qui ou combien de personnes seront sauvées. C'est pourquoi le message de la grâce et la supplication peuvent être adressées à tout le monde: Dieu est satisfait, glorifié dans le sang qu'il a sous les yeux, et il dit «venez!» Ici, le sang sert au pardon, et afin que Dieu soit juste en justifiant. A la fin du chapitre 4, l'Esprit introduit un «*nos*»; nous y lisons que Christ a été livré pour *nos* offenses, les offenses de ceux qui peuvent parler par la foi, et dire «nos», «notre». La Parole parle ici par conséquent de fautes positives pour lesquelles Christ a été livré, comme le souverain sacrificateur confessait les péchés du peuple sur la tête du bouc émissaire; car porter les péchés, «nos péchés, en son corps sur le bois», est une chose différente que de glorifier Dieu dans Son caractère, en mourant là où le péché était entré. Les deux aspects du sacrifice ont leur place et leur importance particulières, l'un pour la gloire de Dieu, et afin que la grâce pût se répandre librement en justice, l'autre pour ôter nos péchés, comme cela était nécessaire.

Je reprends maintenant le sujet général renfermé dans les onze premiers versets du chapitre 5, qui nous donnent l'exposé complet de l'effet de l'oeuvre de cette grâce de la rédemption par Christ livré pour nos fautes selon l'infinie grâce de Dieu.

L'épître aux Romains nous fournit deux exposés distincts de la position des croyants: l'un qui est celui qui nous occupe dans ce moment, et qui est renfermé dans les onze premiers versets du chapitre 5, et l'autre que nous trouvons au chapitre 8; le premier nous montrant ce que Dieu lui-même est en grâce pour nous, avec les bienheureuses conséquences qui en découlent, le second nous faisant connaître la position du croyant en Christ devant Dieu, et ce que Dieu est pour lui dans cette position. Le chapitre 8, nous présente le croyant plus pleinement et plus complètement devant Dieu, sa mauvaise nature ayant été mise à découvert par la loi, et sa délivrance à cet égard ayant été exposée; mais la première moitié du chapitre 5, nous apprend davantage ce que Dieu est en Lui-même en grâce. L'un des passages nous dit ce que Dieu est pour le pécheur, et nous

présente par conséquent davantage ce que Dieu est en Lui-même avec les conséquences qui en découlent, en grâce; l'autre, nous montre le croyant en Christ devant Dieu, nous faisant faire un pas en avant quant au saint, et ayant un prix particulier en ce qu'il nous montre ce que Dieu est pour lui, mais non pas aussi complètement ce que Dieu est en Lui-même envers les hommes. Ce dernier sujet est en conséquence plus amplement exposé au chapitre 5: 1-11, où nous trouvons toute la glorieuse bénédiction qui découle de Christ, depuis la paix avec Dieu, jusqu'à la joie en Lui; mais c'est l'amour constaté envers nous lorsque nous étions pécheurs (et pour cette raison davantage ce que l'amour est en Dieu lui-même), non pas la position d'un homme en Christ devant Dieu; sujet sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus amplement quand nous arriverons au chapitre 8.

Nous ferons seulement remarquer ici que jusqu'à la fin du verset 11 du chapitre 5, l'enseignement du Saint Esprit se rapporte aux péchés, et depuis le verset 12 de ce chapitre jusqu'à la fin du chapitre 8, à la délivrance du péché. La première de ces deux portions de l'épître, parle de Christ livré pour nos offenses; la seconde, du fait que nous avons été crucifiés, et qu'ainsi nous sommes morts au péché. Mais pour le moment le sujet qui nous occupe, c'est que Christ a été livré pour nos fautes, et qu'il a été ressuscité pour notre justification. Nous avons aussi appris que cette glorieuse vérité est reçue par la foi comme une chose accomplie: Dieu a accepté le sacrifice comme une propitiation satisfaisante, démontrée en ce qu'il a ramené Christ d'entre les morts, Christ qui, par conséquent, a été ressuscité pour notre justification, selon la justice de Dieu. Nous avons trouvé la propitiation par la foi au sang de Christ, au chapitre 3, — la justice de Dieu manifestée, Dieu étant juste et justifiant celui qui croit; et maintenant, — au chapitre 4, nous avons la résurrection de Christ pour notre justification quand il avait été livré pour nos fautes. Cette oeuvre faite tout entière en dehors de nous, à laquelle nous n'avons d'autre part que nos péchés, (et béni soit Dieu de ce que, nous qui croyons, nous pouvons dire que Christ les porta là), et la haine qui le crucifia et le mit à mort par des mains iniques; cette oeuvre, qui est le fruit de la souveraine et libre grâce de Dieu et de la croix de Christ livré pour nos fautes, a le sceau de Dieu sur elle dans la résurrection, comme étant complète et suffisante, et, bien plus que cela, quoi que nous n'allions pas plus loin ici, comme étant le fruit de la libre grâce et de l'amour de Dieu envers nous.

Non seulement donc, la justice de Dieu est déclarée, Dieu étant «juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus»; mais, «étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu» (5: 1). Tout ce qui s'élevait entre Dieu et nous par nos péchés, a été ôté; la résurrection de Christ en est le témoignage de la part de Dieu pour nous qui, le sachant par la foi, avons ainsi «la paix avec Dieu». La paix avec Dieu! C'est ici une expression d'une très grande portée; c'est la paix avec Dieu tel qu'il est. S'il y avait quoi que ce fût qui troublât moralement sa sainte nature, ou si nous avions quelque chose sur notre conscience, nous n'aurions pas la paix avec Dieu; mais il n'y a rien. Notre justification est absolument l'oeuvre de Dieu lui-même, connue par la foi, en sorte qu'il ne reste ni tache, ni nuage. Nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ: c'est Lui qui l'a faite, et elle est parfaite.

Mais par Lui aussi, nous avons accès, par la foi, à cette grâce ou à cette faveur dans laquelle nous sommes, — ce qui est notre condition présente, — une faveur meilleure que la vie, la faveur divine! Si j'élève mes yeux vers Dieu, je ne trouve rien comme relation présente avec Lui, que la faveur divine reposant sur moi. Aucun nuage ne voile la lumière de sa face; il m'aime de l'amour dont il aime Jésus, et je trouve là mon repos. L'espérance qui est devant moi, car telle est la valeur du sacrifice de Christ, est la gloire de Dieu. Je me glorifie dans cette espérance. Il m'introduira dans cette gloire, dont l'espérance éclaire déjà d'une lumière céleste le sentier dans lequel je marche.

Telle est dans ses traits essentiels la bénédiction que je reçois comme résultat de l'oeuvre bénie de Christ, et de la grâce qui le donna, et qui me donna à moi une part dans cette oeuvre, par la foi; mais ce n'est pas tout. Deux fois le Saint Esprit ajoute: «Et non seulement cela». Moi qui crois, j'ai en effet, dans ces trois choses, savoir la paix avec Dieu quant à tout ce qui pouvait me constituer coupable et ôter la paix, la faveur présente de Dieu, et l'espérance de sa gloire, l'exposé complet de ce qui m'est donné jusqu'à ce que vienne la gloire elle-même. Le passé, le présent et l'avenir, un éternel avenir, tout est parfaitement réglé et établi en grâce.

Mais il y a le chemin qui mène à la gloire, et plus que cela, le Donateur, aussi bien que le don. Tout ce qui me concerne, quant à ce que la grâce me donne, est complet; mais j'ai beaucoup à apprendre; il y a bien des choses en moi qui ont besoin d'être corrigées, bien des choses peut-être à mâter, bien des choses qui tendent à voiler chez moi la vue de la gloire, et à m'empêcher de fixer mon coeur sur elle. Je trouve des tribulations sur ma route, et je me réjouis et je me glorifie en elles aussi. Elles produisent la patience, une soumission de la volonté, et la tranquillité d'esprit qui en est le fruit. Je suis amené ainsi à une connaissance plus complète de moi-même, à une plus grande séparation de coeur du monde que je traverse, à un sentiment plus net, — ma part étant en un autre, — de ce que Dieu est pour moi le long du chemin, comme les Israélites apprirent dans le désert, ce qu'ils étaient, et quelle était la patiente bonté de Dieu pour eux, tout le long de la route. Israël fut humilié et éprouvé, pour qu'il connût ce qu'il y avait dans son coeur; mais la manne ne fit jamais défaut, même s'ils s'en lassèrent; leurs vêtements ne vieillirent pas, et leurs pieds ne furent pas foulés. Si, dans leur incrédulité, ils tournèrent le dos à la montagne des Amorrhéens, et durent errer dans le désert quelque trente-huit ans de plus, le Dieu de grâce qui les avait tirés d'Egypte, ne les laissa pas, et rentra avec eux dans le désert. Je dis ceci par analogie, car ici l'apôtre ne parle pas de chute, mais de tribulations et du profit de celles-ci, de ce en quoi il se réjouissait et se glorifiait: s'il se fût agi de chutes, il n'aurait pu faire ainsi. Il y a un exercice d'âme qui nous rend à la fois plus capable de discerner spirituellement ce que nous espérons, et qui, en même temps, nous sèvre du monde qui tend à nous en ôter la vue. Par cet exercice, notre espérance devient plus claire, et nous, nous devenons plus mûrs dans la conscience que notre espérance tout entière et notre chez nous sont là où le nouvel homme trouve sa portion.

Il y a, dans ce que l'apôtre nous dit ici, un autre élément très important, outre le fruit subjectif dans l'état de l'âme. Je possède à la fois le secret de toutes ces tribulations par lesquelles je passe, et la puissance qui me rend capable de les porter et d'en comprendre le sens, afin de les lier à un bonheur qui nous élève au-dessus d'elles toutes, et tourne notre âme vers la grâce, qui se sert d'elles pour nous donner une plus profonde et éternelle bénédiction, la grâce de Celui qui ne retire pas ses yeux de dessus les justes, qui daigne veiller sur nous dans tous les détails pour prendre connaissance de nos caractères et de notre état, et pour faire travailler toutes choses ensemble à notre bien. L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs (verset 5). Ce qui est en Dieu, ce que Dieu est dans sa nature, est versé, non pas seulement connu, dans nos cœurs, et les remplit, dans sa puissance. C'est l'amour de Dieu, mais l'amour de Dieu dans nos cœurs, et par sa propre présence, mentionnée ici pour la première fois, le Saint Esprit qui nous a été donné. Le pardon et la justification étant complets et absolus, tout obstacle est ainsi ôté, et le Saint Esprit peut venir et faire sa demeure en nous, et apporter dans nos cœurs ce que Dieu est. Le fait que Dieu a ôté nos péchés, a ouvert le chemin pour cela, et maintenant la présence de Dieu, tel qu'il est, et il est amour, remplit le cœur.

L'introduction du Saint Esprit ici est une vérité de la plus haute importance. Baptiser du Saint Esprit était l'un des deux grands actes attribués au Seigneur au premier chapitre de l'évangile de Jean, voyez versets 29-34. Ce que nous trouvons ici en est l'application pratique, comme conséquence de la valeur et de l'efficacité de ce sang, par lequel les péchés de ceux qui croient ont été ôtés. Ainsi, de même dans l'Ancien Testament, le lépreux était lavé d'eau, ensuite aspergé de sang, et puis oint d'huile, comme nous, nous sommes lavés par la parole, aspergés du sang de Christ, et puis oints du Saint Esprit. Cette onction est autre chose que la nouvelle naissance celle-ci se rapporte à l'oeuvre du Saint Esprit dans ceux qui ne croient pas; mais nous sommes scellés *après* que nous avons cru. De plus, ce sceau de l'Esprit est toujours, je le pense, associé avec le pardon: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ», dit Pierre, «en rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint Esprit». Au chapitre 10 des Actes encore, c'est lorsque Pierre annonce la rémission des péchés, que le Saint Esprit tombe sur Corneille et sur tous ceux qui avaient reçu la parole (versets 43, 44); et de même ici dans l'épître aux Romains, l'apôtre introduit le Saint Esprit, lorsque le pardon et la justification ont été révélés, comme ils le sont au chapitre 4, et réellement déjà au chapitre 3, et avant qu'il soit question de l'expérience de ce que nous sommes et de notre position en Christ.

Le point que je relève ici a son importance pratique pour les âmes. Le fondement de notre acceptation est clairement établi; la plénitude de la grâce de Dieu envers nous en Christ, et l'espérance de la gloire qui s'y rattache, nous sont assurés par la mort de Christ. Nous sommes pardonnés et scellés. La grâce qui nous est présentée ici n'est pas une affaire de ce qu'on appelle communément expérience, mais l'amour parfait de Dieu envers nous, alors que nous étions encore pécheurs, et que nous n'avions en tout cas aucune expérience quelconque de ce qui est bon: elle dépend de l'oeuvre de Christ *pour* nous, oeuvre dont la

valeur est sur nous devant Dieu. Etant ainsi acceptés de Dieu, nous sommes scellés. Il est important de bien discerner combien tout ceci est complet quant au salut, quant à la joie dans le salut, et quant à la confiance en Dieu. L'expérience a sa place, et une place importante; mais l'amour de Dieu dans le salut, et le jugement que Dieu porte sur l'oeuvre de Christ sont de première importance. On trouve des chrétiens qui voudraient obliger les âmes à avoir l'expérience du chapitre 7, pour que le salut du chapitre 5 fût vrai. Cette expérience peut précéder, quand cela a lieu et que l'âme discerne en simplicité son acceptation en Christ. Toute la vie subséquente du chrétien est une vie de grâce assurée, sauf des cas de discipline spéciale (mais l'acceptation du chapitre 5 peut être connue eu elle-même premièrement, et dans ce cas, la justification et le pardon; elle s'applique à ce que nous avons fait; et elle ne consiste pas en ce que nous sommes faits la justice de Dieu en Christ); mais alors, nous avons à apprendre plus tard à connaître ce que nous sommes par nous-mêmes, et quelle est notre place en Christ.

Remarquez de plus, comment, tandis que nous jouissons de l'amour par le Saint Esprit qui demeure en nous, la connaissance et la preuve de cet amour se trouvent dans une oeuvre accomplie en dehors de nous et entièrement indépendante de nous, mais accomplie pour nous quand nous étions dans un état de péché et de complète incapacité; «car Christ», poursuit l'apôtre, «alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies» (verset 6). Impies et sans force! Tels nous étions, lorsque l'oeuvre glorieuse de l'amour de Dieu s'accomplit pour nous. Mais ce fait nous donne la certitude que la pureté et la perfection de l'oeuvre et de la nature de Dieu lui-même étaient dans l'oeuvre ainsi opérée. L'oeuvre répond à nos besoins; elle ne trouve pour elle aucun motif en nous, sauf notre état de ruine: l'amour libre et souverain de Dieu lui-même, l'amour qui lui est propre, en est seul la source et la cause efficiente. Peut-être, pour un juste, quelqu'un mourrait-il; — pour quelque homme de bien quelqu'un se résoudrait même à mourir; mais Dieu constate son amour, l'amour qui lui est propre et particulier à Lui, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous (versets 7, 8). Ici, nous rencontrons un principe de grâce plein de bénédiction pour nous: le Saint Esprit qui révèle la vérité, ne raisonne pas en prenant pour point de départ ce que nous sommes, pour en conclure ce que Dieu sera. Telle est toujours la manière de raisonner de l'âme que Dieu a réveillée; et cela est naturel, parce que pour la conscience et le jugement, il faut qu'il en soit ainsi; seulement, il y a dans cette âme un sentiment insuffisant du péché et une pensée vague de miséricorde, qui affaiblit l'effet du sentiment du péché, à quelque degré qu'il existe. Mais, l'âme repentante même, raisonne ainsi jusqu'à ce qu'elle se soit réellement rencontrée avec Dieu et ait connu sa grâce, comme nous voyons le fils prodigue parler d'être reçu comme un mercenaire, quand il n'avait pas encore rencontré son père. Le Saint Esprit nous fait voir clairement que nous sommes perdus, s'il s'agit de jugement; mais il raisonne en tirant des conclusions de ce que Dieu est et a fait pour nous, pour en déduire les conséquences pour nous; il raisonne selon la grâce qu'il révèle. Ainsi ici, il dit: «Beaucoup plutôt donc, ayant été justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par lui»; et: «si étant ennemis nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de

son Fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie» (versets 9, 10). L'Esprit déduit ainsi, de ce que Dieu est en grâce, les conséquences qui en découlent, et il ne prend pas son point de départ dans notre état pour conclure à ce qui en sera la conséquence vis-à-vis de Dieu. L'âme dont les raisonnements suivent ce dernier courant, est encore dans un état légal; il y a chez elle ou de l'insouciance, ou des illusions sur elle-même, ou bien un mélange de loi et de grâce. Dans l'enseignement du Saint Esprit, il n'y a point de mélange: une condamnation évidente sur le terrain de la responsabilité, et le salut et la bénédiction par la grâce par la justice.

Ici finit la première addition de l'apôtre à l'exposé complet du salut qu'il nous a donné dans les versets 1, 2 de ce chapitre 5: l'espérance ne nous rend pas honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, et nos raisonnements ont la grâce de Dieu pour base et pour point de départ et en tirent les conséquences. Mais il y a plus encore: «Et non seulement cela»; — mais connaissant Dieu ainsi, nous nous glorifions en Dieu lui-même par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation (verset 13). Nous nous réjouissons non seulement dans le salut que nous avons obtenu, mais dans le Dieu qui nous est révélé dans ce salut: selon que Lui nous a été révélé dans l'oeuvre de notre Seigneur Jésus Christ, nous nous réjouissons en *Dieu*. Précieuse vérité! Il est naturel que nous nous réjouissons dans le salut qui nous est donné, dans l'espérance de la gloire; mais c'est plus encore d'avoir appris à nous réjouir en Dieu lui-même, et à le connaître ainsi de manière à nous réjouir en Lui.

L'apôtre clôt ainsi la première partie de l'épître: justifiés dans la faveur de Dieu comme position présente, et ayant la gloire pour espérance, nous possédons l'amour de Dieu qui est une clef désormais pour tout ce que nous rencontrons sur notre chemin, et nous nous réjouissons en Celui que nous avons appris à connaître par ce grand salut.

Mais, dans ce grand salut, le simple judaïsme disparaît, et l'apôtre par conséquent s'élève, dans sa pensée, à un horizon plus vaste: il contemple l'état tout entier de l'homme, tel que l'a fait le péché de celui qui le premier se trouva placé comme homme devant Dieu, et entraîna sa race dans les conséquences de son abandon de Dieu. Chaque homme a ajouté à sa misère ses propres péchés, et cela constitue la responsabilité personnelle; mais il y a l'état universel de tous. Adam entraîna toute sa race dans le péché et la mort, et dans l'aliénation de Dieu et l'exclusion de sa présence, mais chacun ajouta sa propre part de péché; et ainsi, (le raisonnement passant du verset 42 au verset 18), par une seule faute, quoique, en raison de la grâce, tous ne soient pas condamnés, cependant la portée et la tendance de l'acte s'étend à la race toute entière; de même aussi, par une seule justice accomplie, les conséquences de cette justice furent envers tous les hommes en justification de vie (verset 18). Tous ne sont pas justifiés, pas plus que tous ne sont condamnés, mais la portée de l'acte en lui-même, dans chacun des deux cas, est universelle et s'étend dans son application à toute la race sur laquelle portent ses conséquences. L'application efficace de l'acte ne vient pas sur tous, mais la portée et la direction de l'acte, dans chacun des cas



sont, si je puis dire ainsi, à l'adresse de tous. Les conséquences de l'acte sont «*envers*» tous: c'est le même mot qui est employé au verset 22 du chapitre 3, en contraste avec «*sur* tous ceux qui croient». L'acte d'Adam est dans son effet à l'adresse de tous, et ainsi pareillement l'acte de Christ.

La parenthèse qui embrasse les versets 13 à 17 inclusivement, nous montre la place que la loi occupe en rapport avec ce que nous venons de dire, outre les actes des deux grands «chefs» de misère et de bénédiction. Le péché était dans le monde depuis Adam jusqu'à Moïse, quand il n'y avait pas encore de loi; mais des actes spécifiques ne pouvaient pas être portés en compte là où il n'y avait pas de loi qui les défendît. Le mot grec rendu au verset 13 par «mis en compte» est un mot différent de celui que l'Écriture emploie généralement quand elle parle de «compter la justice», et il signifie mettre une chose spéciale sur le compte de quelqu'un, ce que l'autre mot ne signifie pas: on le retrouve, je l'ai déjà dit, dans l'épître à Philémon, verset 18. Là où aucune loi ne défendait un acte, ou ne pouvait le mettre en compte à quelqu'un comme une transgression; cependant la mort régna, — l'effet et le témoignage du péché étant là, — sur ceux qui n'avaient pas péché selon la ressemblance de la transgression d'Adam, c'est-à-dire, qui n'avaient pas, comme Adam, violé un commandement positif et connu. Le passage cité par l'apôtre, est tiré d'Osée, chapitre 6: 7, où le même principe est établi à l'égard d'Adam et de Moïse: «Ils (c'est-à-dire Israël) ont comme Adam transgressé l'alliance». Adam avait un commandement formel; une loi formelle fût donnée sous Moïse; — mais dans l'intervalle, là où il n'y avait point de loi formelle, le péché et la mort ont régné. La ruine était universelle: la grâce et la portée de l'acte de Christ, ne le seraient-elles pas aussi? C'est là le sens du verset 15, mais quel fut à cet égard l'effet de la loi? Le verset 16 nous le dit: lorsque la grâce vint, elle eut à faire à une multitude de fautes, aussi bien qu'au péché et à l'éloignement de Dieu en général. Ensuite, la supériorité de la grâce est démontrée encore au verset 17, en ce que, — si par la faute d'un seul, la mort régna par un seul, — non pas la vie régnerait, mais ceux-là qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice, régneraient en vie par un seul, Jésus Christ.

Ainsi, à tous égards, on pouvait dire de la grâce beaucoup plus que du péché. La grâce pouvait avoir à faire à une multitude de fautes mais il faut qu'elle soit aussi étendue que le péché de l'homme, et dans sa portée, et quant à ceux auxquels elle était adressée. Elle était aussi par un seul homme, dont le premier n'avait été que la figure; le premier homme étant l'homme responsable, le second homme étant l'homme des conseils de Dieu avant que le monde fût. De plus, si la grâce était appliquée, elle ne répondait pas seulement aux besoins quelle trouvait et la vie ne régna pas seulement là où avaient régné le péché et la mort, mais ceux qui recevaient l'abondance de la grâce et du don de la justice régneraient eux-mêmes en vie par un seul Jésus Christ. Tel est le sens de la parenthèse des versets 13 à 17.

Au verset 18, nous trouvons l'universalité de la portée de l'acte d'Adam et de l'acte du Seigneur Jésus, au verset 19 l'efficacité effective ou l'effet réel de chacun de ces actes sur ceux qui étaient réellement associés avec ces deux grands chefs; le mot «plusieurs» (ou

proprement «les plusieurs») désignant l'ensemble des personnes réellement associées avec chacun de ces chefs. Le péché d'Adam n'était pas limité, dans ses effets, à Adam lui-même; mais par la désobéissance d'un seul les «plusieurs» associés à lui ont été constitués pécheurs; et aussi, par l'obéissance de Christ, les «plusieurs» associés à Christ sont constitués justes. Il n'est pas question ici de responsabilité et d'imputation, (car lorsqu'il s'agit d'elles, chacun est traité selon ses propres oeuvres, auxquelles s'appliquent le jugement et la propitiation), mais l'apôtre parle d'un état dans lequel les «plusieurs» sont amenés par «le chef» auquel ils appartiennent, en contraste avec la responsabilité personnelle. *Un* acte, la désobéissance d'Adam, amenait ceux qui étaient associés à lui dans la condition d'être des pécheurs; *un* acte aussi, l'obéissance d'un seul, — de Christ, — constituait justes ceux qui étaient associés à Lui, les plaçait dans cet état et cette condition devant Dieu: tout cela, en contraste avec la responsabilité individuelle, quoique chaque personne associée au «chef» soit placée dans l'état qui est la conséquence de ce qui caractérise la conduite de celui-ci. Les «plusieurs», dans leur condition, étaient tels devant Dieu, en conséquence de la conduite qui caractérisait le chef. L'apôtre ne parle pas ici, je le répète, de la conduite réelle de tout homme individuellement et de ce qui touche à la responsabilité individuelle ou y répond, mais d'un état des personnes, qui était le résultat de l'action caractéristique de celui qui était le représentant et le chef de sa race devant Dieu; il parle d'un état dépendant de la conduite du chef. C'est là le grand point ici. Le Seigneur et Adam respectivement par leur acte et leur conduite, placent ceux qui sont associés à eux dans une certaine condition.

La loi intervient (paoeisÒlqe) (verset 9), en contraste avec un état dans lequel les chefs respectifs, amenaient ceux qui étaient rattachés à eux. Ce qu'il est de la plus grande importance de bien saisir dans ce passage, c'est, on ne peut trop le redire, que l'état était la conséquence de la conduite du chef et non la conduite des membres trouvant sa réponse dans celle du chef. Le jugement se rapporte à des oeuvres; ici, il s'agit d'un état qui est le résultat de la désobéissance d'Adam, ou de l'obéissance de Christ. La loi est intervenue entre les deux actes, dans un but spécial, «afin que la faute abondât»: or la faute n'est pas là l'état constitué par l'acte d'un autre, mais l'acte de la personne sous la loi qui défendait ses actes, en contraste avec ce qui affectait tout l'ensemble de la race par la désobéissance d'un seul homme, et tous les croyants en Christ par l'obéissance de Christ. La loi intervint à une certaine époque entre les deux «chefs», d'états opposés, l'homme désobéissant, et l'homme obéissant, et elle intervint dans le but de faire abonder la faute positive, non le péché. Dieu ne peut rien faire pour que le *péché* abonde; mais, là où le péché est déjà, Dieu peut envoyer un commandement spécial qui le défend, — une loi qui le manifeste sous un caractère plus complet, et qui montre qu'il n'est pas seulement une chose mauvaise, mais un mépris de l'autorité de Dieu, une *faute positive* et une *transgression*, — une loi, dont la volonté perverse de l'homme use comme d'une provocation à offenser Dieu. Telle était la loi.

L'apôtre change maintenant d'expression pour en revenir à son principal sujet, disant, non pas: «Là où la *faute*», mais «là où le *péché* abondait», c'est-à-dire partout où se trouvait un fils d'Adam, — avec la loi, ou sans loi, — partout où était le péché, la grâce (Dieu entrant sur la scène en grâce souveraine) surabondait (verset 20). Le péché avait régné par la mort qui en était la preuve présente dans tous les hommes. Si la justice, le corrélatif naturel du péché, avait régné, elle eût apporté la condamnation; mais Dieu est amour, il est riche en miséricorde, et ainsi la grâce régnait, — le titre souverain de Dieu en bonté. Mais il faut qu'il y ait de la justice, et il en est ainsi: «la grâce règne par la justice». Elle règne par la justice, non par celle de l'homme certainement, car dans ce cas elle ne serait plus la grâce; mais, par l'obéissance d'un seul, plusieurs sont constitués justes, et la grâce règne par la justice (c'est la déclaration abstraite de la nature de ce qui est opposé au fait que le péché règne) en vie éternelle, comme le péché pour la mort, par Jésus Christ notre Seigneur. C'est ici un exposé clair et complet du fondement et du mode de notre salut; et il est remarquable de voir comment l'Écriture sait en peu de mots présenter toute la vérité, comme elle le fait ici dans ces quelques paroles, pour toute la source et le mode et la fin de notre salut.

Au chapitre 6, l'apôtre aborde la conséquence pratique de la doctrine qu'il vient d'exposer; il passe en revue au point de vue expérimental l'état et la condition du croyant (maintenant qu'il y a délivrance du péché) et nous montre la portée de la loi sur la question; et ainsi l'expérience est introduite. La doctrine quant à la manière dont nous sommes délivrés de la puissance du péché, est exposée en détail dans le sixième chapitre. Avant de l'aborder nous ferons remarquer ici, que dans la première division de l'épître, qui s'étend du chapitre 1, verset 18, au chapitre 5, verset 11, nous n'avons pas de conduite pratique comme fruit de la grâce. Nous trouvons des exhortations détaillées au chapitre 12 et dans les chapitres suivants, comme résultat de la vérité, et spécialement du chapitre 6; mais dans la première partie, l'apôtre nous donne le résultat de notre conduite, en jugement, sans aucune liaison de la conduite avec la grâce dont il parle. Nous avons la pleine, complète justification du pécheur coupable, tous ayant été démontrés être sous le péché et coupables devant Dieu, mais sans que la parole tire aucune conséquence relativement à la conduite. La justice de Dieu est manifestée en justifiant de la culpabilité et en pardonnant; en justifiant l'impie et en amenant celui qui croit et qui est ainsi justifié par la foi à la paix avec Dieu, dans la faveur de Dieu, et avec l'espérance de la gloire de Dieu comme conséquence, le croyant se réjouissant même en Dieu lui-même, — mais sans qu'il soit question de la marche qui vient après. Dieu justifiait l'impie justement; et étant justifié par la foi, celui qui croyait avait la paix avec Lui. Le salut est présenté en lui-même, pour autant qu'il nous est donné ici-bas par la grâce. Mais ici où il est question de l'état au chapitre 6, l'apôtre fait un pas en avant dans l'exposition de son sujet, et il parle de la vie divine, non pas en nous donnant les détails de la conduite pratique sous forme d'exhortation, mais le principe de la vie divine en puissance, qui nous délivre du péché et nous place dans la liberté divine dans notre marche, une liberté qui vient de Dieu, et dans laquelle nous nous livrons nous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants.

Le point établi à la fin du chapitre 5, c'est que par l'obéissance d'un seul homme, les «plusieurs» qui sont associés à lui sont constitués justes. Or le monde et la chair voudraient bien tirer de là la conclusion que s'il en est ainsi, nous n'avons qu'à demeurer dans le péché. A cela l'apôtre répond dans ce qui suit. L'obéissance de Christ a été l'obéissance jusqu'à la mort, et c'est en ayant part à la mort de Christ, que nous avons part à cette justice: mais avoir part à la mort, c'est-à-dire mourir, n'est pas une chose qui nous fasse demeurer dans ce à quoi nous sommes morts. «Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché» (6: 2)? Notre profession même du christianisme par le baptême, c'était la profession que nous étions baptisés pour la mort de Christ, que nous avions une part à cette mort, que nous étions identifiés avec Lui dans sa mort.

L'apôtre ne parle pas ici de notre résurrection *avec* Christ: celle-ci implique l'union avec lui; — mais nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, pour la mort; le vieil homme est une chose jugée et crucifiée par notre profession même du christianisme, afin que, comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi, nous marchions en nouveauté de vie. Ce n'était plus seulement une sainte et bienheureuse vie dans tout ce qui était bon, tout vrai que cela fût dans la propre vie de Christ ici-bas; mais la puissance divine intervint quand pour nous Christ était mort, et elle introduisit Christ dans une place nouvelle comme homme selon toute la gloire du Père engagée, si l'on peut dire ainsi, dans sa résurrection, de sorte que notre vie sera une vie nouvelle dans la conformité de sa résurrection. Et s'il est vrai que nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort, cette vie nouvelle suivra, aussi certainement que pour lui, la vie en résurrection par la gloire du Père suivit la mort. Dans son plein résultat, cette conséquence est vraie même quant à nos corps: elle n'est pas maintenant encore accomplie; mais comme chrétiens nous avons ouvertement et par notre profession, pris part à sa mort, de sorte que la mort au péché est notre portion ici-bas sur la terre.

Nous tirons la conclusion quant à la vie, moralement maintenant, et en pleine puissance ci-après. Mais nous avons ouvertement pris notre part dans la mort au péché, «sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché». Le «corps du péché», c'est je pense, le péché envisagé comme un tout. Ce corps qui, s'il est vivant comme vieil homme, est le siège de la convoitise et l'auteur du péché, est crucifié de manière à être dans ce caractère mis de côté et annulé: il a pris fin. «Celui qui est mort, est justifié du péché» (verset 7) Il ne s'agit pas ici de péchés, ou de culpabilité: un homme qui est mort peut avoir à répondre de *péchés*, mais on ne peut pas l'accuser de *péché*; il n'a ni mauvaises convoitises, ni volonté perverse; et c'est de notre condition et de notre état qu'il s'agit maintenant.

La puissance de la mort a été détruite par la résurrection de Christ. Christ est mort, il ne meurt plus, la mort ne domine plus sur lui, car sa mort n'était pas une simple conséquence naturelle, si je puis m'exprimer ainsi, de son état. Il vient pour le péché, pour prendre notre place de pécheurs et il est mort au péché. C'est dans un but de grâce envers nous, et pour le péché qu'il est mort, et qu'il est mort une fois, lorsque pour nous il fallait

qu'il le fit; mais il l'a fait une fois pour toutes. C'était une oeuvre qu'il avait à accomplir à l'égard du péché, et il l'a accomplie. Il n'a plus affaire au péché. Il jugera les pécheurs sans doute, mais il en a fini avec le péché, comme étant occupé de lui, une fois et une fois pour toutes. Jusqu'à la croix, Lui, le juste, eut à faire avec le péché; à la croix, c'était du péché qu'il s'agissait, quoique ce fût pour la gloire de Dieu qu'Il ait été fait péché mais maintenant il en a fini avec le péché, une fois pour toutes et pour toujours: il vit, sans avoir plus désormais rien à faire avec le péché. Une seule chose, même si nous l'envisagions comme homme, constitue sa vie, une chose qui remplit l'activité de celle-ci et vers quoi elle est tournée, c'est *Dieu*. «En ce qu'il vit, il vit à *Dieu*» (verset 10).

Dans sa vie d'ici bas, il servit Dieu parfaitement, et vivait par le Père; et chacun de ses pas était parfait, car il avait Dieu son Père toujours présent devant son esprit; mais tout autour de lui, il trouvait le péché, et il avait à faire avec le péché; il était pressé par lui et affligé, un homme de douleur à cause du péché; il dut être fait péché pour nous, — parfait toujours en amour, manifestant Dieu, parfait en obéissance comme homme venu pour faire sa volonté. Toutefois il vint au sujet du péché et fut nécessairement assailli de toutes parts par lui et dut finalement, comme je l'ai dit, être fait péché pour nous, lorsqu'il eut été parfaitement démontré sans péché Lui-même, lui «qui n'a pas connu le péché». Mais *maintenant*, il en a fini avec le péché pour toujours. Il mourut au péché ici-bas; en accomplissant parfaitement son oeuvre, il passa par la mort (hors de la scène tout entière dans laquelle il eut à faire avec lui), dans la résurrection, dans un nouvel état comme homme, où en pensée, en objet et en vie, il a à faire, quant à son état de vie, avec Dieu seul: «En ce qu'il vit, il vit à Dieu». Il n'y a rien, là où il est, qui ne soit rempli par Dieu, et tellement rempli, que rien d'autre ne peut y avoir place que ce qui sert sa gloire. Ce n'est pas seulement de la perfection de son propos qu'il s'agit (ce propos fut toujours aussi parfait que sa marche; — dans ce sens il a vécu toujours à Dieu), mais de ce en quoi et à quoi il vit, là où pour son âme il n'y a rien d'autre. C'est une bienheureuse pensée de la vie de l'homme. Sa mort fut un acte unique, dans lequel il mourut au péché; sa vie, un présent perpétuel, dans lequel Dieu remplit tout, depuis son âme jusqu'à son objet.

De même, nous aussi, nous devons nous tenir nous-mêmes pour morts, notre vieil homme étant crucifié avec Christ, — pour morts au péché, et vivants à Dieu par Lui. Cette vie dont nous vivons est une vie nouvelle et libre, car le croyant est en droit de se tenir lui-même pour mort au péché: c'est sa condition et sa place comme croyant de faire ainsi. Si nous sommes vivants, nous sommes vivants à Dieu, non par Adam en aucune manière, mais par Jésus Christ notre Seigneur. La vie dont nous vivons est ainsi entièrement nouvelle, et, nous tenant pour morts au péché, nous sommes entièrement libres. Ce n'est pas que le péché dans la chair n'ait pas ses convoitises; mais le croyant comme tel, ne le laisse pas régner dans son corps pour obéir aux convoitises de celui-ci, voyant qu'il est libre dans la puissance d'une vie nouvelle; car ainsi le croyant est tenu pour libre de marcher dans la puissance et selon les choses qui appartiennent à cette vie nouvelle. Il tient les rênes, et ne permet pas au péché de se servir de son corps pour la satisfaction de ses convoitises, les

convoitises du péché. Cet homme libre ne livre pas non plus ses membres comme instruments d'iniquité au péché, ce mal dont il était jadis l'esclave: il se livre lui-même à Dieu, comme d'entre les morts étant fait vivant, car, quant à sa vie née d'Adam, il est mort au péché, mais vit maintenant, et se livre lui-même et ses membres à Dieu, comme instruments de justice.

Car le péché ne domine pas sur nous, *parce que* nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce (verset 14). C'est ici une déclaration grave et importante. Etre sous la loi, me laisse sous la domination du péché. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une vie libre, libre de la servitude du péché, «car celui qui pratique le péché», dit le Seigneur, «est esclave du péché» (Jean 8: 34). La loi ne donne ni vie, ni liberté, ni force, ni même un objet qui puisse tourner nos coeurs d'un autre côté; elle défend justement et nécessairement les péchés, mais elle ne donne ni vie, ni pouvoir pour le bien. Mais sous la grâce, nous avons de la puissance: la grâce nous donne la vie, elle nous donne la force, et elle nous donne un objet, toutes choses que la loi, comme nous venons de le voir, ne donne pas. Ainsi, sous la grâce, le péché ne domine pas sur moi; sous la loi, il domine. Il est beau de voir comment, alors que tout est grâce, nous sommes cependant appelés à nous livrer nous-mêmes à Dieu, ce qui est la vraie liberté, dans laquelle le péché ne domine pas sur nous, et comment, tandis que la puissance vient d'en haut, nous sommes réellement affranchis et libres de nous donner de libre et franche volonté à Dieu.

L'apôtre traite donc ici ce sujet de la liberté, et le discute, — cette liberté n'est pas dans le vieil Adam pécheur; mais parce que je suis vivant à Dieu par Jésus Christ, je suis libre. La loi défend le péché et la convoitise, mais elle ne délivre pas. Je ne suis pas sous la loi; je suis affranchi de la domination du péché parce que je ne suis pas placé sous la loi, mais sous la grâce. Pécherai-je donc parce que je ne suis pas sous une loi qui défend le péché, et qui me maudit si je le commets? Qu'ainsi n'advienne!

Maintenant l'apôtre en revient au grand principe de la condition des gentils. Si je me livre moi-même au péché comme esclave pour lui obéir, je suis l'esclave du péché; et le péché a régné pour la mort, sans qu'il y eût de loi: la mort était les gages naturels et ordonnés du péché, et cela comme jugement de Dieu. «Ne savez-vous pas qu'à quiconque vous vous livrez vous-même comme esclaves, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice». Nous ne pourrions pas dire «obéissance pour la vie»; car si nous obéissons, nous *sommes* vivants à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur, et nous avons notre fruit dans la justice pratique. Remarquez ici le caractère de ce qui est mis en opposition avec le péché: ce n'est pas la justice en elle-même, — faire le bien tel qu'il est connu par la conscience ou par la loi, — mais l'obéissance: nous sommes vivants à Dieu, et cela est, et doit être toujours l'obéissance. C'est ainsi que Christ vécut: il fut l'homme obéissant; il vint pour faire la volonté de Dieu; la volonté de son Père était le motif de tout ce qu'il faisait; il vivait de toute parole qui sortait de la bouche de Dieu; son sentier par conséquent était la justice pratique, et le modèle ou la parfaite expression de cette justice. Ainsi l'apôtre rend grâces

à Dieu de ce que, alors qu'ils avaient été esclaves du péché, ils avaient obéi de coeur à la forme de doctrine dans laquelle ils avaient été instruits.

Nous apprenons ici la source et le caractère de cette obéissance: elle est «l'obéissance de la foi» la réception de la parole de Dieu dans le coeur. La parole ainsi reçue forme le lien d'obéissance entre l'âme et Dieu. La même réception de la parole communique la vie: «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité, pour que nous fussions comme les prémices de ses créatures» (Jacques 1: 18). C'est la vie et une vie obéissante, — en réalité, la vie de Christ en nous et Christ est l'homme obéissant. Ainsi: «affranchis du péché», car c'est le grand point que l'apôtre fait ressortir ici, ceux qui croyaient, se livrant eux-mêmes pour obéir, étaient devenus asservis à la justice. (L'apôtre parle d'asservissement à un point de vue figuré dont il s'excuse pour ainsi dire, parce que cet «asservissement» est la vraie liberté; mais il parle ainsi, afin de rendre sa pensée claire pour la faiblesse de l'intelligence de la chair); car ainsi qu'ils avaient livré jadis leurs membres comme esclaves à l'impureté et à l'iniquité, seulement pour être libres de tout frein, pour donner libre carrière à une volonté mauvaise qui ne portait pas de fruit, ainsi maintenant il les exhorte à livrer leurs membres, — car ils étaient libres, — comme esclaves à la justice. Mais ici il y avait un bienheureux résultat, - la sainteté, une séparation de coeur à Dieu, dans la vraie connaissance de Lui-même, l'âme étant renouvelée à son image, comme nous lisons, Colossiens 3: 10, et Ephésiens 4: 23, 24, là, davantage dans sa nature, ici, plus en renouvellement pratique, mais toujours la même vérité générale.

L'apôtre poursuit la figure qu'il a employée et il fait appel au sentiment qu'avaient de ce qui s'était passé, ceux auxquels il s'adressait: ils avaient été esclaves du péché, mais libres à l'égard de la justice (verset 20): quel fruit donc avaient-ils alors des choses dont maintenant ils avaient honte? Ils n'avaient fait qu'user inutilement de leurs membres dans l'indépendance; — et la fin de ces choses était la mort. Mais maintenant, ayant été affranchis du péché (c'est là comme nous l'avons vu le grand sujet qui occupe l'apôtre), c'est-à-dire affranchis de la servitude du péché, n'étant plus ses esclaves (les paroles de l'apôtre n'ont pas d'autre sens ici) et ayant été asservis à Dieu, entièrement livrés à lui comme esclaves pour le servir, ils avaient leur fruit dans la sainteté; ils avaient non seulement pour fin la vie éternelle, mais, en marchant vers cette fin ils croissaient dans la connaissance de Dieu, dans la ressemblance à Lui et dans la séparation du coeur d'avec tout mal pour Lui, selon ce qu'Il est. En marchant ainsi dans le chemin de l'obéissance à Dieu, et avec Dieu, l'âme est en cela délivrée de la puissance du mal, qui gît dans la volonté et la convoitise, qui ne sont ni l'une ni l'autre son obéissance.

Cette croissance dans la connaissance de Dieu, et dans l'intimité avec Lui est un immense privilège. La volonté ne peut jamais nous amener là: mais une fois que nous sommes placés dans notre vraie position devant Dieu, nous croissons dans sa connaissance, nous vivons davantage dans les choses qui sont auprès de Lui et qui font Son plaisir; et c'est là la sainteté. L'obéissance n'est pas la sainteté, un coeur livré à Dieu pour Lui obéir; mais elle est le sentier dans lequel de saintes affections, qui ont leur source en Dieu et qui sont

libres devant Lui sont trouvées. La «fin», c'est la vie éternelle, reçue dans son plein résultat en gloire, telle qu'elle est dans le dessein de Dieu. Mais cette vie est le don de Dieu. Le chemin qui y mène est le chemin de l'obéissance et de la sainteté; mais elle-même, elle est le don de Dieu. La mort, nous l'avons amenée sur nous; — elle est les gages du péché;- mais le don de Dieu c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur (verset 33). Ce n'est pas seulement que la vie éternelle soit le don de Dieu; mais le don de Dieu n'est rien moins que la vie éternelle. La mort est intentionnellement envisagée, dans son simple caractère de mort. Sans doute elle est le jugement du péché ici-bas dans ce monde, et elle implique, à moins que la rédemption n'intervienne, le jugement qui vient après; elle est l'effet présent du jugement contre le péché, et l'agent divin et le témoin du péché, pour nous conduire au jugement selon la colère révélée du ciel; — mais ici elle est la fin de la vie, que le péché sans fruit opérerait; elle mène au jugement, au jugement des oeuvres accomplies pendant que nous vivions. Mais Dieu donne la vie éternelle.

Avant d'aller plus loin, récapitulons cet important chapitre. Nous avons vu, en premier lieu, en réponse à la question, si nous demeurerions dans le péché, que nous avons part à la mort, la mort de Christ, pour être justifiés; ce n'est pas là continuer la vie de péché, mais tout le contraire. Christ est mort, et nous nous tenons nous-mêmes pour morts (comparez 1 Pierre 2: 24; 4: 1), le chrétien étant ainsi vivant à Dieu, dans la puissance d'une nouvelle vie. Le premier principe donc (dans lequel le jugement, que la chair porte sur l'effet de l'obéissance d'un seul qui nous constitue justes, est réfuté), est celui-ci: que nous avons part à la justice en ayant part à la mort, en étant associés avec Christ dans Sa mort, dans Sa mort au péché, ce qui évidemment n'est pas continuer à vivre dans le péché. Nous avons à nous tenir nous-mêmes pour morts, et pour vivants à Dieu par Jésus Christ. Mais ici se présente une difficulté. Nous ne sommes pas réellement morts, quoique nous soyons appelés à nous tenir pour tels: comment donc pouvons-nous être affranchis de la puissance du péché? Ceci amène le contraste avec la loi. La loi ne donnait pas la puissance sur le péché dans la chair; elle défendait son activité et ses fruits comme elle devait le faire, mais elle n'en délivrait nullement, ni ne donnait aucune puissance contre lui. Mais le péché ne dominera pas sur nous, qui croyons, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce; et la grâce donne de la puissance et délivre: je ne dois pas laisser le péché régner; — et cela m'affranchit de sa domination. Je suis affranchi du péché, c'est-à-dire délivré de l'esclavage du péché; et étant libre, je dois me livrer moi-même à Dieu et à la justice, et mes membres, jadis les instruments de mes convoitises, à Lui comme instruments de justice. C'est la liberté de la grâce, et la vie divine en puissance.

La doctrine générale est donc celle-ci: Christ étant mort, nous aussi nous nous tenons nous-mêmes pour morts, comme si nous étions réellement morts. Celui qui est devenu notre vie, le vrai «moi» est mort: moi, je suis mort, j'ai été crucifié avec Lui, et comme chrétien je ne reconnais plus la chair comme étant en vie du tout. Je parle de tout ce qui est arrivé à Christ, comme si cela m'était arrivé à moi, parce qu'Il est devenu ma vie et je vis par Lui. Je parle comme un fils dont le père n'aurait pas seulement payé les dettes, mais



qu'il aurait fait son associé, et qui dit: «notre capital, nos relations», parce qu'il est associé, quoiqu'il n'ait rien apporté, et que tout ait été fait et acquis avant qu'il devînt associé: moi je parle ainsi d'une manière bien plus vraie, à cause de mon association vivante avec le Seigneur; seulement, comme je le fais remarquer, il n'est question ici ni d'ascension, ni d'union avec Christ, ni de résurrection avec Lui qui implique celle-ci, mais l'apôtre nous présente la mort du vieil homme et la vie en Christ; et ainsi l'affranchissement du péché, — la réponse à l'allégation que, d'avoir la justice en Lui, donne libre cours au péché. Il est important de bien remarquer ici que la vraie question est une question de puissance. Une règle de ce qui est juste et bien, n'est pas de la puissance sur une mauvaise nature. Plus loin nous apprendrons davantage sur ce point; mais ici déjà nous découvrons que le règne du péché dans nos corps mortels, la domination du péché sur nous, est la vraie question qui occupe l'apôtre. De fait nous ne sommes pas sous la loi; mais dire cela et le reconnaître, c'est substituer la puissance en vie, — la grâce qui la donne, — à la simple quoique juste exigence de la justice imposée à une créature pécheresse.

La première réponse à l'allégation que être constitué juste par l'obéissance de Christ autorise le péché, c'est que nous avons été identifiés avec Christ dans la ressemblance de sa mort, — que nous avons été crucifiés avec Lui. Ceci s'applique au péché dans la nature. Mais l'apôtre en outre, nous a montré la grâce, en contraste avec la loi, affranchissant de la domination du péché et de l'esclavage dans lequel celui-ci nous tenait, — ce que la loi ne faisait pas. Nous sommes *libres* de vivre à Dieu.

L'apôtre discute maintenant (chapitre 7) toute la question de la loi. Nous sommes délivrés de la loi, d'après le même grand principe fondamental, que nous avons été crucifiés avec Christ; car la loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit. Cette vérité est mise en évidence par le cas du mariage, et par la loi ou le lien qui lie le mari et la femme, et qui dure évidemment aussi longtemps que l'un ou l'autre vit, et ne peut pas durer davantage. Le survivant est libre d'être à un autre quand son conjoint est mort. Il est très important pour l'intelligence de ce chapitre de bien comprendre, que le seul sujet qui occupe ici l'apôtre, c'est la portée de la loi, la relation de l'âme avec elle: il nous donne d'abord la doctrine sur ce sujet, et la différence qu'il y a entre une âme qui est sous la loi, et une âme qui est liée en vie à un Christ ressuscité, — et puis l'expérience d'une âme vivifiée et renouvelée dans ses désirs et dans les objets de ses plaisirs, mais qui ne connaît pas la délivrance par la connaissance du grand fait qu'elle est morte avec Christ et qu'elle est maintenant liée à un autre, à Christ ressuscité d'entre les morts. La description de la délivrance vient ensuite, et puis la condition de l'âme délivrée au chapitre 8.

La loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit; elle ne peut l'avoir plus longtemps, car la personne à laquelle la loi s'applique, n'existe pas plus longtemps. Si quelqu'un qui doit être puni pour fait de crime, meurt, la loi ne peut plus l'atteindre. Nous avons vu au chapitre 6, que le fait de n'être pas sous la loi, n'a pas pour conséquence de faire vivre dans le péché, mais que, si quelqu'un est sous la loi, il n'a aucune puissance pour résister au péché. La loi exige; mais elle n'affranchit pas de la domination du péché: mais

nous avons été mis à mort à la loi par le corps du Christ (verset 4). Si la loi nous avait atteint, elle eût été pour nous la mort, mais elle eût été pour nous la condamnation; mais nous sommes délivrés étant mis à mort à la loi «par le corps du Christ». L'apôtre change quelque peu ici la figure qu'il emploie: la mort met fin au lien; or c'est nous qui mourons, non pas nous réellement, mais Christ meurt pour nous efficacement, et nous sommes maintenant unis à Lui, qui est ressuscité d'entre les morts, afin que par la puissance de la vie, à laquelle nous avons part, nous ne soyons pas seulement morts au péché, mais nous portons du fruit pour Dieu.

Ayant été ainsi mis à mort comme enfants d'Adam, en ce que Christ est mort, nous ne sommes plus dans la chair, dans cette nature, dans cette place ou position devant Dieu: nous ne sommes pas du tout devant Dieu, comme enfants d'Adam; nous sommes morts comme tels. C'est pourquoi nous disons: «*Quand nous étions* dans la chair» (verset 5), ce que nous ne pourrions pas dire si nous étions encore dans la chair; mais «quand nous étions dans la chair, les passions du péché, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort». La défense d'une volonté ou d'une convoitise, quelque juste qu'elle soit, ne fait que provoquer la volonté ou la convoitise, vous fait penser à l'objet, et n'ôte pas la convoitise ni ne change la nature. Si je dis à un homme qui aime l'argent: N'aimez pas l'argent, — je ne fais qu'exciter sa convoitise. Si je résiste à un enfant volontaire, l'enfant ne fera que plus d'efforts pour renverser l'obstacle que je lui oppose. Les passions des péchés sont par la loi, — un pauvre chemin de sainteté et de justice! Elles agissaient en nous pour produire du péché actuel pour la mort. Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus (verset 6). La vie dans laquelle nous étions en relation avec la loi, a pris fin; le lien, qui se rattachait à cette vie, n'existe plus; il a pris fin avec la vie dans laquelle il subsistait. La loi s'adressait à l'enfant d'Adam et exigeait de lui ce qui était selon la volonté de Dieu. L'homme était dans le péché, non assujéti à la loi de Dieu; sa chair de péché non plus ne pouvait pas être assujéti à cette loi, autrement elle n'eût pas été la chair de péché. La loi ne faisait qu'exciter cette chair dans sa volonté et dans sa convoitise; mais maintenant en Christ nous sommes morts: le lien avec la loi est brisé dans notre mort avec Christ, et nous sommes liés à Christ ressuscité, servant en nouveauté d'Esprit et non pas en vieillesse de lettre, liés à un mari, non pas à la loi, — mais à Christ; car *nous ne pouvions être aux deux à la fois*.

C'est ici le point important. Le chapitre 6 posait le fondement de la doctrine et de la vérité, montrant que notre vieil homme est crucifié avec Christ: pour la foi, nous sommes morts. Le chapitre 7 fait ressortir la portée de ceci sur la relation de l'enfant d'Adam avec la loi. La mort a détruit le lien (\*), et nous sommes à un autre, à Christ ressuscité, afin que nous portions maintenant du fruit pour Dieu, car nous sommes maintenant vivants à Dieu en Jésus Christ. Le grand point, que le passage veut nous faire comprendre, c'est que nous ne pouvons pas avoir à la fois et la loi et Christ, les deux maris en même temps: la chose est impossible. Mais notre délivrance de la loi vient de ce que nous sommes morts au péché: Christ ressuscité est maintenant notre vie et notre mari, et dans cette position

nouvelle il y a de la puissance pour porter du fruit pour Dieu, fruit que la chair de péché ne pouvait jamais produire. Le contraste entre le christianisme et la loi n'existe pas seulement pour la justification, mais aussi pour la vie, pour l'obéissance et pour porter du fruit: sous la loi, nous sommes non seulement coupables de péchés, mais le péché domine sur nous: en Christ nous sommes déliés, affranchis et capables de porter du fruit pour Dieu.

(\*) Ce n'est pas la loi «ce en quoi nous étions», qui meurt; mais il faut lire: «étant morts dans ce en quoi nous étions tenus». Quelques-uns ont changé une lettre dans le texte grec pour maintenir la comparaison apparente, et ils ont renversé ainsi toute la doctrine du passage.

Ce n'est pas tout. La loi a son utilité, en ce qu'elle nous amène à sentir ce que nous sommes, quel est notre état. Pouvait-on imputer à la loi cette domination du péché, quand nous étions sous elle? (verset 7 et suivants). Non, c'était la faute du péché et de la convoitise que la loi condamnait. «Mais» dit l'apôtre, je n'eusse pas connu le péché, si ce n'eût été par la loi car je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'eût dit: Tu ne convoiteras point». Si un homme avait commis un meurtre, il aurait connaissance du fait; sa conscience naturelle en aurait été occupée; mais, comme nous l'avons observé plus haut, l'apôtre ne traite pas ici des péchés, mais du péché; et celui-ci je ne l'eusse pas connu, si la loi n'avait pas eu affaire avec ses premiers mouvements comme péché. Beaucoup de gens n'ont pas commis des crimes; ils n'ont ni tué, ni volé, ni commis adultère; mais qui n'a jamais convoité? Avoir cette prétention, ce serait dire qu'on est pas un enfant d'Adam, et rappelons-nous-le bien, nous ne parlons pas ici de culpabilité encourue par des actes, mais d'un état, non de jugement, ni de pardon, mais de délivrance, d'affranchissement. Remarquez de plus ici combien grande est l'erreur de ceux qui estiment que la convoitise n'est pas péché quand l'âme n'y cède pas. L'apôtre veut ici mettre en évidence la nature mauvaise par son premier mouvement, la convoitise; il n'est pas occupé de ce que nous avons fait, mais de ce que nous sommes; et la méchanceté de la chair se trahit par ce premier mouvement, qui est la convoitise, — la volonté dans le mal: par sa méchanceté, il démontre de quelle source pécheresse en moi il procède. Je sais qu'en moi, en ma chair, il n'habite point de bien. C'est là une importante, quoique humiliante découverte; — la découverte non de ce que j'ai fait, je le répète, mais de ce que je suis. Combien cela est important en effet! Quelle folie que la pensée de rendre bon l'enfant d'Adam, à moins qu'il ne naisse de nouveau!

Dieu selon ses voies, n'améliore pas le sauvageon, mais le coupe, le greffe ensuite; quand Christ a été greffé en nous, le fruit de cette vie doit se produire. La loi ne condamne pas la nature: elle suppose qu'il faut encore la mettre à l'épreuve et qu'on peut en attendre quelque chose de bon; mais elle défend ce qui est son seul premier mouvement, la convoitise: et ainsi elle donne la connaissance de ce qu'est la nature. Il s'agit ici du péché, souvenons-nous en bien, non des péchés (verset 7); car il n'eût pas, — comme les hommes naturels ne le font pas, — jugé et connu la convoitise en lui-même, comme mal et comme péché, si la loi n'eût dit: «Tu ne convoiteras pas». La loi était ainsi un moyen, non de justice, mais de la connaissance du péché. Par elle, de plus, le péché nous séduisait et nous tuait; il

trouvait une occasion, un moyen d'attaque dans la loi. C'est ainsi que Satan vint, quand Adam était innocent. Maintenant le péché trouve une occasion dans la défense pour provoquer la volonté et suggérer la convoitise; car jusqu'à ce que la loi intervint et défendit la convoitise, la conscience ne prenait pas connaissance de cette dernière.

Je rappelle toujours que l'apôtre ne traite pas des péchés, mais du péché. Le péché était provoqué et excité par le commandement; sans celui-ci, le péché était mort; mais quand le commandement vint, le péché reprit vie et il apporta dans ma conscience le sentiment de la culpabilité et la mort. Autrement il n'y avait pas de sentence de mort dans la conscience par le péché. Les péchés seront jugés au jour du jugement et apporteront la condamnation, mais une nature pécheresse comme telle ne donne pas une mauvaise conscience: nous demeurons vivants; non éprouvés, non-réveillés. J'étais un enfant vivant d'Adam, inconscient de péché, comme nous voyons tant de gens; mais quand la loi de Dieu défendit la convoitise, la conscience fut atteinte, et moi je mourus sous son jugement. Ce qui avait dit: «Fais cela et tu vivras», ce qui avait ainsi été ordonné pour la vie fut trouvé par moi, expérimentalement, être pour la mort (verset 10). J'avais saisi la loi, pensant que par elle j'aurais la force d'être bon et juste: le péché en profite pour me tromper ainsi et amener la mort sur moi par le commandement. Cela toutefois était pour mon profit: le péché devint par le commandement excessivement pécheur. Il était là présent, et moi inconscient de lui comme d'un mal fatal dans ma chair (nous ne parlons pas de péchés commis); mais il parut péché, quand la loi vint, et devint excessivement pécheur: il parut dans sa vraie nature de péché, et prit de plus le caractère d'opposition contre la sainte, juste et bonne volonté de Dieu, et de transgression de cette volonté.

Un autre élément se présente ici, savoir le jugement spirituel, qui peut ainsi juger toutes ces choses, disant: «Nous serons». Ce *nous serons* est l'expression technique, par laquelle la Parole de Dieu désigne la connaissance qui est la part du chrétien comme tel (voyez 1 Corinthiens 8: 4; 1 Jean 3: 2; 5: 13, etc.). Nous savons que la loi est spirituelle (verset 14): — Nous ne l'appliquons pas seulement à des actes mauvais, à des fautes, mais à l'homme intérieur: «Moi je suis charnel». Si je regarde à moi, comme enfant d'Adam, je vois que je suis mené captif par le péché, «vendu au péché». Je dis: comme enfant d'Adam; car l'apôtre dit: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair...». Il envisage l'homme comme placé sur ce terrain, avec la connaissance chrétienne relativement à ce qu'il est; mais comme lié au premier mari, c'est-à-dire à la loi: «Quand nous étions dans la chair». C'est l'intelligence chrétienne appliquée au jugement de l'état, non d'un homme non renouvelé en pensée et en désir, mais d'un homme sous la loi. C'est pourquoi il n'est fait mention que de la loi et pas de Christ ou de l'Esprit, jusqu'à ce que vienne le cri de détresse pour être délivré de cet état. Il ne s'agit pas ici de savoir si la chair est en nous, mais il est dit: «quand nous étions dans la chair», — avec les mouvements du péché en elle, et nous dans cet état en face des exigences de la loi dans notre conscience; car nous ne sommes pas considérés ici comme rachetés et morts avec Christ, comme délivrés, ayant la puissance de la vie en Lui, et en ayant conscience.

On apprend sous l'enseignement divin, dans la lutte liée à ce premier état, trois choses d'une immense importance. D'abord: «En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien:» ce n'est pas ici la culpabilité d'avoir péché, mais la connaissance de ce que nous *sommes*, c'est-à-dire comme chair. En second lieu, j'apprends que ce n'est pas «Moi» (verset 17); car, étant renouvelé, ce que je fais je le hais, je ne voudrais jamais commettre le péché; le vrai «moi» le hait. C'est donc le péché en moi, non pas «moi»: importante leçon à apprendre! En troisième lieu, si ce n'est pas «moi», le péché est trop fort pour moi: le vouloir est avec moi, mais accomplir le bien, cela je ne le puis (verset 18).

Mais il ne sera pas inutile d'entrer un peu plus dans les détails. Il ne s'agit ici réellement d'aucune personne particulière, mais du jugement d'une nature, et d'une nature, qui, jusqu'à ce que je connaisse la rédemption que je sois mort au péché en Christ et que je sois en Lui, constitue mon «moi» pour la conscience. Il est à remarquer que le passage, suppose que la volonté veut toujours le bien, et que le bien ne peut *jamais* être accompli: ce n'est pas là l'état chrétien, car nous pouvons toutes choses par Celui qui nous fortifie.

De plus, l'homme que l'apôtre nous présente ici, est un esclave; au chapitre 8: 2, au contraire il est affranchi. Au verset 5 du chapitre 7, nous sommes considérés comme étant dans la chair, au verset 9 du chapitre 8 nous ne sommes pas dans la chair, si du moins l'Esprit de Dieu *habite en nous*. Si un homme n'est pas mort avec Christ, il est absolument dans la chair: s'il ne le sait pas sa conscience et ses pensées néanmoins sont sur ce terrain- là vis-à-vis de Dieu; ce qu'il est, non pas ce que Christ est, est le principe d'après lequel il juge de son état devant Dieu. Il est, — quant à sa position, telle qu'il en a conscience, — dans la chair; et l'apôtre décrit ici le travail intérieur et le procédé qui délivrent de cette condition par la complète humiliation que donne la connaissance de soi-même. Il nous présente l'opération de la loi, la grâce agissant bien dans l'homme, mais lui, quant à son âme et quant à sa conscience, étant sous la loi, non encore délivré: «Par la loi est la connaissance du péché». La grâce lui a donné de discerner que la loi est spirituelle. La conscience a par la grâce reconnu que la loi est bonne; l'esprit l'approuve, et plus que cela, l'homme y prend plaisir, selon l'homme intérieur: il est un homme renouvelé.

Nous avons donc en premier lieu l'état de l'homme. Dieu a fait entrer la lumière: l'homme a discerné que la loi est spirituelle; mais lui est charnel, un esclave du péché, vendu au (litt.: sous le) péché, car il se voit dans la chair encore vivant, dans cette vie d'un fils d'Adam, dans laquelle la loi revendique ses droits. «Moi je suis charnel» (J'en ai conscience individuellement), «vendu au péché»: — l'homme regarde à lui-même, comme étant dans la chair, et il sait que la loi est spirituelle; il le discerne, étant enseigné par Dieu.

Nous avons de plus, — ce que nous venons de dire étant la description de l'état d'âme de la personne, — deux points en rapport avec la loi; rien, remarquez-le, au sujet de Christ et de l'Esprit, car l'homme n'en est pas là encore; il est seulement sur le chemin, et acquiert étant ainsi enseigné de Dieu, la connaissance du péché (c'est-à-dire de lui-même, sous la loi). En premier lieu, l'homme fait le mal qu'il ne veut pas; il fait ce qu'il hait. Il fait le mal, quand il voudrait ne pas le faire; il approuve la loi, reconnaissant qu'elle est bonne: sa

conscience et son esprit reconnaissent la loi bonne, s'accordent avec elle; mais lui, fait le contraire de ce que la loi demande. Mais, étant ainsi sous la grâce par cette parole même, il est enseigné que ce n'est pas lui qui fait cela, mais le péché qui habite en lui (versets 17 et 20); il a un nouvel homme, une nouvelle vie, dans laquelle, ainsi enseigné, il peut traiter le péché comme un étranger, comme n'étant pas lui, quoique le péché demeure en lui. Il a appris maintenant expérimentalement, non une simple doctrine, le «Nous savons», de quelqu'un qui est enseigné de Dieu relativement à quelque chose, qui est en dehors de lui-même, mais il a appris quelque chose au sujet de lui-même et c'est là une grande leçon: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien». La chair est pour lui désormais une nature jugée; et c'est un immense profit. Et maintenant le second point dont j'ai parlé, est mis en évidence dans l'homme renouvelé, savoir la volonté positive de faire le bien: il prend plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur; il n'approuve pas seulement la loi, reconnaissant qu'elle est bonne et lui donnant sa propre approbation comme règle dans sa conscience, mais il voudrait pratiquer le bien, et le mal est avec lui; «accomplir le bien, cela il ne le trouve pas». Il manque absolument de force. La loi n'en donne aucune. Il voit dans ses membres une loi, une puissance de mal, constamment opérante, qui le rend captif, quoique ce soit maintenant contrairement, à sa volonté. Pauvre, misérable homme! Mais, immense avantage, il le sait, il se connaît lui-même! Ses désirs et ses efforts pour faire le bien ont abouti à ceci, c'est qu'il se connaît lui-même et son véritable état: «En moi, en ma chair, il n'habite point de bien». Or, ce vieux «moi» n'est pas lui du tout, maintenant qu'il a été vivifié par Dieu; mais ce fait si important ne constitue aucune justice pour lui, aucune délivrance de la connaissance du péché; il est toujours sous le péché, étant sous la loi. C'est une grande leçon à apprendre, que nous n'avons point de puissance! Il en était ainsi du pauvre infirme couché au réservoir de Béthesda: la maladie même dont il avait besoin d'être guéri, lui avait ôté, même s'il eût voulu être guéri, la force par laquelle il aurait pu l'être. Ainsi enseigné, l'homme cesse de chercher à devenir meilleur, ou à faire mieux; il a appris ce qu'il est et il cherche un libérateur. Dès que Dieu l'a amené à ce point, tout devient clair; il rend grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur.

Mais quoique le sujet dont l'apôtre traite ici, soit l'expérience de l'âme sous la loi, alors que la spiritualité de celle-ci est connue par la grâce, la chose apprise n'est pas ce que la loi est, mais ce que le péché est, — ce que nous sommes: par la loi est la connaissance du péché. De là vient que, quoique le travail s'effectue sous la loi, par laquelle cette connaissance est acquise au moyen de la secrète opération de la grâce, ce que nous avons appris à connaître reste toujours vrai, savoir ce qu'est le péché dans la chair.

C'est pourquoi aussi, comme nous l'avons fait remarquer, le passage qui nous occupe est la description d'une âme sous la loi, mais présentée de manière que la leçon demeure pour le chrétien, en tout temps, non pas que le chrétien soit jamais sous la loi ou dans la chair, car il est mort en tant qu'associé à ce premier mari, et pour la foi la chair est morte et il est délivré, mais la leçon, qu'il a apprise demeure toujours vraie: en lui, savoir en sa chair, il n'habite point de bien, et il en a expérimentalement la connaissance. La chair peut

le séduire s'il est insouciant, et s'il oublie de porter partout toujours dans son corps la mort du Seigneur Jésus; mais elle ne peut plus le tromper relativement à ce qu'elle est elle-même; il peut avoir laissé dans sa maison une porte ouverte à un serviteur infidèle, mais désormais il ne regarde pas ce serviteur comme un serviteur digne de confiance et dont il ne faut pas se défier. La différence est immense: la puissance de la chair est brisée, et de plus l'homme n'a aucune idée d'être dans la chair devant Dieu. L'épître aux Galates nous montre la position d'un tel homme: «la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair..., afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez. Mais si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la loi» (Galates 5: 17, 18), c'est-à-dire vous n'êtes pas dans le chapitre 7 de l'épître aux Romains, quoique la chair de péché soit là présente. Vous êtes dans la liberté, dans laquelle Christ vous a placés en vous affranchissant. Ne soyez pas de nouveau retenus par un joug de servitude. C'est pourquoi aussi, après que la délivrance a été mentionnée ici (verset 25), l'apôtre affirme le fait permanent des deux natures, quoique n'allant pas plus loin que la loi, sujet qu'il traite ici: «Ainsi donc moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu, mais de la chair la loi du péché».

En résumé donc l'état décrit dans le passage qui vient de nous occuper, est celui d'une âme sous la loi; mais le péché vient à être connu, et la lutte avec lui demeure: la chair demeure la chair. Mais c'est une chose bien différente d'avoir affaire à elle, quand nous n'avons point de force, quand nous sommes vendus au péché, et qu'elle nous tient courbés dans le combat sous la loi du péché, — ou bien d'être capable de dire, comme nous lisons un peu plus loin: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort». Les natures sont les mêmes; mais c'est une chose, les ayant, d'être sous la loi, qui est la puissance du péché, et une autre chose bien différente d'avoir, étant mort avec Christ, la vie et l'Esprit de Christ, qui est la puissance de la piété; c'est une chose, d'être mené captif par le pouvoir ou la loi du péché tout en haïssant le péché, et une autre chose de se réjouir dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant; liberté que l'apôtre développe dans le chapitre 8, ainsi que l'état du croyant en elle. Les deux points, qui sont placés ainsi devant nous, sont donc, je le répète, la délivrance, et puis la permanence de la loi du péché dans la chair; seulement, celui-ci n'est pas «moi». Le «moi», c'est cet entendement, qui sert la loi de Dieu. Il s'agit de choses expérimentées et apprises.

Mais il y a deux choses que l'apôtre affirme maintenant relativement au chrétien. Qu'est-ce qui le constitue tel? C'est qu'il est en Christ, et que l'Esprit de Dieu demeure en lui. Ce qui lui appartient comme tel est une autre chose. Mais c'est cela être chrétien. Mais nous devons faire remarquer que la mesure de la marche et l'effet pratique sont limités, comme tout l'est ici, à la responsabilité humaine. Un seul passage nous met en rapport avec les conseils de Dieu, et alors seulement dans l'expression d'une grande vérité générale; mais le résultat, en pratique, revêt la mesure de la responsabilité humaine, quelle que soit d'ailleurs la délivrance nécessaire pour nous rendre capables d'y satisfaire.

Pour l'homme «en Christ» donc il ne peut y avoir «aucune condamnation»; c'est par cette déclaration que l'apôtre ouvre le chapitre 8. Le lecteur se souviendra que nous avons dit plus haut que l'épître au Romains nous offrait deux passages descriptifs de la bénédiction du chrétien: les versets 1-11 du chapitre 5, et le chapitre 8. Nous avons déjà traité ce qui concerne le premier de ces passages; le second va nous occuper maintenant, — le premier nous ayant présenté la bénédiction qui découle de ce que Dieu est envers nous en grâce, celui-ci nous présentant l'état du chrétien devant Dieu. C'est pourquoi nous lisons ici: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus» — non pas pour ceux pour les péchés desquels Christ est mort. Ces péchés sont pardonnés, l'homme est justifié, pleinement béni; mais ce pardon et la bénédiction qui nous est présentée au commencement du chapitre 5, ne sont pas la position nouvelle d'un homme qui est mort, comme étant dans la chair, et qui est vivant à Dieu en Jésus Christ; — qui est marié à Celui qui est ressuscité d'entre les morts. Comment pourrait-il y avoir une condamnation pour ceux qui sont en Christ? Ce serait, si je puis m'exprimer ainsi, comme si l'on condamnait Christ.

Mais la raison de cette non condamnation est donnée en rapport avec ce qui précède; et cela au point de vue du bien, dans la puissance de vie en Christ, d'un côté, et relativement au péché, à la condamnation du péché dans la chair, de l'autre côté. La position en Christ est le grand et sûr fondement; l'apôtre en donne les conditions et la raison pour celui qui en jouit.

La loi du péché et de la mort a perdu sa puissance. J'ai un autre principe de vie en puissance en moi, qui a sa propre nature et sa force constante, car tel est le sens de l'expression de: «loi» que nous trouvons ici, «la loi de l'esprit de vie dans le Christ Jésus». Cette expression fait allusion à la respiration ou à l'esprit de vie que Dieu souffla en Adam; maintenant c'était la vie spirituelle ou divine, dans la puissance de l'Esprit de Christ en nous; et cet esprit de vie avait sa loi et son caractère constant, et était une puissance qui avait affranchi le chrétien de la loi du péché et de la mort, ce principe mortel qui le gouvernait auparavant comme homme vivant dans la chair. Le principe est là encore, sans doute, mais le chrétien en est affranchi; il n'est plus dominé par lui: il y a une autre vie et une autre puissance opérative, qui a ses caractères propres et invariables, et qui opère en puissance; en sorte que je ne suis pas sous la domination du péché. C'est ici le côté de Dieu, — ce que je suis devant Dieu en vie.

Ensuite vient la mauvaise nature, et pourquoi je ne suis pas condamné à cause d'elle. La loi ne pouvait pas produire le bien, ni la justice en moi, à cause de cette mauvaise nature; elle ne pouvait pas vider la question de la chair devant Dieu; elle ne pouvait ni me justifier, ni me délivrer; elle ne pouvait pas me délivrer du péché qui est dans la chair devant Dieu. Là, en moi, il y avait le péché dans la chair: la loi ne pouvait pas empêcher son activité ni me justifier tandis qu'il était là; elle ne pouvait pas opérer le bien qu'elle exigeait. Elle exigeait seulement le bien et provoquait le péché. Mais «Dieu ayant envoyé Son propre Fils, «sans péché assurément, mais en la ressemblance d'un de ces pécheurs dans la chair,



«en ressemblance de chair de péché, et pour le péché», c'est-à-dire pour être un sacrifice pour le péché, «a condamné le péché dans la chair». Cette chose mauvaise, si haïssable, condamnable pour Dieu et pour le nouvel homme, a été condamnée, quand Christ est devenu un sacrifice pour le péché. La mort et la condamnation du péché dans la chair ont été réunies ensemble, et moi je suis mort au péché, et sa condamnation est passée et vidée quand Christ a été un sacrifice pour le péché. Il n'y a aucune indulgence pour le péché; le nouvel homme même ne pourrait le tolérer. On ne pardonne pas une nature. Mais sa condamnation s'est trouvée effectuée dans ce qui m'a délivré de toute condamnation et qui en même temps était la mort au péché.

Ainsi il ne peut y avoir aucune condamnation pour quelqu'un qui est en Christ: non seulement les péchés sont effacés, mais la nature qui les produisait a été condamnée, c'est-à-dire le péché dans la chair; et quant à mon état présent, la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché qui existe dans mes membres. Ainsi le vieil homme est condamné et est mort, et le nouvel homme vit et marche; de sorte que la juste exigence de la loi (sa justice, la somme de ce qu'elle exige) est accomplie en nous; parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce. La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi; et je ne marche pas selon la chair, — ce que la loi défend, — mais selon l'Esprit, contre les fruits duquel il n'y a point de loi. Oui, par la puissance de l'Esprit de Dieu, je marche selon ce en quoi il m'introduit, la vie de Christ ici bas; et cette marche selon l'Esprit donne son vrai caractère à la marche du chrétien dans ce monde.

Je l'ai dit plus haut: comme Christ est mis un contraste avec la loi pour la justice, l'Esprit de Dieu (c'est-à-dire Christ comme vie dans la puissance de l'Esprit de Dieu) en nous est mis en contraste avec la loi juste, mais impuissante, pour notre marche et notre conduite: la mort au péché, et la vie dans la puissance de l'Esprit de Dieu. L'apôtre expose ici en détail ce point: à partir du «aucune condamnation» du verset 1, jusqu'à la fin du verset 11, il développe la réponse à la question. «Qui me délivrera?». A ces mots: «Qui ne marchent pas selon la chair, mais selon l'esprit», il rattache une description complète et de la vie chrétienne comme découlant du Saint Esprit, — et de la chair. L'une et l'autre ont leurs propres objets selon leur nature: il y a des choses de la chair, et des choses de l'Esprit, — non seulement le bien et le mal, mais des objets qui appartiennent à l'un et à l'autre.

Ainsi nous avons deux natures avec leurs objets respectifs, et avec la nouvelle, la puissance de l'Esprit de Dieu, au lieu d'une seule nature et d'une loi qui vainement défendait ses désirs aussi bien que ses actes. Ceux qui sont selon la chair sont gouvernés d'après les principes de la chair; les pensées, la volonté ont leurs objets dans les choses que cette nature désire. Ceux qui suivent les directions de l'Esprit sont sous la puissance de l'Esprit dans les choses que l'Esprit nous communique, et sur lesquelles il fixe nos pensées. Or la pensée de la chair est la mort, mais la pensée de l'Esprit, vie et paix (verset 6), ce qui veut dire que l'une et l'autre sont respectivement caractérisées par ces choses comme découlant d'elles immédiatement et nécessairement, ou les accompagnant. Car la pensée de la chair est inimitié contre Dieu: elle résiste à l'autorité de Dieu; elle rejette sa volonté;

elle s'élève contre Lui et contre son autorité qu'elle voudrait qui n'existât pas; et en conséquence, elle hait Dieu. Elle ne se soumet donc pas à la loi, et aussi elle ne le peut pas: ses convoitises ne veulent pas de ce que la loi exige, et sa volonté propre ne veut pas fléchir devant l'exigence elle-même. Dieu intervient par la loi, affirme son autorité et défend la convoitise; mais la chair ne connaît pas l'obéissance, elle aime sa volonté et sa convoitise, et elle hait Dieu. La volonté propre ne peut pas aimer la soumission, parce qu'elle est la volonté propre; ni la convoitise non plus ne peut pas aimer ce qui défend la convoitise. Mais il faut que Dieu intervienne ainsi par la loi pour la chair. Ce qui est essentiel à la chair, il est essentiel à Dieu de le contredire; et la chair est inimitié contre Lui. Ceux qui sont dans la chair ne peuvent pas plaire à Dieu; ceux dont la vie est dans le premier Adam ne peuvent pas plaire à Dieu: la chair, chez eux, conduit et gouverne; leur place et leur position sont dans la vie d'Adam.

Mais il n'en est pas ainsi, si l'Esprit de Dieu habite en nous; car l'Esprit caractérise, dirige, forme la vie de celui en qui il habite: l'Esprit de Dieu, en puissance vivante, forme et caractérise l'état de l'âme.

Voici donc ce qui caractérise le chrétien et qui le distingue: *l'Esprit de Dieu habite en lui*. Un homme comme celui-là n'est pas «dans la chair» (ce n'est pas là sa position), mais il est «dans l'Esprit»; et être «dans l'Esprit», est clairement et dans les termes mêmes le contraire de l'état exprimé par: «Quand nous étions dans la chair», c'est-à-dire le contraire des expériences du chapitre 7: alors les passions des péchés qui sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort (verset 5). Remarquez que ce n'est pas ici la nouvelle naissance, mais l'esprit de Dieu demeurant en nous. Sans doute, si nous sommes nés de nouveau, nous avons de nouveaux désirs; nous sentons la méchanceté de la chair, mais il n'y a là ni liberté, ni puissance; — mais là où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté, la liberté avec Dieu, et la liberté relativement au péché. Cette liberté est le fruit de la rédemption accomplie par Christ, — du ministère de la justice et de l'Esprit. Christ nous a rachetés, nous a justifiés et nous a purifiés. Le sang d'aspersion nous ayant parfaitement purifiés (\*) «devant Dieu, le Saint Esprit vient pour habiter en nous, sceau de la valeur de ce sang; et venant ainsi en conséquence pour demeurer en nous, il nous donne la conscience que nous sommes dans une nouvelle position devant Dieu, non dans la chair, non dans notre état naturel Adamique, mais dans la condition dans laquelle l'Esprit de Dieu nous place dans la présence de Dieu. Cette position n'appartient qu'à ceux qui ont l'Esprit, l'Esprit de Christ. Si un homme n'a pas cet Esprit-là, il n'a pas la vraie position chrétienne, il n'est pas «de Christ», il ne lui appartient pas selon la puissance de la rédemption qui nous amène devant Dieu selon sa propre efficacité, — efficacité dont la présence de l'Esprit et sa demeure en nous sont le sceau caractéristique et la puissance vivante, et ce par quoi sont distingués, ceux qui sont amenés à cette position.

(\*) Comparez ce qui était ordonné pour la purification du lépreux qui était lavé, aspergé de sang et ensuite oint d'huile.

La nouvelle naissance ne nous donne pas ce privilège. Elle peut nous amener, et par elle même elle nous amène à nous écrier: «Qui me délivrera?». Mais elle ne nous dit pas que nous sommes rachetés. Elle forme en nous des désirs et des espérances; mais elle peut aussi augmenter nos craintes, parce qu'elle augmente en nous le sentiment de notre responsabilité, nous donnant une intelligence spirituelle de la mesure de celle-ci, mais elle ne donne aucune puissance de délivrance du péché dont elle nous rend conscients. Mais la rédemption qui est en Christ délivre: il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Lui. Et si nous, nous sommes en Lui, Lui est en nous, — la puissance aussi bien que la source d'une nouvelle vie: il est Lui-même cette vie. — C'est là être Chrétien: un homme qui est tel, est actuellement «de Christ» (\*). Un homme né de Dieu peut être sous la loi quant à son âme, occupé de sa propre responsabilité comme vivant dans la chair, de ce côté-ci de la rédemption, — lié au premier mari, dont la mort ne l'a pas affranchi quant à son état. Il n'est pas, dans sa foi, uni au second mari, à Celui qui est ressuscité d'entre les morts; il n'est pas transporté dans une nouvelle sphère (qui est le fruit de la rédemption pour nous), où il ne peut y avoir aucune condamnation; car nous sommes acceptés de Dieu en Christ, et la présence du Saint Esprit caractérise notre position.

(\*) Le grec a ici *aÇiou non aÂiò*. — Au verset 1 nous sommes en Christ; ici, Christ est en nous. Les deux choses sont inséparables. L'une est dans une position devant Dieu; l'autre est puissance de vie devant le monde. C'est le développement pratique de Jean 14: 20.

Le verset 10 nous dit la puissance qui produit l'effet doctrinalement établi au chapitre 6 comme étant notre position. «Si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché:» le péché est son seul fruit s'il vit; — mais si Christ est en quelqu'un, la puissance de la vie, le corps, pour ce qui est de la volonté tout entière, a sa place dans la mort. Qu'est-ce qui est donc pratiquement la vie? C'est l'Esprit, — pour qu'il y ait de la justice. — C'est ici la réponse à l'allégation que, parce que nous ne sommes pas sous la loi, nous avons la liberté de pécher ou nous serons conduits à pécher.

Mais cette délivrance va plus loin. «Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi à cause de son Esprit qui habite en vous» (verset 11). C'est ici la délivrance complète et finale, même quant au corps.

Nous pouvons remarquer que l'apôtre parle ici de l'Esprit de trois manières différentes. Il parle de *l'Esprit de Dieu*, en contraste avec la chair, avec l'homme tels qu'il est; de *l'Esprit de Christ*, ou de *Christ en nous*, comme principe formatif de notre état pratique; et en troisième lieu de *l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus* et de l'assurance que nos corps mortels seront vivifiés, et que nous posséderons ainsi la pleine liberté dans le sens le plus complet et le plus élevé; car il ne s'agit pas dans tout ceci de la recherche du pardon, ni de la justification, mais de la délivrance d'un état dans lequel nous sommes amenés à sentir que nous étions.

Une autre remarque, qui nous initie à l'intelligence de la structure du chapitre 8 tout entier doit trouver place ici. Dans les versets qui viennent de nous occuper, l'apôtre, tout

en parlant de l'Esprit comme habitant en nous, nous présente l'Esprit comme la source et la puissance de vie, qui caractérise l'homme: «l'Esprit est vie à cause de la justice». Ensuite il parle de l'Esprit comme d'une personne distincte agissant sur nous et en nous, «avec notre esprit», c'est la seconde partie de notre chapitre. Dans la troisième et dernière partie, il s'agit non seulement de ce que Dieu est en nous par son Esprit, mais de ce que Dieu est pour nous, lui qui nous a établis dans la bénédiction qu'il s'est proposé de donner.

Occupons-nous maintenant de la seconde partie du chapitre. Elle est introduite par deux versets qui ont une grande importance pratique, les versets 12 et 13. «Nous sommes débiteurs non pas à la chair». La chair n'a ni droit ni autorité sur nous. Elle nous a fait tout le mal qu'elle pouvait, et rien que du mal; et elle a été condamnée à la croix de Christ; et nous sommes morts au péché ayant été crucifiés avec Christ. Vivre selon la chair nous conduit à la mort; mais si nous faisons mourir les actions du corps, (les choses qui découlent de sa volonté quand on lui permet d'agir) nous vivrons.

Au verset 14, nous faisons un pas en avant et nous apprenons quelle est la relation (et non plus seulement comme jusqu'ici l'état) dans laquelle l'Esprit nous amène de manière à nous en donner la conscience. «Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu». Ceci découle directement de la position tout entière dans laquelle nous avons été placés en contraste avec celle dans laquelle nous nous trouvions sous la loi, — une position dans laquelle Dieu nous a introduits par sa grâce, par la rédemption, — non la servitude et la crainte, dans lesquelles nous étions vis-à-vis de Lui sous la loi, — le fruit de la grâce divine en Christ, non l'effet du péché sous la responsabilité en présence du droit de la loi de Dieu sur nous. Nous sommes fils de Dieu, et nous disons: «Abba, Père», ayant le sentiment que nous sommes fils parce que nous avons l'Esprit, qui est en nous un Esprit d'adoption.

Il n'est pas inutile de remarquer, que le «car» que nous rencontrons si fréquemment dans ce chapitre, n'exprime pas, dans un grand nombre de cas, une conclusion directe tirée par l'apôtre mais introduit quelque déclaration, qui vient confirmer le principe général dont son esprit est plein. Ainsi en est-il dans les versets 13 et 14 quoique la liaison soit plus immédiate dans le verset 13. Le verset 14 poursuit le sujet pour donner la condition tout entière de celui qui a l'Esprit, sujet suggéré par la mention de l'action de l'Esprit, exercée en puissance morale sur la marche, au verset 13. Une pareille mortification des actions du corps est naturelle chez les chrétiens, car tel est leur état réel et leur vrai caractère, comme ayant l'Esprit. Mais il ne faudrait nullement lier: «Vous vivez, car tous ceux, etc.». L'apôtre a dans tout le chapitre l'homme en Christ devant ses yeux; il montre quel est son caractère et quelles sont les qualités et les privilèges, qui lui appartiennent comme tel.

Nous avons à considérer maintenant ce que l'apôtre nous dit touchant l'Esprit, comme habitant en nous. Nous sommes fils, et par l'Esprit nous crions: «Abba, Père», ayant le sentiment que nous sommes des fils. «L'Esprit, lui-même», présenté ici clairement comme personne distincte «rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu». C'est un témoignage clair et positif de l'Esprit qui habite en nous que nous sommes tels, — non une démonstration par la Parole à la suite d'un examen de nous-mêmes,

manière de procéder fausse, mauvaise et antiscrituraire; mais le témoignage du Saint Esprit lui-même habitant en nous, le témoignage que l'Esprit nous rend comme demeurant ainsi en nous. Nous avons le sentiment et l'état de la pensée de l'Esprit *en* nous; mais l'Esprit lui-même comme demeurant en nous, nous rend aussi *à* nous le témoignage que nous sommes enfants. Nous avons conscience de la relation dans laquelle nous sommes placés, mais Celui qui est en nous rend le témoignage qui produit l'assurance.

Mais si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers. «Nous sommes héritiers de Dieu» naturellement comme ses enfants, et, comme Christ est «l'héritier» et le «premier né» par excellence, nous sommes cohéritiers de Christ. Mais s'il en est ainsi, le sentier et le caractère tout entiers de Christ comme homme nous caractérisent. Sa vie et son Esprit étant en nous la source de ce que nous sommes, notre pensée doit être, en caractère et en nature, la sienne. Mais il a souffert ici bas et est maintenant glorifié comme homme, prêt à hériter toutes choses; nous aussi donc, nous devons souffrir avec Lui, non pas précisément pour Lui, ce qui est un privilège spécial, mais avec Lui. Marchant ici-bas, en saint amour et en grâce, saint dans toutes ses voies, et céleste, Christ ne pouvait que souffrir au milieu d'un monde de pécheurs, qui rejettent son amour. Son Esprit a dû être continuellement attristé par le péché et par la misère qui l'entouraient de toutes parts. Il en est de même pour le saint dans la mesure dans laquelle il marche dans la puissance de l'Esprit, comme nous lisons dans la seconde épître à Timothée. «Si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui». C'est un Christ complet: la même vie a ses conséquences naturelles ici-bas et dans le ciel, dans la position de fils — un homme céleste dans ce monde, et dans le ciel de Dieu en sainte gloire. Nous sommes, si je puis m'exprimer ainsi, «co-glorifiés, et co-souffrants». Mais les souffrances ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire.

Je pense que le «en nous» (ou «pour nous», «à notre égard») embrasse notre état tout entier aussi bien que nos personnes.

Nous trouvons ensuite une liaison de toute beauté entre les souffrances et la gloire, par l'habitation de l'Esprit en nous. L'Esprit nous donne le sentiment que nous sommes fils, et est à la fois les arrhes et un révélateur de la gloire, pendant que nous sommes dans ce monde de misère. La création est dans l'état qui résulte de la chute; mais la grâce fait que, d'un autre côté, elle attend que nous soyons introduits dans la gloire, pour sa délivrance. Il faut qu'il en soit ainsi: la création inintelligente ne peut pas être amenée dans le repos de la gloire de Dieu, quand les héritiers pour lesquels celle-ci est préparée, n'y sont pas encore. Elle attend la révélation des fils. Dans la liberté de la grâce, elle ne peut pas entrer; car cette liberté est intelligente et spirituelle, un «salut d'âmes», mais la liberté de la gloire sera sa délivrance à elle aussi. Elle a été assujettie à la vanité, — non de sa volonté, mais à cause d'un autre, c'est-à-dire d'Adam, — mais jamais pour demeurer dans cet état. Elle aussi trouvera sa délivrance dans la liberté de la gloire; car cette expression de «liberté de la gloire» embrasse l'état des choses tout entier, non seulement la relation des âmes avec Dieu.

Tel est l'exposé général de l'apôtre. Et ici nous trouvons la première et la plus directe allusion aux conseils de Dieu que renferme l'épître aux Romains. Nous trouverons quelque chose au sujet de ces conseils, relativement aux Juifs, dans le chapitre 11; mais ici l'apôtre nous présente le résultat général dans la sphère de la gloire du Fils de l'homme, quoique ne touchant que brièvement le sujet en rapport avec la délivrance qui ici embrasse la création tout entière. Mais l'apôtre constate ici d'une manière générale cette vérité.

Ce qui suit est notre relation personnelle avec elle comme chrétiens. Nous savons (nous chrétiens qui avons l'Esprit de Christ) que le monde, que la chair essaie d'améliorer comme le lieu de sa demeure, soupire et est en travail par la chute, quoique la grâce et la délivrance et la réconciliation soient reçues par nous. Et ce que je dis ici n'est pas vrai simplement de la création qui nous entoure; notre corps aussi fait partie de cette création. Étant des créatures nous avons à attendre la rédemption, l'adoption effective et la délivrance de notre corps. La «rédemption du corps» et la «possession acquise» vont en un sens général ensemble. Nous *avons* la rédemption par son sang, la rémission des péchés, mais l'Esprit que nous avons reçu en conséquence de cette rédemption n'est que les arrhes de l'autre rédemption, la rédemption du corps. C'est dans ce sens que nous sommes sauvés «en espérance» (versets 24, 25). Les choses qu'il était dans le dessein de Dieu de nous donner dans le salut, nous ne les avons pas encore, c'est-à-dire dans la gloire avec Christ; mais l'oeuvre qui nous sauve est accomplie, et nous possédons ces choses par le Saint Esprit. Ayant reçu le Saint Esprit, nous sommes placés entre l'oeuvre accomplie qui nous sauve et qui nous donne droit à l'héritage (et nous savons qu'elle est accomplie ayant été en outre scellés pour le jour de la rédemption), et l'exercice de la puissance qui introduira la pleine délivrance quand Jésus reviendra. Par l'Esprit, nous regardons en arrière vers l'accomplissement de l'oeuvre, et nous comprenons sa valeur, et par le même Esprit nous regardons en avant vers la seconde venue de Christ, qui va revenir pour tout accomplir et pour introduire la gloire. En attendant nous avons ces «vases de terre» nos corps non rachetés, — non rachetés pour ce qui est de la puissance et de la délivrance, car le corps aussi est au Seigneur, racheté à prix; et bien que nous ayons les prémices de l'Esprit, (l'apôtre dit «prémices» parce que l'Esprit sera de nouveau répandu comme la pluie de la dernière saison, pour la bénédiction millénaire), nous souffrons avec Lui qui a souffert ici-bas, rattachés à l'héritage glorieux par l'Esprit et à la création en chute dans le premier Adam par le corps; et sauvés en espérance, nous soupignons, attendant l'adoption, la rédemption du corps et l'héritage (ce que nous ne voyons pas encore) avec patience.

Nous avons vu que l'Esprit rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants, et si enfants, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ; — mais l'héritage, nous l'attendons. Mais l'Esprit prend part aussi aux infirmités dans lesquelles nous nous trouvons par notre liaison avec l'héritage en chute, par notre corps. Toutefois la part que nous prenons par le corps aux souffrances de la création en chute, n'est pas le sentiment égoïste d'un être souffrant, mais nous devenons, par le Saint Esprit, la voix de toute cette souffrance, selon Dieu. Il y a des cas, sans doute, où nous savons quelle est la volonté de

Dieu, et où, priant par le Saint Esprit, nous pouvons attendre une réponse selon notre demande à Dieu; mais il y a une quantité de souffrances, que nous ressentons selon Dieu par le Saint Esprit, pour lesquelles nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient; mais le sentiment du mal qui pèse sur nous et qui est tout autour de nous, est produit dans le coeur par le Saint Esprit; et, dans notre faiblesse par ce pauvre corps, la pensée de l'Esprit est là par l'opération de l'Esprit (verset 26).

Ainsi Celui qui sonde les coeurs et qui scrute ce qui s'y trouve, rencontre, non nos pauvres sentiments ou nos plaintes égoïstes, mais la pensée de l'Esprit, ce que le Saint Esprit a produit dans ces coeurs; car le Saint Esprit intercède par des soupirs inexprimables. Il intercède pour les saints selon Dieu. Merveilleux privilège dans nos souffrances et nos douleurs, que lorsque Dieu sonde les coeurs il trouve la pensée formée là par l'Esprit, — l'Esprit lui-même, qui demeure en nous, intercédant pour nous selon Dieu! C'est un privilège de souffrir ainsi, Dieu par son Esprit prenant part aux souffrances. Comme Christ sentit personnellement toute la souffrance par laquelle il passa, ainsi nous aussi, par grâce, par l'Esprit, nous prenons notre part à la souffrance, non selon l'égoïsme, mais selon Dieu, avec un sentiment profond de notre infirmité et de notre faiblesse, de notre dépendance et de notre relation avec une création en chute, à laquelle nous ne pouvons pas nous soustraire ici-bas. Nous le sentons d'autant plus que nous voyons la gloire, mais il nous est donné par la puissance de l'Esprit de prendre part selon Dieu à toute cette souffrance pour en être la voix, si j'ose dire ainsi, en grâce sentie par nous-mêmes quoique ayant part à la souffrance. C'est la pensée de l'Esprit au milieu de cette misère que Dieu trouve en nous quand il sonde les coeurs; et le Saint Esprit lui-même est là, intercédant pour les saints selon Dieu. Merveilleuse grâce: le coeur de l'homme est sondé; la pensée de l'Esprit est là, parce que l'Esprit lui-même est en nous, intercédant, mais, quoique ce soit Lui-même qui intercède — intercédant en soupirs qui s'élèvent dans nos coeurs!

Mais quoique nous ne sachions pas «ce qu'il faut demander comme il convient» «nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu». Dieu agit de par lui-même en notre faveur et fait travailler toutes choses ensemble pour notre bien (verset 28). Nous ne savons pas ce qu'il faut demander; il n'y a peut-être dans l'état présent des choses aucun remède, aucun moyen direct d'ôter ce qui nous fait soupirer ou d'y porter remède; mais ce qui est certain, c'est que Dieu fait travailler toutes choses ensemble pour le bien de ceux qui l'aiment. La souffrance ne peut pas être ôtée peut-être, mais la souffrance est bénie; celui qui y passe est appelé selon le propos de Dieu, et Dieu arrange tout pour son bien.

Ce point introduit Dieu agissant *pour* nous, (sans nous, — non *en* nous), et c'est là ce qui forme la troisième partie du chapitre qui nous occupe. Nous avons vu l'oeuvre en nous, — en vie par l'Esprit; nous avons vu aussi la présence de l'Esprit nous donnant le sentiment que nous sommes fils, héritiers de Dieu et co-héritiers de Christ, et nous assistant, prenant part à la scène d'infirmité et de souffrance, — étant descendu du ciel pour habiter en nous, pendant que nous nous trouvons au milieu d'une création en chute, et quant à nos corps,

rattachés à cette création assujettie à la corruption par le premier Adam. La volonté est renouvelée, nous aimons le bien; la puissance est là aussi par l'Esprit pour l'homme intérieur et l'espérance de la gloire à venir; et ainsi nous sentons les infirmités et la misère, mais nous les sentons par le Saint Esprit selon Dieu. C'est là une position bénie, et qui montre combien est véritable et complète la délivrance de la puissance et de l'iniquité de la chair; car dans ce en quoi nous sommes, par le corps, en rapport avec la création en chute, la volonté n'entre pas, car l'apôtre dit: «non de sa volonté» quoique nous soyons toujours soumis à l'effet comme souffrance. Comme volonté de la chair, le corps est mort et condamné; mais Celui qui sonde les coeurs trouve la pensée de l'Esprit, un sentiment divin du mal, et la souffrance par lui, le Saint Esprit intercédant pour nous dans ce qui dépasse la mesure de la pensée de l'homme, mais Dieu, dans nos coeurs, entrant dans la souffrance. C'est une merveilleuse délivrance *dans* la souffrance quoique pas encore *de* la souffrance.

Le conseil et la faveur de Dieu, son propre dessein, nous sont maintenant présentés. Si par la grâce quelques-uns ont aimé Dieu, C'est qu'ils étaient appelés selon son propos, et ce propos n'est ni ici, ni nulle part, simplement la souveraineté dans l'élection; il embrasse ce à quoi ils sont appelés. Ils étaient préconnus; mais ceux qu'il a préconnus, il les a prédestinés à une gloire qui était, dans sa pensée et dans ses conseils avant que le monde commençât, savoir d'être «conformes à l'image de son Fils pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Ici, nous pouvons le remarquer, l'épître sort complètement de son sujet et va bien au de-là des limites de celui-ci qui est la responsabilité de l'homme et sa chute, et le moyen qui y satisfait et y porte remède par la mort de Christ. Mais le bon plaisir de la sagesse divine était dans les hommes avant que le monde fût: c'est pourquoi le Fils devint homme, afin que ses rachetés fussent rendus conformes à Lui en gloire. En attendant, le premier Adam fut placé sur le terrain de la responsabilité et celle-ci devait recevoir satisfaction et reçut satisfaction à la croix. Mais dans la croix, Dieu posait aussi une base juste pour l'accomplissement de ses conseils, qui, en conséquence, furent alors révélés (voyez Tite 1: 2, 3; 2 Timothée 1: 9; Romains 16: 25, 26; comparez Ephésiens 3, et Colossiens 1).

Dans l'épître aux Romains l'instruction ne dépasse pas ce qui est individuel, même là où elle parle du propos de Dieu; nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. C'est ici assurément la grâce souveraine: placer de pauvres vers de terre qui s'en allaient mourir, dans la même gloire que le Fils du Père, n'a rien à faire avec la responsabilité ou la satisfaction qu'elle exige, quoique l'acte par lequel Dieu satisfait à ce qu'exigeait notre état de chute, ait posé la base pour l'accomplissement de ce dessein, en ce que *l'homme* a glorifié Dieu complètement; et ainsi *l'homme* est placé dans la gloire de Dieu. A la croix Dieu donna comme nous l'avons vu, pleine satisfaction à ce qu'exigeaient nos péchés et notre péché; mais en outre Dieu fut glorifié là; et l'homme élevé à sa droite, entra dans la gloire comme notre précurseur, car outre son droit personnel et éternel, c'est à cause de ce qu'il a fait pour nous que Christ est



entré dans la gloire. L'épître sort donc ici de la sphère de la responsabilité et touche au propos de Dieu; elle ne dépasse pas cependant, je le répète, la position individuelle: «Ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils»; et l'Écriture rend partout ce même témoignage. «Comme nous avons porté l'image de Celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste» (1 Corinthiens 15); «Lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables» (1 Jean 3); «Qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire» (Philippiens 3). Tel est, sur ce point, le merveilleux conseil de Dieu; car comment pourrions-nous concevoir, quant à un état, quelque chose de plus glorieux et de plus heureux que d'être rendu conforme à l'image du Fils de Dieu, de le voir comme il est, et de Lui être semblable?

L'Esprit nous montre ensuite quelle est la sûreté de ceux que Dieu a prédestinés à être ainsi conformes à l'image de son Fils, nous disant les pas par lesquels ils sont amenés au grand résultat, omettant seulement tout à fait l'oeuvre *en* nous, qui avait été pleinement exposée précédemment, parce qu'il parle de ce que Dieu est *pour* nous dans son propre dessein comme source de cela, et qu'il assure ce dessein en grâce jusqu'à son accomplissement, et ne parle pas de la responsabilité de l'homme et des exigences nécessaires de la nature et de la justice de Dieu. Celles-ci ont été traitées dans les portions précédentes de l'épître, et quant à la culpabilité et à la justice, et quant à la nature et à l'état, de manière à rendre possible d'avoir à faire au Dieu saint. La grâce a fait cela; mais elle a fait ce qui était nécessaire, afin que nous fussions réconciliés avec Dieu; et ici, je le répète, et ici seulement, l'épître aux Romains touche au sujet du propos et des conseils de Dieu. Il en est de même dans Ephésiens 1: 4, 5; l'apôtre, dans ce passage, parle de ce qui est selon le bon plaisir de la volonté de Dieu: il faut que les hommes soient «saints» et «en amour» pour être devant Lui; mais que nous devenions des *filis* est selon le propos et le bon plaisir de sa volonté. Il aurait pu, en effet, nous placer un peu plus bas; mais il ne le pouvait pas réellement si nous pensons à *Lui*: c'était une partie de sa perfection d'avoir une telle pensée et un tel propos. Comme fait, nous pouvons penser à une place plus basse, mais son conseil était de nous donner la place de *filis*, «afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce *dans sa bonté envers nous*, dans le Christ Jésus». Une partie de sa gloire, — de ce que les anges apprennent, — eut été perdue autrement; une partie du glorieux sacrifice de l'expiation. Cela n'était pas possible. Ainsi, il les a appelés, il les a justifiés, il les a tous amenés à la perfection dans son dessein — il les a glorifiés. Ce n'est pas encore en accomplissement historique, mais tout n'étant qu'une chaîne ininterrompue pour Dieu.

La grande et précieuse vérité, qui en découle, nous est présentée maintenant: «Dieu est *pour* nous»; et «si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» C'est là la grande vérité centrale de la grâce: *Dieu est pour nous*. Il est pour nous en donnant, en justifiant, et en prenant soin que, dans toutes nos difficultés, rien ne nous sépare de son amour: «Celui même, qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous...». Oui, si lui a donné son Fils, nous pouvons compter que nous recevrons toutes choses avec Lui. Il n'y a

pas de don comparable à celui-là: — comment ne nous donnerait-il donc pas tout le reste? Et puis, c'est Dieu lui-même qui justifie. Il ne s'agit pas ici de justification devant lui, mais de ce que Lui nous justifie lui-même — peu importe alors qui nous condamne Dieu est pour nous, en cela aussi (comparez Zacharie 3).

Mais, direz-vous, il y a des difficultés, des épreuves, des dangers sur la route, la mort, le saint et haut lieu, si distant, la puissance de l'ennemi. Eh bien, d'abord, pour ce qui est des difficultés et des épreuves, nous sommes plus que vainqueurs; elles sont le sentier même de la bénédiction et de la gloire: là, Christ marcha; là, sa puissance et sa pensée sont avec nous. Embrassez ensuite tout ce qui est en haut ou en bas; — les anges et les puissances ne sont que des créatures, — puissance de la créature ou faiblesse de la créature, rien de tout cela ne peut nous séparer de l'amour de Dieu: cet amour est plus, il est plus sûr, plus fort qu'aucune créature; cependant il est en Lui, qui comme homme a rencontré pour nous, sur son chemin, tout ce qui nous était contraire, toute la puissance de l'ennemi et la mort, — et qui est maintenant dans le ciel pour nous. C'est l'amour de Dieu, la certitude de l'amour divin, et cela dans le Christ Jésus notre Seigneur, qui a tout traversé, et qui est maintenant dans le ciel pour nous. Ceci nous met à l'abri et nous garantit contre tout et à travers tout, pour la gloire.

C'est ici le seul passage, dans toute l'épître, où l'apôtre, pour introduire l'intercession de Christ, parle de l'ascension: «C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous» (verset 34). Christ est descendu par le chemin de la souffrance dans la mort et la ruine de l'homme, pour nous; et ressuscité maintenant en puissance et vainqueur de la mort, comme homme glorifié, il s'intéresse à nous, il intercède pour nous, nous faisant trouver le secours et la miséricorde dont nous avons besoin: qui est-ce donc qui nous séparera de son amour? Ici, l'apôtre parle de l'amour de Christ, afin que nous le connaissions, Lui, et son amour, comme homme qui est descendu dans la mort et qui est monté dans le ciel comme homme, s'intéressant toujours à nous et prenant soin de nous. Au verset 39, il s'agit de l'amour de Dieu en Christ, afin que nous sachions que l'amour est divin, souverain, invariable, élevé au-dessus de tout ce qui, en nous, pourrait nous en séparer, plus fort que tout ce qui, en dehors de nous, pourrait tenter de nous séparer de lui.

L'apôtre termine ainsi la doctrine de l'épître, nous amenant personnellement jusqu'à la gloire, selon les conseils de Dieu, sans aller plus loin cependant que notre place personnelle selon ces conseils; et cette place est assurément assez haute et bénie! Autrement, l'épître ne dépasse pas le sujet de la responsabilité de l'homme, dont la loi est la parfaite règle, et où, même quand la rédemption et l'Esprit (quand nous sommes morts au péché et que nous sommes vivants à Dieu par Jésus Christ) nous ont affranchis, l'Ecriture dit encore: «*La justice de la loi* est accomplie en nous qui marchons selon l'Esprit». Le moyen de délivrance, c'est d'être ainsi morts et vivants en Christ. Mais nul ne peut lire le verset 14 du chapitre 6 et le chapitre 7, sans reconnaître que le grand objet de l'apôtre, dans ces passages, est de montrer que c'est d'être entièrement retiré de dessous la loi et

placé sous Christ, — d'être délivré de la loi, — qui est le vrai moyen de vivre saintement et d'avoir la paix; que la loi, qui ne donnait point de vie nouvelle, et qui laissait au péché sa puissance, — qui nous laissait par conséquent sans puissance, — est mise en contraste avec le fait que, pour la foi, nous sommes morts au péché, et que nous sommes vivants par Jésus Christ et par la puissance de l'Esprit: l'obligation, le péché, et point de vie nouvelle, ce qui est notre état sous la loi, sont mis en contraste avec la vie et l'Esprit nous donnant (étant morts au péché) la puissance et la liberté, bien que la chair reste exactement la même, quoique l'entendement soit renouvelé.

Dans l'un des cas, nous sommes encore, même si nous sommes renouvelés, sous la puissance du péché et esclaves du péché; dans l'autre, nous sommes affranchis pour vivre à Dieu. La loi est assujettissement au péché; notre place nouvelle est vie et liberté, le péché dans la chair étant condamné à la croix. Les natures sont les mêmes; — mais être liés sous le joug de la mauvaise et être incapables de nous délivrer nous-mêmes, est une chose tout à fait différente d'être affranchi par puissance et d'être capable de tenir la chair soumise. Mais cette liberté et cette puissance nous les avons par le fait même, que l'épître aux Romains se renferme dans ce qui touche à la responsabilité de l'homme et au moyen par lequel Dieu y a satisfait en grâce la justification de l'homme et sa délivrance avec une courte mention des conseils divins, à la fin, pour introduire sa sûreté. Ainsi le fondement tout entier de la position personnelle du croyant maintenant justifié — le salut de Dieu — est merveilleusement et complètement sondé, et fondé sur l'oeuvre de grâce de Dieu, depuis l'état complet de péché d'un homme éloigné de Lui, jusqu'à la parfaite assurance de celui qui est appelé, de sorte que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu. Cette exposition est d'une indicible valeur. Le péché est pleinement établi, recherché et mis en évidence; la loi comme condamnant et convainquant de péché, le pardon, la justification, la délivrance de la puissance du péché, sont tous passés en revue; la question comment un homme peut être juste auprès de Dieu, est examinée sous toutes ses faces; le jugement divin et l'expérience de l'homme sont traités à fond, et la justice divine par la grâce est efficacement établie comme le fondement sur lequel le croyant est placé et qu'il ne perdra jamais. Le sujet n'est pas poursuivi jusqu'aux conseils de Dieu et aux privilèges qui se rattachent à l'établissement de la gloire de Christ comme Chef ou Tête, mais notre position est révélée et exposée par le raisonnement du Saint Esprit, par la parole de Dieu.

Les trois chapitres suivants, chapitres 9, 10 et 11, forment un appendice spécial, qui a pour but de concilier la doctrine qu'il n'y a point de différence entre juif et grec, avec la fidélité de Dieu aux promesses qu'il a faites au Juif, ou à Israël. Le Juif en effet pourrait dire: «Je n'ai rien à répondre au procès que vous me faites par la loi; j'ai violé la loi; je suis obligé par conséquent de renoncer à mon droit, sous elle, d'être un peuple privilégié; mais il y a des promesses, même avant la loi, et des promesses qui n'ont été subordonnées à aucune condition légale. Comment se fait-il que vous mettiez de côté ces promesses de manière à ne faire aucune différence entre Juif et gentil?» Cette objection a une apparence de raison, et l'Esprit de Dieu, jaloux de la fidélité de Dieu et de la sûreté de la promesse qu'il a faite à

son peuple, éclaircit maintenant complètement ce point, et démontre victorieusement, comment Israël avait perdu tout droit aux promesses, et comment Dieu, fidèle à Lui-même, accomplirait néanmoins ces promesses, avec cette différence toutefois que, selon la sagesse divine, le Juif serait admis comme un simple pécheur n'ayant droit à rien, exactement comme le serait un gentil.

Les juifs accusaient l'apôtre de montrer de l'indifférence pour les privilèges juifs; il s'en défend vivement. Il avait, dit-il (le Saint Esprit lui rendant témoignage dans sa conscience), autant d'amour pour Israël que Moïse, quand il avait désiré être effacé du livre de Dieu si Dieu ne pardonnait pas. Lui aussi, Paul, comme hors de lui dans son zèle pour eux, avait souhaité (\*) d'être anathème du Christ, pour l'amour d'eux, et il reconnaît ainsi tous les privilèges qui leur appartiennent, comme le Seigneur dans l'histoire du prodigue parle du frère aîné, à qui le père dit: «Tout ce qui est à moi, est à toi». Ainsi tout, même Christ selon la chair, venait des Juifs. La parole de Dieu non plus n'était pas sans effet, car tous ceux qui étaient issus d'Israël, n'étaient pourtant pas Israël. Et maintenant l'apôtre introduit la souveraineté de Dieu.

(\*) L'apôtre fait ici allusion à Moïse en ce qui concerne son amour pour le peuple. Relativement au peuple de Dieu, je crois que si nous avons l'Esprit de Christ, il n'est pas possible qu'il en soit autrement L'apôtre n'exprime pas ici un désir réfléchi, mais le désir de la bénédiction du peuple de Dieu quoi qu'il pût lui en coûter.

On peut remarquer que l'élection, dont l'apôtre parle ici, n'est pas l'élection nationale, mais précisément le contraire. Le Juif se réclamait de cette élection nationale, et l'apôtre renverse sa prétention en disant. Vous prétendez être enfants, exclusivement enfants de promesse, comme semence d'Abraham; mais il est écrit: «En Isaac te sera appelée une semence». Les Ismaélites ont les mêmes droits que vous, si vous les possédez comme descendants d'Abraham selon la chair. Oh, dit le Juif, Ismaël est un esclave, non pas un vrai enfant de promesse. Sans doute, mais le fait qu'Ismaël descend d'Abraham selon la chair, montre que ce ne sont pas les enfants de la chair qui sont enfants de Dieu, mais les enfants de la promesse; car cette parole est une parole de promesse (c'est ainsi qu'il faut lire ce passage): «En cette saison-ci, je reviendrai, et Sarah aura un fils». Ce n'est pas tout encore: quand Rebecca conçut d'un, d'Isaac (et ici le titre d'esclave ne pouvait pas servir de subterfuge), avant que les enfants fussent nés et qu'ils eussent rien fait de bon ou de mauvais, il fut dit: «Le plus grand sera asservi au plus petit». Si le Juif invoque son droit de descendance selon la chair, il faut qu'il accorde les mêmes droits aux Edomites les descendants d'Esäü; s'il ne veut pas y consentir, il faut qu'il accepte la souveraineté dans l'élection.

Dieu use de cette souveraineté en faveur des nations aussi bien que des Juifs (verset 24). Mais avant d'en arriver là, l'apôtre traite quelques autres points et objections que nous ne devons pas passer sous silence.

Au verset 14, nous trouvons l'objection ordinaire que, s'il en est ainsi, il y a de l'injustice en Dieu. Il y répond et affirme cette souveraineté en citant Moïse: «Je ferai miséricorde à

celui à qui je fais miséricorde, et j'aurai compassion de qui j'ai compassion». C'était de la souveraineté, mais celle de la miséricorde. Ce fut l'iniquité qui donna occasion à ces paroles ainsi qu'à celles qui sont citées un peu plus bas; car la souveraineté dans la grâce et dans la compassion suppose le mal; on ne pardonne pas le bien. En effet, Israël avait fait le veau d'or, et Dieu les avait tous menacés d'extermination; mais, sur l'intercession de Moïse, Dieu se retire dans sa propre souveraineté pour en épargner quelques-uns. Si Dieu n'eût pas été souverain, s'il eût agi en justice, tous, sauf Moïse et Josué, auraient été retranchés; mais Dieu était souverain, et il pouvait user de miséricorde. L'apôtre en tire cette conclusion générale: ce n'est donc pas de l'homme qui veut ou de celui qui court; mais de Dieu qui fait miséricorde; l'homme n'arrive à aucune justice par son vouloir ou ses efforts; mais Dieu fait miséricorde quand l'homme est injuste.

Il en est de même, dans l'autre sens, pour le cas de Pharaon: Dieu montre sa puissance et fait publier son nom, et Pharaon est suscité comme celui en qui la chose doit être accomplie.

Il était déjà un méchant homme qui avait défié Jéhovah: «Qui est Jéhovah, pour que je lui obéisse?» Je ne connais pas Jéhovah (Exode 5: 2). Eh bien! dit Jéhovah, tu connaîtras, et toute la terre connaîtra aussi; puis il endurec Pharaon, pour qu'il soit un monument de ses jugements sur ceux qui défient sa puissance.

Israël et Pharaon étaient méchants: la justice les eût condamnés tous deux; Dieu fait miséricorde à l'un, et il endurec l'autre. Il fait miséricorde à qui il fait miséricorde, et il endurec qui il veut, tandis que la simple justice les aurait condamnés *tous deux*. C'est là la souveraineté: Dieu se montre non seulement juste, — le jour du jugement le prouvera, — mais il montre qu'il est Dieu; cela est d'une importance infinie pour nous tous, car autrement personne ne serait sauvé.

Mais il reste une objection humaine que l'apôtre présente clairement, en regardant l'homme en face: «Pourquoi se plaint-il encore? car qui est-ce qui a résisté à sa volonté?» Ici, il ne s'agit pas simplement de Sa justice, mais de puissance exercée selon Sa volonté: c'est l'objection de l'homme prétextant l'impossibilité de résister. L'exercice souverain de la volonté de Dieu n'est pas, pour l'homme, une réponse à l'exercice de sa propre volonté à lui; mais l'homme, si Dieu fait ce qu'il lui plaît, voudrait s'en prévaloir comme d'une excuse. Cela regarde Dieu! Pourquoi blâmer l'homme? L'apôtre ne raisonne pas sur ce qu'il y a de déraisonnable dans le prétexte invoqué; mais il donne à Dieu sa place, et à l'homme la sienne. La chose formée n'a pas à dire à Celui qui l'a formée: «Pourquoi m'as-tu ainsi faite?» Dieu, comme le potier, *peut* faire de la même masse un vaisseau à honneur, et un autre à déshonneur (verset 21). S'il le fait, nul ne peut dire: Que fais-tu? Aucune parole, nulle part, ne nous dit que Dieu ait fait ainsi; mais la première de toutes les justices, c'est que Dieu ait sa place; et cela l'apôtre le proclame. C'est ici le premier point: Dieu jugera l'homme; il n'appartient pas à l'homme de juger Dieu: Dieu est souverain. Il n'existe aucune parole qui dise que Dieu *fasse* un vaisseau à déshonneur; mais s'il le faisait, l'homme n'aurait qu'à s'incliner.

Voyez maintenant la sainte sagesse de Dieu. Il a la puissance de faire ce qu'il trouve bon. Mais quoi, si Dieu voulant montrer sa colère et faire connaître sa puissance, a *supporté* avec une grande patience les vaisseaux de colère tout préparés pour la destruction, — et afin de faire connaître les richesses de sa gloire dans les vaisseaux de sa miséricorde, dans les vaisseaux qu'il a préparés d'avance pour la gloire? En premier lieu, il n'appartient pas à l'homme de raisonner avec Dieu. Dieu a le pouvoir, s'il le trouvait bon, de faire de la même masse des vaisseaux à honneur et des vaisseaux à déshonneur. Ensuite ce que Dieu a fait est mis en avant, sans affaiblir ce que nous venons de dire. Quoi? — Si Dieu a supporté des vaisseaux tout préparés pour la destruction? non pas que Lui, les eût préparés, mais comme pour Pharaon, Il montre sa colère dans ceux, qui sont déjà tels, et fait connaître ensuite les richesses de sa gloire dans des vaisseaux de miséricorde. Mais ici l'oeuvre dans ceux qu'il a préparés d'avance pour la gloire, est Son oeuvre. Ils étaient des vaisseaux de miséricorde, et il les a préparés pour la gloire même: il en est ainsi pour nous qui avons cru par grâce. Les autres étaient des vaisseaux de colère; en ceux-ci qui étaient préparés pour la destruction, il a montré sa colère, et a fait connaître sa puissance, comme en Pharaon. Tous, pour commencer, étaient méchants; Dieu a manifesté son droit divin et ses voies, dans la miséricorde et dans la gloire. Il est souverain en Lui-même, préparant pour la gloire, «nous», dit l'apôtre, «lesquels aussi il a appelés non seulement d'entre les Juifs, mais aussi d'entre les nations» (verset 24). L'apôtre force le juif d'admettre la souveraineté, ou bien il faut qu'il admette les Ismaélites et les Edomites, et le retranchement de tout le peuple sauf Moïse et Josué; ensuite il montre que Dieu use de cette souveraineté pour appeler des gentils, qui n'avaient aucun droit par promesse, et des juifs qui avaient perdu ce droit. Il cite alors Osée, qui annonce les deux choses, ce qui concerne les gentils, au chapitre 1, ce qui regarde les juifs, quand ils sont rejetés au chapitre 2 (\*) puis, il introduit le témoignage d'Ésaïe (versets 27-29), déclarant qu'un résidu seulement d'Israël serait sauvé, et que si le Seigneur n'en avait laissé un très petit nombre, ils eussent été comme Sodome et comme Gomorrhe.

(\*) Pierre, parlant des Juifs seulement, ne cite que le chapitre 3.

Quel est le résultat? — C'est que les nations, ne cherchant pas la justice, ont trouvé la justice, la justice qui est sur le principe de la foi; mais Israël poursuivant une loi de justice, n'est point parvenu à cette loi, parce qu'il l'a cherchée sur le principe des oeuvres, et non de la foi; car ils ont heurté contre la pierre d'achoppement qu'Ésaïe avait annoncée comme devant être placée en Sion; en réalité un sanctuaire, mais en même temps une pierre d'achoppement; or ce serait par la foi qu'ils obtiendraient la bénédiction; quiconque croirait en Lui, ne serait point confus; mais, comme corps, ils avaient heurté contre la pierre d'achoppement.

Ce sujet a besoin d'être développé davantage; car il ne s'agit pas maintenant de la souveraineté de Dieu admettant le gentil et épargnant par miséricorde un résidu d'entre les Juifs, mais de la réjection d'Israël, comme peuple, et de la question de savoir si cette réjection était finale. Le désir du coeur de l'apôtre était qu'Israël fût sauvé (chapitre 10: 1).

Il rend témoignage du zèle qu'ils ont pour Dieu; seulement ce zèle n'était pas selon la connaissance; puis, il développe ce dernier point pour expliquer leur réjection. Le chapitre suivant s'occupe de la question de savoir si leur réjection est finale ou non. Ils ignoraient la justice de Dieu, ce grand sujet de l'épître, et cherchant à établir leur propre justice sous la loi, ils ne s'étaient pas soumis à la justice de Dieu. Cette justice c'était Christ; et Christ était la fin de la loi: en ce qui concerne la justice, il mettait absolument fin à la loi, pour quiconque croyait. Le «conducteur» avait poursuivi son office «jusqu'à la foi», envers ceux qui avaient été placés sous ses soins jusqu'au temps déterminé par le Père (\*), et, en outre, pratiquement et utilement aussi, envers beaucoup d'âmes, puisque la plupart des chrétiens sont sous la loi. Alors vint le Fils, et toute l'économie et la dispensation de la loi prirent fin. Il en fut ainsi *en dispensation* — ils ne pouvaient avoir deux maris à la fois; — et il en est ainsi *dans la conscience*, car telle est la pensée et la vérité de Dieu: un autre fondement et un autre moyen de justice ont été introduits. Le premier était par les oeuvres; le second est la justice de Dieu, devenue la nôtre, par la foi en Christ qui a parfaitement glorifié Dieu. Christ met fin aux justes exigences de Dieu envers nous selon la loi, qui est la condamnation et la mort; Il est Lui-même notre justice, à nous qui croyons par grâce.

1 Voyez Galates 3: 23-29; 4: 1-7.

Le point particulier que l'apôtre fait ressortir ici, c'est que Christ est la fin de la loi. C'en est fait d'elle quant à la justice; Christ prend sa place. La loi ne s'inquiète que d'une chose: que la personne placée sous son autorité, l'accomplisse. Elle dit: «L'homme qui aura pratiqué ces choses, vivra par elles»; et cela est parfaitement juste. La justice qui est sur le principe de la foi, parle tout autrement; elle dit: «Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton coeur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé» (versets 6-9); la vraie question, c'est le salut du pécheur, et non l'observation de la loi pour vivre. Le passage du chapitre 30 du Deutéronome, cité par l'apôtre, se rapporte à un temps où la question de la responsabilité quant à l'observation de la loi était close, et où le peuple, étant captif à cause de ses péchés, et rejeté pour n'avoir pas gardé la loi, il n'était plus question de l'observer pour vivre.

L'apôtre alors introduit Christ comme espérance, ce qu'il était en effet pour le Juif: par Lui seul, même pour les espérances juives, la loi pouvait être écrite dans le coeur, selon la nouvelle alliance; — puis il démontre que Christ est Celui auquel Israël était enseigné à regarder. Mais, s'il en est ainsi, la porte est ouverte au gentil qui croit: «*Quiconque* croit en lui, ne sera point confus». Partout où la parole était dans le coeur et dans la bouche, c'est-à-dire la parole de la foi, laquelle était prêchée, le salut appartenait à l'âme; c'en était fait de la loi, car la foi était un tout autre principe de justice: la loi parlait d'une manière; la foi d'une autre. Le principe qui ouvrait la porte au gentil, étant ainsi établi, la doctrine de la non différence entre Juif et gentil apparaît d'une manière admirable, en contraste avec l'application qui en a été faite au chapitre 3. Là nous avons: «Il n'y a pas de différence, car tous ont péché...»; ici: «Il n'y a pas de distinction de Juif et de grec, car le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent»; car *quiconque* (remarquez comment

l'apôtre insiste sur ce mot) quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé», — par conséquent un gentil qui croyait.

L'application originale et immédiate du passage de Joël (chapitre 2: 32), c'était la délivrance en Sion, pour un résidu; mais Dieu avait exprimé la bénédiction en termes qui ouvraient aussi la porte au gentil, lorsque le temps serait venu; or, cette voie de sa grâce était de beaucoup plus importante que le privilège juif. Celui-ci supposait le témoignage par lequel on devait connaître le Seigneur qu'ils devaient invoquer.

Ce qui précède, amène l'exposition de la position relative du Juif et du gentil, sous ce témoignage. Le témoignage en grâce annoncé à Israël, était une doctrine bien connue dans l'Ancien Testament; aussi l'apôtre cite-t-il, à son sujet, Esaïe 52: 7.

Mais (verset 16): tous n'ont pas obéi au témoignage; c'est ce que déclare Esaïe 53: 1, disant: «Qui est-ce qui a cru à ce qu'il a entendu (†coj) de nous?» Ainsi la foi vient de ce qu'on entend (verset 17). — ex †coñv, du témoignage entendu, — et celui-ci est par la parole de Dieu. Mais les gentils n'étaient-ils pas les objets du témoignage de Dieu? Dieu n'avait-il pas envoyé le témoignage? Le témoignage de Dieu *avait été* envoyé pour les gentils: «Leur voix est allée par toute la terre...» (verset 18). Le principal but de l'apôtre est, je crois, de montrer ici, que, dans les pensées de Dieu, son témoignage devait aller par toute la terre, et non pas d'indiquer comment le fait s'accomplirait. Israël n'avait-il aucune connaissance de cette introduction des gentils? Le chapitre 32 du Deutéronome démontrait le contraire. Quand, au commencement, Dieu sépara Israël pour en faire une nation devant lui, Moïse annonce que ce «peuple fou et qui n'est pas sage», abandonnerait Dieu. Dieu les exciterait à jalousie par ce qui n'était point une nation (verset 19). Mais Esaïe s'enhardit tout à fait: Dieu, dit-il, a été trouvé de ceux (les gentils) qui ne le cherchaient pas; il a été manifesté à ceux (encore les gentils) qui ne s'enquéraient pas de lui; «mais quant à Israël, tout le long du jour j'ai étendu mes mains vers un peuple désobéissant et contredisant». La grâce n'avait pas fait défaut, mais elle n'avait pas trouvé de réponse. Dieu avait crié en vain: le divorce était accompli (voyez Esaïe 50).

11. La réjection d'Israël était-elle finale? Qu'ainsi n'advienne! L'apôtre donne maintenant trois preuves que la réjection n'était pas finale: il y avait un résidu reconnu maintenant; les gentils étaient reçus, afin d'exciter les Juifs à la jalousie, non par conséquent afin que ceux-ci fussent rejetés; et, en troisième lieu, le Rédempteur viendrait encore à Sion et détournerait de Jacob l'impiété. Ainsi Israël serait sauvé comme peuple, «tout Israël», — non pas seulement comme Juifs, ni, ce qui est plus encore, comme un résidu. En même temps, l'apôtre montre que le gentil se trouvait placé sous une responsabilité semblable à celle du peuple choisi.

En premier lieu donc (car Paul lui-même, issu d'Israël selon la chair, avait part à la bénédiction), l'apôtre déclare que Dieu n'a pas rejeté Israël; mais il en était maintenant comme aux jours d'Elie, où Dieu s'était réservé un résidu selon l'élection de grâce, alors que le prophète faisait requête contre les enfants d'Israël, comme adversaires de Dieu et



de ses prophètes. Lui Paul était la preuve vivante de cette élection. Mais «si c'est par la grâce, ce n'est plus sur le principe des oeuvres, puisque autrement la grâce n'est plus la grâce» (verset 6). Israël n'avait pas obtenu ce qu'il recherchait mal; mais l'élection l'avait obtenu, et les autres avaient été endurcis. C'est ce qu'annonçait Moïse (Deutéronome 29: 4) et David en esprit, prononçant leur jugement à cause de leur réjection de Christ (Psaumes 69: 22, 23). Depuis la fin de leur histoire dans le désert, ils avaient été les objets de la patience de Dieu, jusqu'à ce que le Messie eût été rejeté; maintenant ils heurtaient contre la pierre d'achoppement; ils étaient endurcis et aveuglés.

Mais avaient-ils bronché afin qu'ils tombassent sans ressource et à jamais? Était-ce là le dessein de Dieu à leur égard? Qu'ainsi n'advienne! Mais leur chute était l'occasion de faire parvenir le salut aux nations, pour les exciter eux-mêmes à la jalousie (verset 11). C'est ici la seconde preuve, que Dieu n'avait pas un dessein final de les rejeter; mais Dieu l'avait ainsi ordonné, pour les exciter à la jalousie, c'est-à-dire pour ne pas les rejeter; l'apôtre travaillait dans cette pensée; il était si éloigné de faire peu de cas d'Israël, qu'il glorifiait son ministère envers les nations, en ce que ce dernier tendait à ce but. Car si leur chute était la richesse des nations, combien plus le seraient leur restauration et leur plénitude?

Ceci amène l'apôtre à mettre en lumière la relation du Juif et du gentil, quant à la position de promesse dans ce monde; point d'une immense importance et qui fait ressortir la vraie place du corps professant gentil dans ce monde. Examinons ce sujet de plus près.

Quand, après le déluge, les hommes, rejetant Dieu, entreprirent de se faire eux-mêmes un nom, afin qu'ils ne fussent pas dispersés, Dieu, en jugement, les dispersa et les forma en nations. Celles-ci s'adonnèrent à l'idolâtrie. Dieu appela Abraham (Josué 24) lorsqu'elles étaient dans cet état, et fit de lui la racine d'une famille séparée, qui avait les promesses selon la chair, promesses qui, par grâce, se résumaient en Christ, d'une manière spéciale. Jusque-là il n'y avait eu, pour la bénédiction, aucun chef de race ou de famille. Adam était le père des pécheurs; — Abraham celui de la semence de Dieu dans ce monde. En lui, comme racine et arbre de promesse, se réunissaient l'élection, la promesse et l'appel, établis dans sa personne, et non pas seulement dans son individu en grâce. Abraham était les prémices, la racine; l'arbre naturel, c'était Israël. Quelques-unes des branches avaient été retranchées, car l'apôtre ne veut pas dire davantage. L'arbre est envisagé comme un arbre continu de promesse, et les gentils sont entés par grâce, à la place des Juifs, héritiers naturels des promesses, afin de participer avec eux à la racine et à la graisse de l'olivier. Nous ne trouvons pas ici le Juif et le gentil, faits un seul homme *nouveau*; un seul corps en Christ; nous n'avons pas un corps uni à Christ dans le ciel, là où il n'y a ni Juif, ni gentil; ni le mystère caché dès les siècles et les générations; mais nous trouvons Israël, l'olivier de la promesse subsistant depuis Abraham, en possession de la promesse, ayant quelques-unes de ses branches arrachées de leur place, pour cause d'incrédulité. La racine demeurait au même arbre qui avait porté les branches, et les gentils étaient entés sur l'arbre en question; ils n'étaient pas des branches naturelles, mais ils avaient la même position par la foi.

Les gentils ne devaient pas s'enorgueillir de leur position, mais craindre. Dieu n'avait pas épargné les branches naturelles, que ferait-il donc aux gentils, qui étaient seulement entés? Il n'est pas question ici de l'Eglise, comme corps de Christ. Lorsqu'il s'agit du corps de Christ, il ne s'agit pas de couper. Ensuite, le gentil est sérieusement averti, et le principe des voies de Dieu lui est révélé: — «la bonté et la sévérité de Dieu», «la sévérité envers ceux qui sont tombés», c'est-à-dire envers les branches Israélites, qui ont été coupées; «la bonté de Dieu envers toi, si tu persévères dans cette bonté» (verset 22); — autrement les branches gentilles seraient coupées, comme l'avaient été les branches juives.

Les gentils ont-ils persévéré? La profession gentile a-t-elle persévéré dans la foi, et dans la marche qui ont été une fois données aux saints? Si elle ne l'a pas fait, elle aussi, elle sera coupée, comme les Juifs l'ont été: — Avertissement solennel pour la Chrétienté!

Cependant l'arbre de la promesse demeure; et les branches juives seront entées de nouveau *sur leur propre olivier*, base originelle de la promesse abrahamique: «car Dieu est puissant pour les enter de nouveau» (verset 23). Ici encore, il ne s'agit pas d'enter dans l'Eglise; car, bien loin de s'y trouver, les branches juives étaient déjà coupées lorsque l'Eglise fut fondée (en ce qui concerne l'évangile, ils sont ennemis afin d'ouvrir la porte aux gentils); néanmoins, pour l'amour des pères, ils sont bien-aimés comme peuple choisi de Dieu. Ils sont des élus de Dieu, mais des ennemis quant à l'évangile. Les Juifs, peuple choisi de Dieu comme tel, ont été coupés pour cause d'incrédulité (comme le seront les gentils dans le même cas), puis ils seront entés de nouveau. Le système juif prit fin, nous le savons, pour ouvrir la porte aux gentils; le système gentil prendra fin pour réintroduire les Juifs dans la place de la promesse, promesse qui s'étendra alors sur toute la terre. Ce n'est pas que Dieu ait failli ou puisse faillir à l'accomplissement de son oeuvre de grâce, mais un endurcissement partiel est arrivé à Israël, jusqu'à ce que soit entrée la plénitude des nations; savoir tous les gentils qui ont une part à la gloire de Christ, — ceux qui complétaient le nombre introduit par l'évangile; en un mot, la vraie église.

Alors l'histoire gentille de la grâce et de l'Eglise cessera; puis Israël sera sauvé comme nation, ce qui n'est pas possible tant que dure le temps de l'Eglise, où il n'y a ni Juif ni grec. Ce sera *tout Israël*, et non pas seulement les Juifs, quand le Christ, le Libérateur, viendra de Sion, quand Il viendra, non du ciel pour nous prendre dans le ciel, mais pour détourner de Jacob l'impiété dans le lieu de Sa puissance, sur la terre. Le système professant gentil sera coupé, à moins qu'on ne puisse appeler le papisme et l'incrédulité de la persévérance dans la bonté de Dieu. Remarquez-le bien, il ne s'agit pas ici de la persévérance de cette bonté; car c'est précisément alors que cette dernière sera manifestée de la manière la plus complète, puisque la plénitude des gentils sera entrée, et élevée alors dans la gloire céleste. Toutefois, comme système sur la terre, ils n'auront pas persévéré dans la bonté de Dieu, et comme tels ils seront coupés. Il s'agit ici des voies de Dieu sur la terre, non de la sûreté des saints pour le ciel. Il y a une position de promesse et de bénédiction dans laquelle les hommes sont introduits, et où ils possèdent extérieurement ce à quoi on peut participer

sur la terre, sans être pour cela nécessairement participants du Christ; c'est le cas qui nous est présenté au chapitre 6 de l'épître aux Hébreux.

L'alliance de Dieu pour ôter le péché d'Israël est sûre; elle sera accomplie quand Christ viendra. L'apôtre parle de Christ venant de Sion, en un temps qui est encore à venir; car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentir; ils ne peuvent être ni changés, ni annulés, et Israël, comme peuple, est à Dieu, par don et par appel. En ce qui concerne l'Évangile, ils sont ennemis, savoir la nation maintenant rejetée; mais, en ce qui concerne l'élection, ils sont toujours et invariablement bien-aimés comme peuple, et cela, non en relation avec la loi, mais avec Abraham, Isaac et Jacob (verset 28). La loi, c'était la bénédiction conditionnelle: «Si tu obéis à ma voix, tu seras...»; mais Abraham, Isaac et Jacob, représentent le dessein, le don inconditionnel, et l'appel. On retrouve cette différence tout le long de l'Écriture: Daniel 9 fait allusion à Moïse; Lévitique 26: 42; Exode 32: 13, et un grand nombre d'autres passages à Jacob, Isaac et Abraham. La restauration finale d'Israël, sera accomplie sur le fondement des promesses faites aux pères; «parce que sa miséricorde demeure à jamais».

Il y avait là une manifestation de la sagesse de Dieu, que l'apôtre n'oublie pas. Israël avait des promesses: s'il avait été introduit sur le principe de ces promesses, c'était en quelque mesure un droit, quoique ce fût la grâce qui eût donné les promesses originellement. Toutefois Israël n'a pas voulu; mais il a rejeté Christ, en qui les promesses doivent toutes être accomplies; il devient ainsi un simple objet de miséricorde, aussi bien qu'un gentil, quoique Dieu demeure fidèle pour accomplir ses promesses. Comme les gentils avaient été incrédules et que la miséricorde avait été le seul principe de leur admission, de même les Juifs, n'ayant pas cru à la miséricorde manifestée envers les gentils, avaient rejeté la grâce qui ouvrait la porte à ceux-là, et devenaient eux-mêmes de simples objets de souveraine miséricorde.

On verra que j'ai traduit le verset 31 autrement que ne font Martin et Osterwald, qui sont l'un et l'autre également en défaut ici, et qui mettent ce verset en contradiction directe avec le verset 28. Les Juifs ne sont pas sauvés par la miséricorde faite aux gentils, s'il est vrai qu'ils soient ennemis, en ce qui concerne l'évangile, à cause des gentils.

Dieu avait renfermé tous, Juifs et Grecs, sous la désobéissance, afin de faire purement miséricorde à tous; c'est ce fait, qui amène les louanges et l'adoration de l'apôtre, lorsqu'il contemple la profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu.

L'apôtre termine ainsi l'exposé qu'il nous fait, par l'Esprit. Il nous a présenté la grâce en rédemption et en justification, qui s'était occupée des pécheurs; puis la sagesse qui avait su concilier la fidélité de Dieu à ses promesses, avec l'introduction des héritiers de la promesse, sur le pied de la pure miséricorde, seule ressource pour des pécheurs; enfin les richesses de la grâce de Dieu. Maintenant, tout en résumant brièvement sa doctrine un peu plus loin, l'apôtre en vient (chapitre 12) aux conséquences pratiques, qui devaient découler de ces compassions de Dieu.

L'exhortation pratique prend pour base et pour principe la doctrine tout entière de l'épître, que clôt d'ailleurs la dernière partie relative aux Juifs (chapitre 12: 1), — savoir miséricorde envers tous, Juifs ou gentils. Il n'y avait pas d'autre fondement d'espérance, et cette miséricorde avait été pleinement développée dans la partie doctrinale de l'épître. Le premier principe général se rapporte directement à la doctrine du chapitre 6. Nous avons vu que la première partie de l'épître, qui finit à la fin du verset 11 du chapitre 5, ne nous parle ni d'expérience, ni de pratique: elle est l'exposé de toutes les richesses de la miséricorde de Dieu dans la rédemption. Ensuite, étant affranchis, et dans la nouvelle puissance de l'Esprit de vie, nous présentons nos corps sans volonté propre, comme un instrument dont nous disposons, en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent. Je ne suis ni innocent, ni sous la domination du péché; et j'ai le privilège, dans la libre puissance de la vie, d'offrir, entièrement à Dieu mon corps en sacrifice, mais en service vivant. Le corps est consacré à Dieu, mis à part, et agréable. L'âme intelligente sait ce qu'elle fait en agissant ainsi: ce n'est pas une aveugle cérémonie accomplie selon une règle, ni une obligation légale, «un joug que ni nous, ni nos pères n'ont pu porter», mais c'est le libre service d'une âme de franche volonté, offrant avec intelligence toutes ses capacités à Dieu, et en particulier ce corps. Si ce dernier nous gouvernait, s'il avait une volonté à lui, il serait le siège et la puissance du péché, qui nous mène en captivité; mais il est maintenant un sacrifice vivant et agréable à Dieu.

Ce côté pratique est en parfaite harmonie avec la doctrine de l'épître; tandis que l'épître aux Ephésiens, nous présente le chrétien comme ayant été mort dans les péchés, et étant une nouvelle création qui vient directement de Dieu. Quant à la marche pratique chrétienne, le chapitre 5 de cette même épître nous invite à être imitateurs de Dieu et à marcher dans l'amour, étant lumière dans le Seigneur. L'épître aux Romains n'atteint pas jusque là: elle nous a montré le corps comme le siège pratique du péché; comme tel appelé «la chair», et amené dans la mort. Nous avons à nous tenir pour morts; puis, — étant vivants à Dieu dans le Christ Jésus, libres de la loi du péché et de la mort, par la puissance de la grâce, — nous pouvons nous livrer nous-mêmes à Dieu comme d'entre les morts étant faits vivants, et Lui présenter nos corps en sacrifice vivant. C'est le propos et la volonté divinement produits, le service intelligent du chrétien libre, mais qui a à considérer ce qu'il fait du corps comme un sacrifice à Dieu, bien qu'un sacrifice vivant.

L'apôtre nous montre ensuite que le monde qui nous entoure, étant un immense système édifié par l'ennemi, tout entier éloigné de Dieu, nous ne pouvons pas comme chrétiens nous y conformer. La différence d'avec lui ne doit pas être une simple dissemblance extérieure, mais elle doit découler d'un renouvellement intérieur de l'entendement. Elle a par conséquent son côté positif, qui s'étend beaucoup plus loin. Le chrétien recherche au milieu de ce monde le chemin de la volonté de Dieu, de cette volonté bonne, agréable et parfaite, agréable, non pas à nous, comme on l'a dit plus d'une fois, mais agréable en elle-même; d'abord à Dieu, puis, dans sa nature même, à quiconque juge droitement. C'est un immense privilège, que d'avoir la volonté de Dieu, dans un monde

éloigné de Lui. Christ est venu l'accomplir et l'a révélée, en marchant, comme homme divinement parfait, dans un chemin dont sa marche était la perfection et le modèle. Son sentier n'était pas celui d'une justice réciproque, car tous étaient contre lui et suivaient leur propre chemin; c'était un sentier céleste sur la terre, une vie d'obéissance parfaite; une vie de grâce sur la terre, — Dieu manifesté en chair. Il n'y avait nul besoin d'un chemin, dans le paradis, car l'homme n'avait qu'à *rester* là où il était, et ce qu'il était. Lorsque le système tout entier n'était qu'éloignement de Dieu, et que l'homme avait abandonné Dieu, il ne pouvait y avoir là de bon et droit chemin, sinon celui du retour vers Dieu; mais revenir à l'état originel, cela était impossible, c'en était fait de l'innocence; elle ne pouvait jamais être recouverte; l'arbre de vie était perdu. Mais le Fils de Dieu pouvait apporter sur la terre des motifs célestes; Il pouvait manifester une vie de grâce et de séparation de tout mal, au milieu du mal qui était dans le monde; Il était saint et obéissant; Il déployait ici-bas un nouveau et divin caractère, céleste dans sa nature, et toutefois s'adaptant en grâce à l'homme tel qu'il était sur la terre. C'est ce chemin que nous avons à apprendre, pour éprouver quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite. Cette volonté Christ vint l'accomplir; il y marcha au milieu du mal; son sentier n'était pas seulement juste et bon; c'était un sentier d'obéissance. Dieu était ainsi rétabli à la place qui lui appartenait, et l'homme à la sienne, dans une place parfaite, place de grâce (c'est-à-dire en bonté, adaptée à ceux qui étaient dans le mal, quoique elle-même au-dessus du mal), non-seulement pour chercher et sauver, mais dans notre propre stature de manière à représenter Dieu. Ici, toutefois, le chemin nous est présenté dans son caractère de soumission à la volonté de Dieu. C'est l'obéissance de Celui qui s'étant livré lui-même à Dieu, cherche quelle est Sa volonté, sait qu'elle est parfaite, et trouve son plaisir dans cette volonté même, et en y obéissant.

Cet assujettissement à la volonté de Dieu dans le sacrifice de nous-mêmes, empêche, par sa nature même, que notre moi s'élève; l'âme prend tranquillement la place que Dieu lui a assignée, et cela avec d'autant plus de fermeté, qu'elle le fait comme servant Dieu. Elle sert tranquillement là où Dieu l'a placée et lui en fait un devoir: ce qu'elle fait dans la foi, elle le fait avec Dieu, et à Son service. Chacun prend sa place dans le corps, selon la position que Dieu lui a assignée; chacun se borne à son propre service et s'y applique, tous étant un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre (verset 3 et suivants). C'est le seul passage où le «corps» soit mentionné dans l'épître aux Romains. La position chrétienne nous est présentée dans la Parole sous différents aspects: nous sommes en Christ; nous sommes des membres de son corps; mais la doctrine de l'épître ne traite ni l'un, ni l'autre de ces sujets. Le sujet de l'exhortation ne va pas plus loin que le don par grâce, mais il traite du service dans le don.

L'apôtre passe maintenant à un service plus général, tel que l'exercice de la miséricorde, un amour sans hypocrisie; puis il touche plusieurs autres points de la vie chrétienne. Toute cette partie de son exhortation se rattache à des qualités, à un caractère, à un état personnel, c'est-à-dire à l'esprit dans lequel nous devons marcher. Si un homme

donne, qu'il le fasse avec liberté de coeur; son amour doit être sans hypocrisie; il doit avoir en horreur le mal, tenir ferme au bien, être plein de bienveillance et d'affection fraternelle, et placer les autres plus haut que lui-même. La grâce et la générosité du coeur, la sympathie pour les autres, doivent caractériser le chrétien; il ne doit pas se conformer au monde, ne pas rechercher les choses élevées, mais s'associer (\*) avec ceux de bas état; il doit marcher de telle manière qu'il soit irréprochable devant les hommes; autant qu'il dépend de lui, il doit être en paix avec tous, n'étant en rien surmonté par le mal, mais surmontant le mal par le bien. Noble et divin principe! Je suis *moi-même*, par grâce, en dépit du mal des autres; je ne me venge pas moi-même, je suis au-dessus du mal, comme Dieu l'est, en principe, et je fais du bien à ceux qui me haïssent. Tout ceci nous caractérise personnellement; c'est l'esprit dans lequel nous marchons.

(\*) Le mot grec *sunapagçmenoi* ne signifie nullement «vous accommodant».

Au chapitre 13, l'apôtre passe aux devoirs de relations, en y ajoutant la prochaine venue du Seigneur. Deux principes nous sont ainsi présentés dans ce chapitre: le devoir, auquel l'apôtre exhorte, comme étant le principe d'amour dont ils étaient pénétrés en Christ; puis le fait que la nuit était fort avancée et que le jour s'était approché.

L'apôtre exhorte d'abord à l'obéissance envers l'autorité civile. Les autorités qui existent, sont ordonnées de Dieu, — précieuse direction, qui nous épargne toute question relativement à leur droit, et toute participation aux agitations politiques. Les puissances établies, voilà tout ce dont j'ai à m'inquiéter; il n'y a pas de puissance, si ce n'est de par Dieu; par conséquent, où elle se trouve, elle doit être de Dieu, et j'honore Dieu en la reconnaissant. Partout où la puissance est établie, le chrétien obéit: y résister, c'est résister à l'ordonnance de Dieu. Les magistrats sont serviteurs de Dieu pour maintenir l'ordre. D'après le même principe nous payons le tribut.

L'apôtre passe ensuite à ce qui est *dû* par chacun; tribut, péage, honneur. Le chrétien rend à chacun ce qui lui est dû; il ne doit rien à personne, sinon une dette qui demeure toujours. C'est ici ce qui accomplit la loi, car l'amour pour notre prochain ne lui fait point de mal: le principe de l'amour accomplit les exigences de la loi, ce que la loi elle-même ne pouvait jamais faire. Tel est le premier des deux grands principes dont j'ai parlé.

La pensée de la venue du Seigneur est introduite dans le verset 11 et suivants pour donner plus de force encore aux exhortations que nous venons de passer en revue. «C'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru». La nuit de ce monde, c'est l'absence du soleil de justice. Saisissons bien cela. Au milieu du train de ce monde, agité et amateur de plaisirs, il fait encore nuit pour celui qui a de l'intelligence et qui connaît Christ. L'obscurité de la nuit couvre le monde; mais le jour commence à poindre pour la foi du chrétien: l'Etoile du matin s'est levée dans son coeur, tandis que le monde est endormi dans les ténèbres de la nuit qui se prolongent encore. En effet, pour nous, la nuit est fort avancée, mais le monde dort dans la nuit; l'âme qui veille voit à l'horizon l'Etoile du matin, l'aube qui va la suivre, et elle attend

le jour. Le coeur est dans la lumière du jour, et y marche. Nous en avons fini comme chrétiens avec les oeuvres des ténèbres. La lutte continue sans doute, mais notre armure contre le mal, contre les gouverneurs des ténèbres de ce siècle, c'est la lumière dans laquelle nous marchons. La puissance de lumière, de vérité, de piété, de jugement du mal, qui appartient à ce jour, est dans notre coeur; les dards, les pièges des ténèbres sont rendus vains et mis à découvert; ils ne trouvent ni entrée dans l'âme, ni moyen d'en prendre possession. Nous marchons honnêtement, comme de jour, revêtant dans nos voies et dans notre coeur la marche et le caractère de Celui qui en est la vraie lumière, le Seigneur Jésus Christ. Ayant l'espérance de lui être semblables, là où il est dans la lumière, nous nous purifions nous-mêmes, comme lui est pur; nous marchons comme lui a marché; nous ne prenons pas soin des convoitises de la chair, qui appartient aux ténèbres, pour y satisfaire, mais nous marchons comme Christ a marché.

Tel est le chrétien devant la perspective d'un Christ qui vient, et qui apportera sur ce monde obscur et ténébreux la lumière et le jour de Dieu, dans Sa puissance efficace; et tels sont les deux mobiles et les caractères de la conduite chrétienne: savoir la reconnaissance et la réalisation pratique dans l'amour de tous les devoirs de relation; puis ceci: «Connaissant le temps», la prochaine venue du jour auquel nous appartenons (comparez 1 Thessaloniens 5). «La nuit s'est fort avancée et le jour s'est approché».

L'apôtre présente ensuite (chapitre 14) des exemples spéciaux de l'esprit qui devrait animer les chrétiens dans leurs rapports l'un avec l'autre. Il y avait des chrétiens «faibles en foi»; ils ne vivaient pas pleinement dans la lumière et la puissance de la nouvelle création, comme étant morts avec Christ aux éléments du monde. C'était de la faiblesse de foi sans doute; mais ils aimaient Christ, ils étaient rachetés par son sang précieux; Christ était mort pour eux. L'apôtre voulait qu'on marchât dans la grâce, qu'on reçût les faibles, mais non pour la décision de questions douteuses qui pourraient égarer leur foi. D'un autre côté, quand un homme était faible, comme cela arrivait facilement à un Juif, qui regardait aux aliments, aux jours, et autres choses semblables, il ne devait pas juger le fort, comme faisant mal, parce que sa conscience à lui ne lui permettait pas de faire de même; mais il ne fallait pas non plus, que le fort méprisât le faible, parce que celui-ci avait des scrupules, dont une foi plus entière l'eût délivré. Faire autrement, c'eût été juger le domestique d'autrui: chacun était debout ou tombait pour son propre maître, et le Seigneur était puissant pour le tenir debout, quelque faible qu'il fût (verset 4). Chacun devait être pleinement persuadé dans son propre esprit, et ne pas agir d'après la foi d'un autre. Ce n'est pas en ayant égard à lui-même, mais au Seigneur que le chrétien vit; c'est à *Lui* qu'il doit regarder, comme au Seigneur envers qui il est responsable, comme à Celui auquel il doit vivre.

Ceci amène l'apôtre, comme toujours, à parler de ce qui appartient à Christ dans ce caractère. Christ était Seigneur des vivants et des morts; c'est pour cela qu'il mourut et qu'il ressuscita; finalement, Lui seul était juge. C'était à Dieu que chacun rendrait compte pour lui-même; tous comparaitraient devant le tribunal de Dieu; tout genou se ploierait devant

le Seigneur. Le chrétien devait donc plutôt juger ceci: de ne pas mettre une pierre d'achoppement ou une occasion de chute devant son frère. Il n'est pas charitable de détruire (il s'agit ici de la portée de notre acte), celui pour qui Christ est mort, en amenant un frère à faire violence à sa conscience ou en l'éloignant de Christ, comme si Christ rendait «sans frein» celui pour qui il mourut. Celui qui sert Christ dans ces choses, est agréable à Dieu et approuvé des hommes qui jugent sainement (verset 18). Nous avons à poursuivre les choses qui tendent à la paix et celles qui édifient les autres. «A ceux qui sont purs, toutes choses sont pures»; il n'y a pas d'aliments qui soient souillés, si le cœur est pur; mais si quelqu'un souille sa conscience, même par un scrupule qui n'est pas fondé, ces choses cessent d'être pures. Bienheureux celui qui, en se glorifiant de sa liberté par la foi, ne va pas au-delà de sa foi dans ce qu'il fait, ne bronche pas dans ce qu'il se permet de faire; car tout ce qui n'est pas sur un principe de foi, c'est-à-dire fait avec Dieu, comme chose approuvée de Lui, est péché. Si un homme pensait qu'il doit honorer tel jour ou s'abstenir de telle ou telle nourriture, et que pour montrer sa liberté il fit autrement, pour lui c'est péché: il ne le fait pas sur le principe de la foi, quant à Dieu. Si l'on a la foi quant à ces choses, il vaut mieux la garder par devers soi-même devant Dieu, que de devenir une pierre d'achoppement pour son frère, quand, en agissant selon cette foi-là on produirait cet effet.

Les sept premiers versets du chapitre 15 sont un résumé du même sujet, et, proprement, appartiennent encore au chapitre 14. Les «forts» devraient supporter les infirmités des «faibles», et ne pas se plaire à eux-mêmes. Christ a fait ainsi; il n'a point cherché à se plaire à lui-même, supportant avec douceur les outrages qui tombaient sur lui, et marchant si fidèlement, si parfaitement avec Dieu, que lorsque les hommes étaient disposés à outrager Dieu, les outrages tombaient sur Christ: c'est ainsi qu'il a parfaitement présenté Dieu dans ses voies, — Lui, l'image du Dieu invisible. Christ, a servi les autres; tel devrait être notre sentier; il n'a point cherché à plaire à lui-même: sa vie au contraire a été une vie d'opprobre, mais c'était l'opprobre *de Dieu* qu'il portait: «Les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi». La citation de ce passage devient, pour l'apôtre, l'occasion de justifier l'emploi qu'il en fait, pour un principe de la plus haute importance; savoir que les choses qui ont été écrites auparavant, ont été écrites pour notre instruction. Elles l'ont été afin que, marchant dans la patience, dans l'opprobre peut-être ici-bas, nous fussions consolés par la consolation des Ecritures; afin que nous apprenions que la pensée de Dieu s'y trouvait, que notre opprobre était son opprobre parce qu'en le servant nous avons part avec Lui; et qu'ainsi nous ayons espérance et une joyeuse confiance dans chacune de nos épreuves, tout le long du chemin de la foi. Toutes ces choses amenaient l'apôtre et le chrétien intègre à la patience de l'évangile. Or c'est là le chemin de l'amour, savoir de servir les autres, et de les servir pour l'amour de Christ. Mais Dieu est le Dieu de patience, — quelle patience n'a-t-il pas envers nous tous! — et, béni soit son nom, le Dieu de consolation aussi (verset 5)! Quel nom à donner à Dieu que celui-là, — à Lui qui use continuellement de patience envers nous, qui supporte nos cœurs stupides, ignorants, et souvent inconséquents, et qui s'occupe de toutes nos petites épreuves pour nous consoler! Il console ceux qui ont l'esprit abattu; il ne détourne jamais ses yeux de dessus le juste; il



est patient là où nous sommes impatients même vis-à-vis de lui; il nous console dans sa grâce. Nous devons marcher ainsi, ayant un même sentiment l'un envers l'autre, et nous recevant les uns les autres, comme Christ nous a reçus, — faibles en foi, — afin que nous soyons à la gloire de Dieu. Ici se terminent les exhortations de l'épître.

Dans ce qui suit, l'apôtre résume brièvement les grands principes de ce qu'il avait enseigné; il s'occupe spécialement de l'introduction des nations dans la jouissance des privilèges de l'évangile. «Christ a été serviteur de la circoncision, pour la *vérité* de Dieu, pour la confirmation des promesses faites aux pères». D'un autre côté, les nations qui n'avaient, pas de pareilles promesses, avaient à glorifier Dieu pour sa pure *miséricorde* (versets 8, 9). Nous avons déjà vu, comment l'accomplissement des promesses faites aux Juifs était devenu pure miséricorde par la réjection du Christ promis. L'apôtre montre ensuite, par différents passages de l'Ancien Testament, que cette miséricorde envers les nations avait toujours été dans le dessein de Dieu; qu'il devait y avoir une racine de Jessé et quelqu'un qui s'élèverait pour gouverner les nations; et que les nations espéreraient en lui. Ayant ainsi les nations devant ses yeux, l'apôtre s'arrête sur ce mot «espérance», et dit: «Or, que le Dieu d'espérance (car les promesses dans toute leur portée ne sont pas accomplies, mais Dieu nous donne espérance, et nous sommes sauvés en espérance pour ce qui est de cette plénitude des promesses) vous remplisse de toute joie et paix en croyant, pour que vous abondiez en espérance par la puissance de l'Esprit saint» (verset 13). Tel est l'état naturel du chrétien; il est rempli de toute paix et de toute joie en croyant; le Saint Esprit demeure en lui et opère en lui, de sorte que son esprit abondant en espérance, il se confie en Dieu, et regarde en avant vers ce temps glorieux, saint et bienheureux, où tout sera accompli dans la lumière, — où nous serons avec Jésus.

L'apôtre introduit ensuite le sujet de son ministère. Il était persuadé que ceux auxquels il s'adressait, étaient remplis de toute connaissance et capables de s'exhorter l'un l'autre, mais il leur écrivait en vertu du service envers les gentils qui lui avait été confié. Il annonçait l'évangile de Dieu, afin de présenter les nations comme une offrande à Dieu, agréable, étant sanctifiée par l'Esprit saint. Ce ministère divin et public lui avait été confié par Jésus Christ dans les choses qui concernent Dieu. A ce point de vue l'apôtre se présente lui-même, au sens figuratif, comme un sacrificateur (car tel est la signification de l'expression «*exerçant la sacrificature dans l'évangile*» que nous trouvons au verset 16) offrant à Dieu ceux d'entre les nations, car les chrétiens sont une offrande tirée du monde, présentée à Dieu, une sorte de prémices de ses créatures. C'est ainsi que les Lévites avaient été offerts autrefois au lieu des premiers-nés d'Israël. Nous sommes consacrés, sanctifiés à Dieu par l'Esprit saint.

Il montre ensuite la puissance dans laquelle il avait travaillé, et comment il avait porté l'évangile, non pas là où le christianisme était déjà établi, mais à de pauvres âmes perdues, éloignées de Dieu et de la lumière. Son ministère était terminé dans ces contrées; il avait accompli son service; d'autres pouvaient édifier sur le fondement posé par lui, mais son oeuvre à lui était accomplie. Il était un sage architecte pour poser le fondement, il résistait

énergiquement aux invasions du mal; mais lui-même n'avait que sa propre place, et pas d'autre. Il était rempli d'une énergie, qui se développait là où l'énergie était requise; en dépit de tous les dangers il avait prêché là où personne n'avait été avant lui; il avait formé, établi, institué; il était entré dans tous les détails qu'entraînait un pareil service; il avait résisté au mal et aux fausses doctrines, en sorte que son édifice ne fût pas renversé. Depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, il avait prêché pleinement, il avait complété, rempli la mesure de l'oeuvre de l'évangile. Le christianisme était fondé, et son oeuvre à lui était accomplie. Le monde grec était christianisé et établi dans l'évangile, en tant qu'il s'agissait de l'oeuvre ecclésiastique selon l'Esprit; il avait maintenant le monde latin devant lui, en particulier ceux qui étaient à Rome. Son oeuvre était accomplie dans ces contrées-là, où il eût été hors de sa place. Il peut arriver encore aujourd'hui, qu'un homme achève l'oeuvre de formation et d'établissement qui lui a été confiée dans un lieu, et qu'il devienne, s'il y demeure, une entrave pour d'autres, et reconnu pour tel. Son énergie n'est pas adaptée aux paisibles soins d'un service journalier qui s'occupe de tous les détails de l'état des âmes; elle ne ferait que leur être à charge.

Il est sage de savoir le discerner à l'occasion, et d'aller travailler ailleurs quand Dieu appelle. En tout cas le service de l'apôtre, dans la sphère grecque de son travail, était achevé maintenant; sa place désormais n'était plus dans ces contrées.

Mais Dieu n'a pas permis que le christianisme latin pût se vanter d'une fondation apostolique immédiate. Il y avait déjà des chrétiens à Rome, comme nous le montre cette épître même; et Paul (nous l'apprenons ici) ne s'en va pas, quand son service à l'orient de la mer Adriatique est achevé, les rechercher à Rome dans la libre énergie apostolique, mais il s'en va à Jérusalem avec des aumônes et des offrandes. Il n'alla à Rome que plus tard comme prisonnier: le christianisme, à part les chrétiens qui séjournèrent à Rome comme habitants, commença dans cette ville par la captivité. Paul avait longtemps désiré de visiter les chrétiens de Rome; mais même maintenant il ne parle pas de cela, quoique travaillant, comme règle générale, partout où il se trouvait, dans un lieu qui était un objet direct de travaux apostoliques. Il ne fonda pas l'église à Rome, elle y était déjà; il ne pouvait pas dire quant à Rome: «là où Christ n'avait pas été prêché» (verset 20); il parle seulement de son désir d'aller vers eux «pour le cas où je me rendrais en Espagne; car j'espère que je vous verrai à mon passage et que vous me ferez la conduite de ce côté-là, quand j'aurai d'abord un peu joui de vous» (versets 23, 24). Il pensait aller en Espagne et les voir à son passage. Que Pierre eût été ou fût à Rome alors, l'épître en exclut absolument l'idée; le christianisme s'établit lui-même à Rome; il n'y a pas eu là de «sage architecte». Il n'est pas dans la coutume de Dieu de prendre des capitales mondaines pour en faire le centre de son oeuvre. «Hatsor avait été auparavant la capitale de tous ces royaumes-là», dit Josué; elle, et elle seule de toutes les cités qui étaient encore debout dans leur force, fut détruite. Paul s'était proposé d'aller en Espagne et de voir les Romains à son passage; mais, pour autant que l'Écriture nous renseigne, et l'histoire qu'elle nous présente s'étend jusqu'aux scènes finales de l'évangile, Paul n'est jamais allé en Espagne; il est amené comme prisonnier à

Rome, après deux ans de captivité à Césarée, et demeure deux ans captif dans son propre logement qu'il avait loué pour lui; et là, l'histoire se termine avec le jugement des Juifs de province — Ce passage remarquable, et qui n'est pas sans intention, nous donne le caractère de la visite projetée de Paul à Rome, associé qu'il est à l'histoire de son emprisonnement et de son arrivée dans cette ville comme prisonnier, plus de deux ans après. L'épître aux Galates nous fournit la première partie de l'histoire de l'apôtre dans un but doctrinal, mais ni cette épître, ni aucune autre, ne fait une semblable mention de plans déçus; c'est Rome qui en fut l'occasion, et elle seule, et le Saint Esprit ne le rapporte certainement pas sans intention.

Mais maintenant Paul allait à Jérusalem avec des aumônes et des offrandes pour les saints. Son ministère apostolique était terminé dans l'est; il entreprend un service de diacre envers les saints de Jérusalem et n'a jamais repris de nouveau son libre service apostolique, autant du moins que les témoignages historiques directs nous renseignent. Nous savons très positivement que le dessein dont il parle lui-même dans ce chapitre, au verset 23, il ne l'a jamais accompli. Ses craintes mêmes, quant à ce qui pourrait arriver en Judée, sont exposées dans les versets 31 et 32. Je n'entre pas ici dans la question si controversée, de savoir si Paul fut délivré de sa première captivité à Rome, pour y retomber de nouveau plus tard. La solution de cette question dépend principalement d'inférences qu'on a tirées de la seconde épître à Timothée, comparée aux épîtres aux Philippiens et à Philémon, et au chapitre 20 des Actes. Le récit scripturaire direct se termine à la fin du livre des Actes, complété par ce qui est dit dans l'épître aux Romains (les épîtres aux Ephésiens, aux Colossiens, aux Philippiens et à Philémon ont été écrites pendant la captivité de Paul), à laquelle nous devons joindre l'épître aux Hébreux, si nous estimons qu'elle a été écrite ou composée par l'apôtre Paul: les versets 23 et 24 de Hébreux 13 se rapportent directement à la question qui, du reste, ne touche en rien à la portée morale ou ecclésiastique d'aucune des épîtres.

La fin du ministère du grand apôtre, telle que l'Écriture nous la fait connaître, est profondément touchante. Même ici-bas, il était déjà rendu semblable à son Maître, à distance il est vrai, comme il ne pouvait en être autrement; mais tout fait défaut dans ce monde, et (quelque admirable, quelque divine que fut l'énergie en exercice dans l'oeuvre) finit en résultat par la ruine, à cause des matériaux auxquels le divin ouvrier avait à faire. Toutefois l'accomplissement admirable du dessein final de Dieu, l'évidence divine de l'oeuvre, nous frappent d'autant plus que nous considérons les matériaux employés, et la ruine manifestée en eux (comparez Actes des Apôtres 20: 29-33; et surtout Esaïe 49: 4-6); mais la comparaison des versets 23-33 de notre chapitre avec les derniers chapitres du livre des Actes, nous fera comprendre mieux qu'aucun commentaire, le véritable état des choses dont nous parlons (\*). — Je ferai remarquer que les Juifs qui, pour complaire à leurs concitoyens, avaient recommandé à Paul d'entrer dans le temple, n'apparaissent pas une seule fois dans les difficultés que lui attira l'acte qu'ils avaient conseillé. Mais le Seigneur se

tint près de son serviteur et le fortifia; la main de Dieu avait tout disposé; ses voies sont selon ses conseils éternels selon sa grâce et sa sagesse parfaites.

(\*) Le t<sup>o</sup> de Actes des Apôtres 19: 21, a la force pratique de «son». Comparez 21: 4.

Comme témoin *auprès de toutes* les autorités, depuis le sanhédrin jusqu'à César, la providence de Dieu avait réglé le chemin de son serviteur, et la grâce du Seigneur le soutenait là. Si le libre service de la puissance apostolique par l'Esprit, allait prendre fin dans une captivité involontaire, Paul toutefois est livré par les Juifs aux nations, pour souffrir par leurs mains, dans la perfection de la grâce, si ce n'est pas dans la perfection du Seigneur lui-même. Qui est comme Lui? Il n'y a eu chez Lui ni hauts, ni bas, comme l'énergie de l'apôtre pouvait en éprouver et en avait fait l'expérience, mais le calme d'une perfection invariable. S'il n'a pas été dans la pensée de boire la coupe que nul autre que Lui ne pouvait boire, cela, s'il était possible, était plus parfait que tout le reste.

Si Paul, pour le moment, est encore étranger à Rome, son coeur est lié à plusieurs de ceux qui s'y trouvent. Il n'oublie rien de ce qu'on a fait pour lui, rien de ce qu'on a fait pour le Seigneur. Il a, pour presque tous, une épithète affectueuse ou la reconnaissance d'un service rendu, choses qui vont au coeur, en individualisant le souvenir et en lui donnant de la réalité. Il ne pouvait pas écrire aux saints à Rome comme à une assemblée dont il aurait eu à s'occuper (car il y avait une assemblée à Rome, 16: 5), mais il pouvait s'adresser à presque tous comme à des saints qu'il avait connus. Il se sentait heureux en esprit dans leur compagnie, comme gens dont il connaissait la foi et le service; et, dans les circonstances existantes, il y a là autant de beauté que d'à propos. Paul était l'apôtre des nations, et, comme tel, il avait son service à Rome comme ailleurs; mais l'apôtre des nations les avait attachés l'un après l'autre, par les liens de la foi et d'un coeur large qui savait individualiser, au service qu'il accomplissait pour Christ et par le coeur qui l'accomplissait.

Nous servons comme un tout, — et ainsi faisait l'apôtre, — un tout qui embrassait tous les conseils de Dieu; mais il le faisait avec un coeur qui pouvait réunir tous les éléments dans les liens d'une charité qui pensait à chacun pour faire de l'ensemble un tout en Christ en amour. Les fruits, on les verra plus tard.

Nous trouvons ici, remarquez-le, plusieurs chrétiens, qui de diverses manières servaient diligemment dans la sphère où Dieu les avait placés, depuis ceux qui étaient estimés parmi les apôtres, jusqu'à Phoebé, la diaconesse ou servante de l'assemblée à Cenchrée, qui avait été en aide à plusieurs. Aucun d'eux n'est oublié devant Dieu, bien que leurs noms ne soient pas tous rappelés même par le vivant souvenir d'amour de l'apôtre.

L'apôtre juge ensuite (verset 17 et suivants) ceux qui causent des divisions en mettant devant les saints des occasions de chute par des choses qui ne sont pas selon la doctrine que les chrétiens de Rome avaient apprise; ceux qui, par un esprit trop actif, et la recherche de l'importance personnelle, font du mal à eux-mêmes et aux autres. Une telle activité entraîne le coeur loin de Dieu, dont la communion produit toujours la soumission d'esprit, la confiance de l'âme qui apprend dans le secret à tout recevoir comme venant de Dieu.

Cet esprit nous est présenté d'une manière pleine de charme dans Jean-Baptiste et partout où l'Esprit de Dieu agit: venant de Dieu, il apporte non seulement de la connaissance, mais l'amour de Dieu en elle. Quant à ceux que l'apôtre signale ici, ce n'est pas de la charité que de sanctionner leur conduite, fruit de leurs propres pensées. Nous devons nous éloigner de telles gens; la fidélité à cet égard, même chez le plus faible d'entre nous, apporte avec elle un témoignage de la part de Dieu qui a de la puissance, — plus de puissance que les prétentions de l'homme, — et qui opère par l'Esprit pour garder les saints partout où l'Esprit de Dieu gouverne le coeur, partout où l'âme est soumise à Dieu. Les autres sont rendus manifestes. Les coeurs des simples sont gardés; ils apprécient à leur valeur les discours malfaisants, en dépit de la beauté du langage.

Ceci nous amène à un principe de toute beauté pour la direction de nos coeurs, et que le christianisme seul peut donner: «Je désire que vous soyez sages quant au bien, et simples quant au mal». La sagesse du monde a besoin de connaître les artifices du monde, afin de les éviter; mais Dieu a dans le monde un chemin à lui, que sa sagesse a tracé. Par l'enseignement de Dieu, le coeur est mis au fait de ce qu'est le bien, quant au chemin qui est dans le monde. Ce chemin est celui de Christ, le chemin de la bonté et de la sagesse divines dans l'homme à l'égard de tout ce qui l'entoure. En l'apprenant, je n'ai pas besoin de connaître tout le mal ou quelque partie que ce soit du mal. Je marcherai dans le chemin sage et saint que je connais, et je n'ai pas besoin de connaître autre chose. J'évite le mal; il me demeure inconnu, et mon coeur devient plus familier avec ce qui est bon, aimable et de bonne renommée.

C'est un préservatif précieux et salutaire, un chemin que Dieu a tracé pour nous dans ce monde; c'est une grande grâce. Si je connais le seul bon chemin à travers le désert, je n'ai pas besoin de connaître tous les sentiers qui vont s'y perdre. «Par la parole de tes lèvres, je me suis donné garde de la conduite de l'homme violent». Il suffisait à notre bien-aimé Seigneur, lorsqu'il passa par la tentation pour nous, de dire: «L'homme *vivra* de toute parole qui sort de la bouche de Dieu».

Après cela, nous trouvons les salutations des saints, ainsi que celles qui leur sont adressées, car la communion dans l'amour caractérise l'esprit de l'évangile.

Nous apprenons aussi de quelle manière Paul écrivait ses épîtres, en exceptant celle aux Galates: il les dictait pendant qu'un autre écrivait. Ici, un nommé Tertius avait écrit l'épître; et il joint ses salutations à celles des autres.

La seconde épître aux Thessaloniens, chapitre 3: 17, nous dit comment les lettres de l'apôtre étaient certifiées véritables, comment leur exactitude était garantie en tant qu'écrits qui avaient le caractère de commandements du Seigneur (1 Corinthiens 14: 3): cela était important (\*); la salutation à la fin de l'épître était de la propre main de Paul, ce qui confirmait comme tout ce que contenait l'épître venant de lui, c'est-à-dire de l'autorité apostolique inspirée. Nous voyons ainsi ce que Paul pensait de ses propres épîtres; il

estimait importante l'exactitude, précisément parce qu'elles n'étaient pas de lui, mais venaient de la part du Seigneur.

(\*) C'est pourquoi tout ce qui provenait de la propre expérience de Paul, quelque élevé que cela fût d'ailleurs, était distingué du reste (1 Corinthiens 7: 12).

A cette occasion nous rappellerons les trois degrés dans la réception de la vérité divine, dont l'Écriture fait mention (1 Corinthiens 2: 12-14). Les choses gratuitement données de Dieu sont connues, étant révélées par l'Esprit; elles sont communiquées par des paroles que l'Esprit enseigne; et ensuite elles sont reçues, par la grâce de l'Esprit (comparez pour les deux premiers points, 2 Pierre 19-21): ainsi en est-il pour la fin de notre épître.

L'apôtre termine en donnant gloire au Dieu seul sage; mais, en le faisant et en reconnaissant Dieu comme Celui qui est puissant pour affermir les saints selon son évangile, il rappelle le caractère du témoignage renfermé dans cet évangile, l'évangile dont il parle d'une manière si remarquable dans tant de passages. Dans cette épître, il n'a pas développé le mystère: son objet était de montrer comment une âme était placée dans la liberté devant Dieu; cela était individuel, et doit l'être. La conscience et la justification sont toujours nécessairement individuelles. L'apôtre cependant suppose la position chrétienne. Au chapitre 8: 1, par exemple, nous sommes en Christ; au chapitre 12, nous formons un seul corps en Christ; dans ce chapitre-ci il introduit le sujet tout entier des conseils de Dieu dans le mystère caché dès avant les siècles. Aucun de ces sujets n'est développé dans l'épître, mais la prédication que l'apôtre avait faite de Jésus Christ, était selon la révélation du mystère qui plaçait Christ à la tête de toutes choses, et qui, de plus, avait uni juifs et grecs comme un seul corps, — toute distinction étant effacée, — à Christ dans le ciel comme Tête, — vérité qui mettait entièrement de côté le système de la loi, tout en confirmant l'autorité de la loi là où elle avait sa place. Ce mystère avait été tenu secret dès les temps éternels, mais existait dans les conseils de Dieu avant que le monde fut (comparez 2 Timothée 1: 9; Tite 1: 2; Ephésiens 1; 3; et Colossiens 1); il était révélé maintenant que la base d'une bénédiction éternelle et céleste était posée dans l'oeuvre de Christ.

L'apôtre ajoute encore une pensée très importante, car il ne s'agit pas ici (verset 26) «des écrits des prophètes», mais «d'écrits prophétiques». Telle était l'épître aux Romains, telle était celle aux Ephésiens, aux Colossiens, — toutes les épîtres inspirées, en un mot; et par elles cette vérité était annoncée à toutes les nations, «selon le commandement du Dieu éternel», de ce Dieu dont les conseils n'étaient pas limités au judaïsme, mais qui avait son propre dessein dans le Fils, et qui révélait ce dessein maintenant aux nations, commandant qu'il leur fût donné à connaître. Si dans le temps, il avait été en une manière particulière le Dieu des juifs, il avait toutefois ses conseils et ses desseins dans l'homme et dans la semence de la femme les accomplirait en puissance. Maintenant cette intention primitive de Dieu était manifestée à toutes les nations pour l'obéissance de la foi.

Le caractère inspiré et prophétique des écrits du Nouveau Testament est clairement établi ici. Une seule question reste: Puisqu'il y a eu de pareils «écrits», sont-ils ceux que nous possédons dans le Nouveau Testament?

## Notes prises dans diverses réunions de 1843

---

ME 1872 page 253

### 1° Sur le Témoignage

Je tiens à vous dire quelque chose sur le témoignage. C'est un sujet de la plus haute importance. Plus je vois ce qui se passe dans le monde, plus je sens que le Saint Esprit nous appelle à faire valoir les jugements de Dieu dans l'état de choses actuel.

Une question très grave pour moi est celle d'unité et d'union. Quand la lumière m'est venue, cette question ne se présentait pas, parce que j'agissais dans la séparation et dans l'union; je cherchais l'union des enfants de Dieu sur la terre, union accomplie quant à Dieu, manquée quant à l'homme. Nous n'en sommes pas où en étaient les disciples. Quoique l'union soit la première idée de Dieu, l'union est néanmoins basée sur la séparation. Ce principe qui est d'une haute gravité, est vrai depuis que le péché est entré dans le monde.

Quand Dieu agit en puissance pour rassembler autour de lui-même, il agit au milieu d'un mal dont il faut être séparé entièrement pour être avec Lui. Point d'union sans séparation! La séparation n'est pas le but; elle est le point de départ. En Adam il en eut été autrement: on aurait joui ensemble des bénédictions de Dieu, sans le mal. Depuis que le mal est entré dans le monde, il faut s'en séparer. Le monde, cherche l'unité pour se réunir: c'est le principe de Babel; et l'union du monde est comme fait, plus puissante que celle de l'église. Tout tend vers une unité qui sera Babylone et que Dieu confondra (voyez Apocalypse 18).

Il y a une autre union, que le monde et Satan cherchent, c'est celle du bien et du mal. Satan tient à cette union, comme Dieu tient à la séparation. Avant le déluge, Satan unit les enfants de Dieu, avec les filles des hommes; ensuite il mêla les Israélites avec les Cananéens, et maintenant il mêle l'Eglise et le monde. Satan a cherché à détruire l'isolement de ce que Dieu avait séparé, à unir le bien et le mal, et à détruire le témoignage: cette union-là est l'oeuvre de Satan.

Quand Dieu veut un peuple pour lui-même, il dit à Abraham: *Sors* (Genèse 12: 1). Dieu sépara Israël des autres nations (Deutéronome 32: 8; Nombres 23: 9). Voilà l'unité basée sur la séparation.

Dieu ne peut rien sanctionner dans le monde. Pour qu'il y ait quelque chose qui rende témoignage, il faut qu'il y ait quelque chose qui soit à Dieu. Il a pris l'Eglise pour ce témoignage.

Au commencement, cela est évident, on ne devait pas adorer de faux dieux; si un Juif reconnaissait que Jésus était le Christ, il était par ce fait, séparé des Juifs. Aujourd'hui, des enfants de Dieu reconnaissent que Jésus est le Christ, sans sortir du monde, et c'est là la



difficulté. La vérité qui sauve est permanente, mais la conduite chrétienne relativement aux circonstances, n'est pas permanente. Dieu fait aller Jacob en Egypte, et puis il le fait monter hors d'Egypte; sous Esaïe, la sûreté était de se tenir à Jérusalem; sous Jérémie, elle consistait à se rendre aux Caldéens. Il faut «l'esprit de prophétie» pour discerner ces choses.

Les directions pour les circonstances étant différentes, il faut du discernement, ou bien on manque à la lumière de Dieu. Il y a une séparation du mal pour la marche dans le désert. Cela nous tient dans une dépendance entière de Dieu, il faut de la foi pour aujourd'hui.

Si je suis protestant, qui me blâmera? Personne! au contraire, je suis mieux accueilli; mais autrefois on était brûlé pour être protestant. L'incrédulité s'est emparée de ce qui était un effet de la foi. C'en était un de quitter les Juifs pour suivre Jésus. Quand il y a une lumière nouvelle, Satan emploie l'ancienne lumière pour combattre la nouvelle. Jésus introduit le nom du Père et du Fils, et les Juifs pensent rendre service à Dieu et à l'unité de Dieu, en mettant à mort ceux qui reconnaissent l'unité du Père et du Fils. Mais il n'y a pas besoin de foi pour l'ancienne lumière. Il y a toujours l'inimitié du coeur naturel contre la vérité; mais il n'y a point d'exercice de foi à être protestant au milieu des protestants qui se disent être l'Eglise pour la chair. Selon le principe des protestants même, l'Eglise qui veut la «succession» du ministère, est la puissance de Satan; elle y est mieux reçue et a plus d'unité. Le protestantisme est le monde impuissant; il va au papisme ou à l'incrédulité; il réclame les principes du papisme. S'il faut en venir à l'homme pour établir la base du ministère, si la sanction de l'homme est nécessaire, il faut être papiste, être consacré dans la succession papiste. La puissance de Satan entre à grands flots de ce côté-là chez les protestants évangéliques. S'il faut une autorisation de l'homme, qui est-ce qui autorise celui qui autorise? On ne peut dans ce principe s'arrêter qu'au papisme.

Satan cache ce progrès du mal avec beaucoup de soin; il introduit les choses furtivement; et quand on compare Rome avec Jérusalem, on trouve Satan, là où devait être le Saint Esprit (la forme est presque cela); on voit le principe du Judaïsme introduit dans une économie que Dieu a établie parce que le Judaïsme avait manqué.

Dans l'épître aux Galates, nous voyons qu'on voulait:

1. L'autorisation du ministère par l'homme; on la demandait à Paul.
2. Les oeuvres, les ordonnances.
3. La tradition des pères.

Le protestantisme, lui aussi, veut la religion de ses pères, les oeuvres, et l'autorisation humaine du ministère.

Il y a des vérités dans le protestantisme et dans le papisme; mais il n'y a pas besoin de foi, pour être dans l'un ou l'autre de ces systèmes. La différence entre la position du protestantisme et celle du papisme est que, au commencement, le protestantisme était fort par la foi et détruisait le papisme: Il était l'épée de la vérité. Aujourd'hui, c'est un vieux

système qui n'a plus l'épée de la vérité; ceux qui s'appuient dessus croulent avec lui, et l'erreur papiste l'attaque avec succès.

Jérémie était au milieu d'un système que Dieu aimait, d'une nation qui se prévalait de la fidélité de Dieu envers son peuple, pour sanctionner le mal moral qui se trouvait dans ce que Dieu *aimait*. C'est aussi le cas de l'Eglise.

La responsabilité individuelle précède la responsabilité collective. Au commencement, celui qui marchait fidèlement, n'avait qu'à suivre le courant; mais depuis que le mal est entré dans l'Eglise, cela est tout différent. La fidélité sépare, — et la fidélité individuelle domine. Cette responsabilité ne peut se séparer de Dieu.

Quoiqu'il en fut de l'opinion de tout Jérusalem, Jérémie rendait témoignage; il a dû dire au milieu du peuple de Dieu: *Les ennemis auront le dessus*. Il ne pouvait rendre témoignage pour Dieu sans sentir que Dieu aimait Jérusalem; il pleurait sur Jérusalem, qu'il savait être l'objet des affections de Dieu. Il en est de même de ce qui a le nom d'Eglise. On peut dire à ce sujet les choses les plus contradictoires, selon le point de vue auquel on le considère. Tout ce qui s'appelle l'Eglise est l'objet des vœux de celui qui a l'Esprit de Dieu, et l'on peut dire pourtant aussi qu'elle est la puissance de Satan sur la terre.

Moïse était le témoin le plus fidèle au milieu du mal. Dans le camp, il ordonne que chacun tue son voisin; il juge le mal dans le camp. Sur la montagne, il dit à Dieu: Que feras-tu de ton grand nom, si tu les tues? Il identifie le peuple avec la gloire de Dieu. Où est la gloire de Dieu? On dit qu'il n'y a pas de responsabilité sans la vie; je ne puis l'admettre; on est responsable, non selon ce qu'on a, mais selon la position où l'on se trouve. Le méchant serviteur (Luc 12: 45-48) est traité comme ayant manqué à son service et non comme n'étant pas serviteur. L'Eglise est *une* pendant toute sa durée: les vierges qui sortent au devant de l'Epoux sont les mêmes quand il revient (Matthieu 25).

C'est la foi à la parole de Dieu qui a mis Jérémie dans la position dont il nous parle lui-même au chapitre 15 de son livre. Dieu peut dire: «Si tu te retournes, je te bénirai». Cela suppose la responsabilité. Mais Dieu veut que Jérémie sépare toujours la chose précieuse de la chose méprisable. Il faut la séparation d'avec le mal. «Cessez de mal faire, apprenez à bien faire». Nous n'avons pas à nous occuper des choses méprisables, mais à séparer la chose précieuse. «Qu'ils se retournent vers toi; mais toi, ne retournes pas vers eux:» voilà le témoignage. Je ne puis exercer la charité envers ceux qui sont tombés dans le mal, si je ne suis pas séparé du mal, ou si je reste dans le mal. On ne sait pas discerner le mal tant qu'on n'en est pas séparé; il faut quitter la saleté, pour voir les taches; dans la malpropreté, on ne les voit pas. Le discernement ne vient pas de beaucoup de connaissance; ceux qui ont le plus de discernement sont ceux qui sont le plus séparés du mal, du monde, et attachés à Dieu; ceux-là trouvent aussi la lumière et la connaissance.

A Jérusalem, tout chrétien avait la connaissance nécessaire pour diriger sa conduite, quoique Etienne, seul, soit choisi pour un témoignage public. Pourquoi donnerai-je des connaissances à celui qui ne les suit pas? Ce qui manque aujourd'hui, c'est la séparation

totale de l'église d'avec le mal; il y a de l'union entre le bien et le mal, entre ce qui est précieux et ce qui est méprisable. Si l'on ne peut avec dix mille combattre celui qui en a vingt mille, il faut faire la paix avec le diable.

Dieu avait établi dans le monde, par les deux sacrements du baptême et de la sainte cène, un corps reconnu, où ces deux choses étaient pratiquées. L'église étant de fait le corps des baptisés, cette idée de l'église est perdue. Un baptisé n'était pas nécessairement un régénéré: ainsi en a-t-il été de Simon le magicien, et déjà d'Israël baptisé dans la mer et la nuée. Les baptisés étaient un corps reconnu dans le monde; le corps extérieur et l'intérieur, dans leur état normal, étaient un. Si je regarde à ce corps visible qui était au commencement le trône de Dieu dans le monde, aujourd'hui, c'est le trône de Satan. Ce n'est qu'en comparant le commencement et la fin qu'on peut juger de ce que Satan a fait, quoiqu'on ne voie pas Satan agir dans chaque détail.

Je vois le premier Adam en chute et Satan, le prince de ce monde, en possession du monde: la puissance de Satan était manifestée extérieurement. Le Fils de l'homme, le second Adam, est entré sur la scène, et a brisé la puissance de Satan. Il a été tenté, comme le premier Adam; il a subi les conséquences du péché, la mort; et puis, l'oeuvre étant achevée, il ressuscite et monte dans le ciel. Il domine sur Satan, mais il est caché dans le ciel. — Où est donc le témoignage de sa victoire sur Satan? Il est dans l'Eglise. Christ monté en haut met dans des hommes, par ses dons, les fruits, l'évidence du jugement de Satan; les miracles aussi sont les puissances du monde à venir, ils étaient les preuves par le Saint Esprit, de la domination de Christ homme sur Satan. L'Eglise était le vase de tout cela. Cette belle victoire du Christ, la joie des cieux, la gloire de Dieu le Père, — l'Eglise en était le vase pour la manifester sur la terre: mais, l'Eglise, hélas, a failli entièrement au témoignage qu'elle était appelée à rendre; comme chose publique dans le monde, elle est l'endroit où Satan fait des miracles. Le Saint Esprit ne peut pas se retirer des fidèles; mais ce n'est plus un esprit de puissance, c'est plutôt un esprit de répréhension qui fait dire: Où en sommes-nous? De ce côté, l'Eglise a failli entièrement, je le répète; il ne reste pas trace de ce témoignage public; et pendant que les hommes cherchent à l'expliquer, la mort arrive: le médecin parle de maladie pendant que la maladie emporte le malade. Notre iniquité glorifiera la fidélité de Dieu et son support; mais en attendant, nous avons manqué et nous manquons: le mal nous envahit de tous côtés.

L'union qui n'est pas basée sur la séparation ne vaut rien. Quand Israël a fait le veau d'or, Moïse ne rentre dans le camp que pour y rendre un témoignage. Ce camp dont il s'était fort éloigné était, non le monde, mais Israël. Moïse appelle son pavillon «le tabernacle d'assignation», qui n'était pas encore construit; il devance, par la foi, la séparation que Dieu fait de son peuple; il sort du camp et n'y rentre que pour rendre témoignage, en disant: il faut sortir hors du camp. La marche n'est difficile que parce que la chair rend tout difficile.

Soyez convaincus que ce qui seul convient au chrétien, c'est d'être fidèle dans sa conduite, en se séparant de tout mal et de tout mélange, et qu'on ne peut être charitable,

pour ceux qui sont dans le mal, que lorsqu'on est entièrement retiré du mal soi-même: on le voit en Elie; il y a plus de bénédictions; jamais, sous Salomon, un homme a été enlevé au ciel. Il faut que le monde puisse voir les principes vivre dans les chrétiens. Dieu s'est incarné pour se rendre accessible à l'homme. Quand les chrétiens se sont mis à réaliser les principes et se sont rassemblés au nom du Seigneur, le Seigneur a agi. L'obéissance est ce qu'il y a de plus simple et de plus béni. Du moment que les enfants de Dieu se mettent à obéir, la bénédiction commence; c'est comme la conversion. Il faut être converti pour convertir les autres, et être joyeux pour communiquer la joie.

Il me paraît qu'un principe profond se rattache à cela, savoir, le Royaume de Dieu en puissance. Le monde en général ne reçoit pas de principes par cela seul qu'ils sont vrais; Dieu ne le veut pas, parce qu'il veut que les siens soient fidèles, pour qu'ils soient bénis. Un principe peut être démontré scripturairement vrai; mais Dieu n'y place pas sa bénédiction si ces principes ne sont pas réalisés.

Si la puissance du Saint Esprit était complètement au milieu de nous, tous les chrétiens viendraient se rassembler avec nous; Dieu ne pourrait laisser dehors ceux qu'Il voudrait bénir. Il ajouterait à l'Eglise les sauvés. S'il n'y a qu'une partie de la puissance, il n'y aura qu'une partie des chrétiens.

Il est très important de comprendre, — et cela ne se peut que très près de Dieu, — que ce n'est pas tout d'être chrétien; il faut savoir aussi d'après quels principes les chrétiens marchent. Si les chrétiens ne marchent pas de manière à rendre témoignage à Dieu, je ne puis marcher avec eux. Dieu veut un témoignage. Ceux qui ne veulent pas rendre le témoignage que Christ demande, diront toujours que c'est une chose secondaire.

Un Erasme aurait trouvé dans ce que l'Eglise romaine conservait de vérité, une raison suffisante pour ne pas se séparer du papisme. Il y a moins de peine à marcher avec les mondains, qu'avec un frère qui ne marche pas dans le témoignage de Dieu. Si des frères ne marchent pas dans les principes du témoignage que Dieu a appelé les siens à rendre, je ne puis marcher avec eux. Ce serait détruire de nuit ce qu'on ferait le jour; ce serait une folie de subir les conséquences de la foi, si l'on peut marcher avec les autres sans cela. Il s'agit ici de la position de l'Eglise universelle en témoignage à ce que Dieu demande.

La parole de Dieu est la seule règle; elle n'est pas la seule chose; il faut le *Saint Esprit*. «Faites ceci, d'autant plus que vous voyez approcher le jour». La vérité est dans la Parole, mais le discernement du temps ne peut pas y être; l'Esprit seul le donne: Lui seul donne le discernement des circonstances et de la conduite à tenir dans les circonstances. Si le jour approche, c'est un motif d'agir de telle ou telle manière. Un autre peut dire: je ne vois pas que le jour approche; mais moi, dois-je agir selon ma foi, ou selon le manque de foi, ou de discernement des autres? La présence du Saint Esprit donne un discernement spirituel des circonstances qui nous entourent; cela s'applique à toutes sortes de choses. C'est le discernement qui me fait voir qu'un frère est dans tel ou tel état, et la Parole me donne la règle de la conduite à tenir vis-à-vis de lui. Aucun passage de la Parole ne me dit que mon

frère est dans tel ou tel état; il y a la puissance aussi bien que la lettre. Demander un passage de la Parole est quelquefois un manteau de manque de foi. Les Juifs ne s'apercevaient pas que Jésus était le Fils de Dieu; Jésus trouva dans la Parole de quoi leur fermer la bouche. «Il est écrit dans votre loi: j'ai dit: vous êtes des dieux». Ceux qui ne veulent pas marcher par la foi, sont plus adversaires de la marche de la foi que les inconvertis.

La Réformation a trouvé un état de corruption palpable; la religion était tombée au dessous de la connaissance naturelle, et en était venue à faire des choses que les païens n'auraient pas faites; l'homme naturel s'élevait contre cette corruption; mais la seule puissance de la foi pouvait faire face à la force de la chair qui la soutenait.

La Réformation est devenue une affaire de peuples, parce que, s'élevant contre des choses qui révoltaient l'homme naturel, les nations se sont élevées avec elle. La réformation s'est élevée en dehors des limites de l'empire romain, sauf pour ce qui regarde la Suisse et l'Angleterre, et c'est dans ces pays qu'il y a cette lutte de principes. Le papisme envahit l'Angleterre par la puissance du puseyisme. Ce qui nous rassemble aujourd'hui, c'est la lutte entre le papisme et la vérité pure. Telle ou telle chose est ordonnée, dit-on. Les souverains sacrificateurs aussi étaient ordonnés; mais il y a des cas où Dieu a rejeté son autel; voyez Samuel 2: 7. A la fin d'une économie, la vérité est aux prises avec les ordonnances corrompues.

Des chrétiens estimés veulent affirmer que le ministère est une charge que l'on exerce sans dons. C'est dire que l'homme suffit à l'oeuvre de Dieu, sans le Saint Esprit. Une vérité éternelle est en question.

A la Réformation, on proclamait la justification par la foi mieux que maintenant; mais la Réformation n'a eu aucune idée des relations de l'Epouse avec Christ, et elle a rejeté comme du fanatisme l'idée du retour de Jésus. Dieu a remis en avant ces vérités aujourd'hui, la présence du Saint Esprit, le retour de Christ et le jugement du monde.

Avec le Saint Esprit, on ne remue et ne soulève pas les nations. Il s'agit de souffrir avec Christ, comme les premiers chrétiens et d'être une minorité haïe dans le monde. Il faut être séparé du monde et marcher là où Dieu peut consoler par cette vérité. Mais en marchant ainsi, j'ai la gloire de Christ, la consolation du Saint Esprit, et je sais que je suis dans la position qui plaît à Christ; et Dieu donne ses lumières comme consolation.

Celui qui bâtit et s'arrange dans le monde n'a pas besoin du retour de Christ; il est très désagréable pour lui que tout soit renversé. Mais si je souffre avec Christ, je serai réjoui de souffrir avec Lui, par ce que Dieu renverse.

On ne peut jouir de la consolation, à moins d'être dans la position où Dieu l'applique. Là est l'importance des détails. Comment l'arbre tire-t-il sa nourriture de la terre? Par de petits fils imperceptibles; et c'est aussi par des fils que l'âme se nourrit de mondanité. Mais en coupant ces petits fils on fait périr l'arbre; voilà pourquoi les détails sont importants. En

général la lumière et la jouissance de la lumière ne se trouvent pas là où on n'a pas rompu avec le monde.

Je trouve dans la Parole l'exemple de deux formes d'infidélité. Abraham ne comptant pas sur Dieu, va en Egypte, sans prendre conseil de Dieu: il renie sa femme. Les chrétiens ont nié que l'Eglise fût l'Epouse de Christ: on la prend chez Pharaon, et on la considère. Esaü a renoncé au droit d'aînesse. Mais Jacob a employé des moyens qui n'étaient pas selon Dieu pour jouir des promesses, et, par son infidélité, ses jours ont été rendus courts et mauvais.

Le chrétien doit éviter de prendre de mauvais moyens pour faire de bonnes choses. Si Dieu envoie des missionnaires, je m'en réjouis; mais je ne veux pas employer des moyens que Dieu n'emploie pas pour en avoir; je ne peux pas marcher avec ces moyens. Dieu est responsable du but, mais non pas nous; nous le sommes des moyens. L'homme dit: nous pouvons faire, nous devons faire; — ce n'est pas la foi. Nous sommes responsables de l'obéissance à Celui à qui nous sommes. On nous attaquera comme ne voulant pas le but, si nous ne voulons pas les moyens que l'homme imagine! Nous ne sommes pas du monde parce que Christ n'en est pas et a été rejeté par lui, et la fidélité demande que nous souffrions avec Christ.

Christ dit que le principe du chrétien est justice pour soi-même et charité pour les autres, cela n'empêche pas qu'il n'y ait bien des frottements quand on marche ensemble; mais si ce principe de Christ était réalisé, ce serait le ciel sur la terre. Si le péché se manifeste dans un frère, l'amour pour ce frère et la fidélité à Christ demandent que j'agisse sur lui. La vraie discipline est toujours celle que l'Esprit exerce sur moi. Prendre soin de la réputation du corps est du diable; c'est l'égoïsme le plus pur. Ce n'est pas là la discipline. Celle-ci est de souffrir de ce qu'un frère se prive de la joie d'un chrétien. L'assemblée n'a pas de *droit* à exercer. Si un enfant se conduit mal, les autres enfants ont honte et se cachent le visage; ils souffrent, s'il faut le chasser. Paul veut que la sainteté s'applique à la conscience de chacun, et il rend chacun solidaire du péché si on le souffre. L'apôtre oblige l'assemblée à éloigner le mal, pour que les consciences ne fussent pas atteintes par le mal.

On s'est habitué à considérer l'Eglise sans l'idée du témoignage qu'elle est appelée à rendre. Ce témoignage est un devoir collectif, et c'est ce que nos frères retenus dans Babylone ne veulent pas reconnaître. Le témoignage collectif est beaucoup plus fort que le témoignage individuel. Ce témoignage collectif n'est pas produit par les associations, même lorsqu'elles sont formées pour de bonnes choses. Il n'y a de témoignage collectif possible qu'entre enfants de Dieu. Le principe égoïste de l'individualisme fait oublier l'idée de Tête, et de membres de corps.

Qu'y a-t-il à faire pour les brebis du Seigneur qui ne sont pas avec nous? Je vois qu'il y a trois classes de personnes parmi elles: 1° Ceux qui ne sentent que leurs propres besoins; 2° ceux qui sont de vieux vaisseaux sous un jugement (que Dieu restaure pourtant); 3° ceux qui sont des vaisseaux neufs.

Ceux qui ne pensent qu'à leurs propres besoins font des prosélytes et disent: «Venez avec nous, nous recevons des bénédictions». La seconde classe fait peu de prosélytes; la troisième n'en fait pas du tout. Les âmes que le Seigneur amène Lui-même sont dans la lumière où nous sommes nous-mêmes, et leur présence est en bénédiction.

Si nous tenons à ce qu'il y ait un même esprit dans nos réunions, le Seigneur amènera des âmes au milieu de nous; s'il y a du prosélytisme, sans l'Esprit, on aura lieu de s'en repentir.

L'union s'opère quand l'Esprit est là; elle se fait spontanément, comme un fruit naturel de l'Esprit. C'est l'histoire de tous les principes qui prennent racine dans l'âme. L'union n'est pas commandée; Dieu la fait; nous devons la garder. Plus l'union est spontanée, plus elle est selon l'Esprit; y pousser ne sert pas à grand-chose. Il y a des gens qui gâtent tout, en voulant avoir raison. Cela n'est compris que quand l'union est opérée; une union extérieure ne tient pas devant la lumière.

Un autre motif me détourne de l'esprit de prosélytisme: je suis profondément convaincu que la marche que nous suivons est telle, que la foi personnelle peut marcher et que l'âme doit marcher sur l'eau avec Jésus. La position est telle qu'il faut rester dans la barque, ou aller se fier à Jésus pour marcher sur l'eau.

Une autre raison encore vient à l'appui de ce que je dis: Plus l'économie est en ruine, plus la grâce est puissante et glorieuse sur les quelques-uns à qui Dieu donne la lumière pour voir cet état. A mesure que l'économie décline, le Seigneur se glorifie en donnant une plus grande lumière, afin de donner plus de force. Si nous agissons sans discernement, nous aurons de nouveau au milieu de nous le mélange du bien et du mal.

Quelqu'un n'est pas encore bien éclairé peut-être: l'engager au bien, est-ce du prosélytisme? La réponse à cette question se trouve ici: il faut présenter les bénédictions en Christ qui ont produit leur effet sur nous, et non pas pousser les autres à agir conformément aux effets qui ont été produits sur nous. Je désire de tout mon coeur que les autres chrétiens marchent d'après mes principes; je n'invite personne à imiter ma marche; mais je suis convaincu qu'il est impossible d'avoir les mêmes convictions que moi, sans marcher dans le même sentier.

La charité est de discerner ces grands principes. Le mal envahit tout, les jugements approchent, et ceux qui sont dans la voie ordinaire crieront inutilement aux montagnes de les cacher. Si je ne distingue pas entre le monde et le chrétien, comment les distinguerai-je à la cène? On ne peut pas dire à quelqu'un de ne pas prendre la cène avec le monde, l'engager à cela sera sans fruit: ce qui agira sur une âme, c'est de lui dire qu'elle aime le monde. La foi est le principe capital; le reste ne produit rien. Un seul acte de foi produit des conséquences pour des années.

Compter sur la raison et par la raison humaine est faux, parce que Dieu n'est pas là; il faut ne rien faire si Dieu ne pousse pas à faire. On peut parler de la puissance de la presse; on a beaucoup publié; mais le Saint Esprit a fait plus par Paul, sans la presse, que toute la

presse n'a fait depuis. Il faut s'attendre à Dieu. Tout est là. Il faut prendre notre parti, dans notre faiblesse. On est solidaire de ce qui se fait. Il nous faut prier Dieu de garder nos frères. On prête facilement le flanc aux adversaires. Il n'y a de remède que dans la puissance du Saint Esprit. Jésus n'a pas écrit: il était Lui-même la chose dont Il parlait. Les apôtres ont écrit et s'adressaient à des personnes que les questions intéressaient. Aujourd'hui, on jette son pain sur la surface de l'eau. Au commencement on s'adressait à la conscience d'un individu, selon la lumière de l'Esprit sur son cas. Aujourd'hui, ce n'est pas cela, on *jette* des principes pour ceux qui y sont ou non préparés. La fidélité exige d'avertir le monde du jugement. La fidélité ne reconnaît pas la nécessité de tel ou tel moyen. Des frères qui n'ont pas écrit, ont beaucoup plus fait que d'autres qui ont beaucoup écrit.

Il faut en toute chose se remettre à Dieu. La prudence est l'affaire de chacun dans la dépendance du Saint Esprit. Il faut supporter, et se remettre à Dieu. La foi se soumet à la position dans laquelle on se trouve. — Ce qui importe, c'est d'être conséquent avec les principes de Christ.

## 2° Sur la présence du Saint Esprit

La difficulté qui se présente à moi, c'est l'étendue du sujet qui doit nous occuper. — Le Saint Esprit seul nous instruit et est au milieu de nous; et s'il s'agit de Dieu au milieu de nous, il n'est pas étonnant que le sujet soit vaste.

Le centre du sujet me semble être que Dieu a voulu demeurer avec nous, avec les hommes, et dans les hommes. Il demeure Lui-même dans la lumière inaccessible; mais cela ne suffit pas à son amour, il faut qu'il se fasse connaître.

Si nous pouvions connaître Dieu, cela supposerait une certaine égalité avec Lui; mais l'homme est incapable de connaître Dieu: mais Dieu a voulu demeurer avec nous, et pour que l'homme puisse jouir de sa présence, il faut que Dieu se communique à nous.

Dans le jardin d'Eden, Dieu parle aux hommes il était familier avec les hommes, et se promenait dans le jardin au frais du jour; mais depuis la mort de Jésus, il ne reste aucun rapport entre notre nature d'hommes et Dieu. Israël a vu Dieu; il a vu la mer fendue, et d'autres manifestations de la puissance de Jéhovah; la gloire a passé devant Moïse (Exode 33). C'était une présence sensible de Dieu; ce sont des choses arrivées. — Cette présence sensible n'existe plus; l'homme n'est pas aussi près de Dieu maintenant, et la providence de Dieu ne dit pas plus aux croyants par elle-même, qu'aux incroyables.

Dieu a laissé longtemps l'homme à lui-même; mais il envoya des témoignages: ainsi, par Noé, prédicateur de la justice. Mais par l'idolâtrie, le démon s'empara de l'homme, et se manifesta d'une manière sensible par de faux miracles. Dieu commença alors à se manifester ouvertement aux hommes, en apparaissant à Abraham; il parla à Abraham, mangea avec lui, et marcha avec lui. Plus tard, Dieu voit l'affliction de son peuple, et il descend pour le délivrer. Ce n'est pas une apparition momentanée; Dieu manifeste dans le monde sa présence en puissance pour la délivrance de son peuple: il exécute le jugement



sur les devins d'Egypte, où Satan manifestait sa puissance. Dans le culte du monde, Dieu se manifeste et triomphe: les gentils mangent et offrent des sacrifices avec Israël, et ils reconnaissent que le Dieu d'Israël est élevé au-dessus de tous les dieux (Exode 18). Jethro dit: «Béni soit l'Eternel qui vous a délivrés de la main de Pharaon...; je connais maintenant que l'Eternel est grand par dessus tous les dieux...». Ce n'est pas seulement de la piété; il y a là une chose sensible: «J'habiterai au milieu des enfants d'Israël, et ils sauront que je suis leur Dieu» (Exode 29). Jethro le gentil et les enfants d'Israël savent que Dieu les a tirés d'Egypte pour habiter au milieu d'eux: Dieu était descendu pour délivrer son peuple, et il habite au milieu d'eux (Exode 15: 13-16). Les ennemis du peuple deviennent stupides comme une pierre; la manifestation de la présence de Dieu leur ôte toute force. C'est la joie du peuple de sentir que Dieu est là au milieu de lui.

Cette présence de Dieu était sensible au milieu d'un peuple terrestre. Quand Israël doit monter, Dieu refuse de monter avec lui, à cause du veau d'or. Moïse intercède, le peuple est pardonné. Et Moïse dit: Comment connaîtra-t-on que tu as séparé ton peuple, si ta présence ne va pas avec nous? (Exode 32: 15, 16). Quand Dieu a un peuple sur la terre, il est avec lui. Ainsi aussi, la différence entre un chrétien et un mondain, c'est que l'Esprit de Christ est dans le chrétien: «si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de Lui (Romains 8: 9). Impossible que le peuple tienne devant les ennemis sans la présence de Dieu avec lui; ainsi il nous faut, à nous aussi, la présence de Dieu, parce que nous sommes «de cou raide». Dieu fait tomber les murs de Jéricho et maintient la sainteté du camp. Dieu n'est pas seulement dans le ciel, mais il est présent pour habiter au milieu de nous en grâce. La présence de Dieu en Israël a été la source de toute sorte de jugements à cause du péché. Dieu se manifeste dans le tabernacle, puis dans le temple que l'on souille par l'idolâtrie: et Dieu rejette le peuple. Jésus vient; il était Dieu au milieu du peuple et manifesté en chair. Tout fléchit devant Lui: les démons sont chassés et fuient devant sa face, il y avait au centre ce vrai «Temple» (Jean 2: 19-21), — une chose de la plus haute importance, la présence de Dieu dans *l'homme*, et non dans une nuée. Dans la nuée, Dieu répondait à toutes les pensées, et agissait; mais ce n'était pas Dieu uni à l'homme. C'est en Christ que se trouve cette nouvelle vérité, Dieu uni à l'homme dans le Fils. Dieu a préparé un corps pour le Fils; il s'est fait homme, a sympathisé avec l'homme; il a senti pour l'homme, Dieu manifesté en chair..., vu des anges..., élevé dans la gloire, Dieu uni à l'homme, un homme.

Il n'y avait point de communication entre Christ et le cœur de l'homme. Celui qui pouvait dire: «Je revêts les cieus de noirceur» (Esaïe 50), est venu, et il doit dire: «Pourquoi suis-je venu, et il ne s'est trouvé personne? J'ai crié, et il n'y a personne qui ait répondu?» Lui, l'Eternel, qui a fait tarir la mer Rouge, il a été là. Moi, l'Eternel, je suis venu; je me suis humilié pour me faire connaître à ceux qui sont accablés de maux. Il a voulu faire l'expérience de toutes nos misères, sans péché; — mais il n'y avait aucune communication entre Lui et l'homme.

Christ est un homme qui devient la source de la vie pour les hommes. C'est une vie de Dieu qui a eu le dessus, dans l'homme, sur Satan, et qui, par sa mort, a rendu impuissant

celui qui avait l'empire de la mort. Christ ressuscité devient le Chef d'une nouvelle race, où la puissance de Dieu se manifeste, où la vie est communiquée à l'homme par sa mort. Dieu a placé Christ à sa droite dans la gloire, et Christ devient la source d'une vie en nous.

Le Père, le Fils, le Saint Esprit avaient été manifestés en Jésus: «*Mon Père travaille... et moi je travaille*» (Jean 5: 17), «*Je chasse les démons par l'Esprit de Dieu*» (Matthieu 12: 28). Ensuite, quand il est à la droite de Dieu, il envoie le Consolateur (Actes des Apôtres 1 et 2); il descend dans la personne du Saint Esprit, et se place ainsi au milieu des siens. La présence du Saint Esprit est, par conséquent, ce qui distingue les chrétiens d'avec le monde. Quel amour que l'amour de Christ pour l'Eglise! On a quelquefois de la peine à distinguer Christ et l'Eglise tant cette union est grande.

Il faut distinguer entre la vie de Christ en nous, et la présence de l'Esprit. Par la communication de la nature divine, nous sommes rendus capables de jouir de Dieu: c'est ce qui nous est donné en Christ. Cette vie étant en nous, nous sommes capables de jouir de Dieu, nous participons de la nature divine (2 Pierre 1: 4). La vie de Dieu qui s'est fait homme en Christ, nous a été communiquée quand l'oeuvre a été accomplie: «*Parce que je vis, vous aussi, vous vivrez*» (Jean 14: 19). «*Nous sommes de sa chair et de ses os*» (voyez Ephésiens 5: 29, 32). La vie de Christ est une même vie dans tous les hommes membres de Christ, une vie *éternelle*, car il est impossible que Christ périsse. Il y a en second lieu, — et il nous fallait cela, — la présence de Dieu lui-même au milieu de nous. Dieu, le Saint Esprit, se déploie en nous selon la puissance et l'intelligence de Dieu. Nul homme ne peut comprendre les pensées de Dieu, sinon par l'Esprit de Dieu: — Nous avons cet Esprit; c'est pourquoi nous avons la pensée, l'entendement de Christ (voyez 1 Corinthiens 2). Jean aussi nous dit: «*Vous avez l'onction de la part du Saint (savoir le Saint Esprit) et vous connaissez toutes choses*» (Jean 2: 20 et 27). Aucun de nous ne connaît toutes choses; mais, ayant reçu l'onction, le Saint Esprit, il y a en nous le centre de l'intelligence de Dieu; et nous comprenons toutes choses: *Il vous conduira* dans toute la vérité (Jean 16: 13). Avant la glorification de Christ, le Saint Esprit parlait par les prophètes, mais ne donnait pas l'intelligence de tout.

Le Saint Esprit est un sceau de l'adoption de l'Eglise, du pardon de ses péchés, et de ce que Dieu peut y habiter; l'Eglise est «*une habitation de Dieu par l'Esprit*». Nous sommes scellés pour le jour de la rédemption; le sceau de Dieu est sur nous pendant que nous l'attendons: la conséquence en est la connaissance et la jouissance de tout. Le Père nous scelle ainsi. L'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs, non pour que le Saint Esprit nous en parle, mais parce que le Saint Esprit nous a été donné (Romains 5: 5). Dieu s'est placé dans diverses relations avec l'homme; pour nous, il est notre *Père*.

Le Saint Esprit est avec nous comme Dieu, et comme remplissant certaines fonctions prophétiques. Le Saint Esprit est Dieu, habitant et agissant en nous, de la part de Dieu le Père et de Dieu le Fils. Le Saint Esprit est la sagesse et la puissance de l'homme dans ces relations, dans lesquelles Dieu nous a placés vis-à-vis de Lui: il ne parle pas de son propre chef, au contraire, il dit ce que le Père et le Fils veulent qu'il dise, tout en ne cessant pas

d'être Dieu (Jean 16: 13). Il ne s'est pas incarné comme le Fils, il ne s'est pas fait homme; il agit dans l'homme pour l'accomplissement des conseils de Dieu quant à l'homme. Il est encore Esprit d'adoption (Romains 8: 15, 16).

Le Saint Esprit en nous glorifie le Fils tel qu'il est dans le ciel, comme homme vainqueur; il ne pouvait pas être ici-bas avant que Jésus fût glorifié. Le Saint Esprit nous communique l'amour du Père, ce qui est infiniment précieux; il nous fait sentir que tout ce qu'il nous communique est à nous (Jean 16; 1 Corinthiens 2), il est un témoin en nous que toutes ces choses nous appartiennent. Le Saint Esprit dit toujours: *nous*. Dieu n'est pas seulement l'objet de notre foi; il est aussi en nous, la source de notre joie et de notre vie: «*Celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui*» (1 Jean 4: 16). Il est aussi, dans sa nature, en nous par l'Esprit. Si j'agis en amour envers le monde, c'est Dieu qui se manifeste. C'est ce que voulait la syrophénicienne, et Jésus est obligé d'agir en amour! Si un homme m'ôte ce qui m'appartient, la charité ne cherche pas ce qui lui appartient: c'est la nature divine en moi. Cela est encore plus précieux pour les chrétiens entre eux. C'est la joie de la divinité «qu'ils soient un en *nous*»; c'est le lien entre les frères, et Dieu est là. Je ne puis séparer le Père et le Fils, et l'union des chrétiens est inséparable, parce que Dieu est en eux tous. «Par ceci nous savons que nous demeurons en Lui, et Lui en nous, c'est qu'il nous a donné de son Esprit» (1 Jean 4: 13). Le Dieu d'amour qui s'est manifesté en Jésus, se manifeste dans les enfants de Dieu; nos coeurs sont l'expression de l'amour de Dieu qui y est répandu.

Je tiens à ce que nous comprenions maintenant, que Dieu lui-même habite en nous par son Esprit. Le même Dieu qui agit en accomplissant les miracles, est au milieu de nous. Il est de la plus haute importance que nous le comprenions, et que nous le confessions. Ce même Esprit est au milieu de nous, et demeure éternellement avec nous, aussi puissant qu'au commencement, n'étant changé ni dans sa puissance, ni dans son amour.

Il y avait au commencement des cantiques inspirés que nous n'avons pas, dans le sens de révélation: il faut distinguer entre «inspiration» et «révélation», car la différence est grande entre les deux choses. Dans une *révélation*, le Saint Esprit dit ceci ou cela, et c'est la parole de Dieu. Mais le même Esprit agit par révélation, par consolation, par doctrine (des choses déjà révélées; comparez 1 Corinthiens 14: 6). Personne ne prétend chanter un cantique «inspiré» dans le sens propre; il est dit cependant: «Vous entretenant par des psaumes des hymnes, des cantiques, etc., (Ephésiens 5: 19). S'il n'y a plus de cantiques inspirés, ne dois-je plus être rempli du Saint Esprit? Ce même Esprit n'est pas moins puissant maintenant, quoiqu'il ne donne pas les mêmes manifestations de puissance; et dans notre misère, nous n'en avons pas moins besoin.

Pourquoi tant de langues dans le monde? C'est un jugement de Dieu pour empêcher l'homme de trouver l'unité selon la chair. Mais tandis que l'homme peut comme à Babel faire tout ce qu'il voudra, Dieu sort de l'enceinte des Juifs dans laquelle il était resté, et il parle toutes les langues de la terre, en grâce, et cesse d'être juif, si j'ose dire ainsi. C'est le témoignage le plus frappant de la grâce de Dieu, tout en étant un miracle de «langues».

L'Esprit, qui opérait ainsi, n'est ni plus, ni moins que le Consolateur, Celui que le Père avait promis (Actes des Apôtres 1: 4, 5, 8). Ce même Esprit qui se manifestait dans les langues, c'est ce Consolateur qui est au milieu de nous; et il est impossible de séparer les dons du Saint Esprit du Consolateur lui-même: il faut le croire, y avoir foi; c'est la première chose. La conséquence en est, que le Saint Esprit est nécessairement et absolument un Esprit de sainteté.

Ceux qui sont morts en Christ, malgré leur bonheur, n'entrent pas comme nous dans la liste de ceux qui forment l'Eglise pour la terre, c'est-à-dire pour la manifestation du Saint Esprit sur la terre. Il a voulu se manifester sur la terre; et ce ne sont pas les chrétiens morts, mais les chrétiens vivants qui sont le vase de la puissance de Dieu, de la présence de Dieu. C'est ce qui donne à l'Eglise sur la terre, l'unité, unité nécessaire: Dieu habite en nous par le Saint Esprit, manifestant dans ce pauvre monde la nature divine.

Ce n'est pas tout de rassembler; «celui qui n'assemble pas *avec moi, disperse*» (Matthieu 12: 30). On peut rassembler, et Dieu appelle cela disperser, si ce n'est pas avec Lui qu'on assemble. Satan tient de tout son coeur à appeler le mal, bien, et le bien, mal, afin que l'on cesse d'en goûter la différence: il veut mêler les chrétiens avec le monde. Cette union-là est une oeuvre satanique. Tout amalgame empêche les mal assurés de discerner le mal qui est parmi le bien. C'est ce qui appela le jugement de Dieu quand les fils de Dieu se joignirent aux filles des hommes (Genèse 6). Les chrétiens mondains disent qu'on ne doit pas juger: je ne dois donc pas juger que Jésus dans le monde est le Christ, et que ceux qui le suivent font bien! Ce que je ne dois pas faire, c'est de juger le coeur de l'homme, car faire ainsi, c'est usurper le droit de Dieu. Mais si je juge que tous sont morts, et qu'un a échappé à cette mort, les anges même se réjouissent.

Comment Dieu opère-t-il l'union? Il commence par la séparation: sa grâce agit au milieu du mal, convertit une âme après l'autre, la sépare du monde, et l'unit à Lui-même. C'est un mal qu'Israël s'unisse aux nations dont Dieu l'avait séparé pour le rassembler autour de Lui.

L'effet de la présence de Dieu sur la terre, est de réunir les enfants de Dieu en un seul corps sur la terre. Dieu veut, par sa présence, séparer les chrétiens du mal, selon la mesure de sa sainteté. Si Dieu ne met pas le mal à découvert, c'est le plus terrible jugement possible, car la présence de Dieu ne peut tolérer aucune souillure.

La présence du Saint Esprit dans l'Eglise, c'est le lien d'amour en elle, le témoignage d'amour devant le monde, et la sainteté dans l'Eglise. Il y a de plus la puissance de Dieu. Dieu agissait avec Israël, avec David il instruisait, reprenait, nourrissait son peuple il agissait en puissance, au dehors par des signes, et au dedans par l'instruction.

Les «langues» étaient dans l'Eglise un témoignage envers le monde; mais Dieu, qui agit par le corps de Christ envers le monde, nourrit aussi son corps. Il y avait des dons dans ces deux buts, pour nourrir le corps, et puis pour rendre le témoignage. Si l'Eglise n'est pas fidèle, ou pour telle autre raison, Dieu peut cesser de manifester sa présence en

témoignage à son peuple: Dieu peut cesser de se manifester à Israël, mais il ne peut abandonner les promesses qu'il lui a faites. Dieu a pu ôter à l'Eglise sa parure, ses dons en témoignage à ceux de dehors; mais Dieu, si son Eglise ne manifeste pas la gloire de Jésus, homme glorifié, ne peut manquer à ses promesses. Il ne peut ni négliger, ni abandonner l'Eglise. Il peut, s'il le faut, lui donner au lieu de nourriture, une médecine très amère; mais il ne peut l'abandonner.

Si Dieu ne donnait pas d'évangélistes, il n'y aurait pas une âme convertie; mais d'un autre côté, la puissance du Saint Esprit reste toujours là pour agir de la part de Christ, pour nourrir et chérir l'Eglise.

Deux grands principes, la responsabilité de l'homme et le conseil de Dieu, se rattachent à cette présence de l'Esprit. Adam manque à sa responsabilité; Dieu ne manque pas à son amour. — La création faillit; Dieu la délivre par la gloire des enfants de Dieu: — Israël a failli; mais Dieu ne faillit pas; Israël jouira de tout, quand Christ reprendra Israël. L'Eglise est responsable de la gloire de Dieu, elle a manqué à cette responsabilité; Dieu, néanmoins, accomplira la gloire de l'Eglise dans le ciel; et en attendant, il fait tout ce que demande sa fidélité pour manifester l'Eglise en gloire. Jusqu'à ce que le Maître de la moisson se lève et ferme la porte, Dieu, par le Saint Esprit dans l'Eglise, fait tout ce qui est nécessaire pour la pleine manifestation de Christ qui veut la bénir.

Dieu est avec son peuple; et s'il y avait de la foi, cela se verrait dans les détails, et au lieu que l'Eglise fût stupide au milieu du monde, elle rendrait les ennemis stupides à la vue de la présence de Dieu. — Le plus humble est le plus près de Dieu. Il devient le vase de la bénédiction de Dieu pour son peuple, car l'Esprit distribue à chacun comme il veut.

Dieu est au milieu de nous, et il nous possède. Il ne peut pas se manifester là où il n'a pas ses propres droits. La présence du Saint Esprit réalise cette possession. Si l'oeil est net moralement, on verra tout clairement. Mais Dieu veut en outre employer l'Eglise pour son travail dans ce monde. Agissant par le Saint Esprit, il ne fait rien moralement que par les hommes: il emploie ses enfants pour accomplir ses conseils. — Il faut que Dieu ait un instrument qui réponde à sa volonté. Je crois que Dieu communique à l'Eglise ce qu'il est nécessaire de savoir sur l'avenir, pour qu'elle se conduise selon l'intelligence de ce qui va arriver.

Le Saint Esprit agit dans les saints. Il faut pour cela que le Saint Esprit possède l'Eglise. Impossible que le Saint Esprit emploie l'Eglise, sans qu'il la possède pleinement, et que la volonté propre soit anéantie. Dieu peut l'employer ou l'envoyer ici ou là.

On veut bien introduire le Saint Esprit pour modifier la vie et ne pas pécher; mais on ne veut pas être *absolument* à Dieu et recevoir que nous ne sommes pas libres d'employer un seul moment, sinon dans l'obéissance, et pour le Seigneur Jésus. Le Saint Esprit ne veut pas employer la chair, quoique Dieu puisse employer l'ânesse de Balaam et Balaam lui-même.

Si nous connaissions les choses à venir sans vouloir obéir à Dieu, ce ne serait que de l'orgueil. Le Saint Esprit révèle l'avenir, parce que l'avenir est important à ceux qui ont le même intérêt à Christ: cela regardait les disciples de savoir que Jésus allait mourir. Si vous voulez avoir de la connaissance, il faut être à Dieu. Si vous ne voulez pas être tout de bon à Christ, Christ ne sera pas, en un sens, pleinement à vous.

On ne peut pas compter sur un homme qui, pour des boeufs, refuse d'obéir. Si Paul n'avait pas été, l'esclave du Seigneur, le Saint Esprit n'aurait pas pu lui dire: Va ici, ou va là. L'Eglise n'a pas voulu être à la disposition de Dieu, c'est là toute la difficulté. *Si quelqu'un veut être mon disciple, il faut qu'il renonce à tout ce qu'il a*: il y a plus ici que l'oeil simple. Jésus serviteur passe la nuit en prières auprès de Dieu. Dieu peut mettre la foi à l'épreuve, mais il conduit par le Saint Esprit. Dieu conduit une âme qui vit pour Lui. Il peut laisser Paul en prison, et en faire sortir Pierre.

L'Esprit conduit en toute vérité, et révèle les choses à venir. On ne cesse pas plus de savoir les choses à venir selon les besoins de l'Eglise, que d'être conduit dans toute la vérité; Christ communique ce qui relève le courage, ce qui préserve de fausses voies. Il est dit (Apocalypse 1: 3; 22: 7): «Bienheureux celui qui lit, et ceux qui entendent les paroles de la prophétie, et ceux qui gardent les choses qui y sont écrites». Si l'on attendait la ruine, cela modifierait la conduite; — Dieu dit: Voilà la forme qui conduit à cette ruine. La prophétie agit sur le moral, parce que l'enfant de Dieu discerne le mal qui conduit au jugement et s'en sépare. Le jugement de Babylone est annoncé pour que nous évitions les péchés qui y conduisent.

Il y en a quelques-uns de fidèles: c'est là que la lumière se trouve. Ceux qui ne sont pas fidèles tâtonnent le long du mur comme les aveugles. Le Seigneur Jésus dans un temps fort difficile, dit: «N'y a-t-il pas douze heures au jour? si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit, la lumière». Nous appartenons à Dieu, et Christ est pour nous; quand il y a un Christ (Christ en nous) à conduire, Dieu n'y manque pas. L'esclave ne sait pas le soir ce que son maître voudra de lui le matin. Paul est ainsi: il a tout laissé pour être l'esclave de Dieu, pour faire sa volonté. C'est de cette manière que nous sommes tenus dans la proximité de Dieu et dans l'humilité. Je suis convaincu que l'Esprit de Dieu conduit directement les enfants de Dieu dans leur chemin; mais cela suppose que l'individu dont il s'agit s'est donné à Dieu; et de plus il faut que le pied ne soit pas en haut, et l'oeil en bas; il faut que l'Eglise soit dans cette position de dépendance, et que l'Esprit s'approprie tous les membres du corps.

L'homme ne peut pas ôter à Dieu ses droits, et lors même qu'il n'y aurait qu'un seul individu fidèle, Dieu le dirigerait. Etre conduit par le Saint Esprit, suppose que le vaisseau est complètement à la disposition du Saint Esprit. Le dévouement à Dieu est le commencement de cette conduite. «Ne vous conformez pas à ce siècle»; il faut cela, avant qu'il y ait capacité de comprendre la volonté de Dieu, bonne, agréable, et parfaite.

L'obéissance et la puissance ne sont pas opposées. Jésus vient pour faire la volonté du Père, et la puissance du Saint Esprit le conduit au désert, où il confond le diable par l'obéissance. Il n'agit pas par sa propre volonté dans la résurrection de Lazare. L'autorité que nous avons reçue est pour l'édification, non pour la destruction; nous ne pouvons rien contre la volonté du Seigneur, mais tout pour sa volonté; cela nourrit l'esprit d'obéissance.

Tout ce qui a l'air d'autorité envers un autre, est obéissance en celui qui l'exerce, ou bien c'est un péché. Quand Paul dit: «Voulez-vous que je vienne vers vous avec une verge»; s'il était allé ainsi avec la verge sans nécessité, cela aurait été un péché. Si Dieu lui avait dit d'aller avec une verge, cela aurait été un acte d'obéissance que d'aller.

### **3° Sur la présence du Saint Esprit dans ses rapports avec le culte et avec les dons**

Les versets 12 et 30 du chapitre 8 du Lévitique nous montrent la différence qu'il y a entre l'onction d'Aaron quand il est oint tout seul, et l'onction de ses fils quand ils sont oints avec lui. Dans le premier cas, l'huile de l'onction est versée sur la tête d'Aaron; et la réunion des frères (Psaumes 133) est comme cette onction d'Aaron, en plénitude de l'Esprit; les fils d'Aaron étaient seulement aspergés. «C'est une chose bonne que les frères s'entretiennent ensemble». Il y a la plénitude de l'onction dont chacun jouit individuellement selon la relation de son âme avec Dieu: cela tient à l'unité du corps et à la fonction de chaque membre ou partie du corps.

Il faut distinguer le culte d'avec l'exercice des dons: dans le culte, on parle à Dieu; dans les dons, c'est Dieu qui agit envers l'homme. Dans l'Ancien Testament, la différence entre ces deux choses nous est présentée en figure, dans la différence de position et de service des sacrificateurs et des Lévites.

La sacrificature rend culte à Dieu; les Lévites sont employés au service du tabernacle; ils sont présentés en offrande à Dieu, comme un don, et donnés à Aaron et à ses fils. Dans l'offrande des Lévites, les enfants d'Israël mettaient leurs mains sur les Lévites. L'Eglise est manifestée à Dieu. Quiconque prie dans l'assemblée doit être la voix de l'assemblée, ou bien ce n'est pas le culte de l'assemblée, mais le sien propre; il doit être la voix du Saint Esprit qui présente à Dieu les louanges ou les prières, ou les intercessions de l'assemblée. Pour offrir un culte commun à Dieu, il faut cela. Celui qui parle n'est que la bouche du Saint Esprit agissant en tous.

Le culte suppose un peuple déjà accepté de Dieu: c'est comme avec Christ, et unie à Christ, que l'assemblée loue Dieu. Quand l'assemblée est dans son état normal, elle peut jeûner et prier; mais, ce n'est pas là proprement le culte. Le culte, je le répète, est l'acte par lequel l'assemblée présente à Dieu ses adorations et ses prières: tout cela est le fait de la sacrificature. L'individualité est entièrement perdue dans le culte. Le Saint Esprit fait de tous un seul corps, et un seul esprit, et il devient la voix de l'assemblée. Le sacrifice de prospérité est le type de cette communion des saints; tout le corps des sacrificateurs y avait

sa part. Lévitique 3; 7: versets 11 à 21, 28 et suivants. On ne peut rendre culte en dehors de l'unité de tout le corps, de toute l'église; la joie individuelle dépend de l'état particulier de l'assemblée.

Au lieu d'agir, dans les dons de la part du corps, j'agis de la part de Dieu. Il y a des dons qui ont l'assemblée pour leur sphère; un autre don, l'évangéliste, a son champ d'activité dans le monde. Un évangéliste peut ne jamais ouvrir la bouche dans l'assemblée, parce qu'il n'a pas le don pour cela; d'un autre côté, celui qui édifie les frères ne saura peut-être rien dire devant les inconvertis où l'évangéliste est à sa place.

L'action seule de Dieu peut communiquer la bénédiction; si ce n'est pas Dieu qui agit directement, il n'y a rien du tout, sauf du mal et de la misère; il faut que Dieu agisse pour qu'il y ait de la bénédiction, et il agit par le Saint Esprit avec l'autorité de Dieu et la sympathie de l'homme; il agit dans les hommes, et par les hommes.

Il est impossible de séparer ce que le Saint Esprit fait de sa présence. Timothée avait reçu un don, et il lui est dit de le ranimer, car nous n'avons pas reçu un esprit de crainte, mais de puissance, d'amour et de conseil. Le Saint Esprit agit en donnant connaissance et sagesse.

Il est saint et souverain, comme Dieu est saint et souverain; il ne peut pas sortir avec le peuple s'il y a de l'interdit. Lui qui distribue à chacun comme il veut, peut toujours, dans sa sagesse ôter ce qu'il veut. Dieu est souverain pour envoyer et pour employer un don ou un autre, selon qu'il lui plaît. Toute idée d'égalité est absurde ici. Le corps est un, il y a unité, mais non pas égalité dans les membres; tous ne sont pas des *hommes faits*; la bouche n'est pas égale à l'oeil, le pied n'est pas la main. Il y a plusieurs membres, un seul corps. Dans le culte tous sont sur un pied d'égalité; dans les dons il s'agit de souveraineté, et il y a diversité. Tous sont-ils apôtres? Tous sont-ils prophètes? Tous les sacrificateurs étaient égaux, mais non les lévites: chacun de ceux-ci avaient reçu de Dieu son service, sa charge particulière.

Pour ce qui est des dons, je ne reconnais que des dons directs de Dieu; je ne veux pas écouter les hommes. Il faut que Dieu parle pour que je sois béni, et si quelqu'un n'a pas par l'Esprit, dans son don, ce n'est que l'activité de la chair. Je veux rappeler ici quatre passages qui se rapportent à ce sujet.

1° 1 Corinthiens 12. Il y a un seul Esprit (par opposition à la multitude des démons) envoyé d'en-haut pour demeurer dans les disciples et dans l'Eglise sur la terre. L'Esprit était la manifestation de la présence de Dieu dans sa maison: Dieu était là par l'Esprit, et Il agissait souverainement et distribuait ses dons à qui Il voulait et pour le profit de tous. L'Esprit donc, un seul et même Esprit, agissait en eux par diverses manifestations, soit pour l'appel et l'édification de l'église, soit en témoignage pour ceux de dehors; mais dans l'exercice de ces dons divers, les fidèles étaient administrateurs, et il y avait un seul Seigneur; cependant c'était Dieu, un seul et même Dieu, qui opérait tout en tous. Dieu opère tout en tous; mais les opérations attribuées à Dieu sont attribuées plus loin à l'Esprit;



et puis la Parole ajoute que Lui, l'Esprit, distribue à chacun comme il veut; et les opérations spirituelles dans les hommes sont des dons distribués selon la volonté de l'Esprit. L'Apôtre signale les dons spirituels sans en donner une liste formelle et complète. Il y a quelque chose de plus excellent que tous les dons; ces dons étaient la manifestation de la puissance de Dieu et des mystères de sa sagesse; il y a *l'amour* qui est la nature même de Dieu.

2° Ephésiens 4. Ici, c'est Christ qui donne et qui agit pour le profit et pour l'édification de son corps, non pour une manifestation. Il donne pour l'édification, les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, etc. Ce sont des membres du corps, placés là et appelés à l'exercice de telle ou telle fonction: c'est une chose permanente.

3° Romains 12: 3-8. L'apôtre veut que chacun s'en tienne à son don; c'est l'humilité: chaque lévite portait l'objet dont la charge lui était spécialement confiée.

4° 1 Pierre 4: 10, 11, nous avons un autre principe ici: si quelqu'un fait quoi que ce soit, qu'il le fasse de la part de Dieu, lui-même. S'il ne peut pas le faire de la part de Dieu, qu'il ne le fasse pas du tout. Si quelqu'un donne, qu'il donne comme par la force que Dieu lui fournit; si quelqu'un parle, qu'il le fasse comme de la part de Dieu, autrement il ne faut pas qu'il parle du tout; il doit avoir la conscience de cela: ce n'est pas une prétention à être infaillible. On pourra dire que c'est la prétention d'être inspiré: dans le sens de révélation, je dis non.

Il est important que nous reconnaissons Dieu en toutes choses. Dieu fait valoir sa présence; et si un homme mentait à l'Eglise, il mentait à Dieu, et il tombait mort sur place. Il ne s'agit pas là d'un don, mais de la présence de Dieu: Dieu était là, qui aussi faisait trembler le lieu où les siens étaient réunis et qui les remplissait de joie et d'énergie.

L'Esprit distribue ses dons: à l'un il donne la parole de sagesse, à l'autre la parole de connaissance, à un autre la prophétie. Ces choses sont autant le don du Saint Esprit que l'Apostolat. Une parole de connaissance était un don, l'exhortation est un don autant que les autres, abstraction faite de la quantité de la chose donnée. C'est nier que Dieu soit la source de tout don parfait que de prétendre avoir une parole d'édification qui ne serait pas le don du Saint Esprit.

Tout cela tient à cette grande vérité de la présence du Saint Esprit. Le Saint Esprit se manifeste dans la sainteté aussi bien que dans les dons proprement dits.

Il y a deux choses importantes: la première c'est de reconnaître que, comme je viens de le dire, malgré toutes nos misères, le Saint Esprit est présent. Cela peut nous humilier. On peut insister sur des principes; mais tous les principes n'auraient pas fait tomber un homme sur sa face, publiant que Dieu était là (1 Corinthiens 14: 23-25). Comment sentirions-nous si le Saint Esprit est présent? C'est en croyant à cette présence. Quand on marche dans la sainteté, le Saint Esprit est un Esprit de liberté et de joie. Le Saint Esprit est l'expression de la tendresse de Christ; il est lui-même au milieu de nous agissant dans sa grâce et sa tendresse selon nos besoins comme enfants. Si je cherche le bien de l'église, je le demande au Seigneur. Le Saint Esprit n'est pas encore retiré du milieu de nous. — Ainsi,

à la fin du chapitre 2 de l'épître aux Ephésiens, nous sommes un tabernacle de Dieu par l'Esprit; puis au chapitre 4, l'apôtre nous exhorte à marcher d'une manière digne de notre vocation, et la première chose à laquelle Dieu s'attend, sous ce rapport, et comme moyen de maintenir l'unité, en pratique, c'est l'humilité, la douceur, et puis l'amour; il revient ensuite à l'individualité des dons. C'est le même ordre que dans l'épître aux Corinthiens. On voit d'abord la souveraineté de Dieu; Dieu est là, il y a unité; — puis vient l'individualité d'action selon le don communiqué à chacun.

La seconde chose importante, c'est que chacun se tienne au don qu'il a reçu (1 Pierre 4: 10, 11).

Les Lévites, je l'ai déjà dit, étaient donnés à Aaron et à ses fils (Nombres 8: 19). Tout ce que je puis exercer en fait de dons, n'aboutit qu'à nous introduire ensemble dans la présence de Dieu. Si je compare le culte et les dons, les dons sont la chose inférieure, ils sortent de Dieu, pour ramener l'homme à Dieu: — ils périront. Le culte est la chose supérieure, l'homme ramené à Dieu, qui adore Dieu; et le culte ne cessera pas. La grande affaire dans les deux cas, on ne saurait trop le répéter, c'est de reconnaître la présence du Saint Esprit. Il y a des dons plus excellents les uns que les autres (1 Corinthiens 14), il y a aussi des dons non permanents, et des dons permanents. Paul était toujours apôtre, tel autre toujours docteur; un bras est toujours un bras, et une jambe toujours une jambe. Il y a des personnes données à l'église pour exercer telle ou telle fonction, une chose permanente, en supposant que celui à qui Dieu a donné le don soit fidèle.

Quand l'apôtre parle de l'assemblée, avant de parler de la puissance de l'Esprit de Dieu manifestée dans les dons, et avant de donner des règles pour maintenir l'ordre et pour pourvoir à l'édification, dans les cas où les dons étaient exercés, il introduit la cène comme centre moral et but de l'assemblée. La cène est en rapport avec l'unité du corps. Les enfants de Dieu s'assemblent en corps pour rompre le pain: étant assemblé, le corps loue Dieu; Dieu agit dans le corps pour la bénédiction. — Pour prier dans l'assemblée, il faut que celui qui prie soit capable d'exprimer ce que le Saint Esprit pense pour l'assemblée; cela n'est pas appelé un don, c'est l'expression de ce qui est dans le cœur de tous. Un don n'est pas en tous, mais peut agir sur tous: l'apostolat n'est pas en tous, la «guérison» n'agit même que sur une personne.

Voici la place qui appartient aux dons, dans le culte: le don présente la grâce de Christ, de manière à ranimer la spiritualité des âmes. Ce n'est pas le culte, c'est pour le culte; c'est aider au culte que d'aider aux âmes à adorer.

Je peux, dans tous les cas, exposer mes besoins quels qu'ils soient, à Dieu, comme nous y sommes exhortés (Philippiens 4: 6); mais si je prie par l'Esprit, j'ai la parfaite certitude que ce qu'Il demande sera accordé.

Il est évident que le Saint Esprit agit à la fois d'une manière générale et d'une manière individuelle; mais le Saint Esprit comme souverain distribue à qui Il veut.

Quant à exercer son don sans être dans la présence de Dieu, je crois cela très possible; c'est le cas de celui qui parlait une langue quand personne ne le comprenait; c'était agir comme un enfant. Un don nous est confié; il s'y rattache une responsabilité. Il est aussi important de savoir si je dois exercer ce don dans tel moment donné, que d'avoir le don lui-même. Si j'ai la connaissance que le Saint Esprit ne veut pas communiquer à tel moment, je peux manquer tout à fait à la fidélité en agissant. Le Saint Esprit gouverne dans l'assemblée, comme il agit dans l'individu.

On dit que la personne est mise en avant par son don; s'il en est ainsi, c'est un mal. Je crains qu'on ne tombe aussi de l'autre côté, et j'ai une certaine méfiance quand j'entends dire: Il ne faut pas s'attacher à l'homme! Paul était très content que les Galates eussent été disposés même à s'arracher les yeux pour lui. L'exercice du don est un lien pour l'éternité: si l'on coupe ce lien par lequel les jointures sont des liens pour tout le corps, on fait infiniment de mal. J'admets entièrement qu'on peut exalter l'homme ou mal employer son don, mais Dieu a voulu que ces dons fussent des liens d'amour dans l'église. Les Thessaloniens seront la couronne de Paul dans la journée de Jésus Christ. Je trouve qu'une grande responsabilité se rattache à cela.

## «Imitateurs de Dieu»

---

ME 1872 page 290 - Ephésiens 5: 1, 2

Il n'y a rien qui montre davantage la tendance des croyants, car c'est d'eux que je parle, à rester privés de la meilleure partie de leurs privilèges que la manière dont ils perdent de vue Dieu lui-même dans chacune des bénédictions qu'il répand sur eux.

Assurément la bénédiction est pour l'homme; mais combien cette bénédiction devient plus douce, plus pleine, et plus précieuse quand nos coeurs voient clairement quelle ne nous vient pas seulement de Dieu, mais qu'elle est selon Lui; qu'il ne pouvait pas nous donner une bénédiction moindre que sa propre gloire, plus particulièrement maintenant que Christ est venu et qu'il a accompli la rédemption! Dieu, je le répète, ne pouvait donner une bénédiction que selon sa propre plénitude et sa propre gloire. C'est pourquoi quelle qu'elle soit, s'il pardonne, il pardonne comme aucun autre ne fait; s'il montre de l'amour, il faut qu'il le fasse selon sa propre nature, non pas seulement selon la nôtre. La bénédiction descend dans toute sa réalité jusqu'aux plus petits de tous les besoins de nos âmes; mais c'est la bénédiction de Dieu, qui vient de Lui-même, selon ses propres affections et sa propre majesté.

Pareillement, si nous considérons le principe ou ressort vivifiant du service de chaque jour, nous perdons immensément si nous n'y introduisons pas Dieu. N'est-il pas vrai, par exemple, que la pensée dominante de la très grande majorité des enfants de Dieu, c'est de faire du bien. J'admets ici que les enfants de Dieu ont leurs pensées élevées au dessus du moi, étant persuadé que nul ne peut être un enfant de Dieu sans avoir des pensées de bienveillance et de bonne volonté envers les autres; mais il faut plus que cela; la pensée de Dieu va beaucoup plus loin. C'est très bien, assurément, que chacun désire faire du bien; mais certainement ce à quoi l'Esprit de Dieu invite ici nos âmes est quelque chose de bien plus excellent. Christ n'en est jamais resté là. Y eut-il jamais quelqu'un qui, comme Lui, soit allé de lieu en lieu faisant du bien, dans le renoncement le plus absolu à lui-même. Mais était-ce là tout? Jésus avait-il seulement un sentiment profond de la misère de ce monde, voyait-il seulement des hommes aveugles ou boiteux, ou pauvres ou paralytiques, des hommes souffrants de toutes sortes de misères? Il était sensible à tout cela comme aucun coeur ne le fut jamais; mais, en même temps, aucune âme ne fut jamais l'objet de sa miséricordieuse intervention sans qu'il se plaçât en Esprit sous le poids de la misère qu'il ôtait, et sans qu'il s'élevât en Esprit vers Dieu, afin de tourner tout à la gloire de Dieu; et nous ne sommes pas seulement appelés à faire comme lui a fait, mais nous faisons tort à notre Dieu et Père quand nous ne le faisons pas. C'est pourquoi vous remarquerez que l'un des grands signes de l'action de la puissance de l'Esprit de Dieu, c'est que partout où Dieu bénit, le premier effet, là où le Saint Esprit agit, ce n'est pas seulement que l'âme jouit de la bénédiction, mais qu'elle se prosterne devant Dieu et qu'elle bénit Dieu. Ce n'est pas

seulement que l'homme a conscience d'être béni et qu'il est occupé d'en faire profession; mais quelque vrai et réel que cela soit, la bénédiction serait bien plus réelle et moins mêlée avec le moi, si Dieu lui-même était la première pensée, plutôt que la bénédiction qu'il a dispensée.

Ainsi aux jours de la Genèse, nous voyons, en types, en Elihézer le serviteur d'Abraham, l'action de l'Esprit de Dieu. Elihézer regarde vers Dieu dans un Esprit de dépendance avant qu'il reçoive la réponse, et avec des actions de grâce après que la réponse lui est donnée. Il ne laisse pas au sort de décider de la mission de son Seigneur; c'est pourquoi il se prosterne devant Dieu avant d'entrer dans la ville, et il reçoit sur le lieu même la réponse. Elihézer ne prend pas la réponse pour s'en réjouir, heureux que la difficulté soit passée et que la bénédiction soit venue, mais il se prosterne et adore le Dieu qui lui avait donné la bénédiction.

Ainsi de même, partout où Dieu est l'objet de la pensée, c'est à Lui que nous donnerons la première place. S'il en fut ainsi d'Elihézer, combien plus cela est-il vrai du Seigneur Jésus! Nous ne voyons pas autre chose dans sa vie toute entière et dans sa mort. Exactement comme chez l'homme naturel, Dieu n'a de place dans aucune des pensées; ainsi là où la puissance de l'Esprit de Dieu fait régner la grâce, Dieu est dans toutes les pensées, et il est la première pensée; et là où il est le premier, par la grâce de Dieu, il sera aussi le dernier. Mais nous sommes disposés en général, sinon toujours, à regarder plutôt à nous-mêmes, occupés que nous sommes de la bénédiction et parlant de ce qui la concerne; et ainsi pour autant, Celui qui bénit est voilé à nos yeux, parce que ce qui nous préoccupe essentiellement c'est la part que nous avons à la bénédiction.

Pareillement, si nous parlons du fruit de la bénédiction de Dieu, du dévouement à Dieu, nous ne sommes pas appelés seulement à être les témoins de Dieu envers de pauvres pécheurs qui périssent et envers tous ceux qui souffrent; quoique cela soit parfaitement vrai; mais là où il y a de la réalité pour ce qui concerne l'âme, il y aura de la réalité à l'égard de toutes choses; et ce qui donne de la réalité à l'égard de l'âme, du corps, des circonstances et de toutes choses, c'est qu'il y ait de la simplicité dans les rapports avec Dieu. Jésus en est témoin comme ne le fut jamais nul autre. C'est pourquoi dans le passage même où l'apôtre nous exhorte à être imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, il ne pouvait pas ne pas introduire Christ et «marcher» dans l'amour. Est-ce seulement parce que les hommes sont si pauvres et si misérables? Non, non, quoiqu'ils le soient certainement; mais «marchez dans l'amour comme Christ nous a aimés». Cette parole nous dit la manière de la marche; elle devient la source d'une mesure qui ne peut jamais faillir, «comme aussi le Christ nous a aimés». Est-ce tout? car plusieurs s'arrêtent là, comme c'est notre tendance constante. Alors qu'au contraire nous devrions seulement, pour ainsi dire, être ramenés en arrière sur une vague de bénédiction, qui, comme elle vint de Dieu, retourne aussi à Lui-même. Christ «s'est donné lui-même pour nous». Il se donna pour nous; mais il s'offrit aussi «comme offrande et sacrifice à Dieu en odeur de bonne senteur». S'il n'en avait pas été ainsi, si tel n'avait pas été l'objet premier et le caractère le plus

glorieux de l'oeuvre du Seigneur Jésus, ce n'eût pas été la perfection, — la bonté humaine sans doute, mais non pas le fruit le plus excellent de l'amour divin. Comme l'amour vient de Dieu, il ramène toujours vers Dieu. La bonté peut être mise en mouvement par les compassions humaines qui sont suscitées, ou bien des sentiments peuvent être produits, et vous ne faites dans ce cas-là, en étant bon envers quelqu'un, qu'attacher la personne à vous-même; tandis que, si vous portez par votre acte la personne à se tourner vers Dieu avec actions de grâce, la différence dans l'effet est incalculable.

Ce premier regard du coeur vers Dieu ne se trouve pas seulement en Christ, et en Lui dans la perfection, je n'ai pas besoin de le dire; mais nous pouvons la contempler encore là où, dans la deuxième épître aux Corinthiens, chapitre 8, verset 5, l'apôtre parle des ouvriers. Mais nous ne devrions pas laisser aux ouvriers qui servent dans la parole de Dieu d'emporter comme prix la meilleure partie de la bénédiction; le plus faible de ses saints devrait regarder à Christ afin qu'il soit trouvé le vase des meilleures affections de Dieu. Il nous convient d'agir d'une manière digne de notre vocation, et nous n'y parviendrons jamais que si Christ est devant nous. Les dons n'ont rien à faire ici. Que nous ayons des dons, ou que nous n'en n'ayons pas, que nous soyons de jeunes chrétiens ou des pères en Christ, nous avons Christ, et l'Esprit de Dieu sera certainement avec nous pour nous faire penser à la vérité et pour en remplir nos coeurs, si seulement nous le désirons. Que dit l'apôtre relativement à ce service des saints? «Et non seulement comme nous l'avions espéré; mais ils se sont donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur, et puis à nous, par la volonté de Dieu» (2 Corinthiens 8: 5). Ils se sont donnés d'abord eux-mêmes au Seigneur; et là où il en est ainsi, nous ne devons pas être étonnés du résultat». «Ils se sont donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur, etc...». Si nous avons le Seigneur comme objet devant nous, tout ce qui ne convient pas, toute présomption, toute précipitation, toute paresse, toutes ces voies qui montrent combien faible et bonne à rien est la chair, toutes ces choses sont reprises et corrigées. Quoique nous ne soyons que des vases de terre, la grâce place dans ces vases le plus riche trésor; mais la juste conséquence ne se produit qu'autant que nous regardons fixement vers Celui qui le donna si libéralement; et la preuve de l'action de l'Esprit en nous, c'est que nos voies sont bienséantes et qu'ainsi elles plaisent au Seigneur, c'est que Lui-même est celui qui trace notre sentier et forme notre conduite, et que nous sommes disposés à écouter et à apprendre, et à supporter le jugement d'autrui. Nul n'est trop haut pour qu'il n'ait besoin d'apprendre; et nous démontrons davantage la puissance de notre foi dans la patience, que par aucune autre voie. Quand nous n'avons pas la conscience que nous sommes en règle avec Dieu, marchant dans son chemin, et le servant, nous sommes exposés à être impatients; mais si nos voies plaisent au Seigneur, nous pouvons supporter ce que d'autres peuvent dire, quelque injuste que puisse être leur jugement, et nous savons être reconnaissants, le cas échéant, d'être remis à notre place. Christ seul est capable de nous rendre et de nous garder tels que Lui veut nous avoir. Que le Seigneur nous accorde cette faveur, que, nous donnant nous-mêmes au Seigneur et à ses saints par la volonté de Dieu, nous soyons trouvés marchant dans l'amour jusqu'à ce jour-là!

## Les reins ceints de la vérité

---

ME 1872 page 297 - Ephésiens 6: 14

Que faut-il entendre par les expressions *reins*, par l'action de *ceindre*, et par la *vérité*?

1. Les reins représentent le siège de la force, quand ils sont convenablement ceints (Job 31: 20; 40: 2). Pierre applique cette figure à l'homme intérieur, quand il dit: «C'est pourquoi, ceignant les reins de votre entendement», — montrant par là que les pensées, les désirs et les affections, sont les ressorts de l'activité, la force motrice de l'âme, et qu'ainsi il ne faut pas les laisser exposés à l'ennemi, en faisant notre propre volonté. Nous ne sommes forts qu'autant que nous ne sortons pas de l'enceinte de la vérité. C'est là une chose de première importance pour le soldat chrétien. L'ennemi n'a pas de prise sur un coeur ainsi entouré et gardé par la vérité de Dieu.

2. L'action de *ceindre* les reins, c'est l'application de la vérité à l'âme, l'action intérieure de la Parole sur la volonté et les mouvements du coeur; c'est se préparer pour le combat de la manière la plus pratique et la plus efficace; mais il faut avoir été occupé ainsi dans la présence de Dieu, *avant* qu'on ait affaire avec l'ennemi. Le ceinturon du soldat attache étroitement à sa personne les autres pièces de son armure, le rendant capable ainsi de marcher librement et d'être fort pour combattre. «Tu m'as ceint de force pour le combat», dit le psalmiste (Psaumes 18: 39). L'expression renferme aussi une allusion à la coutume des peuples orientaux, qui retroussent sur leurs reins leurs longs vêtements flottants, afin de n'en être pas encombrés dans leurs voyages ou leurs travaux: «Elie s'étant retroussé sur les reins, courut devant Achab» (1 Rois 18: 46); c'est donc l'acte de rassembler et de lier les affections, tout l'homme intérieur, pour Christ et pour les choses de Christ. Quand le coeur est attaché au Seigneur, comme les vêtements sont attachés par la ceinture aux reins de celui qui est ceint, l'ennemi ne peut atteindre les portes de l'âme.

3. Chacun comprend ce que veut dire «*la vérité*» mais ici, l'Esprit rapporte, je pense, cette expression à un des côtés, ou un des caractères particuliers de la vérité, qui est la meilleure sauvegarde contre les attaques de l'ennemi, et qui s'adapte à la position que nous sommes appelés à occuper. «Ayant vos reins ceints de la vérité». L'âme doit être ainsi de toutes parts entourée et gardée par le rempart de la vérité. Il ne doit y avoir aucun accès ni aucune issue à la citadelle de l'âme qui ne soit gardée par la vérité. Ceci s'applique à tout, à l'homme extérieur comme à l'homme intérieur. Mais le but et l'effet spécial de la vérité, employée par l'Esprit, est d'agir sur la conscience et de l'amener dans la présence de Dieu, où nos pensées les plus intimes, nos sentiments, nos désirs, nos motifs et nos affections peuvent être jugés justement et pleinement. «Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; et elle discerne les pensées et les intentions du coeur» (Hébreux 4: 12).

Arrêtons-nous un moment ici pour considérer la profondeur, la plénitude et la puissance pénétrante de la Parole de Dieu. Quelle somme de vérité comprise dans cette seule ligne: «Ayant ceint les reins de votre entendement!» Tout ce qui est nécessaire pour gouverner et garder nos pensées intérieurement et nos voies extérieurement, est renfermé dans ces quelques mots. Si vous y êtes attentif, vous serez armé dans les premiers mouvements des affections de votre âme, contre les tentatives de l'ennemi; il n'y aura rien en vous pour répondre à ses suggestions. Par cette pièce de l'armure, spirituellement saisie, l'âme est maintenue dans la communion avec Dieu, et l'ennemi est tenu à distance. Il en fut ainsi du Seigneur: — puisse-t-il en être ainsi aussi de vous! Christ est le modèle du soldat. «*Il est écrit*» était sa forteresse. Ce n'est pas en *raisonnant* avec l'ennemi qu'il le vainquit; mais en appliquant d'une manière parfaite la parole de Dieu à lui-même et aux circonstances dans lesquelles il se trouvait. Comme le second Homme, il marchait et agissait selon la Parole écrite: «Garde-moi, ô Dieu, car je me suis confié en toi» (Psaumes 16: 1): tel est le terrain sur lequel Jésus se plaça et sur lequel il se maintint comme Serviteur, quoiqu'il fût Fils (Hébreux 5: 8). Il ne fit jamais sa volonté. Il était ceint de la vérité. Il s'attendait à Dieu. Si aucune parole ne lui était adressée, il demeurait tranquille, il attendait. Il ne faisait rien sans la parole de son Père. «*Il est écrit*» passe avant tout. C'est un terrain sûr, et le seul terrain sûr pour nous. Ne l'oubliez pas, afin que votre coeur soit gardé dans la communion avec Dieu, au milieu de toutes les circonstances que vous traversez, mais c'est surtout dans le combat qu'il faut vous appliquer à avoir cette parole devant vos yeux: gravez-la sur votre bouclier; écrivez-la sur votre drapeau, et qu'elle soit pour vous le mot d'ordre pour distinguer entre amis et ennemis.



## Ce qu'est une secte, en contraste avec le corps de Christ

---

ME 1872 page 313 - Darby J.N.

Le mot *secte* est employé dans nos bibles françaises pour rendre le mot grec «*haireisis*».

On le trouve six fois dans les Actes des Apôtres, une fois dans la première Epître aux Corinthiens, une fois dans l'épître aux Galates, et une fois dans la 2<sup>e</sup> épître de Pierre. Le sens du mot est bien connu; il signifie proprement une doctrine, un système de philosophie ou de religion, dont les sectateurs, sont unis comme adeptes de cette doctrine; mais le sens du mot *secte*, s'est trouvé toutefois un peu modifié, parce que l'église professante, ou du moins la partie la plus nombreuse de cette église a pris le nom de catholique, c'est-à-dire universelle, et qu'ainsi tout corps ou rassemblement chrétien qui n'appartenait pas à cette corporation se disant catholique, a reçu d'elle le nom de *secte*, qui est devenu ainsi un terme de désapprobation. Toutes les diverses sociétés ou corporations chrétiennes ont de cette façon reçu le nom de sectes, dans le sens de divisions, ou de parties de l'ensemble des chrétiens, ou de ceux qui en portent le nom. Voilà pourquoi le mot *secte*, emporte toujours une idée de blâme et de désapprobation, et l'idée qu'on est réunis pour une doctrine particulière; et on ne peut pas dire que cette manière de voir soit entièrement fausse. L'application peut être fausse, mais l'idée elle-même ne l'être pas.

Ce qu'il s'agit de découvrir, c'est ce qui a fait mériter ce nom et cette désapprobation; et, puisqu'on applique le nom aux rassemblements ou corporations religieuses, il est important de bien comprendre quel est le vrai principe du rassemblement des saints. Tout rassemblement qui n'est pas fondé sur ce principe, est de fait une secte.

Quoique les catholiques, ainsi nommés, aient fait un mauvais usage de la vérité, l'unité de l'Eglise n'en est pas moins une vérité de la plus grande importance pour les chrétiens, soit qu'il s'agisse de l'unité de tous individuellement manifestée dans le monde, ou de l'unité du corps de Christ formé par le Saint Esprit descendu ici-bas. Ainsi, dans le chapitre 17 de l'Evangile de Jean (versets 20, 21), le Seigneur demande au Père, pour ceux qui croyaient par la parole des apôtres: «Qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé». C'est là l'unité pratique des chrétiens dans la communion du Père et du Fils. Les apôtres devaient être un en conseil, en intentions, en pensées, en oeuvres, en esprit par un seul Esprit, comme le Père et le Fils dans l'unité de la nature divine, et puis ceux qui croyaient en Lui par leur parole, tous «un», dans la communion du Père et du Fils. Nous serons parfaits dans l'unité, dans la gloire; mais, *maintenant* nous devrions être un, «afin que le monde croie».

De plus, l'Esprit-Saint, descendu du ciel le jour de la Pentecôte, a baptisé tous les croyants d'alors, pour être un seul corps, uni à Christ comme à un Chef (Tête), et pour que ce corps fût manifesté sur la terre dans cette unité. Dans le chapitre 12 de la 1<sup>re</sup> épître aux

Corinthiens, on voit clairement que ce corps était un corps sur la terre, puisqu'il est dit: «Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; et si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui». Tout le chapitre démontre la même vérité; mais ce verset suffit pour prouver que l'apôtre parle de l'Eglise *sur la terre*, car on ne souffre pas dans le ciel. Voilà donc la vraie unité, formée par le Saint Esprit, l'unité des frères entre eux, l'unité du Corps.

Quand on veut unir les disciples de Christ en dehors de cette unité, et qu'on se sert d'une opinion pour réunir ceux qui tiennent cette opinion, de manière que ceux-ci sont unis par cette opinion, alors ceux-ci forment une *secte*, parce que cette unité n'est dans son principe ni l'unité du Corps, ni l'unité de tous les frères. Quand des personnes forment ainsi une corporation ou société religieuse, et se reconnaissent mutuellement membres de cette corporation, alors ils forment positivement une *secte*, parce que le principe de la réunion n'est pas l'unité du Corps, et que les membres s'unissent, non comme membres du corps de Christ, mais comme membres d'une corporation particulière. Tous les chrétiens sont membres du corps de Christ, une main, un oeil, un pied; mais l'idée d'un membre d'une église, ne se trouve pas dans la Parole. Le Saint Esprit compare l'Eglise sur la terre à un corps dont Christ est la Tête; puis chaque chrétien est un membre de ce corps de Christ. Mais l'idée de membre d'une corporation particulière est une toute autre idée.

Maintenant, la cène du Seigneur est le moyen de l'expression de cette unité des membres, comme il est dit, 1 Corinthiens 10: 17: «Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain». Quand une corporation de chrétiens ne reconnaît qu'à ses membres le droit de participer à la cène, elle pratique une unité absolument opposée à l'unité du Corps de Christ. Il est possible que ceux qui sont dans ce cas soient dans l'ignorance, il est possible qu'ils n'aient jamais appris la vérité de l'unité du Corps, ni que la volonté de Dieu est que cette unité se manifeste sur la terre; mais de fait, ils forment une secte positive, et constituent une négation de l'unité du Corps de Christ. Beaucoup de ceux qui sont membrés du corps de Christ ne sont pas membres de cette corporation supposée; et la cène du Seigneur, bien que les membres y participent pieusement, n'est pas l'expression de l'unité du corps de Christ.

Mais maintenant il se présente une difficulté, que voici: les enfants de Dieu sont dispersés; beaucoup de frères vraiment pieux sont attachés à telle opinion, à telle corporation, un grand nombre sont mêlés, dans les choses religieuses, aux mondains mêmes; beaucoup, hélas, n'ont pas une idée de l'unité du corps de Christ, et nient le devoir de manifester cette unité sur la terre. Mais tout cela ne change pas la vérité de Dieu. Par leurs principes, les corporations semblables, sont des sectes. Si je reconnais tous les vrais chrétiens pour membres du corps de Christ, je les aime, je les reçois comme tels, de grand coeur, même à la cène, en supposant toujours qu'ils marchent dans la sainteté et dans la vérité, et qu'ils invoquent le Seigneur d'un coeur pur; alors ce n'est pas moi qui marche dans l'esprit d'une secte, bien qu'elle ne puisse pas réunir tous les enfants de Dieu: ainsi, de cette manière, je marche selon le principe de l'unité du Corps de Christ, et je cherche

l'union pratique entre les frères. Si je me joins à d'autres frères pour prendre la cène seulement comme membres du Corps de Christ, et non comme étant membre d'une église, quelle qu'elle soit, mais vraiment dans l'unité du Corps, prêt à recevoir tous les chrétiens qui marchent dans la sainteté et dans la vérité, je ne suis pas membre d'une secte, puisque je ne suis membre de rien que du Corps de Christ. Mais se réunir selon un autre principe, de quelque manière que ce soit, pour faire une corporation religieuse, c'est faire une secte.

Le principe est très simple; les difficultés pratiques sont grandes à cause de l'état de l'église de Dieu, mais Christ est suffisant pour tout; et si nous sommes contents d'être petits devant les hommes, la chose n'est pas si difficile.

Une secte donc est une corporation religieuse, formée sur un autre principe que celui de l'unité du Corps de Christ, et formellement telle quand ses membres à elle, sont seuls reconnus membres, et, dans l'esprit de la chose, quand ceux-là seuls, quels qu'ils soient, sont pratiquement reconnus, qui s'accordent dans une opinion sans qu'on puisse dire qu'ils sont formellement membres d'une corporation. Je ne parle pas ici de ce qui touche la discipline qui s'exerce dans le sein de l'unité du corps de Christ, mais du principe sur lequel on se rassemble. La parole de Dieu ne reconnaît pas ce qu'on appelle un membre d'une église; elle parle de membres *du corps* de Christ.

La promesse qui nous encourage dans le chemin de l'unité du corps de Christ se trouve Matthieu 18: 20: «Car où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux»; et la règle pour nous diriger à travers les difficultés des derniers temps, est déposée dans la 2<sup>e</sup> épître à Timothée, chapitre 2: 19-22: «Toutefois le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau: «Le Seigneur connaît ceux qui sont siens»; et: «Que quiconque prononce le nom du Seigneur, se retire de l'iniquité». Or, dans une grande maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent; mais aussi de bois et de terre; et les uns à honneur, et les autres à déshonneur. Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au Maître et préparé pour toute bonne oeuvre. Mais fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur...».

## Sur la sanctification

---

ME 1872 page 329 - Darby J.N.

Cher frère,

On demande:

1. Si la sainteté de Christ est comptée, comme la justice?
2. Si, lorsque les chrétiens sont appelés «saints», dans l'Écriture, celle-ci a en vue une sainteté de relation ou une sainteté pratique.

I. La première question n'est pas exactement définie, car on y parle de la sainteté *de Christ*, puis de la justice, sans dire de Christ, en sorte qu'on ne sait trop si on veut simplement parler de justice, ou de la justice de Christ. La parole dit toujours simplement, ou: «la justice est comptée», ou: «la foi est comptée à justice»; elle ne dit pas: «la justice de Christ». Mais je répondrai à la substance de la question et non à la forme.

La sainteté de Christ n'est pas imputée. Un seul passage, savoir 1 Corinthiens 1: 30, pourrait à première vue prêter à cette pensée; mais le passage ne parle pas d'imputation, — car il n'est pas possible d'imputer la rédemption, dont il est pourtant question dans ce verset. La sainteté de Christ ne nous est donc pas imputée. C'est en Christ et par Christ que ces choses se trouvent, selon la volonté de Dieu; *comment?* — cela n'est pas dit. Mais, «nous sommes de Dieu», notre nouvel homme vient de Dieu, en Christ; — puis, «Christ nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption...». Nous ne pouvons pas trouver ces choses ailleurs; le vrai caractère de notre sagesse, de notre justice, de notre sainteté chrétienne, de notre rédemption, ne se trouve qu'en Christ et en Christ seul. Quand je possède Christ, je possède en Lui la sagesse de Dieu et tout le reste; et je ne cherche pas ailleurs toutes ces choses: Lui est «ma *justice* devant Dieu:» je suis considéré comme juste selon la justice de Dieu par la foi en Christ. Si je cherche la vérité, la somme et le divin caractère de la *sainteté*, je ne les trouverai qu'en Christ. Cette sainteté m'est présentée de la part de Dieu en Christ. En Christ seul enfin est aussi «la *rédemption*», la rédemption finale pour entrer dans la gloire.

Ici, avant d'aller plus loin, il est nécessaire de faire remarquer la différence qu'il y a entre les divers mots employés dans le Nouveau Testament pour *sainteté* ou *sanctification*. Ag±osunj (haghiosunê) est la chose elle-même, l'habitude (Romains 1: 4; 2 Corinthiens 7: 1; 1 Thessaloniens 3: 13); fg±otjz (haghiotès) Hébreux 12: 10, est la sainteté en Dieu lui-même; fgi±smov (haghiasmos) que nous avons 1 Corinthiens 1: 30, est le résultat opéré, la somme de ce qui est produit en nous par l'Esprit saint. Or, Christ en est la forme, la mesure, la perfection. Et, en tant que nous possédons Christ comme vie, nous possédons cette sainteté: la vie que nous possédons est une vie parfaitement sainte; et, en tant que nous

sommes en Christ, Dieu ne voit pas le péché en nous. Mais Christ lui-même, comme nous l'avons déjà dit, est l'expression parfaite du caractère, de la somme de sainteté dans l'homme. Mais bien que la vie qui est en nous soit sainte, le résultat en nous dans les pensées, les actes, les paroles, et dans toutes les relations, n'est pas produit dans sa perfection. Or nous ne voulons pas réduire la mesure, mais chercher à l'atteindre. Cette perfection est nôtre en Christ, mais elle ne l'est point encore dans la pratique et dans l'état de la personne. L'homme nouveau est saint, et il désire que tout, dans toute sa manière d'être, réponde au modèle qu'il connaît en Christ. Dans la vie d'ici-bas le résultat n'est pas obtenu; mais le chrétien n'a pas d'autre modèle et d'autre réalité de la sanctification ou de la sainteté pour son âme, que Christ lui-même. Christ est pour lui de la part de Dieu la réalité de ce qu'il désire; car Christ, qui est son modèle, est déjà sa vie.

II. La réponse à la première question fournit la réponse à la seconde. Il est vrai que Dieu nous voit en Christ; et il n'aperçoit que le nouvel homme, quand il s'agit de notre acceptation: «Il n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni vu de perversité en Israël» (Nombres 23: 21). Mais l'Écriture ne parle pas de notre sainteté en Christ. La vie que nous avons reçue est parfaitement sainte, et ce n'est pas moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. Mais ici nous rencontrons deux vérités qui ont besoin d'être mises en lumière.

1° Si Christ est notre vie, nous pouvons être considérés comme étant consacrés à Dieu, mis à part pour Lui, selon le droit qu'il possède par l'oeuvre de la rédemption et la grâce qui nous a acquis pour Lui, personnellement, entièrement consacrés à Lui. Ainsi nous sommes personnellement sanctifiés, mis à part pour Dieu; mais, en *fait*, toutes nos pensées, toutes nos intentions n'ont pas Christ pour objet; et ainsi de fait, nous ne sommes pas parfaits dans la sanctification. Dans la sanctification personnelle, il n'y a pas progrès; nous sommes entièrement à Christ selon la valeur de son oeuvre et le droit qu'il a sur nous et selon la vie sainte qui est le vrai *moi* du coeur. Mais Christ étant la parfaite expression de cette vie dans l'homme, il nous manque beaucoup en nous quant à cette perfection, et par l'opération de l'Esprit saint, nous devenons, ou du moins nous devrions devenir, regardant à Christ glorifié, toujours plus semblables à Lui, plus saints, quant à la sainteté pratique. Nous possédons donc la «*haghiosuné*», par notre vie en Christ, mais non pas le «*haffhiasmos*», c'est-à-dire le résultat pratique, tel qu'il a été manifesté en Christ. Ce résultat se développe journallement par la communion avec Christ.

2° Le second principe qu'il est nécessaire de faire remarquer est celui-ci: ce n'est pas toute la vérité, que nous ayons reçue une nouvelle vie en recevant Christ. Le Christ que nous recevons a été crucifié; il est mort; il est ressuscité. Ainsi je me tiens pour mort, et je tiens le vieil homme pour crucifié, pour non existant, bien qu'il existe encore toujours. La doctrine sur ce point nous est donnée, selon l'autorité et le vérité de Dieu, dans Colossiens 3: 3: «Vous êtes morts»; l'estimation de la foi dans Romains 6: 11: «Tenez-vous vous-mêmes pour morts;...» la réalisation dans 2 Corinthiens 4: 10: «Portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus». Comparez Galates 2: 20; Romains 6: 6; 7: 6; Galates 2: 19

(«par la loi, je suis mort à la loi») et 6: 14. Ainsi nous sommes morts au péché, à la loi, au monde, crucifiés avec Christ, tenus pour morts selon la parole de Dieu, et nous tenant pareillement pour morts. Notre devoir est de réaliser cette vérité, afin que rien, si ce n'est la vie de Christ, ne soit manifesté dans nos corps, notre chair mortelle, — que notre vie *tout entière* soit la manifestation de la vie de Christ en nous, et de rien d'autre. On comprend aisément le rapport qu'il y a entre cette vérité, et la sainteté dans notre relation avec Dieu, et dans la pratique.

La troisième question se présente ainsi déjà devant nous.

III. Le chrétien est appelé saint, par ce qu'il est mis absolument, à part pour Dieu, et cela selon le droit, acquis sur lui par Christ, par sa mort, et réalisé quand un homme est né de nouveau et ainsi mis à part dans la réalité de la chose, — et plus parfaitement et avec plus d'intelligence, quand il est scellé du Saint Esprit en tant que purifié de ses péchés par le sang de Christ. Alors il est sanctifié dans sa relation avec Dieu, et, de fait, quant à l'homme nouveau; et comme nous l'avons vu, le vieil homme est tenu pour mort. Ainsi, quand les chrétiens sont appelés «saints», ce mot «saint» est bien l'expression d'une relation avec Dieu; mais cette relation est formée par le don de la vie, et fondée sur l'acquisition que Christ a faite d'eux par sa mort. Mais il n'y a pas d'autre relation; et quand un homme se dit chrétien, il se dit saint, consacré à Dieu, mis à part du monde pour Dieu. C'est Dieu aussi qui a voulu qu'une Eglise se formât sur la terre; et tous ceux qui sont admis dans l'Eglise selon les ordonnances de Dieu, sont appelés «saints». Ils se trompent eux-mêmes horriblement, s'ils n'ont pas la vie; mais d'après leur propre profession, ils sont «saints:» telle est leur relation avec Dieu quant à leur position. Mais quand la parole de Dieu dit «Saints», elle suppose bien qu'ils sont réellement nés de nouveau et sanctifiés par le Saint Esprit, sauf la possibilité d'une fausse profession. Le mot «saint» est donc le nom d'une relation, c'est-à-dire qu'un homme est mis à part pour Dieu; mais cette relation, si elle est vraie, se forme par la puissance du Saint Esprit et par la Parole, selon l'ordre voulu de Dieu pour la manifestation extérieure de cette relation dans le monde.

Il vaut la peine de remarquer encore, en traitant ce sujet, que la sanctification est attribuée aux trois personnes de la Trinité. «Sanctifiés en Dieu le Père» (Jude 1: 1; Hébreux 10: 10); — Sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus Christ; «afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang» (Hébreux 10: 10, 29; 13: 12); — «dans la sanctification de l'Esprit» (2 Thessaloniens 2: 13; 1 Pierre 1: 2).

La sanctification est ainsi envisagée sous divers aspects: elle est selon les conseils et la volonté de Dieu le Père, par l'offrande de Christ pour acquérir les âmes, par la puissance du Saint Esprit qui les met à part de fait, et, nous pouvons ajouter, par la Parole comme moyen employé par le Saint Esprit.

Il est important aussi d'attirer l'attention du lecteur sur l'emploi du mot «sanctification» ou «sainteté» dans l'épître aux Hébreux. Cette épître ne parle jamais de la

sanctification par le Saint Esprit, mais de la volonté de Dieu, dans le sacrifice de Christ et par son sang, parce que Christ est mort pour la nation (Jean 11: 51), et tous ceux qui faisaient profession de recevoir Jésus pour le Christ, étaient regardés comme étant partie du peuple qui appartenait à Dieu par l'offrande de Christ, non qu'il ne s'agisse pas ici de la véritable valeur de l'offrande pour ceux qui croyaient, mais le peuple sanctifié par le sang de l'alliance est toujours en vue, et non l'opération du Saint Esprit dans l'individu.

Les saints donc, dans le Nouveau Testament, sont considérés comme étant entrés dans une nouvelle relation avec Dieu, et cela par le sang de Christ, — mis à part pour Dieu selon l'ordre de Dieu; mais la Parole suppose toujours que cette relation est fondée sur la réalité, sauf à démontrer sa fausseté. Seulement, quand la Parole parle de la sanctification par le sang de Christ, elle donne à cette expression un sens plus général, plus extérieur, la chose toutefois étant tenue pour vraie, si le contraire n'est pas démontré. Les chrétiens sont appelés «saints», Romains 1: 7; 1 Corinthiens 1: 2; mais dans le chapitre 10 de cette même épître aux Corinthiens, il est supposé qu'une ou plusieurs personnes aient pu être admises dans la relation, sans la possession de la vie.

Puisqu'il existe quelque confusion dans la pensée de plusieurs relativement au progrès dans la sanctification, j'ajouterai que, dans la mise à part pour Dieu par le sang et par la nouvelle naissance, à l'entrée dans la relation, — autrement dit, dans la sanctification de la personne, — il n'y a pas progrès; mais dans le développement de la vie par la connaissance de Christ et dans la conformité au modèle révélé en Christ, la Parole parle clairement de progrès: «Poursuivez», dit-elle, «la sainteté» (Hébreux 12: 14). «Nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18). «Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement» (1 Thessaloniens 5: 23).

Le Nouveau Testament donc, parle de la sanctification de ces deux manières, et quand il parle de la sanctification et de la justification ensemble, la sanctification est placée la première et employée, non dans le sens de la sanctification progressive, mais dans celui de la mise à part pour Dieu.

J'ai parlé à un point de vue tout à fait pratique, sans toucher à la responsabilité pratique de ceux qui se trouvent dans la profession chrétienne sans réflexion. Tous les baptisés, quant à leur position, sont responsables et devraient être réellement saints; ils sont extérieurement mis à part pour Dieu. Mais je ne m'occupe pas maintenant de l'état de l'église; je m'occupe simplement de ce qu'est la sanctification ou la sainteté selon l'Écriture. Les enfants d'un chrétien ou d'une chrétienne sont appelés «saints», en contraste avec les enfants d'un Juif, qui, si la mère était gentile, étaient rejetés comme impurs et comme indignes des privilèges juifs: mais, je le répète, ce n'est pas le sujet qui m'occupe ici.

## Le devoir, et non le pouvoir

---

ME 1872 page 337 - L'exercice de la discipline dans les assemblées chrétiennes - Darby J.N.

Sous prétexte que la discipline exige le pouvoir apostolique pour être mise à exécution, l'ennemi, toujours aux aguets pour détourner les saints de Dieu de leur intégrité à l'égard de la vérité et de la pratique, a fait un effort pour mettre de côté la discipline dans les assemblées des chrétiens. Tout ce qu'elle requiert est l'obéissance à un précepte apostolique. Plusieurs peuvent l'avoir confondu avec l'acte de «livrer à Satan», qui suppose de la puissance. Mais un examen du passage où les deux choses sont mentionnées ne laisse aucun doute sur la différence qu'il y a entre elles, et que si l'une exige du pouvoir, l'autre implique le devoir. Dans le cas de «livrer à Satan» l'apôtre dit: «J'ai déjà, comme présent, jugé (vous et mon esprit étant assemblés)», etc... «de livrer un tel homme à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé dans la journée du Seigneur Jésus». C'était l'acte de l'apôtre, bien qu'accompli quand ils étaient assemblés, avec la puissance présente du Seigneur Jésus. Cet acte consistait à livrer à Satan la personne coupable, à lui infliger quelque châtiment pénible pour le corps (comme dans le cas de Job), pour le bien de son âme; et dans ce but Paul avait jugé de livrer un tel homme entre les mains de Satan. Il n'est point dit que les Corinthiens l'aient exclu. Le fait se passa dans une assemblée solennelle, mais ce fut uniquement l'acte de Paul. Cela aurait *pu* se faire sans aucune espèce d'intervention de l'assemblée, et sans que celle-ci eût rien à dire là; seulement l'apôtre désirait qu'ils fussent solennellement présents quand on prononça ce jugement. Mais l'action de livrer était son fait; ici il n'est point parlé d'exclusion. Dans un autre cas, Paul avait agi de même de sa propre autorité et de son propre pouvoir qu'il tenait, sans doute, du Seigneur (1 Timothée 1: 20): «entre lesquels sont Hyménée et Alexandre que j'ai livrés à Satan, afin qu'ils apprennent à ne pas blasphémer». Ici il n'est pas question de l'action de l'Eglise. Paul les avait livrés. En 1 Corinthiens 5: 7, il leur dit ce qu'ils ont à faire, et toute assemblée chrétienne obéissante avait à suivre ses directions, et cela comme étant «les commandements du Seigneur». Au verset 9 il établit les règles quant au point en question, — ce qui concerne leur devoir comme chrétiens, — règles d'après lesquelles *ils* étaient tenus d'agir. Il leur avait écrit de ne pas se mêler avec des fornicateurs, mais il ajoute que ce n'est pas avec ceux de ce monde, puisque ainsi il leur faudrait sortir du monde; mais si quelqu'un appelé frère était tel, ils ne devaient pas manger même avec un tel homme. Qu'est-ce que cela peut avoir à faire avec la puissance? C'est une règle claire qui a le poids d'un commandement du Seigneur, aussi devient-elle un devoir pour ceux qui ont des oreilles pour entendre. Qu'avait-il à faire de juger ceux de dehors? Ils étaient entre les mains de Dieu. Mais on était tenu de juger ceux de dedans, et puis vient l'ordre clair et positif: «Otez d'entre vous-mêmes le méchant». Ce n'est plus: «J'ai jugé de livrer à Satan», ou «lesquels j'ai livrés à Satan». Rien n'indique que quelqu'un d'autre doive le faire, mais on a ici un ordre positif de l'apôtre à l'égard de ce qu'on devait faire; — non pas de livrer le



coupable à quelque chose ou à quelqu'un, mais de se délivrer eux-mêmes du mal, qui s'il était toléré, les empêcherait absolument d'être une nouvelle pâte. *Eux*, ils devaient ôter d'entre eux-mêmes ce méchant. Rien de plus simple; c'est un devoir évident, découlant d'un commandement évident. L'homme était parmi eux, et ils devaient l'ôter, sans qu'il soit dit de le mettre quelque part. *Ils* devaient ôter le vieux levain, afin qu'*ils* pussent être une nouvelle pâte. Ils *ne* l'étaient *pas* s'ils refusaient d'obéir à ce précepte, — ils n'étaient pas une nouvelle pâte conformément à leur vocation divine; et, en obéissant avec tant de zèle, ils montrèrent qu'*ils* étaient purs dans cette affaire. L'apôtre leur avait écrit, afin de s'assurer qu'ils étaient obéissants en toutes choses. S'ils n'avaient pas ôté le méchant, ils n'auraient pas été *obéissants*; et maintenant que le coupable était humilié, ils avaient à lui pardonner. Ils avaient infligé la punition, et maintenant ils devaient pardonner, et ratifier envers lui leur amour (2 Corinthiens 2: 9, et 7: 11). C'est la direction positive de l'apôtre, et aussi le commandement du Seigneur (1 Corinthiens 14: 37) qui nous enjoint d'ôter du milieu de nous le méchant, si nous nous appelons une assemblée chrétienne. Si nous ne le faisons pas, nous ne sommes pas une nouvelle pâte; et nous éludons un devoir sous le faux prétexte que le pouvoir apostolique est requis; tandis que ce qui est requis, c'est la simple obéissance à la règle apostolique.

## La lumière et le sang

---

ME 1872 page 356

Que Dieu soit lumière, est une vérité peut-être plus universellement reconnue en un sens, que toutes les autres vérités de Dieu. Nous ne voulons pas dire par là que cette vérité soit connue ou confessée d'une manière intelligente comme la vérité de Dieu, mais que la conscience de tout homme en a l'idée, et que la conduite de tout homme démontré qu'il en est intérieurement convaincu. «Dieu est lumière, et il n'y a en lui nulle ténèbres» (1 Jean 1: 5). C'est pour cette raison que les méchants haïssent Dieu et que la conscience naturelle cherche à se le concilier. Un homme naturel ne peut penser à Dieu sans penser en même temps à ses propres péchés. Les hommes peuvent bien parler de Dieu et reconnaître, en quelque mesure, sa bonté, sa puissance et sa miséricorde, mais cette pensée interviendra toujours nécessairement dans leur âme, si même elle ne domine pas toutes les autres, que, si Dieu est tout cela, il y a toutefois du péché en eux et qu'ils sont des pécheurs. L'intensité de ce sentiment de péché, varie beaucoup depuis la simple et insouciant reconnaissance du fait, jusqu'à la profonde conviction, que l'Esprit de Dieu produit dans l'âme; mais, nous le répétons, nul homme dans sa condition naturelle, nul homme en dehors de Christ, connu par la foi, ne peut un moment penser à Dieu d'une manière calme et tranquille, sans que la pensée du péché ou des péchés ne s'élève dans son âme.

«*Dieu est lumière*»: ce fait si grand et si solennel qui tourmente le cœur et la conscience du pécheur, est le fondement de la plus profonde bénédiction pour le cœur et l'âme du croyant.

Mais la lumière *manifeste*, «car ce qui manifeste tout c'est la lumière» (Ephésiens 5: 13). Comme dans les choses naturelles, ainsi aussi dans les choses spirituelles, on ne distingue rien clairement dans les ténèbres. Dans une chambre obscure il n'apparaît pas de différence entre une table et une chaise, entre un nègre et un homme blanc. La différence *existe*, mais elle n'apparaît pas, on ne la *voit* pas. Ainsi dans les ténèbres spirituelles de la nature, l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, et il ne peut les connaître, car elles se discernent spirituellement (1 Corinthiens 2: 14). Le bien et le mal, les choses de Dieu et les choses du monde, sont toutes mêlées et confondues. Le mal est là, mais, en dehors de la grâce de Dieu, il n'est pas jugé. Introduisez la lumière du soleil dans la chambre obscure et tout y apparaîtra clairement. Introduisez la lumière de la vérité de Dieu dans l'âme, et tout y sera mis spirituellement à découvert, car Dieu est lumière.

C'est un terrible moment quand pour la première fois, la lumière de Dieu vient briller dans le cœur d'un pécheur et qu'elle lui montre ce qu'il est, quand elle vient briller sur les voies d'un pécheur et qu'elle lui montre ce qu'elles sont vraiment aux yeux de Dieu. «*En Lui il n'y a aucune ténèbres*». Dans sa lumière tout est lumière, et les ténèbres sont jugées; l'homme lui-même apparaît tel qu'il est, et le fond de son cœur est mis à découvert, non

pas pour qu'il se voie comme il a été habitué à se regarder lui-même complaisamment, ou comme ses compagnons peuvent l'avoir envisagé, ignorant peut-être ce qui se passait dans son mauvais coeur, comme ils ignoraient ce qui se passait dans leur propre coeur.

Et qui pourrait se tenir dans cette lumière, sous sa puissance pénétrante et scrutatrice, si ce n'est à l'abri du sang que la grâce a préparé? *Le sang de Christ* est ce que Dieu a préparé pour la conscience du pécheur, quand il est amené dans la lumière de Dieu, comme ce sang est aussi sa paix et sa sûreté. Oui, le sang de l'Agneau que Dieu s'est choisi, apporte, par la foi, le pardon à l'âme du pécheur, et la paix à sa conscience, car Dieu est *juste et justifiant* celui qui croit (Romains 3: 23-26).

La lumière manifeste le péché, les ténèbres du pécheur; le sang ôte le péché et place le pécheur en paix, sans tache, dans la lumière. La lumière de Dieu lui-même ne peut rien manifester dans un pécheur que le précieux sang de Christ ne puisse pas ôter, car «Le sang de Jésus Christ» le Fils de Dieu purifie de tout péché (1 Jean 1: 7). «La vie est dans le sang» et «c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme» (Lévitique 17).

Quelle harmonie merveilleuse dans tout ce que la grâce divine a préparé! «Dieu est lumière», et il a voulu que les hommes eussent une place «dans la lumière» en communion avec Lui.

Ce n'est pas Dieu qui se cacha devant Adam, mais Adam voulut se cacher devant Dieu; ainsi encore maintenant ce n'est pas Dieu qui se cache aux pécheurs, mais c'est le pauvre pécheur coupable qui, craignant la lumière et ne connaissant pas la puissance du sang, fuit la présence de Dieu.

Mon cher lecteur, si la lumière de Dieu, peut-être, n'avait pas encore relui dans votre coeur, pour l'éclairer de la connaissance de la gloire de Dieu en la face de Christ (2 Corinthiens 4: 6), nous vous supplions pour Christ, soyez réconciliés avec Dieu; car Dieu a fait Christ être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui (2 Corinthiens 5: 20, 21). Qui que vous soyez, ne soyez pas effrayés, et ne vous retirez pas de devant la lumière laissez ses rayons se répandre dans votre coeur et dans votre conscience, car cette parole de lumière qui vous parle de la sainteté de Dieu et de votre propre péché, vous parle aussi du sang de l'Agneau sans défaut et sans tache, du sang du Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu et le Fils de l'homme. Ce sang a été versé pour vous et pour moi, pour nous sauver du péché et du monde maintenant, et de la colère qui vient, et pour nous rendre propre, pour ce lieu de gloire, où le même Seigneur Jésus Christ demeure maintenant après qu'il a annulé la mort «et fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile»; d'où aussi il va bientôt revenir pour prendre les siens auprès de Lui afin que là où il est ils soient aussi avec Lui. «Car comme le Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, Il apparaîtra une seconde fois sans péché, à salut à ceux qui l'attendent» (Hébreux 9: 28).

## Votre péché vous trouvera certainement

---

Nombres 32: 23 – ME 1872 page 412

La force d'une chaîne, ou le degré de confiance qu'on peut avoir en elle, dépend du plus faible de ses chaînons. S'il y a un seul chaînon faible, alors même que tous les autres seraient forts et en parfait état, quand le choc vient, le chaînon faible est la mesure de la force de la chaîne toute entière. Chaque homme aussi a quelque côté particulièrement faible, et dans lequel la force ou la volonté propre de sa nature se trahit. Plusieurs ne savent pas quel est en eux ce côté faible, et en général sans en avoir l'intention positive, on le tient systématiquement caché. La naïveté de l'enfance le laisse percer; mais arrivés à un âge plus mûr, peu d'hommes reconnaissent candidement leur passion dominante, qui est toujours, je n'ai pas besoin de le dire, l'égoïsme sous une forme ou sous une autre. Dans cette passion dominante gisent tout particulièrement la volonté propre et la force de la nature de chacun; et ainsi, tandis que c'est là qu'il est le plus nécessaire de «souffrir en la chair», c'est là que se portent au contraire tous les efforts de la nature, pour éloigner la souffrance. Ainsi, il y a d'un côté le dessein de Dieu par la grâce, de mortifier la passion dominante, et de l'autre, toute l'énergie de la chair qui veut l'épargner: on tentera même souvent, ou même on souffrira tout, afin de cacher ou d'excuser cette idole, car c'est une idole, comme tout ce qui gouverne le coeur et la vie plutôt que Dieu.

Chacun a, naturellement, son idole, quelque chose qui lui est aussi cher que sa propre vie: pour l'un c'est sa réputation; pour un autre, sa position, sa fortune, quelque goût particulier; — et tous les efforts sont employés pour s'en assurer la possession.

Or la discipline à laquelle chaque chrétien qui marche avec le Seigneur est soumis, est le meilleur moyen de lui apprendre qu'elle est sa passion dominante ou son idole, car c'est sur ce point particulier que le Seigneur amène toujours la mort d'une manière ou d'une autre. D'un côté, il y a l'énergie de la chair, qui cherche à sauver, pour ainsi dire, son souverain; de l'autre, il y a le Seigneur agissant d'une manière ou d'une autre, afin de tenir en échec, de miner et de détruire ce lieu fort de la chair. Bien des gens, peut-être, pensent qu'ils n'ont pas de volonté propre particulière, et leurs caractères et leurs habitudes ne vous laissent rien apercevoir qui les trahisse à cet égard; mais si nous observons la nature et le caractère des voies de Dieu envers nous, nous découvrirons certainement ce à quoi Dieu en veut en nous; et si nous nous soumettions vraiment à la correction et à l'effet qu'elle a en vue, nous aurions un sentiment joyeux de délivrance, ou tout au moins une ferme conviction quant au motif pour lequel elle nous est dispensée, et nous nous tiendrions par conséquent, en garde contre ce côté faible. S'il y a dans quelque recoin de mon coeur quelque désir que je n'ai pas osé m'avouer à moi-même, plus je serai près du Seigneur, et plutôt je le découvrirai; mais, comme nous le voyons chez Paul, quand il est revenu du troisième ciel où il avait été ravi, il ne connaît pas le désir caché ou la tendance

qui existait en lui, c'est-à-dire dans sa chair, jusqu'à ce qu'il ait été amené à s'adresser au Seigneur à cause de «l'écharde en la chair». La passion dominante, quoique souvent supprimée ou presque mortifiée dans un ordre de circonstances, se ranime dans un autre ordre, qui en quelque manière favorise son retour; de sorte qu'il faut que, dans chaque ordre de circonstances, il y ait mortification, pour qu'on soit préservé de perte et de dommage. C'est là où la chair est la plus active, qu'il est plus nécessaire que la mort intervienne premièrement, et les voies de Dieu à notre égard sont toujours dirigées vers ce but. Mais si nous résistons à la discipline de Dieu, et que pendant des années même nos goûts naturels et notre volonté se soient peut-être déguisés néanmoins, n'ayant pas été mortifiés, ils trouveront l'occasion de se montrer, et le péché de cet homme le trouve, comme Moïse en avertit les deux tribus et demie, Nombres 32: 23.

Les âmes n'ont pas généralement un sentiment de la justice présente de Dieu, et du fait que Dieu pèse les actions; elles s'imaginent trop facilement que si elles échappent pour le moment, elle sont définitivement délivrées. Mais si nous observons notre propre histoire, ou que nous connaissions bien celle d'autres personnes, nous reconnâtrons que maintenant Dieu juge selon l'oeuvre de chacun. Si j'épargne ma chair, et que je rejette la discipline du Seigneur, je succomberai tout à coup, sans qu'il y ait plus de remède.

La première chose qu'un saint apprend, quoiqu'il ne puisse pas toujours s'en rendre compte c'est qu'il y a en lui ce qui convoite contre l'Esprit (Galates 5: 17). Il peut ne pas savoir discerner la forme particulière de la convoitise de sa chair, mais, dès qu'il a en quelque mesure le sentiment de la nouvelle nature qu'il possède, il sent aussi qu'il n'a point de puissance en lui-même pour agir selon les instincts de cette nature; ses bons désirs restent sans effets; ils ne peuvent pas soumettre la chair, ni la forcer à leur céder. L'Esprit de Dieu est la seule puissance qui soit capable de rendre efficaces les saints désirs de la nouvelle nature. «L'Esprit est prompt, mais la chair est faible». La résistance ou l'incapacité que le saint rencontre en lui-même, lorsqu'il veut agir selon les désirs de la nouvelle nature, lui fait sentir la puissance de la chair, — de son idole, ou de sa passion dominante. L'idole n'aime pas à se voir jetée dehors, et elle cherche à résister et à suivre son propre chemin. La plaie de notre coeur est celle dont il est le plus difficile d'être délivré, et elle est la première à faire valoir ses droits. Je ne pense pas, je le répète, qu'un saint puisse toujours dire dès l'abord en quoi elle consiste, mais il a le sentiment pénible qu'il y a en lui quelque chose qui résiste et que si cette convoitise ou cette idolâtrie qui se fait sentir était mortifiée, il se trouverait soulagé, — non qu'il arrive immédiatement à cette conclusion, mais quand il y arrive, il éprouve du soulagement.

Ayant donc en moi le sentiment d'une résistance intérieure, bien que je ne puisse pas toujours définir quelle forme particulière d'égoïsme elle revêt, je trouve que Dieu dans ses voies et dans sa discipline envers moi, m'arrête toujours de nouveau, et me tient en échec d'une manière que je sens très vivement. Je sens le plus vivement, cela va sans dire, là où la chair est la plus vivante.

Il y a deux choses qui indiquent quelle est notre passion dominante: l'une la résistance intérieure à la grâce de Dieu, l'autre, la souffrance que j'endure par la discipline par laquelle Dieu me fait passer. Or l'esprit de Dieu est toujours là, prêt à montrer sa puissance, et à m'apprendre comment je dois marcher en présence des deux choses dont je viens de parler. Il convoite contre la chair (Galates 5: 17); il ne veut rien tolérer de sa part. Sa volonté à lui est en opposition directe avec elle et voudrait faire servir la discipline à mortifier la chair, afin que sa victoire fut complète.

Un chrétien qui marcherait par l'Esprit s'appliquerait donc à résister à ce qui satisfait sa chair. Le fait seul que celle-ci est satisfaite par une chose, serait suffisant pour la lui faire refuser; car cette satisfaction lui dit assez quelle est la nature de cette chose, et le danger qu'elle lui fait courir. Il sentirait combien il a besoin de veiller en tout temps sur lui-même et de recevoir l'instruction du Seigneur dans sa discipline. Or s'il marche par l'Esprit il sera maintenu dans cet utile et saint exercice. Si au contraire, comme Pierre, il rejette le conseil de la Parole, il se trouvera un jour ou l'autre au milieu de circonstances aux difficultés desquelles il ne sera pas préparé; et alors quand il sera assis se chauffant au feu (Marc 14: 54, 57), son péché le trouvera. Pierre aimait à diriger, et il y était appelé; mais il faut que sa chair soit brisée d'abord, avant qu'il puisse être un vaisseau de Christ.

C'est seulement lorsque nous marchons par l'Esprit que nous n'accomplissons pas la convoitise de la chair (Galates 5: 16). L'Esprit est la seule puissance qui puisse nous, garantir des invasions de la chair. Chaque jour a ses difficultés et ses tentations particulières; et si nous ne marchons pas par l'Esprit, et qu'avec le sentiment de notre faiblesse nous ne demeurions pas dans la dépendance de Dieu, notre péché nous trouvera. Abraham n'a pas de foi pour demeurer dans le pays quand la famine le visite; mais son coeur est enseigné sous la main de Dieu, et dans sa faiblesse il apprend à *dépendre* de Dieu; et quand il revient dans le pays, ainsi relevé, il laisse à Lot le choix du pays, et lui demeure en Canaan (Genèse 13). Lot, au contraire, ne s'est pas jugé lui-même et n'a pas appris sa faiblesse; c'est pourquoi il cherche ce qui lui plaît, la belle plaine arrosée du Jourdain, et en dépit du châtement et de l'affliction qu'il attire sur lui, là où il s'est établi, il ne s'humilie pas sous la discipline, mais raidit son cou; — et à la fin son péché le trouve.

Nous avons peu d'idée combien nous méprisons la discipline du Seigneur, combien nous avons de peine à abandonner l'idole qui est établie dans notre coeur. Ce n'est souvent qu'après de longues années que tout est mis à découvert, et que le coeur repentant est forcé de se dire: j'ai été averti de ce mal; j'ai été repris et châtié à son sujet, il y a déjà bien longtemps. L'homme, toujours comme au premier jour d'Eden, abandonne la parole pour satisfaire son moi; et s'il a fait ainsi dans l'état d'innocence, combien plus le fera-t-il une fois qu'une volonté propre et un mauvais esprit le poussent à persévérer dans un chemin de péché. Pierre ne tint pas compte de la parole du Seigneur, — non pas qu'il le fit avec intention; mais il ne fit pas attention à la parole de Jésus. Lot était peu soucieux de son appel; son coeur et ses pensées étaient tournés d'un autre côté: il recherchait son avantage présent.

Il y a trois classes de chrétiens. L'une qui n'a jamais tenté d'abandonner le monde, ni n'en a eu l'intention; ceux qui font ainsi tombent dans le désert. L'autre qui, comme Abraham, quoique bronchant, a poursuivi avec persévérance et fidélité, un sentier de séparation, et une marche céleste. La troisième enfin, qui a bien commencé, mais qui, comme Lot, s'est égarée par l'appât des choses présentes. C'est cette dernière classe que j'ai plus particulièrement en vue dans ces lignes. La première se montre ce qu'elle est dans toutes ses voies; — elle veut conserver ce que le monde offre d'agréments, les raffinements de la civilisation, les arts, la toilette: et son péché la trouve; celui qui est ainsi, n'a pas de foi pour entrer dans le pays, pour marcher comme un homme céleste. Ceux qui forment la seconde classe sont gardés par la puissance de Dieu. — Enfin ceux qui appartiennent à la troisième, quelque beaux et pleins de promesses que soient leurs premiers pas, comme un lièvre chassé, retournent au champ dont ont les avait fait sortir; ils retournent à la vanité, aux plaisirs, à la toilette et à tout ce que recherche le monde, leur coeur n'ayant jamais jugé ces choses qui y ont toujours conservé une place; — et leur péché les trouve. C'est ainsi que s'expliquent des mariages mal assortis, des liaisons fâcheuses et autres choses du même genre. La tendance de la nature est nourrie et encouragée; le lien est formé par ce qui satisfait l'égoïsme, et non par ce qui serait vraiment un secours pour nous. On se trouve engagé ainsi dans des liaisons et des circonstances qu'à une certaine époque on avait fortement blâmés. La plus complète connaissance de notre position, et les plus profonds exercices d'âme à son égard, ne peuvent nous garantir si nous négligeons la parole de notre appel. Jacob est retourné dans le pays, il est à sa place; il a passé par la nuit de lutte et a reçu le nom d'Israël, et cependant parce qu'il n'a pas jugé sa passion dominante, qui est de faire des plans et de chercher son avantage contrairement à son appel, il s'établit à Succoth, et le chagrin et la violence l'y atteignent (Genèse 33).

La vraie mesure de la force d'un homme, c'est-à-dire de sa dépendance de Dieu, se manifeste un jour ou l'autre; et il arrive souvent, quelque triste que ce soit, que la chose n'a lieu qu'au lit de mort, et qu'alors, l'âme doit passer par la lutte avant que la lumière sans nuages de la présence du Seigneur la remplisse et la réjouisse.

Que le Seigneur nous enseigne à veiller pour prier, en nous attendant paisiblement à lui, assurés dans nos coeurs que ses yeux voient, et que ses paupières sondent les fils des hommes, et qu'au temps propre nous moissonnerons, si nous ne défailions pas. D'un autre côté, il deviendra manifeste partout, et à l'égard de chacun, que «celui qui sème pour la chair moissonnera de la chair la corruption» (lisez Galates 6: 7 et suivants).

## Discipline et unité d'action

---

ME 1872 page 453 - Darby J.N.

Je commence par établir ce qui est admis comme base générale d'action, c'est que toute assemblée de chrétiens réunis au nom du Seigneur Jésus Christ, et dans l'unité de son corps, dès qu'elle agit comme corps le fait sous sa propre responsabilité envers le Seigneur, comme par exemple quand elle exerce un acte de discipline ou qu'elle accomplit toute autre chose de cette nature; comme elle le fait aussi lorsqu'elle accueille au nom du Seigneur ceux qui viennent au milieu d'elle pour participer à Sa Table. Chaque assemblée, en pareil cas, agit de sa propre initiative et dans sa sphère, en décidant de choses purement locales, mais qui ont néanmoins une portée qui s'étend à toute l'Eglise.

Les hommes spirituels qui s'emploient à cette oeuvre et s'en occupent en détail, avant que le cas soit porté devant l'assemblée afin que la conscience de tous soit intéressée à la chose, peuvent, sans doute, pénétrer dans les détails avec beaucoup de profit et de soins pieux; mais s'ils venaient à *décider* quelque chose en dehors de l'assemblée des saints, même dans les choses les plus ordinaires, leur action cesserait d'être celle de l'assemblée et devrait être désavouée.

Lorsque de telles affaires locales sont ainsi traitées par une assemblée agissant dans sa sphère d'assemblée, toutes les autres assemblées des saints sont liées, comme étant dans l'unité du corps à reconnaître ce qui a été fait, en tenant pour admis (à moins que le contraire ne soit démontré) que tout s'est accompli droitement et dans la crainte de Dieu, au nom du Seigneur. Le ciel, j'en ai la certitude reconnaît et ratifie cette sainte action, et le Seigneur a dit qu'il en serait ainsi (Matthieu 18: 18).

On a souvent dit et reconnu, que la discipline en «ôtant d'entre vous-mêmes», (1 Corinthiens 5: 13) doit être le dernier moyen auquel on ait recours, et cela quand on a épuisé toute patience et toute grâce; et que laisser durer plus longtemps le mal ne serait autre chose que déshonorer le nom du Seigneur et pratiquement associer le mal avec Lui et la profession de son nom. D'autre part la discipline de retranchement se fait toujours en vue de restaurer la personne qu'on y a soumise, et jamais pour s'en débarrasser. Ainsi en est-il dans les voies de Dieu envers nous. Dieu a toujours en vue le bien de l'âme, sa restauration en plénitude de joie et de communion, et jamais il ne retire sa main tant que ce résultat n'est pas obtenu. La discipline selon Dieu, accomplie dans sa crainte, se propose la même chose, autrement elle n'est pas de Dieu.

Mais tandis qu'une assemblée locale subsiste réellement dans sa responsabilité propre et personnelle et que ses actes, s'ils sont de Dieu, lient les autres assemblées comme dans l'unité d'un seul corps, ce fait n'en détruit pas un autre qui est de la plus haute importance et que plusieurs semblent oublier, savoir que la voix des frères d'autres localités a autant de liberté que celle des frères de l'endroit à se faire entendre au milieu d'eux pour discuter



les affaires d'une réunion de saints, quoiqu'ils ne soient pas des ressortissants locaux de cette réunion. S'y opposer serait de fait un déni solennel de l'unité du corps de Christ.

Bien plus, la conscience et l'état moral d'une assemblée locale peut être tel qu'il y ait de l'ignorance, ou bien une conception très imparfaite de ce qui est dû à la gloire de Christ et à lui-même. Tout cela rend la perception si faible qu'il peut n'y avoir plus de puissance; spirituelle pour discerner le bien et le mal. Peut-être encore, dans une assemblée, les préjugés, la précipitation ou bien la disposition d'esprit et l'influence d'un ou de plusieurs, peut égarer le jugement de l'assemblée et faire qu'elle frappe à faux et cause un grave préjudice à un frère. Quand il en est ainsi, c'est une vraie bénédiction que les hommes spirituels et sages des autres assemblées, interviennent et cherchent à redresser la conscience de l'assemblée; comme aussi, s'ils viennent à la requête de l'assemblée ou à la requête de ceux dont l'affaire est la difficulté capitale du moment. Dans ce cas leur intervention, loin d'être vue comme une intrusion, doit être accueillie et reconnue au nom du Seigneur. Agir autrement, ce serait tout simplement sanctionner l'indépendance et nier l'unité du Corps de Christ.

Néanmoins ceux qui viennent et agissent ainsi ne doivent pas agir à part du reste de l'assemblée, mais avec la conscience de tous. — Quand une assemblée a rejeté toute remontrance et décliné d'accepter le secours et le jugement d'autres frères, quand toute patience a été épuisée, une assemblée qui a été en communion avec elle, est fondée à annuler son action erronée et à accepter la personne rejetée, si on s'est trompé à son égard. Mais quand on en vient à cette extrémité; la difficulté est devenue, une question de refus de communion avec l'assemblée qui a mal agi et qui a ainsi *d'elle-même* rompu sa communion avec le reste de ceux qui agissent dans l'unité du corps. De telles mesures ne peuvent être prises qu'après beaucoup de soins et de patience, afin que la conscience de tous puisse accompagner l'action comme étant de Dieu.

Je signale ces sujets, parce qu'il pourrait y avoir une tendance à désavouer l'intervention de ceux qui, étant en communion, viendraient d'autres localités, et à établir une indépendance d'action dans chaque assemblée locale. Mais toute action, ainsi que je l'ai reconnu dès le début, échoit premièrement à l'assemblée locale.

## Sur l'évangélisation

---

ME 1872 page 457

Plus la portée d'un sujet ou d'un devoir est étendue, plus il faut prendre garde, s'il doit demeurer intact, qu'il ne perde pas son caractère à cause de sa facilité à s'étendre, comme une rivière va se perdre dans un lac.

On a dit avec raison que plus nos privilèges sont grands, plus notre responsabilité est grande aussi. Le Seigneur ne pouvait conférer à personne un plus grand privilège que de l'établir évangéliste, — un homme appelé à proclamer la bonne nouvelle qui lui a été confiée. Il l'a reçue du Seigneur et il l'annonce avec joie de coeur. Annoncer de bonnes nouvelles est son devoir; il est *établi* pour ce service; il le poursuit par conséquent; — mais je le répète, si le privilège est grand, la responsabilité ne l'est pas moins.

L'évangéliste est tenu à trois choses: En premier lieu, il faut qu'il transmette son message, c'est-à-dire qu'il annonce l'évangile; et pour *accomplir dûment ce service* il faut qu'il connaisse l'évangile. En second lieu, il faut qu'il recherche la direction du Seigneur relativement à la *personne à laquelle* il fera connaître son message. Et en troisième lieu, il faut que l'Esprit lui enseigne la manière dont il doit accomplir l'oeuvre. L'imperfection dans l'une ou l'autre de ces choses entravera et compromettra nécessairement d'une manière plus ou moins sérieuse l'oeuvre de l'évangéliste. Si la connaissance qu'il a de l'évangile est défectueuse, le plus grave dommage en résultera; ceux qui recevront un évangile imparfait porteront les tristes caractères de l'imperfection; et l'évangéliste qui n'a pas annoncé l'évangile, ne sera pas mené en triomphe dans le Christ, et ne manifestera pas l'odeur de sa connaissance, n'étant pas la bonne odeur de Christ pour Dieu à l'égard de ceux qui sont sauvés, et à l'égard de ceux qui périssent, aux uns une odeur de mort pour la mort, et aux autres une odeur de vie pour la vie.

Or il est évident que si l'évangile, dans sa plénitude, n'est pas connu, il ne peut pas être annoncé pleinement non plus; et l'état peu heureux et peu satisfaisant de beaucoup d'âmes converties, tient en grande partie à l'évangile imparfait qui leur a été annoncé. Ce n'est pas que j'estime nécessaire que l'évangéliste fournisse un exposé savant et élaboré de l'évangile; loin de là: — plus il sera simple, mieux cela vaudra. Mais quand une personne parle de l'abondance d'un coeur qui les a saisies, des grandes choses qui lui ont été faites, sa parole en reçoit un caractère et une expression particulière. Si je sais comment le Père a reçu le prodigue dans sa propre maison, je saurai aussi, soyez-en sûrs, communiquer à un prodigue une impression de la réception qui lui est réservée par le Père, impression que celui qui a suivi le prodigue seulement jusqu'à sa rencontre avec le Père, alors même qu'il connaît celle-ci aussi bien que possible et qu'il puisse, me surpasser en foi et en piété, ne pourra jamais donner. Les bonnes nouvelles que j'annonce deviendront une source de bénédiction dans le coeur de celui qui les aura reçues, la semence d'un arbre magnifique

qui quelque faible qu'il soit d'abord, montrera un jour sa nature et son prix. Qui est-ce qu'un architecte blâmerait pour une brique mal faite si ce n'est celui qui la fabriqué? Et qui est-ce qui est souvent à blâmer pour tout ce qu'il y a fréquemment de défectueux chez les nouveaux convertis, si ce n'est l'évangéliste? Les croyants trahissent la défectuosité de l'évangile qu'ils ont reçu, comme les disciples à Ephèse, Actes 19, trahirent ce qu'avait d'incomplet l'enseignement d'Apollos, qui ne connaissait que le baptême de Jean; en sorte que lorsque l'apôtre les trouva, ils montrèrent qu'ils n'avaient pas même entendu dire «si l'Esprit Saint était». Je n'ai pas pu trouver un seul cas, où l'évangile étant prêché par le Seigneur lui-même ou par ses disciples, la partie essentielle de la bonne nouvelle n'ait pas été présentée et développée autant ou même plus que la rémission des pêchés, bien que celle-ci réponde au premier besoin du pécheur, et n'ait pas pu être omise. Qu'est-ce que le Seigneur annonce à la femme samaritaine? La fontaine d'eau vive. Et au brigand sur la croix? «aujourd'hui tu seras *avec moi* dans le paradis! «Qu'est-ce qu'il révèle aux publicains et aux pécheurs, au chapitre 15 de Luc? La joie *du père* d'avoir retrouvé celui qui était perdu. Philippe prêche (litt. évangélise) *Christ*. Quel sujet! Et quand il rencontre l'eunuque: «commençant par cette écriture, il lui annonce (litt.: évangélise) *Jésus*. «Quelles choses glorieuses il dut lui dire de Celui «dont la vie a été ôtée de la terre». Ainsi encore Paul, quand le geôlier de Philippes se jette à ses pieds, Actes 16: il met l'âme angoissée de celui-ci immédiatement en rapport avec le *Seigneur Jésus Christ*. «Crois au Seigneur Jésus Christ, et tu seras sauvé...». Le geôlier à pu passer par beaucoup d'exercices et d'agitations avant que son âme se soit reposée pleinement en Christ, mais dès le premier instant il sait où fixer le regard de sa foi, et où tourner ses pas; il sait le seul lieu de vrai repos pour son âme. Toujours, partout je le répète, l'évangile annoncé était prêché de telle manière qu'il mettait l'âme en rapport avec Christ personnellement, au lieu de l'abriter seulement contre le jugement. Rien n'est plus fait pour affliger le coeur du serviteur de Christ que de voir si souvent les âmes converties de nos jours, quelque vraies et sincères qu'elles puissent être, ressembler à de jeunes arbres au milieu des broussailles, où quoiqu'ils vivent et croissent quelque peu, ils restent cependant des plus chétifs.

Le second point important pour l'évangéliste est la sphère de son service. Assurément, qu'il y a un service, Dieu lui donne un certain champ déterminé. Un homme ne reçoit pas un message, sans qu'on lui donne en même temps des directions au sujet de la personne à laquelle il doit le transmettre; et si l'évangéliste ne demeure pas constamment dans la dépendance du Seigneur, et ne se laisse pas diriger par Lui sous ce rapport, l'étendue même du champ de son service, et le nombre de ceux qui ont besoin du salut détourneront bientôt son regard du Seigneur en le portant sur les besoins qui l'entourent, et il sera occupé de l'homme, au lieu d'être rempli de la pensée du Seigneur. Là où ceux qui ont besoin de salut se comptent par milliers, le serviteur qui a du coeur et de l'intelligence pour pourvoir à leurs besoins, pourra, si son oeil est fixé sur *eux*, sentir l'appel solennel qui est fait à son service et à son temps; mais s'il réalise qu'il est envoyé par le Seigneur pour communiquer un message, il ne sera pas moins prêt à répondre aux besoins qui se présentent à lui, mais il se laissera diriger par le Seigneur pour ce qui concerne le lieu où il

doit aller, et les personnes auxquelles il doit annoncer l'évangile. «Allez par tout le monde et prêchez l'évangile à toute la création», montre l'universalité du message, mais ne contredit pas la mission individuelle de chacun de ceux auquel le message est confié. Tout vrai évangéliste est spécialement envoyé, autrement il ne serait pas un serviteur du tout. Nous trouvons dans l'Écriture différents exemples de cette mission spéciale. Philippe fut envoyé à Gaza par le chemin «qui est désert» (Actes des Apôtres 8). Paul et Silas sont empêchés d'annoncer la Parole en Asie; ils essaient de se rendre en Bythinie, mais l'Esprit de Jésus ne le leur permet pas (Actes des Apôtres 16: 6, 7). Le Seigneur appelle Paul à s'arrêter à Corinthe, parce qu'il avait un grand peuple dans cette ville (Actes des Apôtres 18: 9-11). La raison de l'apôtre pour passer en Macédoine, c'est qu'il avait conclu que le Seigneur l'appelait à évangéliser ce pays-là (Actes des Apôtres 16: 9, 10). En un mot, l'évangéliste a un champ spécial, et son travail lui est tracé par son Seigneur et Maître. S'il en était autrement l'évangéliste serait dépouillé de sa dignité de serviteur; et il a d'autant plus besoin de veiller sur ce point que, au contraire du docteur ou du pasteur, dont le champ de travail est si bien tracé qu'il ne peut pas facilement s'en écarter, celui de l'évangéliste est vaste et sans limites, et il est si peu sous le contrôle de ses compagnons qu'il a besoin de la plus grande attention pour ne pas se laisser entraîner par la liberté qu'un champ aussi étendu peut paraître lui accorder.

De nos jours, il est de règle et d'habitude que presque tout homme qui a quelque mesure de zèle ou de dévouement pour le service se prétend évangéliste, jusqu'à ce que ayant formé une congrégation autour de lui, il se transforme en docteur ou en pasteur, tout aussi facilement. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas beaucoup d'évangélistes, mais qu'en général on pense dans le monde qu'un homme commence par être évangéliste, et qu'ensuite, peu à peu il devient capable d'avoir la charge d'une congrégation. Je ne nie pas non plus que le même homme puisse avoir deux dons; mais ce que je ne crois pas, c'est qu'un évangéliste se transforme en un docteur ou le devienne peu à peu. Les dons sont des spécialités, et ils le restent. Ils peuvent avoir perdu leur puissance et leur éclat, parce qu'ils n'ont pas été fidèlement cultivés et exercés, mais ils demeurent. Ce que je voudrais faire ressortir, c'est que l'absence de toute règle et de tout discernement dans la manière dont beaucoup de gens se mettent à évangéliser aujourd'hui ne peut pas se justifier par l'Écriture, et cela, non pas simplement quant à la manière dont l'Écriture parle de l'évangélisation, mais encore pour chacun de ceux qui entreprend l'oeuvre, quand, au lieu de chercher tranquillement et sans bruit l'entrée de chaque maison et de chaque coeur vers lesquels le Seigneur le conduirait avant que l'opposition soit réveillée, il rassemble autant de personnes qu'il en peut réunir pour leur prêcher l'évangile.

Le troisième point enfin concerne la manière et le mode selon lesquels l'oeuvre devrait être accomplie.

Examinons un moment ce sujet à la lumière de l'Écriture, car je crains que nous ne trouvions que très peu de similarité entre les exemples qui nous sont rapportés dans le

Nouveau Testament et la majeure partie de ce qui se fait de nos jours en fait d'évangélisation.

Il y a deux manières d'annoncer l'évangile, l'une publique et l'autre privée; la première s'accomplissant là où l'occasion est favorable, ou dans le cas d'une invitation spéciale, la seconde plus générale et plus propice pour l'évangéliste. Je ne trouve nulle part que les premiers évangélistes aient jamais recherché la grande publicité ou travaillé à réunir un nombreux auditoire. Il y a une grande différence entre l'universalité de la mission, et la publicité de la prédication. Nous voyons dans le livre des Actes que Paul allait dans les synagogues, et à Jérusalem la multitude *s'assembla...* mais les apôtres ne convoquèrent pas la multitude auprès d'eux pour qu'elle entendit l'évangile. L'évangéliste ne craint pas le témoignage public, comme Paul devant le tribunal romain, mais il ne se fait pas homme public et ne rassemble pas autour de lui et de sa prédication. Il cherche les âmes, mais ne les appelle pas après lui, comme il est de règle dans la chrétienté. C'est un fait digne de remarque, que plus un homme est attaché aux formes, moins il visite les âmes individuellement, et plus il insiste auprès d'elles pour qu'elles viennent l'entendre, réunies en congrégation. Mais j'ai dit que nous voulions rechercher la lumière de l'Écriture sur le sujet qui nous occupe. La parole de Dieu nous offre en effet, comme nous l'avons vu, quelques exemples de la manière de prêcher des évangélistes des premiers temps.

Paul allait chercher *les Juifs* dans la synagogue, et leur prêchait Christ, partout où on le tolérait. Mais la présentation de l'évangile aux *gentils* nous concerne davantage. Nous en trouvons un exemple au chapitre 10 des Actes, où Corneille ayant assemblé plusieurs de ses parents et de ses intimes amis, l'évangéliste, qui était Pierre, annonce la bonne nouvelle à ceux qui avaient été invités pour l'entendre. Au chapitre 13 du même livre, Paul ayant prêché dans la synagogue, plusieurs demandèrent que ces paroles leur fussent annoncées le sabbat suivant, «et presque toute la ville fut assemblée pour entendre la parole de Dieu». A Athènes encore (Actes des Apôtres 17) le même apôtre discourait dans la synagogue avec les Juifs et avec ceux qui servaient Dieu et tous les jours sur la place publique avec ceux qui s'y rencontraient, et il leur annonçait Jésus et la résurrection. Au chapitre 16, nous l'avons déjà vu, Paul et Silas reçoivent un appel spécial de passer en Macédoine et ils s'y rendent, «concluant que le Seigneur les avait appelés à les évangéliser»; ils arrivent ainsi à Philippes, première ville de la Macédoine: ils n'y convoquent pas la multitude pour se faire entendre par elle, mais ils «séjournèrent quelques jours dans cette ville, et le jour du sabbat, ils sortirent hors de la porte, et allèrent au bord du fleuve, où on avait coutume de faire la prière, et s'étant assis, ils parlaient aux femmes qui étaient assemblées. Et une femme..., qui servait Dieu écoutait, et le Seigneur lui ouvrit le coeur, pour qu'elle fut attentive...». et elle fut baptisée ainsi que sa maison. Ce fut là le commencement de l'oeuvre à Philippes, un faible et petit commencement pour les beaux fruits qui devaient en résulter.

C'est dans le particulier, ou dans ses rapports individuels avec les âmes, que je vois l'évangéliste dans sa position la plus élevée, là où il manifeste le mieux ses dons et ses

aptitudes. Il sent qu'il est envoyé pour prêcher l'évangile à toute créature; Dieu ne lui a pas dit quelle âme va être sauvée, ou le nombre de ceux qui croiront, mais ils se met à l'oeuvre comme nous le voyons en figure au chapitre 15 de Luc: il s'en va après la brebis perdue. Conduit par l'Esprit de Dieu, il balaie la maison et cherche diligemment jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa drachme qui était perdue; son coeur veut sauver des âmes; mais, serviteur de Christ, il est mené en triomphe, et devient ainsi, une odeur de vie pour la vie, et une odeur de mort pour la mort. Comme Philippe, au moment où il est abondamment béni dans un lieu, il peut être envoyé au loin au désert pour l'âme d'un Ethiopien; comme Paul à Corinthe, il peut être appelé à rester trois ans dans la même ville jusqu'à ce que «les drachmes» soient retrouvées, ou comme le même apôtre encore à Philippiques, il souffrira peut-être cruellement jusqu'à la mort, avant qu'à se trouve en communication avec l'âme pour laquelle il a été envoyé. L'évangéliste est rempli d'une pensée; il veut annoncer la grâce de Dieu aux âmes et les gagner à Christ. Son message est: venez au souper! — ce qui n'est pas simplement la conversion; et l'Esprit contraint individuellement des âmes à venir à Dieu. La chose importante, c'est le message, non le messager, et celui-ci est proprement, non un homme public, mais tout le contraire, car il est un homme appelé et doué pour trouver le chemin du coeur, individuellement par la parole de la grâce et de la vie, pour être le premier à introduire, secrètement et clairement la lumière dans les profondes ténèbres de ce coeur. La mission la plus merveilleuse et la plus touchante lui est confiée. Il ne brille jamais dans une foule, mais chaque âme convertie reçoit par lui la lumière aussi nettement que si elle était la seule planète où une telle lumière ait jamais resplendi. L'évangéliste apparaît dans sa vraie grandeur quand il devient le flambeau de la vie éternelle pour une âme perdue. L'âme *solitaire*, connue et entendue de Dieu seul, est le prix qui lui est réservé. Il ne craint pas la publicité, mais il est à sa vraie place quand il peut entrer en rapport avec une âme seule, soit qu'il marche au bord de la rivière, ou bien qu'il soit assis et fatigué sur la fontaine, ou enfermé dans une prison ou transporté dans le désert. Comme un docteur, d'une manière plus restreinte, sent que son oeuvre est seulement commencée quand il a présenté la vérité, l'évangéliste ne se tient pas pour satisfait non plus d'avoir annoncé seulement l'évangile, mais il en suit la trace dans le coeur cherchant à découvrir comment la parole a atteint celui-ci, et comment elle s'y développe. L'évangéliste et le docteur, l'un et l'autre, s'adressent à *l'âme*, et celui qui prêche *là*, est au moins sûr d'être entendu là et a trouvé la vraie place pour la proclamation de la bonne nouvelle du salut, la vraie place de la publicité.

## Point de victoire, – point de témoignage

---

ME 1872 page 468

Combien d'hommes qui admirent et qui recherchent la gloire et la distinction, et qui ne veulent pas commencer par le premier pas, et faire leur chemin patiemment, jusqu'à ce qu'ils atteignent le but.

L'honneur de la position les occupe, non pas ce qu'il faut pour être propre à l'occuper. Les fils de Zébédée désiraient vivement être assis l'un à la droite et l'autre à la gauche du Seigneur dans la gloire; ils voyaient l'honneur d'une telle position, et le Seigneur ne les décourage pas mais il leur dit: «Pouvez-vous boire la coupe que moi je bois, ou être baptisés du baptême dont moi je serai baptisé»? — c'est-à-dire: Pouvez-vous, voulez-vous marcher dans le chemin, et endurer les souffrances qui vous qualifieront pour une telle position?

Tout homme, par lui-même, est une partie du système de ce monde; et par conséquent s'il veut exercer une influence sur quelqu'un ou être supérieur à ce monde, il ne peut le faire véritablement que s'il a lui-même subi une influence, et s'il est lui-même supérieur à ce monde. L'étendue et la mesure de l'influence qu'il a subie lui-même, sont la vraie mesure et la puissance de l'effet qu'il peut produire sur d'autres. Si nous nous souvenons de l'éloignement de Dieu dans lequel est plongé le coeur naturel de l'homme, et si nous n'oublions pas qu'il n'y a aucune réconciliation si ce n'est par la croix, nous ne pouvons pas ne pas reconnaître que nul ne peut être un témoin pour Dieu que pour autant qu'il est devenu maître, en lui-même, de l'inimitié qu'il reprend dans les autres. Il faut qu'il apprenne la puissance de la croix dans sa propre personne, avant de la proclamer et d'insister sur elle auprès d'autrui. Comment pourrait-il savoir ce sur quoi il doit insister ou ce qui fait la valeur ou l'importance de ce dont il parle, à moins qu'il n'en ait éprouvé la puissance en lui-même. Le service d'un chrétien n'est efficace que selon la nature de la discipline par laquelle Dieu l'a fait passer. J'admets parfaitement que la parole de Dieu a été bénie pour des âmes, alors même qu'elle était présentée par des hommes qui n'étaient pas des témoins, ni en aucune manière des modèles de la parole qu'ils annonçaient. Dieu est souverain dans la manière dont il emploie sa parole. Ceux qui sont bénis par de tels instruments, quoiqu'ils aient la vie, sont comme des orphelins qui n'ont personne pour les nourrir et les conduire. Mais le vrai serviteur est un représentant vivant, et un témoin de la vérité qu'il énonce; et pour qu'il soit cela, il faut qu'il ait d'abord été formé par cette vérité. Il montre ce que la vérité qu'il prêche ferait ou produirait dans un homme, et c'est là être un témoin; et pour être ainsi témoin, il faut qu'un homme ait d'abord surmonté l'action de la volonté en lui-même et qu'il puisse présenter aussi dans sa propre personne un exemple de la vérité qu'il proclame. Les oiseaux engagent, encouragent, et instruisent leurs petits à voler, en leur montrant comment ils volent eux-mêmes. Rien n'est plus fâcheux pour le témoignage, que la présentation de vérités qui sont restées sans effet sur celui qui les

annonce. Dans les choses les plus ordinaires, il serait bien difficile de persuader à un homme qu'une certaine chose que j'ai en ma possession produirait un effet particulier sur lui et sur tout homme qui la posséderait, alors qu'il serait évident qu'elle n'a pas produit cet effet sur moi-même, il en est de même quand il s'agit de la grâce de Dieu. Et comment pourrai-je avec une bonne conscience insister sur une vérité, et la développer auprès d'autres personnes, quand elle serait restée sans effet sur moi-même? Ce n'est pas tout d'avoir lu quels sont les effets d'une vérité; si je n'ai pas connu les effets de cette vérité moi-même, je ne puis insister sur elle auprès des autres sans blesser et corrompre ma propre conscience, ou bien par la manière dont je la présenterai, je ne produirai rien de mieux que ce que je suis moi-même.

«J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé», c'est le seul vrai principe de témoignage. Quand j'ai éprouvé moi-même l'effet d'une vérité, je me sens poussé à en parler à d'autres et à insister sur elle auprès d'eux. Tout serviteur de Dieu commence par souffrir en lui-même avant qu'il soit témoin ou conducteur.

Moïse ne renonça pas seulement à la plus haute position et aux gloires de l'Egypte, mais il fut mis à l'épreuve dans le désert quant à la réalité de son renoncement, et passa par la discipline, quarante ans, avant d'être appelé à conduire les enfants d'Israël hors d'Egypte. Il avait rompu avec les délices de l'Egypte et avait séjourné dans un pays étranger; il avait enduré les souffrances et les fatigues du désert; et il était ainsi qualifié pour conduire le peuple hors d'Egypte et à travers le désert. Personne ne pouvait l'accuser de ne pas connaître ou de ne pas pratiquer les choses qu'il annonçait et sur lesquelles il insistait.

Josué rapporte les grappes d'Escol et souffre quarante ans au désert, avant qu'il introduise le peuple dans le pays. Il n'appela pas Israël à suivre un chemin qu'il ne connût pas lui-même. Le désert n'avait pas affaibli dans son âme le sentiment des richesses de Canaan; l'épreuve ne fit que manifester la réalité de sa foi; car le sentiment qui, malgré une épreuve prolongée et tout ce qui est fait pour décourager, tient ferme ce qui l'a produit, a réellement pris possession du cœur.

Moïse mène le peuple hors d'Egypte; Josué l'introduit dans le pays. Chacun de ces serviteurs avait été préparé par Dieu, dans les circonstances personnelles qu'il avait dû traverser, pour le service et le témoignage dont il s'acquitta. Chacun d'eux fut en lui-même le modèle et l'exemple de ce à quoi il appelait les autres, — le chef de file des autres.

David, après qu'il eut été oint roi, endure toutes sortes de souffrances; il est serré de toutes parts, «poursuivi comme une perdrix sur les montagnes»; et il monte sur le trône, ayant connu toutes les épreuves des faibles et des misérables.

Pierre apprend d'abord le néant de toutes choses dans la présence de Dieu (Luc 5) et, ensuite, sa faiblesse en présence de la puissance de l'homme (Luc 22), avant qu'il soit propre pour fortifier ses frères. Paul peut dire: «Soyez mes imitateurs». Rien de ce qu'il enseignait ne pouvait tracer aux autres plus clairement leur chemin que ce qu'ils pouvaient voir en lui. Il était à la fois Moïse et Josué, — si séparé et affranchi de la puissance du



monde, et si rempli de la gloire de Christ, qu'il pouvait appeler les saints à regarder à lui comme à un exemple de la vérité qu'il proclamait: «Jusqu'à cette heure, nous souffrons et la faim et la soif, et nous sommes nus, et nous sommes sans demeure fixe, et nous prenons de la peine, travaillant de nos propres mains; injuriés, nous bénissons; persécutés, nous supportons; calomniés, nous supplions; nous sommes devenus comme les balayures du monde, et le rebut de tous, jusqu'à maintenant» (1 Corinthiens 4: 11-13).

Mais outre cela, si je n'ai pas soumis ou surmonté la chair en moi-même, je ne peux pas être supérieur à elle quand je suis en rapport avec les autres; et encore ici, il faut que je sois vainqueur avant de pouvoir être témoin. La chair, le principe mauvais de propre volonté, m'entoure de toutes parts; s'il n'est pas vaincu en moi-même, je ne puis combattre contre lui au dehors: je trouverais en moi-même ce qui tournerait contre moi, et coopérerait avec ceux auxquels je cherche à tenir tête et que je veux combattre. Je ne puis pas combattre contre les Cananéens, et en même temps être uni ou associé à eux. C'est là la vraie cause du manque de courage de tant de chrétiens à confesser Christ, aussi bien que du faible et chétif témoignage que nous rendons tous. Si un homme a été rendu capable de couper sa main droite, ou d'arracher son oeil droit, quand l'un ou l'autre était pour lui une occasion de chute ou une entrave, il est évident qu'il possède une nouvelle puissance, ou un nouveau principe d'existence: autrement, comme un royaume divisé contre lui-même, il ne pourra pas résister. La grande preuve qu'Israël serait capable de vaincre toutes les sept nations, c'est qu'il avait passé le Jourdain à la suite de l'arche: «Vous reconnaîtrez à ceci que le Dieu vivant est au milieu de vous, et qu'il chassera certainement de devant vous les Cananéens, les Héthiens, les Héviens, les Phérésiens, les Guirgasiens, les Amorrhéens et les Jébusiens», les sept nations tout entières (Josué 3: 10). Si j'ai appris quelle est la puissance de Dieu en moi-même, et pour moi-même, comme un homme mort dans ses fautes et ses péchés (Ephésiens 2), alors je puis user de cette puissance contre Satan et contre ses instruments (Ephésiens 6).

Il faut que j'aie souffert dans la chair (voyez 1 Pierre 4), — c'est là une chose personnelle, — avant que je puisse souffrir l'opprobre pour le nom de Christ. Il faut que je sois comme Christ, avant que je puisse souffrir pour lui; il faut que j'aie rompu avec le monde avant que je puisse être un témoin de Christ dans le monde.

Les captifs fidèles à Babylone refusèrent de manger de la viande du roi, et de boire du vin du roi; et ainsi, quand le moment vint, ils étaient préparés à endurer le feu du roi. Si je ne sais pas renier en moi-même les choses du monde qui flattent ma chair, je ne saurai pas endurer la persécution du monde. Si par l'Esprit je ne mortifie pas mes membres (Colossiens 3: 5), quand l'affliction ou la persécution s'élèveront à cause de la Parole, je serai aussitôt scandalisé. Je ne rendrai pas de témoignage, parce qu'il n'y a point de racine, pas de conscience de la puissance de Dieu surmontant les désirs de la chair et de l'esprit. Un soldat n'aura rien sur quoi il puisse s'appuyer en présence de l'ennemi s'il n'a pas été formé personnellement à l'école de la discipline; il faut qu'il ait passé lui-même par les fatigues et la peine de l'exercice journalier, pour qu'il ne soit pas maladroit, embarrassé et

finalement battu quand il sera chargé par l'ennemi. Si on n'a pas appris à l'école de Dieu les ressources de la grâce, comment en serait-on le témoin en présence de l'ennemi et au milieu des difficultés. — La Sagesse dit: «Range ton ouvrage dehors et l'apporte au champ qui est à toi (c'est à dire en particulier); et puis bâtis ta maison (c'est à dire ce qui est visible à chacun)» (Proverbes 24: 27).

## Marie de Béthanie chez Simon le lépreux

---

ME 1872 page 475 - Matthieu 26: 6 et suivants

Qu'il est beau le dévouement de cette femme pour Christ! Personne n'entra comme Marie dans la pensée du Seigneur. Elle avait été assise à ses pieds et elle avait entendu ses paroles. Son coeur recherchait la sagesse, non pour l'amour de la sagesse, mais pour l'amour de Christ, parce que c'étaient ses paroles, parce qu'elle trouvait sa joie en Lui; et elle est armée pour la lutte, elle a le secret. L'âme qui a trouvé Christ pour l'amour de Lui-même, le possède quand elle a besoin de Lui. Marie s'abreuvait de ses paroles pour l'amour de Lui, non pour l'amour de la connaissance, mais pour écouter Christ, pour recevoir de Christ; et la parole de Christ apportait la lumière et la vérité dans son âme. C'est un coeur qui se nourrit des paroles de Christ, qui trouve sa joie en Lui, qui reçoit la vérité directement de Lui, le fleuve de la vie divine découlant du coeur de Christ; — et ce qui le rend si précieux c'est que c'est sa vie. Et lorsque le flot de la haine de l'homme s'éleva, le coeur de Marie le ressentit, et son esprit et son coeur s'en vont vers la Personne qui est son objet.

Son attachement pour le Seigneur lui donne de l'intelligence spirituelle; elle fait la chose qui convenait, quoique nul autre coeur ne le comprit. Son coeur s'associe à ce Christ rejeté et se répand sur Lui; et à mesure que la haine croissait, son dévouement et son attachement à Christ croissaient aussi. Ceux qui étaient présents disent. «A quoi bon cette perte?». A quoi bon? — C'est en cela que Christ prend son plaisir; — l'âme de Marie répandant ce qu'elle possède sur Christ personnellement. Et si je trouve Christ rejeté dans l'église professante, je m'en irai avec lui, et je répandrai mon vase de parfum sur lui. Si je prends conseil de ceux qui ne sont pas spirituels, ils me feront penser que je fais une folie de briser mon vase. — Puissions-nous le suivre, Lui, le Seigneur, le servant, nous dépensant pour Lui. C'est en cela que Christ prend plaisir. Et la folie de l'homme est la sagesse de Dieu.

## L'amour de Christ

---

ME 1872 page 477

Le trait caractéristique de l'amour de Christ, c'était le service: «Je suis au milieu de vous comme celui qui sert». L'égoïsme aime à être servi; l'amour aime à servir; c'est là l'un des traits de l'amour de Christ. Un autre trait de cet amour, c'est qu'il est sociable. Avec quelle liberté le Seigneur entra et sortait au milieu des siens, sympathisant avec eux, alors qu'ils ne sympathisaient pas avec Lui! Un autre trait encore, c'est que l'amour de Christ était élevé au-dessus de tout le mal qu'il rencontrait. Nous ne devons pas marcher avec le mal, mais demeurer au-dessus de lui, comme Christ l'a fait; parce que notre amour, comme le sien, jaillit d'une source qui n'est pas dépendante de la chose qu'il aime et qui est élevée au-dessus de toutes les choses qui font obstacle: — il continue et demeure, parce que sa source est en Dieu. Un autre trait, c'est que l'amour de Christ est occupé de nous et s'inquiète de nous, et s'adapte par conséquent, comme le fait l'amour, à ma condition, parce qu'il est entièrement au-dessus d'elle. Un autre trait, c'est que l'amour de Christ estime les autres supérieurs à lui-même. Christ pouvait bien envisager ses pauvres disciples comme ceux qui avaient persévéré avec Lui dans ses tentations, et leur dire: Je vous donnerai une part dans mon royaume. Il s'attache tout coeur, par le bien qu'Il peut dire de lui; il l'ouvre pour recevoir la répréhension. Un autre trait enfin, c'est l'anxiété de l'amour. Dans ce monde, où le péché règne, nous ne pouvons avoir de l'amour sans anxiété: le coeur ému d'amour est anxieux; il est plein d'une anxiété qui regarde au Seigneur et qui trouve en Lui une réponse. La mesure et l'étendue de l'amour de Christ, c'est qu'il se livra Lui-même entièrement pour mourir pour nous. Si je cherche un amour qui convienne pour un monde de misère et de péché, il est dans le sacrifice de soi-même pour autrui, un amour qui est au-dessus du mal.